Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Ecole d'histoire de la Sorbonne

Institut d'Histoire Moderne et Contemporaine

Master Histoire des sociétés contemporaines XIX-XXIe siècles

Face à l'abîme : L'imaginaire des fonds marins dans la culture populaire en France (1868-1939)



Justine CONSTANTIN

Mémoire de Master 2 préparé sous la direction de Charles-François Mathis

Année universitaire 2024/2025

Juin 2025

Image en couverture : Le capitaine Nemo guidant Conseil et le professeur Aronnax dans la forêt sous-marine de l'île Crespo, dont il s'est attribué la possession. Illustration d'Alphonse de Neuville pour le roman de Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, publié en version illustrée chez Hetzel en novembre 1871. [VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, Paris, J.Hetzel, 1871, Illustration n°16, p. 121].

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Ecole d'histoire de la Sorbonne
Institut d'Histoire Moderne et Contemporaine
Master Histoire des sociétés contemporaines XIX-XXIe siècles

Face à l'abîme : L'imaginaire des fonds marins dans la culture populaire en France (1868-1939)

Justine CONSTANTIN
Mémoire de Master 2 préparé sous la direction de Charles-François Mathis
Année universitaire 2024/2025
Juin 2025

À Léna.

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Charles-François Mathis, dont l'écoute attentive et la constante disponibilité ont largement contribué à l'accomplissement de ce mémoire. Je lui suis particulièrement redevable d'avoir su tranquilliser nombre de peurs et de doutes dont les premières expériences de recherche sont souvent marquées. Son accompagnement et son soutien tout au long de ces deux années furent une certitude rassurante et je l'en remercie sincèrement.
Je remercie également Romain Grancher de m'avoir offert l'opportunité de présenter l'avancement de mes recherches dans le cadre d'un colloque. Ce fut un véritable privilège.

Un grand merci à Loïc Péton pour l'entretien qu'il m'a accordé et les précieux conseils fournis. À mes camarades de séminaire, Louise, Robin, Célia, Florine, Eglantine et tous les autres, qui par leur bienveillance et leurs encouragements m'ont aidée à avancer, j'adresse toute ma reconnaissance. Une mention spéciale à Adrien, ami bibliophile à qui ce travail doit une partie de ses références.

Je remercie mes grands-parents pour leur tendresse de toujours. À mes parents, enfin, Joël et Lucile, et à ma sœur Louise, sans qui ce travail n'existerait tout simplement pas. Ma gratitude envers eux est le plus insondable des abîmes.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE. Démystifier les profondeurs : vers la constitution d'une nouvelle base pour l'imaginaire collectif (1860-1914)

CHAPITRE 1**.** Se représenter les profondeurs marines avant les années 1870 : entre périls et merveilles, un monde de vie (1850-1869)

CHAPITRE 2. Les campagnes du *Talisman* et du *Travailleur* ou l'élargissement d'un horizon mental : vers une première rencontre avec la faune abyssale (1869-1885)

CHAPITRE 3. Les fonds marins, un monde à apprendre (1887-1914)

DEUXIÈME PARTIE. Les fonds marins apprivoisés ? (1900-1939)

CHAPITRE 4. L'appel du fond : des scaphandres aux bathysphères, les reconfigurations d'un imaginaire socio-technique et le triomphe du héros-savant

CHAPITRE 5. Incarner le mystère des profondeurs : fin de carrière pour les monstres ?

CHAPITRE 6. Images et spectacles sous les flots : les fonds marins, nouvel objet esthétique ?

TROISIÈME PARTIE. Les fonds marins ou la profondeur bouleversante

CHAPITRE 7. Spectacles macabres et monstrueuses rencontres : l'épouvantable fond, un espace aux mille surprises

CHAPITRE 8. Les fonds marins, archives d'un passé très présent et espace-clé des origines de l'Homme ?

CHAPITRE 9. Chimères passées, projections futures : la résurgence du mythe de l'Atlantide et du *topos* de la cité engloutie

CONCLUSION

ETAT DES SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

ANNEXES

TABLE DES ANNEXES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

« Celui qui combat des monstres doit prendre garde à ne pas devenir monstre lui-même. Et si tu regardes longtemps un abîme, l'abîme regarde aussi en toi ».

Friedrich Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, aphorisme 146, 1886[1].

Officiellement lancé en février 2018, le projet *Seabed 2030*, mené par la Nippon Foundation appuyée de la GEBCO[2] s'est fixé comme objectif de « produire la carte définitive du plancher océanique mondial d'ici 2030[3] ». Programme collaboratif, *Seabed 2030* entend mobiliser un ensemble de secteurs et d'acteurs - gouvernements, scientifiques, philanthropes, société civile et autres - dans le but de motiver un effort commun et atteindre « la compréhension complète de notre planète[4] ». Les fonds marins seraient-ils la dernière frontière, le dernier défi ? Dans un monde perturbé par la crise climatique, il est vrai qu'une connaissance approfondie des sols sous-marins, dont nous sommes en train de saisir l'importance dans l'équilibre global du monde, pourrait favoriser une meilleure compréhension de ses enjeux, éclairer des décisions, et ainsi, promettre à l'océan une exploitation raisonnée et un avenir plus durable[5]. La tâche que s'est fixée le projet *Seabed 2030* est donc loin d'être anecdotique, et nous rappelle, par son existence même, à quel point les profondeurs de l'océan demeurent inexplorées. En effet, plus de 80% des fonds marins n'ont pas été cartographiés selon les normes actuelles[6]. Leur dernière mesure, pour la plupart d'entre eux, a été faite il y a plus d'un siècle à l'aide d'un simple fil et d'un poids. La fameuse comparaison affirmant que l'être humain connaît mieux les surfaces de la Lune et de Mars que le fond des mers, quoique contestée[7], n'en est pas moins

[1] NIETZSCHE Friedrich, *Par-delà Bien et Mal* (trad.Henri Albert), Paris, Mercure de France, 1913, p. 132.

[2] GEBCO est l'acronyme de *General Bathymetric Chart of the Oceans*. Cette organisation opère avec le soutien de la Commission océanographique intergouvernementale (COI) et de l'Organisation hydrographique internationale (OHI). La *Nippon Foundation*, plus grande organisation japonaise privée, créée en 1962 et à but non lucratif, encourage le développement maritime global. Le « futur de l'océan » (« *future of our ocean* ») est l'un des sept problématiques-clés autour desquelles leur activité s'articule. (« The Nippon Foundation-GEBCO Seabed 2030 Mission Statement brochure » p. 2).

[3] « *Produce the definitive map of the World Ocean floor by 2030* », *ibid*., p. 1.

[4] C'est ainsi que l'objectif du projet est formulé sur le site officiel *Seabed 2030* (en anglais, « *For all of humanity's achievements, we have yet to have a complete map - and therefore, a complete understanding - of our own planet* »).

[5] La *Nippon Foundation*, dans la brochure présentant le projet, soutient que la méconnaissance des sols océaniques pose des « problèmes fondamentaux pour l'humanité » (« *fundamental problems for humanity* ») dans *op. cit*., p. 1.

[6] Ces normes incluent notamment l'utilisation de sonars multifaisceaux, capables de « scanner » jusqu'aux zones les plus profondes, à raison de 100 x 100 m (*op. cit.,* p. 6).

[7] Cette comparaison est évoquée pour la première fois par George Deacon en 1954, dans un article du *Journal of Navigation*, puis est reprise par d'autres océanographes tel que James Gardner dans les décennies suivantes. Il serait plus correct de dire qu'à l'heure actuelle, les cartes topographiques des deux astres ont été établies avec plus de précision, et une meilleure résolution, que pour les fonds océaniques. La surface de Mars a été

fondée : il est vrai que nous ne possédons qu'un bref aperçu des abysses et que leur exploration reste fragmentaire. Espace-*autre* par excellence[8], rendu hostile par ses caractéristiques physiques extrêmes, le fond de la mer est aussi un fond de *mort* au sein duquel l'être humain, malgré un outillage technologique actuel de plus en plus sophistiqué, se verra toujours rappeler sa non-appartenance. Obscurité quasi-totale, pression écrasante[9] et températures glaciales : ces contraintes physiques et physiologiques extrêmes ont été les catalyseurs d'un déploiement imaginatif formidablement riche. Elles ont été l'instrument circonstanciel d'un dépassement mental avant d'être l'objet d'un - relatif - dépassement physique. A défaut d'être intelligible, le premier visage des fonds marins fut accouché de l'imagination. Elle vient combler un vide dont l'être humain a décidément horreur. Au sein de ce mémoire, nous considérerons donc l'imaginaire non seulement comme une réaction, mais comme une véritable stratégie mentale d'adaptation face à un espace qui, au cours du XIXe siècle puis au début du siècle suivant, voit ses profondeurs dévoilées de manière tout à fait inédite. L'imaginaire s'adapte aux nouvelles révélations de la science, dont certaines le confortent et d'autres l'ébranlent.

Je dois avouer que le choix de ce sujet fut assez imprévu. Peu familière de l'histoire de l'environnement, je n'avais jusqu'alors jamais réellement considéré la mer, et encore moins ses sombres profondeurs, comme un objet dont l'historien pouvait se saisir. A vrai dire, je ne connaissais du monde sous-marin que les spécimens exposés au rez-de-chaussée de la Grande Galerie de l'Évolution, un lieu que j'affectionne beaucoup et que je fréquente régulièrement, par curiosité plus que par réel intérêt scientifique. Toutefois, l'idée d'historiciser un milieu aussi obscur que les abysses, obscur dans tous les sens du terme, et d'y consacrer deux années d'étude me semblait difficilement concrétisable. Ma principale difficulté, dans un premier temps, fut de me convaincre du contraire. Ce ne fut pas si long ; les premières « pêches » aux sources m'ont rapidement démontré que les fonds marins, s'ils demeurent physiquement et scientifiquement difficilement saisissables, présentent en revanche une consistance culturelle extrêmement intéressante, et d'autant plus digne d'attention qu'elle a été relativement peu abordée dans l'historiographie jusqu'à présent. La dimension paradigmatique des fonds marins, c'est-à-dire le fait qu'à travers leur pensée se dessine une certaine vision du monde - et de l'homme *dans* ce monde - s'est progressivement révélée au cours de mes recherches et a constitué l'axe principal de ma réflexion. En outre, parallèlement à son intérêt heuristique, je crois que ce sujet revêt aussi une autre sorte de pertinence. Les fonds marins, et l'océan

---

cartographiée en 1999 tandis que l'USGS (*United States Geological Survey)* a présenté une carte topographique complète de la Lune en 2020.

[8] L'explorateur américain Don Walsh, qui avait atteint avec Jacques Piccard la profondeur-record de 10 912 m dans la fosse *Challenger*, en janvier 1960, parlait des abysses comme d'une « stratosphère à l'envers », dont il regrettait d'ailleurs qu'elle soit moins explorée que son homologue « à l'endroit ». Les fonds marins mobilisent la notion de verticalité et l'analogie espace/abysse est un *leitmotiv* fréquent. Nous allons bientôt y revenir.

[9] La pression moyenne étant d'environ 1 bar à la surface de la mer, elle atteint 1000 bars par cm² à 10 000 mètres de profondeur. A titre d'équivalent, cela représenterait 1000 kg pressés sur la surface d'un ongle humain.

en général, sont au cœur d'enjeux environnementaux, écologiques, et politiques dont l'importance se révèle en même temps que l'étau de la crise climatique se resserre. Face à ces impasses, il pourrait être salutaire - et même nécessaire - d'interroger les fondements de nos représentations pour mieux comprendre leur faillite actuelle. En effet, si l'être humain exerce depuis longtemps un pouvoir d'action sur l'océan et les littoraux, les fonds marins, du fait de leur inaccessibilité physique doublée de la terreur qu'ils inspirent, sont restés hors de portée de l'agir humain jusqu'à la fin du XIXe siècle. Leur « conquête » consécutive, quoique limitée, a élargi la capacité d'action de l'homme et l'a laissé croire en son pouvoir transformateur, ou du moins démystificateur. Pour autant, l'idée d'une « immensité absorbante » de l'océan[10], trop infinie pour être altérée durablement par l'homme, persiste encore aujourd'hui. Notre attitude actuelle vis-à-vis de l'espace maritime est donc conditionnée par un ensemble de représentations mentales, dont beaucoup sont nées avec le début de l'océanographie. Revenir sur la construction, la diffusion, et la perpétuation de ces systèmes de représentations pourrait permettre de disséquer cet univers mental pour mieux penser l'avenir des océans, et de cerner avec plus de précision les enjeux de leurs profondeurs. Ces diverses raisons m'ont confortée dans le choix d'un sujet qui, au départ, me paraissait tout à fait opaque.

Le titre de ce mémoire, « Face à l'abîme : L'imaginaire des fonds marins dans la culture populaire en France, 1868-1939 », comporte plusieurs termes qu'il convient d'expliciter. Le terme « abîme » a été volontairement préféré à celui d'« abysse » pour sa force évocatrice. Il renvoie à une profondeur qui n'est pas uniquement physique mais également symbolique, temporelle et mentale. Cette double acception du terme - l'une réelle, l'autre abstraite[11] - fonde le malaise de l'homme face à des profondeurs qui lui sont à la fois externes et internes. La reconfiguration de ce malaise dans le temps est au cœur de mon sujet. Le terme « abîme » répond donc davantage à une idée qu'à une exactitude scientifique[12], et est fréquemment utilisé dans la littérature non-scientifique pour désigner tout fond de mer, qu'il soit associé ou non à une mesure bathymétrique. Complétant ce flou sémantique, diverses

[10] Cette perception d'une « immensité absorbante » est à lier avec la pensée enracinée d'une permanence de l'océan lui-même. Nous allons en reparler.

[11] Le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) définit l'abîme physique comme « une cavité naturelle, aux parois abruptes, s'ouvrant au niveau du sol, sans fond apparent, considérée comme insondable ». Quant à l'abîme figuré, moral ou mental, il peut tout à la fois constituer un contenant (« le plus haut degré concevable, l'insondable ou le mystère [...] l'infini ou le néant ») et un contenu (« le mystère de l'homme [...], les instincts mauvais, les puissances du mal, [...], l'inconnu de la vie psychique individuelle [...], un sentiment de vide, un néant intérieur »). Pour étudier le rapport entre un espace et un imaginaire, l'utilisation de ce terme apparaît donc particulièrement fertile et pertinente.

[12] L'océanographe Patrick Geistdoerfer affirme que « les termes « abysses » et à fortiori « abîmes », ne sont pas des termes scientifiques de nos jours, même s'ils sont d'un emploi commode pour parler des grandes profondeurs océaniques ». L'auteur ajoute que ces termes ont de surcroît « une connotation mystérieuse » du fait de leur imprécision relative ; ils sont si fortement associés à des images culturelles répandues que leur seule morphologie suffit à déployer un certain pouvoir évocateur (GEISTDOERFER Patrick, *Histoire de l'océanographie : de la surface aux abysses*, Paris, Nouveau Monde, 2015, p. 217).

expressions génériques et synonymes telles que « le fond de la mer » ; « les fonds marins », ou encore « les profondeurs océaniques » sont exploitées et appliquées de manière relativement large et vague pour signifier un espace-extrême, extraordinaire dans le sens littéral du terme, à la fois hors du monde et hors du temps, souvent hostile et parfois merveilleux. L'imprécision de leur utilisation compte moins que les idées qu'ils suggèrent. Ce mémoire n'étant pas un travail d'océanographe, nous emploierons principalement l'expression de « fonds marins » - quoiqu'un peu simplificatrice - parce qu'elle suggère un espace à la fois lointain et pluriel, tout en étant moins évasive que le terme « abîme ». En effet, et c'est l'un des axes de ce travail, il existe à mon sens une dualité des fonds. Le fond littoral[13], coloré, visible, et rassurant, fait l'objet d'une idéalisation dans les sources tandis que les eaux plus profondes - celles privées de la lumière solaire - constituent un espace opaque, inaccessible, propre à stimuler toutes sortes de projections imaginaires. Sondé et dragué pour la première fois dans le dernier tiers du XIXe siècle, ce fond obscur devient une part constituante de l'océanographie naissante, tout en conservant la part de mystère que nous lui connaissons encore aujourd'hui[14].

Il convient également de distinguer les termes de « fond » et de « profondeur » qui, même s'ils sont intimement liés, méritent un usage rigoureux ; le premier terme délimite un espace, un repère, tandis que le deuxième, moins statique, renvoie davantage à l'idée d'une verticalité. La peur de l'homme face à la mer est d'abord celle de la profondeur, aussi cette notion est-elle mobilisée, dans le cadre de ce mémoire, pour sa capacité à générer, contenir, et perpétuer une myriade d'émotions et de représentations. Comme le terme « abîme », celui de « profondeur » présente donc un potentiel polysémique intéressant. L'utilisation de l'adjectif « populaire », que Bourdieu qualifiait d'« épithète magique[15] », n'est pas non plus sans ambiguïté. L'expression de « culture populaire » n'est construite et définie par les historiens qu'à partir des années 1960[16] ; elle est alors fortement associée à l'anthropologie et à une histoire émergente des mentalités. Dès lors, l'identification d'un corpus populaire, autonome et distinct de la production savante, et doté de formes et de significations propres, amène les historiens à considérer la culture populaire comme systémique[17]**.** Les gestes, pratiques, croyances, et textes seraient l'expression de sensibilités communes et constituraient pour l'historien des voies d'accès privilégiées à l'identification d'un certain « niveau culturel[18] ». A ce titre, l'adjectif « populaire » paraîtrait donc approprié dans le cadre de mon sujet. Son ambiguïté réside toutefois dans son manque d'objectivité et sa tendance à la réification ; le terme résulterait du regard disqualifiant

[13] Nous fixons la limite de cette zone littorale à 200 mètres. A cette profondeur, la lumière solaire peut encore pénétrer et les espèces végétales exister.

[14] Notons toutefois que la distinction entre ces deux « types » de fonds est loin d'être toujours nette selon les sources, les auteurs, la visée de leurs propos. Leur fusion est révélatrice d'une vision globalisante ; nous allons y revenir.

[15] BOURDIEU Pierre, « Vous avez dit populaire ? », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n°46, 1984, p. 98 (cité par KALIFA Dominique, « Les historiens français et « le populaire », *Hermès, La Revue*, n°42, 2005/2, p. 57).

[16] KALIFA Dominique, « Les historiens français et « le populaire », *Hermès, La Revue*, n°42, 2005/2, p. 54.

[17] *Ibid*. p. 55.

[18] MANDROU Robert, *De la culture populaire aux XVIIe et XVIIIe siècles, La Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1964, p. 30 (cité par KALIFA Dominique, *ibid.* p. 55.).

d'une élite sociale et impliquerait un découpage réducteur entre « savant » (la bourgeoisie dominante) et « populaire » (les classes laborieuses dominées)[19]. Pour tenter d'éviter cet écueil qui relèverait d'un imaginaire de classe, et qui ne nous intéresse pas ici, il semble nécessaire d'interroger la dynamique des échanges, et d'essayer de saisir des modes de circulation - notamment entre ces deux sphères « savante » et « populaire » - de réception et d'appropriation plutôt que de se concentrer uniquement sur une analyse des contenus[20]. Il me semble qu'en faisant cela, il est possible de comprendre la mobilité d'un imaginaire. En multipliant les allers-retours entre la production dite « savante » et celle « non-savante », j'espère saisir la réciprocité de leur rapport. L'imaginaire collectif des fonds marins existe aussi par et dans ce rapport. L'adjectif « populaire », avec ses lacunes et ses avantages, s'est donc imposé dans l'intitulé de ce mémoire.

Les limites géographiques de mon travail sont nationales. J'avais tout d'abord pensé étudier conjointement la France et l'Angleterre, mais la perception des fonds marins y étant globalement la même, mon attention géographique s'est réduite aux limites de l'Hexagone. Actrice importante de l'institutionnalisation de l'océanographie à partir de la fin du XIXe siècle, la France possède des fonds documentaires suffisamment fournis pour la constitution d'un mémoire de recherche. Pour autant, je n'ai pas souhaité renoncer à des incursions européennes et outre-Atlantique ; ouvrages scientifiques, courants de pensée, films, exploits et faits divers étrangers ont circulé et trouvé un écho évident dans l'imaginaire des fonds marins en France. Elles ont donné matière à comparer, ce qui est toujours intéressant rétrospectivement pour l'historien, et il aurait été regrettable de ne pas les inclure au sein de mes recherches. Quant aux bornes chronologiques choisies, de 1868 à 1939, elles sont volontairement larges afin de pouvoir saisir l'évolution qui a fondé mon travail : le retrait progressif de l'inaccessibilité des fonds marins et la transformation du regard et de l'attitude de l'homme par rapport à cet « espace-frontière ». L'année 1868 voit l'aboutissement d'une décennie-charnière dans la perception des fonds marins[21]. La théorie azoïque de Forbes, qui affirmait dans les années 1840 l'impossibilité de toute vie au-delà de 300 m de profondeur, se voit définitivement disqualifiée dans les années 1860 suite à la remontée de câbles télégraphiques dont on découvre avec stupeur qu'ils sont incrustés d'êtres vivants. La perception scientifique des profondeurs marines bascule ; la pensée d'une vie profonde[22], insoupçonnée et inconnue, émerge pour ne plus se démentir. C'est la naissance d'un « monde-*autre* », désormais digne d'intérêt car habité. L'attitude des scientifiques s'en trouve

[19] *Ibid.,* p. 56.
[20] *Ibid.,* p. 56.
[21] Loïc Péton situe la fin du « mythe de l'abîme » à l'aube des années 1860, « peu à peu noyé par la science » (PÉTON Loïc, « Le « mythe de l'abîme » : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », mémoire de Master 2, Université de Nantes, 2010-2011, p. 75). Il ajoute toutefois qu'un mythe n'est jamais réellement mort dans la mesure où « l'imaginaire symbolique véhiculé au sein de la société » assure sa perpétuation, (p. 78). Le « mythe de l'abîme » ne se perd pas, mais se transforme.
[22] Ce renversement conceptuel est au cœur de la thèse de Loïc Péton (PETON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016).

reconfigurée. La controverse retentissante engendrée la même année par la découverte du *Bathybius*[23] devient la manifestation paroxystique de cette pensée de la vie profonde. 1868 voit également le lancement de vastes campagnes scientifiques dédiées à la connaissance des profondeurs et précurseuses de ce qui ne s'appelle pas encore « océanographie ». Les expéditions britanniques du *Lightning* (1868) puis du *Porcupine* (1869), suivies de celle, plus mémorable encore, du *Challenger* (1872-1876), draguant dans leurs filets des spécimens d'une bizarrerie saisissante, transfigurent le visage des abysses en dévoilant - de manière fragmentaire, certes, mais inédite - une partie de leur contenu[24]. Les années 1880 voient l'implication de la France qui, stimulée par les découvertes britanniques, lance à son tour les campagnes du *Travailleur* (1882) puis du *Talisman* (1883) en Méditerranée et dans l'Atlantique nord. Ces connaissances nouvelles trouvent un espace d'expression didactique dans la littérature de vulgarisation, dont la publication s'épanouit dans les deux dernières décennies du XIXe siècle et à la Belle Epoque. A l'origine, je n'avais pas l'intention d'aller au-delà de 1914, un demi-siècle me paraissant largement suffisant pour discerner une évolution dans l'attitude humaine face aux fonds marins. La richesse des sources d'entre-deux-guerres m'a finalement persuadée de revoir ma chronologie. La période est en effet marquée par une accélération du rapport technique de l'homme au fond de la mer ; scaphandres et bathyscaphes reconfigurent les limites de l'immersion. Des trésors engloutis sont récupérés, des drames sont évités, et les premières tentatives de pénétration profonde sont couronnées de succès. La presse se repaît de tous ces événements dont on comprend d'ors et déjà qu'ils constituent un tournant dans l'appréhension physique du fond de la mer. La limite de l'hostilité recule, l'horizon mental aussi : il s'élargit, intègre désormais la pensée d'un arsenal technique capable de déjouer le fond de mort. En plus des quotidiens, des hebdomadaires nationaux, et des périodiques de vulgarisation, d'innombrables journaux pour enfants, tels que *Benjamin*, *Le Petit Inventeur*, *La Jeunesse Illustrée,* ou encore *Guignol*, fourmillent d'une quantité d'images et de récits témoignant à la fois de l'assimilation d'une nouvelle attitude et de la pérennité de certaines représentations. La coexistence répétée de ces deux phénomènes me semble extrêmement intéressante à étudier. Les figures de monstres marins, dont l'existence est décidément aussi difficile à prouver qu'à réfuter, abondent dans la production écrite du premier XXe siècle - manuels vulgarisés, romans d'aventures, presse, et autres - et cristallisent une certaine tension entre raison et imagination, entre démystification et perpétuation des mythes. En dehors des récits fictifs, des articles de vulgarisation scientifique attestent aussi, entre autres, d'une récurrence des procédés de simplification du discours, de l'importance fondamentale de l'image, et d'une correspondance évidente avec le

[23] PÉTON Loïc, « Le Bathybius ou une émergence de la profondeur marine (1868-1880) », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 2015/1, volume 22, p. 7-25. Examinant ce protoplasme unicellulaire blanchâtre, Thomas H. Huxley, grand défenseur du darwinisme, conclut qu'il était à l'origine de toute vie organique. La vision d'un abîme « refuge du passé » semblait se confirmer. Mais sa découverte, acceptée par les savants, dont Haeckel, est bientôt critiquée, puis réexaminée en 1875 et finalement rejetée : le *Bathybius*, aussi concevable était-il dans le contexte de l'époque, n'était en réalité qu'un simple précipité chimique… Nous allons en reparler dans la dernière partie de ce mémoire.

[24] Le biogéochimiste britannique Richard Corfield a retracé le long périple du *HMS Challenger* dans *The silent landscape : the scientific voyage of the Challenger*, Londres, Hodder & Stoughton, 2004.

contexte culturel et scolaire de l'époque. La première moitié du XXe siècle voit aussi le déploiement de la photographie et du cinéma subaquatiques, deux supports d'esthétisation et de spectacularisation transformant la perception collective du fond littoral. Ces diverses raisons, et toutes ne sont pas citées ici, ont donc conduit mon étude jusqu'en 1939, année-rupture - et assez accommodante - qui voit le basculement de l'Europe dans la guerre et, simultanément, une reconsidération des fonds marins. L'attention qui leur est portée change de nature au regard du contexte : les fonds marins deviennent le théâtre d'un nouveau type d'affrontement, et tendent à être mobilisés prioritairement dans une perspective militaire. Les sources, y compris la presse enfantine, privilégient des problématiques liées aux sous-marins de combat. La connaissance des fonds marins devient une arme. La Seconde Guerre mondiale correspond donc à un point de basculement, à une rupture du point de vue de l'exploration physique et scientifique des fonds marins et du point de vue de l'imaginaire. L'après-guerre inaugure une nouvelle ère de l'océanographie et de la connaissance des abysses, avec l'apparition des premières bathyscaphes véritablement modernes, capables de descendre au-delà de 4000 m et plus ; mais nous entrons là dans une autre histoire des fonds marins[25]. Parcourues de basculements à la fois techniques et mentaux, de ruptures et de continuités dans l'apprivoisement matériel et immatériel de cet espace, ces soixante-dix années m'ont donc semblé suffisantes pour examiner la trajectoire d'un imaginaire.

Comprendre le rapport de l'homme aux fonds marins nécessite de convoquer une pluralité d'histoires et d'adopter une approche interdisciplinaire[26]. L'intitulé de mon sujet le place en premier lieu dans cette « histoire des imaginaires sociaux » dont le flou épistémologique et sémantique n'a pas fini de susciter des débats. « Histoire des sensibilités », « Histoire des émotions », « Histoire des mentalités », ou encore « Histoire des représentations » ; il est clair que l'obstacle de la dénomination, dû à l'incertitude de l'objet étudié, a paradoxalement entraîné un foisonnement de dénominations[27]. En l'absence d'une définition conceptuelle claire[28], l'histoire des imaginaires sociaux reste intimement liée à celle des représentations : les représentations du monde et de *soi* dans le monde[29]. C'est dans cette acception qu'elle est mobilisée au sein de ce mémoire. Les émotions font évidemment partie

[25] Cette histoire de l'océanographie « moderne » post-1945 fait d'ailleurs l'objet d'une historiographie plus fournie que pour les périodes précédentes, et les fonds marins y trouvent une place plus importante. Cet intérêt pourrait s'expliquer par l'institutionnalisation scientifique de la discipline à partir des années 1950, et par les descentes en bathyscaphes qui constituent véritablement la première « percée » des grandes profondeurs. Précisons également qu'à la même époque, les phénomènes météorologiques font eux aussi l'objet d'investigations poussées, notamment dans une perspective militaire.

[26] Historiens et scientifiques sont nombreux à insister sur le caractère fondamentalement interdisciplinaire de l'océanographie, dont l'objet d'étude est trop vaste pour ne pas concerner une multitude de sciences et de disciplines (ADLER Antony, *Neptune's Laboratory*, Cambridge, Harvard University Press, 2019, p. 3-4).

[27] CORBIN Alain, « Le vertige des foisonnements. Esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 39, n°1, janvier-mars 1992.

[28] GAGNON Alex, « Pour une histoire de l'imaginaire social : synthèse théorique autour d'un concept », *Sociologie et sociétés*, n° 51 (1-2), 2019, p. 323.

[29] Hervé Mazurel, disciple d'Alain Corbin, cherche notamment à repérer les mouvements latents, ceux qui agissent souterrainement pour façonner la vie affective. Il accorde à ce titre une place importante à l'étude du psyché. La revue *Sensibilités*, dont il est le codirecteur, se montre soucieuse de confronter disciplines et méthodes pour les mettre en dialogue et explorer l'histoire des affects.

intégrante du sujet elles aussi ; les dispositifs affectifs sont des « cadres à penser » les fonds marins. Parmi ces émotions, il m'a semblé en distinguer deux prépondérantes : la peur et la surprise. Les fonds marins n'ont de cesse de les éveiller, les mêler, et les refaçonner encore et encore. Sans pour autant croire en une invariabilité de ces émotions dans le temps, il me semble possible d'identifier des refrains, des récurrences dans les expressions de ces émotions à travers le XIXe et le XXe siècle. A l'histoire de l'imaginaire se joint aussi une autre histoire, dont elle ne peut, à mon sens, être dissociée : l'histoire culturelle. Il me semblerait assez stérile de vouloir étudier l'une sans l'autre ; l'imaginaire est systémique et existe en interrelation avec un contexte culturel donné. Les représentations ne peuvent être véritablement comprises, à mon sens, que par rapport à lui. La production littéraire, artistique, et visuelle ainsi qu'un ensemble de pratiques et de croyances structurent et participent au déploiement de systèmes de représentations qui, à leur tour, conditionnent un certain univers culturel par lequel il devient possible de penser le monde et sa place dans le monde. A ce titre, il m'a semblé nécessaire de convoquer l'histoire des arts. Peintures, dessins, gravures, estampes, affiches, cinéma… les médiums artistiques sont nombreux à s'être emparés du thème des fonds marins. L'imaginaire alimente donc la production culturelle autant que la production culturelle nourrit, stimule et élargit les dispositifs de l'imaginaire ; c'est dans la pensée de cette réciprocité que s'est construit ce mémoire.

Étudier le rapport des hommes aux fonds marins nous mène à considérer le déploiement d'un imaginaire face à un milieu naturel spécifique ; les fonds marins, avant d'être une idée, sont avant tout une réalité naturelle, un espace concret et parcouru de vie. Ce mémoire possède donc une affinité évidente avec l'histoire des sciences. Mobilisée dans ses dimensions épistémologique et conceptuelle, elle me paraît essentielle à la compréhension de mon sujet. Comment se construit l'étude de la vie profonde à partir des années 1860 ? Qui sont les acteurs principaux de cette science émergente, et par quels canaux les découvertes scientifiques relatives aux fonds marins irriguent-elles l'imaginaire collectif ? L'histoire des sciences s'avère un appui particulièrement utile pour aborder le schème de « l'abîme antérieur », dominant parmi les scientifiques de la fin du XIXe siècle et selon lequel les étages les plus bas des mers renfermerait les clés des origines de la Terre et de la vie sur Terre. Dans la continuité de cette histoire des sciences, ce mémoire s'appuie aussi sur une histoire de la vulgarisation scientifique, de ses procédés et de son évolution des années 1860 à l'entre-deux-guerres.

En outre, si ce mémoire interroge des systèmes de représentations mentales, il se trouve aussi enrichi d'un champ plus concret, et intimement lié à l'histoire des sciences : l'histoire des techniques. L'être humain est par essence une créature terrestre, et le sait ; l'inaccessibilité des profondeurs marines s'explique avant tout par l'existence de limites physiologiques difficilement réductibles. Le déploiement d'un attirail technique, des sondes aux bathyscaphes, en passant par les scaphandres, contribue à redessiner les limites d'un horizon mental en définissant une « nouvelle frontière ». Ces

innovations techniques sont des intermédiaires fondamentaux, qui élargissent les champs du possible, concrétisent des rêves et en engendrent de nouveaux. L'imaginaire est donc profondément nourri par un contexte technique et technologique[30].

Outre l'histoire et l'histoire de l'art, d'autres disciplines des sciences humaines et sociales viennent compléter ce mémoire ; parmi elles, l'anthropologie - et notamment sa branche culturelle - constitue un apport des plus intéressants. L'homme, en se mesurant aux profondeurs asphyxiantes, constate tout à la fois la part d'irréductibilité du monde naturel et la minimité de sa place dans ce monde. Le rapport de l'homme à sa « terrestrialité[31] » ne se révèle jamais aussi bien que face à l'incommensurable profondeur de la mer. C'est en effet à travers le rapport qu'il entretient avec *son* espace que l'homme définit aussi l'espace-*autre*, cette « espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons[32] », que Michel Foucault a nommé « hétérotopie ». Choisir d'explorer le fond de la mer, car il s'agit bien d'un choix, c'est s'arracher peut-être définitivement à une terre rassurante car connue, vue, et vécue. Ce rapport à la terre n'est toutefois jamais complètement perdu, car même au fond de la mer, dépourvu de tout repère spatial et temporel, l'homme confère à l'abysse des caractéristiques anthropomorphiques[33], nous allons y revenir. Espace d'hostilité et d'isolement extrême, a priori coupé de tout lien civilisationnel, le fond de la mer est aussi le lieu d'une reconsidération des temporalités. C'est l'un des axes principaux de ce mémoire.

Dans une moindre mesure, mais non moins intéressante, ce mémoire se rapproche aussi de certaines considérations philosophiques et métaphysiques. Interroger le rapport de l'homme aux profondeurs de la mer, c'est tenter de cerner *in fine* une certaine pensée de la mort, de l'espace et du temps. Le fond de la mer, étape finale et définitive du cauchemar de l'engloutissement, est un espace-cimetière, muet et inflexible, face auquel l'homme se voit rappeler son impuissance. L'épouvantable panthéon des monstres marins, sur lequel nous allons revenir, s'inscrit dans le prolongement de cette terreur de l'engloutissement. La pensée des fonds marins confronte l'homme, être terrestre, à ses limites physiologiques, imaginatives, intérieures.

---

[30] Le terme d'« imaginaire socio-technique » (« *sociotechnical imaginaries* »), centré autour d'une articulation entre technique, science et société, relève du domaine de la sociologie des sciences et a été forgé par la sociologue américaine Sheila Jasanoff. Les « imaginaires socio-techniques » seraient des expressions « collectives, institutionnellement stables, et publiques de visions d'un futur désirable » (citée par ADLER Antony, *Neptune's Laboratory, op. cit.* p. 8), dont l'avancée des sciences et des techniques serait la condition d'accès. Dans le cadre des fonds marins, ce terme me paraît tout à fait pertinent à employer.

[31] RENNESSON Stéphane et VALLARD Annabel, « Explorer nos terrestrialités en milieux-limites » dans *Abîmes, abysses et exo-mondes*, *Techniques & Cultures* n°75, « Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites », p. 10-35. Les auteurs expliquent notamment que ces « espaces-limites » sont paradoxalement caractérisés par une absence de limites, absentes car insondables et donc particulièrement stimulantes pour l'imagination.

[32] FOUCAULT Michel, « Des espaces autres », *Empan*, n° 54, 2004/2, p. 15.

[33] PÉTON Loïc, « Penser les profondeurs marines au XIXe siècle : un abîme terrestre et anthropomorphique », *Cahiers François Viète*, III-4, 2018, p. 93-113.

Peu explorés d'un point de vue physique, les fonds marins ne le sont pas davantage dans la production historienne. De manière générale, la prise en considération de la mer - et *a fortiori* des fonds marins - comme un objet d'histoire à part entière est une entreprise relativement récente et encore nébuleuse en France, et force est de constater que les travaux qui s'y rapportent sont plus souvent ceux de scientifiques que d'historiens[34]. Précisons également que l'histoire des fonds marins ne constitue pas un champ historiographique à part entière, mais plutôt un composant périphérique de l'histoire de la mer et de sa connaissance. L'histoire de l'océanographie, qui est souvent le prisme par lequel sont abordés les fonds marins, et qu'il convient de différencier de l'histoire de l'étude de l'océan[35], a donc été majoritairement écrite par des géographes, biologistes marins, géologues, géomorphologues et océanographes depuis la seconde moitié du XXe siècle. En l'absence d'un réel intérêt de la part des historiens pour la mer et ses profondeurs[36], ils ont investi cet espace historiographique fragmentaire et ont contribué à lui donner ses contours actuels. De nombreux ouvrages de synthèses - plus historiques qu'*historiens,* donc - ont ainsi été publiés par des scientifiques et ont beaucoup aidé à la contextualisation de mon sujet. L'océanographe Patrick Geistdoerfer, spécialiste des faunes abyssales, a publié plusieurs ouvrages sur le sujet, dont une *Histoire de l'océanographie*. *De la surface aux abysses*[37], synthèse plutôt exhaustive mais passant rapidement et de manière assez linéaire sur la fin du XIXe siècle pour se consacrer davantage à la période post-1945, qui voit l'institutionnalisation de la discipline océanographique et les premières expéditions réellement « abyssales ». Cette tendance à la linéarité est caractéristique dans l'écriture de l'histoire de l'océanographie. C'est ce qu'Helen Rozwadowski a nommé « the great ship narrative[38] », le fait de réduire l'histoire de la mer à une suite d'expéditions, passant de rupture en rupture et de découvertes en découvertes, dans une perspective téléologique. Cette approche a le défaut de rester en surface, dans tous les sens du terme. En inscrivant la connaissance des fonds marins dans un contexte scientifique, culturel et sensible précis, et en tentant de comprendre leurs interactions, j'espère éviter cet écueil. Outre Patrick Geistdoerfer, le biologiste et écologiste marin Lucien Laubier a proposé en 1992, dans *Vingt Mille Vies sous la mer*[39] un historique de la « conquête » de la mer et de ses profondeurs, en articulant des angles d'analyse à la fois technique, économique et politique. L'année suivante, le géographe et géomorphologue Jean-René Vanney publie *Le Mystère des abysses*[40], qui est sans doute l'ouvrage se rapprochant le plus d'une

[34] PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) »*, op. cit*., p. 18.
[35] PÉTON Loïc, *ibid.,* p. 23.
[36] S'il serait faux de dire qu'aucun historien ne s'est saisi de la mer comme objet d'histoire, il faut toutefois reconnaître qu'à l'heure actuelle, aucune histoire globale de l'océanographie n'a été proposée par un(e) historien(ne) français(e).
[37] GEISTDOERFER Patrick, *Histoire de l'océanographie. De la surface aux abysses,* Paris, Nouveau Monde éditions, 2015. Patrick Geistdoerfer est également l'auteur de *La vie dans les abysses,* (Paris, Pour la science, collection Sciences d'avenir, 1995) et d'*Océanographie générale* (Rennes, InfoMer, 2002), un manuel d'océanographie physique.
[38] citée par ADLER Antony, *Neptune's Laboratory*, *op. cit*. p. 5.
[39] LAUBIER Lucien, *Vingt Mille Vies sous la mer*, Paris, Odile Jacob, 1992.
[40] VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses. Histoires et découvertes des profondeurs océaniques*, Paris, Fayard, 1993.

histoire globale de l'imaginaire des fonds marins. Il constitue un pilier bibliographique incontournable dans le cadre de mon sujet. Désireux de « donner une biographie aux abysses[41] », c'est-à-dire d'écrire l'histoire d'un milieu, de ses perceptions et de son influence, Jean-René Vanney fait le choix du temps long, condition nécessaire, selon lui, à une histoire intégrale[42]**.** Il replace ainsi « l'aventure humaine des profondeur*s* » dans la chronologie de la Terre[43], en considérant la conduite des hommes face aux fonds marins comme enfantée d'une réflexion sur les événements précédents notre apparition. Sa prise en considération des différents contextes culturels et scientifiques et de leur influence sur la perception des fonds marins constitue une exception parmi les travaux scientifiques consacrés au sujet. *Le Mystère des abysses* est donc un ouvrage particulièrement précieux dans un champ historiographique encore largement vierge d'une approche culturelle et sensible globale. Le peu d'échos suscités par cet ouvrage, chez les scientifiques comme chez les historiens, est toutefois regrettable.

Si l'histoire de la mer et celle des fonds marins peinent quelque peu - quoique de moins en moins - à se développer en France, l'historiographie anglophone, en revanche, s'avère plus dynamique et a proposé, assez tôt, une histoire de l'océanographie forte des apports des sciences sociales et humaines. A partir des années 1970, une approche sociale et culturelle de la mer émerge en effet et vient contrebalancer les tendances téléologiques et progressives qui caractérisaient l'histoire de la mer jusqu'alors[44]. En 1971, Margaret Deacon publie *Scientists and the Sea, 1650-1900. A Study of Marine Science*[45] qui constitue probablement la synthèse historique la plus complète sur la perception, les acteurs, et les pratiques scientifiques en mer et sur la mer. En inscrivant son étude dans le temps long, elle revient sur la constitution progressive des sciences de l'océan, de l'Antiquité jusqu'à leur regroupement sous le nom d'« océanographie » dans le dernier tiers du XIXe siècle. En 1989, l'historien des sciences américain Eric Mills publie *Biological Oceanography : An early history, 1870-1960*[46], dans lequel il adopte une approche globale, analysant l'émergence de la biologie marine en regard des contextes politiques, économiques, et commerciaux. Cette méthode d'analyse, marquante dans les travaux anglophones, manque dans l'historiographie française. Les années 1990 sont marquées par l'émergence d'un tournant historiographique décisif : l*'oceanic turn*. Rompant avec la vision traditionnelle d'un océan marginal, anhistorique et inintéressant car prétendument vide de toute activité humaine, *l'oceanic turn* prône une historicisation de l'océan par une approche analytique centrée sur les interactions entre des pratiques scientifiques, des contextes nationaux, et des tournants

[41] *Ibid.*, p. 15.
[42] *Ibid.*, p. 11.
[43] En faisant cela, Jean-René Vanney tente de saisir une évolution dans « le compagnonnage des fonds et des hommes » (*ibid.*, p. 12). Le but de ce mémoire n'en est point différent.
[44] ADLER Anthony, *op. cit*., p. 3.
[45] DEACON Margaret, *Scientists and the Sea, 1650-1900. A Study of Marine Science,* Londres et New York, Academic Press, 1971.
[46] MILLS Eric, *Biological Oceanography : An early history, 1870-1960,* Ithaca, Cornell University Press, 1989. L'ouvrage a fait l'objet d'une réédition en 2012 (Toronto, University of Toronto Press). Une nouvelle introduction fut rédigée par l'auteur pour l'occasion.

culturels et sensibles. A l'analyse de ces problématiques s'ajoute une réflexion sur les enjeux environnementaux soulevés par l'appropriation et l'exploitation de l'espace maritime et de ses ressources ; les fonds marins, espace longtemps resté hors de portée de l'agir humain direct, se trouvent aujourd'hui au cœur de préoccupations écologiques[47]. C'est l'histoire de ces environnements subaquatiques, croisant des enjeux sociologiques, scientifiques, et juridiques, que Romain Grancher et Solène Rivoal proposent d'examiner dans *Dernière frontière*[48]. Il s'agit, à ma connaissance, de la première synthèse d'histoire environnementale consacrée aux fonds marins dans la production francophone. Comme pour l'histoire de l'océanographie, les approches environnementales de la mer sont d'abord nées des chercheurs anglophones. L'écologue et biologiste américaine Rachel Carson publia *Sous le vent de la mer* en 1941[49], suivi de *Cette mer qui nous entoure*[50] dix ans plus tard ; deux ouvrages d'une profonde intelligence, choisissant de révéler l'océan en adoptant le point de vue des êtres qui le peuplent. Du côté de l'histoire de la pêche, qui se développe au début les années 1990, des historiens comme Jeffrey Bolster ou Brian J.Payne se sont intéressés au concept de « territorialisme environnemental » à travers l'étude des dynamiques d'appropriation des ressources halieutiques locales par des communautés de pêcheurs[51]. Le domaine halieutique est d'ailleurs un champ historiographique en pleine expansion en France[52], porté par le courant de l'*oceanic turn* ; outre Solène Rivoal et Romain Grancher[53], mentionnés plus haut, l'historien Daniel Faget, spécialiste de la pêche en Méditerranée à l'époque moderne, s'est intéressé au rapport existant entre les sociétés et les

[47] Les plaines abyssales, jusqu'à 6000 mètres de profondeur, sont particulièrement menacées par l'exploitation des nodules polymétalliques, des agrégats riches en cobalt, en cuivre et en nickel, et utilisés pour la fabrication de téléphones portables, de batteries électriques, et de panneaux solaires. L'extraction de ces nodules a déjà prouvé ses effets néfastes pour la biodiversité abyssale : le robot chargé de récupérer les nodules soulève des nuages de sédiments perturbant l'équilibre des écosystèmes environnants, sans parler de la puissante lumière de son projecteur qui bouleverse l'obscurité quasi totale du milieu. L'Autorité internationale des fonds marins, chargée de protéger ces écosystèmes vulnérables, négocie actuellement avec *The Metals Company*, une entreprise canadienne convoitant les richesses du dernier espace encore relativement préservé de la dégradation anthropique… Et dont on espère qu'il le restera.

[48] GRANCHER Romain, RIVOAL Solène (dir.), *Dernière frontière. Une histoire environnementale du fond de la mer*, Paris, Champ Vallon, 2025. L'ouvrage sortira en novembre 2025.

[49] CARSON Rachel, *Under the Sea Wind*, New York, Simon & Schuster, 1941. Une traduction française par Pierre de Lanux est parue l'année dernière (CARSON Rachel, *Sous le vent de la mer*, Marseille, Editions Wildproject, 2024).

[50] CARSON Rachel, *The Sea Around Us*, Oxford, Oxford University Press, 1951. L'ouvrage fut traduit en français par Collin Delavaud sept ans plus tard, et publié chez Stock (CARSON Rachel, *Cette mer qui nous entoure*, Paris, Stock, 1958).

[51] BOLSTER W. Jeffrey, *The Mortal Sea. Fishing the Atlantic in the age of sail*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2012 ; PAYNE Brian J., *Fishing a Borderless Sea : Environmental Territorialism in the North Atlantic, 1818-1910*, East Lansing, Michigan State University Press, 2010.

[52] Les *Annales* leur ont notamment consacré leur dernier numéro (« Sociétés maritimes et monde de la pêche », dans *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2023/2, 78e année, Éditions de l'EHESS).

[53] Solène Rivoal a notamment publié *Les marchés de la mer. Une histoire sociale et environnementale de Venise au XVIIIe siècle*, Rome, École française de Rome, 2022. Quant à Romain Grancher, il est l'auteur de *La mer en commun. Une histoire de la pêche à Dieppe (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Editions de la Sorbonne, 2025.

écosystèmes marins[54]. Outre les ressources comestibles, l'histoire de l'industrie des perles fait aussi l'objet de travaux[55].

Si ce mémoire devait s'inscrire dans un courant historiographique, il s'agirait donc assurément de l'*oceanic turn* ; arrêtons-nous, dans un dernier temps, sur deux ouvrages américains particulièrement précieux de ce point de vue-là. Tous deux proposent d'aborder l'océan à travers sa dimension paradigmatique. Helen Rozwadowski, d'une part, dans *Fathoming the Ocean*[56] a ainsi adopté une rare approche culturelle de la mer et de ses profondeurs, et a notamment déconstruit l'idée que l'expédition britannique du *Challenger*, lancée en 1872, avait constitué la première campagne océanographique moderne. D'autre part, Antony Adler, dans *Neptune's Laboratory*[57], a réfléchi aux manières de penser l'océan au XIXe siècle en se focalisant sur les cas de la France, de l'Angleterre, et des Etats-Unis. Accordant une place centrale à l'imagination, qu'il juge constitutive de toute activité humaine et de toute entreprise scientifique, il articule un vaste panorama des évolutions théoriques, technologiques, et empiriques avec une histoire des émotions et des mécanismes de la compréhension de soi, par l'appréhension de l'espace maritime[58]. Natascha Adamowsky, historienne allemande, a poursuivi la même démarche dans *The Mysterious Science of the Sea*, publié en 2016[59]. Cette intégration d'une histoire des émotions, dont on voit bien qu'elle n'est pas incompatible avec une approche plus « palpable » ou matérielle, me paraît véritablement fertile. Elle a nourri mes recherches et inspiré de nombreuses pistes de réflexions. En outre, s'il aborde les fonds marins, il ne les place pas réellement au centre de son ouvrage, ou en tous cas, les dilue dans une approche à large échelle de la mer dans sa globalité ; cela me laisse, je l'espère, de l'espace pour approfondir plus spécifiquement l'imaginaire de cet espace-extrême.

Il convient également de mentionner les travaux d'histoire conceptuelle de Loïc Péton, qui constituent un apport historiographique extrêmement précieux et sans lesquels je n'aurai probablement pas pu

---

[54] Il s'intéresse notamment aux phénomènes d'introduction de nouvelles espèces au sein de ces écosystèmes marins, et à la manière dont ces transformations bouleversent les représentations de cet espace. Voir FAGET Daniel, *Marseille et la mer. Hommes et environnement marin* (XVIIIe-XXe siècles), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011 ; FAGET Daniel, *L'écaille et le banc*, Marseille/Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2021.

[55] Voir notamment FERNANDO Tamara, « Seeing like the sea : A Multispecies History of the Ceylon Pearl Fishery, 1800-1925 », *Past & Present,* vol.254, février 2022, p. 127-160 ; CROUZET Guillemette, « A golden harvest : exploitation et mondialisation des perles du golfe Arabo-Persique (v.1870-1910) », *Revue historique*, n°658, 2011/2, p. 327-356.

[56] ROZWADOWSKI Helen, *Fathoming the Ocean. The discovery and exploration of the deep sea,* Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge et Londres, 2005.

[57] ADLER Antony, *op. cit.*

[58] Cette dimension culturelle a également été intégrée par l'historienne américaine Caroline Ford dans sa synthèse sur l'histoire environnementale et l'émergence d'une conscience écologique en France (FORD Caroline, *Naissance de l'écologie. Polémiques françaises sur l'environnement*, *1800-1930,* Saint-Martin-d'Hères, Alma éditeur, 2018). La version originale était parue deux ans auparavant.

[59] ADAMOWSKY Natascha, *The Mysterious Science of the Sea, 1775–1943*, Londres/New York, Routledge, 2016.

construire mon sujet. Son mémoire de Master[60], soutenu en 2011 et prolongé par une thèse en 2016[61], proposait d'étudier l'évolution d'un « mythe de l'abîme », selon lequel les profondeurs de la mer étaient infinies et prétendument vides de toute vie, et le basculement consécutif vers la pensée de la possibilité d'une vie profonde. Ce renversement conceptuel, dans les années 1860, est au fondement de mon sujet. L'approche choisie par Loïc Péton est avant tout conceptuelle et épistémologique, et son développement me paraît particulièrement riche ; examinant en premier lieu la manière dont les scientifiques perçoivent l'abîme, elle n'en néglige pas pour autant l'influence culturelle, sociologique, et technique dont les représentations de cet espace-extrême sont indéniablement empreintes[62].

Du côté de l'histoire des représentations, s'il est clair que les synthèses générales sur l'imaginaire des fonds marins restent très peu nombreuses, il n'en va pas de même pour l'imaginaire de la mer ; plus large et mieux documenté, il fait l'objet d'une historiographie solide et suscite un plus grand investissement de la part des historiens. Alain Corbin, figure majeure de l'histoire des sensibilités, avait analysé dans *Le territoire du vide*[63] un basculement dans la perception collective de la mer au milieu du XVIIIe siècle ; source de répulsion et de terreur pendant des siècles, la mer est devenue objet de désir, de plaisir, et de beauté. En tentant de reconstituer la cohérence des systèmes de représentation et d'appréciation passés, et en insistant sur la centralité des dispositifs affectifs[64], cet ouvrage a fourni un appui méthodologique fondamental au traitement de mon sujet. Alain Corbin revient en outre sur l'historique du monstre marin, la perception du naufrage et le basculement général du regard vers la profondeur du temps, à partir du XVIIIe siècle. Théoriquement et méthodologiquement, cet ouvrage constitue donc une référence centrale[65]. Deux autres historiens, les modernistes Alain Cabantous et Gilbert Buti, ont récemment publié *De Charybde à Scylla*[66], dans lequel ils reviennent sur le rapport

[60] PÉTON Loïc, « Le "mythe de l'abîme" : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », *op. cit*.

[61] PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op. cit*.

[62] PÉTON Loïc, *ibid.,* p. 22. Une attention particulière est notamment portée sur le bouleversement des temporalités qu'implique la pensée des fonds marins, lieu de projections passées comme futures. Une historiographie relativement riche existe à ce sujet : voir BUFFETAUT Eric, *Fossiles et croyances populaires : une paléontologie de l'imaginaire*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2017 ; ROHLING Eelco J., *The Oceans : A Deep History,* Princeton, Princeton University Press, 2017 ; POULOUIN Claudine, *Le Temps des origines. L'Eden, le déluge, et les « temps reculés » de Pascal à l'Encyclopédie,* Paris, Honoré Champion, 1998 ; ainsi que l'historiographie relative au célèbre coelacanthe, ce poisson que l'on croyait éteint depuis 70 millions d'années jusqu'à sa réapparition surprise, en 1938 : BRUTON Michael N., *The annotated Old fourlegs : the updated story of the coelacanth*, Cape Town, Struik Nature, 2017 ; CAVIN Lionel, *Coelacanthe : un poisson énigmatique*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2019 ; FOREY Peter L., *Coelacanth. Portrait of a Living fossil*, Londres, Forrest Text, 2009. Ces travaux m'ont permis de compléter, et prolonger, la réflexion de Loïc Péton.

[63] CORBIN Alain, *Le territoire du vide : l'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 2010. Il consacra également quelques pages aux fonds marins dans *Terra Incognita* (CORBIN Alain, *Terra Incognita*. *Une histoire de l'ignorance*, Paris, Albin Michel, 2020).

[64] *Ibid.,* avant-propos.

[65] Pour d'autres ouvrages traitant de l'imaginaire marin, consulter Michel Roux, *L'imaginaire marin des français. Mythe et géographie de la mer*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1997.

[66] CABANTOUS Alain (avec BUTI Gilbert) *De Charybde en Scylla. Risques, périls, et fortunes de mer du XVIe siècle à nos jours*, Paris, Belin, 2018.

triangulaire complexe unissant l'être humain, la mer, et la notion de danger. Le monstre marin, expression mortifère de la puissance des eaux, tient évidemment une place de choix au sein de leur étude. En l'absence d'une étude générale sur l'imaginaire des abysses, il m'a donc fallu sélectionner des voies d'accès thématiques - figures réelles et mythiques, objets, lieux communs, récits fictifs et non fictifs, et autres - autour desquelles l'imaginaire a tissé une toile de représentations mentales et qui font l'objet de nombreuses ramifications historiographiques**.** Parmi elles, l'histoire du bestiaire marin mythique et celle de la cryptozoologie, bien documentées, présentent un intérêt certain dans le cadre de mon sujet. Le monstre marin, sommeillant dans les profondeurs de l'eau et prêt à surgir pour dévorer marins et bateaux, est l'un de ces thèmes « vieux comme le monde » dont l'imaginaire collectif s'est saisi et ne s'est pas, encore aujourd'hui, totalement défait. Précisons d'ailleurs que si le domaine de la cryptozoologie reste sujet à controverse[67], l'historiographie relative à l'histoire des monstres-marins, en tant que constructions de l'imaginaire, est relativement fournie et a contribué à la construction et au développement de mon sujet. Véritable dédale, les sources relatives aux monstres marins s'avèrent parfois tellement foisonnantes - et contradictoires ! - qu'il peut être facile de s'y perdre ; à ce titre, les synthèses générales récentes de deux auteurs scientifiques, le paléontologue Eric Buffetaut et le biologiste Benoît Grison, ont été des supports de contextualisation et d'éclaircissement particulièrement précieux[68]. Outre ces anthologies du bestiaire marin monstrueux, des travaux plus spécialisés sont parus et ont complété ma réflexion. Les actes du colloque *Imagi-mer : créatures fantastiques, créatures mythique*s[69], tenu en 1996 et présidé par Aliette Geistdoerfer[70], ethnologue et fondatrice de l'anthropologie maritime en France, ont notamment proposé d'analyser les monstres marins comme « le reflet du monde social qui les crée[71] ». A travers la définition et l'analyse de quatre principes de création du monstre marin - l'hybridation des formes, l'instabilité des formes, le caractère non plus céleste mais marin, et la transformation[72] - les auteurs replacent l'évolution de cette figure dans un contexte sociopolitique. Cette démarche, située à la croisée des champs historique, anthropologique et sociologique, me paraît particulièrement fertile. Le journaliste et sociologue Nelson Cazeils l'adopte lui aussi dans *Monstres marins*, une synthèse particulièrement bien documentée sur le

[67] En 1958, le zoologue et cryptozoologue Bernard Heuvelmans avait consacré un ouvrage au légendaire Kraken et au poulpe colossal (*Dans le sillage des monstres marins*, Paris, Plon, 1958). Quelques années plus tard, la publication du *Grand serpent de mer : le problème zoologique et sa solution* (Paris, Plon, 1965) avait suscité une controverse dans le milieu universitaire. Malgré tout ce que ces deux ouvrages peuvent avoir de problématique, nous les citerons dans la deuxième partie de ce mémoire car ils présentent certains aspects intéressants.

[68] BUFFETAUT Eric, *A la recherche des animaux mystérieux : idées reçues sur la cryptozoologie*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2016 ; GRISON Benoît, *Du yéti au calmar géant*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2022. Citons aussi un autre ouvrage intéressant : NIGG Joseph, *Sea Monsters*, Chicago, The University of Chicago Press, 2013.

[69] GEISTDOERFER Aliette (dir.), IVANOFF Jacques et LEBLIC Isabelle, *Imagi-mer : créations fantastiques, créations mythiques* [actes du colloque « Imagi-mer » organisé par CETMA et le CNRS du 15-16 mai 1997 au Muséum d'Histoire Naturelle], Paris, CETMA, 2002.

[70] Soeur aînée de l'océanographe Patrick Geistdoerfer, cité précédemment, Aliette Geistdoerfer s'est notamment intéressée à l'imaginaire de la mer par le biais des communautés de marins-pêcheurs. Voir GEISTDOERFER Aliette, « De l'origine des marins », *Techniques & Culture* [En ligne], n°43-44, 2004, mis en ligne le 15 avril 2007.

[71] GEISTDOERFER Aliette et IVANOFF Jacques, *ibid.*, p. 39.

[72] *Ibid.,* p. 39.

bestiaire apocryphe de la mer[73]. De même, un colloque tenu en 2008 à Pau proposait de revenir sur la figure du monstre dans les espaces maritimes hispanique[74]. Interrogeant l'intersectionnalité entre mythe et réalité, ainsi que l'antagonisme fondamental caractérisant l'océan, Delphine Tempère a réaffirmé la centralité du langage dans la construction du monstre-marin. Au sein de ce mémoire, j'ai repris cette conception et essayé de la prolonger en la couplant avec la notion d'image. En faisant cela, il me semble possible de déceler des échanges, des cohérences, et des ruptures entre des descriptions textuelles et des images visuelles. Nous constatons également que l'historiographie du bestiaire marin imaginaire a souvent tendance à se concentrer sur des spécimens isolés. Roger Caillois, dans son essai sur la pieuvre[75] est revenu sur le destin légendaire de cet animal énigmatique. Philosophes**,** historiens de la littérature, et historiens du cinéma ont également investi le champ historiographique du bestiaire marin. Le thème du monstre hantant les profondeurs et terrorisant les hommes trouve en effet un canal d'expression privilégié dans les récits de fiction, qu'ils soient mis par écrit ou traduits en images[76].

Comblant certaines lacunes de la discipline historique, la sociologie et l'anthropologie des techniques ont constitué un apport historiographique complémentaire et très précieux pour le traitement de mon sujet, notamment en ce qui concerne la construction d'un imaginaire socio-technique et les représentations des mondes-*autres*, dont les abysses sont peut-être l'expression la plus paroxystique. La revue *Techniques & culture*, dans son 75e numéro paru en 2021 et intitulé « Abîmes, Abysses, Exo-mondes. Explorations en milieux-limites[77] » a proposé à travers un concours pluridisciplinaire de revenir, entre autres, sur la notion de « terrestrialité » et d'interroger la place de l'expérience corporelle, émotionnelle, et sensorielle du plongeur au coeur de ces « expériences-limites » où les frontières de l'hostilité se trouvent défiées et reconfigurées[78]. La pensée d'un triple rapport

[73] CAZEILS Nelson, *Monstres marins*, Rennes, Editions Ouest-France, 1998. Nelson Cazeils est également l'auteur de deux ouvrages sur la pêche : *Cinq siècles de pêche à la morue : Terre-Neuvas et Islandais* (Rennes, Editions Ouest-France, 1997) et *La grande histoire de la pêche au thon* (Rennes, Editions Ouest-France, 2004).

[74] TEMPÈRE Delphine, « Les monstres marins. Reflets d'un imaginaire au fil des nouvelles perceptions des espaces maritimes », dans DESVOIS Francis (dir.), *Le monstre: Espagne & Amérique latine* [actes d'un colloque tenu à Pau du 13 au 15 mars 2008], Paris, L'Harmattan, 2009, p. 31-46. Il va de soi que les espaces maritimes hispaniques, dépassant le cadre géographique de mon sujet, n'étaient pas l'objet premier de mon intérêt ici.

[75] CAILLOIS Roger, *La pieuvre. Essai sur la logique de l'imaginaire*, Paris, La Table Ronde, 1973.

[76] Citons, entre autres, Thierry Hentsch, professeur de philosophie politique, qui s'est intéressé à la figure célèbre de Moby Dick (HENTSCH Thierry, « Moby Dick, la quête abyssale », chapitre X dans HENTSCH Thierry, *Le temps aboli : l'Occident et ses grands récits*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 225-244). Quant à l'historien du cinéma Florent Barrère, dans son essai sur le calamar géant, il a tenté de comprendre le décalage temporel étonnant entre la connaissance millénaire de cet animal et ses premières représentations, nées avec la photographie et le cinéma. Il tente de comprendre comment la figure mythique du poulpe géant s'est substituée à celle, pourtant bien réelle, du calmar. (BARRÈRE Florent, *Une espèce animale à l'épreuve de l'image. Essai sur le calmar géant*, Paris, L'Harmattan, 2012). Pour une histoire des représentations des fonds marins au cinéma, voir les travaux de Rahmy Elkays (dont « Abysses : les imaginaires sous-marins au confluent des sciences et des techniques et leur représentation au cinéma », mémoire de Master 2, 2017).

[77] RENNESSON Stéphane (dir.) et VALLARD Annabel, *op.cit.*

[78] MORICOT Caroline et ROSSELIN-BAREILLE Céline, « Quand des hommes respirent sous l'eau et volent dans l'air. Entre cultures matérielles et incapacités naturelles » (*Ibid*., p. 136-149). Les deux sociologues mobilisent le couplage humains-objets techniques (et donc son découplage associé) comme « mode d'entrée méthodologique et analytique » (*ibid*., p. 138).

corps-objet-environnement, constitutif d'une certaine vision du monde et de soi dans le monde, et dont l'imaginaire se nourrit, me paraît nécessaire à mobiliser dans le cadre de mon sujet. Il est vrai que l'histoire des fonds marins, ou plutôt l'histoire de leur exploration, s'est constituée autour d'objets techniques, intermédiaires-clés entre les hommes et la profondeur. Le scaphandre et la bathysphère en sont les deux principaux. Le premier fait l'objet d'une thèse particulièrement riche, celle de Vianney Mascret[79] ; à travers une analyse croisée des enjeux technologiques et des systèmes de représentations mentales, il propose une histoire culturelle du scaphandre, cet instrument d'une liberté nouvelle et sans cesse renouvelée, entre 1865 et 1985, en insistant sur la dimension sensorielle de l'expérience immersive. Cette approche me paraît véritablement féconde. L'histoire culturelle du scaphandre se dote aussi d'un ouvrage rare - unique, même - de l'historien des techniques Philippe Damon, consacré à l'émergence du jouet-scaphandrier au début des années 1870[80]. Avec un réel souci de contextualisation, l'auteur revient sur l'extraordinaire déploiement de ces puzzles, figurines, théâtres d'ombres, jeux de société et autres objets témoignant d'un engouement populaire inédit autour de la figure du scaphandrier dans la France des XIXe et XXe siècles. Quant à la bathysphère, cette capsule sous-marine formidablement résistante, citons le très bel ouvrage que lui a consacré Bradford Matsen, faisant le récit de la descente-record effectuée par Otis Barton et de William Beebe, à 925 mètres de profondeur, en août 1934[81]. Matsen revient sur les ressorts financiers, scientifiques, et personnels de cette entreprise, qui constitue un véritable exploit.

D'autres ramifications historiographiques, dont le lien avec l'imaginaire des fonds marins est plus ou moins direct, mériteraient encore d'être mentionnées. L'immense historiographie relative au mythe de l'Atlantide, dont beaucoup croient encore à l'existence engloutie, est davantage marquée du sceau des lettres classiques et modernes[82] que de celui de la discipline historique. Au sein de ce mémoire, il me semble possible de discerner un lien entre la résurgence du mythe de l'Atlantide à l'émergence de

---

[79] MASCRET Vianney, « L'aventure sous-marine : Histoire de la plongée sous-marine de loisir en scaphandre autonome en France (1865-1985) », thèse de doctorat soutenue à l'Université Claude Bernard - Lyon I sous la direction de Thierry Terret, 2010. Mentionnons aussi l'historiographie de l'archéologie sous-marine, indissociable de l'objet-scaphandre ; voir BEURDELEY Cécile, *L'archéologie sous-marine : l'odyssée des trésors*, Paris, Bibliothèque des arts, 1991 ; JONCHERAY Jean-Pierre et MARTIN-RAZI Pierre, *Un siècle de plongée sous-marine, 1899-1999*, Avignon, A.Barthélémy, 1999 ; L'HOUR Michel et VEYRAT Elisabeth (dir.), *La mer pour mémoire. Archéologie sous-marine des épaves atlantiques*, Paris, Somogy, 2005 ; CANN Typhaine, *Secrets d'épaves : plongeurs, archéologues et collectionneurs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

[80] DAMON Philippe, *Le jouet scaphandrier et son histoire, de Jules Verne à nos jours,* Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2005. Notons que la mode du jouet-scaphandrier naît peu de temps après la parution de *Vingt Mille Lieues sous les mers* ; ce n'est évidemment pas un hasard.

[81] MATSEN Bradford, *Descent. A Heroic Discovery of the Abyss*, New York, Pantheon Books, 2005. Notons que Matsen n'est pas historien mais journaliste. Son ouvrage, riche et bien documenté, n'en est pas moins intéressant, caractérisé par une remarquable volonté de contextualisation. Voir aussi JARRY Jean, *L'aventure des bathyscaphes marins, ingénieurs et savants au plus profond des mers*, Paris, éd. du Gerfaut, 2003.

[82] Chantal Foucrier, agrégée de Lettres modernes, a notamment consacré sa thèse à l'histoire des réécritures du mythe de l'Atlantide (FOUCRIER Chantal, *Le mythe littéraire de l'Atlantide (1800-1939) : L'origine et la fin*, Grenoble, UGA Editions, 2004). Citons aussi les travaux de Lauric Guillaud, spécialiste du thème littéraire des mondes perdus ; il est l'auteur de *L'éternel déluge : un voyage dans les littératures atlantidiennes* (Paris, E-Dite, 2001) et d'*Atlantide et autres civilisations perdues de A à Z* (Paris, E-Dite, 2001). Il a également dirigé, avec Chantal Foucrier, un ouvrage collectif sur les réécritures du mythe platonicien : *Atlantides imaginaires. Réécritures d'un mythe* (Centre International de Cerisy-la-Salle, Paris, éd. Michel Houdiart, 2004).

l'océanographie, en tentant notamment de comprendre comment cette science nouvelle, et les nouveaux outils de sondage qui l'accompagnent, ont contribué à réactiver l'espoir de retrouver la célèbre cité décrite par Platon. D'autres exemples de villes englouties, comme la cité bretonne d'Ys, viennent compléter et élargir notre étude.

La mer et son fond littoral ont aussi fait l'objet d'une spectacularisation par le biais de médiums artistiques tels que l'aquarium, la photographie et le cinéma sous-marins. Si l'historiographie relative au premier dispositif est particulièrement riche - citons, entre autres, les travaux de Guillaume Le Gall et de Quentin Montagne[83] - les travaux touchant aux deux autres restent limités à ceux de Rahmy Elkays, qui propose d'analyser l'émergence de l'image subaquatique en regard d'un triple contexte scientifique, technique et matériel[84]. L'examen de la presse manque à ces études ; c'est un point sur lequel j'ai l'intention de revenir.

Quant à l'histoire de la vulgarisation scientifique, de ses acteurs et de ses configurations, elle constitue également un objet d'étude dont les historiens, notamment les historiens des sciences, se sont saisis. Nous pouvons notamment citer les travaux de Bernadette Bensaude-Vincent, marqués par une volonté d'historiciser les conditions d'émergence et de développement de la vulgarisation scientifique, et de la croyance en sa nécessité, dès le milieu du XIXe siècle[85]. Guy Vautrin a également proposé une synthèse particulièrement claire et utile sur l'histoire de la vulgarisation scientifique avant 1900[86].

Le caractère parfois fragmentaire de l'historiographie relative aux fonds marins, s'il m'a déstabilisée dans un premier temps, a toutefois constitué une opportunité en me permettant d'adopter une approche assez large de mon sujet. Mais sur quels matériaux se baser pour faire une histoire de l'imaginaire ? La diversité des sources que j'ai consultées, et la multiplicité de leurs natures et de leurs liens respectifs avec les fonds marins, ont conforté le début de mes recherches, alors que l'immatérialité de mon objet d'étude me faisait craindre un mémoire « hors-sol ». La pluralité des types de sources est d'autant plus intéressante qu'ils se répondent et se complètent.

---

[83] Voir LE GALL Guillaume, « Aquatic dioramas : Théophile Gautier visits the aquarium at the Jardin d'acclimatation », *Culture et Musée*, 2018, n°32, p. 81-106 ; LE GALL Guillaume, « Les images liquides de l'aquarium », *Les Cahiers du Musée national d'art moderne,* n°153 (3), 2020, p. 86-111 ; LE GALL Guillaume, *Aquariorama. Histoire d'un dispositif*, Paris, Éd. Mimésis, 2022 ; MONTAGNE Quentin, « L'Aquarium : vision et représentation des mondes subaquatiques : un dispositif d'exposition au croisement de l'art et de la science », thèse de doctorat dirigée par Christophe Viart, Art et histoire de l'art, Université Rennes 2, 2019. Une autre thèse est actuellement en préparation : celle de Simon Amaury, consacrée à l'Aquarium tropical du Palais de la Porte Dorée (voir AMAURY Simon, « La fabrique ex situ de l'océan. Place de l'aquarium dans la construction d'un rapport moderne à l'océan. L'exemple singulier de l'Aquarium tropicale du Palais de la Porte Dorée », thèse de doctorat dirigée par Antonella Romano et Hélène Artaud, Anthropologie sociale et historique, EHESS, en cours).

[84] Voir ELKAYS Rahmy, « Abysses : les imaginaires sous-marins au confluent des sciences et des techniques et leur représentation au cinéma », mémoire de Master 2 Histoire, Philosophie et Sociologie des sciences, dirigé par Sylvain Laube et Hervé Ferrière, Université de Bretagne Occidentale, 2017 ; ELKAYS Rahmy, « Louis Boutan et la photographie sous-marine (1886-1900) », *Focales*, n°5, 2021, p. 1-28 ; ELKAYS Rahmy, « Les films sous la mer et leur temps », 2018, p. 1-21.

[85] voir BENSAUDE-VINCENT Bernadette (dir.) et RASMUSSEN Anne (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997, p. 13-30 ; et BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIXe siècle », *Réseaux*, vol.11, n°58, 1993, p. 47-66.

[86] VAUTRIN Guy, *Histoire de la vulgarisation scientifique avant 1900*, Les Ulis, EDP Sciences, 2018.

La presse a constitué le type de source le plus central pour mes recherches. Quotidiens nationaux, périodiques de vulgarisation scientifique, journaux enfantins, presse scolaire, publications religieuses, revues littéraires et artistiques, ou encore divers journaux, bulletins associatifs et scientifiques locaux : il est clair que la fascination exercée par les fonds marins a trouvé dans la presse un espace d'expression singulier. En outre, l'accessibilité de ces journaux m'a été grandement facilitée par l'utilisation de Gallica et Retronews. Les périodiques de vulgarisation et ceux dédiés à la jeunesse se sont révélés particulièrement intéressants et ont rapidement soulevé des questionnements décisifs dans l'orientation de ma réflexion. Quels discours sont déployés pour rendre intelligible un espace proprement indescriptible car inaccessible au regard ? Quelle idée des abysses peut se faire un lecteur de la fin du XIXe siècle ? Ou un enfant de la Belle Epoque ? Ces interrogations nous permettent également d'interroger la place de l'image, son rapport avec le texte et la nature de la fonction, le plus souvent illustrative mais aussi didactique, qui lui est accordée. Examiner la presse permet également de replacer l'imaginaire des fonds marins dans un contexte scientifique et culturel marqué par l'idée du progrès, notamment dans la deuxième partie du XIXe siècle. L'exploration des fonds marins coïncide en effet avec la « conquête » des airs, portée entre autres par les aéronefs et les ballons. Durant l'entre-deux-guerres, cette conquête des airs passe un nouveau seuil, atteignant les hauteurs de la stratosphère. Au même moment, deux hommes parviennent à descendre à près de mille mètres sous les flots de l'Atlantique. Ces deux entreprises redéfinissent les limites de la verticalité, la poussent à l'extrême ; un parallélisme évident transparaît dans la presse et me semble intéressant à analyser. Cette contiguïté altitude/profondeur est également présente dans la presse enfantine, à travers des journaux tels que *Les Belles Images, Le Petit Inventeur*, *Guignol, Benjamin* ou encore *Jeunesse Magazine* ; elle s'y trouve portée par des figures de héros-savants, disciples verniens aux exploits sublimés. Cette presse pour la jeunesse présente également un intérêt certain pour l'étude de l'imaginaire dans la mesure où elle mêle constamment la fiction à la réalité. Il est également intéressant de constater la persistance du mythe de l'Atlantide, dont le mystère continue d'alimenter la presse quotidienne d'informations comme les journaux pour enfants[87], les périodiques de vulgarisation comme la presse théosophique et ésotérique. L'Atlantide, nous allons le voir, détient l'extraordinaire pouvoir globalisant des légendes, au même titre que le Kraken ou le serpent de mer… La presse est absolument indispensable si l'on veut tenter de capter l'influence que purent avoir de tels thèmes sur la pensée collective des fonds marins, espace de révélations, de tous les possibles.

L'imaginaire des fonds marins présente une vitalité évidente chez le jeune public. Au Muséum National de l'Education de Rouen, j'ai pu consulter une multitude de sources attestant d'une

[87] Parmi ces journaux pour adultes, nous pouvons notamment citer le *Mercure de France, Le Petit Journal, Candide*, *Cosmos*, ou encore *Science et Monde*, ainsi que des publications locales telles que *Le Bulletin de la société de géographie de Toulouse* et *Le Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.* Au sein de la presse enfantine, citons *Le Jeudi de la Jeunesse*, *Les Belles Images*, et *Jeunesse Magazine*, qui consacrent plusieurs articles à l'Atlantide et l'incorporent dans leurs récits de fiction et bandes dessinées.

assimilation par les enfants de certaines conceptions, représentations, et stéréotypes liés au thème de la mer et des fonds marins. Les manuels de zoologie et les leçons d'histoire naturelle, entre autres, révèlent des procédés réfléchis de sélection, de transmission, et de réception des informations. Là encore, l'image joue aussi un rôle pédagogique central qu'il convient d'interroger ; des séries de vues sur verre, des images projetées par l'enseignant et accompagnées d'une notice explicative, sont particulièrement révélatrices d'un souci d'intelligibilité. Gravures, dessins d'enfants et d'adultes, illustrations naturalistes et autres images parcourent le reste de ce corpus scolaire, auquel s'ajoutent des récits de fiction, certains plus fantaisistes que d'autres, et souvent empreints d'un style accordant une place de choix aux affects.

Les dictionnaires et encyclopédies, comme le *Larousse classique illustré*, le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, le *Dictionnaire encyclopédique illustré* ou encore le *Nouveau dictionnaire de la langue française,* sont également des sources intéressantes pour tenter de cerner d'éventuelles évolutions, ruptures, ou enracinements des représentations. La comparaison entre dictionnaires a notamment révélé une perpétuation de certaines idées reçues, d'une édition à l'autre et à travers plusieurs décennies. Au fil du temps, les dictionnaires et encyclopédies s'appuient aussi de plus en plus sur des supports visuels et planches illustratives ; étudier la cohérence - ou l'incohérence - entre la définition textuelle et sa traduction visuelle peut être intéressant.

Le dernier tiers du XIXe siècle voit la constitution de nouveaux savoirs sur la mer et ses profondeurs. Cet apport théorique inédit fait l'objet d'un développement de la littérature de vulgarisation scientifique, dont la production d'ouvrages connaît un indéniable essor entre les années 1870 et 1920. J'ai pu accéder à ces manuels en ligne, sur Gallica, et dans les archives du Musée National de l'Education à Rouen. Mon corpus en inclut seize, publiés entre 1874 et 1922[88], dont *L'océanographie vulgarisée, de la surface aux abîmes*[89], d'Henri Bourée. Je les ai sélectionnés en examinant les intentions de leurs auteurs ; la volonté d'instruire un large public sur la vie sous-marine profonde et de l'y attacher par divers procédés maniant habilement les émotions, caractérise ces manuels et a justifié leur choix. L'étude de ces ouvrages destinés à un large public adulte a donc beaucoup appuyé ma première partie. J'ai tenté de cerner un parallélisme entre l'océanographie « vécue », c'est-à-dire la science « pratique » de l'océan, réalisée en mer à bord des navires, et l'océanographie « écrite », pensée et mise en forme par des vulgarisateurs et destinée à un lectorat non-savant et désireux de se familiariser avec un monde dont tout reste à découvrir. Il est évident que les configurations de la vulgarisation ont évolué au fur et à mesure des découvertes. Ces manuels me semblaient donc indispensables à prendre en compte car ils ont véritablement fixé dans l'esprit du grand public, par leur popularité et l'efficacité de leur discours, les premières images exactes des fonds marins. Draguer, observer, classer, puis consigner furent les gestes progressifs d'une rationnalisation d'un espace perçu

[88] Voir « Etat des sources » pour la liste complète de ces ouvrages.
[89] BOURÉE Henri, *L'océanographie vulgarisée, de la surface aux abîmes*, Paris, Delagrave, 1913.

comme chaotique[90]. Ces manuels ont contribué à canaliser un imaginaire foisonnant en lui donnant ses premiers repères réels. En relayant les avancées océanographiques et en en diffusant les conclusions, ces manuels ont été les promoteurs d'une nouvelle *matière à imaginer*, une matière pétrie d'images nouvelles et de spécimens inédits aux caractéristiques tellement étranges qu'elles semblent même dépasser l'imagination… C'est la naissance de la vision des fonds marins que nous pourrions qualifier de « moderne », et dont nous avons hérité. En constituant une base théorique neuve, ces manuels ont donc offert à l'imaginaire un nouvel espace de déploiement, un support inédit de projection, cauchemardesque ou merveilleuse. La rencontre du public avec l'extraordinaire faune abyssale fut le théâtre d'une surprise, et même d'un certain bouleversement, dont j'ai tenté de déceler les modalités et les expressions. La comparaison entre ces manuels de vulgarisation révèle aussi de nombreuses similitudes, notamment dans la forme et la progression du discours. A ces manuels de vulgarisation s'ajoutent aussi une vingtaine d'autres ouvrages de synthèse, généraux et non fictionnels, destinés au grand public et traitant des « mystères de la mer » ; ces mystères sont variés et regroupent aussi bien le bestiaire cauchemardesque du fond de la mer que les naufrages et les cités englouties.

La littérature de fiction vient aussi enrichir ce corpus de sources. Les fonds marins sont trop mystérieux pour ne pas constituer un espace de projection fictionnelle privilégié. Leur potentiel narratif offre mille possibilités à l'écrivain qui s'en saisit : cadre dramatique ou décor fabuleux, profondeur-refuge ou désert mortifère, les multiples visages des fonds marins ne cessent de placer le héros - l'homme - face à ses propres limites. Ils sont le lieu de tous les possibles, de toutes les surprises. Les écrivains de la fin du XIXe siècle, Jules Verne en tête, l'ont bien compris. Le héros se révèle par la démesure de sa lutte : avant de se battre contre un poulpe géant ou un requin furieux, c'est d'abord un milieu qu'il affronte. Vides, les fonds marins font peur ; habités, ils deviennent épouvantables. Romans, pièces, poèmes et autres compositions littéraires constituent donc une source très intéressante pour cerner la pensée des fonds marins et comprendre les niveaux de sa pénétration au sein d'un contexte culturel déterminant. Cette production est nourrie par l'imaginaire autant qu'elle le stimule et le façonne. Je me suis volontairement écartée - quoique pas complètement - des œuvres incontournables, dont *Vingt mille lieues sous les mers* pour privilégier des publications moins célèbres, plus confidentielles, et tout aussi fourmillantes d'images et de représentations. L'entre-deux-guerres, nous allons le voir, constitue notamment un âge d'or du roman d'aventures sous-marines. L'étude de ces récits met en lumière les limites de l'imaginable - et du souhaitable, car la littérature constitue aussi un canal de projection utopique ou dystopique - à une époque et dans un contexte culturel donné.

[90] Jean-René Vanney souligne cette porosité entre la mise par écrit et l'imaginaire lorsqu'il affirme que « l'imaginaire et l'inventaire » sont « deux formes, deux méthodes du savoir abyssal » (*op.cit.*, p. 13). Cette idée, associant rationalisation et fictionnalisation, me semble particulièrement intéressante à approfondir.

Il nous faut enfin mentionner les sources iconographiques et audiovisuelles qui, comme le reste des sources précédemment citées, sont de natures diverses et variées. Illustrations de presse et de roman, estampes et gravures autonomes, lithographies, peintures, affiches, photographies, et films constituent, entre autres, des voies d'accès privilégiées pour l'étude des représentations[91]. L'analyse de ces sources visuelles recoupe et éclaire celle des sources écrites. La comparaison entre les deux permet notamment de discerner la permanence, ou non, de certains codes iconographiques. La survivance ou la disparition de ces codes est souvent celle des images mentales qu'ils traduisent. Quant à la photographie et au cinéma, il me semblait intéressant de comprendre comment ces deux médiums, nés à la toute fin du XIXe siècle, ont mobilisé la capacité qui leur est attribuée à rendre le réel pour se saisir des fonds marins et les spectaculariser dans la première moitié du siècle suivant. Les films sous-marins des frères Williamson, notamment, ont été de formidables succès populaires en France.

C'est dans l'articulation de ces diverses sources que se dessinent les contours d'un imaginaire des fonds marins. Toutefois, certains types de sources n'ont pas été intégrés à mon étude, pour diverses raisons. J'aurais souhaité m'appuyer sur des archives privées, comme des journaux intimes par exemple. A l'imaginaire collectif se superpose en effet un imaginaire personnel, traversé de fantasmes et de rêves, de peurs aussi, mais qu'il est malheureusement beaucoup plus complexe de saisir. Quelle était la vision personnelle d'un individu du XIXe siècle sur les fonds marins ? Et dans l'entre-deux-guerres ? A quel point cet espace-autre a-t-il été *ressenti* individuellement ? Faute de sources, je crois qu'il me sera malheureusement difficile de reconstituer le parcours d'émotions personnelles. Leur dimension collective est donc celle qui fonde ce travail.

Le but de ce mémoire n'est pas de se concentrer sur le point de vue des scientifiques mais bien de comprendre ce que les fonds marins peuvent signifier, représenter, et susciter pour les individus étrangers à la sphère savante. Si les scientifiques jouent bien sûr un rôle indéniable dans la construction de cet imaginaire, ils ne sont pas les protagonistes centraux de mon étude. Pour cette raison, et pour tenter de parer au problème de la représentativité dont l'histoire des imaginaires est marquée, j'ai donc volontairement sélectionné des types de sources s'adressant au plus large public. En faisant cela, j'ai tenté de faire de l'imagination un outil d'histoire. Il me semble toutefois illusoire de prétendre à une étude panoramique de l'imaginaire des fonds marins. Les voies d'accès thématiques que j'ai choisies ne sont pas exclusives ; il en existe d'autres, comme la télégraphie sous-marine par exemple, et d'autres objets d'étude plus proches d'une histoire des techniques, et elles sont trop nombreuses et diverses pour être saisies dans une étude globale en seulement deux ans. Mais j'ai souhaité être rigoureuse dans cette inévitable incomplétude.

[91] La polysémie du terme « représentation » montre ici tout son intérêt. La représentation est d'abord une image mentale : elle désigne le fait de faire figurer un objet, une image à l'esprit. La représentation mentale peut ensuite mener à une présentification concrète de l'image pensée, d'où l'utilisation de différents procédés et médiums artistiques. Ce mémoire s'est construit dans la pensée de cette double acception.

C’est donc d’une approche thématique que sont nées mes premières recherches. Et quelle meilleure méthode que le sondage pour explorer les fonds marins ? Le sondage par mots-clés s’est rapidement imposé pour tenter d’ordonner le foisonnement de sources qui s’offrait à moi. Cette méthode est particulièrement précieuse pour la sélection des articles de presse sur Gallica, où l’abondance de documents est telle qu’elle m’a parfois désorientée. Cette sélection se divise en trois temps. Les premiers mots-clés, dont « mer », « abîme », et « abysse » sont les plus fréquents, permettent un premier écrémage. Viennent ensuite les termes « fond » et « profondeur », puis ceux plus spécifiques tels que « serpent », « pieuvre », « scaphandre », « épave », ou encore « trésor ». Notons aussi l’avantage des noms propres, comme « Atlantide », « Georges Méliès », « Jules Verne » ou « Talisman » ; renvoyant à un objet unique, ils accélèrent et facilitent les recherches. Le sondage par mots-clés a également été un gain de temps considérable pour les entrées de dictionnaires et d’encyclopédies. En dehors de Gallica, cette méthode d’investigation a aussi été très utile pour m’orienter au sein des catalogues d’archives du Muséum d’Histoire naturelle et du Musée de l’Education à Rouen.

Quelques études de cas, dont les acteurs et les échos furent particulièrement importants, parcourent aussi ce mémoire et sont représentatives d’un tournant décisif dans le rapport entre la science et le grand public à partir des années 1880. Pour illustrer ce phénomène, j’ai choisi de consacrer un chapitre aux expéditions du *Travailleur* (1883) et du *Talisman* (1884), en souhaitant examiner leur réception dans la presse et auprès du grand public (car leurs trouvailles ont fait l’objet d’une exposition en 1884). Les expéditions britanniques, notamment celle du *Challenger* (1872-1876), sont également prises en compte pour contextualiser l’implication de la France dans ce champ nouveau des sciences de la mer. De manière générale, la réflexion sous-tendant ce mémoire est structurée par l’analyse d’événements-clés dont la portée fut nationale ; qu’il s’agisse d’Expositions universelles, de faits divers tragiques, de prouesses techniques inédites ou de découvertes sensationnelles, ces épisodes constituent des moments privilégiés pour l’historien de l’imaginaire, en ce qu’ils « donnent à voir », parfois de manière assez saisissante, les systèmes d’appréciation d’une époque dans un cadre donné. Et bien sûr, pas d’événements sans acteurs : ce mémoire s’arrête aussi sur de nombreuses figures de savoir et de création, qui ont contribué à donner à l’imaginaire des fonds marins une impulsion certaine : ces personnages sont des explorateurs, des naturalistes, des cinéastes, des inventeurs, des capitaines de navires. S’y ajoute un nombre considérable de romanciers et autres amoureux de la mer qui la décrivent et y placent leurs intrigues, souvent tragiques. J’ai volontairement cherché à « déterrer » des œuvres restées dans l’ombre, et n’ai pas été déçue : près d’une quarantaine de nouvelles, poèmes, romans et pièces de théâtre ont enrichi mon corpus de sources et ma réflexion, s’ajoutant à une vingtaine d’autres oeuvres plus célèbres.

Enfin, je crois que c’est aussi par la force de sa propre imagination que l’historien peut tenter de reconstituer des systèmes de représentations passées. En engageant sa propre personne au sein de ses recherches, c’est-à-dire en acceptant de mobiliser son affectivité tout en reconnaissant la distance

psychologique et temporelle irréductible qui le sépare de son objet d'étude, il me semble possible de se défaire, au moins partiellement, de son regard du XXIe siècle pour saisir au mieux les contours du pensable et de l'éprouvable à une époque passée[92]. C'est ce que j'ai tenté de faire au cours de mes recherches.

Par quel(s) angle(s) aborder l'imaginaire des fonds marins ? Comment même explorer un imaginaire, quel que soit son objet ? Il me semble qu'en dégageant des « avenues », ces voies d'accès thématiques évoquées précédemment, il devient possible de canaliser et d'ordonner un foisonnement de sources et de discours sur un thème précis, dans un cadre géographique et temporel précis. Examinées ensemble, elles révèlent le recoupement de multiples enjeux.

Le premier de ces enjeux réside dans le caractère fondamentalement antinomique du fond de la mer. Il est à la fois perçu comme un monde aux richesses insoupçonnables, parcouru d'une vie foisonnante, et comme un espace de mort, un fond-cimetière condamnant à une éternité liquide et glauque. Comment comprendre cette binarité des représentations ? Quelle a été son évolution en soixante-dix ans ? Les deux émotions les plus perceptibles à travers les sources sont la peur et la surprise. Au fond de la mer, l'homme est trompé, dupé par tout ce qui l'entoure. Dans la fiction comme dans la réalité, la plus merveilleuse des promenades sous-marines peut basculer soudainement vers le péril et l'horreur. Gouffre, forêt labyrinthique, désert d'ossements : le paysage change constamment d'apparence et porte en lui un danger permanent. Mais si le risque est partout, les sources d'émerveillement n'en existent pas moins. Elles sont incarnées, pour le fond littoral, par la beauté des panoramas sous-marins ou la découverte d'un trésor perdu, tandis que les merveilles du fond obscur sont fantastiques, et peuvent prendre la forme d'une splendide cité sous-marine. Cette cohabitation des extrêmes - la délectation et le dégoût, la sérénité et l'angoisse, etc - est au fondement de l'imaginaire des fonds marins. Sur ce formidable espace-écran se cristallisent aussi des projections vers le passé, et des anticipations futuristes. Jamais uniquement merveilleux, jamais uniquement répulsifs non plus, les fonds marins sont le théâtre d'un mélange éprouvant de terreur et de beauté. L'émotion suscitée par l'une est aussi forte que l'autre ; nous pourrions même dire que c'est ensemble que ces deux émotions s'activent et fonctionnent. Cerner les contours et les expressions de cet équilibre émotionnel est l'un des axes principaux de ce mémoire. Dans le prolongement de cette idée, c'est aussi un certain imaginaire du paysage qui apparaît et qu'il convient d'examiner. Eden luxuriant aux mille et une couleurs ou désert de mort et plaines désolées : les visages des profondeurs sont pluriels et traduisent des projections anthropomorphiques[93]. Cette stratégie d'adaptation n'est pas neuve : face à un espace aux contours inconnus, et qui semblent en l'occurrence infinis, l'être humain a « naturellement » recours à des analogies continentales. Conférer aux fonds marins des traits anthropomorphiques et familiers

[92] CORBIN Alain, *Le territoire du vide*, *op. cit.,* p. 126.
[93] PÉTON Loïc, « Penser les profondeurs marines au XIXe siècle : un abîme terrestre et anthropomorphique », *Cahiers François Viète*, III-4, 2018, p. 93-113.

constitue une première forme d'appropriation mentale qu'il est donc intéressant d'interroger. En outre, nombreuses sont les sources qui attribuent au paysage des fonds marins une personnalité propre, une intentionnalité humaine : jamais uniforme, mais en constant changement, le fond de la mer dépouille le plongeur de tout repère. Cet aspect trompeur est associé à une malveillance intentionnelle. Le lien établi entre paysage et caractère est une piste de réflexion intéressante.

Le drame est également un prisme par lequel l'imaginaire des fonds marins révèle sa dimension la plus irrationnelle, presque métaphysique ; interroger le thème de l'accident en mer, c'est mettre le doigt sur les ressorts d'une émotion collective, peut-être la plus collective de toutes : l'angoisse face à la mort. Sur mer et sur terre, la crainte du naufrage ne quitte jamais les consciences ; prélude à l'engloutissement, il annonce un mouvement vertical irrésistible que seule la rencontre avec le fond peut stopper. Ce thème du drame, qui réveille l'imaginaire en sursaut, est d'autant plus intéressant à étudier qu'il voit ses modalités reconfigurées par l'avancée des techniques. Le développement des bathysphères, par exemple, donne lieu à un nouveau type d'accident. A liberté nouvelle, risques nouveaux ; cette tension entre l'affranchissement de certaines contraintes et la permanence du danger, et de la conscience de ce danger, me semble très intéressante à étudier. L'intérêt du thème de l'engloutissement réside aussi dans sa capacité à réunir des émotions contradictoires. S'il suscite souvent un sentiment de terreur, les sources montrent qu'il est aussi associé à l'imaginaire du trésor, de la découverte merveilleuse voire bouleversante, et donc d'un certain sentiment de joie. Le fond de la mer est avare - il prend et ne rend pas - mais il peut aussi se montrer généreux. Il peut être source de gloire pour qui en triomphe ; interroger l'imaginaire de l'exploit et la construction de la figure, réelle et fictive, du héros-savant est l'un des enjeux de ce mémoire. Comment cette figure devient-elle archétypale ? Par quels procédés discursifs et visuels son statut devient-il unanimement connu et reconnu, notamment au travers de la presse enfantine ? Le héros-savant, combinant des aptitudes intellectuelles et des qualités morales, est l'acteur principal de la « domestication » des profondeurs dans l'entre-deux-guerres. Ce nouveau rapport de l'homme à l'exploration subaquatique nous mène, plus globalement, à interroger l'émergence d'un imaginaire socio-technique à la fin du XIXe siècle. Scaphandres, bathysphères, et autres engins de submersion, en repoussant les limites de l'accessible et du visible, ont indéniablement nourri le système de représentations lié aux fonds marins. Le scaphandrier plongeant à plusieurs centaines de mètres, un simple câble le rattachant à la vie, devient-il au tournant du siècle la figure du nouveau héros en France ? J'ai souhaité saisir la fascination qu'a exercé le scaphandre sur l'imaginaire collectif au début du XXe siècle et jusqu'à l'entre-deux-guerres, à une période où il connaît des améliorations notables. En redéfinissant le seuil de « confortabilité » de l'immersion, le scaphandre moderne a aussi encouragé la pensée d'un futur sous la mer.

Et que dire des mythes ? Quelle place occupe-t-il dans la perception commune des fonds marins ? Confrontés à l'océanographie émergente à la fin du XIXe siècle, mythes et légendes de la mer voient leur contours redessinés. Les mesures bathymétriques disqualifient certaines hypothèses sur

l'emplacement de l'Atlantide, et encouragent d'autres. La crédibilité du Kraken et du serpent de mer est mise à mal par les dragages et les classifications qui rendent improbable, et même résolument fantaisiste, l'existence de tels monstres dans les profondeurs de la mer. Et pourtant, si les mystères des fonds marins perdent progressivement de leur substance, leur pouvoir de fascination ne meurt pas tout à fait. Leur existence culturelle et populaire - en un sens, leur survie - continue d'être assurée par la presse et les champs de la fiction. L'analyse de cette tension, de ses configurations et ses expressions diverses en France, est l'un des points centraux de ce mémoire. La question des temporalités est également intéressante ; la quête des origines du vivant traverse le second XIXe siècle et fait la rencontre fructueuse de l'océanographie. A partir des années 1860, les savants adoptent la thèse d'une genèse sous-marine ascendante : la vie serait apparue sur le sol océanique, et serait ensuite remontée vers la surface. Portée par les évolutionnistes, cette vision d'un « abîme primitif » engendre l'espoir de retrouver des représentants d'espèces archaïques considérées comme éteintes, mais que le fond de la mer, cet espace que l'on pense atemporel, aurait en réalité préservé dans ses sombres replis. Ce projet de draguer des « fossiles-vivants[94] » anime l'expédition du *Challenger* mais doit être abandonné par la communauté scientifique après les années 1870, faute de preuves ; le rêve désenchanté opère alors un transfert dans la presse et la littérature et y prospère jusqu'à l'entre-deux-guerres. Tel un oculus donnant sur le passé, le fond obscur de la mer agit aussi comme un gigantesque théâtre révélant des ruines englouties : le thème de la cité sous-marine structure l'image d'un fond-vestige, tour à tour désolant ou enchanteur. Dans la littérature, la cité sous-marine est l'un des multiples avatars du thème du « monde perdu ».

Suivant notre approche culturelle, nous essaierons aussi de cerner le phénomène d'esthétisation qui transforme la manière de voir le fond littoral à partir du milieu du XIXe siècle. Dispositif scénique inédit, l'aquarium s'impose comme un formidable champ de créations d'images. Il compresse le fond de la mer entre quatre vitres, le met en scène en le miniaturisant. Une standardisation du paysage sous-marin apparaît bientôt, avec ses pics et ses gouffres. Pendant les Expositions universelles, la visite à l'aquarium devient une expérience immersive et multi-sensorielle. Comment l'image artificielle et codifiée de l'aquarium a-t-elle pu influencer la pensée collective du fond littoral ? Dans quelle mesure l'immense succès populaire du dispositif a-t-il pu laisser croire à l'apprivoisement de cet espace sous-marin ? Quant à l'irruption de la photographie et du cinéma subaquatiques, dans les années 1900, comment ces deux médiums, forts de la capacité qui leur est attribuée à rendre le réel, se sont-ils adaptés face à un espace aux contours mouvants et aux fortes contraintes ? Nous considérerons

[94] Utilisée pour la première fois par Charles Darwin dans *L'Origine des espèces* (1859), l'expression de « fossile vivant », aussi évocatrice soit-elle, est aujourd'hui très contestée par les scientifiques, qui préfèrent parler « d'espèces panchroniques » ou « reliques » pour désigner les représentants actuels d'espèces éteintes et connues sous la forme de fossiles. Les nombreuses similitudes entre les deux spécimens, l'un vivant, l'autre disparu, ne doivent pas faire oublier le processus évolutif et les transformations génétiques et physiologiques qui ont cours sur une échelle de millions d'années. Nous allons en reparler dans le huitième chapitre de ce mémoire.

l'esthétisation et la spectacularisation du fond littoral de la mer comme deux déclinaisons de son (relatif) apprivoisement.

Le but de ce mémoire est de comprendre les ressorts d'une reconfiguration de l'attitude collective française face aux profondeurs marines, du retrait relatif d'une peur qui, si elle est loin de disparaître complètement, change toutefois de forme et d'expression. Le rapport aux fonds marins est tout sauf figé, il est façonné par le fil des découvertes théoriques, des innovations techniques et pratiques, de toutes les « premières fois sous l'eau ». Il est en constante évolution. De là naissent des représentations et des émotions nouvelles. C'est donc autour d'un glissement dans l'attitude nationale qu'est centré ce mémoire. Comment s'exprime la fascination exercée par le « grand dessous[95] » sur l'être humain ? De quel « matériel mental » ce dernier dispose-t-il pour recevoir un espace aussi extrême, et jusqu'où cet univers mental peut-il le porter, au sein d'un cadre spatial et temporel donné ? Ces problématiques nous mènent à interroger les conditions de perpétuation d'un « appareil mythique[96] » des fonds marins, dont nous héritons largement aujourd'hui et qui oriente notre imaginaire du XXIe siècle.

En somme, c'est autour de l'idée d'une triple profondeur que ce mémoire s'articule : la profondeur physique, avec la peur enracinée - et en partie justifiée - d'un engloutissement ; la profondeur du temps également, car l'abîme a bouleversé la pensée du passé comme elle a stimulé celle du futur ; et enfin, la profondeur psychologique de l'être humain, par la découverte de sa propre animalité, la quête de son identité, la confrontation avec ses limites, et la conscience réactivée de sa mortalité. Penser le temps, penser l'espace, et se penser soi-même dans ces configurations de l'existence à travers l'expérience matérielle et immatérielle des fonds marins ; la problématique de ce mémoire pourrait donc être résumée ainsi. En défiant l'irréductible profondeur, dont l'énigme le provoque et l'obsède, l'être humain se défie lui-même. Une confrontation d'autant plus intriguante qu'en dehors des câbles télégraphiques, l'homme n'a fondamentalement pas besoin des fonds marins pour vivre. C'est peut-être en cela que notre rapport avec cet espace, parfois *monstre*, toujours *autre*, ne cesse d'être fascinant.

[95] J'emprunte ici l'expression de Jean-René Vanney dans *Le Mystère des abysses* (*op.cit.,* p. 475) désignant les abysses de « ce gros morceau de nature cachée, le grand dessous [qui] « tient » le petit du dessus en laisse ». Cette expression est d'autant plus pertinente qu'elle implique la notion fondamentale de verticalité, ainsi que l'échelle de valeurs qui lui est attribuée.

[96] BELLEC François, « L'imaginaire marin » dans MIOSSEC Alain (dir.) *Géographie des mers et des océans*, Rennes, PUR, 2014, p. 21.

Première partie. Démystifier les profondeurs : vers la constitution d'une nouvelle base pour l'imaginaire collectif (1860-1914)

CHAPITRE 1. Se représenter les profondeurs marines avant les années 1870 : entre périls et merveilles, un monde de vie (1850-1869)

« Ne nous étonnons pas si l'énorme masse d'eau qu'on appelle la mer, inconnue et ténébreuse dans sa profonde épaisseur, apparut toujours redoutable à l'imagination humaine »

Jules Michelet, *La Mer*, 1875[97].

La perception des fonds marins en France voit ses contours radicalement transformés au cours du XIXe siècle. Alors que les décennies 1830 et 1840 sont marquées par l'émergence du *«* modèle azoïque », c'est-à-dire la pensée d'une impossibilité de la vie profonde, d'abord défendue par le géologue britannique Henry de la Beche[98] puis entérinée par son compatriote Edward Forbes en 1843[99], l'influence de ce modèle s'avère être de courte durée et connaît bientôt un renversement fondamental. En 1860, un câble télégraphique se rompt au fond de la Méditerranée ; lorsqu'il est remonté d'une profondeur de 2200 mètres par la *Mediterranean Telegraphy Company*, la surprise est immense : le câble est incrusté d'une multitude d'êtres vivants, dont des coraux et des huîtres[100]. Cette découverte ne passe pas inaperçue en France, où les fragments du câble sont examinés par Alphonse Milne-Edwards au Muséum d'Histoire Naturelle. Les campagnes britanniques du *Lightning* et du *Porcupine* draguent bientôt des spécimens à plus de 4500 mètres de profondeur, achevant de disqualifier la théorie azoïque[101]. La présence de la vie, et le soupçon de son immense diversité, dans les profondeurs ouvre un *«* nouveau champ des possibles[102] », élargit un univers mental qui avait, jusqu'alors, toutes les raisons de penser le fond de la mer comme un désert froid et pétrifié. C'est sur la base de ce renversement conceptuel majeur que commence notre étude. En effet, si les découvertes au sujet de la vie profonde sont inédites, elles ne constituent qu'un dévoilement infime et

[97] MICHELET Jules, *La mer* (5e édition), Paris, Michel Lévy frères, 1875, p. 3. L'œuvre fut initialement publiée en 1861.

[98] De la Beche exprime cette perception de profondeurs sans vie dans l'ouvrage *A Geological Manual*, paru en 1831, et la justifie par l'absence de lumière et la pression considérable qui caractérisent ce milieu. Si sa théorie ne s'appuie sur aucune expérience tangible, son ouvrage n'en rencontre pas moins un réel succès. (PÉTON Loïc, « Le "mythe de l'abîme" : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », *op. cit*., p. 33).

[99] Suite à un voyage d'étude en mer Egée, au cours duquel il réalise des sondages jusqu'à 420 mètres de profondeur, Forbes fixe le *«* niveau zéro de la vie » à 550 mètres environ. Il complète ainsi l'hypothèse de De la Beche (PÉTON Loïc, *ibid.,* p. 36-44). N'oublions pas que dans le contexte culturel et scientifique de l'époque, cette théorie d'une absence de vie profonde semblait tout à fait plausible, voire évidente (ADLER Antony, *Neptune's Laborator*y, *op. cit.*, p. 23).

[100] PÉTON Loïc, *op.cit*. p. 72. Précisons également que la même année, le naturaliste britannique George Charles Wallich, embarqué sur le *Bulldog*, avait réalisé un sondage à 2305 mètres de profondeur et remonté dans ses filets treize échinodermes vivants (*ibid*., p. 71). Cette découverte majeure contribua à ébranler encore un peu plus la théorie azoïque de Forbes.

[101] PÉTON Loïc, *op.cit.*, p. 74.

[102] PÉTON Loïc, « Le Bathybius ou une émergence de la profondeur marine (1868-1880) », art. cit., p. 10.

échantillonaire ; le visage des fonds marins reste incertain. Pour un homme de la seconde moitié du XIXe siècle, la question n'est donc pas tant de savoir à quoi ressemble le fond de la mer - nous ne pouvons qu'en partie répondre à cette question aujourd'hui - mais plutôt à quoi il pourrait ressembler. Au cours des années 1860, nombreuses sont les sources écrites établissant un triple visage des profondeurs marines ; elles sont à la fois un monde-*autre* et singulier, gouverné par ses propres règles, un monde édénique à la beauté enchanteresse, et un abîme infernal, peuplé de créatures disproportionnées à la laideur indescriptible, et où le danger est omniprésent. Le but de ce chapitre est de comprendre la coexistence de ces trois conceptions des fonds marins en France, avec leurs cohérences et leurs contradictions, entre le milieu des années 1850 jusqu'au début des années 1870. Dictionnaires, manuels de zoologie, ouvrages de vulgarisation, sources scolaires, presse, et littérature de fiction : nombreuses sont les sources attestant d'une conception antinomique des fonds marins et appuyant des systèmes de représentation structurés autour de la notion de dualité. Au sein de ce premier chapitre, nous allons tenter d'en retracer les contours.

A. Les fonds marins ou la pensée d'un monde à part entière

L'idée d'une « mer double[103] », qui présenterait un dessus visible et connu, et un dessous caché et insaisissable, est loin d'être une idée neuve au XIXe siècle. Toutefois, c'est bien à cette période que la face dissimulée de la mer, nous l'avons dit, se voit révélée comme jamais auparavant. Mais si sa profondeur est percée par les sondages occasionnels, ces derniers ne suffisent pas encore à déterminer précisément l'aspect des fonds marins. Dans les années 1850, pour décrire cet espace-*autre* qui se dérobe au regard, l'homme a donc tendance à lui prêter des traits qui lui sont familiers[104]. Une vision anthropocentrée affuble ainsi les fonds marins des mêmes caractéristiques topographiques que les paysages continentaux, notamment montagneux[105]. Dès lors, les gouffres abyssaux font figure de « montagnes renversées », et leur mesure est souvent rendue encore plus impressionnante au lecteur par la comparaison avec les hauts sommets continentaux**.** François Arago affirmait déjà en 1840 : « On est autorisés à croire par les sondages qu'on a faits, que si la mer venait à se dessécher, on verrait dans son lit de vastes régions, de grandes vallées, d'immenses gouffres tout autant abaissés au-dessous de la surface générale des continents que les principales sommités des Alpes se trouvent placées

---

[103] Jean-René Vanney parle de la mer comme d'une *«* divinité bifrons », tournant vers l'homme une face connue et vécue, et lui dissimulant sa face mystérieuse, obscure et a priori impénétrable. (VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op. cit.*, p. 10).

[104] PÉTON Loïc, *«* Penser les profondeurs marines au XIXe siècle : un abîme terrestre et anthropomorphique », art. cit*.,* p. 93-113. Loïc Péton mobilise le concept d'« horizon ultime », en le définissant comme la « limite physique immuable que la sonde pouvait atteindre » (p. 97). Cette limite, constituée par le fond, délimitait désormais l'immensité des océans et, fixant un repère physique, facilitait la représentation mentale de cet espace.

[105] Loïc Péton souligne avec justesse les points communs existant entre la perception des fonds marins et celle de la montagne ; « espace-*autre* » elle aussi, elle constitue un autre extrême de la verticalité. Cette transposition du modèle montagneux dans les fonds marins constitue une « extension du visible dans l'invisible » et est donc loin d'être hasardeuse. (*ibid*., p. 98-99).

au-dessus[106] ». Repère physique et ferme, le fond et la détermination de sa mesure rendent également possible la pensée d'un paysage sous-marin, dont les sondages effectués dans l'Atlantique sous la supervision de Matthew Fontaine Maury[107] au cours des années 1850 affinent les traits. L'analogie continentale, qui était jusqu'alors une stratégie mentale d'adaptation, une projection plus qu'une exactitude scientifique, se confirme progressivement. En 1855, Maury compare le fond de l'Atlantique Nord à une unique « Grande Vallée » et un « champ de repos éternel[108] ». A la même période, dictionnaires et encyclopédies concourent aussi à la pénétration de ces nouvelles certitudes. En 1853, *L'Encyclopédie nationale des sciences, des lettres et des arts* affirme, dans sa définition de la mer, que « le bassin qui renferme cette masse d'eaux a un fond tout aussi inégal que la surface de la terre ferme. Des vallées, des rochers, des abîmes, des cavernes s'y succèdent comme sur le sol que nous habitons[109] [...] ». En 1860, c'est au tour du *Dictionnaire français illustré* de livrer une description similaire : « Le lit de la mer offre des inégalités analogues à celles qu'on remarque sur les continents. Il présente des plaines, des chaînes de montagnes, des vallées, des plateaux, des pics isolés, etc[110] ». Le visage des profondeurs marines, encore confus trente ans plus tôt, ne relève plus de la supposition désormais[111]. Outre les ouvrages encyclopédiques, ces faits nouveaux trouvent aussi un support de diffusion dans la littérature de vulgarisation ainsi que dans plusieurs organes de presse. En 1862, les *Annales télégraphiques*, dans un extrait publié par *l'Ami des Sciences*, affirment que si l'on a désormais « [...] une connaissance minutieuse des profondeurs de la mer et de la forme de ses montagnes[112] », c'est grâce aux travaux de télégraphie entrepris dans l'Atlantique. En 1865, le botaniste et médecin Alfred Moquin-Tandon, qui publie des ouvrages grand public sous le nom d'Alfred Frédol, garde prudence en affirmant que « le fond de la mer paraît avoir des inégalités semblables à celles qu'on observe à la surface des continents. Il y a des montagnes et des vallées, des

---

106 Extrait du *Rapport adressé à l'Académie des Sciences,* le 24 août 1840, et cité par Georges Barral, dans *La Connaissance de la mer, notions populaires et positives sur les phénomènes maritimes et les richesses marines du globe terrestre,* Paris, Fischbacher, 1892, p. 238.

107 Officier de marine et cartographe, Matthew Fontaine Maury (1806-1873) est l'auteur de *The Physical Geography of the Sea*, publié en 1855 et traduit en français en 1858. Dans cet ouvrage considéré comme le premier traité d'orographie profonde, Maury compare la mer à une « machinerie divine », un monde dont les règles échappent à toute influence humaine. (PÉTON Loïc, « Le « mythe de l'abîme », *op. cit*., p. 52-54).

108 MAURY, Matthew F., *La Géographie physique de la mer*, 1855 (éd.française), cité dans VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses*, *op. cit*., p. 188. Voir Annexe 1 pour le profil en coupe transatlantique établi par Maury en 1854.

109 HOUZÉ Jean-Paul et BARRÉ Louis, *L'Encyclopédie nationale des sciences, des lettres et des arts*, tome 3, Paris, J.Bry, 1851-1853, p. 545.

110 DUPINEY DE VOREPIERRE Jean-François-Marie, *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle,* vol.2, 1860, p. 404.

111 Précisons toutefois que dans les années 1850 et 1860, les connaissances orographiques se limitent à l'Atlantique Nord, mais par une tendance généralisante, doublé d'une intuition des géologues, le caractère inégal et anfractueux du lit Atlantique est étendu à l'intégralité des autres sols océaniques. Il faut attendre la décennie suivante et les multiples sondages effectués par le *Challenger* pour que les reliefs sous-marins des autres océans du globe, notamment l'Océan Pacifique, soient véritablement mesurés et étudiés.

112 *L'Ami des sciences*, « La mer profonde (extrait des *Annales télégraphiques*) », n°1 de la 8e année, le 5 janvier 1862, p. 351-352.

collines et des plaines[113] ». Son propos s'affermit quelques pages plus loin : « Oui, les rives de l'Océan et ses profondeurs, ses plaines et ses montagnes, ses vallées et ses précipices, même ses ruines, sont animés et embellis par d'innombrables êtres organisés[114] ». La certitude d'un relief sous-marin accidenté se double d'une certitude de l'existence d'une vie profonde et du soupçon de son extraordinaire diversité. Nous allons en reparler très bientôt. Trois ans plus tard, Frédéric Zurcher et Élie Margollé, anciens officiers de marine, confirment l'influence déterminante des sondages de Maury en affirmant au sujet de l'Atlantique : « On connaît maintenant les montagnes et les vallées, les plateaux et les abîmes de cet Océan[115] ». Mais ces nouvelles connaissances sont encore trop disparates pour réduire la distance physique et mentale qui sépare l'homme des profondeurs de l'océan. Le malacologiste Léopold de Folin le rappelle, en 1867, lorsqu'il déclare que les montagnes et vallées sous-marines sont *«* presque aussi inconnues, à l'heure actuelle, que si elles étaient d'un autre monde[116]». L'image du monde-*autre* revient quelques lignes plus loin, nimbée de suppositions : « Là se dérobent sans doute des faits géologiques intéressants et nombreux, une faune et une flore curieuses, un nouveau monde en un mot[117] ».

Il est vrai que si la révélation des similitudes entre le relief sous-marin et le relief continental pourrait contribuer à faire des fonds marins un monde pas si « autre » que cela, la découverte des configurations hors-normes de cet espace le font apparaître comme un univers irrémédiablement unique, marginal, et déroutant. Considérons tout d'abord la mer dans sa globalité avant d'aborder ses profondeurs. Les ouvrages des années 1860 qui lui sont consacrés nous la présentent comme un corps métabolique, disposant d'un fonctionnement à part entière, régi par des règles qui lui sont propres. En 1864, dans les *Mystères de l'Océan*, ouvrage qu'il consacre à un jeune lectorat[118], le journaliste et vulgarisateur Arthur Mangin explique : « L'Océan, disais-je au début de ce livre, n'est pas un accident à la surface de la terre : c'est un monde doué d'une existence propre, siège d'une création à part, et au sein duquel des milliards d'êtres vivent d'une vie qui diffère complètement de la nôtre[119] ». Au sein de ce monde singulier, dont l'homme ne peut pas contraindre les lois, les fonds marins constituent en eux-mêmes un espace à part, une sorte de *«* monde dans le monde », dissimulé aux confins d'une écrasante masse d'eau. Face à cette opacité mystérieuse, l'imagination prend le relais des sens

[113] FRÉDOL Alfred, *Le Monde de la mer*, Paris, Hachette, 1865, p. 5.
[114] *Ibid*. p. 22.
[115] MARGOLLÉ Elie et ZURCHER Frédéric, *Le Monde sous-marin,* Paris, Hetzel, 1868, p. 14.
[116] DE FOLIN Léopold, *Les Fonds de la mer*, tome 1, Paris, Savy, 1867, p. 2.
[117] *Ibid.,* p. 2.
[118] Mangin cible un public bien précis en indiquant que son livre est « plus particulièrement destiné à la jeunesse (je ne dis point à l'enfance) » (*ibid*., p. 49). Cette distinction entre jeunes et enfants est intéressante à mettre en rapport avec les sources : en effet, j'ai pu remarquer que les ouvrages de vulgarisation ne s'adressaient jamais aux enfants (nous pouvons situer la limite entre *«* enfant » et *«* jeune » à la lisière de l'adolescence, c'est-à-dire aux alentours de 12 ou 13 ans). Si les collections à visée éducative se multiplient dans la deuxième partie du siècle, elles visent donc avant tout les *«* jeunes » ; quant aux enfants, ils n'accèdent guère à une certaine connaissance théorique des fonds marins qu'au travers des sources scolaires.
[119] MANGIN Arthur, *Les mystères de l'océan*, Tours, A.Mame et Fils, 1864, p. 156.

déroutés : « La mer recèle dans ses profondeurs des arcanes qu'aucun regard ne saurait entrevoir, que notre esprit ne peut se représenter qu'imparfaitement en imagination[120] ». La réalité des fonds marins dépasserait l'imagination ; c'est une idée récurrente et très intéressante que nous allons approfondir au sein de ce mémoire.

Dans les profondeurs de cette mécanique immémoriale s'activent aussi des rouages dont on soupçonne la puissance. Si la pensée d'une activité volcanique subaquatique n'est pas née au XIXe siècle, c'est bien avec les premiers sondages concluants que sa nature se fait jour, validant un peu plus encore la pertinence de l'analogie continentale. Le *Dictionnaire français illustré* affirme en 1860 : « Ici des sources d'eau douce jaillissent du fond de l'Océan ; là des volcans sous-marins lancent des amas de lave et de scories, et des tremblements de terre troublent le fond des abîmes comme la surface des continents[121] ». L'idée d'un pouvoir transformateur des fonds marins, par le biais de cette activité volcanique, se trouve également mobilisée dans la littérature fictionnelle. Les *Merveilles de la Mer,* roman pour enfants publié dans les années 1850 par Louise Leneveux, nous en offre un exemple intéressant. Le vieux capitaine, désireux d'ôter de l'esprit de son jeune équipage les balivernes qu'on raconte sur la mer et ses merveilles, entreprend de les instruire au sujet d'autres merveilles, vraies celles-ci, qui sont les « feux souterrains [...] ces merveilleux volcans qui éclatent au fond de la mer[122] ». Ces volcans transfigureraient la physionomie terrestre en donnant naissance à des îles - *«* ils forment des îles nouvelles[123] » affirme le capitaine - et en faisant disparaître d'autres. Pouvoir transformateur donc, par l'accouchement de nouvelles terres, mais également révélateur, car les volcans « agissent sous l'Océan en soulevant au-dessus de la mer les matières cachées de l'abîme[124] ». Quelles sont-elles, ces *«* matières cachées » que le capitaine ne nomme pas ? Il est vrai que, si la présence d'une vie profonde est attestée jusqu'à 2000 mètres, la physionomie de cette vie reste vague. On la présume foisonnante mais les contours de son épanouissement échappent encore largement à l'homme jusqu'à la fin des années 1860. Arthur Mangin écrit à ce sujet, en 1864 : « C'est un monde qui nourrit dans ses profondeurs, dans ses forêts madréporiques, des milliards d'êtres étranges[125] ».

---

[120] *Ibid*., p. 184-185. Précisons que le propos de Mangin n'est pas dénué d'un ton philosophique ; son point de vue est triple et mêle à la fois la philosophie et l'esthétique, la science et l'utilitaire (BOËLL Denis-Michel, « Images de la mer, entre littérature et science, de Jules Michelet à Jules Verne », dans cat.expo « Né(e)s de l'écume et des rêves : les artistes et la mer » [exposition MuMa- Musée d'art André Malraux du Havre, du 5 mai au 9 septembre 2018] Oissel-sur-Seine, Editions Octopus, 2018, p. 64-65).

[121] DUPINEY DE VOREPIERRE Jean-François-Marie, *op. cit.*, p. 405.

[122] LENEVEUX Louise, *Les Merveilles de la mer,* Paris, Janet Veuve, v.1850, p. 142. L'idée que les vraies merveilles sont à trouver au sein du monde naturel et réel plutôt que dans l'imagination est extrêmement marquée dans les sources de la deuxième moitié du XIXe siècle, notamment dans la littérature et la presse destinée à la jeunesse. La réalité surpasserait en surprise, en merveilles, et en ingéniosité tout ce que le pouvoir de l'imagination serait capable d'enfanter. Cette problématique me paraît très intéressante, car elle permet entre autres d'interroger le rapport entre science et imaginaire ; j'espère pouvoir l'approfondir dans la suite de ce mémoire.

[123] *Ibid*. p. 69.

[124] *Ibid*. p. 142.

[125] MANGIN Arthur, *Les Mystères de l'océan*, *op. cit*., p. 4.

Caractéristique largement répandue dans les descriptions de ce milieu, nous allons en reparler, « l'étrangeté » semble être le sceau marquant invariablement les fonds marins et tous les êtres qu'ils abritent. Cette pensée d'une étrangeté, d'une « bizarrerie » inhérente aux profondeurs ne semble justifiée par rien d'autre que par le milieu lui-même ; ses configurations sont tellement extraordinaires, tellement anormales qu'elles suffisent à ce que les êtres qui y sont adaptés soient considérés comme hors-normes, alors même que l'on ne connaît rien d'eux. Mais si ces êtres méconnus des profondeurs sont perçus comme « étranges[126] », leur présence dans les confins de l'océan n'en constitue pas moins un triomphe ; et elle est perçue et célébrée comme telle. Alfred Frédol écrit, un an après Mangin : « La vie plaît à Dieu. C'est la plus belle, la plus brillante, la plus noble, et la plus incompréhensible de ses manifestations[127] ». Considérée comme un symbole absolu de réussite[128], la présence de vie se trouve associée à la notion de mouvement, et par extension à une certaine idée de la beauté. Frédol l'exprime lorsqu'il écrit que « les rives de l'Océan et ses profondeurs [...] sont animés et embellis par d'innombrables êtres organisés[129] ». Les pages qui suivent vont explorer plus en détails ce rapport entre les fonds marins et la notion de beauté.

Au milieu des années 1850, la réfutation de la théorie azoïque de Forbes, que les sphères scientifiques française et européenne avaient admise, redéfinit et élargit les contours d'un imaginaire relatif aux fonds marins. La découverte de vie dans les profondeurs devient un paramètre central dans la pensée de cet espace-extrême. La transposition d'un panorama terrestre, connu et rassurant, dans les profondeurs constitue une première tentative d'appropriation mentale, avant d'être confirmée par les sondages. La science dessine tout doucement le portrait des profondeurs ; l'imaginaire, pendant ce temps, s'adapte à ces nouveaux contours et continue son œuvre.

---

[126] Précisons que l'adjectif « étrange » n'est pas nécessairement péjoratif dans toutes les sources. S'il signifie parfois un sentiment de répulsion, il peut aussi renvoyer à un sentiment de curiosité, voire d'émerveillement. Il me semble très intéressant d'étudier ces variations de sens et leur évolution au cours du XIXe puis du début du XXe siècle.

[127] FREDOL Alfred, *Le Monde de la mer, op. cit*., p. 20. Rappelons par ailleurs que si son influence a tendance à s'estomper dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la théologie naturelle ne disparaît pas complètement pour autant. Face à la mer, qui sait particulièrement bien inspirer le sentiment du sublime, il n'est pas rare que les auteurs, comme Frédol ici, louent la sagesse du Créateur, pour souligner la perfection et la magnificence de son œuvre.

[128] PÉTON Loïc, *« Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) »*, *op. cit.*

[129] FREDOL Alfred, *Le Monde de la mer*, *op. cit*., p. 5.

B. Splendeurs et merveilles des fonds littoraux : le déploiement d'un paysage sous-marin fantasmé

« Vous allez voyager dans le pays des merveilles.
L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit.
Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux »

Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mer*s, 1871[130]

A la fin des années 1850, si le relief des fonds sous-marins commence lentement à se préciser, aucune vision panoramique ni globale ne permet encore de fixer le visage de ce monde-*autre*. Dans le prolongement de l'image enracinée d'une « mer double-face », les fonds marins tendent à apparaître, dans certaines sources, comme un lieu de silence et de paix. Loin de la surface éternellement agitée par le tumulte des flots, les tempêtes et les orages, ils ne peuvent être que l'espace d'un calme imperturbable[131]. Le poète Joseph Autran renverse le couplage antagoniste haut/bas et la signification symbolique qui lui est traditionnellement attribuée lorsqu'il écrit, en 1852 : « À promener son œil sur cette mer sans bornes / On croirait du néant voir les domaines mornes. / A la face des eaux n'arrêtez pas vos yeux / Sondez, interroger leur lit mystérieux : / Au-dessus c'est la mort au-dessous c'est la vie[132] [...] ». Un « haut » de mort et un « bas » de vie ; cette perception va à l'exacte encontre de l'échelle de valorisation ascendante de l'homme où le « bas » renvoie habituellement à un monde infernal, cauchemardesque[133]. Nous allons y revenir. Pour Michelet aussi, les profondeurs de la mer sont l'endroit d'une imperturbable mécanique : *«* Partout où la mer est profonde, sa vie continue équilibrée, parfaitement balancée, calme et féconde, toute à ses enfantements. Elle ne s'aperçoit pas de ces petits accidents qui ne se passent qu'en haut[134] ». Cette idée d'équilibre est reprise par Alfred Frédol, pour qui les profondeurs de la mer sont effectivement l'espace d'une harmonie entre les êtres : « Partout les mers sont peuplées ; partout, au sein de l'abîme, s'agitent et s'ébattent des créatures qui se correspondent et s'harmonisent[135] ». Ici, le grouillement de vie ne semble pas caractérisé par l'anarchie mais bien par l'équilibre, l'ordre. Le vivant s'offre dans sa dimension

---

[130] VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, Paris, J.Hetzel, 1871 (édition illustrée), p. 99.
[131] Henry De la Beche, précédemment cité, considérait que l'absence de vent dans les profondeurs impliquait nécessairement une absence de courants, et donc un calme plat. Sur la base de cette hypothèse, il pouvait affirmer en 1831 : « nous n'avons aucune raison de supposer que les eaux charrient à de grandes profondeurs » (DE LA BECHE Henry, *A Geological Manual*, Cambridge, Cambridge University Press, 1831. Cité par PETON Loïc dans « Le "mythe de l'abîme" : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », *op. cit*., p. 33).
[132] AUTRAN Joseph, *Les Poèmes de la mer*, Paris, Michel Lévy frères, 1852, p. 229.
[133] Voir à ce sujet le chapitre 1 de la thèse de Loïc Péton (PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 31-38).
[134] MICHELET Jules, *La Mer, op. cit*., p. 61.
[135] FRÉDOL Alfred, *Le Monde de la mer, op. cit*., p. 22.

prodigieuse. Cette vision d'un « abîme ordonné », oxymorique au demeurant[136], n'est pas sans lien avec les principes de théologie naturelle selon lesquels l'ordre et l'harmonie traduiraient l'intention d'un Créateur[137]. Nous allons avoir l'occasion d'en reparler. En outre, il est particulièrement intéressant de constater, à la lecture des sources, que si une vision fantasmée du « fond de la mer » est manifeste dans les années 1850 et 1860, elle ne concerne toutefois qu'un certain type de « fond », peu profond celui-ci : le fond littoral, dont la mesure maximale est souvent située autour de trente ou quarante mètres[138]. Ce fond-ci est observable à l'œil nu, et sa visibilité comble les sens de celui qui le contemple, là où les sombres profondeurs, au contraire, les égarent. Sur les fonds sablonneux se déploie notamment une flore sous-marine dont l'originalité des formes et des couleurs se voit souvent exaltée par maints auteurs. En 1868, l'*Histoire naturelle extraite de Buffon et de Lacépède* affirme ainsi que « le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses, et des végétations encore plus singulières[139] [...] ». Ces végétations « singulières » - comment ne pas l'être quand on pousse au fond de la mer ? - n'ont pas besoin d'être nommées, tout comme ce « fond de la mer » n'a apparemment pas besoin d'être défini avec exactitude tant son acception semble englobante. Dans les années 1860, on sait pourtant qu'aucune vie végétale n'est possible au-delà de 300 mètres de profondeur. Tous les auteurs ne font toutefois pas preuve de la même imprécision ; chez beaucoup d'entre eux, le type de « fond » est précisé. En 1859, le botaniste allemand Matthias Jakob Schleiden, dans un ouvrage de vulgarisation qu'il dédie « à l'usage des gens du monde», livre une splendide description - dignes des plus grandes dictées - de la flore sous-marine, qui s'épanouit dans toute sa diversité sur les fonds littoraux : « Plongeons dans le cristal limpide de la mer des Indes, et aussitôt nous aurons devant les yeux l'aspect le plus enchanteur, le plus merveilleux. Des massifs d'arbustes au singulier branchage portent des fleurs vivantes ; des masses compactes de méandrines et d'astrées forment un étrange contraste avec les organes palmés ou en forme de coupes qu'étalent les explanaires et les tortueux madrépores avec leurs grosses branches articulées ou couvertes de rameaux digitiformes[140] » (**Fig.1**). L'influence de cet ouvrage et de ses descriptions émerveillées de la flore sous-marine transparaît de manière assez évidente dans les ouvrages de vulgarisation français de la

[136] Nous allons revenir plus en détails sur la définition du terme « abîme » dans la partie qui suit ; mais nous pouvons d'ores et déjà préciser que la charge symbolique et morale qui y est associée renvoie à l'idée d'un enfer, du chaos, et de la perdition. Le fait qu'Alfred Frédol choisisse de parler d'« abîme ordonné » a donc de quoi surprendre.

[137] Pour approfondir le rapport entre la théologie naturelle et l'espace maritime au XVIIIe et XIXe siècle, voir CORBIN Alain, « Le réceptacle des divines merveilles » chapitre II dans CORBIN Alain, *Le territoire du vide, op. cit.,* p. 36-45.

[138] L'un des points centraux de ce mémoire vise à montrer que le terme de « fond marin » ou « fond de la mer » est purement relatif. Un « fond » peut se situer à dix mètres comme à cinq mille mètres, et son usage abondant dans les sources est souvent nimbé d'imprécision. Cette utilisation générique du terme montre, à mon sens, que ce qui compte n'est pas l'exactitude du fond mais l'idée du fond. C'est cela que je tente de démontrer au fil des pages.

[139] BUFFON George-Louis et LACEPEDE Etienne, *Histoire naturelle extraite de Buffon et de Lacépède. Quadrupèdes, oiseaux, serpents, poissons et cétacés*, Tours, A.Mame et Fils, 1868, p. 11.

[140] SCHLEIDEN Matthias Jakob, *La plante et sa vie. Leçons populaires de botanique à l'usage des gens du monde* (traduit de l'allemand par le P-V. Royer), Paris, Schultz et Thuillié, 1859, p. 141. Voir Annexe 2 pour la citation complète.

même période. En 1864, Arthur Mangin reprend, presque mot pour mot, la description précédemment citée[141]. L'année suivante, c'est au tour d'Alfred Frédol d'incorporer les observations de Schleiden à sa démonstration. En 1868, Elie Margollé et Frédéric Zurcher la citent à leur tour, mais en la modifiant toutefois[142]. Ces transformations sont tout à fait intéressantes. Les auteurs choisissent tout d'abord d'évacuer certains termes dont ils craignent probablement la trop grande scientificité. Puis ils insufflent un ton plus « magique » à la description, affirmant entre autres que les visions sous-marins dépassent « les plus merveilleuses apparitions des contes féériques de notre enfance ». Schleiden n'avait pas utilisé ces termes, ni établi une telle proximité entre la vision magnifiée des fonds marins et le temps de l'enfance. Nous allons bientôt voir, dans les lignes prochaines, comment le potentiel enchanteur des fonds marins trouve un terrain privilégié dans le registre fictionnel enfantin. En outre, Margollé et Zurcher remplacent les « massifs d'arbustes au singulier branchage » de Schleiden par des « buissons fantastiques » ; l'usage de cet adjectif renvoie au domaine de l'imaginaire, à l'idée d'irréel. Dans un ouvrage de vulgarisation scientifique comme *Le monde sous-marin*, le choix d'un tel adjectif semble assez révélateur d'un imaginaire en expansion. A cette exubérance de formes végétales se joint également un foisonnement de couleurs vives, dont Schleiden ne manque pas d'exalter la beauté : « Le coloris est au-dessus de toute description ; le vert le plus frais alterne avec le brun ou le jaune ; des nuances de pourpre se confondent avec le rouge, le brun pâle ou le bleu le plus foncé[143] ». Et à Margollé et Zurcher de poursuivre, comme en dialogue : *«* Semblables à des fleurs de cactus, brillant des plus ardentes couleurs, les anémones marines ornent les anfractuosités des rochers de leurs couronnes de tentacules variées. Autour des buissons de corail jouent les colibris de l'Océan, petits poissons étincelants, tantôt d'un éclat métallique rouge ou bleu, tantôt d'un vert doré ou d'un éblouissant reflet d'argent[144] ». La faune fait irruption dans cette vision merveilleuse ; les règnes minéral, végétal et animal s'unissent pour constituer un tableau d'une extraordinaire vitalité. Schleiden, quelques pages plus loin, s'abandonne lui aussi à la rêverie : « Semblables aux esprits de l'abîme les méduses branlent sans bruit leurs cloches bleuâtres à travers ce monde enchanté[145] ». Les effets de lumière, impensables dans les grandes profondeurs ténébreuses, deviennent ici l'instrument de charmantes illusions d'optique : « Viennent ensuite les seiches fabuleuses affectant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, lesquelles disparaissent et reparaissent tour à tour [...] Tous ces animaux se succèdent avec la plus grande rapidité formant les plus merveilleux contrastes d'ombre et de

---

[141] MANGIN Arthur, *Les Mystères de l'océan*, *op. cit*., p. 185-189.

[142] MARGOLLÉ Elie et ZURCHER Frédéric, *Le Monde sous-marin*, *op. cit.*, p. 6. Leur version est la suivante : « Si nous plongeons notre regard dans le liquide cristal de l'océan Indien, nous y voyons réalisées les plus merveilleuses apparitions des contes féériques de notre enfance ; des buissons fantastiques portent des fleurs vivantes ; des massifs de méandrines et d'astrées contrastent avec les explanaria touffus qui s'épanouissent en forme de coupes, avec les madrépores à la structure élégante, aux ramifications variées ».

[143] SCHLEIDEN Matthias Jakob, *La Plante et sa vie, op. cit*., p. 141.

[144] MARGOLLÉ Elie et ZURCHER Frédéric, *op. cit.*, p. 7.

[145] SCHLEIDEN Matthias Jakob*, op. cit*., p. 143.

lumière[146] ». Les descriptions se poursuivent avec la même somptuosité dans les pages suivantes. Cette vision enchanteresse du fond littoral de la mer a donc de quoi émerveiller et rassurer les sens du spectateur. Dans le registre fictionnel et poétique, les évocations de ce fond littoral ne sont guère différentes des descriptions fantasmées des vulgarisateurs. En 1852, le poète Joseph Autran compare le fond translucide des eaux à une oeuvre d'art : « En avril, en octobre, aux saisons les meilleures / Qui de vous n'a perdu souvent de longues heures / À contempler, rêveur, le merveilleux tableau / Qui rayonne, qui tremble et rit au fond de l'eau[147] ? ». Il loue le charme de la flore sous-marine, qui, non contente d'imiter la végétation terrestre, la surpasse encore : « Après ce long ruban d'humides pierreries / S'étendent des gazons frais et verts, des prairies / Telle que le rayon d'un printemps généreux / N'en fait jamais verdir sur un sol plantureux / Qu'ils sont beaux ces jardins qu'aucun soleil ne fane ! / Qu'ils sont brillants à voir, sous l'onde diaphane / Ces vergers où chaque arbre, émaillé de couleurs / Porte des fruits vivants et de vivantes fleurs[148] ! ». Un jardin baigné de soleil, des arbres fertiles, et des fruits en abondance : c'est un véritable Jardin d'Eden qu'Autran décrit ici, un jardin où la mort ne rôde pas. Citons de nouveau le vieux capitaine des *Merveilles de la mer*, précédemment évoqué, qui affirme à son jeune équipage que « Tout ce que les poètes ont pu créer de fantastique et de merveilleux semble s'être réalisé au fond de l'Océan[149] ». L'imaginable devient le réel, ou peut-être le réel a-t-il devancé l'imagination ; quoiqu'il en soit, la végétation luxuriante, la lumière, et le foisonnement des couleurs semblent être les trois éléments-clés d'un même refrain, d'une même représentation des fonds marins littoraux dans l'imaginaire français des années 1850 à 1860[150]. Il nous faut également mentionner Jules Verne et ses fantastiques descriptions de la forêt sous-marine de l'île Crespo, soutenues par les illustrations d'Alphonse de Neuville[151]. Jules Verne juxtapose les différents fonds et leurs caractéristiques ; en empruntant à la fois aux fonds littoraux et à ceux plus profonds, il constitue une sorte de vision sous-marine panoramique[152].

En plus de la végétation luxuriante et de la prodigalité de la vie, la vision fantasmée des fonds marins se structure aussi autour d'autres merveilles : les perles, nacres, coraux et autres richesses précieuses que le fond - toujours littoral - de la mer garde en son sein. Alors que les merveilles précédentes

---

[146] *Ibid*., p. 143.

[147] AUTRAN Joseph, *op. cit.*, p. 227.

[148] *Ibid.*, p. 228.

[149] LENEVEUX Louise, *op. cit.*, p. 72. Ces descriptions ne sont malheureusement pas illustrées, ce qui est fort dommage.

[150] Cette vision fantasmée du fond littoral ne disparaît pas au XXe siècle, mais va trouver, au contraire, deux médiums d'expression particulièrement généreux dans la photographie et le cinéma sous-marin. Le sixième chapitre de ce mémoire y est consacré.

[151] *Vingt Mille Lieues sous les mers* a été abondamment mobilisé, cité, et analysé au sein de divers travaux d'histoire littéraire, et autres. Notre but ici n'est pas de proposer une analyse approfondie ni originale de ce roman, cela a déjà été fait, mais de s'en servir de manière relativement concise et la plus pertinente possible afin d'illustrer un certain imaginaire des fonds marins dans la deuxième moitié du XIXe siècle en France. Il m'aurait semblé regrettable de l'ignorer complètement. Voir Annexe 3 pour la description de la forêt de l'île Crespo.

[152] BOËLL Denis-Michel, « Images de la mer, entre littérature et science », *op.cit*., p. 69.

étaient d'ordre naturel, celles-ci sont associées à une valeur pécuniaire et font l'objet d'une attention plus ambivalente. Dans les années 1840 et 1850, le thème de la « pêche des perles » est récurrent dans la presse pour la jeunesse, où il est mobilisé dans des textes à visée didactique. Le *Journal des Enfants*, entre autres, consacre plusieurs articles à « cet objet d'un si grand luxe[153] » dont la récolte est loin de faire l'unanimité[154]. Il est vrai que la pêche de ces trésors porte en elle un danger de mort et n'a de cesse de rappeler à l'homme son incompatibilité physiologique fondamentale face à l'élément liquide.



Fig. 1 : Illustration de la flore couvrant le fond littoral de la mer, dans l'ouvrage du botaniste allemand Matthias Jakob Schleiden, *La plante et sa vie*[155]*,* dont la version française paraît en 1859. Malgré la regrettable absence de couleurs, la diversité des formes est bien signifiée. Mais au sein de ce paisible tableau, un danger rôde…

---

[153] *Le Journal des Enfants*, « De la pêche des perles », par le docteur Jost, tome XII de la 12e année (1843-1844), 2e série, le 1er janvier 1843, p. 58-59.

[154] Pour certains défenseurs de la théologie naturelle, la pêche de la nacre, du corail et des perles pose un problème d'ordre moral. Ils déplorent l'attribution d'une valeur vénale aux richesses produites par les fonds marins littoraux et y voient le symbole de l'avidité de l'homme, qui, incapable d'admirer les merveilles là où le Créateur les a placées, cède aussi au désir de se les approprier dans une perspective d'enrichissement. Arthur Mangin l'exprime en 1864 : « Nous dédaignons ou nous gaspillons les vrais trésors que la Providence a libéralement mis en abondance à notre portée, et nous souffrons que de pauvres gens s'exposent à la mort, endurent toutes sortes de fatigues et de privations pour nous procurer quelque brimborions aux brillantes couleurs, aux reflets éclatants, qui, loin de rien ajouter à notre bonheur, ne font que nous détourner de la recherche des biens vraiment enviables, au premier rang desquels il faut placer la vertu ». (MANGIN Arthur, *Les Mystères de l'océan*, *op. cit.*, p. 427). Sur l'histoire de la pêche et l'exploitation des perles dans le dernier tiers du XIXe siècle, voir CROUZET Guillemette, « A golden harvest », *op.cit*., p. 327-356.

[155] SCHLEIDEN Matthias Jakob, *La Plante et sa vie, op. cit.,* p. 129.

Revenons au *Le Journal des Enfants, qui* explique à ses jeunes lecteurs en 1843 : « Comme ces huîtres ne se trouvent dans la mer qu'à de très grandes profondeurs, et qu'elles se tiennent fortement attachées à des rochers sous-marins sans jamais changer de place, cette pêche est pénible et dangereuse[156] ». Précisons que ces « très grandes profondeurs » excède rarement dix mètres ; mais cela représente un danger suffisamment grand pour le plongeur qui, dénué de scaphandre, « s'attache autour du corps une lourde pierre et une autre au pied, afin de descendre plus vite au fond de la mer, et de ne pas être entraîné par le courant[157] ». Mais le risque d'asphyxie n'est pas le seul danger qui guette le plongeur ; la rencontre avec un requin, habitant des mers honni entre tous, nous allons en reparler, peut aussi être fatale. Le Docteur Jost affirme que « beaucoup de plongeurs sont dévorés, et d'autres sont remontés avec une jambe ou un bras en moins[158] ». « Tous les plongeurs, et même les plus habiles, ont une peur excessive des requins[159] » confirme le numéro de janvier 1845. Si le lit de la mer renferme des trésors, il peut aussi être un lieu de périls ; ce sont les contours de ce visage plus trouble, et dont l'imaginaire de la peur se nourrit profusément , que nous allons examiner dans un troisième et dernier temps.

C. Les fonds marins entre périls et démesure

« O vous, pieux vivants, qui rendez en ce jour
Un solennel tribut de regrets et d'amour
Aux exilés de votre monde,
Vous qui songez aux morts sous la terre étendus
Donnez un souvenir à ceux qui sont perdus
Sous les eaux de la mer profonde »

Joseph Autran, *Les Poèmes de la mer*, 1852[160]

Le caractère fondamentalement imprévisible et dangereux de la mer n'a pas attendu le XIXe siècle pour éveiller fascination et craintes[161]. Lieu de passage, abordé avant tout du point de vue de la navigation, l'océan ne voit sa tridimensionnalité percée qu'à partir du XIXe siècle[162]. Dans les années 1860, l'existence d'une vie profonde devient un fait admis en France, mais le doute reste pratiquement entier quant aux formes que cette vie prend. Si le «choix impossible[163] » entre un abîme de vie et un

[156] *Le Journal des Enfants*, *op. cit.*, p. 58.
[157] *Ibid*., p. 58.
[158] *Le Journal des Enfants*, *op. cit.*, p.58.
[159] *Le Journal des Enfants*, « Les perles » par Henri de G., tome XIV de la 14e année (1845-1846), 2e série, le 1er janvier 1845, p. 297-304.
[160] AUTRAN Joseph*, Les Poèmes de la mer, op. cit*., p. 198.
[161] voir CORBIN Alain, *Le Territoire du vide, op. cit.*
[162] VIOTTE Michel, *Abysses : l'odyssée des hommes*, Paris, La Martinière, 2022, p. 11.
[163] VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op. cit*., p. 32. Ce « choix impossible », selon Vanney, opposerait deux conceptions antinomiques des fonds marins ; la première conception est celle de la vitalité, celle

abîme de vide tend à s'estomper en faveur de la vie, les profondeurs ne cessent pas pour autant d'être perçues comme un lieu de périls mortels[164]. Mais avant d'arriver au fond, examinons d'abord la surface et l'imaginaire du naufrage, car lui aussi appartient, de manière plus ou moins directe dans les sources, à une certaine pensée de l'abîme. Au sein de la conception de la mer comme entité « double-face », le drame du naufrage apparaît comme le lien vertical et inexorable entre la surface et le fond. La pensée de son éventualité alimente l'image d'une mer engloutissante, avalant indistinctement hommes et navires[165]. Le naufrage est le point d'entrée d'une descente vers l'abîme ; la littérature, y compris enfantine, mobilise ce thème et n'hésite pas à en accentuer les ressorts tragiques. Dans les « Deux amis », poème publié en 1838 dans le *Journal des Enfants*, Elie Déron met en scène la mort terrible de deux jeunes enfants, dont l'embarcation a été renversée par une puissante vague : « Les deux pauvres enfants s'arrêtent, épuisés [...] / Et voulant s'embrasser dans un sublime adieu / Ils se tendent les mains… Mais hélas ! ils succombent / Et l'un auprès de l'autre au fond des flots ils tombent[166] ! ». En quelques minutes, la mer et son impitoyable mécanique les ont littéralement absorbés : « Et plus rien sur la mer ! Sur eux l'onde a passé / Et déjà leur naufrage est par elle effacé[167] ». En 1845, le poète, dramaturge et traducteur Alfred des Essarts met en scène, dans un cadre historique, le périple tragique du jeune prince William en mer et son funeste dénouement[168] : « La lune qui répandait une lumière blafarde sur cette scène d'horreur, ne permit que mieux à William de connaître son sort, de mesurer d'un œil désespéré l'affreuse solitude qui l'entourait. L'abîme béant s'offrait à lui, prêt à l'engloutir. Il n'avait plus d'autre perspective… qu'une tombe dans la profondeur des eaux[169] ». Cette dernière phrase introduit une image du fond de la mer intimement liée à la précédente : l'image d'un fond-cimetière, qui serait le prolongement logique du naufrage et de la

---

d'un monde grouillant d'une multitude d'êtres divers et inconnus, tandis que la deuxième verrait au contraire les profondeurs comme le récipient d'une incommensurable vacuité, d'un néant écrasant et glacial. D'un côté la vie, de l'autre le vide : aucune de ces conceptions n'est plus rassurante que l'autre et les deux concourent à entretenir l'image d'un abîme de mort.

[164] Comme en écho au titre de son ouvrage, Jean-René Vanney met un terme à l'existence de ce «choix impossible » lorsqu'il écrit : « Il n'y a pas plus d'abysse de cocagne que de profondeurs de néant. Ni opulence ni désastre [...] Pour étonnant que soit le fait, il n'est plus un mystère » (VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op. cit*., p. 33). N'oublions pas que Vanney écrit en 1993, lorsque l'avancée des sciences et l'amélioration des sous-marins bathysphériques ont largement démystifié les fonds marins ; pour un individu de la deuxième moitié du XIXe siècle en France, l'aspect des profondeurs reste encore largement énigmatique. Il ne dispose tout simplement pas du même « matériel mental » pour les penser que nous, qui vivons au XXIe siècle.

[165] Pour approfondir les différents aspects du rapport qu'entretient l'homme au « risque de mer », depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, voir BUTI Gilbert et CABANTOUS Alain, *De Charybde en Scylla. Risques, périls, et fortunes de mer du XVIe siècle à nos jours*, *op.cit.*

[166] *Le Journal des Enfants*, « Deux amis », poème par Elie Déron, tome VII de la 7e année, le 1er juillet 1838, p. 221-224.

[167] *Ibid*., p. 224.

[168] Il est intéressant de remarquer que les divers récits et nouvelles publiés dans *Le Journal des Enfants* mettent en scène, de manière récurrente voire systématique, des enfants ou des jeunes personnes. La même tendance se remarque dans les autres journaux pour la jeunesse qui composent mon corpus, jusqu'en 1939. C'est une constante intéressante ; et il est fort probable que l'effet dramatique, renforcé par un sentiment d'identification chez les jeunes lecteurs, ne manquait pas son but.

[169] *Le Journal des Enfants,* « La Blanche Nef. Nouvelle historique », par Alfred des Essarts, tome XIV de la 14e année (1845-1846), 2e série, le 1er janvier 1845, p. 319-322.

noyade. Joseph Autran, qui exaltait quelques pages plus haut les beautés du fond marin littoral, ne voit pas d'un même œil les profondeurs de la pleine mer : « Oh ! qui raconterait tant de diverses morts ! / En vain nos bras tendus gagnaient avec efforts / L'abri des côtes et des havres ; / Il fallut retomber, lutteurs bientôt lassés / Au fond de cette mer qui, sans cesse entassés / Couche cadavres sur cadavres[170] ». Le cauchemar de l'engloutissement est rendu pire aux vivants par l'absence de sépulture religieuse : « Nous, hélas ! Nus et seuls / Dépouilles sans honneurs, nous n'avons ni linceuls / Ni croix, ni prières, ni tombes. / Nous, avec nos vaisseaux, malheureux naufragés / Nous fûmes tout à coup pêle-mêle plongés / Dans les liquides catacombes[171] ». Véritable ossuaire, la mer dévorante accumulerait depuis des siècles les reliques de ceux qui ont navigué sur ses flots : « Au fond de cet abîme où s'élève en monceaux / Tout ce qu'ont englouti sous les pesantes eaux / Soixante siècles de naufrages[172] ». La descente du corps dans les profondeurs de la mer est perçue comme l'absorption, presque métabolique, d'un corps par un autre corps plus grand et plus puissant. Cette image d'une mer engloutissante serait intimement liée, selon Loïc Péton, à une animalisation de l'abîme par l'homme[173].
La presse relaie aussi cette image d'une « mer anthropophage ». En 1863, dans la rubrique hebdomadaire qu'il consacre aux lecteurs du *Petit Journal*, l'éditeur Louis Jourdan écrit à ce sujet : « Mais nous n'en restons pas moins en présence d'un monde mystérieux, aux profondeurs insondables, un monde tour-à-tour calme ou furieux, qui engloutit chaque année de nombreuses victimes et d'incalculables richesses[174] ». Il est vrai qu'aux pertes humaines s'ajoutent souvent des pertes matérielles, représentant une somme d'argent parfois prodigieuse, et qui, contrairement aux premières, alimentent l'espoir d'être un jour récupérées lorsque l'homme disposera des technologies adéquates pour percer les profondeurs et lui retirer les trésors qu'elle a absorbés. Mais c'est une autre facette de l'imaginaire des fonds marins, et nous y reviendrons plus tard.
La surface de la mer est donc un espace exposé à de nombreux périls. Toutefois, ces dangers relèvent de ce qu'on pourrait appeler « l'épouvantable connu » : identifiés et décrits depuis les temps anciens, ils sont constitutifs d'une certaine familiarité du risque, qui n'efface certes pas la crainte mais canalise les élans de l'imaginaire. Les profondeurs, en revanche, avec leur « tératologie grouillante[175] », restent impénétrables à l'œil et sont rendues terrifiantes par le pouvoir de surprise que l'on attribue au « bas[176] ». De manière presque « naturelle » donc, car l'inconnu renvoie à la fois à l'imaginaire de

---

[170] AUTRAN Joseph, « Les Naufragés » dans *Les Poèmes de la mer*, *op. cit*., p. 203.
[171] *Ibid*., p. 202.
[172] *Ibid*., p. 204.
[173] PETON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885)», *op. cit.,* p. 67-68.
[174] *Le Petit Journa*l, « Lettre hebdomadaire » par Louis Jourdan, n°312, le 8 décembre 1863, p. 2. Précisons que Jourdan dramatise quelque peu son propos. Au moment où il écrit, des sondages -certes disséminés et peu nombreux - ont déjà été réalisés dans l'Atlantique, et l'idée ancienne d'un « abîme sans fond » est scientifiquement décrédibilisé, mais produit toujours un certain effet sur les esprits ; c'est probablement dans cette perspective que Jourdan la mobilise ici.
[175] BUTI Gilbert, CABANTOUS Alain, *De Charybde en Scylla, op. cit*., p. 15.
[176] Voir la thèse de Loïc Péton, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle: entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op. cit.* Pour comprendre les racines chrétiennes de la

l'altérité et à celui de la peur, la monstruosité devient l'une des déclinaisons symboliques de ce vivant dont on ne sait presque rien[177]. Le thème de la bête surgissant des profondeurs pour engloutir marins et navires, dans ce même mouvement vertical du « dessous » venant avaler le « dessus », est retranscrit dans la presse enfantine. L'auteur Charles de Ribelle[178] met en scène, dans « Les voyages de mon oncle Vincent », la soudaine rencontre entre l'équipage et un gigantesque inconnu : « La sonde file et descend à plus de deux cents brasses sans trouver de fond. Tout l'équipage se regardait, consterné, croyant à un enchantement, quand plusieurs bras velus et gros comme les mâts du navire sortent de la mer, saisissent deux matelots suspendus aux haubans et les entraînent au fond des eaux[179] ». La bête n'est pas encore nommée que le lecteur la devine déjà ; les tentacules, objet de répulsion, indiquent qu'il s'agit d'une pieuvre ou d'un calamar aux dimensions hors-normes[180]. Le capitaine du navire, sorti victorieux du duel, identifie l'assaillant : « Trois de ces grands bras, qui mesuraient vingt pieds, et qui n'étaient que le petit bout des interminables pinces d'un immense léviathan, gisaient sur le pont[181] ». Mais qu'appelle-t-on « léviathan » en 1857 ? L'imprécision du terme semble ici secondaire, l'important étant d'insister sur la monstruosité de la bête pour souligner l'exploit de l'homme. Et quand ce n'est pas le fond qui « remonte » vers la surface, révélant ses hôtes les plus épouvantables, c'est l'homme qui descend jusqu'à lui. Jules Verne n'est d'ailleurs pas le seul romancier à avoir fait pénétrer ses héros au sein de « l'abîme-monstre » à la fin des années 1860. Dans *Voyages sous les flots* d'Aristide Roger, paru un an avant *Vingt Mille lieues sous les mers,* le professeur Trinitus, Marcel et Nicaise, passagers à bord du sous-marin *Éclair*, s'enfoncent dans les profondeurs de la mer et y découvrent un monde littéralement infernal : « Des bouches hideuses baillaient autour de l'*Éclair*, désormais impuissant à les fuir ; toutes ces gueules aux dents acérées, toutes ces pinces, toutes ces tenailles, toutes ces ventouses, tous ces suçoirs, tous ces crochets, tous ces ongles, toutes ces griffes dont le nombre augmentait sans cesse, étaient destinés à déchirer en mille pièces le pauvre savant et

---

dévalorisation du « bas », voir CABANTOUS Alain, *Le ciel dans la mer. Christianisme et civilisation maritime*, XVIe-XIXe siècle, Paris, Fayard, 1990.

[177] Loïc Péton parle du bestiaire marin monstrueux comme du « palpable de la peur », dans la mesure où ils seraient les représentations symboliques de l'abîme invisible, et contribueraient ainsi à faire des profondeurs un « espace-*monstre* » (PETON, *ibid*., p. 67-68). C'est une réflexion très intéressante que nous retiendrons, et approfondirons, dans la deuxième partie de ce mémoire.

[178] Auteur prolifique, Charles de Ribelle est une figure importante de la littérature enfantine et jeunesse des années 1860. Il a publié des ouvrages à visée instructive comme *Le Monde et ses merveilles* (1859), *La France, types, moeurs, et merveilles de la nature* (1860) ou encore une *Histoire des siècles et des principales inventions et découverte* (1861) ; et des récits de fiction comme *Les aventures du cousin Simon* (1861), *Les confidences de Gribouille* (1864)*, et Histoires pour rire* (1867). Tous ces ouvrages ont été publiés chez A.Rigaud.

[179] *Le Journal des Enfants*, *«* Les voyages de mon oncle Vincent », par Charles de Ribelle, tome I de la 25e année, le 1er mars 1857, p. 317.

[180] Rappelons que l'auteur écrit neuf ans avant Victor Hugo et les *Travailleurs de la Mer.* Le succès de ce dernier ouvrage contribua à renforcer la vision de la pieuvre sanguinaire et aspirante, symbole de noyade (PETON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle: entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op. cit.*).

[181] *Le Journal des Enfants, op. cit.*, p. 317.

ses malheureux compagnons. Comment se soustraire à cette mort affreuse, à ces atroces tortures, cette horrible agonie[182] ? ». Le fond de la mer n'est pas traversé de monstres ici ; il *est* monstre[183].

Attardons nous, justement, sur cette notion de monstruosité qui, dans son acception stricte, est souvent convoquée pour décrire la faune des profondeurs marines à laquelle elle est liée par l'idée d'une disproportion. Dans *Les Monstres marins*, publié en 1870, Armand Landrin affirme que « le mot « monstre » ne fait pas naître l'idée de difformité, mais désigne ce qui nous étonne et frappe notre imagination, le plus souvent dans un sens opposé aux impressions que produisent sur nous l'harmonie des proportions et la beauté[184] ». Avant d'analyser les ressorts de cette disproportion qu'on pense inhérente aux profondeurs, rappelons que cette idée d'une démesure des êtres s'explique avant tout par une certaine pensée multi-niveaux de l'abîme auquel on les lie. En 1856, le *Nouveau dictionnaire de la langue française* définit l'abîme, au sens propre, comme « un gouffre très profond », et au figuré comme « tout ce qui est extrême[185]». Si le fond de la mer combine les deux sens, aucun lien direct entre cet espace et le terme « abîme » n'apparaît encore clairement dans les dictionnaires. Dans l'édition de 1859, le « gouffre très profond » est devenu « insondable » *:* c'est le gouffre « où l'on se perd, d'où l'on ne peut plus sortir[186] *»* ainsi que *«* ce qui ruine[187] ». L'année suivante, le *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle* reprend l'image d'un « gouffre très profond » mais ajoute, en appendice, une définition géologique du terme[188]. En 1867, le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* établit finalement un raccourci direct ; qualifiant d'abord l'abîme comme « un gouffre extrêmement profond »*,* il le définit immédiatement après comme « le fond de la mer[189] ». Viennent ensuite les désignations par extension, dont celle d'origine biblique : « le chaos primitif ; la confusion qui précéda la création du monde ». Au sens figuré, l'abîme est aussi « le temps, car le temps est un gouffre où tout s'engloutit, où tout tombe, rien ne sort ». D'un point de vue moral, il renvoie à « l'excès, le dernier degré d'une chose malheureuse » ainsi qu'à la menace « de sa ruine, de sa perte ». Une longue série d'épithètes associés au terme nous renseigne encore davantage : « Large, immense, profond, sans fond, affreux, effrayant, effroyable, terrible, épouvantable, horrible, obscur, ténébreux, noir, impénétrable, [...], béant, dévorant, brûlant, infernal, éternel ». Si l'on s'en tient à cette définition, le fond de la mer serait donc un abîme, c'est-à-dire un triple gouffre à la fois physique, temporel, et moral. Il signifierait l'idée d'un excès et représenterait l'univers du « bas » sur l'échelle de valorisation

---

[182] ROGER Aristide, *Voyage sous les flots*, Paris, P.Brunet, 1869, p. 72-73.

[183] Nous allons approfondir l'étude du bestiaire cauchemardesque des profondeurs dans la deuxième partie de ce mémoire.

[184] LANDRIN Armand, *Les monstres marins*, Paris, Hachette, 1870, p. 4. L'ouvrage est publié au sein de la *Bibliothèque des Merveilles,* créée en 1864 et spécialisée dans les ouvrages de vulgarisation. Gaston Tissandier et Camille Flammarion y ont notamment publié plusieurs ouvrages.

[185] LAROUSSE Pierre, *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, Larousse et Boyer, 1856, p. 2.

[186] DOCHEZ Louis, *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, C.Fouraut, 1859, p. 4.

[187] *Ibid.* p. 4.

[188] DUPINEY DE VOREPIERRE Jean-François Marie, *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle* 1860, p. 7.

[189] LAROUSSE Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle,* Paris, Administration du grand dictionnaire universel, 1867, p. 20-21. Cette référence vaut aussi pour les cinq citations qui suivent dans le texte.

ascendante de l'homme[190]. Dès lors, il n'est pas étonnant que les créatures qui l'habitent soient marquées du sceau de l'excès : un excès des formes comme du caractère, et que la profondeur aggraverait de manière proportionnelle. Armand Landrin parle d'un « monde effrayant, peuplé de géants, d'êtres horribles, dégoûtants[191] [...] ». C'est tout un système de représentations mentales que ces créatures ébranlent avec leur bizarrerie : « leurs formes étranges choquent toutes nos idées » affirme l'auteur. A cet aspect déroutant s'ajoute un caractère excessif : « leur voracité sans nom écoeure et terrifie ! ». L'idée d'une ultra-voracité des êtres est particulièrement répandue, et justifiée par l'absence de végétaux dans les grandes profondeurs de la mer ; pour se nourrir, les êtres n'auraient d'autres moyens que de s'entre-dévorer. Cette « démesure » du caractère sert aussi à justifier la démesure des formes, selon une règle assez simple : dans ce royaume d'ultra-prédation, les organes les plus utiles à la survie sont nécessairement plus développés que les autres. Obstacle à l'harmonie, cette disproportion des formes va à l'encontre d'une certaine conception de la beauté ; la « laideur » des habitants du fond de la mer est souvent soulignée. La baudroie par exemple, qui peuple les fonds sableux jusqu'à 800 mètres, n'est pas épargnée, espèce « si remarquable par l'excès de grandeur du diamètre transversal de sa tête sur celui du corps : par sa large gueule, armée de dents pointues[192] [...] ». Face à un portrait si disgracieux, le verdict tombe : « Tout cela forme un ensemble assez hideux et ressemble à ces images de démons et de lutins, par lesquelles on a effrayé pendant longtemps l'ignorance et la superstition des masses[193] ».

La taille démesurée des habitants des profondeurs trouve également une expression picturale. Les gravures réalisées par Gustave Doré pour la nouvelle traduction des *Aventures du Baron de Münchhausen*, en 1862, nous en offrent un éloquent exemple (**Fig.2 et 3**). Nous retrouvons d'emblée le sentiment de surprise : « L'animal sur le dos duquel j'étais assis ne nageait pas : il courait avec une incroyable rapidité sur le fond de la mer, chassant devant lui des millions de poissons tout différents de ceux qu'on a l'habitude de voir[194] ». Pour certains poissons, la démesure des formes se double d'un invraisemblable désordre : « quelques-uns avaient la tête au milieu du corps ; d'autres au bout de la queue[195] ». Quelques pages plus loin, toujours au fond de la mer, le baron découvre avec stupeur, comme dans une vision hallucinante, « une foule de grands arbres [où] poussaient des homards, des écrevisses, des huîtres, des moules, des colimaçons de mer, dont quelques-uns si monstrueux qu'un

---

[190] PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op. cit.*, p.31-38. Loïc Péton souligne par ailleurs la proximité analogique existant entre les bas-fonds et les fonds marins ; tous deux sont perçus comme des espaces de « non-civilisation », des « ailleurs obscurs » et fortement dévalorisés (PÉTON, *ibid*., p.67). Voir les travaux de Dominique Kalifa, dont *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire* (Seuil, Paris, 2010).

[191] LANDRIN Armand, *Les Monstres marins, op. cit.* p. 5. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte.

[192] FIGUIER Louis, *Les poissons, les reptiles et les oiseaux,* Paris, Hachette, 1868, p. 186.

[193] *Ibid*. p. 187.

[194] *Ibid.*, p. 175.

[195] *Ibid.* p. 175.

seul eût suffi à la charge d'un chariot, et le plus petit écrasé un portefaix[196] ». Dans les fonds marins, les règles de la proportion semblent renversées comme à la verticale.





Fig. 2 et 3 *:* Illustrations de Gustave Doré pour la nouvelle traduction des *Aventures du Baron Münchhausen*, en 1862[197]. Le gigantisme des poissons traduit la menace d'un engloutissement et le sentiment oppressant de la profondeur. « Je rencontrais de temps en temps de gros poissons qui, autant que j'en pouvais juger par l'ouverture de leur gueule, ne paraissaient pas éloignés de vouloir nous avaler tous deux[198]» raconte le baron…

Conclusion du chapitre

Dans ce chapitre d'ouverture, nous avons tenté de cerner les ressorts d'une conception antinomique des fonds marins, oscillant entre émerveillement et terreur, dans les années 1850 et 1860, à une période où la découverte d'une vie profonde bouleverse la pensée conceptuelle de cet espace extrême. Si les premiers sondages confirment la présence d'un relief sous-marin accidenté, tout reste encore à découvrir quant aux êtres qui peuplent ce singulier milieu, ce véritable monde dont on soupçonne la richesse avant de la connaître. Une pensée plurielle des fonds se fait aussi jour ; le fond littoral, visible

[196] *Ibid.* p. 176. Précisons par ailleurs que Bürger écrit en 1786 ; cette idée d'une démesure caractéristique des fonds marins n'est donc pas spécifique au seul XIXe siècle.
[197] BÜRGER Gottfried August, *Les Aventures du Baron Münchhausen* (trad. nouvelle par Théophile Gautier fils, illustrations par Gustave Doré), Paris, Charles Furne, 1862.
[198] *Ibid*., p. 179.

et rassurant, fait l'objet d'une certaine idéalisation tandis que les fonds profonds, glaciaux, ténébreux, et peuplés de monstres hideux, suscitent l'horreur et la répulsion. Fantasmé ou dénigré, le « fond de la mer » semble une appellation générique, cristallisant des sentiments souvent contradictoires[199]. Nous allons maintenant voir comment, dans les années 1870 et 1880, la méconnaissance des profondeurs marines connaît un tournant décisif grâce aux campagnes de dragage britanniques puis françaises. Ces expéditions introduisent une nouvelle imagerie abyssale, réelle cette fois et non imaginaire, qui contribue à redéfinir les limites d'un « pensable » des profondeurs.

[199] C'est cette capacité totalisante de la mer et de ses profondeurs que Joseph Autran souligne quand il écrit : « Que d'aspects variés ce monde étrange embrasse ! / La majesté, l'horreur, la puissance, la grâce / Il unit tout : joyeux, terrible, triomphant / Il épouvante l'homme, il amuse l'enfant ! » (AUTRAN Joseph*, op.cit.,* p. 229).

CHAPITRE 2. Les campagnes du *Talisman* et du *Travailleur* ou l'élargissement d'un horizon mental : vers une première rencontre avec la faune abyssale (1867-1885)

Les années 1860 ont vu l'acceptation unanime, en Europe, de l'existence de la vie dans les grandes profondeurs de l'océan[200]. Ce fait admis, la communauté des savants - britanniques en majorité - aspire désormais à systématiser les dragages profonds, au cours d'expéditions maritimes techniquement capables d'assurer de telles opérations durant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. A la fin de la décennie, sous l'impulsion de Charles Wyville Thomson et William Carpenter, trois campagnes britanniques vont successivement voir le jour et tenter de dévoiler une partie de cette *terra incognita* que sont les fonds marins[201] : il s'agit des expéditions du *Lightning* (1868), du *Porcupine* (1869), et du *Challenger* (1872-1876). Au sein de ce deuxième chapitre, nous allons voir comment, en l'espace d'une quinzaine d'années, l'implication scientifique britannique[202] a motivé le lancement de campagnes similaires en France et permis un dévoilement inédit de la faune abyssale. Les résultats des expéditions du *Travailleur* (1880-1881) et du *Talisman* (1883) firent l'objet d'un phénomène de « popularisation » dont l'exposition tenue au Museum d'histoire naturelle en 1884 fut la manifestation la plus mémorable, largement relatée par la presse. Nouvelles espèces, nouvelles formes, nouvelles surprises : la pensée des fonds marins s'est trouvé reconfigurée par l'irruption de spécimens inconnus, aux propriétés souvent étonnantes, parfois effrayantes. En nous appuyant sur des articles de presse, des manuels scolaires, des ouvrages de vulgarisation, et des archives du Muséum d'Histoire naturelle, nous allons tenter de comprendre le processus de pénétration et de réception de ces figures étranges et inédites au sein du paysage populaire français, entre 1867 et 1885.

A. Dans le sillon des Britanniques : les campagnes océanographiques du Lightning, du Porcupine, et du Challenger et leur influence en France (1868-1877)

C'est en 1868, au nord de l'Ecosse, que débute la campagne du *H.M.S. Lightning*. A l'instigation de Charles Wyville Thomson et de William Carpenter[203], l'Amirauté britannique a mis à leur disposition

---

[200] PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op. cit.*, p. 461.

[201] GEISTDOERFER Patrick, *Histoire de l'océanographie : de la surface aux abysses*, *op. cit*., p. 12.

[202] Les Etats-Unis ont également joué un rôle majeur dans l'exploration des profondeurs marines à partir des années 1860, mais ils dépassent le cadre de notre sujet. Voir ADLER Anthony, *Neptune's Laboratory*, *op. cit*.

[203] Charles Wyville Thomson (1830-1882) biologiste marin écossais, et William Benjamin Carpenter (1813-1885), médecin et zoologue britannique, spécialiste des invertébrés, sont considérés comme des figures pionnières de la structuration et la méthodisation de la discipline océanographique. Le corps de Thomson repose d'ailleurs dans l'abbaye de Westminster, aux côtés d'Isaac Newton (VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op. cit*., p. 214).

ce vieux navire qui, s'il n'est pas à la pointe de la modernité[204], ne va pas moins réaliser des dragages inédits jusqu'à 1200 mètres de profondeur[205] et remonter dans ses filets des spécimens divers, dont des éponges, des étoiles et des plumes de mer. Conscients de l'étendue des découvertes possibles, et frustrés par les limites du navire, Carpenter et Thomson demandent à l'Amirauté, dès l'année suivante, de leur fournir « un navire plus considérable[206] ». Arguant du prestige de la Couronne d'Angleterre, ils obtiennent de la *Royal Society* la mise à disposition d'un garde-côte de vingt-cinq ans, le *H.M.S. Porcupine*, en mars 1869. Bien mieux aménagé que le précédent, et doté d'un appareillage technologique moderne, le *Porcupine* remonte dans ses filets, à l'été 1869, des êtres vivants à 4500 mètres de profondeur dans le golfe de Gascogne ; c'est un record[207]. Fort de ces résultats, le navire repart pour deux autres campagnes à la fin de l'année 1869 et en mai 1870, au large de l'Espagne et en Méditerranée[208]. La description de ces deux campagnes, de leur élaboration, leurs objectifs, et leurs résultats, a fait l'objet d'un ouvrage rédigé par Thomson lui-même. *The Depths of the sea*[209], publié en 1873, connaît bientôt un écho considérable en France. Sa traduction, dont est chargé le docteur Lortet, « le savant directeur du muséum d'histoire naturelle de Lyon[210] », est effectuée deux ans plus tard, alors que l'*H.M.S. Challenger* parcourt les mers du globe depuis trois ans[211]. L'avancée des découvertes britanniques permet à Lortet de contextualiser sa traduction. Dans son avant-propos, il mesure l'ampleur de ce qu'est en train d'accomplir le *Challenger* : « L'exploration des mers profondes est un fait capital au point de vue de l'histoire de notre terre. La géologie, la zoologie, la physiologie, la physique, lui doivent des découvertes importantes actuellement complétées par la commission scientifique montée sur le navire anglais le Challenger[212] » **(Fig.4)**. Ces « découvertes importantes »,

---

[204] Petit navire à vapeur, le *Lightning* est en service depuis plus de quarante-cinq ans lorsque Carpenter et Thomson embarquent à son bord. Ce dernier raconte, dans *Les abîmes de la mer*, que « le navire est le plus ancien des vapeurs à roues de tout le service de Sa Majesté… Imparfaitement étanches, les crochets et les boulons qui soutenaient le gréement tombaient de vétusté. Il pouvait à peine tenir la mer » (cité dans LAUBIER Lucien, *Ténèbres océanes, op.cit.*, p. 63). Laubier ajoute qu'une partie du pont s'écroula avant la fin de la campagne… (*ibid*., p. 63)

[205] GEISTDOERFER Patrick, *Histoire de l'océanographie : de la surface aux abysses*, *op.cit*., p. 74.

[206] cité dans VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op. cit*., p. 210.

[207] *Ibid*., p. 210. Parmi les espèces nouvelles draguées par le *Porcupine* au cours des trois campagnes se trouvaient, entre autres, des oursins irréguliers et réguliers, des coraux blancs, des crustacés, et des étoiles de mer (LAUBIER Lucien, *Ténèbres océanes, op. cit.,* p. 64-66). Ce n'est qu'avec les dragages du *Challenger,* trois ans plus tard, que la diversité des poissons abyssaux va être révélée.

[208] *Ibid*. p. 210.

[209] THOMSON Charles Wyville, *The Depths of the sea : an account of the general results of the dredging cruises of H.M.SS. 'Porcupine' and 'Lightning' during the summers of 1868, 1869, and 1870 under the scientific direction of Dr. Carpenter, J. Gwyn Jeffreys, and Dr. Wyville Thomson,* Londres, MacMillan and Co., 1873. Cet ouvrage met un terme définitif à la théorie de Forbes.

[210] *L'Univers illustré*, « Revue scientifique » par Dr E.Decaisne, n°1032 de la 18e année, le 2 janvier 1875, p. 106.

[211] THOMSON Charles Wyville, *Les abîmes de la mer. Récits des expéditions de draguage des vaisseaux de S.M le Porcupine & le Lightning pendant les étés de 1868, 1869, et 1870*, trad. par le Dr Lortet, Paris, Hachette, 1875. Notons que Lortet a choisi de traduire le mot anglais « depths » par « abîmes » et non « profondeurs », et cela malgré la définition du terme « abîme » évoquée précédemment. Il voulait peut-être conserver la charge symbolique du terme qui, malgré le pouvoir démystificateur de la science, continuait d'exercer une fascination. En outre, le choix du terme « abîme » pouvait aussi servir à suggérer la grandeur des expéditions britanniques.

[212] *Ibid*., p. 7.

que le *Challenger* parachèvent et confirment bien souvent, avaient été celles des deux précédentes campagnes, dont l'auteur ne manque de reconnaître le rôle fondateur, et d'autant plus important que l'obtention de résultats probants restait incertaine : « On peut dire que les savants qui les premiers, sur le Lightning et le Porcupine, ont étudié les abîmes de mers, ont marché de surprise en surprise[213] ». Au moment où Lortet écrit, le *Challenger* navigue sur les mers d'Australie et de Malaisie ; l'auteur affirme qu'« autant qu'on peut l'affirmer par les courtes notes parvenues en Europe, les résultats scientifiques de cette expédition sont des plus importants[214] ».. Il est vrai que le succès de l'expédition apparaît comme un fait incontestable avant même que le navire ne soit rentré au port de Spithead. En 1874, la *Revue des deux mondes* prédit que les découvertes du *Challenger* « seront l'honneur de notre siècle aux yeux de la postérité reconnaissante[215] ». La même année, le vulgarisateur Léon Sonrel prophétise dans *Le Fond de la mer*, un ouvrage grand public : « il n'est pas douteux que les résultats acquis offrent une importance capitale, et que le voyage du *Challenger* est destiné à marquer une date ineffaçable dans l'histoire des investigations du globe terrestre[216] ». Il est vrai que l'abondance de spécimens collectés au cours de la campagne, dont les plus profonds à 5700 mètres bouleverse la connaissance théorique des fonds marins et contribue à redéfinir les limites d'un *possible* scientifique et technique[217]. Par la suite, les résultats de l'expédition furent compilés au sein de cinquante volumes publiés dans leur version finale en 1895[218].

---

[213] *Ibid*., p. 7.
[214] *Ibid.,* p. 14.
[215] *La Revue des deux mondes,* « L'expédition du Challenger » par Charles Martins, tome IV, le 1er juillet 1874, p. 782. D'autres publications, très diverses, comme *La Nature, Le Moniteur de la Martinique*, *Le Journal des voyages, l'Union de l'Aude,* ou encore l'*Industriel alsacien,* relaient également les nouvelles de la campagne. Il serait malheureusement trop long de tous les citer ici.
[216] SONREL Léon, *Le Fond de la mer*, Paris, Hachette, 1874, p. 176.
[217] LAUBIER Lucien, *Ténèbres océanes, op. cit.,* p. 105. L'appareillage technique fut un élément décisif dans la réussite de l'expédition. Les cordes de chanvre habituellement utilisées pour les sondages, mais qui faussaient les mesures à cause de leur légèreté, furent remplacées par des cordes à piano plus efficaces. Des thermomètres à renversement, qui basculent au contact du fond, furent utilisés pour la première fois. Un treuil d'une puissance de dix-huit chevaux permettait de remonter les dragues plongées à plusieurs kilomètres sous la surface (**Fig.4)**. A cela s'ajouteaient une pompe hydraulique, un aquarium et d'autres appareils *(Ibid*. p. 66-69). Étaient également aménagés à bord un large cabinet de travail, un laboratoire de zoologie, une bibliothèque, une pièce obscure pour les photographies, et un laboratoire de physique-chimie. (THOMSON Charles Wyville, *Les abîmes de la mer, op.cit.,* p. 9-11). Des fenêtres ouvrantes, exceptionnelles sur un navire de ce genre, avaient été spécialement aménagées avant le départ pour procurer une lumière naturelle aux savants.
[218] *Report on the scientific results of the voyage of H.M.S Challenger during the years 1873-76*, Edimbourg, Neill, 1880-1895. Thompson étant décédé en 1882, c'est le naturaliste John Murray, son assistant à bord du *Challenger*, qui prit en charge la publication.



Fig. 4 : « Les savants de l'expédition du *Challenger* examinant les filets de la drague », illustration ajoutée par le Dr Lortet dans son avant-propos de l'ouvrage de Wyville Thomson, *Les abîmes de la mer* (1875)[219]. Lortet précise que « le pont tout entier a été livré aux installations scientifiques[220]».

Face à l'éclatante réussite de l'expédition, qui confère aux Britanniques une place prépondérante dans le domaine des sciences de la mer, le Docteur Lortet ne peut cacher son regret : « Pourquoi, depuis la mort de l'illustre Dumont d'Urville, notre marine est-elle systématiquement tenue à l'écart des recherches scientifiques[221] ? ». Il est vrai qu'au moment où le *Challenger* parcourt le globe, les scientifiques français, eux, ne peuvent s'appuyer que «sur quelques vagues renseignements[222] » pour tenter d'étudier les profondeurs marines. Si ces renseignements, à l'échelle nationale, sont si pauvres, c'est parce qu'ils ne proviennent que de quelques « explorateurs nationaux isolés[223] ». Pour le géographe et géologue Jules Girard, une campagne de dragages profonds ne peut se faire sans un soutien financier et matériel de l'Etat. En l'absence d'informations rigoureuses issues de recherches françaises, il n'a d'autre choix que de fonder son propos sur « les observations recueillies dans les campagnes dues à l'initiative de l'Angleterre et de l'Amérique, explorations ayant eu un notable

[219] THOMSON Charles Wyville, *Les abîmes de la mer, op. cit.,* p. 13.
[220] *Ibid.*, p. 9.
[221] THOMSON Charles Wyville, *op. cit.,* p. 14.
[222] GIRARD Jules, Les *explorations sous-marines*, *op. cit*., p. 2.
[223] *Ibid*., p. 2.

retentissement scientifique[224] ». Il souligne, sans incriminer, le manque d'investissement des savants français, qu'il juge inhabituel : « Il est à regretter qu'à côté de ces travaux étrangers, les traditions de conquêtes géographiques semblent ralenties en France[225] ». En Angleterre, affirme-t-il, où « le zèle des découvertes ne se ralentit pas[226] », la *Royal Society* reçoit régulièrement les dernières trouvailles du *Challenger* qui, selon une stratégie de communication efficace, envoie vers la capitale spécimens et rapports, depuis chaque escale. Avec l'Allemagne et les Etats-Unis, qui lancent eux aussi leurs propres campagnes de grande ampleur, l'Angleterre tisse un réseau savant international dont la France reste pour l'instant exclue[227]. Pour Lortet, l'obstacle n'est pas d'ordre économique mais politique, et ses racines sont à chercher dans les décennies précédentes : « Malgré la prospérité de ses finances, le second empire oublia ce qui faisait les forces de notre marine[228] [...] ». La même amertume est exprimée par Jules Girard un an auparavant : « Il est regrettable que des noms français n'aient pas encore été mêlés aux noms anglais et américains dans les travaux d'exploration du fond des mers, qui nous réservent sans doute bien des révélations précieuses[229] ». Mais contrairement à Lortet, qui pointait un choix délibéré de l'Etat de ne pas prioriser la Marine, Girard remet plutôt en cause le contexte politico-militaire, qui aurait contraint la France à des privations budgétaires : « La marine française atteinte, comme chaque partie de la nation, par les funestes événements de ces dernières années, a des devoirs plus pressants[230] ». La guerre franco-prussienne, et la défaite subséquente de la France, auraient donc été un frein au financement d'expéditions de grande ampleur. Le vœu de Girard et de Lortet se réalise toutefois en 1880 lorsqu'Alphonse Milne-Edwards, avec le soutien de l'Académie des Sciences dont il est membre depuis peu, parvient à obtenir du Ministère de l'Instruction publique la création d'une commission scientifique chargée de réaliser la première campagne française de sondages profonds[231]. En juillet 1880, la Direction générale des Affaires

---

[224] *Ibid*., p. 8.

[225] *Ibid*., p. 8. N'oublions pas que Girard est géographe ; son attachement à une certaine tradition scientifique française dans ce domaine semble compréhensible.

[226] *Ibid*., p. 8.

[227] Précisons d'ailleurs que même après l'intégration de la France à ce réseau international, des tensions continuaient d'exister entre les scientifiques français et étrangers, notamment britanniques. Antony Adler raconte que pendant la campagne du *Travailleur* en 1880, les deux naturalistes britanniques John Gwyn Jeffreys et Alfred Merle Norman, embarqués sur le navire pour deux semaines, furent interdits d'étudier les collections. Selon Adler, ils n'accordèrent pas d'importance à cet affront, considérant que la zoologie britannique était de toute façon bien supérieure à la zoologie française (ADLER Antony, *Neptune's Laboratory, op. cit*., p. 35). De même, un seul Français participa à l'expédition du *Challenger* : le marquis Léopold de Folin, capitaine du port de Bayonne, dont nous allons très bientôt reparler. Malgré une anglophobie non dissimulée, Folin tissa des liens avec certains naturalistes britannique, dont Jeffreys ; malgré cela, la mission qu'on lui confia à bord fut assez insignifiante… Sans surprise, les auteurs français sont presque totalement absents des rapports sur l'expédition publiés par la suite. (LAUBIER Lucien, *Ténèbres océanes*, *op. cit.*, p. 69).

[228] *Ibid*., p. 14. Lortet écrit cela cinq ans après la défaite de Sedan et la proclamation de la République.

[229] GIRARD Jules, *op. cit.*, p. 10.

[230] *Ibid.*, p. 10.

[231] DOLAN John R. « The Origins of Oceanography in France. The Scientific expeditions of *Travailleur* and *Talisman* (1880-1883) », *Oceanography*, vol.33, n°2, juin 2020, p. 127. Cette commission était composée, entre autres, d'Alphonse Milne-Edwards, de son père Henri, zoologiste renommé, du marquis de Folin, des Britanniques John Gwyn Jeffreys et Alfred Merle Norman précédemment cités, et d'autres naturalistes français (*Ibid.*, p. 127)

maritimes met à leur disposition le *Travailleur,* pour une première campagne couronnée de succès : 23 dragages furent réalisés, dont certains jusqu'à 2600 mètres, ainsi que plus d'une centaine de sondages[232]. S'en suivent deux autres campagnes, justifiées par les résultats soigneusement rapportés par Milne-Edwards, en 1881 et 1882 dans l'Atlantique et en Méditerranée[233]. En 1883, la commission obtient un nouveau navire, le *Talisman*, pour une quatrième et dernière expédition dans l'Atlantique, au large de l'Afrique et dans la mer des Sargasses. Plus large et puissant que le précédent, le *Talisman* drague jusqu'à 5000 mètres et remonte dans ses filets, entre autres spécimens inconnus, *l'Eurypharynx pelecanoides* dont nous allons très bientôt reparler[234]. Au total, ce sont 176 espèces nouvelles que ces quatre campagnes auraient mises au jour[235]. Leur succès stimule également une abondante littérature, scientifique comme non-scientifique ; 126 ouvrages, selon John Dolan, ont été publiés dans les années qui suivirent la fin des campagnes. Leurs objets varient : certains ouvrages sont consacrés aux expéditions elles-mêmes, dans leur dimension technique notamment, tandis que d'autres abordent davantage la faune benthique dévoilée par les dragages. Deux ouvrages destinés au grand public sont particulièrement marquants : *La vie au fond des mers*[236]*,* d'Henri Filhol en 1885, suivi de *Sous les mers*[237], du marquis de Folin, en 1887. Nous allons en reparler. Le presse se fait également écho de cette réussite nationale. En 1884, la *Revue scientifique* présente les campagnes comme les justes succès d'une nation dont la longue tradition maritime et scientifique restait frustrée : « Après maints échecs, maints refus pour obtenir de nos gouvernants les moyens matériels nécessaires pour entreprendre de semblables recherches, le gouvernement comprit qu'une nation comme la France ne pouvait rester étrangère à ce grand mouvement scientifique, dont elle aurait dû être l'instigatrice, et qu'il était de son devoir d'y participer[238] [...] ». La réussite des expéditions françaises ne fait pas pour autant oublier le rôle décisif des campagnes britanniques ; celle du *Challenger* passe à la postérité dans

---

[232] *Ibid.*, p. 128.

[233] Parmi les différents rapports rédigés par Alphonse Milne-Edwards et consignant les résultats détaillés des campagnes, on peut citer « Les explorations sous-marines du « Travailleur » dans l'océan Atlantique et la Méditerranée en 1880 et 1881 » (1882) ; « Rapport sur les travaux de la commission chargée par M.le ministre de l'Instruction publique d'étudier la faune sous-marine dans les grandes profondeurs de la Méditerranée et de l'océan Atlantique » (1882) ou encore « L'expédition du Talisman faite dans l'océan Atlantique sous les auspices de la Marine » (1884). Tous ces rapports, que j'ai pu consulter dans les archives du Muséum d'Histoire naturelle, sont intéressants mais difficiles d'accès ; ils sont destinés à la seule communauté scientifique. C'est pour cette raison que je ne les ai pas inclus dans mon argumentation.

[234] DOLAN John R., « The Origins of Oceanography in France. The Scientific expeditions of *Travailleur* and *Talisman* (1880-1883) », art. cit., p. 129.

[235] Selon John R.Dolan, ce nombre est à manipuler avec précaution, car il arrive souvent que des espèces qualifiées de « nouvelles » aient en réalité déjà été identifiées par le passé, mais baptisées d'un autre nom (*ibid.*, p. 129). S'il faut donc conserver une certaine prudence par rapport à ces estimations, leur éventuelle inexactitude ne diminue pas pour autant l'importance des campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* dans l'avancée des sciences de la mer en France.

[236] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers : les explorations sous-marines et les voyages du Travailleur et du Talisman*, Paris, G.Masson, 1885.

[237] FOLIN Léopold de, *Sous les mers. Campagnes d'exploration du Travailleur et du Talisman,* Paris, J-B Baillière et Fils, 1887.

[238] *La Revue scientifique*, « L'Exposition du Travailleur et du Talisman », par M.E. Rivière, février 1884, p. 2. Cet article a été spécialement rédigé à l'intention des visiteurs de l'exposition.

les décennies qui suivent et fixe un repère, un modèle à suivre[239]. En 1895, la publication finale des cinquante volumes relatant

les résultats de la campagne donne l'occasion à la *Revue scientifique* de revenir sur l'influence de l'expédition : « [...] il est facile de se rendre compte, en peu de temps, de l'oeuvre considérable et des découvertes importantes qui ont découlé de ce beau voyage, désormais classique[240] ». L'auteur commémore, en conclusion de l'article, l'importance de «ce grand voyage scientifique, qu'en France nous admirons tous mais que jusqu'ici nous n'avons pas pu imiter[241] ». Un événement va toutefois contribuer à singulariser les expéditions françaises du *Travailleur* et du *Talisman* par rapport aux britanniques : l'exposition qui s'ensuit, dans les premiers mois de l'année 1884, au Muséum d'Histoire naturelle et qui présente au public parisien les spécimens inédits dragués dans l'Atlantique et en Méditerranée. Pour le grand public, y compris les enfants, le fond de la mer n'a jamais été aussi proche.

B. Amener le fond des mers sur terre : les collections du Talisman et du Travailleur exposées au Muséum d'Histoire Naturelle (1880-1884)

Le 17 décembre 1883, quatre mois après la fin de l'expédition du *Talisman*, Alphonse Milne-Edwards fait part à l'Académie des sciences de son intention de réunir bientôt les trouvailles des quatres campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* afin de les exposer publiquement au Muséum d'Histoire naturelle[242]. L'annonce fait vite le tour de la presse : en l'espace d'une semaine, dix articles issus de journaux différents, et de longueur variable, lui sont consacrés, sans pour autant communiquer les dates de l'événement[243]. Dans le *Figaro* du 23 janvier 1884, Jules Giffard affirme de manière assez vague qu'« on pourra visiter, pendant quelques semaines, les étonnants spécimens de la faune et de la flore sous-marines que le Talisman vient de rapporter en France[244] ». Ayant été autorisé à une « avant-première » par Alphonse Milne-Edwards lui-même, Giffard met ses lecteurs en appétit en décrivant l'effet grandiose qu'a produit sur lui la vue des collections : « La faune de ces étendues

---

239 PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op. cit.*, p. 460-461. Selon Helen Rozwadowski, il faut toutefois nuancer le caractère exceptionnel que l'on accorde généralement à l'élaboration de la campagne du *Challenger*, souvent présentée comme la « première expédition océanographique », éclipsant les précédentes. En réalité, l'expédition fut surtout inédite par l'ampleur de son échelle et l'abondance de ses résultats, mais pas dans sa conception initiale. Elle ne fut pas une entreprise novatrice en elle-même, mais plutôt l'aboutissement remarquable d'un demi-siècle d'interrogations, de pratiques, et de traditions relatives à l'étude de la mer dans le monde occidental (ROZWADOWSKI Helen, *Fathoming the Ocean*, *op. cit.*, p. 168-169).

240 *La Revue scientifique*, « L'œuvre du « Challenger », n°1 de la 4e série, tome IV, le 6 juillet 1895, p. 55.

241 *Ibid*., p. 55.

242 *La Revue scientifique*, « L'Exposition du Travailleur et du Talisman », *op.cit*., p. 1.

243 DOLAN John R. « Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography : the 1884 Exposition of the Travailleur and the Talisman as presented by the press », *Limnology and Oceanography Bulletin*, vol.29, n°4, novembre 2020, p. 101. Parmi ces journaux, on retrouve de nombreux quotidiens comme *Le Figaro, Le XIXe siècle, La Gazette de France, L'Événement, L'Univers, La Presse*, ou encore *L'Intransigeant.*

244 *Le Figaro*, « A 6000 mètres sous les mers », par Jules Giffard, n°23 de la 30e année, le 23 janvier 1884, p. 5.

sous-marines est extraordinaire et confond l'esprit. Les merveilles et les monstruosités de la nature s'y entrechoquent et font rêver [...] Il faut aller voir ces collections[245] ». Cette invitation acceptée par le journaliste s'inscrit en réalité dans une campagne de promotion habilement orchestrée par les organisateurs de l'exposition, Milne-Edwards en tête[246]. La date d'ouverture est délibérément tenue secrète jusqu'au dernier moment. La semaine suivante, c'est au tour d'un journaliste de *La France* d'être invité à découvrir l'exposition[247], qui ouvre finalement, presque par surprise, l'après-midi du 26 janvier 1884, dans la salle de dessin du Muséum d'Histoire Naturelle, au 61 rue de Buffon[248]. Inaugurée en grande pompe en présence du Ministre de l'Education, d'officiers de la Marine, des capitaines du *Talisman* et du *Travailleur*, des professeurs du Muséum au complet, ainsi que de quelques sénateurs, l'exposition est gratuite[249].

Un guide à l'exposition, d'une vingtaine de pages, est spécialement rédigé à l'attention du public. Construit comme une synthèse des articles publiés dans les mois précédents par Henri Filhol au sein de la revue *La Nature*, et reprenant également leurs illustrations, ce guide suit la logique déambulatoire du spectateur et fourmille de détails pratiques. Que nous dit-il sur les intentions des exposants ? Une volonté didactique semble à l'oeuvre dès le premier pas du spectateur, avant même qu'il n'entre dans la salle principale : « Dans le vestibule précédant la salle d'exposition l'on a disposé sur les murs de grands dessins montrant l'aménagement du Talisman et la disposition des appareils de dragage et de sondage placés à son bord[250] ». Le recours aux supports visuels semble marquer spatialement l'événement : les photographies des deux navires ornent le mur adjacent à la porte d'entrée[251], tandis que sur le mur d'en face est suspendue la carte montrant l'itinéraire suivi par le *Talisman* et le *Travailleur* dans l'océan Atlantique[252]. Un effort d'intelligibilité est perceptible, et le guide souligne fréquemment l'intérêt du visuel pour la simplification du fonctionnement des appareils techniques : « On peut en examinant ces vues, en quelque sorte schématiques, se rendre facilement compte de la structure des appareils et de la manière dont on les manoeuvrait[253] ». Ces appareils, parmi

---

[245] *Ibid*., p. 5.
[246] DOLAN John R., « Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography : the 1884 Exposition of the Travailleur and the Talisman as presented by the press », art. cit., p. 101. Précisons par ailleurs que Milne-Edwards n'était évidemment pas seul dans l'élaboration de l'exposition ; des membres du Laboratoire de Physiologie et d'Anatomie comparée l'ont notamment aidé (DOLAN John R. « The Origins of Oceanography in France. The Scientific expeditions of *Travailleur* and *Talisman* (1880-1883) », art. cit., p. 130).
[247] *Ibid*., p. 102.
[248] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », Paris, G.Masson, 1884, p. 16. Ce guide donne le 26 janvier comme date d'ouverture, tandis que John R.Dolan parle du 31. Pour la suite de ce travail, nous allons garder la date du 26 janvier 1884.
[249] DOLAN John R., « Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography : the 1884 Exposition of the Travailleur and the Talisman as presented by the press », art. cit., p. 102.
[250] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit.*, p. 1.
[251] *Ibid.*, p. 1.
[252] *Ibid*., p. 6-7.
[253] *Ibid*., p. 1-2. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte.

lesquels on compte le tube sondeur à déclenchement, ne sont pas des répliques : il s'agit bien des véritables outils ayant servi pendant les expéditions. Mieux encore, certains d'entre eux sont manoeuvrables « en direct » : « C'est ainsi qu'immédiatement à droite en entrant l'on rencontre suspendu à son fil d'acier le tube sondeur garni de ses poids. Un arrangement spécial permet de le faire manoeuvrer ». Plus que simple spectateur, le public est invité à prendre part : des microscopes sont mis à sa disposition pour observer des sédiments relevés par les dragues[254]. Le choix d'une répartition thématique se traduit par une spatialisation réfléchie : au-dessus du tube sondeur sont placés les thermomètres dits « à retournement », qui basculent au contact du fond ; et, toujours à droite, ce sont les différents types de dragues et de filets qui sont exhibés. Le guide les énumère, car ils sont assez nombreux : « Tout d'abord, c'est la drague à sac en cuir, puis la drague à râteau, puis la drague ordinaire en filet de cordelettes de chanvre. Plus loin l'on trouve le grand chalut de trois mètres d'ouverture que l'on a envoyé jusqu'à trois mille six cents mètres, puis le petit chalut de deux mètres d'ouverture utilisé pour les explorations faites à une profondeur supérieure à celle que nous venons d'indiquer[255] ». Les illustrations de l'exposition parues dans des journaux comme *Science et Nature* nous montrent bien la disposition murale et verticale de ces outils de pêche, ainsi que la place importante occupée par les deux imposants filets suspendus au plafond (**Fig.5**). Il est vrai que la salle de dessin du Muséum n'est pas particulièrement spacieuse, ou pourrait en tous cas sembler trop étroite pour réunir l'entièreté des collections rassemblées ; des plaintes ont été émises à ce sujet[256]. Ces limites de place poussent les organisateurs à repenser la configuration de la salle ; des gradins sont construits spécialement et disposés le long des murs pour contenir quelque 6000 bocaux conservant les spécimens dans l'alcool. Ces rangées de bocaux sont clairement visibles à gauche sur l'illustration d'Henri Filhol (**Fig.6**). Le guide justifie ce choix muséologique : « Ce mode d'arrangement était absolument nécessaire afin de pouvoir se procurer une place suffisante pour montrer au public la richesse des collections qui avaient été réunies[257] ».

[254] DOLAN John R., art. cit., p. 101.
[255] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit.*, p. 4. Voir Annexe 4 sur l'utilisation du chalut à bord.
[256] *Ibid*., p.101. Selon Dolan, l'incroyable succès de l'exposition était inattendu, et les organisateurs, pensant qu'elle n'attirerait qu'un public amateur restreint, ne choisirent pas un endroit particulièrement spacieux.
[257] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit*., p. 1. Le guide précise encore : « Les difficultés que l'on a eu à vaincre pour atteindre ce résultat ont été considérables [...]» (p. 1).

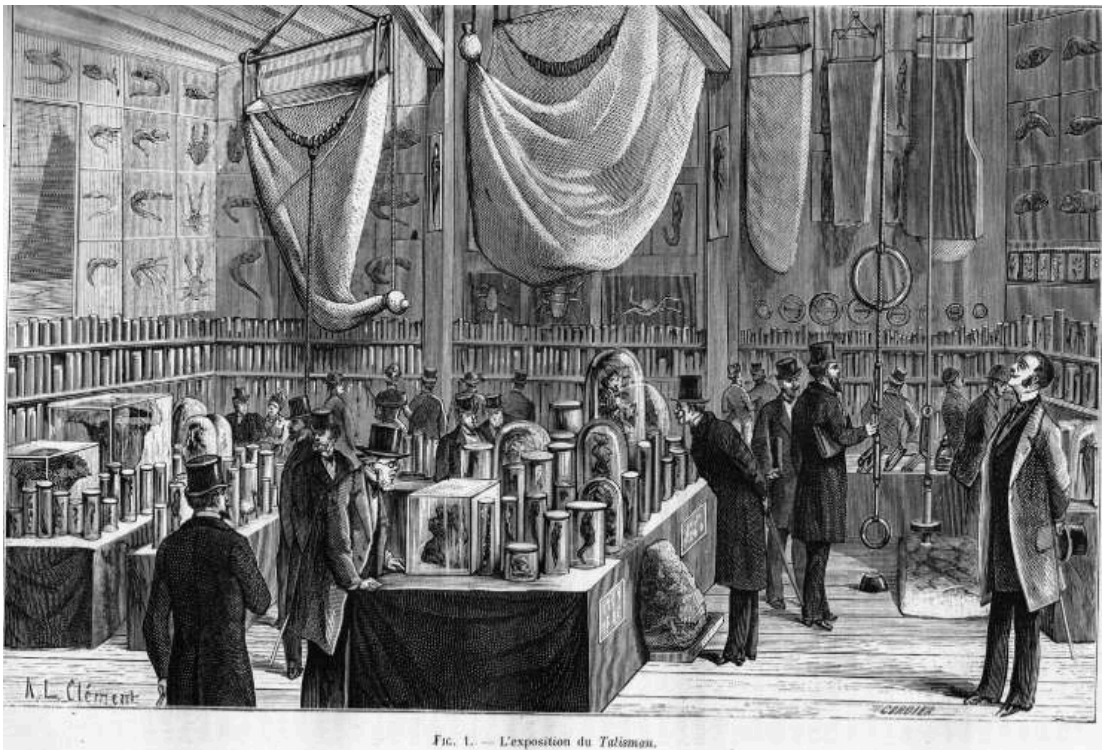


Fig.5 : Illustration d'Armand-Lucien Clément pour un article d'Edmond Perrier, paru dans *Science et Nature* le 8 mars 1884[258]**.** La proximité du public avec les objets exposés est clairement visible ici : à droite, un visiteur touche un appareil de sondage, un autre, au centre, examine un spécimen tandis qu'un troisième individu observe les dragues suspendues au plafond. Quelques dames sont également visibles dans le fond, admirant les rangées de bocaux.

Riches, ces collections sont aussi soigneusement classées méthodiquement par embranchement : « Si maintenant l'on examine les échantillons enfermés dans les bocaux l'on voit qu'ils sont disposés dans l'ordre suivant : d'abord les Poissons, puis successivement les Crustacés, les Mollusques, les Echinodermes, les Zoophytes[259]». Les poissons semblent tenir une place particulièrement importante ; il est vrai que certains d'entre eux présentent un aspect assez stupéfiant[260]. Parmi ces étonnants poissons, le guide cite l'*Eurypharynx pelecanoides* (**Fig.7**), à l'énorme gosier, et dont trois exemplaires sont exposés au public.

[258] *Science et Nature*, « L'exposition du « Talisman » par Edmond Perrier, n°15, vol.1, le 8 mars 1884, p. 232-237. Cité par DOLAN John R., «Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography : the 1884 Exposition of the Travailleur and the Talisman as presented by the press », art. cit., p. 104. Dolan considère cette illustration comme celle reproduisant le plus fidèlement la réalité de l'événement. Le même jour, c'est au tour de *l'Univers illustré* de publier une illustration similaire.

[259] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit*., p. 5.

[260] John R.Dolan confirme que la quasi-totalité des articles de presse traitant de l'exposition s'attardent tout particulièrement sur les poissons et les éponges, qui semblent avoir marqué le public. (DOLAN John R. « Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography », art. cit., p. 102.)

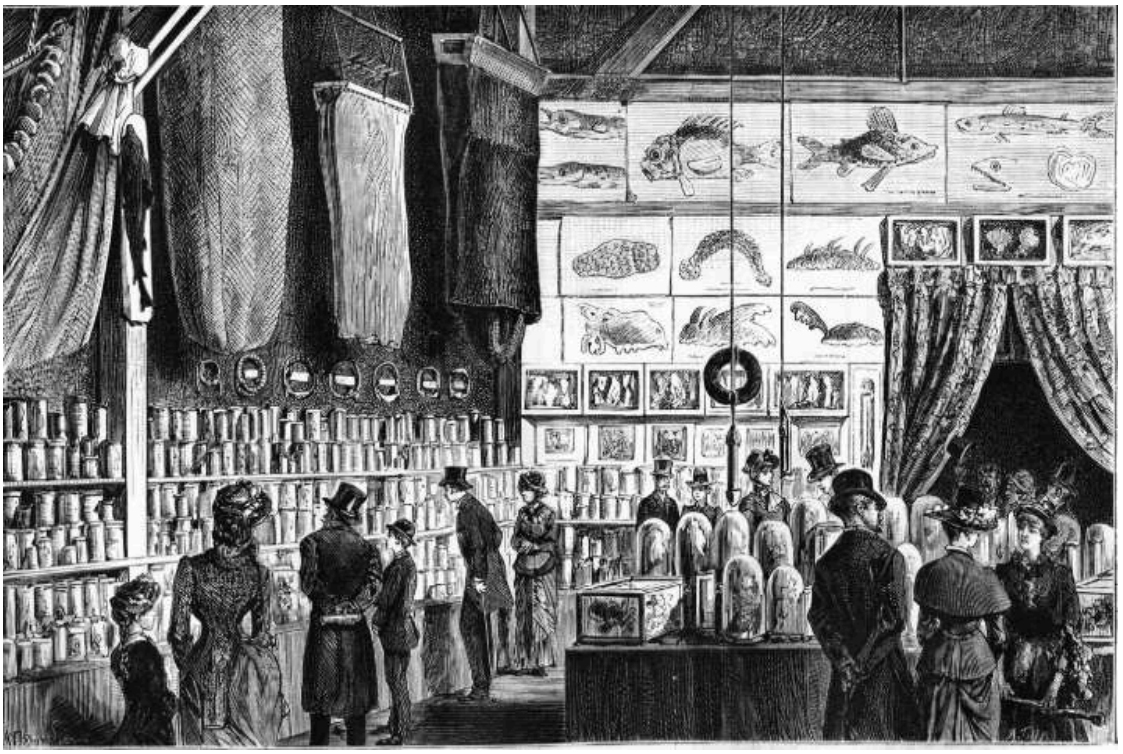
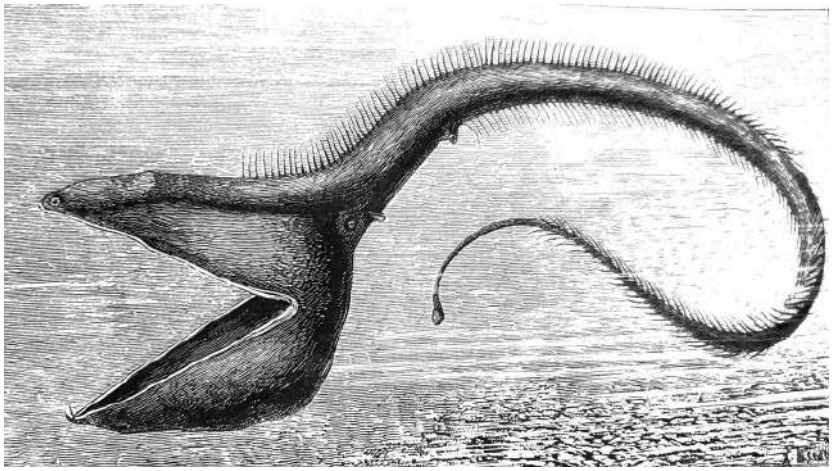


Fig. 6 : Illustration de l'exposition pour un article d'Henri Filhol publié dans *La Nature* le 23 février 1884[261]. Il s'agit de la première représentation de l'exposition parue dans la presse ; la présence d'enfants, filles comme garçons, atteste de la popularité de l'événement[262]. Sur le mur au fond, on observe les dessins grossis de certains spécimens exposés, majoritairement des poissons aux caractéristiques singulières. La quasi-totalité de l'espace disponible est mobilisée.

Fait intéressant, l'observation de ce spécimen et la compréhension de son fonctionnement sont rendues plus faciles au visiteur par la présence d'« un dessin grossi placé au fond de la salle à gauche[263] ». Ce dessin n'est pas isolé : le guide précise que « le reste du mur est couvert de dessins reproduisant, avec leurs couleurs naturelles, divers animaux très grossis recueillis durant les dragages[264] ». Ces animaux sont pour la plupart des créatures très petites, comme les Échinodermes et les Zoophytes ; le grossissement présente alors tout son intérêt en ce qu'il permet « de se faire une idée beaucoup plus nette des caractères particuliers à des êtres dont la taille est le plus souvent fort réduite[265] ». A travers ce genre de supports, une finalité pédagogique semble être à l'oeuvre[266]. La faune abyssale se déploie dans toute sa diversité de formes et de couleurs ; les visiteurs découvrent le *Macrurus globiceps* dont

[261] Cité par DOLAN John R. « Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography », art. cit., p. 103. Dolan ne cite pas la référence exacte de cet article, qui n'est pas disponible sur Gallica. Je n'ai malheureusement pas plus d'informations à son sujet. Le lendemain, 24 février, le *Journal Illustré* publie à son tour une monumentale illustration de l'exposition.
[262] DOLAN John R., art. cit. p. 103.
[263] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit.*, p. 5.
[264] *Ibid*., p. 5.
[265] *Ibid.* p. 5.
[266] Les organisateurs n'avaient pas prévu la présence d'enfants parmi les visiteurs mais il y a fort à parier que ces dessins grossissants présentèrent un intérêt pour eux aussi.

la tête est « semblable à un ballon[267] » (**Fig.8**). D'autres poissons abyssaux, comme le *Melanocetus Johnsonii*, pêché à 4000 mètres de profondeur, ou encore les poissons luminescents comme le *Malacosteus niger* ou le *Stomias Boa* font également l'objet d'un dessin grossissant. Retenons ces spécimens, car nous allons avoir maintes occasions d'en reparler.



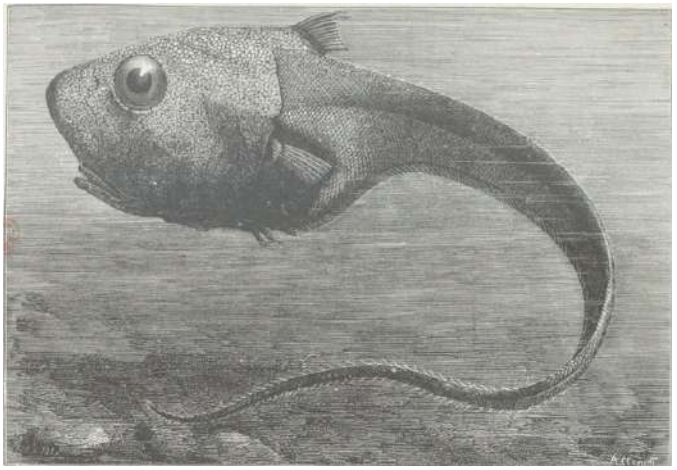


Fig. 7 et 8 : A gauche, illustration de l'*Eurypharynx pelecanoides,* ou « Grandgousier-pélican », découvert en Atlantique par le *Travailleur* en 1882, à une profondeur de 2300 mètres[268]. A droite, le *Macrurus globiceps* et son énorme tête, tel que pouvaient l'observer les visiteurs de l'exposition (illustration parue dans *La vie au fond des mers*[269]).

Devant les crustacés, le public est frappé par les « couleurs rouges et carminées intenses [...] couleurs spéciales aux crustacés des grands fonds[270] ». La taille de certains spécimens, étonnamment grande, interpelle les spectateurs : « [...] tout le monde s'arrêtera devant le Colossendeis Titan qui ressemble à une immense araignée mesurant plus de 70 centimètres » explique le guide. Il souligne également « les pattes démesurément longues » des *Nematocarcinus*, une crevette découverte par le *Travailleur* en 1881. Plus loin, le guide décrit les « dimensions extraordinaires » des Térébratules, des brachiopodes apparentés aux mollusques bivalves. En observant ces curieux spécimens, l'idée ancienne d'une démesure des êtres profonds ne paraît pas si fantaisiste. À l'excessivement grand succède ensuite l'infiniment petit : les Foraminifères, ces minuscules êtres unicellulaires à la coquille calcaire. Là encore, les organisateurs ont réfléchi : les spécimens « peuvent être étudiés à l'aide de microscopes

---

[267] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit.*, p. 6.

[268] *Ibid.*, p.15. *Le XIXe siècle*, apprenant sa découverte, l'avait décrit en 1882 comme « un poisson unique dans son genre [...] une sorte d'anguille filiforme d'un demi-mètre de long dans la tête énorme serait figurée par une double poche de pélican » (*Le XIXe siècle,* « Chronique scientifique » par Açart, n°3999, le 13 décembre 1882, p. 2). Le *Courrier de Saint-Pierre* réunionnais reprend ces mots à l'identique en 1883 (« Sans titre », Camille Deltel, n°81 (1ère année), le 8 décembre 1883, p. 3).

[269] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers*, *op. cit.*, p. 109.

[270] *Ibid.*, p. 11-12. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent dans le texte.

mis à la disposition du public[271] ». Le foisonnement de couleurs revient avec les « Cornichons de mer » ou Holothuries, qui sont d'après le guide « d'un violet magnifique ou d'un rose tendre ainsi qu'on peut s'en assurer en examinant les figures grandies qui occupent le panneau à gauche de la porte[272] ». Les Oursins, quant à eux, ont une couleur « qui varie du rouge au violet[273] ». Les dragues françaises ont également remonté une surprenante étoile de mer, la *Brisinga,* ayant la particularité de présenter « des longs bras de couleur orangée et tellement lumineux qu'ils éclairent pendant la nuit d'un brillant reflet tous les objets qui l'avoisinent[274] ». La mention finale est dédiée aux éponges, « la dernière partie de l'exposition [...] et l'une de celles qui intéressent le plus le public[275] ». Certaines espèces sont vivantes, d'autres ont été préalablement desséchées « par des lavages acides et l'action de l'eau de javel[276] » et sont devenues semblables « à des boules de neige[277] » d'un blanc pur. La comparaison est également un procédé efficace que les organisateurs ont pensé à mobiliser ; dans le cas des mollusques, un parallélisme est établi avec les temps reculés : « Beaucoup de mollusques ne diffèrent en rien d'espèces fossiles que l'on considérait comme éteintes et il est facile de s'assurer de leur identité car on a placé côte à côte l'animal vivant et le fossile (collé sur un carton)[278] ». L'observation des similitudes entre les deux spécimens contribue à entretenir la vision d'un abîme « refuge du passé[279] ».

L'exposition est un immense succès ; le caractère inédit des collections semble exercer un pouvoir d'attraction certain sur le public parisien, dont les illustrations de presse laissent à penser qu'il était également intergénérationnel[280]. La *Revue scientifique,* en février 1884, affirme que « depuis l'ouverture de l'exposition [...] l'affluence des visiteurs sérieux est des plus considérables et les objets placés sous leurs yeux les frappent vivement[281] ». L'utilisation de l'adjectif « sérieux » est intéressante : l'exposition a été pensée comme une démonstration instructive plutôt qu'un

[271] *Ibid*., p. 15.
[272] *Ibid.*, p. 12.
[273] *Ibid.*, p. 13.
[274] *Ibid*., p. 13. Voir Annexe 5 pour une planche d'illustration d'échinodermes et d'astéries, dont la *Brisinga,* conservée parmi les papiers d'Edmond Perrier.
[275] *Ibid.*, p. 14.
[276] *Ibid*., p. 15.
[277] *Ibid*., p. 15.
[278] *Ibid.*, p. 12.
[279] L'objectif initial des dragages profonds, au début des années 1860, était en effet de pêcher des « fossiles vivants ». Cet objectif s'inscrivait dans la pensée évolutionniste et correspondait à la pensée des profondeurs comme l'espace-clé des origines de la vie sur Terre (voir PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 345-410. Nous allons approfondir cette thématique dans la deuxième partie du mémoire.
[280] J'aurais beaucoup aimé pouvoir accéder aux réactions intimes des visiteurs, jeunes et moins jeunes, femmes et hommes, face à cette exposition pour le moins surprenante. Si la presse indique que l'opinion collective semble très positive, les avis individuels étaient peut-être plus contrastés, plus ambivalents. Quels sentiments cette exposition éveilla chez eux ? Le dégoût, la peur, la fascination, l'émerveillement, ou probablement tout cela à la fois ? Saisir la réception de l'exposition dans l'intériorité des individus aurait donc été très intéressant ; mais malheureusement, je ne savais absolument pas si de telles sources existaient et, si c'était le cas, comment y accéder. C'est un regret.
[281] *La Revue scientifique,* « L'Exposition du Travailleur et du Talisman », art. cit., p. 1.

divertissement ludique. Elle est aussi présentée comme une innovation qui, pour une fois, n'est pas l'oeuvre des savants britanniques : « Ce sont, en effet, des faits nouveaux que ceux que les dragages des grandes profondeurs viennent de mettre en évidence, et jusqu'à ce jour un pareil ensemble de collections d'animaux sous-marins n'avait jamais été exposé. L'Angleterre elle-même, lors du retour du Challenger, avait laissé échapper l'occasion de montrer ses belles récoltes[282] [...] ». L'affluence est telle que le 21 février 1884, la *Gazette Nationale* informe ses lecteurs de la prolongation de l'événement jusqu'au 15 mars[283]. Réouverte à nouveau le 7 avril à l'occasion de « la réunion des sociétés savantes à la Sorbonne[284] », l'exposition ferme définitivement le 20 avril. Le même mois, la Société de géographie décerne à Alphonse Milne-Edwards sa prestigieuse médaille d'or, reconnaissant à la fois son rôle lors des quatre expéditions et son implication dans l'exhibition de leurs surprenantes trouvailles[285]. Ces nouveaux spécimens survivent à l'exposition et se voient bientôt assimilés à des productions écrites de différentes natures et destinées à différents publics. Leur présence visuelle se fait également de plus en plus prégnante. Il semblerait qu'un processus de familiarisation avec ces figures inédites soit à l'œuvre à partir des années 1880.

C. L'après-exposition et la pénétration d'une nouvelle imagerie abyssale dans l'univers mental collectif

Les découvertes effectuées lors des campagnes du *Talisman* et du *Travailleur* font rapidement le tour de la presse. Dans les journaux quotidiens, les périodiques de vulgarisation scientifiques, les revues d'enseignement et celles pour la jeunesse, le déroulé des expéditions ainsi que leurs résultats sont relatés sous une forme respectivement adaptée à chaque lectorat. Après l'exposition de 1884, les nouveaux spécimens dragués lors des campagnes sont autant de nouvelles figures à intégrer à un horizon mental en expansion[286].

Commençons par la presse. Si les journaux parisiens et nationaux relaient l'événement, des publications locales lui consacrent également un résumé rétrospectif, pour les lecteurs qui n'auraient pas pu faire le déplacement vers la capitale. Une semaine après la fermeture de l'exposition, le *Journal*

---

[282] *Ibid*., p. 1.

[283] DOLAN John R. « Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography », art. cit., p. 102. Dolan précise toutefois que, comme pour la date d'ouverture, la date de fin de l'exposition a fait l'objet d'une communication extrêmement restreinte ; un seul article de presse, sur trente-cinq recensés, l'a mentionnée. Nombreux furent les journaux à relayer l'information dans les jours qui suivirent.

[284] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit.*, p. 16.

[285] La remise de cette distinction a notamment été évoquée dans *l'Univers illustré* (*L'Univers illustré*, « Menus faits », n°1520 de la 27e année, le 10 mai 1884, p. 291).

[286] Précisons aussi qu'à la même période, les sondages orographiques se font de plus en plus fréquents et précis ; le relief sous-marin n'est plus aussi incertain qu'auparavant. Ces avancées, combinées au dévoilement partiel de la faune des profondeurs, contribuent aussi à affiner la silhouette des fonds marins (VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op. cit*., p. 238).

de Confolens, publication charentaise, se montre d'abord gré à la République d'avoir pu permettre une telle réussite : « Heureusement que, sur ce point comme sur bien d'autres, la République, la République républicaine de 1880 a su réparer l'erreur et le béotisme de l'empire[287] ». Ce n'est pas la première fois que le Second Empire est pointé du doigt ; et l'on comprend bien à quel point la pratique émergente de l'océanographie est mêlée à des enjeux d'ordre politique et gouvernemental[288]. L'auteur poursuit : « Grâce à elle, nous pouvons sans traverser l'Atlantique ni même la Manche, aller vérifier par nos propres yeux la perspicacité de notre illustre compatriote[289] [...] ». L'homme ne pouvant pas pénétrer le fond de la mer, il le fait venir à lui ; l'exposition joue alors un rôle d'intermédiaire fondamental dans le processus de concrétisation de cet espace-extrême en permettant au public, pour la première fois, d'en faire l'expérience visuelle, presque « palpable » et, jusqu'alors, la plus directe possible[290]. L'image imprimée n'est plus l'unique support de représentation des fonds marins. Le 18 mai, alors que l'exposition est close depuis un mois, le *Journal de Confolens* décrit à ses lecteurs les spécimens déjà mémorables ; il est intéressant de remarquer que, comme dans le guide de l'exposition et les articles de presse, les mêmes noms, parmi les 6000 spécimens exposés, sont invariablement retenus, comme l'étoile de mer *Brisinga*, « dont l'élégance de forme et les vifs reflets orangés font une véritable merveille[291] ! », ou le gigantesque *Nematocarcinus* dont « les pattes, d'une longueur démesurée, atteignent presque l'extrémité des antennes[292] ». Trois semaines plus tard, c'est au tour des Holothuries avec leur « violet d'améthyste et leur rose de sulfure[293] » d'être citées, avant que l'article ne conclut sur les poissons, qui semblent décidément être le clou du spectacle : « Mais les plus étranges entre les étranges sont encore le *Chauliodus sloani* et l'*Eurypharynx pelicanoides*[294] [...] ». Ces spécimens, conservés à Paris, voient également leur image incorporée dans des expositions régionales, comme celle que Toulouse consacre à la géographie en juillet 1884. Le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest* raconte : « Terminons en mentionnant plusieurs planches, représentant des spécimens d'animaux ramenés du fond des mers par les sondages du Talisman et du

---

[287] *Le Journal de Confolens*, « Causeries scientifiques. L'exposition du Travailleur et du Talisman », par V.Capitaine, n°35 de la 12e année, le 27 avril 1884, p. 2-3.

[288] Antony Adler a particulièrement bien analysé ces interactions entre enjeux politiques, scientifiques, et économiques, et leur influence sur la naissance de la discipline océanographique dans le dernier tiers du XIXe siècle (voir ADLER Antony, *Neptune's Laboratory, op. cit.*).

[289] *Le Journal de Confolens,* art. cit. p. 3. Cet « illustre compatriote » n'est autre qu'Alphonse Milne-Edwards, honoré au même moment par la Société de géographie.

[290] Cette expérience reste évidemment fragmentaire ; elle se fonde sur l'observation de certains spécimens extraits de leur milieu naturel et ne pourra jamais reproduire complètement la réalité des fonds marins. L'aperçu qu'elle en donne n'en reste pas moins totalement nouveau, dans ses modalités comme dans son intention initiale.

[291] *Le Journal de Confolens*, « Causeries scientifiques. L'exposition du Travailleur et du Talisman (suite) », par V.Capitiane, n°43 de la 2e année, le 18 mai 1884, p. 2.

[292] *Ibid*., p. 2.

[293] *Le Journal de Confolens,* « Causeries scientifiques. L'exposition du Travailleur et du Talisman (suite) », par V.Capitaine, n°46 de la 2e année, le 8 juin 1884, p. 2.

[294] *Ibid*., p. 3. Tout au long des articles, l'auteur reprend le même ordre de description que le guide de l'exposition.

Travailleur[295] ». Parmi ces spécimens, il n'est plus surprenant de retrouver, entre autres, le *Stomias Boa*, le *Malacosteus niger,* et l'*Eurypharynx pelecanoides*. Trois mois seulement après l'exposition parisienne, il semblerait que les plus marquants des spécimens dragués soient en train de pénétrer le tissu scientifique et amateur[296].

Cette pénétration d'une imagerie abyssale est aussi favorisée par la publication successive, en 1885, 1886 et 1887, de trois ouvrages grand public particulièrement importants : *La vie au fond des mers*[297], d'Henri Filhol, *Les explorations sous-marines*[298] d'Edmond Perrier et *Sous les mers*[299], du marquis de Folin. Les trois sont directement liés aux expéditions du *Travailleur* et du *Talisman*, auxquelles leurs auteurs ont participé, et tous trois vont rapidement devenir des relais de transmission essentiels de la connaissance des fonds marins auprès d'un lectorat non scientifique. Les trois ouvrages sont habilement illustrés ; en associant les appels de figures au texte, et en intégrant l'image au cœur de ce texte et non à la fin, les auteurs lui confèrent un rôle crucial[300]. L'ouvrage de Filhol présente notamment de superbes planches en couleurs, reconstituant des « tableaux de vie » à différents niveaux de profondeur[301] **(Fig.9).** En plus de la forme, ces trois ouvrages se rejoignent aussi sur le fond ; certaines thématiques reviennent systématiquement. Parmi elles, on retrouve la démesure des êtres profonds, et notamment des Crustacés, que les auteurs ne manquent pas d'entériner. Filhol affirme : « Les dragages du Challenger et du Talisman ont fait découvrir que la nature, en revêtant de ces formes certains Crustacés, n'avait pas seulement fait des nains, mais qu'elle avait crée aussi des géants auxquels elle avait donné pour demeure le fond des mers[302] ». L'année suivante, Perrier décrit l'*Eunice* géante, un ver marin « qui approche deux mètres de long[303] », et mentionne le Bathynome géant, « un gigantesque Cloporte ayant plus d'un décimètre de long et dont l'organisation semble avoir pris une complication en rapport avec sa taille ».

---

[295] *Le Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest,* « Exposition de géographie de Toulouse » par L.Bergonier, le 31 juillet 1884, p. 100.

[296] Précisons, au sujet du fameux *Eurypharynx pelecanoides*, que si l'exposition au Museum d'Histoire naturelle a bel et bien permis de le montrer « en chair et en os » pour la première fois, sa découverte deux ans plus tôt avait déjà été un événement. Nombreux étaient les publications locales à l'avoir alors relayée ; nous pouvons citer, entre autres, *La Plage* (Trouville), *Le Journal de Morlaix*, *Le Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, *La Dépêche* (Toulouse), *Le Progrès libéral* (Toulouse), ou encore *Le Progrès du Nord* (Lille). A chaque fois, la description du spécimen est invariablement la même.

[297] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers*, *op. cit.* L'ouvrage paraît dans la collection de la Bibliothèque de la Nature, dirigée par le vulgarisateur Gaston Tissandier.

[298] PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines*, Paris, Hachette, 1886.

[299] FOLIN Léopold de, *Sous les mers. Campagnes d'exploration du Travailleur et du Talisman, op.cit.* L'ouvrage paraît au sein de la Bibliothèque scientifique contemporaine.

[300] voir RENOUD Sylvène, « Les images dans les ouvrages de sciences de la vie du XVIe au XIXe siècle », *Cahiers François Viète* [En ligne], II-1 , 2011, mis en ligne le 01 juin 2016.

[301] DOLAN John R., « The Origins of Oceanography in France. The Scientific expeditions of *Travailleur* and *Talisman* (1880-1883) », art. cit, p. 130-131.

[302] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers, op. cit.*, p. 144-145. Quelques pages plus loin, Filhol évoque aussi le bathynome géant, un crustacé aux dimensions exceptionnellement grandes, découvert dans le golfe du Mexique en 1879 par l'américain Alexander Agassiz. Une illustration nous donne une idée du « monstrueux » spécimen, (*ibid*., p. 147).

[303] PERRIER Edmond, *op.cit.*, p. 291. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

Les trois ouvrages se rejoignent aussi dans l'évocation du *Challenger,* dont ils louent unanimement l'importance. Perrier écrit que son « nom restera à jamais célèbre dans l'histoire des sciences[304]», tandis que Filhol rappelle qu'« à l'heure actuelle, les collections formées durant cette mémorable campagne donnent lieu à une série de publications de grande valeur, dont j'aurai souvent à rappeler les conclusions dans la suite de cet ouvrage[305]». En outre, l'intention du marquis de Folin, qui écrit le dernier, est tout à fait intéressante. Dans son avant-propos, il dit déplorer « douloureusement l'apaisement qui a suivi l'enthousiasme avec lequel on avait accueilli les collections amassées par le Travailleur et le Talisman [...][306]». Il est vrai que l'entreprise, malgré son succès et la large diffusion de ses conclusions que nous sommes en train d'examiner, n'a pas été renouvelée dans les années qui ont suivi. Pour Folin, déçu, la publication de son ouvrage poursuit donc un objectif bien précis : « Peut-être ainsi parviendrons-nous à remuer assez la fibre du public intelligent pour lui faire concevoir et exprimer le désir de voir reprendre d'aussi productifs et utiles travaux[307]...». Le public récepteur pourrait devenir l'acteur et la source de nouvelles réussites nationales : pour Folin, l'engouement du public est bien l'une des conditions-clés d'une perpétuation des sciences françaises de l'océan. Dans le prolongement de cette idée, la vulgarisation ne s'inscrirait donc pas exclusivement dans une perspective didactique mais agirait véritablement comme un outil que nous pourrions appeler de « sensibilisation », un outil mobilisateur qui instruit, plaît, et convainc à la fois. Quoiqu'il en soit, et tant mieux pour Folin, ces trois publications successives furent réussies et suivies par deux rééditions de l'ouvrage de Perrier en 1891 puis 1899 ; tout cela semble indiquer la présence épanouie d'un marché du livre d'océanographie vulgarisée[308]. Les deux décennies suivantes le confirment ; nous allons y revenir dans quelques pages.

Qu'en est-il du côté des enfants ? Dans le domaine scolaire comme non-scolaire, la postérité de l'exposition est également manifeste. En 1884, quelques mois après l'exposition au Muséum, les *Cahiers d'enseignement illustrés* consacrent un numéro à la faune abyssale découverte par le *Travailleur* et le *Talisman*[309]. Il est frappant de constater que le numéro est pensé comme une réplique condensée de l'exposition, conservant l'ordre d'apparition des objets. La structure du guide est scrupuleusement reprise, en une version écourtée, simplifiée, et dans un langage précis mais adapté aux élèves.

---

[304] PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines, op. cit.*, p. 20.
[305] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers, op. cit.*, p.14. Filhol veut bien sûr parler des volumes du monumental *Rapport sur l'expédition du H.M.S. Challenger* (*op. cit.*) dont la rédaction a débuté en 1875 et ne se terminera qu'en 1895.
[306] FOLIN Léopold de, *Sous les mers, op. cit.,* p. 9.
[307] *Ibid.,* p. 10.
[308] DOLAN John R., « The Origins of Oceanography in France. The Scientific expeditions of *Travailleur* and *Talisman* (1880-1883) », art. cit, p. 130-131.
[309] *Les Cahiers d'enseignement illustrés,* « Explorations sous-marines du Travailleur et du Talisman », n°4, Paris, impr.Gillot, 1884.



Fig. 9 : « Animaux trouvés à 4000 mètres de profondeur », illustration tirée de *La vie au fond des mers*[310]. La présence de couleurs vives, infirmant l'image de fonds marins décolorés par l'absence de lumière, est particulièrement soulignée. On reconnaît, entre autres, un concombre de mer blanc et deux autres plus petits, violet et rose comme dans les descriptions du guide de l'exposition, un crustacé rouge vif ainsi qu'un poisson aux yeux aveugles, caractéristique souvent associée à la vie abyssale.

Les cartes des itinéraires, outils de contextualisation importants, ouvrent le numéro comme elles ont ouvert l'exposition. Puis, après l'indispensable récit de la découverte de vie en profondeur, suivi d'un rappel des mérites français en matière de sciences marines[311], la leçon se tourne d'abord vers les considérations techniques des expéditions, exactement comme le guide de l'exposition. Chaluts, dragues, appareils de sondage sont brièvement décrits avant de passer au cœur du sujet : la faune abyssale. La sélection des spécimens laisse peu de place à la surprise : la part belle est immanquablement laissée aux poissons, « ceux qu'on s'étonne certainement le plus de rencontrer dans ces profondeurs[312]». Nos cinq protagonistes sont là : l'*Eurypharynx pelecanoides* et le *Melanocetus Johnsonii* (**Fig.10**) associés comme dans le guide, puis le lumineux *Malacosteus niger* et le *Chauliodus sloanii*, le « poisson-vipère » **(Fig.11***),* sans oublier le *Stomias boa.*

[310] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers, op. cit.,* p. 293.
[311] La leçon justifie l'implication nationale en expliquant que « la France a senti qu'elle ne pouvait rester en arrière » (*ibid.*, p. 6). Certaines des sources examinées précédemment tenaient un propos similaire. La leçon ajoute aussi que depuis lors, les sondages français sont « arrivés à une précision qui ne paraît guère pouvoir être surpassée » (*ibid*., p. 6).
[312] *Ibid.*, p. 7.

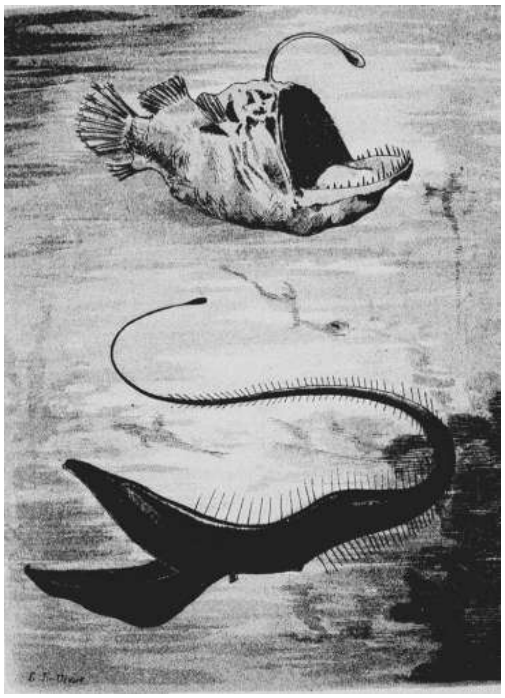




Fig. 10 et 11 : A gauche, l'*Eurypharynx pelecanoides* (en bas) et le *Melanocetus Johnsonii (en haut)*. A droite, le *Malacosteus niger* (en bas) et le *Chauliodus sloanii* (en haut). Illustrations tirées des *Cahiers de l'enseignement illustrés*[313], parus la même année que l'exposition au Muséum (1884). Les représentations des spécimens sont calquées sur celles d'Henri Filhol et Léopold de Folin.

Cette intégration des nouvelles figures abyssales dans la production écrite connaît une déclinaison tout à fait révélatrice dans la presse enfantine et témoigne de l'influence durable qu'y exercent les ouvrages de Filhol, Perrier, et Folin. En 1906, plus de vingt ans après l'exposition au Muséum, *Les Belles images* met en scène les aventures d'Arthur Laudacieux, explorateur intrépide qu'un calamar géant entraîne au fond de la mer. Là, Arthur découvre avec surprise « les espèces les plus extraordinaires de la faune sous-marine[314] » ; sous ses yeux défilent une baudroie, puis un *Eurypharynx*, « cet affreux poisson qui ne se rencontre que dans les grandes profondeurs[315]», puis le *Melanocetus*, cet « autre ignoble poisson vivant également dans les grands fonds[316]». Leurs représentations ne sont autres que celles de Filhol, Perrier, et Folin : l'inspiration paraît évidente (**Fig.12**).

Dans la littérature jeunesse, citons également l'exemple des « Secrets de Monsieur Synthèse », un roman scientifique de Louis Boussenard publié en feuilleton dans la *Science illustrée* en 1888, soit un an seulement après la publication de *Sous les mers*[317]. A l'occasion de la sortie du roman en librairie, une affiche de vente en fait la promotion en nous montrant l'une des scènes décisives du récit[318].

---

313 *Les Cahiers de l'enseignement illustrés, op. cit.,* p. 6-7.
314 *Les Belles images*, « Au fond de la mer », par G. RI, n°126 (3e année), le 13 septembre 1906, p. 2.
315 *Ibid.*, p. 2.
316 *Ibid*., p. 2.
317 *La Science illustrée*, « Les secrets de Monsieur Synthèse », par Louis Boussenard, n°?, de mars 1888 à février 1889. Nous allons reparler de ce roman au cours du troisième chapitre.
318 « Les Secrets de Monsieur Synthèse, grand roman scientifique par Louis Boussenard », auteur inconnu, lithographie en couleurs, 122 x 86 cm, Sceaux, imp.Charaire, 1888.

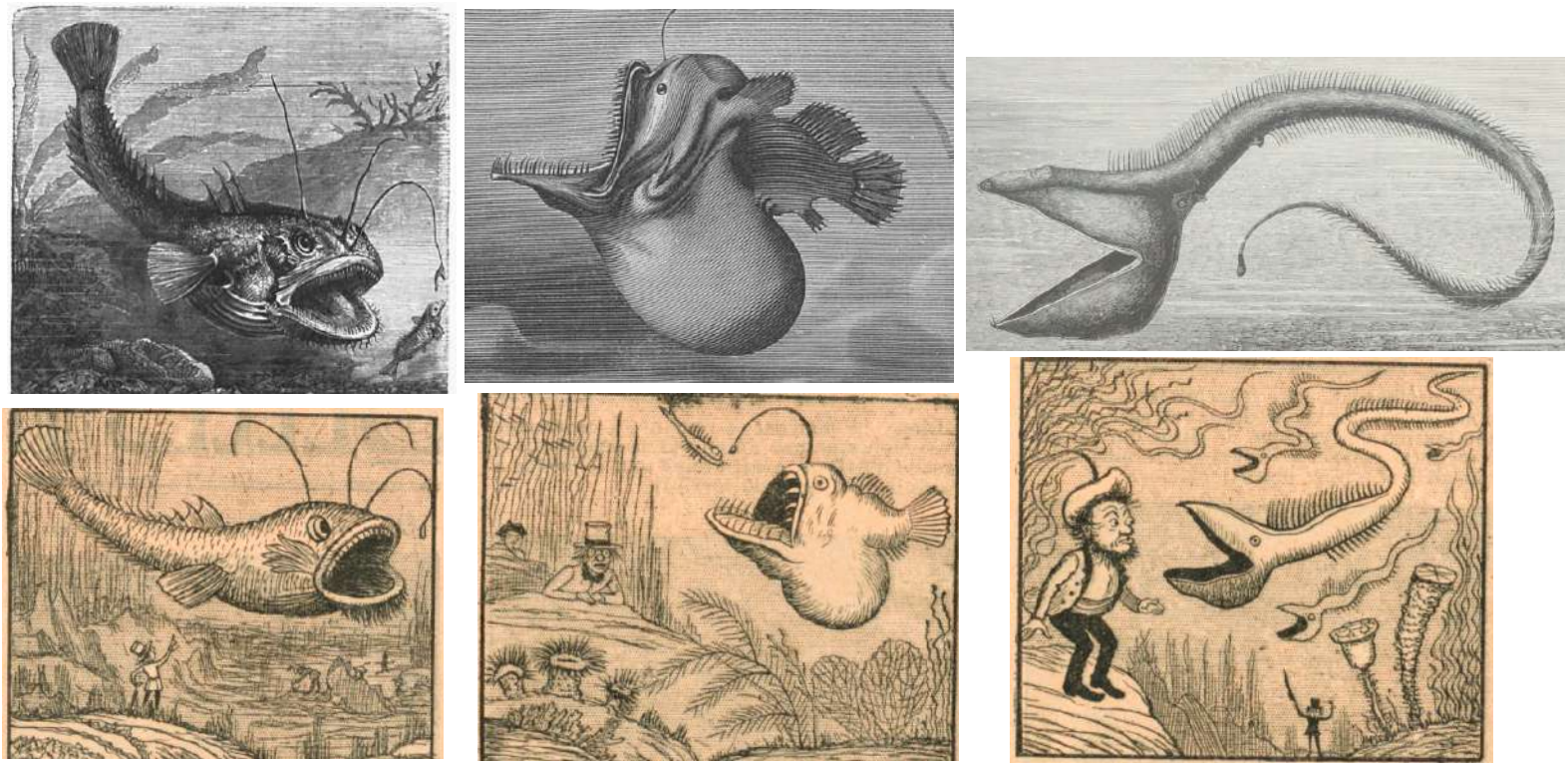


Fig. 12 : Comparaisons entre les représentations des poissons abyssaux dans le récit fictif des *Belles images*[319] (en bas) et les illustrations respectivement tirées des ouvrages de Perrier, Filhol, et Folin (en haut). A gauche, la baudroie du récit semble calquée sur celle de Perrier[320]. Au centre, on retrouve l'*Eurypharynx* et sa crête hérissée, comme chez Filhol[321]. Et le *Melanocetus* aux dents acérés rappelle fortement celui de Folin[322].

Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur le duel que se livrent les scaphandriers ; en attendant, remarquons une fois de plus la récurrence de certains spécimens abyssaux découverts par le *Travailleur* et le *Talisman* et exposés ensuite **(Fig.13)**. Au premier plan, sur un banc de sable, on identifie une forme semblable à un concombre de mer : il s'agit en effet d'un psychopote identique à celui des *Cahiers d'enseignement illustrés* quatre ans plus tôt (**Fig.14**). De même, le spécimens aux étonnantes protubérances pourrait ressembler à la benthodyte de la leçon. A l'arrière-plan, on nous est désormais facile de distinguer la baudroie avec son filament, et à ses côtés, ce qui semble être un requin-lutin. Dans les récits imaginaires, les nouvelles figures des abysses sont donc mobilisées pour fournir un cadre réaliste à l'intrigue. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que cette pénétration des spécimens abyssaux dans les récits de fiction engendre souvent une « fusion des fonds » ; les espèces abyssales se retrouvent transposées dans un fond littoral, lumineux et généralement végétal qui n'est absolument pas le leur en réalité. Cette superposition des fonds, si elle est scientifiquement inexacte, sert avant tout les besoins du récit. L'imaginaire des fonds marins compose désormais avec cette nouvelle imagerie dont l'étrangeté univoque offre un potentiel intéressant pour l'auteur et un un divertissement certain pour le (jeune) lecteur.

---

[319] *Les Belles images*, « Au fond de la mer », art. cit., p. 2.
[320] PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines, op. cit.*, p. 313.
[321] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers, op. cit.*, p. 101.
[322] FOLIN Léopold de, *Sous les mers, op. cit.,* p. 269.



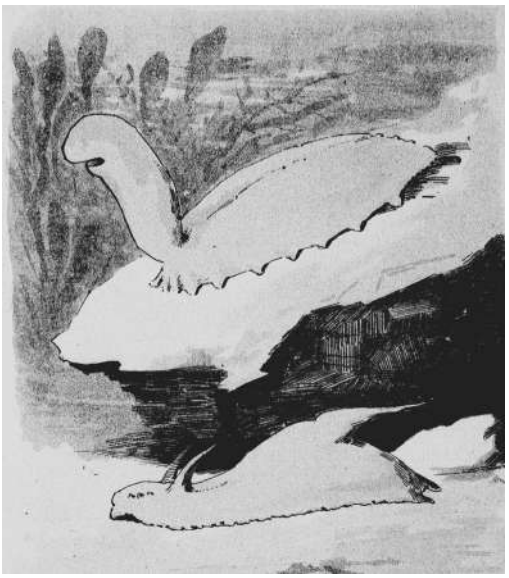


Fig. 13 et 14 : la comparaison entre l'affiche des « Secrets de Monsieur Synthèse[323]» (1888) et l'illustration des *Cahiers d'enseignement illustrés*[324] (1884) révèle des similitudes ; à l'évidence, les mêmes figures abyssales font des allers-retours entre fiction et non-fiction.

Conclusion du chapitre

Dans ce deuxième chapitre, nous avons tenté de comprendre comment, en l'espace d'une quinzaine d'années, la pensée des fonds marins en France s'est trouvée reconfigurée par l'irruption de figures inédites. Dès la fin des années 1860, les campagnes britanniques du *Lightning* et du *Porcupine* marquent le début des dragages profonds méthodiques. Avec l'expédition du *Challenger,* qui parcourt le globe et sonde ses océans entre 1872 et 1876, une phase d'accélération s'ouvre ; dans un climat d'émulation scientifique fort, mêlant également des rivalités nationales et des considérations politiques, la France parvient finalement à lancer les campagnes du *Travailleur* (1880-1883) puis du *Talisman* (1884), au cours desquelles les dragues remontent des spécimens inconnus, comme l'*Eurypharynx pelecanoides*. Après une première phase d'appropriation intellectuelle réservée aux scientifiques, c'est au tour du grand public de faire la rencontre visuelle directe avec ces nouvelles figures : leur exposition au Muséum d'Histoire naturelle en 1884 est un immense succès populaire, largement relayé dans la presse. Les trois ouvrages de Filhol, Perrier et Folin publiés entre 1885 et 1887 complètent l'influence de l'exposition et agissent comme les outils essentiels d'une « démocratisation » de la connaissance des fonds marins. Ils contribuent à la pénétration, dans toutes les couches de la production écrite non-savante, d'un contenu théorique et d'un contenu visuel codifié. En cela, ils deviennent tous trois des références dont l'influence ne se dément pas dans les décennies qui suivent. Pour la première fois, l'imaginaire collectif peut associer à la pensée d'une vie profonde

[323] *Ibid.*

[324] *Les Cahiers de l'enseignement illustrés, op. cit.,* p. 13. Voir Annexe 6 pour un troisième et dernier exemple de la pénétration visuelle des spécimens abyssaux dans la presse enfantine, dans l'entre-deux-guerres cette fois. Voir Annexe 7 pour un autre exemple de l'influence du *Travailleur* et du *Talisman* dans la littérature jeunesse.

un ensemble de visages, de noms, et de caractéristiques dont la réalité est désormais certaine. Au cours de ce chapitre, nous nous sommes majoritairement concentrés sur le cas du *Travailleur* et du *Talisman* ; nous allons maintenant agrandir la focale pour nous tourner vers le processus plus général d'intelligibilisation des fonds marins après 1887 et jusqu'à la Première Guerre mondiale.

CHAPITRE 3. Les fonds marins, un monde à apprendre (1887-1914)

J'ose affirmer que celui qui ne connaît pas
le fond de la mer, ne connaît pas la mer »

Le professeur Pâques dans *L'île engloutie*, 1929[325].

Des conclusions inédites faites lors des campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* s'élabore un nouveau vivier de connaissances sur la vie abyssale. Au sein de ce troisième et dernier chapitre, nous allons tenter de comprendre par quels canaux de diffusion ces connaissances sont parvenues au grand public dans les décennies suivant les expéditions françaises. En examinant d'abord l'essor des manuels d'océanographie vulgarisée, entre 1891 et 1913, nous allons tenter de cerner la répétition de certains schémas discursifs. La comparaison entre ces ouvrages révèle en effet de multiples correspondances dans la forme comme dans le fond, et suggérerait une conception standardisée. Le domaine scolaire fait l'objet de la deuxième sous-partie : sous quelles formes, à travers quels supports et dans quels buts la vie au fond des mers a-t-elle été enseignée aux enfants ? Les modalités de transmission du savoir sont diverses et variées ; elles incluent des supports visuels, comme les vues sur verre, et écrits (cours de zoologie, ouvrages illustrés, couvertures de cahiers). A la lecture de ces différentes sources, force est de constater que l'influence des ouvrages de Filhol, Perrier, et Folin est une nouvelle fois manifeste. Cette familiarité nouvelle avec les fonds marins est de nature théorique et contribue aussi à redéfinir la place occupée par l'imaginaire. Une démystification de l'abîme est en marche ; les sondages et les dragages, qui se poursuivent et se perfectionnent à l'aube du XXe siècle, en sont les outils principaux. Dans ce contexte national d'avancées scientifiques, techniques, et théoriques, est-il encore possible de rêver les fonds marins ? Quelle place accorder à la fantaisie alors que l'inconnu dont elle se nourrit se révèle progressivement ? A travers l'étude de romans-feuilletons et de récits enfantins, nous allons tenter de comprendre comment l'imaginaire fantastique, loin de disparaître, s'adapte à la nouvelle réalité des fonds marins.

A. Les fonds marins pour tous : le déploiement inédit des ouvrages d'océanographie vulgarisée au tournant du siècle (1890-1914)

Les publications successives des ouvrages de Filhol, Perrier, et Folin, entre 1885 et 1887, s'inscrivent dans un contexte général de structuration, en Europe et aux Etats-Unis, de la discipline que l'on appelle désormais « océanographie[326] ». L'évolution de la perception de la mer engendre un

[325] CHAMPAGNE Maurice, *L'île engloutie*, Paris, Tallandier, 1929, p. 18.

[326] Pour approfondir l'élaboration et l'institutionnalisation de l'océanographie en tant que discipline scientifique, voir l'ouvrage d'Antony Adler (ADLER Antony, *Neptune's Laboratory, op. cit.*). Il démonte notamment l'idée d'une origine exclusivement britannique de la discipline.

renouvellement des méthodes, des pratiques, et des objectifs qui sous tendent son étude. Les nouvelles connaissances qui en résultent font l'objet d'une « popularisation[327] » rendue possible par l'ère de la vulgarisation moderne émergente depuis la moitié du siècle[328]. C'est dans ce contexte qu'à partir des années 1890, la publication de manuels d'océanographie vulgarisée connaît un épanouissement sans précédent. Notre analyse se fonde sur sept d'entre eux, publiés entre 1891 et 1913[329]. Un huitième ouvrage, *Recherches expérimentales sur les conditions physiques de la vie dans les eaux*, de Paul Regnard, est plus spécifique à la biologie des animaux marins et a été volontairement écarté de ce corpus[330]. Dans le prolongement des écrits de Filhol et Folin, presque exclusivement focalisés sur les expéditions du *Travailleur* et du *Talisman*, ces sept ouvrages élargissent leur focale pour embrasser la mer dans sa globalité et en proposer une étude panoramique. Si les publications se succèdent c'est parce qu'elles trouvent un public ; il est vrai que les succès des campagnes françaises ont suscité un intérêt collectif certain pour les « choses de la mer ». Edmond Perrier pressentait déjà l'émergence de cet engouement populaire lorsqu'il écrivait en 1886 : « Elles [les collections] ont été, quelques mois à peine après leur arrivée en France, mises sous les yeux du public, et la variété des formes animales, la structure si étrange de certaines d'entre elles, la coloration brillante des animaux vivant par des fonds de 5000 mètres ont causé dans le public un sentiment d'étonnement auquel a succédé un véritable enthousiasme[331] ». Cette phrase paraît révélatrice d'une évolution dans l'imaginaire des fonds marins en France : l'étonnement provoqué par la vue de l'inhabituel ne suscite plus la répulsion, mais plutôt l'intérêt, la curiosité. Le bizarre intrigue plus qu'il n'effraie car son exposition - qui est une forme d'appropriation et de domination - contribue à placer le public dans une position de supériorité qui, comme dans le cas des aquariums, le conforte et le rassure[332]. L'engouement populaire pour la vie

---

[327] Au sein de ce mémoire, nous entendons par « popularisation » le fait de mettre à la portée du plus grand nombre des connaissances relatives à un thème, un objet ou un domaine d'étude. En ce sens, il rejoindrait le terme de « démocratisation ». Précisons que cette diffusion pour « tous » inclut dans ce « tous » un ensemble varié de destinataires, issus de couches diverses de la société et familiarisés avec la connaissance de la mer à des degrés variables. Parmi eux, les enfants et les jeunes constituent un public à part qu'il convient de singulariser.

[328] LAGARDE Annie, « La vulgarisation scientifique au XIXe siècle : entre tradition encyclopédique et nouvelle forme romanesque », *Actes du 131e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques,* n°131-1, numéro thématique « Concepts, cultures et progrès scientifiques et techniques : enseignement et perspectives », 2009. p. 137-146. Selon Annie Lagarde, la vulgarisation « moderne » se distingue de la vulgarisation « ancienne » par son intention ; alors que l'ancienne visait avant tout la communication scientifique entre individus savants, au moyen de la publication, comme avec la *Revue encyclopédique*, la vulgarisation « moderne » poursuit un but d'élargissement tourné vers le plus large public. C'est la naissance de la « science pour tous », véritable credo chez certains auteurs et éditeurs scientifiques de la deuxième moitié du XIXe siècle *(ibid*., p. 139-140). Le *Magasin pittoresque*, avec ses articles courts, illustrés, et couvrant tous les domaines des sciences et des techniques, est l'exemple frappant de la réussite de cette entreprise (*ibid.,* p. 139). Les manuels d'océanographie que nous étudions ici s'inscrivent aussi pleinement dans cette démarche.

[329] Outre ces sept ouvrages, il en existe d'autres, dont *Le Monde sous-marin* d'Alexandre Acloque (1889), *L'océanographie* de Charles Sauerwein (1903) et *L'océanographie*, de Julien Thoulet (1922).

[330] REGNARD Paul, *Recherches expérimentales sur les conditions physiques de la vie dans les eaux*, Paris, Masson, 1891.

[331] PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines, op.cit*., p. 16.

[332] Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, dans le guide de l'exposition comme dans les ouvrages qui s'ensuivirent, les adjectifs « monstrueux » ou « laids » ne furent pas utilisés pour décrire les spécimens abyssaux au grand public. Ces jugements de valeur tendent à s'estomper progressivement dans les sources scientifiques, à partir des années 1880.

abyssale rencontre le zèle éducatif qui caractérise la deuxième moitié du siècle pour constituer un terreau de lecteurs dont les éditeurs profitent, et les publications se succèdent bientôt à un rythme relativement soutenu. En 1891, Louis Dollo publie *La vie au sein des mers*[333], suivi l'année suivante par *La Connaissance de la mer* de Georges Barral[334]. Les publications se poursuivent à la Belle Époque, avec *La Mer*[335] par Armand Dubarry et *L'Océanographie* du docteur Jules Richard[336]. L'année 1912 voit la double sortie de *La vie dans les océans*[337] par Louis Joubin et *À la mer*[338] de Charles Epry (**Fig.15**). L'année suivante paraît, comme en guise de synthèse, *L'océanographie vulgarisée, de la surface aux abîmes* d'Henri Bourée[339]. Fait intéressant, l'écriture de ces manuels n'est plus l'exclusivité des seuls scientifiques comme l'étaient Filhol, Perrier et Folin[340]. Armand Dubarry est journaliste, voyageur et romancier ; il a notamment contribué au *Journal des Voyages* et au *Musée des familles*. Henri Bourée est un lieutenant de la Marine, tandis que Charles Epry est propriétaire de l'entreprise Secretan, qui vend des instruments astronomiques. La démocratisation des savoirs de la mer ne semble donc pas concerner uniquement ceux qui les reçoivent, mais également ceux qui les diffusent. Louis Dollo, Louis Joubin, et Jules Richard[341] sont en revanche des figures scientifiques de premier plan.

Ajoutons que l'examen des collections au sein desquelles paraissent ces ouvrages laisse peu de doute quant au public visé : parmi elles, on retrouve la *Bibliothèque instructive*[342], la *Bibliothèque*

---

[333] DOLLO Louis, *La vie au sein des mers*, Paris, Baillière et fils, 1891.

[334] BARRAL Georges, *La Connaissance de la mer, notions populaires et positives sur les phénomènes maritimes et les richesses marines du globe terrestre,* Paris, Fischbacher, 1892. Remarquons que le titre de l'ouvrage est particulièrement explicite quant au public visé.

[335] DUBARRY Armand, *La Mer*, Paris, Jouvet et Cie, 1896. Nous pouvons également mentionner la publication, l'année précédente, de *La conquête de la mer*, ouvrage de Louis Ernault et Ernest Jaubert, et dont un chapitre est consacré à la vie abyssale et aux découvertes du *Challenger*, du *Talisman* et du *Travailleur* (ERNAULT Louis et JAUBERT Ernest, *La conquête de la mer*, Paris, G.Delarue, 1895).

[336] RICHARD Jules, *L'Océanographie*, Paris, Vuibert et Nony, 1907.

[337] JOUBIN Louis, *La vie dans les océans***,** Paris, Flammarion, 1912.

[338] ÉPRY Charles, *A la mer : des abîmes au rivage, chasses et pêches*, Paris, Plon Nourrit et Cie, 1912.

[339] BOURÉE Henri, *L'océanographie vulgarisée, de la surface aux abîmes*, Paris, Delagrave, 1913.

[340] Annie Lagarde confirme qu'à partir des années 1860, dans la presse quotidienne et hebdomadaire, la rédaction des rubriques scientifiques est de plus en plus confiée à des non-professionnels. Parmi ces vulgarisateurs, certains sont particulièrement prolifiques, comme Louis Figuier dont nous allons reparler. (LAGARDE Annie, art. cit., p. 140).

[341] Paléontologue, il est à l'origine de la « loi de Dollo », selon laquelle un membre ou un organe perdu pendant l'évolution ne peut pas réapparaître par la suite. Le fait qu'il s'intéresse aux fonds marins n'est donc pas un hasard, puisque ce milieu est intimement lié à la naissance et l'évolution de la vie sur Terre, nous allons le voir dans la dernière partie de ce mémoire. Président de la société zoologique de France à partir de 1905, Louis Joubin était titulaire d'une chaire au Muséum d'Histoire naturelle et professeur à l'Institut océanographique de Monaco, fondé par le prince Albert 1er. C'est d'ailleurs à lui que *La vie dans les océans* est dédié. Quant à Jules Richard, il est directeur du Musée océanographique de Monaco, fondé en 1910.

[342] *La Bibliothèque instructive* publie notamment les ouvrages du vulgarisateur Louis Figuier, figure particulièrement prolixe qui déclarait, en 1867, « La science est un soleil : il faut que tout le monde s'en approche pour se réchauffer et s'éclairer » (cité dans BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIXe siècle », art. cit*.,* p. 49).

scientifique contemporaine[343]*,* la *Bibliothèque de philosophie scientifique*[344]. Ajoutons-y également la *Bibliothèque des merveille*s, dirigée par l'océanographe Alphonse Berget, qui publie *Le Fond de la mer* de Louis Joubin en 1920[345]. Quant à *L'Océanographie* de Jules Richard, elle s'inscrit au sein d'une collection spécifique et « d'une réelle valeur scientifique[346] » chez l'éditeur Vuibert et Nony ; cette collection publie, chaque mois de novembre, un bel ouvrage illustré dont le thème varie d'année en année et passe de l'électricité à l'Indochine française, ou encore la navigation aérienne. Il en va de même pour Henri Bourée : au moment où son ouvrage paraît en 1913, les éditions Delagrave ont déjà publié, entre autres, *Une promenade au Pays de la Science*[347]*,* un *Traité élémentaire de Minéralogie pratique*[348], ou encore *Trente siècles de guerre navale,* tous illustrés en couleurs.

Parmi les auteurs, certains ont soin d'expliciter préalablement leur démarche et leurs intentions. Louis Dollo, reconnaissant l'immensité de son objet d'étude - la mer - avertit le lecteur : « Il est des cas où il faut savoir se borner. Nous nous limiterons donc aux faits les plus intéressants[349] ». L'année suivante, Georges Barral entend prévenir tout malentendu en déclarant, comme un aphorisme : « Vulgarisation n'est pas Vulgarité[350] ». Pour l'auteur, la mise d'un contenu théorique à la portée du plus grand nombre n'implique pas un quelconque appauvrissement de ce contenu. La simplification n'est pas la grossièreté ; c'est un point intéressant. Barral l'affirme : « [...] j'ai voulu composer une oeuvre claire, compréhensible, mais non point triviale[351] ». Il justifie avec ferveur l'existence d'une littérature de vulgarisation, et fait l'éloge de son efficacité : « [...] le seul livre de vulgarisation est utile à lire, qui vous apprend quelque chose en dehors et au-dessus des autres livres, qui synthétise les publications éparses, qui réunit les notions acquises, choisit les découvertes, indique les travaux, nomme les auteurs. Un tel livre doit être un consommateur de vérités[352] ».

---

[343] Au sein de cette collection, on retrouve l'ouvrage du marquis de Folin, *Sous les mers*, ainsi que *La lutte pour l'existence chez les animaux marins* (1889) de Léon Frédéricq, dont nous reparlerons.

[344] Fondée en 1902 par Ernest Flammarion, frère cadet de Camille Flammarion, un des plus importants vulgarisateurs de la deuxième moitié du XIXe siècle, la *Bibliothèque de philosophie scientifique* hérite d'une longue tradition d'édition populaire mais n'est pas considérée comme une bibliothèque de vulgarisation scientifique à proprement parler (MARPEAU Benoît, « La Bibliothèque de philosophie scientifique de Flammarion », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2010/4, n°57-4, p. 185).

[345] Dans l'avant-propos de cet ouvrage, Joubin écrit : « Voir, admirer, c'est bien ; mais « comprendre » devient un besoin impérieux. C'est pour répondre à cette question que la Bibliothèque des Merveilles a entrepris la publication de ses volumes illustrés, où seront exposés les côtés les plus prodigieux des conquêtes du génie humain, en des récits qui formeront, dans leur ensemble, un véritable *Roman de la Science* [...] » (JOUBIN Louis, *Le Fond de la mer*, Paris, Hachette, 1920, p. 5).

[346] RICHARD Jules, *L'Océanographie, op. cit.*

[347] Paru en 1908, cet ouvrage de Louis Rivière est riche de 140 illustrations. Il fera l'objet de cinq rééditions dans les décennies suivantes.

[348] Cet ouvrage de F. Leteur, préparateur à la Faculté des sciences, est publié vers 1900.

[349] DOLLO Louis, *La vie au sein des mers, op. cit.* p. 5.

[350] BARRAL Georges, *La Connaissance de la mer, op. cit.,* p. 7.

[351] *Ibid.,* p. 8.

[352] *Ibid*., p. 9.

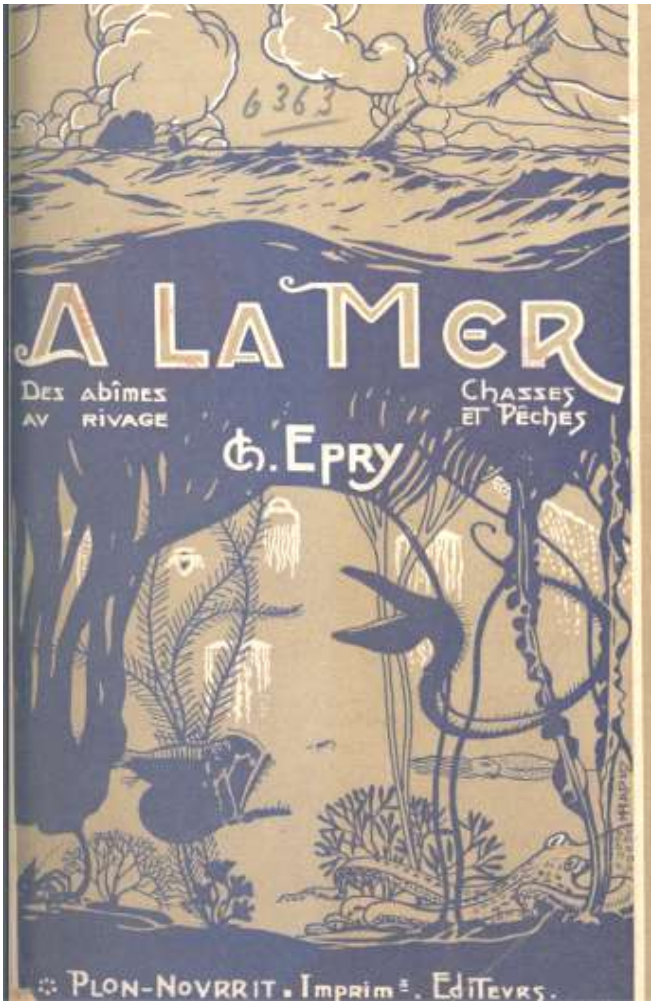


Fig.15 : Couverture de l'ouvrage *A la mer. Des abîmes au rivage, chasses et pêches*, de Charles Epry, publié en 1912[353]. Sous la surface des flots, on reconnaît les silhouettes désormais familières du Grandgousier-pélican, l'*Eurypharynx pelecanoides*, à droite, et du *Melanocetus Johnsonii* à gauche. Là encore, l'amalgame des fonds persiste : les bosquets de coraux et les longues algues, les Laminaires, cohabitent avec des espèces abyssales en dépit de toute vraisemblance scientifique. Le but est de constituer une image composite d'un fond unique, en juxtaposant ses pluralités et leurs caractéristiques respectives.

Les intentions des vulgarisateurs semblent également correspondre à une entreprise d'éducation populaire à large échelle[354]. En 1913, le prince Albert 1er de Monaco félicite Henri Bourée dans la préface de son ouvrage : « Vous préparez les gloires futures de la Science et vous joignez votre action au souffle qui entraîne l'élite des intelligences sur un champ où se livreront avant peu les seuls combats dignes de notre temps : ceux qui détruisent l'ignorance, l'erreur et le mensonge[355] ». Et l'auteur d'ajouter quelques pages plus loin : « Mon but, en écrivant ce livre, n'a pas été de publier un

[353] ÉPRY Charles, *A la mer : des abîmes au rivage, chasses et pêches*, *op. cit*.

[354] Voir à ce sujet BÉGUET Bruno, « Lectures de vulgarisation scientifique au XIXe siècle » dans BENSAUDE-VINCENT Bernadette (dir.) et RASMUSSEN Anne (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997, p. 51-68.

[355] BOURÉE Henri, *L'océanographie vulgarisée, de la surface aux abîmes*, *op. cit.,* p. 3. Bernadette Bensaude-Vincent ajoute que ces arguments du XIXe siècle légitimant la vulgarisation scientifique (le combat contre l'obscurantisme, la satisfaction de la curiosité, ou même l'argument d'un « besoin universel ») nous paraissent aujourd'hui tellement normaux, évidents et nécessaires que les chercheurs n'ont pas ou peu pensé à les problématiser, à interroger leurs fondements. (BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIXe siècle », *Réseaux*, vol.11, n°58, 1993, p. 49).

traité complet d'Océanographie [...]. J'ai simplement voulu résumer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des opérations courantes qui constituent la pratique d'une science nouvelle[356] ». Il conclut finalement : « J'ai en somme voulu faire preuve de vulgarisation[357] ». Quant à Jules Richard, il semble distinguer plusieurs « calibres » dans l'écriture vulgarisatrice : « Notre but a été de faire un livre de haute vulgarisation scientifique[358] ». Comment ce haut degré de vulgarisation est-il atteint ? L'auteur explique la marche à suivre : « En raison même du but poursuivi, nous avons dû laisser de côté ou ne présenter que très sommairement certaines questions difficiles, ou peu attrayantes, ou encore trop discutées ; de même la partie historique, développée dans d'autres ouvrages antérieurs bien connus, a été fortement réduite[359] ». Intéresser, instruire et plaire : tels sont les trois fondements qui appuient la vocation des ouvrages de vulgarisation scientifique de la deuxième moitié du XIXe et au début du XXe siècle[360].

Si l'on s'intéresse maintenant à l'ossature de ces ouvrages, on remarque qu'ils suivent la même logique structurelle. Leur propos commence généralement par une description des caractéristiques physiques de la mer - température de l'eau, profondeur des océans, répartition sur le globe, pénétration de la lumière, courants, topographie sous-marine, composition chimique et autres paramètres - avant d'aborder la vie marine, faune et flore, sous toutes ses formes. Une dernière partie est parfois consacrée à l'exploitation des ressources sous-marines, comme chez Dubarry, et tous les auteurs consacrent au moins un chapitre au moins à la vie abyssale. Certains auteurs, comme Louis Dollo, dans un souci de contextualisation historique, établissent également un tableau rétrospectif de la conception et l'étude de la mer, remontant jusqu'aux descriptions de Pline l'Ancien dans l'Antiquité[361]. Le ton employé est également révélateur : alors que des auteurs comme Frédol ou Mangin adoptaient un ton lyrique pour louer les merveilles de la nature quarante ans plus tôt, cette tendance évolue au tournant du siècle pour s'estomper progressivement[362]. Ce changement de ton est à mettre en rapport avec une évolution de la place dévolue à l'imaginaire dans les ouvrages de vulgarisation : alors que le dévoilement des fonds marins s'accélère, quel rôle peut-il encore avoir ? Pour certains de nos auteurs, la séparation entre la réalité des fonds marins et l'imaginaire des fonds marins doit être clairement énoncée. Charles Epry coupe court aux projections fantasmées : « À cette étape cependant, une déception guette ceux qui, lâchant la bride à leur fantaisie, s'attendent à

---

[356] *Ibid.*, p. 3.

[357] *Ibid*., p. 4.

[358] RICHARD Jules, *L'Océanographie, op. cit*., p. 5.

[359] *Ibid*., p. 5.

[360] LAGARDE Annie, « La vulgarisation scientifique au XIXe siècle : entre tradition encyclopédique et nouvelle forme romanesque , art. cit., p. 140.

[361] Le bilan rétrospectif de Dollo n'est d'ailleurs pas dénué d'un ton téléologique qui présente l'histoire de la connaissance des fonds marins comme une progression duale, de l'ignorance vers la lumière : d'abord un long chemin obscur, parcouru de superstitions et de mythes, auquel succède, au XIXe siècle, les premiers sondages et la découverte de l'existence d'une vie profonde.

[362] BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIXe siècle », art. cit., p. 53-54.

découvrir des paysages fantastiques. Le profil des grands fonds est extrêmement monotone[363] ». Il reprend l'idée selon laquelle les véritables merveilles n'ont plus besoin de l'imagination ; elles trouvent un meilleur support en la réalité : « Ce qu'offrent d'absolument merveilleux ces abîmes, ce n'est ni leur configuration ni les dimensions de leurs habitants [...] Ce qui frappe, c'est la prodigieuse plasticité de la cellule, de la matière vivante[364] ». L'idée d'une démesure des êtres profonds, si répandue dans les années 1860 et 1870, serait-elle en passe d'être rendue définitivement obsolète par l'avancée de l'océanographie ? L'imagination ne saurait toutefois être bannie complètement : face au caractère inévitablement lacunaire de leur très vaste objet d'étude - la mer - certains auteurs se tournent vers elle et sollicitent sa capacité à engendrer une réponse, quelle qu'elle soit, et à combler un vide. Louis Joubin explique ainsi à ses lecteurs, en 1912 : « Mais nous devons avant tout reconnaître combien nos connaissances positives sur ces grandes questions sont restreintes et combien souvent nous nous trouvons dans l'obligation de recourir aux théories et aux hypothèses purement imaginatives, faute de faits précis pour étayer une explication scientifique[365] ». Phrase tout à fait intéressante qui suggérerait l'idée d'un imaginaire complémentaire à la science rationalisante, et qui prendrait son relais face à l'inconnu, l'inexplicable. La science n'exclut pas l'imagination, tout comme l'imagination se nourrit de la science ; nous allons bientôt voir comment ce rapport de coexistence s'exprime dans la littérature de fiction. S'il ne rejette pas non plus la complémentarité entre science et imaginaire[366], Georges Barral fait part d'une réticence caractéristique vis-à-vis du merveilleux lorsqu'il affirme, à propos du titre de son livre : « J'aurais pu l'intituler La Science de la mer. C'eût été trop sérieux. J'avais pensé à Merveilles de la mer. C'eût été trop féerique. Physiologie de la mer aurait été un titre trop incomplet. Je me suis arrêté à celui de *Connaissance de la mer*, comme plus simple et plus approprié à la façon dont j'ai embrassé le sujet[367] ». Après les années 1880 en France, les termes « merveilles », « mystères », et même « monde » semblent disparaître des titres d'ouvrages grand public consacrés à la mer et ses profondeurs ; la pensée du merveilleux n'apparaît désormais valable qu'à condition de relever de l'observation scientifique de la nature et non plus d'un sentiment d'inspiration religieuse, esthétique, ou morale comme c'était souvent le cas dans les ouvrages de Mangin ou Frédol. Nous allons toutefois bientôt voir que ce « démerveillement » des fonds marins, au début du XXe siècle, ne se cantonne qu'à la sphère non-fictionnelle ; dans les romans et les récits enfantins, le merveilleux a encore de beaux jours devant lui. Avant d'aborder ce point, intéressons-nous d'abord à l'imaginaire enfantin dans le cadre scolaire.

---

[363] EPRY Charles, *A la mer, op. cit.*, p. 11-12.

[364] *Ibid*., p. 12.

[365] JOUBIN Louis, *La vie dans les océans, op. cit.,* p. 1-2.

[366] Comparant son ouvrage à *La Mer* de Michelet (1861), *La Mer* de Richepin (1886), et *Les Poèmes de la mer* d'Autran (1852), Barral affirme : « L'un est fait pour l'imagination ; l'autre pour la passion; le troisième pour le recueillement. Le mien est destiné à l'instruction » (BARRAL Georges, *La Connaissance de la mer, op. cit.*, p. 31). C'est dans ce rapport d'une quadruple complémentarité que son ouvrage est pensé.

[367] *Ibid*., p. 10-11.

B. Les fonds marins expliqués aux enfants

Dans le cadre scolaire comme dans le cadre familial, enfants et adolescents disposent de différents supports à travers lesquels ils peuvent accéder à une connaissance des fonds marins. Voyons tout d'abord comment cet espace-extrême, ses caractéristiques et ses habitants sont enseignés dans le cadre de l'école.

Dès la fin des années 1880, les enseignements primaire et secondaire sont marqués par les découvertes du *Travailleur* et du *Talisman*, et l'influence durable des ouvrages de Filhol, Perrier, et Folin, là encore, ne s'y dément pas. Les fonds marins font progressivement leur entrée dans l'enseignement des sciences naturelles. La presse dédiée à l'instruction constitue un premier relais de transmission de ces connaissances[368]. Avant de les diffuser, elle justifie d'abord leur enseignement ; la *Revue pédagogique,* par exemple, invoque l'intérêt collectif que les fonds marins sembleraient « naturellement » susciter : « Toutes les questions relatives à ce qui se passe au fond des mers sont de celles qui, par leur nature même, éveillent le plus la curiosité. Personne en présence de l'océan n'a manqué, en effet, d'être animé du puissant désir de connaître ce qui existe dans les profondeurs de cette immense masse liquide[369] [...] ». L'article mentionne l'*Eurypharynx* « ce poisson fantastique découvert par le *Travailleur*[370] » et confirme son omniprésence dans les travaux relatifs aux fonds marins en ajoutant qu'il est « si souvent représenté[371]». Un lien est aussi établi avec le passé, car « les récents dragages ont pleinement mis en évidence le caractère ancien de cette faune profonde si longtemps méconnue[372] ». Cette association entre un milieu (le fond de la mer), un phénomène (l'apparition de la vie sur Terre) et une période de temps (le début de l'ère primaire géologique) est une constante dans les sources scolaires comme dans les ouvrages de vulgarisation. Examinons quelques périodiques d'enseignement pour tenter de cerner la construction d'une histoire événementielle des fonds marins, façonnée par la répétition de grands thèmes, d'événements majeurs, et de grandes figures[373]. Ces périodiques semblent agir en relais de ce discours codifié enseigné aux élèves. En 1887, dans *L'Education Nationale : journal général de l'enseignement*, le zoologiste Rémy Perrier, frère cadet d'Edmond, consacre un article aux explorations sous-marines. Comme dans les préambules des ouvrages de vulgarisation pour adultes, dont il reprend la structure interne, l'article passe en revue tous les grands chapitres de l'aventure des fonds marins. Son propos débute par un bref aperçu historique -

---

[368] Parmi ces supports pédagogiques, nous avons déjà mentionné, dans le deuxième chapitre, les *Cahiers d'enseignement illustrés* et leur leçon sur les trouvailles du *Travailleur* et du *Talisman* en 1884. Il en existe bien d'autres que nous allons examiner au sein de cette sous-partie.

[369] *La Revue pédagogique*, « Les récents progrès de nos connaissances océanographiques » par Charles Vélain, le 15 avril 1893, p. 1. Notons l'utilisation du terme « océanographiques », qui semble indiquer une pénétration du terme dès les années 1890.

[370] *Ibid.*, p. 2.

[371] *Ibid*., p. 2.

[372] *Ibid.*, p. 6.

[373] Précisons également que la grande majorité des contributeurs à ces revues est issue de la sphère scientifique et adapte son propos au lectorat.

et particulièrement linéaire - de la connaissance de cet espace. Tous les grands thèmes sont convoqués et s'enchaînent méthodiquement : d'abord la théorie azoïque de Forbes, puis le repêchage du câble brisé et la découverte subséquente d'une vie profonde. S'ensuit l'incontournable expédition du *Challenger*, « la plus mémorable et la plus féconde en grands résultats relatifs à l'étude du fond des mers[374] » puis la mention des campagnes françaises du *Talisman* et du *Travailleur* ; le tout résumé en moins d'une demi-page[375]. Le dernier paragraphe est aussi l'occasion de clore l'article sur une notion fondamentale dans l'enseignement de l'histoire naturelle : le transformisme. L'auteur affirme ainsi : « Tous ces caractères de la faune abyssale montrent bien comment on peut, très souvent, déduire la présence de telle ou telle particularité organique des conditions spéciales imposées par le milieu extérieur[376] [...] ». Dans le prolongement de cet exemple, c'est aussi l'idée d'une mise en application du raisonnement par induction qui transparaît à travers cet article. D'autres périodiques d'enseignement témoignent d'un usage de procédés discursifs et rhétoriques dans la transmission des savoirs relatifs aux fonds marins. En septembre 1912*, L'École Nouvelle,* une revue hebdomadaire consacrée à l'enseignement primaire, diffuse la retranscription de quatre conférences données par le zoologiste et pédagogue Maurice Caullery au sujet de « La vie marine[377] ». La rhétorique du savant est habile, fourmillant de comparaisons en tous genres, d'exemples concrets et d'anecdotes[378]. Caullery guide son public par un ensemble de procédés oratoires. De plus, on sait que sa démonstration est appuyée « en direct » par une projection d'images (dont le lecteur, toutefois, ne profite pas) : « Je vous parlerai surtout des animaux ; mais ce que vous voyez en ce moment sur l'écran, ce ne sont pas des animaux, ce sont des végétaux[379] [...] ». La fonction médiatrice de l'image, mobilisée ici, est fondamentale en ce qu'elle permet à la science d'investir l'espace public[380]. L'image s'avère un médium particulièrement utile pour aborder la partie technique des opérations de sondage et de dragage ; Caullery mentionne « les engins que j'ai fait défiler devant vous à la première conférence[381] ». Et comme Rémy Perrier, Caullery structure sa démonstration en plusieurs axes

---

[374] *L'Education Nationale : journal général de l'enseignement*, « Les Explorations sous-marines » par Rémy Perrier, n°13 de la 1ère année, le 30 juin 1887, p. 154.

[375] Le botaniste Henri Coupin est tout aussi expéditif lorsqu'il écrit, en 1912 : « La communication d'Alphonse Milne-Edward à l'Académie des sciences eut un retentissement considérable, car elle montrait de façon péremptoire que la vie existait là où on la croyait impossible. De là à explorer les grands fonds pour leur arracher leurs secrets, il n'y avait qu'un pas ; il fut franchi, non pas, comme on le croirait, par la France mais par l'Angleterre [...] » (COUPIN Henri, *Les animaux excentriques* [chapitre VII « Les êtres étranges du fond des mers »], Paris, Vuibert, 1912, p. 72).

[376] *Ibid.*, p. 156.

[377] *L'Ecole Nouvelle,* « La vie marine » par Maurice Caullery, du n°49 à 52 de la 15e année, du 7 au 28 septembre 1912.

[378] N'oublions pas, toutefois, que cet article est la retranscription écrite d'une intervention orale ; un écart, même léger, entre les deux versions n'est donc pas impossible ; quoi qu'il en soit, la construction de l'article paraît produire un effet efficace qui ne devait pas être loin de l'intention de Caullery.

[379] *L'Ecole Nouvelle,* « La vie marine » par Maurice Caullery, n°51, le 21 septembre 1912, p. 688.

[380] JOSCHKE Christian, « Images et savoirs au XIXe siècle », *Perspectives*, n°3, 2007, p. 443-458.

[381] *L'Ecole Nouvelle,* « La vie marine » par Maurice Caullery, n°52, le 28 septembre 1912, p. 678.

thématiques qui rappellent, là encore, l'organisation des manuels de vulgarisation[382]. Caullery lui-même admet, en conclusion, la nécessité de ce regroupement thématique : « J'espère que je ne vous ai pas étourdis par la quantité de faits que j'ai cités. J'ai cherché à les grouper toujours autour de quelques grandes idées[383] ». Dans un message final aux jeunes élève, il rappelle la triple complémentarité qui unit l'écoute, la lecture, et l'observation par soi-même : « Ce n'est pas avec ces quelques conférences que vous êtes armés suffisamment sur la question de la vie marine ; mais vous trouverez facilement des livres de vulgarisation, et vous pourrez passer un moment agréable à essayer de vérifier quelques-unes de ces choses que vous trouverez dans ces livres, ou dans quelques souvenirs de ces conférences[384] ». D'autres auteurs mentionnent aussi un quatrième moyen : l'imagination. Ce point mérite que nous dérogions exceptionnellement à notre cadre chronologique pour examiner un ouvrage publié en 1920 par un auteur que nous connaissons bien désormais : *Le fond de la mer*, de Louis Joubin[385]. Joubin reprend un discours analogue à celui qu'il tenait huit ans plus tôt dans *La vie dans les océans* : « Les documents que la science nous fournit se réduisent aux échantillons rapportés par la sonde [...] il nous faut, à l'aide de ces documents épars, reconstruire dans notre esprit une notion générale sur la structure et l'aspect de ces régions inaccessibles[386] ». L'idée d'un rapport complémentaire entre la science et l'imagination persiste. Mais contrairement au précédent ouvrage, Joubin insuffle ici un ton ludique qui ne laisse aucun doute quant au public visé : « Agissons donc, puisque nous ne pouvons faire mieux, comme si quelque fée nous concédait le pouvoir de respirer et de voir clair dans ces eaux obscures ». La figure de la fée, figure de fantaisie et de magie, revient quelques lignes plus loin : « Eh bien, ne regrettons pas que les fées aient renoncé à fréquenter notre misérable planète ! Les plus arides plaines du Sahara sableux sont, à côté de ces paysages abyssaux, des terres merveilleuses [...] ». Les comparaisons sont également de vigueur pour faciliter l'intelligibilisation du milieu encore assez « vaporeux » que sont les fonds marins du point de vue des enfants : « Le fond de l'Océan n'est donc qu'une immense plaine plate, recouverte d'une couche de poudre humide analogue à du ciment qui aurait oublié de durcir ». Le recours à la comparaison s'observe aussi dans d'autres supports d'enseignement. Un manuel de zoologie destiné aux classes de sixième, paru aux alentours de 1910, consacre une demi-page aux trouvailles du *Travailleur* et du *Talisman* - on constate leur résonance vingt-cinq ans après - et affirme que l'*Eustomias obscurus* sonde son environnement grâce à son filament «comme un aveugle avec son bâton[387] ».

Il est également intéressant de constater l'influence durable d'Henri Filhol, et de son ouvrage *La Vie au fond des mers,* qui semble s'imposer comme référence dans le cadre scolaire au tournant du siècle.

---

[382] Au début du XXe siècle, l'enseignement des sciences naturelles reste intimement lié à celui de la géographie physique ; les longs développement sur les caractéristiques physiques des mers et des océans en témoigne

[383] *Ibid.,* p. 683.

[384] *Ibid.,* p. 683.

[385] JOUBIN Louis, *Le fond de la mer,* Paris, Hachette, 1920.

[386] *Ibid.*, p. 17-18. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent dans le texte.

[387] *Zoologie : Histoire des animaux*, par Frère Gabriel-Marie, Classe de 6ème, Premier cycle, Tours, A.Mame et Fils, v.1910, p. 219.

Une série de vues sur verre, un autre support pédagogique associant une image projetée à un petit texte descriptif, datée de 1900, en témoigne. La série reprend exactement les mêmes illustrations de l'ouvrage de Filhol publié une quinzaine d'années auparavant. L'image du *Malacosteus niger* phosphorescent (**Fig.16**) par exemple, ou de la fameuse étoile de mer *Brisinga* (**Fig.17**) sont strictement identiques à celles de 1885. Les configurations de l'image initiale ont été modifiées pour servir un support d'enseignement précis. La notice descriptive qui accompagne ces images projetées est rédigée par le botaniste Henri Coupin et fonctionne en dialogue avec l'observation de la vue. Les phrases sont volontairement courtes et simples ; il semble n'y avoir d'autre but que de se mettre à hauteur d'enfant. Coupin écrit notamment, pour la vue n°14 qui représente le *Macrurus globiceps* à l'énorme tête une phrase intéressante résumant l'essence de la faune abyssale : « La couleur, la bizarrerie des formes, la présence dans certains cas d'organes de phosphorescence ou d'organes tactils, l'atrophie des organes de la locomotion, permettent de reconnaître, à première vue, les poissons pris à des profondeurs considérables[388] ».

Pour le reste, Crustacés et autres, on retrouve les descriptions habituelles : le *Colossendeis,* cette araignée démesurée que nous décrivait le guide de l'exposition en 1884, est encore comparé à un « géant[389] » tandis que les *Brisingae* sont toujours de « brillantes astéries, d'un beau rouge orangé[390] » De même, la crevette *Nematocarcinus* n'a pas changé depuis l'exposition : elle paraît être *«* montée sur des échasses[391] ». Une douzaine d'années plus tard, le même Henri Coupin publie *Les animaux excentriques*, au sein duquel il consacre un chapitre aux « êtres étranges du fond des mers[392] ». Le ton se fait parfois plus libre, comme quand l'auteur évoque les étoiles de mer *Brisingae* : « ce sont de véritables merveilles de la mer qui émettent une lueur phosphorescente magique[393] ». Plus loin, il légende l'illustration du *Malacosteus niger* en ces termes ludiques : « Ce poisson est pourvu en avant de plaques phosphorescentes. Les animaux qui le voient approcher le prennent peut-être pour une automobile. Coing ! Coing[394] ! ». Quant au *Stomias Boa* et son enveloppe lumineuse, la description en est presque comique : « Le stomias, ou un nouveau moyen de s'éclairer que voudraient bien connaître les miséreux qui ne peuvent se payer un demi-litre de pétrole ou même une bougie de deux sous[395] ». Citons une dernière légende amusante, celle de l*'Eustomias obscurus* : « L'Eustomias ou l'art de pêcher en eau trouble. Un rival des agents d'affaires véreux[396] ». Coupin marie la connaissance théorique à un ton ironique pour proposer une approche ludique du sujet. Terminons avec le cadre scolaire en citant deux manuels d'histoire naturelle : le *Cours complet d'histoire naturelle à l'usage*

---

388 COUPIN Henri, *« La vie au fond des mers ». Notices sur les vues*, Melun, 1900, p. 11.
389 *Ibid*., p. 14.
390 *Ibid.*, p. 14.
391 *Ibid.*, p. 14-15.
392 COUPIN Henri, *Les animaux excentriques* [chapitre VII « Les êtres étranges du fond des mers »], Paris, Vuibert, 1912, p. 72-80).
393 COUPIN Henri, *Les animaux excentriques, op. cit.,* p. 74.
394 *Ibid*., p. 75.
395 *Ibid.*, p. 75.
396 *Ibid.*, p. 75.

des lycées et collèges de Ferdinand Faideau, publié en 1907[397], et l'*Enseignement secondaire des jeunes filles : 1ère année d'histoire naturelle*[398], de Faideau également, en 1913. Les leçons d'histoire naturelle portant sur la mer et ses habitants sont plus sommaires chez les jeunes filles. Dans l'ouvrage de 1907 en revanche, une double page est consacrée aux êtres des profondeurs, avec leur plus fameux représentant, l'*Eurypharynx pelecanoides,* en guise d'illustration.

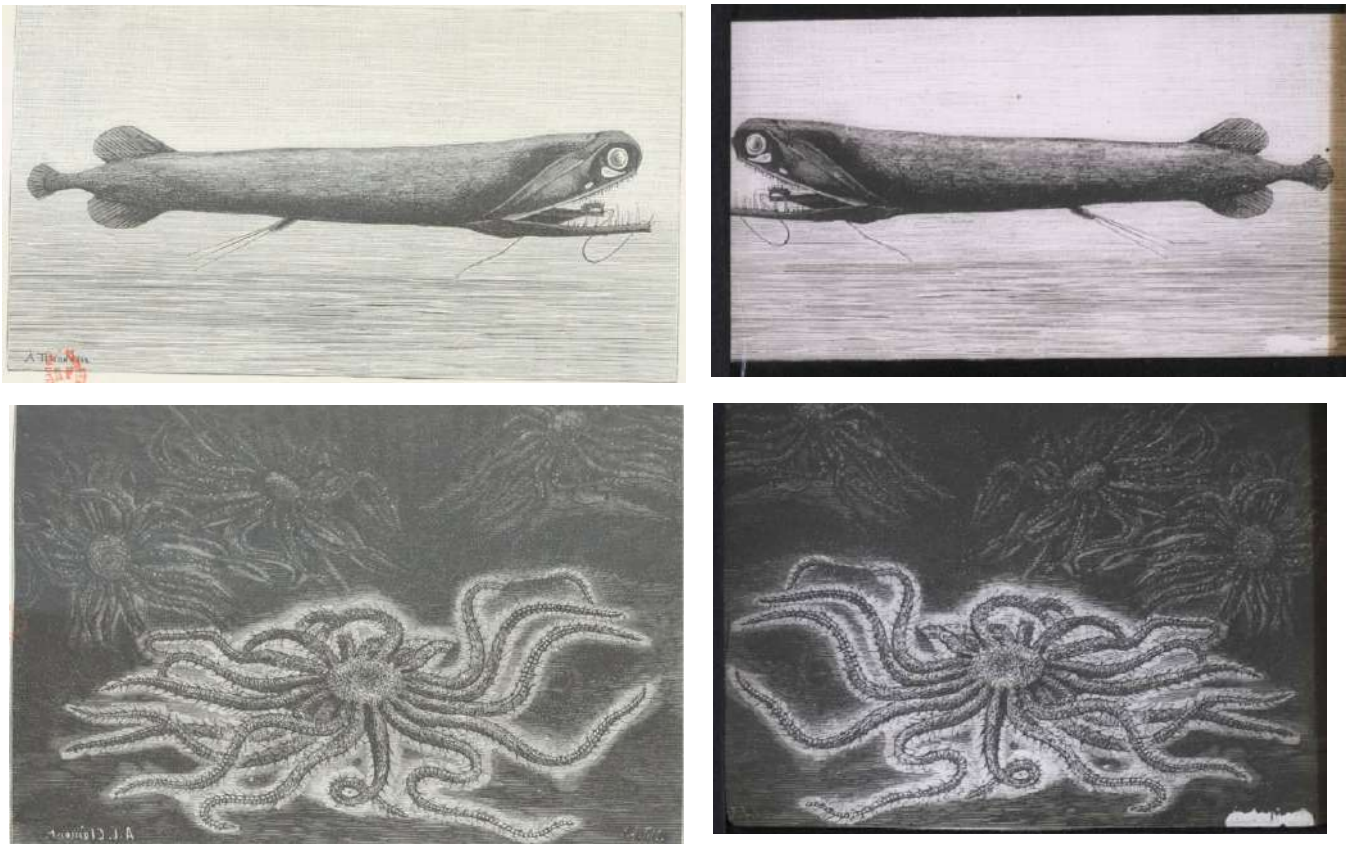


Fig. 16 (en haut) : à gauche, illustration du *Malacosteus niger*, poisson abyssal phosphorescent, dans *La Vie au fond des mers* d'Henri Filhol en 1885[399]. A droite, la même image est reprise pour devenir une vue sur verre projetée dans le cadre scolaire[400].
Fig. 17 (en bas) : à gauche, illustration de la *Brisinga elegans* dans l'ouvrage de Filhol en 1885[401]. Elle devient la vue n°24 dans la série des vues sur verre d'Henri Coupin, quinze ans plus tard (à droite)[402]. Dans les deux cas, comme pour les vingt-quatre autres vues qui composent la série, les images sont strictement les mêmes. L'ouvrage de Filhol semble s'être imposé comme une référence.

[397] FAIDEAU Ferdinand, *Cours complet d'histoire naturelle à l'usage des lycées et collèges*, éditeur ?, Paris, 1907.
[398] ROBIN Auguste et FAIDEAU Ferdinand, *Enseignement secondaire des jeunes filles : 1ère année d'histoire naturelle (zoologie élémentaire, notions de botanique)*, Paris, éditeur inconnu, 1913).
[399] FILHOL Henri, *La Vie au fond des mers, op. cit*., p. 85.
[400] « La vie au fond des mers », série de 26 vues sur verre, vue n°9, 1900.
[401] FILHOL Henri, *La Vie au fond des mers, op. cit*., p. 217.
[402] « La vie au fond des mers », série de 26 vues sur verre, vue n°24, 1900.

En dehors du cadre strictement scolaire, les enfants peuvent aussi accéder à la connaissance des fonds marins par le biais de la sphère familiale. Dès janvier 1884, alors que l'exposition du Muséum bat son plein, un numéro du *Musée des familles* avait consacré à la faune abyssale sa rubrique « La science en famille[403] » ; on y retrouvait les descriptions, accompagnées d'illustrations, des plus fameuses trouvailles du *Talisman* et du *Travailleur*.

En 1909, un numéro des *Veillées des chaumières*, publication dédiée au lectorat populaire, choisit de consacrer un article aux « profondeurs inconnues » car « l'océanographie, cette belle science nouvelle, a besoin d'être vulgarisée ; jusqu'ici, son étude a paru très abstraite, car elle n'a été entreprise que dans un but essentiellement scientifique[404] ». Le propos de l'article comporte de nombreuses similitudes avec la notice descriptive d'Henri Coupin destinée aux jeunes élèves ; en outre, l'auteur affirme s'être appuyé sur *L'Océanographie* du Dr Richard, examiné plus haut. Ainsi, en «suivant les principes de la méthode scientifique aussi simplifiée que possible[405] [...] », l'auteur espère éveiller un intérêt chez ses lecteurs, ou au moins les familiariser avec une vie sous-marine de plus en plus scrutée.
Enfants et adolescents peuvent également lire le *Magasin d'éducation et de récréation*, né de la collaboration entre Jules Verne, son éditeur Pierre-Jules Hetzel et le pédagogue Jean Macé, et propose lui aussi - son titre l'indique - un habile mélange entre instruction et divertissement en publiant à la fois des romans-feuilletons fictionnels et des articles à visée didactique[406]. Un numéro de 1876 consacré aux explorations sous-marines annonce déjà, sous la forme de récit rétrospectif, la démystification « conquérante » de l'abîme (alors que le *Challenger* est à peine rentré en Angleterre). L'auteur raconte : « Les naturalistes ont fait récemment la découverte d'un nouveau monde plus vaste à lui seul que tous les autres ensemble : c'est le monde sous-marin. Dans ces abîmes dont notre ignorance faisait une province de la mort, la vie maintient son empire[407] ». L'abîme, presque au même titre que l'Amérique de Colomb, s'inscrirait dans la lignée des grandes découvertes et signifierait un élargissement du monde connu. La conquête physique s'accompagnerait d'une conquête intellectuelle. L'auteur poursuit avec l'analogie des grandes découvertes de l'époque moderne, analogie d'autant plus pertinente que les enfants la connaissent bien : « Au premier rang des *Conquistadores* de ce nouveau monde sont les Anglais ; comme au premier rang des expéditions faites par ceux-ci sont celles du *Porcupine* en 1869 et en 1870, et celle du *Challenger* en 1872[408] ». Le recours à la comparaison est

---

403 *Le Musée des familles*, « La Science en famille », par Louis Balthazard, n°1 de la 51e année, le 1er janvier 1884, p. 183-186. Les premières lignes de l'article évoquent l'exposition du Muséum et la qualifient d'« unique en son genre et superlativement intéressante » (*ibid*., p. 183)

404 *Les Veillées des chaumières*, « Autour de la science : dans les profondeurs inconnues » par B. de la Prévostière, n°87 de la 32e année, le 1er septembre 1909, p. 692.

405 *Ibid.*, p. 692.

406 Le sous-titre du journal est d'ailleurs « Journal de toute la Famille ».

407 *Le Magasin d'éducation et de récréation,* « L'Exploration des fonds de mer », par Pierre Noth*,* tome XXIII, le 1er janvier 1876, p. 297.

408 *Ibid.*, p. 297. N'oublions pas qu'au moment où l'auteur écrit, les campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* n'ont pas encore vu le jour.

encore de vigueur lorsque l'auteur, évoquant les « merveilles entièrement nouvelles[409] » remontées par le *Challenger,* cite les pinces d'un crustacé des profondeurs, « hérissées d'une telle multitude de dents qu'elles ressemblent à des mâchoires de crocodiles » ou celles d'un autre spécimen qui sont, au contraire, « si délicates et douées d'un toucher si exquis qu'on les compare à des doigts de femme ». Si l'imagination continue d'être mobilisée pour enfanter ainsi des analogies diverses et variées, et assurer une accessibilité des fonds marins au jeune public, sa place se voit toutefois reconfigurée par l'avancée des sciences de la mer et des techniques qui permettent leur application. Au tournant du siècle, un nouveau rapport entre science et imaginaire semble apparaître dans la culture populaire française.

C. ***La fantaisie évanouie ?***

Avec le dévoilement partiel mais inédit de la vie en profondeur, les bornes de l'imaginaire s'élargissent pour intégrer une nouvelle réalité des fonds marins. La place de l'imaginaire change, elle est en quelque sorte réaménagée pour laisser aux avancées scientifiques et théoriques un nouvel espace. Avec les progrès rapides de l'océanographie, certaines représentations mentales, valables quelques décennies plus tôt, se voient disqualifiées ou en tous cas diminuées par le pouvoir démystificateur de la science. A partir des années 1880, la littérature fictionnelle, et en particulier celle dédiée aux enfants et aux jeunes, devient le principal canal de survivance d'un imaginaire fantastique des fonds marins. Elle conserve encore le privilège de s'affranchir d'une certaine vraisemblance scientifique. Dans *Un drame au fond de la mer,* publié en 1885 alors que le *Travailleur* et le *Talisman* triomphent et que leurs résultats ont déjà été diffusés, Richard Cortambert fait parler Henri, le plongeur héroïque du récit : « On ne peut soupçonner les panoramas étranges, fantastiques, qui se cachent dans ces abîmes [...] Dans les parties les plus basses, la vie n'a pas complètement disparu, il y a des êtres, partout la végétation se montre[410] ». Qui d'autre qu'un auteur de fiction aurait pu, en 1885, écrire qu'au fin fond de la mer la végétation était encore abondante, alors que le contraire était reconnu et admis depuis plus d'une trentaine d'années ? La suite de l'histoire réserve bien d'autres surprises et révèle la survivance près d'un demi-siècle plus tard, des représentations mentales examinées au début de ce mémoire. Alors que les courageux scaphandriers pénètrent les flots, l'image de la mer engloutissante ressurgit : « La mer s'ouvrit et se reforma sur eux avec ce majestueux dédain qu'elle met à abattre le tas de sable élevé par l'enfant sur la grève[411] ». Dans son prolongement logique, l'image du fond-cimetière lui succède : « Il se fit alors un silence de mort dans l'équipage. Tous les coeurs étaient serrés. L'imagination faisait entrevoir ce que les yeux ne pouvaient discerner. En face de chaque esprit, se dressait le spectre d'un de ces hommes à l'instant même si pleins de vie[412] ». Après plusieurs heures

[409] *Ibid.,* p. 300. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte.
[410] CORTAMBERT Richard, *Un drame au fond de la mer,* Paris, F. Roy, 1885, p. 138.
[411] *Ibid.*, p. 63.
[412] *Ibid.*, p. 63.

d'une « anxiété poignante[413] », les scaphandriers finissent par remonter à la surface, mais l'un de leurs compagnons a disparu. Le matelot Dick, encore sous le choc des événements, raconte son expérience sous-marine : « Parvenus à une centaine de brasses au-dessous du niveau de la mer, la nuit commença à se faire autour de nous; nous entrâmes d'abord dans une espèce de crépuscule rougeâtre, puis les eaux parurent s'épaissir ; tout devint sombre ; nous fûmes définitivement environnés de ténèbres comme dans une nuit profonde[414] ! ». Là encore, l'exactitude scientifique est complètement secondaire : cent brasses équivalent environ à 180 mètres : à cette profondeur, la lumière solaire peut encore pénétrer. En outre, à la fin du XIXe siècle, un scaphandrier ne peut espérer descendre au-delà d'une quarantaine de mètres sous les flots. Mais quelle importance ces contresens peuvent-ils avoir pour des personnages désireux d'accomplir « une tentative surhumaine : descendre à plus de mille mètres au-dessous du niveau de la mer[415] » ? Dick poursuit son récit et décrit sa rencontre avec l'étrange faune des profondeurs : « Emportés par notre poids, nous descendons toujours : d'énormes poissons, des serpents, des salamandres, surpris de voir leur demeure envahie, prennent la fuite et glissent autour de nous[416] ». Des serpents et des salamandres à 200 mètres sous l'océan ? L'auteur aurait pu s'appuyer sur une description scientifique de la faune pélagique, pour donner une tonalité réaliste au récit ; il a visiblement choisi de s'en affranchir au contraire. Incontournable, le thème de la bizarrerie revient encore et toujours : « J'ai vu des monstres hideux, aux formes inconnues dans les zones plus hautes de l'Océan[417] » affirme Dick. Une illustration traduit en image le récit de cette surprenante rencontre (**Fig.18**). Difficile d'identifier les êtres qui entourent le scaphandrier, car l'image n'est pas très nette et la physionomie des spécimens ne nous facilite pas la tâche ; néanmoins, il semblerait que la créature de droite soit hybride, comme un poisson au museau de chien, avec des cornes sur le haut du crâne. Son compagnon de droite est tout aussi déroutant : quelle est cette forme en enfourchure qu'il pointe vers le scaphandrier ? Les yeux de ces êtres semblent vides, probablement aveuglés par l'agressive lumière de la lampe ; au milieu de tout ce monde, le scaphandrier apparaît véritablement comme un corps étranger. Quelles que soient ces créatures, il est clair qu'elles ne ressemblent pas aux spécimens ramenés par le *Travailleur* et le *Talisman*, mais plutôt à ceux que les hôtes du Nautilus croisaient quinze ans plus tôt[418].

---

[413] *Ibid.,* p. 64.
[414] *Ibid.*, p. 72.
[415] *Ibid.,* p. 61.
[416] *Ibid.,* p. 72-73.
[417] *Ibid*., p. 73.
[418] Précisons toutefois que Jules Verne, lui, ne bénéficiait pas en 1870 des trouvailles du *Challenger*, ni du *Travailleur,* et du *Talisman*. Sa représentation des spécimens profonds était donc inévitablement conditionnée par les limites de son horizon mental. Richard Cortambert, lui, fait un choix en rejetant l'imagerie abyssale scientifique des années 1880. Ce choix est d'autant plus manifeste quand on le compare à l'affiche des « Secrets de Monsieur Synthèse » vue plus haut, produite à la même époque, et qui, elle, intègre à son décor visuel des spécimens découverts par le *Travailleur* et le *Talisman.*



Fig. 18 : Dick le matelot est aussi scaphandrier : lors de sa descente dans les profondeurs de la mer, il rencontre une faune des plus étranges, qui n'a pas grand chose à voir avec les spécimens dragués par le *Travailleur* et le *Talisman*. Remarquons notamment la physionomie étonnante, voire hybride, du poisson à cornes sur la droite. La lampe, symbole de savoir et de conquête, dissipe les ténèbres et leurs mystères. Illustration pour *Un drame au fond de la mer* de Richard Cortambert, 1885[419].

Cette faune étrange semble s'affranchir de la nouvelle imagerie abyssale réelle qui, comme on l'a vu, pénètre au même moment dans les ouvrages et la presse de vulgarisation ainsi que dans les manuels scolaires et même certains récits enfantins. Il semblerait donc que ce soit un parti-pris de l'auteur. Ce dernier choisit d'ailleurs de prolonger l'image du fond-cimetière en imaginant la rencontre entre Dick et un cadavre englouti (**Fig.19**). Le matelot raconte : « [...] nous nous préparions à remonter, lorsqu'en m'avançant, je touchai quelque chose qui se mit à se balancer de droite et de gauche. Je regarde et je vois, non sans stupeur, un cadavre debout et le boulet aux pieds. La figure, les vêtements étaient bien conservés. C'était évidemment quelque malheureux mort dans un navire et jeté, comme tant d'autres, à la mer[420] ». Toutefois, la véritable étrangeté ne réside pas dans cette apparition fantomatique, mais plutôt dans la surprenante note de bas de page ajoutée par l'auteur : « On sait que la mer, dans ses profondeurs, fait subir aux morts une sorte d'embaumement. Tous les cadavres lancés, un boulet aux pieds, se tiennent debout au fond des eaux : les traits sont aussi bien conservés que le jour de leurs

[419] *Ibid.*, p. 65.
[420] CORTAMBERT Richard, *Un drame au fond de la mer, op. cit.*, p. 74.

funérailles[421] ». Intriguante remarque, dont on ne sait si elle relève du sérieux ou de la fantaisie… Les fonds marins auraient-ils un pouvoir cryogénique, voire surnaturel[422] ?



Fig. 19 : Dick, la lampe à la main, est frappé par une apparition fantomatique : un cadavre parfaitement conservé flotte devant lui, un boulet aux pieds... La réalité du naufrage et de l'engloutissement se confond avec l'idée fantaisiste d'une conservation miraculeuse des corps au fond de la mer. Illustration dans *Un drame au fond de la mer* de Richard Cortambert[423].

La presse enfantine témoigne elle aussi de la survivance d'une mythification des fonds marins. Les récits publiés dans *Le Jeudi de la jeunesse* en offrent un exemple intéressant. *Les aventures de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-l'air*, petite bande dessinée-feuilleton parue entre le 2 mai et le 20 juin 1907, met en scène le périple de Jean-la-Frousse, jeune garçon pas très courageux, au fond de la mer[424]. L'idée ancienne d'une démesure inhérente aux fonds marins n'a pas disparu : Jean découvre avec stupeur des « anémones et des étoiles de mer d'une dimension extraordinaire[425] » et des

[421] *Ibid*., p. 74.
[422] Cette image du « fond-cimetière », où la profondeur se voit dotée d'un miraculeux pouvoir de conservation, est explorée plus en détails dans le Chapitre 7 de ce mémoire.
[423] CORTAMBERT Richard, *op.cit.*, p. 69.
[424] *Le Jeudi de la jeunesse*, « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », par Nadal, n°158 à 165 de la 4e année, du 2 mai au 20 juin 1907, (p. 1-2 ; p. 17-18 ; p. 33-34 ; p. 49-50 ; p. 65-66 ; p. 81-82 ; p. 97-98 ; p. 113-114).
[425] *Le Jeudi de la jeunesse*, « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », n°158 de la 4e année, le 2 mai 1907, p. 1.

« monstrueuses méduses[426] ». Mais contrairement à d'autres récits enfantins cités précédemment, les spécimens abyssaux dragués par le *Travailleur* et le *Talisman* ne sont pas plus convoqués ici que chez Cortambert. A leur place, Jean-la-Frousse découvre une créature totalement fantastique, « un petit être des plus étranges» qu'il décrit comme « une sorte de Nain aux membres tordus comme du vieux bois, à la tête énorme et grotesque[427] ». Il poursuit sa route et croise « un monstre hideux, invraisemblable[428] ». Le choix de cet adjectif est tout à fait révélateur d'une certaine pensée du monde-*autre* : les créatures des fonds marins sont invraisemblables, car on présume qu'elles ne ressemblent précisément à rien. Surpris, Jean s'interroge : « Qu'était-ce que cela encore ? Un des monstres inconnus de l'abîme, qui en contenait tant[429] ? » **(Fig.20)**. Cette vision d'un abîme infernal et désordonné se retrouve dans l'absurdité des monstres eux-mêmes : la créature que Jean a rencontrée présente une queue de cochon, des bras et pinces de crabes, des pattes de chien, un dos à crête de poisson, et une tête de mollusque. Quelques pages plus loin, Jean croise encore, comme dans une vision hallucinante, un poisson-cheval à lunettes, un poisson-chèvre aveugle, un poisson-tortue à mains d'hommes, et une créature bicéphale mi-humaine mi-carnassière… **(Fig.20)**.



Fig. 20 : Trois scènes extraites des « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », bande-dessinée réalisée par Nadal et parue dans *Le Jeudi de la jeunesse* en 1907[430]. Là encore, les spécimens abyssaux réels sont délaissés pour privilégier des êtres volontairement fantastiques. La nature n'avait manifestement pas assez d'imagination…

[426] *Ibid*., p. 2.
[427] *Ibid.*, p. 1.
[428] *Le Jeudi de la jeunesse*, « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », n°159 de la 4e année, le 9 mai 1907, p. 17.
[429] *Ibid*., p. 18.
[430] *Le Jeudi de la jeunesse*, « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », *op. cit.*

A la bizarrerie des formes et du milieu s'ajoute encore une malveillance des êtres ; Jean tombe nez-à-nez avec un « monstre à figure ronde comme une lune, tout petit, tout court et ayant des bras long semblables à des tentacules[431] », qui tente de le piéger (**Fig.20**). Cette petite bande dessinée incroyablement riche pourrait encore faire l'objet de paragraphes entiers ; ce que nous pouvons toutefois en conclure, c'est que ce récit, comme celui de Cortambert, atteste de la persistance de certaines représentations mentales anciennes : l'abîme infernal, la démesure des êtres qui l'habitent, leur hostilité, et l'indéniable bizarrerie de leurs formes.

Citons un dernier exemple de créature fantastique avec le récit du « Prince Merveille », paru dans l'*Écolier illustré* en 1894[432]. Le narrateur rapporte une étrange vision : « Un prince s'avance [...] il semble marcher sur les flots paisibles. Mais non : une créature aux longs bras noueux et flexibles, que terminent deux larges surfaces rondes en forme de voiles, lui sert d'embarcation. Ses deux gros yeux, semblables à des lanternes marines, luisent dans l'obscurité. Son bec, c'est bien un bec, ressemble à celui du perroquet[433] » (**Fig.21**). Là encore, l'hybridation est à l'œuvre pour former un être composite surgi du fond des eaux.

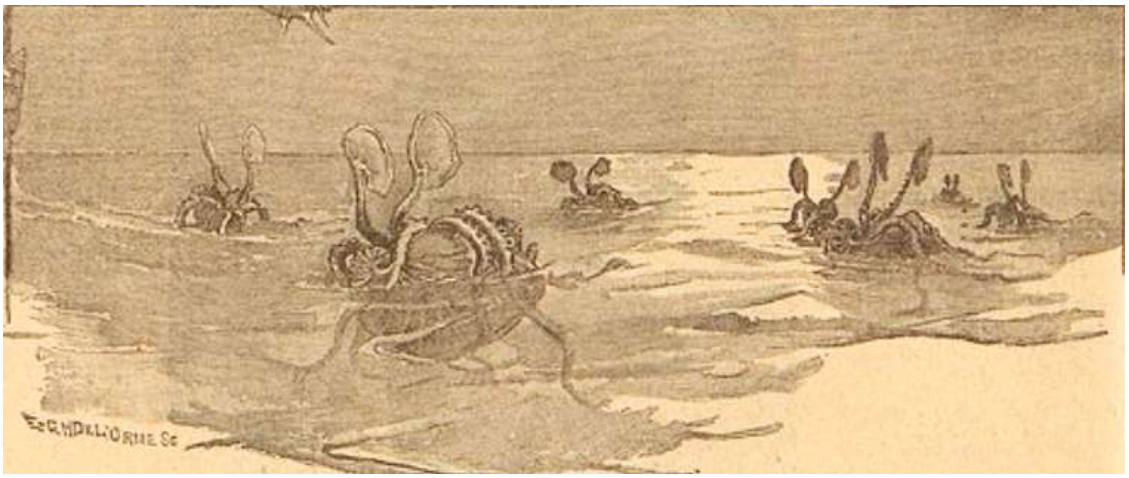


Fig. 21 : L'étrange destrier tentaculaire du Prince Merveille dans le court récit éponyme d'E.Dupuis, paru dans *L'Écolier illustré* en septembre 1894[434].

Ironie du sort, dans cet exemple choisi ici pour témoigner d'une survivance de la fantaisie, le Prince Merveille pleure la fin de l'émerveillement : « Autrefois, chacun m'aimait, je régnais sur une multitude d'esprits ; les enfants me regardaient comme leur ami le plus cher [...] Hélas ! Hélas ! Ils ne croient plus à rien de tout cela. Mon règne est fini [...] Les enfants de France m'ont chassé de chez

[431] *Le Jeudi de la jeunesse*, « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », n°161 de la 4e année, le 23 mai 1907, p. 50.
[432] *L'Écolier illustré*, « Le Prince merveille » par E.Dupuis, n°37 de la 5e année, le 13 septembre 1894, p. 589-590.
[433] *Ibid*., p. 589.
[434] *Ibid.,* p. 590.

eux[435] ». Cette dernière sous-partie aura, je l'espère, démontré que le règne de la fantaisie survit au nouveau dévoilement des fonds marins.

Conclusion du chapitre

Au sein de ce troisième et dernier chapitre, nous avons vu comment les fonds marins, à partir des années 1880, font l'objet d'un discours codifié. Leur connaissance nouvelle, permise par les découvertes britanniques et par celles du *Travailleur* et du *Talisman*, irrigue les différentes couches de la société non-savante au travers de canaux de transmission de natures diverses. Parmi eux, les ouvrages d'océanographie vulgarisée constituent un support de diffusion majeur. Portés par un souci d'accessibilité et de mise à portée du plus grand nombre, ces ouvrages synthétiques mobilisent la fonction médiatrice de l'image et se conforment généralement à une organisation interne standardisée. Dans le cadre scolaire, l'enseignement des fonds marins se base surtout sur l'imagerie abyssale de 1884 ; en termes de contenu théorique et visuel, la référence reste *La vie au fond des mers* d'Henri Filhol. A travers les vues sur verre, une pédagogie par l'image se déploie aussi. La presse consacrée à l'enseignement oriente les professeurs et agit comme un relais des communications scientifiques. En plus de ces sources scolaires, enfants et adolescents se familiarisent aussi avec les fonds marins au travers de la presse familiale et des ouvrages pour la jeunesse, dont un grand nombre fourmille de comparaisons humoristiques. Dans les ouvrages de vulgarisation comme dans les sources scolaires, on constate la récurrence d'une histoire événementielle des fonds marins, linéaire et souvent téléologique dans sa simplification. La nouvelle réalité des fonds marins, rationalisée et théorisée par la sphère savante, pénètre donc dans la sphère non-savante et reconditionne le déploiement de l'imaginaire. Le pouvoir démystificateur de l'océanographie, qui se constitue en discipline à partir des années 1880 en France, confirme ou disqualifie certaines anciennes suppositions, peurs, et représentations mentales. La littérature de fiction conserve le privilège de la fantaisie, et c'est par et en elle que les profondeurs mythifiées peuvent survivre au dévoilement inédit des fonds marins. Entre les années 1850 et 1914, l'univers mental associé, en France, à la pensée de cet espace-extrême s'est indéniablement élargi.

[435] *Ibid.,* p. 589-590.

Conclusion de la première partie

Le cœur de cette première partie se fonde sur le constat d'une évolution dans l'imaginaire des fonds marins en France, des années 1850 à l'aube de la Première Guerre mondiale. Au milieu du XIXe siècle, les profondeurs de la mer sont encore un espace-*autre*, en marge de toute civilisation ; un espace obscur et impénétrable. Leur invisibilité, doublée d'une conception symbolique de la profondeur verticale, stimule et entretient un imaginaire de la peur. Cette peur n'est pourtant pas complètement sclérosante pour l'imagination, et dès les années 1830, une conception anthropomorphique de ce que l'on appelle « abîme », car on croit encore les profondeurs insondables par endroits, se fait jour dans les sources scientifiques comme non-scientifiques. La transposition au fond des eaux d'un paysage terrestre connu, montagneux souvent, rassure et constitue une stratégie d'appropriation mentale. Au milieu des années 1850, les premiers dragages effectués dans l'Atlantique permettent de déterminer avec une précision inédite une partie du relief sous-marin ; il s'avère être parcouru d'anfractuosités, et l'analogie continentale se voit confortée. Vallées, canyons, plaines et sommets dessinent le visage des profondeurs atlantiques et concourent à faire d'elles, de manière assez paradoxale, un monde d'apparence familière et en même temps, irrémédiablement étranger. La présence de vie au sein de ce paysage lointain ajoute à cette singularité. En effet, la théorie azoïque défendue par Edward Forbes au début des années 1840, selon laquelle toute vie cesse au-delà de 550 mètres de profondeur, a fait son chemin en Europe jusqu'à être admise par les milieux savants. Mais en 1861, cette conception d'une vie profonde impossible connaît un renversement assez inattendu lorsqu'un câble télégraphique incrusté d'êtres vivants est remonté d'une profondeur de plus de 2000 mètres. Une vie abyssale existerait donc ; la théorie de Forbes se voit vite disqualifiée par les travaux de scientifiques qui entreprennent les premières campagnes de sondages profonds. La découverte de la vie profonde bouleverse également la pensée du temps ; l'hypothèse d'un abîme « refuge du passé », détenant la clé des origines de la vie sur Terre, émerge également et conforte les théories évolutionnistes. En parallèle, une stratification physique et symbolique des fonds apparaît dans les sources et atteste du caractère purement relatif du terme de « fond marin ». L'application de ce terme présente une immense variabilité, et c'est en partie sur cette stratification des fonds que s'appuient deux conceptions antinomiques des fonds marins. D'une part, le fond littoral de la mer, peu profond, fait l'objet d'une idéalisation du fait de sa proximité sensorielle : il est visible, merveilleusement translucide, et parcouru par des jeux de lumière et de couleurs qui font de lui l'objet de descriptions esthétisantes, parfois même fantasmées. La végétation de ce fond est foisonnante et extraordinairement variée ; elle contribue à la construction d'une conception édénique. Les sens du spectateur - car il s'agit bien d'un spectacle - sont comblés et rassurés. La faune, la flore, et le minéral concourent à la réalisation de ce splendide tableau. L'autre fond, en revanche, le fond « abyssal » de la haute mer, fait l'objet d'une conception radicalement opposée. Ses caractéristiques physiques extrêmes - la pression, la température glaciale, l'absence de lumière - l'ont d'abord fait apparaître à l'esprit

comme un désert de mort, un espace d'immobilité et de suffocation. La découverte d'une vie abyssale dans les années 1860, si elle tend à faire disparaître l'image du morne désert, n'efface pas pour autant la terreur qu'inspire les fonds marins. Parcouru de créatures que l'on présume excessivement grandes et disproportionnées, le fond abyssal de la mer s'impose véritablement comme un espace-*monstre*, « monstre » par ses caractéristiques physiques, par son extrême éloignement ressenti à la fois physiquement et mentalement, et « monstre » par les créatures de cauchemar qu'il abrite en grand nombre. Cette peur de l'abîme, ce gouffre à la fois physique, temporel, et moral, reste absolument centrale tout au long de notre période. De sondage en sondage, la première étape du dévoilement (partiel) des fonds marins semble en train de s'accomplir au cours des années 1850 et 1860.

A partir du milieu des années 1860 s'annonce la deuxième étape de cet éclaircissement. Avec l'accident du câble brisé, et les analyses qui s'en sont suivies, on sait désormais qu'une vie probablement foisonnante s'épanouit au creux des « montagnes renversées » du fond des mers. Les Britanniques sont les premiers à permettre des campagnes de sondages profonds : celles du *Lightning* (1868), du *Porcupine* (1869), et du *Challenger* (1872-1876). Rapidement, les échos de leur réussite font le tour des journaux français, dans différents types de presse : la presse quotidienne, familiale, scolaire, sans oublier la presse de vulgarisation. En Europe, une émulation naît ; des nations comme le Danemark ou l'Allemagne s'embarquent à leur tour pour des campagnes de sondage. Nombre de savants français, Alphonse Milne-Edwards en tête, émettent le souhait de lancer des expéditions nationales analogues mais déplorent le manque d'enthousiasme et de moyens engagés par l'Etat. En 1880, la campagne du *Travailleur* est finalement lancée, suivie par celle du *Talisman* en 1883. Dans l'Atlantique et en Méditerranée, les dragues remontent des spécimens inconnus ; les expéditions françaises, du point de vue des résultats, sont un immense succès. Fait inédit en Europe, cette percée des profondeurs se prolonge en France par une exposition des collections réunies par le *Travailleur* et le *Talisman*. Dans une salle annexe du Muséum d'Histoire naturelle, un nombre inattendu de visiteurs - de tous âges - vient faire la rencontre, de janvier à mars 1884, de l'*Eurypharynx*, du *Stomias Boa*, du *Colossendeis* aux longues pattes ou encore du lumineux *Malacosteus niger*. Les choix muséologiques de l'exposition attestent d'une réelle intention didactique ; différents supports sont mobilisés, majoritairement visuels comme le dessin grossissant par exemple, ou les cartes des itinéraires. Des dispositifs encouragent une attitude active du spectateur, qui peut toucher les appareils de sondage ou observer par lui-même des sédiments au microscope. L'exposition est un immense succès populaire dont la presse s'empresse de se faire l'écho. Dans les mois et les années qui suivent, l'influence de l'exposition et de son discours est encore perceptible ; il faut dire qu'elle a bénéficié de trois relais de diffusion efficaces avec les ouvrages successifs d'Henri Filhol, Edmond Perrier, et Léopold de Folin, publiés entre 1885 et 1887 et synthétisant les nombreuses découvertes des expéditions. Une nouvelle imagerie abyssale est née : certains spécimens particulièrement reconnaissables pénètrent l'espace public, scolaire, et privé. Ils constituent les

premières images réelles et indubitables des fonds marins, que les enfants comme les adultes intègrent désormais à leur horizon mental.

Les campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* coïncident avec l'émergence, en Europe et aux Etats-Unis, de la discipline dite « océanographique ». Les améliorations de l'appareillage technique accompagnent et permettent un élargissement des connaissances théoriques, et il semble que la mer dévoile son contenu comme jamais auparavant. Cela entraîne, au tournant du siècle, un épanouissement inédit des manuels d'océanographie vulgarisée, au sein desquels un chapitre au moins est consacré aux profondeurs. Nous avons étudié sept de ces manuels, et leur comparaison a révélé de nombreuses similitudes quant à l'intention des auteurs, l'organisation interne et formelle du propos, et les procédés discursifs et rhétoriques à l'œuvre. Abondamment illustrés, ces manuels mobilisent l'image et sa fonction médiatrice pour appuyer un contenu théorique simplifié. En somme, c'est bien à une construction standardisée que répondent ces manuels de vulgarisation. L'imaginaire y voit sa place remaniée avec plus ou moins de subtilité. Dans le cadre de l'école, les enfants peuvent eux aussi accéder à une certaine connaissance des fonds marins, dont la presse scolaire justifie et encourage l'enseignement dès les années 1880. En plus des manuels d'histoire naturelle et les livres illustrés, les jeunes élèves bénéficient aussi des séries de vues sur verre copiées sur l'ouvrage de Filhol. Des journaux familiaux tels que les *Veillées des chaumières* ou le *Magasin Pittoresque* achèvent enfin de diffuser la nouvelle réalité des fonds marins dans la sphère privée. Mises à mal par les découvertes des campagnes, ou au contraire confortées par elles, certaines représentations mentales se trouvent reconfigurées. Le pouvoir démystificateur de la science contribue, à la fin du XIXe siècle puis au XXe, à redéfinir le champ d'action de l'imaginaire des fonds marins. La fantaisie dont les ouvrages de Frédol et Mangin étaient parfois empreints disparaît progressivement des sources non-fictionnelles. La littérature de fiction destinée aux enfants et aux adolescents devient, à l'aube du XXe siècle, le principal canal de survivance des fonds marins fantastiques. Certains auteurs délaissent volontairement l'imagerie abyssale réelle et l'exactitude scientifique pour privilégier des représentations loufoques, voire absurdes, des fonds marins et des êtres qui le peuplent.

Si le dernier tiers du XIXe siècle a vu le dévoilement inédit de la vie abyssale, par les dragages et les prélèvements, les premières décennies du siècle suivant sont marquées par une accélération technique, portée par un perfectionnement du scaphandre autonome. L'être humain peut plonger plus longtemps, et plus loin ; l'inaccessibilité du fond littoral est reconfigurée par l'irruption de ces appareils inédits. Des trésors engloutis sont remontés, des navires endommagés réparés ; le scaphandre n'a de cesse d'être amélioré pour répondre à ces entreprises de sauvetage. Les étages plus profonds de la mer sont eux aussi pénétrés par l'homme ; en 1934, William Beebe et Otis Barton descendent à 925 mètres sous la surface, blottis à l'intérieur de leur bathysphère. Tandis que se développe une littérature spécialisée, la presse se questionne : serait-on en train d'assister à une « domestication » des fonds marins ? On

perçoit en tout cas une certaine familiarisation du public avec cet espace-*autre* ; la décrédibilisation progressive du bestiaire monstrueux des profondeurs semble en être un symptôme, tout comme le développement de la photographie puis du cinéma subaquatiques qui, comme les aquariums, transforment le fond littoral en un objet esthétique, un spectacle vivant et plus proche que jamais.

Deuxième partie. Les fonds marins apprivoisés ? (1900-1939)

Introduction

« Rien ne peut donner une idée de ce que
peut être la bizarrerie de la vie océanique »

Les Belles Images, « Le fond de la mer », 1927[436]

A l'aube du XXe siècle, c'est un avenir résolument prometteur qui s'ouvre pour l'océanographie en France. Après la mémorable exposition de 1884, les étonnantes trouvailles du *Travailleur* et du *Talisman* ont intégré les collections du Muséum national d'Histoire naturelle mais ne tombent pas pour autant dans l'oubli. Dans l'après-midi du 24 novembre 1905, certains spécimens sont à nouveau exposés à l'occasion d'une visite de Charles 1er, roi du Portugal. Accompagné par le président de la République, Emile Loubet, le monarque entre dans la salle d'exposition, « où avaient été rassemblées les plus grandes raretés du Muséum[437] ». Parmi les exemplaires choisis par Léon Vaillant et Louis Joubin, titulaires des chaires respectives d'ichtyologie et de malacologie, se trouvent le fameux *Eurypharynx* « Grandgousier », particulièrement remarqué en 1884, ainsi que deux spécimens récemment acquis par le Muséum : un requin-lézard et ses vingt-six rangées de dents[438] et un requin-lutin à l'aspect pour le moins atypique[439]. L'irruption de ces spécimens inédits est à replacer dans le contexte du tournant du siècle qui voit l'expansion de la discipline océanographique[440]. De sondage en dragage, le socle de connaissances qui s'était constitué dans le dernier tiers du XIXe siècle ne cesse de voir ses contours s'élargir. Chaque année, des habitants insoupçonnés des profondeurs marines sont dévoilés[441]. Après les campagnes du *Challenger,* du *Talisman,* et du *Travailleur,* d'autres

---

[436] *Les Belles Images,* « Le fond des mers », n°1205 de la 24e année, le 20 octobre 1927, p. 7.

[437] « Visite de sa Majesté Charles 1er, roi du Portugal, et de M. le Président de la République française au Muséum national d'histoire naturelle le 24 novembre 1905 », Paris, Impr. nationale, 1906, p. 2-3.

[438] *Chlamydoselachus anguineus*, décrit par le zoologiste américain Samuel Walton Garman en 1884. Évoluant à 1000 mètres de profondeur, ce « requin-lézard » est l'une des deux espèces survivantes - la deuxième ayant été découverte en 2009 - de la famille des *Chlamydoselachidae*, qui peuplaient les mers du globe il y a 150 millions d'années.

[439] *Mitsukurina Owstoni,* découvert par l'ichtyologiste américain David Starr Jordan en 1898, dans la baie de Sagami au sud-est du Japon. Le « requin-lutin » vit jusqu'à 1300 mètres de profondeur et doit son nom à son long « nez » aplati surplombant des mâchoires protubérantes, qu'il déploie lorsqu'il chasse. Il est par ailleurs le dernier survivant connu de la famille des *Mitsukurinidae*, qui peuplaient les eaux du Pacifique il y a 125 millions d'années. Nous allons avoir l'occasion d'en reparler. Le spécimen exposé pour la visite de Charles 1er avait été acquis par le Muséum l'année précédente. Le *Bulletin de la Société zoologique de France* mentionne en effet, en janvier 1904, un « *Mitsukuria Owstoni*, Sélacien des mers du Japon acquis récemment par le Muséum d'Histoire Naturelle » (*Bulletin de la Société zoologique de France*, 28e vol., séance du 12 janvier 1904, p. 123).

[440] Ajoutons, pour contextualiser, que les vingt dernières années du XIXe siècle sont également marquées par le fleurissement, en Europe et aux Etats-Unis, des Sociétés de géographie (CARPINE-LANCRE Jacqueline, « Le Prince Albert 1er de Monaco », Monaco, Centre scientifique de Monaco, janvier 2004, p. 5). Nous savons à quel point les deux disciplines - la géographie et l'océanographie - sont liées.

[441] Le zoologiste Jean-Loup d'Hondt précise toutefois que ces spécimens nouveaux ne sont presque jamais récoltés en grande quantité ; souvent en un ou deux exemplaires, rarement plus. Cela n'empêche pas la profusion de nouvelles découvertes (voir d'HONDT Jean-Loup, « La campagne océanographique du *Caudan* »

entreprises - d'ampleur variable - voient le jour : entre août et septembre 1895, le *Caudan* effectue une série de dragages profonds, jusqu'à 2200 mètres, dans le golfe de Gascogne[442]. Julien Thoulet et Louis Roule, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, font partie de l'équipe scientifique de l'expédition[443]. Dans le monde anglo-saxon, les sondes se tournent également vers l'immense Pacifique ; le *HMS Penguin,* navire britannique, découvre une fosse de 9427 mètres de profondeur en 1895, entre les îles Tonga et la Nouvelle-Zélande. Le record est battu quatre ans plus tard lorsque la sonde du *Nero* révèle une profondeur de 9636 mètres au large de l'île Guam, en Micronésie. En 1911, une profondeur d'environ 9750 mètres est mesurée par le navire *Planet*[444]. La partie occidentale du Pacifique apparaît bientôt aux scientifiques comme l'espace concentrant la grande majorité des fosses profondes. De manière globale, les campagnes océanographiques connaissent une réelle vitalité entre 1890 et 1910. Entre 1885 et 1915, c'est au tour du prince Albert 1er de Monaco, grand passionné de la mer, de lancer les voyages successifs de l'*Hirondelle I* (1885-1889), de la *Princesse Alice I* (1891-1897) puis *Princesse Alice II* (1898-1915), prolongeant et complétant les découvertes du *Travailleur* et du *Talisman*[445]. En 1905, il fait paraître la première édition de la *Carte générale bathymétrique des océans*[446]. Sur le plan technique, le souverain encourage aussi le développement de nouveaux appareils de dragage à bord de ses navires personnels ; en février 1914, au large du Cap-Vert, les filets du *Princesse Alice II* remontent un poisson d'une profondeur de 6035 mètres[447].

(19 août-2 septembre 1895) dans le *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, tome 55, 8 octobre 1986, p. 4-8).

[442] *Ibid*., p. 5. Le projet de cette campagne océanographique est né de la volonté des universitaires (menés par le zoologiste R.Koehler) de la Faculté de Sciences de Lyon de former, à l'échelle locale, une collection de référence des êtres qui peuplent les grandes profondeurs de la mer. L'un des objectifs du projet était notamment de contrebalancer l'exclusivité du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, qui était le seul à posséder des spécimens abyssaux. Quoiqu'assez modeste du point de vue des moyens engagés, la campagne du *Caudan* fut un succès et permit la réunion d'une centaine d'espèces nouvelles. (*ibid*., p. 5).

[443] *Ibid*., p. 5.

[444] Ces mesures sont notamment citées par Louis Joubin dans *La vie dans les océans* (Paris, Flammarion, 1912, p. 76). Rappelons également qu'au moment où le savant écrit, la sonde n'a pas encore révélé la véritable mesure de la fosse *Challenger*, que l'on sait aujourd'hui être d'environ 10 920 mètres, soit un record absolu. La mesure prise par l'équipage du *Challenger* en 1875 était en effet de 8184 mètres « seulement ».

[445] GEISTDOERFER Patrick, *La vie dans les abysses,* Paris, Pour la science, 1995, p. 15. Au total, ce sont vingt-huit campagnes océanographiques réalisées entre 1885 et 1915 (Albert 1er meurt en 1922). La contribution du prince Albert et de ses savants collègues ne saurait être négligée : les 13 252 pages - dont 963 planches illustrées - retranscrivant les résultats des campagnes et réparties en 110 volumes constituent, aujourd'hui encore, des travaux de référence sur la vie abyssale. Ces chiffres sont tirés de l'article de Jean-Loup d'Hondt cité plus haut (*op. cit*., p. 5). Précisons aussi que l'avancée des campagnes monégasques est relatée par le périodique de vulgarisation scientifique *Cosmos*. Un lectorat curieux des sciences mais non-savant peut donc rester informé des plus récentes découvertes du souverain et de son équipage.

[446] Cette carte est établie sur la base de 18 400 sondages et ne cessera d'être affinée au fil des années (GEISTDOERFER Patrick, *Histoire de l'océanographie : de la surface aux abysses*, Paris, Nouveau monde, 2015, p.91). Voir aussi les travaux de Jacqueline Carpine-Lancre, spécialiste du souverain : *Albert 1er, prince de Monaco. Des œuvres de science, de lumière et de paix* (Monaco, Palais de S.A.S le prince, 1998) ; *Albert 1er, 1848-1922, Prince de Monaco* (Monaco, EGC, 1998), et *Albert 1er en films* (Monaco, Archives audiovisuelles de Monaco, 2014. Écrit en collaboration avec Thomas Fouilleron, Vincent Vatrican et Luc Verrier). Voir aussi BERGOUGNOU Laura, « L'océan comme bien commun ? Albert 1er de Monaco et la naissance de l'océanographie », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2016/2, n°44, p. 21-30. Précisons aussi que les techniques de sondage se perfectionnent dans les années 1920 avec l'utilisation des ultrasons.

[447] REYSS Daniel, *Dans la nuit des abysses. Au fond des océans*, Paris, Gallimard, 1990, p. 41. Albert 1er contribua également à diversifier les modèles de nasses et fut le premier à les associer simultanément aux chaluts

Baptisé *grimaldichtys profundissimus* en l'honneur du monarque, il est l'être le plus profond jamais dragué jusqu'alors[448]. L'événement est d'ailleurs rapporté dans la *Navigazette*[449]. De manière générale, la systématisation des dragages profonds et le perfectionnement de leur appareillage technique permettent incontestablement de mieux connaître la faune des profondeurs, mais ne nous y trompons pas : le dévoilement des abysses reste infime. En ce début de siècle, c'est un constat unanime parmi les océanographes français[450]. Au dynamisme de la Belle Époque, porté par un intérêt collectif grandissant pour les profondeurs, succède un arrêt brutal des entreprises océanographiques lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale[451]. La vague des grandes expéditions retombe ensuite pendant l'entre-deux-guerres[452] et leur nombre diminue, notamment en France. Leur nature change aussi : jusqu'alors tournées vers la biologie marine, elles se focalisent désormais sur des recherches géologiques et physiques[453].

Si les expéditions océanographiques tendent donc à s'essouffler pendant l'entre-deux-guerres, l'imaginaire des fonds marins, lui, connaît alors un déploiement nouveau, porté par l'apparition de

---

pour capturer les spécimens plus rapidement. Il généralisa aussi l'usage de bouées dérivantes, pour contrer l'action des courants. Le *Princesse Alice II* fut, en outre, le premier navire océanographique à utiliser une machine à sonder à vapeur et à posséder un véritable laboratoire à son bord, encore plus perfectionné que celui du *Challenger* (*ibid.,* p. 41 et 43). Toutes ces innovations ont eu un impact indéniable sur les développements technique et pratique de l'océanographie et ont contribué, à raison, à faire du souverain monégasque une figure de référence de cette science en plein essor.

[448] Ce record n'est battu que trente ans plus tard (d'après VIOTTE Michel, *Abysses : l'odyssée des hommes*, Paris, La Martinière, 2022, p. 24).

[449] *Navigazette*, « Un poisson à 6035 mètres de profondeur », n°1296 de la 13e année, le 26 février 1914, p. 8. L'auteur de l'article précise que ce poisson « est probablement le plus abyssal de tous ceux que l'on a recueillis et décrits jusqu'ici ; la profondeur à laquelle il a été trouvé dépasse de plusieurs centaines de mètres les plus fortes profondeurs que l'on ait mentionnées » (*ibid*., p. 8). Soixante-dix ans après la théorie azoïque de Forbes, quel chemin parcouru !

[450] Louis Joubin affirme en 1912, dans *La Vie dans les océans*, que l'étude des faunes profondes « commence à peine » et « révèle à chaque nouvelle expédition des formes inconnues du plus haut intérêt » (JOUBIN Louis, *La vie dans les océans, op. cit.*, p. 76). Sept ans plus tard, l'hebdomadaire humoristique *Pêle-mêle* évoque « les profondeurs inexplorées des régions sous-marines, ces régions obscures et froides où la pression liquide est comparable à celle que produiraient des centaines de coffres-forts d'acier empilés les uns sur les autres, dans ce monde du mystère où aucun « Nautilus » ne pénétra jamais, où le scaphandrier ne saurait avoir accès, où vivent tant de poissons aux formes monstrueuses, dont l'étude et la description restent encore à faire. » (*Pêle-mêle*, « Le Mystère de l'anguille », n°3 de la 25e année, le 19 janvier 1919, p. 3). On constate la persistance de la vision d'un abîme asphyxiant, repère infernal, sombre et glacé, dont nous allons bientôt reparler.

[451] Jean-René Vanney écrit à ce sujet : « A la faveur du jaillissement de disciplines et de techniques rivales, la Belle Époque va apporter aux profondeurs une manière de consécration dans le savoir et dans l'opinion. Leur audience et leur attraction vont grandir comme si un champ de gravité jouait en leur faveur » (VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses*, *op. cit*., p. 243).

[452] GEISTDOERFER Patrick, *La vie dans les abysses,* Paris, Pour la science, 1995, p. 15. Ce ralentissement concerne particulièrement la France, qui ne lance plus aucune expédition après 1918, à l'exception des campagnes du *Pourquoi Pas ?* menées dans les régions polaires par Jean-Baptiste Charcot (*ibid*., p. 15) et dont la quatrième édition sera funeste ; le navire, pris dans une violente tempête au large de l'Islande, coulera avec les vingt-trois membres d'équipage. Une partie des résultats des expéditions du *Pourquoi Pas ?* est conservée aux archives du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, dans un dossier réunissant également les résultats d'une campagne des navires *Princesse Alice* et *Hirondelle*, réalisée plus de sept ans après la mort d'Albert 1er (**Dossier Ms MPAL,** Ms MPAL 95 (2) « Etude des fonds marins dragués par les navires Hirondelle et Princesse Alice », 1928-1931 ; Ms MPAL 95 (4) « Etude des fonds marins lors des croisières du « Pourquoi Pas ? » par le commandant Charcot, 1924).

[453] REYSS Daniel, *op. cit*., p. 43. Citons l'exemple des quatre campagnes autour du globe du *Dana,* navire danois, menées par le biologiste Johannes Schmidt entre 1920 et 1930.

nouvelles techniques de plongée sous-marine et le perfectionnement d'autres, comme le scaphandre autonome. C'est un véritable imaginaire socio-technique qui apparaît à partir des années 1920 et s'épanouit dans la décennie suivante ; saisir l'expression de cette rupture à la fois technologique et mentale est le but du premier chapitre de cette partie[454]. Cet imaginaire socio-technique se structure notamment autour d'une paire d'objets-clé : le scaphandre et la bathysphère, contribuant tous deux à élargir le « champ des possibles » sous l'eau entre le dernier tiers du XIXe siècle et la fin de l'entre-deux-guerres. La récupération de trésors engloutis, reposant sur le fond littoral depuis plusieurs siècles parfois, est l'une des manifestations les plus spectaculaires de ce nouveau seuil d'agentivité dans l'espace sous-marin[455] ; la production écrite de l'époque, notamment la presse et la littérature, constitue une porte d'entrée privilégiée pour cerner la conscience collective d'une rupture irréversible, d'un basculement technologique et mental. Avec la descente-record de William Beebe et d'Otis Barton 925 mètres sous la surface, en 1934, l'exploration des profondeurs de la mer semble appelée à un futur prometteur. D'autres sources que la presse, comme des romans d'aventures et quelques archives du Musée National de l'Education, viennent étoffer ce quatrième - et long - chapitre.

Cet apprivoisement - relatif, rappelons-le - des fonds marins se traduit aussi par un recul de la crédibilité du bestiaire marin monstrueux dont l'imaginaire collectif les avait jusqu'alors peuplés ; c'est là l'objet du cinquième chapitre de ce mémoire. Le Kraken, pieuvre gigantesque engloutissant navires et marins, ou le grand serpent de mer, lointain rejeton du Léviathan biblique, voient leur contours redessinés au début du XXe siècle. En même temps que les dragages et les sondages révèlent progressivement la faune des profondeurs, le Kraken et le serpent de mer tendent à survivre à travers la fiction ; dans la presse comme dans la littérature, les récits mobilisent leurs monstrueuses figures pour nourrir des trames narratives aptes à attirer un lectorat friand d'aventure sous-marines. Comment l'imaginaire collectif s'adapte-t-il à la démythification partielle de ces deux créatures si profondément associées aux fonds marins ? Tout l'enjeu de leur survie est contenu dans cette tension entre science et folklore, entre raison et « déraison » ; interroger le rapport de réciprocité entre les faits et la fiction s'avère donc nécessaire au discernement et à l'analyse de cette tension. Nous allons tenter d'en comprendre les ressorts à travers des sources multiples : les archives du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, la presse et ses différentes catégories - nationale, locale, scientifique, religieuse, et autres -, la

[454] Cette délimitation temporelle est évidemment artificielle, l'imaginaire collectif des fonds marins ne change pas soudainement le 1er janvier 1900 ; les prémices d'un imaginaire socio-technique nouveau, articulé autour du perfectionnement de l'outil-scaphandre, se dessinent déjà dans les vingt dernières années du XIXe siècle, mais son déploiement n'a véritablement lieu qu'au début du siècle suivant, et en particulier dans l'entre-deux-guerres. Ce quatrième chapitre est donc ponctué d'incursions dans les années 1880-1890.

[455] Les exemples de récupérations de trésors engloutis que nous allons citer au sein de ce chapitre, en tentant d'en cerner la réception collective, n'excèdent pas cent mètres de profondeur. A l'époque, les scaphandriers ne peuvent pas descendre plus bas. Le scaphandre et l'imaginaire socio-technique dont il fait l'objet s'inscrivent donc dans un fond littoral, tandis que les descentes William Beebe et d'Otis Barton dans leur bathysphère concernent un fond plus « profond », jusqu'à 925 mètres (à la toute fin de la zone mésopélagique). Le constat d'une pluralité des fonds, déjà évoqué dans la première partie de ce mémoire, se poursuit donc au sein de ce quatrième chapitre.

littérature adulte et jeunesse, et des ouvrages de vulgarisation scientifique. La presse enfantine tient aussi une place particulièrement importante au sein de ce chapitre, car à travers ses récits, la décrédibilisation du bestiaire monstrueux du fond de la mer semble se traduire par une déconstruction au sens littéral du terme : pieuvres géantes et serpents de mer sont réduits à des figures en carton-pâte, faites de ressorts, de tendons en caoutchouc et de bâches en plastique. Ils effraient les adultes ; les enfants en rient. La monstruosité ne tient plus, elle devient factice. De manière générale, ce chapitre entend aussi porter un intérêt particulier à l'image, et au rôle central qu'elle occupe dans la construction - et la déconstruction - des monstres des profondeurs.

Les arts semblent être enfin la dernière traduction de cette transformation du rapport entre l'homme et les fonds marins pendant la fin du XIXe siècle et le début du siècle suivant ; ils fondent le dernier chapitre de cette partie. Dispositif scopique inédit, l'aquarium est le premier médium à produire l'image « réelle » du fond littoral de la mer, cet espace fuyant que l'on sait pourtant d'une beauté enchanteresse, parcouru de couleurs et de formes qui se complètent et s'harmonisent. En compressant ce monde entre quatre vitres, l'aquarium standardise une certaine image du paysage sous-marin, délaissant certains éléments de décor pour en privilégier d'autres, le tout mis en scène grâce à des jeux de lumières et d'ombres, ainsi que des effets d'optique. L'aquarium doit tout à la fois être un objet d'art, d'enseignement, et de divertissement ; c'est cette triple finalité que nous allons tenter d'interroger à travers les exemples de l'Aquarium des Expositions universelles de 1867, de 1900, ainsi que l'Aquarium du Musée océanographique de Monaco. Les guides de ces attractions - car il s'agit bien de prodigieux spectacles populaires - complétés par des ouvrages de vulgarisation, des articles de presse et des illustrations, constituent un riche corpus de sources sur lequel appuyer notre réflexion. A l'aquarium se joint bientôt un autre médium de reproduction du réel : la photographie sous-marine. Mise au point en 1893, elle réactive elle aussi l'image d'un fond littoral merveilleux, royaume de couleurs et de beauté ; à portée de clic, ces merveilles sont désormais « rapportables » ! Cliché fixe, puis image en mouvement : le début du siècle voit aussi la naissance du cinéma subaquatique, un médium plus spectaculaire encore. Le public français découvre les films des frères Williamson, tournés à plusieurs dizaines de mètres sous les flots grâce à la « photosphère ». Georges Méliès transporte ses rêves au fond de l'abîme, y plante ses décors, ses acteurs et ses récits ; il fait du royaume de Neptune un espace de démesure et d'euphorie. A travers l'étude de dix films, nous allons tenter de comprendre comment s'opère la spectacularisation cinématographique des fonds marins. Quels choix de décors et de scénarios sous-tendent ces productions ? Comment sont-ils reçus par le public français, et quelle image du fond de la mer sont-ils susceptibles d'avoir laissé dans les mémoires collectives ? L'entre-deux-guerres foisonne de journaux de cinéma, comme *Le Courrier cinématographique, Cinémonde, Ciné pour tous, Hebdo-film* ou encore *Ciné-journal* ; ils sont un appui central à notre démonstration. Il semblerait que la « capture » du fond - qu'elle soit sur chambre noire, celluloïde, ou entre quatre vitres - ait mené à la réduction d'une distance physique comme intérieure entre les

individus et le fond. C'est dans l'expression du sentiment de cette réduction, de cette impression de proximité nouvelle avec un espace naturel *autre*, que réside tout l'enjeu de ce chapitre.

CHAPITRE 4. L'appel du fond : des scaphandres aux bathysphères, les reconfigurations d'un imaginaire socio-technique et le triomphe du héros-savant

« J'espère que vous nous conduirez bientôt dans les profondeurs de la mer,
et que vous ferez voyager vos personnages dans ces appareils de plongeurs,
que votre science et votre imagination peuvent se permettre de perfectionner »

Georges Sand dans une lettre à Jules Verne, 1865[456].

Le dernier tiers du XIXe siècle est marqué par un développement inédit des techniques de submersion. Dès 1855, Joseph-Martin Cabirol présente son nouvel appareil de plongée, un objet qu'il baptise « scaphandre », lors de l'Exposition Universelle ; fort de son succès[457], il fit paraître un « guide du scaphandrier », d'une quarantaine de pages, rassemblant les détails techniques de l'appareil, les différents usages qu'il en est fait, les recommandations de son entretien ainsi qu'un ensemble d'instructions destinées aux plongeurs[458]. Soutenu par sept planches lithographiées, l'ouvrage est conçu par l'inventeur comme une véritable nécessité face à l'augmentation des ventes de scaphandres Cabirol aux quatres coins du monde : « Il est évident », explique-t-il alors, « que je ne pouvais pas accompagner ces envois ; c'est alors que j'ai dû rédiger des instructions [...]. Telle est la cause, l'origine, le progrès successif du présent ouvrage. Il fera désormais partie intégrante, en quelque sorte, de mon système de Scaphandres. Ils n'iront plus l'un sans l'autre[459] ». Le guide fait l'objet d'une nouvelle publication en 1870[460], puis en 1875. Toutefois, si l'importance de l'appareil Cabirol est indéniable, la véritable innovation intervient en 1864 avec l'élaboration du scaphandre Rouquayrol-Denayrouze[461] ; objet-clé d'un déploiement des « possibles » au fond de l'eau, c'est bien ce modèle qui nous intéresse dans le cadre de cette sous-partie. Permettant la respiration autonome du plongeur, grâce à un système alliant un réservoir à air comprimé et un régulateur, il est le premier

[456] d'après GOUT Muriel, GOY Jacqueline, LAUBIER Lucien, *et.al.*, *Quand Jules Verne raconte la mer*, Paris/Monaco, Institut Océanographique, 2005, p. 3.
[457] Son brevet obtint notamment une médaille de première classe.
[458] CABIROL Joseph-Martin, *Scaphandre, appareil de plongeur Cabirol (breveté ayant obtenu plusieurs médailles d'argent dont une de 1ère classe à l'Exposition Universelle de 1855*), Paris, G.Kugelmann, 1860.
[459] *Ibid*., p. 4.
[460] CABIROL Joseph-Martin, *Scaphandre : appareil de plongeur Cabirol,* Paris, Chaix, 1870.
[461] Benoît Rouquayrol (1826-1875), ingénieur des mines, était le concurrent de Cabirol (d'après MASCRET Vianney, « L'aventure sous-marine : Histoire de la plongée sous-marine de loisir en scaphandre autonome en France (1865-1985) », thèse de doctorat soutenue à l'Université Claude Bernard - Lyon I sous la direction de Thierry Terret, 2010, p. 12). Sa première conception du scaphandre était à l'origine destinée aux travailleurs des mines. En 1860, il s'associe au lieutenant de vaisseau Auguste Denayrouze (1937-1883) et les deux hommes adaptent l'appareil au milieu subaquatique. La Société Rouquayrol-Denayrouze est créée en février 1865.

scaphandre « moderne[462] ». Dans les ouvrages de vulgarisation sur la mer, les mentions et descriptions de ce nouvel appareil se multiplient ; Frédéric Zurcher et Élie Margollé lui consacrent un chapitre du *Monde sous-marin*[463] (1868), tout comme Léon Sonrel dans *Le fond de la mer*, paru deux ans plus tard[464] puis Léon Renard en 1882[465]. Entre-temps, le public a pu découvrir l'appareil lors de l'Exposition maritime et Fluviale de Paris en 1875, puis à l'Exposition Universelle de 1878. En 1886, c'est au tour d'Edmond Perrier, rentré des campagnes du *Talisman* et du *Travailleur*, d'évoquer l'emploi et les avantages du scaphandre[466]. Citons deux derniers exemples avec Louis Dollo et Georges Barral qui, en 1891 et 1892 respectivement, décrivent eux aussi le scaphandre, ses capacités, et ses limites[467]. Ajoutons enfin que l'outil-scaphandre apparaît aussi, à la même période, dans la presse : *Le Journal des aventures sur terre et sur mer*, le *Petit Parisien*, le *Réveil républicain,* l'*Univers illustré* ou encore *La Science française* en témoignent[468]. La généralisation progressive de son usage alimentent aussi la fiction et l'univers des « possibles imaginables » : outil d'un dépassement, le scaphandre moderne inspire une multitude de récits d'aventures, où l'influence durable de *Vingt Mille Lieues sous les mers* transparaît clairement[469]. Ces récits de fiction, parus sous

---

[462] Max Aubrun affirme qu'à l'instar du *Nautilus* de Jules Verne ou de l'arche de Noé biblique, le scaphandre Rouquayrol-Denayrouze « représente l'autarcie, l'indépendance et la liberté » (AUBRUN Max, *Antédiluvien ou La mer a bon dos*, Chauvigny, Association des publications chauvinoises, 2013, p. 75). Beaucoup plus maniable que le scaphandre « pieds lourds », qui épuisait celui qui le portait (*ibid.*, p. 75), ce nouveau modèle permet au plongeur de respirer à sa guise grâce à un réservoir d'air fixé sur son dos. En caoutchouc, matière nouvelle à l'époque, l'enveloppe du scaphandre garde aussi « au chaud ». Toutes ces caractéristiques justifient son succès. Malgré cela, l'historiographie a presque systématiquement affirmé que le scaphandre Cousteau-Gagnan (1945) était le premier scaphandre « moderne » et autonome, ce que Vianney Mascret dément dans sa thèse. « L'histoire de la plongée en scaphandre autonome », rappelle-t-il, « démarre réellement en 1865, à Espalion, petit bourg de l'Aveyron ». (MASCRET Vianney, *op. cit*., p. 11) N'oublions pas non plus que l'histoire de l'immersion sous les flots est millénaire.

[463] MARGOLLE Elie et ZURCHER Frédéric, *Le Monde sous-marin,* Paris, Hetzel, 1868, chapitre IV.

[464] SONREL Léon, *Le Fond de la mer*, Paris, Hachette et Cie (Bibliothèque des merveilles), 1870, p. 189-234.

[465] RENARD Léon, *Le Fond de la mer*, Paris, Hetzel (Bibliothèque d'éducation et de récréation), 1882, p. 86-102. L'auteur confirme que « le scaphandre généralement adopté en France aujourd'hui » est « celui de MM. Rouquayrol et Denayrouze » (*ibid*., p. 93).

[466] PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines*, Paris, Hachette, 1886, p. 115-116.

[467] DOLLO Louis, *La vie au sein des mers*, Paris, Baillière et fils, 1891, p. 183-184 ; et BARRAL Georges, *La Connaissance de la mer,* Paris, Fischbacher, 1892, p. 242.

[468] *Le Journal des aventures sur terre et sur mer*, « Les origines du scaphandre », par Omnes, n°140 de la 2e série, le 6 août 1899, p. 158. ; *Le Petit Parisien, supplément littéraire illustré,* « Courrier de la semaine », n°413 de la 9e année, le 3 janvier 1897, p. 226. ; *Le Réveil républicain,* « L'homme amphibie », par le Dr Liégey, n°226 de la 6e année, le 5 avril 1896, p. 2. ; *L'Univers illustré,* « Le scaphandre », n°2106 de la 38e année, le 3 août 1895, p. 494 ; et *La Science française*, « Un trésor au fond de l'eau », par E.Mahler, n°79, le 1er septembre 1892, p. 99-101.

[469] Le scaphandre revêtu par le capitaine Nemo et ses hôtes s'inspire à la fois des appareils de sauvetage de l'Exposition universelle de 1867 et du scaphandre Cabirol, auquel Jules Verne ajoute, en amplifiant ses capacités, le régulateur Rouquayrol-Denayrouze (DAMON Philippe, *Le jouet scaphandrier et son histoire, de Jules Verne à nos jours,* Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2005, p. 13-14. Voir aussi PEISSIK Muriel, « Un scaphandre sous influences », dans DEMARCQ Marie-Pierre, FRÉMONT Didier, TROMPARENT Hélène (et.al), *Jules Verne : le roman de la mer*, Paris, Editions du Seuil, 2005, p. 122-131). La promenade effectuée par les trois personnages en scaphandre, à plus de cent mètres de profondeur, est toutefois complètement invraisemblable : la fiction s'affranchit des limites techniques que présente alors l'appareil et anticipe la plongée autonome du XXIe siècle dont les équipements permettent aujourd'hui de plonger jusqu'à 300 mètres de profondeur (CLAMEN Michel, *Jules Verne et les sciences. Cent ans après*, Paris, Belin, 2005, p. 26). Clamen souligne par ailleurs les multiples invraisemblances techniques du *Nautilus,* dont la vitesse peu réaliste de ses

la forme de romans ou de feuilletons de presse, imprègnent particulièrement la Belle Époque. Quant au scaphandrier, la presse et la littérature, fictionnelle comme non-fictionnelle, font de lui l'incarnation d'un archétype moral et singulier dont nous allons tenter d'exposer les codes et de cerner les limites[470]. Au terme d'un XIXe siècle riche en découvertes sur les grandes profondeurs de la mer, ses lois et ses habitants, le perfectionnement progressif du scaphandre autonome élargit le « champ des possibles » ; des travaux autrefois infaisables, ou extrêmement difficiles, deviennent désormais des réalités concrètes[471]. La récupération des trésors engloutis est l'une de ces réalités ; elle fait l'objet de la deuxième sous-partie de ce mémoire. Entreprise longtemps restée à l'état de rêve faute de moyen pour la mettre en pratique, elle s'intensifie dans les premières années du XXe siècle et pénètre bientôt au cœur d'un imaginaire sous-marin en pleine expansion. Un fort engouement populaire naît dans le sillon de ces récupérations parfois concluantes, parfois décevantes, toujours spectaculaires[472]. Lingots d'or, cassettes remplies d'argent, marchandises de luxe, bijoux et autres articles rares font l'objet d'une « course » aux trésors engloutis et alimente l'image d'un fond d'abondance, entassant depuis des siècles, voire plus, les richesses perdues des hommes. Toute récupération de trésor suppose en effet un engloutissement initial… À travers trois exemples de catastrophes maritimes, et des tentatives subséquentes pour remonter leurs trésors, nous allons tenter de cerner les récits qui en sont faits, en particulier dans la presse[473]. L'enthousiasme soulevé par ces récupérations mêle des problématiques à la fois sociales, sensibles, matérielles, et technologiques, et la presse me paraît le support privilégié de

---

remontées ou la taille démesurée de ses baies vitrées. Telle est la plume de Jules Verne : incroyablement soucieuse de l'exactitude scientifique de certains détails, tout en se permettant extravagance et fantaisie sur d'autres points (voir aussi NIDERLINDER Alain, « A propos du Nautilus », dans DEMARCQ, FRÉMONT, et TROMPARENT (et.al), *Jules Verne : le roman de la mer*, *op.cit,* p. 100-105). Citons également Simone Vierne, qui interrogea le rapport du romancier à la modernité : « Le monde moderne ouvrait donc à Jules Verne le champ des possibilités techniques et de ses explorations du monde. Mais, et c'est là son génie, cela ne l'empêchait pas de rêver et de faire rêver, et de concevoir ses aventures et leurs héros non seulement comme des conquérants modernes, mais comme les héros des Quêtes mythiques ». (VIERNE Simone, *Jules Verne. Mythe et modernité*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 13).

[470] D'un point de vue général, ces trois axes de réflexion - la figure du scaphandrier, l'imaginaire du trésor englouti, et les descentes en bathysphère - interrogent tous la construction de la figure du héros, car appareils de plongée et capsules sous-marines sont inventés, revêtus, ou pilotés par des êtres humains. Aujourd'hui encore, même s'il existe des robots sous-marins autonomes, capables de plonger seuls à plus de dix kilomètres sous la surface, l'intervention humaine reste indissociable de ces entreprises.

[471] Vianney Mascret précise d'ailleurs que le scaphandre est uniquement consacré aux tâches utilitaires jusqu'à l'entre-deux-guerres. C'est à partir des années 1920 qu'il commence à être porté par des amateurs, friands d'explorations sous-marines. Sans surprise, ce changement coïncide avec une intensification de la production fictionnelle de récits d'aventures sous-marines en scaphandre.

[472] Précisons que l'objet-trésor n'est pas exclusivement associé au fond de la mer, mais au fond en général. Le thème du trésor souterrain, enfoui au fond d'une cavité ou à plusieurs mètres sous le sol, est tout aussi répandu que celui du trésor au fond de l'eau. Un numéro de *Sciences et Voyages* écrit d'ailleurs, à l'occasion d'un reportage sur les montagnes boliviennes en juin 1929, que « les légendes concernant les souterrains impénétrables au fond desquels sont enfouis des trésors sont tenaces en tout pays et vieilles comme l'humanité » (*Sciences et Voyages*, « Exploration d'un abîme mystérieux », par R.Courteville, n°511 de la 10e année, le 13 juin 1929, p. 14.) C'est en grande partie le fond qui justifie la fascination exercée par le trésor ; nous aurons l'occasion d'en reparler au cours de cette sous-partie.

[473] Ces trois exemples ont justement été choisis en raison de la « sensation » qu'ils provoquèrent dans la presse française de l'époque, non seulement au moment de leur naufrage mais aussi après, lors des tentatives de récupération de leur chargement. N'ayant pas fait l'objet de telles entreprises, en raison du mystère de sa localisation à l'époque, le célèbre cas du *Titanic*, bien que traumatique, a volontairement été écarté.

leur expression. Il me paraît également intéressant de mettre en relation ces récits de récupérations réelles avec les histoires de récupérations fictives de trésors sous-marins, qui abondent dans la littérature adulte et jeunesse et dans la presse enfantine de l'entre-deux-guerres. La quête d'un trésor est toujours un élément narratif précieux pour un roman d'aventures terrestres ; placée dans un décor sous-marin, le défi acquiert une ampleur nouvelle. Le « drame au fond de la mer » est une déclinaison particulièrement répandue de cette quête du trésor englouti, et nous allons tenter de comprendre ce que révèlent ses adaptations successives, de la littérature des années 1890 au théâtre - où il devient un succès populaire - puis au cinéma à la Belle Epoque. Dans le prolongement de ce thème fictionnel, l'imaginaire du trésor englouti s'articule aussi autour de la notion de duel, qui voit le protagoniste affronter une créature des profondeurs ou un rival cupide. Il est alors intéressant de constater que de la conjonction d'un objet (le trésor englouti) et d'un espace (le fond de la mer) naît une faculté imaginaire de révélation morale : épreuve de vérité, l'expérience de la quête sous-marine dévoile les qualités comme elle exacerbe les vices[474]. Les récits pour la jeunesse en offrent de nombreux exemples, soutenus par des choix iconographiques qu'il convient aussi d'interroger. La dramatisation du thème de la « lutte au fond de la mer » se prolonge aussi parfois en une lutte plus générale contre l'élément liquide ; récupérer un trésor coulé, n'est-ce pas triompher de la mer absorbante, reprendre ce qu'elle a dérobé aux hommes ? En somme, étudier la consistance culturelle du thème du trésor englouti nous mène à cerner un rapport vertical à l'espace maritime, en suivant le trajet du trésor lui-même, du naufrage en surface jusqu'à son dépôt sur le fond. C'est cet itinéraire logique que nous allons tenter d'emprunter au sein de cette sous-partie.

C'est dans ce contexte global d'évolution et de perfectionnement des techniques de plongée sous-marine que naît le dernier objet-clé de la transformation du rapport des hommes aux fonds marins, à la toute fin des bornes chronologiques de ce mémoire : la bathysphère. Boule de métal pressurisée aux étroites ouvertures, elle est mise au point par William Beebe et Otis Barton en 1930 et permet à celui qui s'y introduit de descendre à plusieurs centaines de mètres sous les flots, et d'en remonter sain et sauf, plein d'observations sur la faune des profondeurs obscures. Le mouvement ascensionnel qui avait jusqu'alors configuré le rapport des hommes aux fonds marins, et qui consistait à faire venir plutôt qu'à « aller voir », bascule en même temps que la frontière de l'hostilité est redéfinie[475]. A bord de leur invention, Beebe et Barton établissent en effet une série de records, jusqu'à atteindre 925 mètres en août 1934. L'événement est sans précédent dans l'histoire de l'exploration sous-marine ; au-delà de la prouesse technique, il constitue un basculement culturel et sensible très

[474] Cette confrontation sous-marine manichéenne entre le « bon » plongeur, honnête et courageux, et le « méchant » plongeur, gouverné par la cupidité et dénué de tout scrupule, est particulièrement récurrente dans les récits de la presse enfantine. A travers plusieurs exemples - tirés de l'*Écolier illustré*, des *Belles Images*, du *Petit illustré pour la jeunesse et la famille* et d'autres périodiques - nous allons tenter de voir comment cette confrontation permet l'élaboration d'une tension dramatique apte à capter l'attention des jeunes lecteurs

[475] voir à ce sujet : MORICOT Caroline et ROSSELIN-BAREILLE Céline, « Quand les hommes respirent sous l'eau et volent dans l'air », dans RENNESSON Stéphane (dir.) et VALLARD Annabel, *Techniques & Cultures* n°75, « Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites », p. 136-149. Nous allons avoir l'occasion de reparler de ces travaux dans quelques pages.

clairement exprimé dans toutes les catégories de la presse de l'époque : nationale, locale, enfantine, scolaire, et même religieuse. Le témoignage des deux pionniers laissent entrevoir un monde fuyant, où des créatures incroyablement longues se mêlent à des poissons luminescents, aux silhouettes étranges. L'image du « fond invraisemblable », où aucune forme, couleur ou caractéristique ne paraît impossible, est puissamment réactivée par cette série d'exploits. Sous la plume des journalistes, Beebe devient l'incarnation du « héros-savant », homme de science et de conquête, aux qualités physiques, intellectuelles et morales exemplaires. Par quels procédés discursifs s'est construite cette héroïsation ? Quelle fut sa portée ? Les prouesses de la bathysphère sont à replacer dans un contexte plus global de conquête des espaces-*autres* : au fond de la mer comme dans les airs, les limites verticales se déplacent et transforment la manière de penser l'inaccessible. La comparaison qui naît bientôt entre William Beebe et Auguste Piccard, pionnier des records d'altitude en ballon, en est une expression particulièrement éloquente, que la presse relaie avec un enthousiasme non dissimulé.
A travers ces trois « portes d'entrées » thématiques - le scaphandre, le trésor englouti, et les descentes en bathysphère - il me semble possible d'identifier l'élargissement d'un imaginaire socio-technique dans la première moitié du XXe siècle.

A. Le scaphandrier, nouveau chevalier du fond des mers ?

« Ici, l'homme, ceint du scaphandre,
Franchit, plus heureux que Léandre,
La surface des flots mouvants :
Là, plongeant jusqu'aux Néréïdes,
Même au fond des tombeaux liquides,
Il imprime ses pas vivans [*sic*] »

M. Lebrun, *Les conquêtes de l'homme sur la nature*, 1806[476].

L'apparition du scaphandre transforme la perception d'une inaccessibilité subaquatique[477]. Au début du XXe siècle, le scaphandrier plonge désormais jusqu'à une quarantaine de mètres sous la surface, y accomplit des travaux de nature inédite, en ramène des naufragés encore vivants, se bat en duel contre de malveillantes créatures ; bref, l'objet-scaphandre est remarquable au sens premier du terme, et

[476] LEBRUN M., *Les conquêtes de l'homme sur la nature,* Paris, Guyon, Maison et Gervais, 1806, p. 8. Précisons qu'en 1806, le scaphandre en était encore à ses débuts et ne permettait qu'une courte immersion à un ou deux mètres ; cela suffit toutefois à l'auteur pour parler d'une « conquête de l'homme » sur la mer…
[477] Vianney Mascret en parle dans les premières pages de sa thèse (voir MASCRET Vianney, *op. cit*., p. 5).

fascine le grand public[478]. Dans la presse, sauvetages et drames contribuent à revêtir le scaphandrier de l'enveloppe du héros, modèle de bravoure et de fermeté, supportant les douloureuses contraintes physiques et corporelles indissociables à son activité. Le scaphandrier devient figure de dépassement : le dépassement de l'espace-limite que constitue le fond de la mer et dont il vient briser la frontière, et le dépassement de difficultés physiques et émotionnelles - un dépassement personnel, en quelque sorte - qui font de l'expérience de la plongée en scaphandre une bien rude épreuve. C'est autour des pérégrinations de cet imaginaire socio-technique[479], mêlant à la fois des pratiques, des objets, et des représentations mentales, que s'articule cette première sous-partie. La production écrite, notamment journalistique, continue d'être au fondement de notre analyse ici. Des documents iconographiques - car le traitement du scaphandrier est aussi visuel - viennent également compléter cette réflexion. Certains procédés discursifs, stylistiques, et iconographiques présentent en effet des récurrences qu'il convient d'interroger. Précisons enfin que l'étude de la figure du scaphandrier ne peut se faire, à mon sens, qu'à travers une mise en rapport avec la perception du fond de la mer au début du XXe siècle, et c'est bien dans une perspective d'interrelation que cette sous-partie entend les mobiliser[480].

Comme pour le fond de la mer, défini sur la base d'un panel de caractéristiques, la figure du scaphandrier se voit elle aussi façonnée par un ensemble d'attributs - moraux comme physiques -, contribuant à faire de lui un archétype et, de surcroît, une figure « à part » du monde des hommes. La perception de cette singularité est directement liée à la singularité attribuée aux fonds marins eux-mêmes, et pour cause : comment un individu s'arrachant à la terre pour pénétrer, a priori sans y être forcé, dans « dans des endroits où l'homme n'a rien à faire[481] » pourrait-il être semblable au

[478] Certains articles de presse n'ont pas peur des exagérations : le *Salut*, journal de l'Aude, écrit en novembre 1884 que « grâce aux scaphandres, appareils plongeurs (système Denayrouse), les sombres abîmes de l'océan, ses forêts gigantesques, ses monstres et ses trésors sont devenus la propriété de l'homme » (*Le Salut,* « Les véritables scaphandres français », n°570 de la 5e année, le 25 novembre 1884, p. 2). C'est aller un peu vite en besogne… Notons d'ailleurs que cet article coïncide avec le dévoilement inédit de la faune abyssale par le *Travailleur* et le *Talisman* ; peut-être cet enthousiasme conquérant n'est-il pas hasardeux ?

[479] Nous avions défini, dans l'introduction de ce mémoire, le concept d'« imaginaire socio-technique », défini par Sheila Jasanoff et repris, entre autres, par Anthony Adler. Centré sur l'analyse d'un triple rapport technique-science-société, l'imaginaire socio-technique serait l'expression « collective, institutionnellement stable, et publique de visions d'un futur désirable » (ADLER Antony, *Neptune's Laboratory, op. cit.,* p. 8), dont l'avancée des sciences et des techniques serait la condition d'accès. Voir Introduction, p. 22.

[480] De manière générale, toutes les différentes thématiques abordées au sein de ce mémoire ont pour point commun de revenir, continuellement, à la pensée du fond. C'est un effort de réflexion que je me suis imposé dans le cadre de ce travail, en tentant de limiter le plus possible les divagations qui pourraient entraîner un hors-sujet, même ponctuel. Le fond est l'épine dorsale de ce mémoire, et toutes les voies d'accès que je mobilise pour cerner sa perception y sont rattachées, à des degrés variables et de différentes manières.

[481] ROSSELIN-BAREILLE Céline, « "Pas envie d'être enterré vivant !". De l'hostilité chez les scaphandriers travaux publics », *Communications*, n°105, 2019/2, p. 119. Cette phrase est extraite d'un entretien réalisée par l'autrice avec le scaphandrier B., le 11 août 2011, dans le cadre de son enquête ethnographique sur la perception de l'hostilité chez les scaphandriers assignés aux travaux publics. J'ai bien sûr conscience qu'il ne s'agit pas d'un travail d'historien(ne), mais il ne constitue pas moins une fenêtre intéressante pour réfléchir à ce que l'expérience du fond fait, corporellement et émotionnellement, à ceux qui le pénètrent, revêtus d'un scaphandre.

commun des mortels ? Non, pour entrer dans un monde-*autre*, il faut être *autre* soi-même. Un numéro du *Petit Français illustré* décrit, en 1899, la descente du scaphandrier américain John Pearce : « Voilà un homme qui aura contemplé des spectacles inconnus à la plupart des autres mortels[482] ». En 1902, le *Courrier du Tarn* affirme qu'il y a chez le scaphandrier « l'accoutumance, l'amour-propre, le mépris du danger et la satisfaction de pouvoir accomplir quelque chose que ses voisins n'accompliraient pas aisément[483] ». Comme si, au revers des risques immenses de l'immersion, il existait un « privilège du fond », mêlant à la fois la jouissance personnelle de pénétrer en terre inconnue, unique et inviolée, avec l'excitation de la découverte et la crainte de l'accident. En 1932, un reportage de l'hebdomadaire *Voilà* évoque le cas d'un certain Raffaëlli, travaillant à la récupération du trésor de l'*Artiglio* : « Mais il y a dans le cas de Raffaëlli comme une espèce de prédestination — un instinct du plongeur, comme il y a un instinct de l'air. On naît scaphandrier, on ne le devient pas[484] ». Comme s'il ne pouvait échapper à « l'appel du fond », dont il ne sait par avance s'il causera sa fin, le scaphandrier se coupe, au moins temporairement et peut-être pour toujours, de la rassurante surface et du monde des vivants. La fascination qu'il exerce vient avant tout de là[485]. En plongeant, le scaphandrier bascule vers un monde sans repères : « C'est un don quasi total, une déformation permanente de la sensation commune, des notions les mieux établies sur le rapport des distances, sur les couleurs, sur le chaud et le froid[486] » continue Pierre Humbourg. Les récits fictionnels ne sont évidemment pas en reste et soulignent eux aussi, en l'amplifiant souvent, l'exceptionnalité de la figure du scaphandrier. Ils la conjuguent à l'image du monde-*autre*, obscur et glacé. Dans « Pigeon-Vole », roman-feuilleton paru dans *L'Ami de la jeunesse* en 1910, c'est bien le terrible monde abyssal que le courageux scaphandrier s'apprête à affronter : « Et voilà celui-ci en train de revêtir l'imperméable, le casque vitré et les chaussures de plomb. Bientôt, il est prêt, et muni de sa lampe électrique, il descend - non sans un peu d'émoi - dans

---

Si les équipements ont bien sûr évolué depuis plus de cent ans, il me semble possible d'identifier certaines récurrences entre les témoignages des plongeurs de la Belle Époque et ceux d'aujourd'hui. Le poids du scaphandre, le bourdonnement des oreilles et la nécessaire adaptation au brouillage des sens en font partie.

[482] *Le Petit Français illustré*, « Au fond de la mer », n°520 de la 11e année, le 11 février 1899, p. 132. L'auteur ajoute que Pearce « vient de publier ses impressions sous-marines. Elles ressemblent à un conte fantastique » (*ibid.,* p. 132). Si le nom de l'ouvrage en question n'est pas cité, on sait toutefois que Pearce avait déjà publié un récit de sa propre carrière dans la presse américaine, en 1898. L'article, de six pages, annonçait d'après Pearce « des étranges spectacles et de bizarres aventures dans des épaves au fond de la mer. Des évasions in extremis en plein sauvetage de trésor ». Un concentré d'aventures pur jus, digne des meilleurs romans et certain d'attirer, en moins de deux efficaces lignes, de très nombreux lecteurs.

[483] *Le Courrier du Tarn,* « Scaphandre et scaphandriers », par Marc de Nansouty, n°6033 de la 29e année, le 31 juillet 1902, p. 1.

[484] *Voilà,* « L'or de l'Artiglio » (suite), par Pierre Humbourg, n°81 de la 2e année, le 8 octobre 1932, p. 11.

[485] Vianney Mascret l'explique au début de sa thèse : le scaphandrier choisit de descendre au fond de la mer (MASCRET Vianney, *op. cit*., p. 24-25). A l'instar du marin, qui prend volontairement la mer sans savoir si la tempête l'engloutira, il y a quelque chose qui peut paraître fou, irraisonné chez le scaphandrier. Ce choix de s'immerger à plusieurs dizaines de mètres sous l'eau me paraît expliquer, au moins en partie, le traitement très particulier du scaphandrier par ses semblables. Il inspire à la fois l'admiration, l'ébahissement, et une forme d'incompréhension ; un mélange de sentiments dont j'espère saisir les manifestations ici.

[486] *Voilà,* « L'or de l'Artiglio », *op. cit*., p. 11. Le brouillage des sens est une caractéristique centrale de la plongée en scaphandre, nous allons en reparler.

les insondables profondeurs de l'Océan, là où les rayons du soleil jamais n'atteindront[487] ». Un scaphandrier dans les abysses : la chose n'est possible que dans un roman car, en réalité, il est extrêmement difficile - voire impossible - de s'aventurer en scaphandre « classique » au-delà de soixante mètres.

Figure à part du reste des hommes, le scaphandrier a pour première qualité un courage immense. Avant même de toucher au fond et à ses dangers, il lui faut en effet surmonter les difficultés sensorielles et corporelles de la descente, auxquelles s'ajoute souvent une forte charge émotionnelle[488].
Les adaptations sensorielles que lui impose la masse d'eau environnante contribuent à le transformer, à le marquer dans sa chair[489] ; en d'autres termes, la profondeur contraint son corps parfois jusqu'à la mort. Ces difficultés physiques et physiologiques sont connues du grand public car leur mention circule dans les récits fictifs comme non-fictifs. Elles deviennent rapidement indissociables de l'évocation du scaphandrier. Un numéro du *Réveil républicain* rapporte, en avril 1896, le cas d'un scaphandrier de 53 ans : « Il lui arrive parfois, sous l'eau, des palpitations, des vertiges, des saignements de nez, des yeux, des oreilles, et aussi de l'oppression, phénomènes morbides qui, très prononcés chez beaucoup d'hommes moins forts ou intempérants, leur ont fait quitter le métier[490] ». Dix ans plus tard, un numéro de la *Veillée des Chaumières* rapporte un cas malheureux : « On cite le cas d'un plongeur français, Deschamps, qui résolut de descendre à 70 mètres de profondeur pour repêcher, en août 1865, le vapeur *Colombian*, coulé par le travers d'Ouessant. Malgré sa vaillance, il s'évanouit à 60 mètres. Ramené à la surface de l'eau, on eut des peines inouïes à le ranimer. Finalement, le malheureux resta détraqué pour le reste de sa vie[491] ». L'auteur conclut, désabusé : « On remonte, mais souvent on remonte mort[492] ». En 1912, Charles Martray fait paraître « Le scaphandrier », un récit fictif dans lequel le vieux Gabrielli, ancien professionnel, s'exclame : « Ah ! tenez, messieurs, ce n'est pas toujours bien amusant, un métier comme le nôtre... Vous rencontrez

---

[487] *L'Ami de la jeunesse*, « Pigeon-Vole », par Henri de Chazel, n°9, le 26 mars 1910, p. 10.
[488] Sébastien Boulay a montré que le fond littoral de la mer constitue, pour les scaphandriers, un environnement de travail extrême requérant un ensemble d'aptitudes, de savoirs, de gestes, et de comportements spécifiques (voir BOULAY Sébastien, « Habiter ou « faire avec » le sable », *Technique & Culture*, n°61, p.2013, p. 21, cité par ROSSELIN-BAREILLE Céline, *op. cit.* p. 121). La vue est particulièrement importante ; le scaphandrier doit « savoir voir » en situation », être capable de lire son environnement afin d'en acquérir une compréhension experte, sinon intime (ROSSELIN-BAREILLE Céline, *op. cit.*, p. 122). Toutes ces aptitudes et ces savoirs contribuent à faire du scaphandrier un ouvrier hors-normes, et plus globalement un individu à part. Céline Rosselin-Bareille précise d'ailleurs que cela vaut aussi pour le travailleur souterrain, comme le mineur *(ibid*., p. 122)
[489] *Ibid.*, p. 121-122.
[490] *Le Réveil républicain*, « L'homme amphibie », par le Dr Liégey, n°226 de la 6e année, le 5 avril 1896, p. 2.
[491] *La Veillée des chaumières*, « Autour de la science : scaphandres et scaphandriers », par Th.de Bosredon, n°10 de la 29e année, le 2 décembre 1905, p. 77.
[492] *Ibid*., p. 76. L'auteur évoque notamment les chutes, particulièrement dangereuses pour le scaphandrier lorsqu'il descend l'échelle ; l'augmentation soudaine de la pression l'écrase violemment et il se retrouve « avec la tête rompue, les membres broyés » *(ibid.*, p. 76). Précisons que l'épreuve de la descente est aussi auditive, avec « le bruit infernal des pompes » *(ibid.*, p. 77), et thermique, à cause de « l'eau s'infiltrant sournoisement, en dépit des bracelets élastiques des manches, trempant l'homme, le gelant jusqu'aux os ». (*ibid*., p. 77)

parfois des courants de sable qui rendent l'eau trouble comme du cidre nouveau, qui vous ballottent comme un morceau de liège, et qui, à toute minute, vous font vous demander si ce ne sera pas votre dernière plongée... Et que dire des vertiges qui vous prennent de temps à autre, des nausées, des crampes, des hallucinations, des maux de tête, des éblouissements, des étouffements, en un mot, et aussi des illusions d'optique sous-marine qui font voir tout de travers, tout menaçant, tout difforme, tout monstrueux[493] [...] ». La presse enfantine présente le même constat. Anne Manson décrit en 1937, dans un numéro de *Jeunesse Magazine*, les dangers qui guettent les scaphandriers : « Le sang jaillit de leur bouche et de leurs oreilles. Souvent, pour être remontés trop vite, ils deviennent aveugles ou paralysés. Parfois, aussi, ils en meurent[494] ». En outre, au-delà des diverses douleurs, gênes, pressions qu'il ressent dans son corps, le scaphandrier doit aussi faire face à un ensemble de contraintes environnantes qui mettent ses sens en déroute. Un numéro de *Navigazette* affirme ainsi que le scaphandrier a « les yeux au bout des doigts[495] ». Les périls du métier de scaphandrier circulent aussi dans la presse locale ; citons, entre autres, *Le Courrier du Tarn*, l'*Afrique du Nord illustrée*, le *Petit Troyen,* ou encore l'*Avenir vauréen*[496]. Le cadre scolaire constitue également, pour les plus jeunes, un canal de familiarisation avec le métier de scaphandrier, ses risques et les caractéristiques de ceux qui acceptent de les prendre. En 1899, une série de vingt vues sur verre, accompagnée des notices explicatives, retrace l'histoire du scaphandre, les modèles les plus performants, ses principes généraux ainsi que ses différentes applications[497]. La vue n°12, entre autres, illustre la récupération d'une caisse d'or coulée au large de Marseille. Chaque vue est accompagnée de sa notice explicative, simplifiée pour être mise à portée des jeunes élèves de primaire. La figure du scaphandrier circule aussi dans la presse pédagogique : l'*École et la famille* lui consacre une leçon en 1907, soulignant que les scaphandriers « ont un métier pénible mais très lucratif. De plus, ils ont l'avantage de contempler les merveilleuses profondeurs de la mer[498] ». Quatre ans plus tard, un autre article déclare : « On ne

---

493 *Arts et Lettres* (revue méridionale éditée à Toulouse), « Le Scaphandrier », par Charles Martray, n°10 de la 8e année, le 1er octobre 1912, p. 546.

494 *Jeunesse Magazine,* « A tâtons, sur l'épave engloutie », par Anne Manson, n°7 de la 1ère année, le 14 février 1937, p. 16.

495 *Navigazette*, « Scaphandre et scaphandriers », par Marc de Nansouty, n°1112 de la 9e année, le 18 août 1910, p. 3. Notons que cet article circule d'année en année et de journal en journal ; la note qui suit le montre bien.

496 *Le Courrier du Tarn,* « Scaphandre et scaphandriers », par Marc de Nansouty, *op.cit.,* p. 1. ; *l'Avenir vauréen*, « Scaphandre et scaphandriers », par Marc de Nansouty, n°206 de la 6e année, le 2 août 1902, p. 3 ; *L'Afrique du nord illustrée*, « Les scaphandres », par Jean Desvignes, n°264 de la 9e année, le 3 janvier 1914, p. 6-7. ; *Le Petit Troyen*, « Nuit tragique », par A.H., n°16 131 de la 46e année, le 26 juin 1924, p. 2. L'auteur de l'article affirme que les scaphandriers font partie de « ceux pour lesquels « sang-froid » et « courage » ne sont pas des vains mots ». *(ibid.,* p. 2).

497 Archives du Musée National de l'Education, **Série 3-565-21** (0003.00565.1 à 0003.00565.20 : « Cloche à plongeur et scaphandre » (1899), série de 20 vues sur verre ; 0003.001337.21 : TALLENT Gustave, *Notices sur les vues. Cloche à plongeur et scaphandre*, Melun, Imprimerie administrative, 1899).

498 *L'École et la famille*, « Leçon de choses. Cours élémentaire et moyen », par M.-L. L., n°2 de la 32e année, le 15 janvier 1907, p. 45. En réalité, les scaphandriers ne contemplent pas grand-chose… leur visibilité est souvent mauvaise, voire quasiment nulle, et c'est à peine s'ils peuvent distinguer ce qui se trouve à quelques mètres d'eux. Les « merveilleuses profondeurs de la mer » qu'évoque l'article semblent davantage correspondre à une projection quelque peu idéalisée qu'à une réalité.

récompensera jamais trop ces héros de la plongée[499] ! ». Quant à la revue mensuelle *Mon Avenir*, organe de presse de la Jeunesse Ouvrière Catholique, elle consacre à la profession de scaphandrier sa rubrique des « métiers dangereux » en janvier 1932. L'article décrit de manière plutôt sommaire - et non sans un certain cynisme - l'activité des scaphandriers : « Pour aller recueillir les trésors engloutis sur les hauts fonds de l'océan, ou même pour retirer les noyés jetés dans la Seine par quelques amis peu complaisants, on fait usage de scaphandriers[500] ».

De manière générale, le drame en mer entretient la perception singulière du scaphandrier. La *Veillée des Chaumières* le constate en 1905 : « Chaque catastrophe maritime amène à parler des scaphandres[501] [...] ». Le terrible naufrage du *Saint-Philibert*, en juin 1931, l'illustre bien. Pris dans une violente tempête au large de Noirmoutier, le bateau est retourné par une vague ; près de cinq cents passagers se noient[502]. Dans les jours qui suivent, des scaphandriers interviennent pour tenter d'inspecter l'épave et récupérer les corps des noyés ; ils fixent leur image dans l'après-drame et la presse, une fois de plus, ne manque pas de souligner l'exceptionnalité de leur activité. Simon Guigues, dans un article paru dans *Voilà* deux semaines après la catastrophe, transforme le scaphandrier en une figure non-humaine. Alors qu'il assiste aux préparatifs de récupération de l'épave, ou du moins ce qu'il en reste, il décrit l'apparition d'un être presque surnaturel : « Et le scaphandrier apparut, flottant, gonflé, le ventre ballonné, son crâne d'acier presque immergé et ses mains seules vivantes qui semblaient pétrir l'eau[503] ». « Ses seules mains vivantes », comme si le reste de cette silhouette armurée n'avait plus rien d'humain[504]. La marginalisation continue lorsque le journaliste les décrit comme des « hommes étranges qui participent véritablement du mystère sous-marin, puisqu'ils sont les seuls à le pénétrer vraiment, à vivre intimement en lui, les seuls[505] ». L'idée du monde-*autre* est tout à fait explicite[506]. Guigues conclut en leur reconnaissant l'humilité qui marque les héros : « Et je les

---

[499] *L'École et la famille*, « Scaphandre, scaphandrier », n°16 de la 36e année, le 15 août 1911, p. 362.

[500] *Mon Avenir*, « Le Scaphandrier », n°25 de la 3e année, le 1er janvier 1932, p. 8. Cet article s'inscrit dans l'objectif du journal qui est, selon ses propres termes, de « préparer à la vie de travail ».

[501] *La Veillée des chaumières*, « Autour de la science : scaphandres et scaphandriers », *op.cit*., p. 77.

[502] On estime que seules huit personnes survécurent au naufrage. De nombreux corps ne furent jamais retrouvés.

[503] *Voilà,* « En plongée », par Simon Guigues, n°16 de la 1ère année, le 11 juillet 1931, p. 8.

[504] Nous allons revenir sur ce point dans quelques pages.

[505] *Ibid*., p. 9.

[506] Précisons que la singularité du scaphandrier se fonde également sur le fait qu'il est le seul à pouvoir aller chercher des cadavres au fond de l'eau. Cette dimension macabre de son activité contribue encore davantage à en faire un être à part du reste des hommes. Le terrible naufrage du vapeur *Cabo-Machichaco*, le 3 novembre 1893, en est un exemple : près de 600 passagers moururent noyés au large de Santander, au nord de l'Espagne. Dans les jours qui suivirent le drame, plusieurs scaphandriers descendirent jusqu'à l'épave et y découvrirent un spectacle d'une inexprimable horreur : « [...] ils ont trouvé des monceaux de cadavres mélangés aux débris du vapeur et des barques coulées », rapporte le *Supplément illustré du Petit Parisien* le 19 novembre (*Le Supplément illustré du Petit Parisien,* « La catastrophe du *Santander* », n°250 de la 5e année, le 19 novembre 1893, p. 375). En couverture, une gravure représente le travail funèbre des scaphandriers, enroulant les cadavres noyés, encore contorsionnés de douleur, dans des cordes pour les remonter en surface (*ibid.*, p. 369). Une gravure similaire paraît dans *Le Petit Journal* le 25 novembre (*Le Supplément illustré du Petit Journal*, « Catastrophe de Santander », n°157 de la 4e année, le 25 novembre 1893, p. 376. Citée par Philippe Damon dans DAMON Philippe, *Le jouet scaphandrier et son histoire, de Jules Verne à nos jours,* Saint-Cyr-sur-Loire,

aime aussi parce que ces gens du peuple, sobres de paroles en général et simples de mœurs, doivent avoir un sens instinctif du fantastique de leur vie[507] ». Un an plus tard, les scaphandriers font à nouveau irruption dans les colonnes de presse suite au terrible drame du sous-marin *Prométhée*, resté bloqué par 70 mètres de fond au large de Cherbourg, le 7 juillet 1932. Dès le lendemain, des scaphandriers « classiques » tentent d'atteindre l'épave, en vain : la profondeur est trop grande. Le 9 juillet, un « scaphandrier de grande profondeur arrivé de Toulon[508] » est spécialement dépêché sur le lieu du drame, bien que les chances de retrouver l'équipage en vie soient maintenant presque nulles. Plusieurs navires, dont le *Rostro*, l'*Artiglio*, et l'*Ailette* joignent aussi leurs efforts pour procéder à des sondages. On consulte le fameux Raffaëlli évoqué quelques pages plus haut. Finalement, un scaphandrier de l'*Artiglio* tente une périlleuse descente. Le journaliste raconte : « Le scaphandrier a pu arriver sous la coque du *Prométhée* ». Il n'a pas obtenu de réponse aux coups qu'il a frappés sur la coque. Il semble bien que tout espoir soit désormais perdu de retirer vivants de leur cercueil de fer les marins du *Prométhée* ». Il ne contient que des corps inanimés ». L'effroyable réalité se dessine : l'équipage, pris au piège, est mort asphyxié sous 70 mètres d'eau. Le dimanche, on tente malgré tout de renflouer le sous-marin coulé ; un des plongeurs revêt même « un scaphandre articulé[509] » pour tenter d'examiner les panneaux de la passerelle de l'épave, mais en est empêché par le fort courant. Il a tout juste le temps d'apercevoir le cadavre d'un « homme agrippé[510] » à l'un de ces panneaux, « coincé sans doute au cours de la manœuvre de fermeture exécutée en dessous de lui par ceux qui se trouvaient à l'intérieur ». Cette découverte, dont la mention parcourt la presse nationale, réactive l'image horrifique du fond-cimetière. Les interventions cessent finalement le lendemain ; une enquête est ouverte pour déterminer les causes du drame et un hommage est rendu à ses 62 victimes[511]. D'autres publications locales relaient la nouvelle. Le *Courrier de Saône-et-Loire* décrit « les recherches angoissantes[512] » pour atteindre l'épave et déplore « la limitation parcimonieuse du budget » consacré à la Marine française, qui force à solliciter une aide étrangère. Le lendemain, *La*

Alan Sutton, 2005, p. 19). La vision des corps entassés, dont des enfants, est tellement atroce que plusieurs scaphandriers, d'après l'article, « malgré leur indomptable courage, ont été saisis d'une telle horreur de ce qu'ils ont vu au fond de la mer que le cœur leur a manqué ». (*ibid.*, p. 375). Il est clair que ce genre d'événement incroyablement dramatique contribue à alimenter l'image déjà ancienne d'un fond de mort, asphyxiant et définitif, un « fond-cimetière » pour l'éternité. Nous allons revenir sur ce point dans la dernière partie de ce mémoire.

[507] *Ibid*., p. 9.

[508] *Le Patriote des Pyrénées*, « Tout espoir est perdu de sauver les marins du *Prométhée* », le 12 juillet 1932, p. 1. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[509] *Ibid*., p. 1. Ce type de scaphandre, sorte de sarcophage sans bras, est inédit dans sa conception mais lourd et difficilement maniable dans la pratique. Il commence à être utilisé à partir des années 1930.

[510] *Le Matin*, « Plus aucun espoir de retrouver vivants les marins du *Prométhée* », n°17 645 de la 49e année, le 11 juillet 1932, p. 3. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[511] Seuls sept membres d'équipage échappèrent à la mort (*ibid*., p. 1). L'article indique qu'ils se trouvaient sur la passerelle au moment du drame, et furent sauvés par le navire *Bienvenu.* Pour la perte de son vaisseau, le commandant Couëspel du Mesnil fut jugé par le conseil maritime en novembre 1932, et acquitté.

[512] *Le Courrier de Saône-et-Loire*, « Les recherches angoissantes ont commencé autour de l'épave du *Prométhée*», n°30 219 de la 101e année, le 10 juillet 1932, p. 1. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

Charente fait resurgir l'image de la mer absorbante lorsqu'est évoquée la mise à l'eau du courageux scaphandrier : « On ne sait rien du scaphandrier qui, monstre fantomatique, se balance doucement dans la couche obscure[513] ». Comme si le fond l'avait aspiré, lui aussi. Le drame connaît un écho national[514] et malgré l'échec du sauvetage, le courage des scaphandriers a été invariablement remarqué.

Certains incidents connaissent toutefois une issue plus heureuse. L'exemple du sous-marin *Squalus* est intéressant. Le 23 mai 1939, au large du New Hampshire, un problème de soupape laisse l'eau envahir une partie des compartiments de l'appareil, qui coule à 74 mètres au fond de la mer. L'intervention rapide d'une « cloche à plongée » sophistiquée, ainsi que d'une quinzaine de scaphandriers, permet toutefois de sauver la vie de trente-trois membres d'équipage[515]. L'événement marque la presse française. Le 25 mai, *Le Journal* ne cache pas sa joie ni son admiration : « Miracle de la technique américaine ! Grâce à la cloche à plongée utilisée par les sauveteurs, près de la moitié de l'équipage du sous-marin *Squalus* a pu être arrachée à la mort. On ne peut qu'admirer profondément la science et la célérité des sauveteurs qui ont réalisé, dans ce domaine, un exploit sans précédent[516] ». Pour le journaliste, ce sauvetage constitue une rupture, un seuil franchi non seulement sur le plan technique mais aussi dans le rapport au fond : les hommes auraient désormais « cette certitude précieuse que dans des cas qui semblaient jusqu'à présent désespérés, la mort est maintenant obligée de reculer[517] ». Le perfectionnement des techniques de plongée sous-marine contribue à reconfigurer le rapport de force entre l'homme et le fond de la mer, et la pensée de son inaccessibilité[518]. La mer arrache, elle engloutit, mais on dispose désormais de moyens pour déjouer ses contraintes et empêcher, dans certains cas, ce qui aurait été inévitable quelques décennies plus tôt.

---

513 *La Charente*, « La catastrophe du *Prométhée* », n°482 de la 61e année, 11-12 juillet 1932, p. 1. Comme dans l'article du *Patriote des Pyrénées*, il est fait mention du scaphandre-sarcophage dont la masse « déclenchée automatiquement du bord, était jetée sur l'ordre du scaphandrier et d'après ses indications. Elle tombait, précise, sur la coque de l'épave et les microphones aussitôt cherchaient à capter la réponse. Aucun bruit n'a été perçu ». (*ibid.* p. 1)

514 Le déroulé de la catastrophe, l'enquête sur ses causes, l'intervention des scaphandriers et les réactions sur la terre ferme sont largement relayés dans la presse au niveau national. Citons par exemple : *Le Journal*, « Cherbourg a pris le deuil du *Prométhée* », par Geo London, n°14 512, le 11 juillet 1932, p. 1 et 4. ; *L'Excelsior*, « La catastrophe du sous-marin *Prométhée* », par Roger Valbelle, n°7882 de la 23e année, p. 1 et 3. *; Le Petit Journal*, « La perte du *Prométhée* serait due à une fausse manœuvre », n°25382, le 14 juillet 1932, p. 4. ; ou encore *Paris-Soir*, « Les panneaux du *Prométhée* sont fermés », n°3204 de la 10e année, le 14 juillet 1932, p. 3.

515 Les vingt-six autres matelots sont malheureusement morts noyés dans les compartiments inondés. Dans les articles de presse, le deuil se mêle à la joie du sauvetage.

516 *Le Journal,* « Du *Squalus,* le sous-marin échoué dans l'Atlantique, 24 hommes sont sauvés par la "cloche à plongée" », n°17 018, le 25 mai 1939, p. 1. En réalité, ce sont trente-trois hommes qui furent sauvés ; le journal n'avait peut-être pas encore l'information au moment où le numéro fut imprimé. Précisons également que les jeunes lecteurs purent eux aussi avoir connaissance de l'événement : l'hebdomadaire *Benjamin* lui consacra un article, et sa page de couverture *(Benjamin*, « La cloche de sauvetage pour sous-marins », par H.Pelle des Forges, n°36 de la 3e année, le 3 septembre 1939, p. 6-7).

517 *Le Journal, op.cit.*, p. 1.

518 Notons que ce rapport de force dans lequel l'être humain s'inscrit contre l'élément maritime, qu'il personnifie souvent pour en faire un impitoyable ennemi, est avant tout une idée de lui, et lui seul. La volonté de « reprendre à la mer ce qu'elle nous a volé » me paraît ainsi tout à fait intéressante à analyser, dans la mesure où elle révèle à la fois des enjeux sociaux, économiques, et environnementaux. Et bien sûr, une forte part d'imaginaire. Nous allons en reparler dans la sous-partie qui suit, autour du thème du trésor englouti.

Dans la fiction, la figure du héros-scaphandrier épouse à merveille la tension dramatique des récits ; immergé sous les flots, il est le fil qui tient encore les naufragés à la vie, alors que la sienne dépend elle-même d'un tuyau d'oxygène. Conscient des dangers auxquels il s'expose, le scaphandrier les surmonte et devient personnage-clé d'un basculement dans le récit. Dans *Les Secrets de Monsieur Synthèse,* de Louis Boussenard, paru vers 1890, le pauvre Alexis est en train de couler par dix mètres de fond lorsqu'il aperçoit « une forme monstrueuse à laquelle il se cramponne avec la convulsive énergie des noyés[519]». Son sauveur n'est autre qu'un scaphandrier qui, « comprenant que le sauvetage va devenir impossible, tant l'étreinte du chimiste est désespérée, enlève brusquement les sandales de plomb qui le retiennent au fond, et remonte aussitôt comme une bouée, toujours enlacé par Alexis[520] ». **(Fig.22).** Dans « Sous le Pacifique », un récit paru dans le *Petit Illustré pour la jeunesse et la famille* en 1912, c'est au tour du jeune Jean Bricout de revêtir le scaphandre pour sauver de justesse Ahmed, un plongeur d'éponges qui menaçait de se noyer : « Sans même attendre une réponse qu'il devinait affirmative, le jeune homme, ayant revêtu l'appareil en toute hâte, plongea dans la mer et atteignit l'endroit où le petit pêcheur était resté privé de mouvement. Rapidement il coupa la corde, le saisit dans ses bras nerveux et fit le signal convenu pour qu'on le hissât sur le sous-marin[521] ». Deux ans plus tard, *Les Récits de la jeunesse* font paraître « Un drame au fond des eaux » : alors que le lieutenant Réginald est bloqué dans le sous-marin Z-1, à plusieurs dizaines de mètres sous la surface, le marin Tanguy revêt son scaphandre pour lui porter secours. Le courage du jeune homme est aussi héroïque que les risques sont immenses, mais « il l'a juré : il sauvera le lieutenant Réginald. Il ramènera le Z-1 intact, à la surface des eaux, ou bien il mourra[522]... ». S'apprêtant à descendre l'échelle, il déclare à nouveau, stoïque : « Cette fois, c'est la dernière plongée… Je réussirai, ou bien je mourrai ! ». Sous la surface, l'image enracinée du « fond de mort », obscur et glacial, apparaît : « Le voilà maintenant, au fond, tout au fond… La lumière du ciel ne vient plus jusqu'à lui… D'un coup de pouce, il allume la lampe électrique qui pend à sa ceinture [...] Tanguy fait quelques pas, et, soudain, une chose énorme, monstrueuse, apparaît sous la clarté de sa lampe électrique. Le Z-1, posé sur le sable ». Armé d'un ciseau et d'un marteau, le jeune homme parvient finalement à faire sauter les plombs de sûreté ; le sous-marin remonte brusquement mais assomme Tanguy, qui meurt au fond de l'eau, sa vie sacrifiée pour celle d'un autre. La figure réelle du scaphandrier se dilue dans l'épaisseur fictionnelle des récits pour nourrir une trame narrative dramatique et répondre aux attentes des jeunes lecteurs[523].

---

[519] BOUSSENARD Louis, *Les secrets de Monsieur Synthèse*, Paris, C.Marpon et E.Flammarion, v.1890, p. 476.

[520] *Ibid*., p. 476.

[521] *Le Petit illustrée pour la jeunesse et la famille,* « Sous le Pacifique » par Clotilde Leclerc, n°407 de la 9e année, le 10 mars 1912, p. 3-4.

[522] *Les Récits de la jeunesse*, « Un drame au fond des eaux. Le sauvetage », n°101, le 1er juin 1914, p. 9. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[523] Précisons que ces jeunes lecteurs sont avant tout des garçons ; une presse spécialement dédiée aux filles existe aussi pendant l'entre-deux-guerres (citons par exemple *Fillette* ou *Lisette)* et propose, entre deux patrons de coutures, des récits souvent moins trépidants que ceux qui paraissent dans leurs équivalents masculins… Nous allons avoir l'occasion, dans les chapitres qui suivent, de citer cette presse enfantine féminine.

Au-delà des risques de décompression, de désorientation ou de maints défauts techniques[524], le scaphandrier doit également gérer une autre source de danger : les créatures malveillantes du fond. Son héroïsation passe aussi par le combat qu'il doit parfois mener contre elles. Il n'est pas rare, en effet, que le scaphandrier fasse la rencontre imprévue d'un requin ou d'une pieuvre ; ce genre d'incidents parcourt la presse de faits divers et contribue à entretenir l'image d'un fond monstrueux, où tout est péril[525]. Si l'issue de ces tête-à-tête est - heureusement pour le scaphandrier - rarement fatale dans la réalité, leur récit est assez effroyable pour que les lecteurs en soient informés. Un numéro de la *Semaine illustrée* rapporte, en septembre 1912, la rencontre entre un scaphandrier de Toulon et un « poulpe d'énormes dimensions[526] ». Le face-à-face tourne vite au cauchemar : « Le scaphandrier ayant oublié son poignard, ne put se défendre et tira la sonnette d'alarme ; mais le monstre avait eu le temps d'enserrer le corps avec ses tentacules longs de huit mètres ». C'est la terrible mort par suffocation, *modus operandi* étroitement associé au plus évolué des mollusques, qui menace le plongeur, mais ce dernier est finalement sauvé, de justesse, par ses camarades restés à la surface : « Le scaphandrier fut remonté sans connaissance, mais des soins énergiques le rappelèrent à la vie ». Le scaphandrier ressuscité, l'animal est puni pour son affront, mis hors d'état de nuire avant de voir son cadavre mesuré et pesé : « Le mollusque fut tué à coups de poignard et ne pesait pas moins de 60 kilos », c'est-à-dire probablement le même poids que le scaphandrier auquel il s'est attaqué[527]. Ces dimensions hors-normes, si l'on en croit le journal, contribuent à réactiver l'idée d'une démesure du fond en même temps qu'elles soulignent l'exploit du plongeur victorieux[528].

[524] Il arrive en effet que la mort d'un scaphandrier soit provoquée par un équipement portuaire ou une erreur humaine. Un numéro de la *Semaine illustrée* paru en 1913 relate, par exemple, le cas d'un scaphandrier écrasé entre deux bateaux à Marseille (*La Semaine illustrée*, « Scaphandrier blessé », n°107 de la 3e année, le 1er janvier 1913, p.3). Ce genre d'accident, sans être habituel, n'est pas rare. L'année suivante, c'est un quartier-maître de Toulon qui manque de mourir asphyxié au fond de la rade après qu'une torpille ait sectionné son tuyau d'oxygène (*La Semaine illustrée*, « Sauvé par une torpille », n°146 de la 4e année, le 1er janvier 1914, p. 2). Certaines plongées sont tragiques : *Le Courrier du Tarn* rapporte, en juin 1906, la mort d'un scaphandrier marseillais, un dénommé Ange Cappadona, « 33 ans, père de trois enfants » qui s'étouffa dans son casque, victime d'un malaise lors d'une plongée trop profonde (*Le Courrier du Tarn*, « Un scaphandrier qui meurt en plongeant », n°7331 de la 33e année, le 14 juin 1906, p. 2).

[525] La pieuvre est associée de manière particulièrement forte au métier de scaphandrier ; un numéro du *Journal*, en 1931, justifie cela par l'enracinement culturel des *Travailleurs de la mer* : « Depuis que Victor Hugo l'a mise dans la littérature en lui donnant les proportions de son génie, la pieuvre est devenue un animal fabuleux. Aussi le romantisme populaire ne conçoit-il pas la vie des scaphandriers sans une histoire de pieuvre ». (*Le Journal,* « Les risques mortels du métier de scaphandrier », par Emile Condroyer, le 20 août 1931, p. 1).

[526] *La Semaine illustrée,* « Un scaphandrier attaqué par une pieuvre », n°39 de la 2e année, le 25 septembre 1912, p. 11. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

[527] *Le Supplément illustré du Petit Journal* ajoute, à propos des dimensions phénoménales de la pieuvre, que « ses ventouses étaient plus grosses qu'une pièce de cinq francs » (*Le Supplément illustré du Petit Journal,* « Un scaphandrier attaqué par une pieuvre », n°1126, le 16 juin 1912, p. 180).

[528] CAZEILS Nelson, *Monstres marins*, Rennes, Editions Ouest-France, 1998, p. 15.

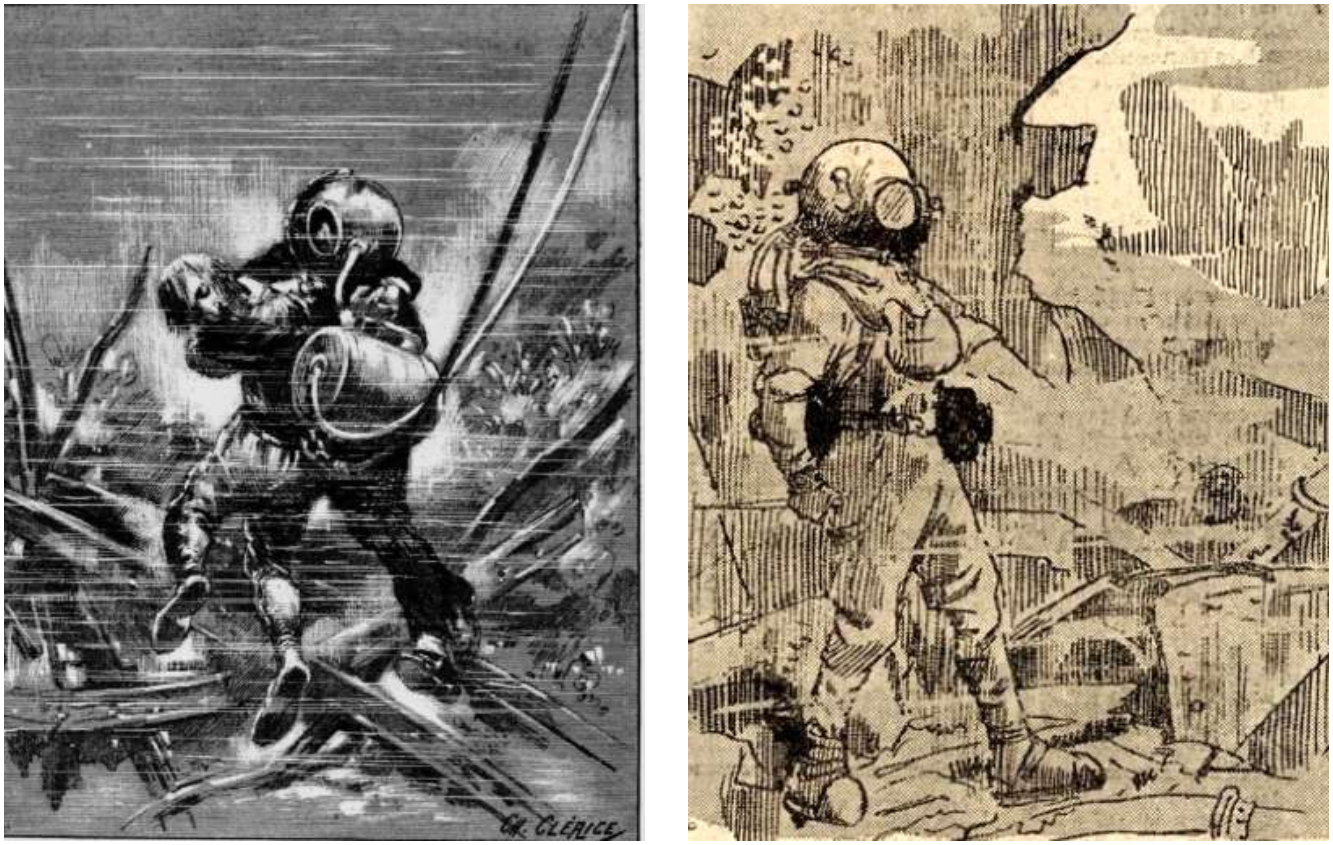


Fig.22 : Le scaphandrier, figure de délivrance et de conquête : à gauche, le héros de Louis Boussenard remonte *in extremis* le savant Alexis, évanoui sous dix mètres d'eau suite au torpillage de son navire[529]. A droite, une illustration du *Petit Inventeur* rend visuellement explicite l'édification du scaphandre comme modèle de fermeté et de courage : jambes écartées, solidement ancrées dans le sol, torse droit et épaules en arrière, le poignard à la main ; tout semble traduire la détermination du conquérant. L'auteur de l'article ajoute, en guise de légende : « Le capitaine Nemo, de Jules Verne, voit aujourd'hui son invention se réaliser[530]»...

Ces confrontations avec la pieuvre, sans être habituelles, ne sont pas non plus exceptionnelles. Un incident tout à fait similaire avait été rapporté par le *Courrier du Tarn*, huit ans plus tôt : un scaphandrier du Cap, un dénommé Palmer, « explorait aux environs du fort de Dunvegan, le fond de la mer par douze pieds de profondeur » lorsque soudain, « une immense pieuvre le saisit dans une de ses tentacules[531] ». Démuni, le malheureux plongeur conserve toutefois son sang-froid et parvient à actionner le signal d'alarme. Ses camarades le remontent : « Il était temps, Palmer respirait à peine. La pieuvre, enlacée à son corps, vint avec lui à la surface ; il fallut la détacher à coups de hache. Palmer a dû être transporté à l'hôpital ». L'image spectaculaire du corps-à-corps désespéré entre le scaphandrier et la pieuvre fait la une de plusieurs quotidiens à la même époque ; citons, entre autres, les unes du

[529] BOUSSENARD Louis, *op.cit*., p. 473.
[530] *Le Petit Inventeur*, « Comment les hommes vont-ils sous la mer ? », n°114 de la 3e année, le 19 mai 1925, p. 8. Cette petite phrase de l'auteur indique bien l'enracinement culturel et mental de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, plus d'un demi-siècle après sa parution… Nous allons avoir l'occasion d'en reparler. Citons aussi un autre exemple de sauvetage héroïque par un scaphandrier avec le roman-feuilleton « Robinsons sous-marins », par le capitaine Danrit, qui parut dans *Le Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, du n°587 à 591, du 1er au 29 mars 1908 (p. 236-238 ; p. 257-259 ; p. 274-276 ; p. 286-287 ; p. 296-298). Le roman eut beaucoup de succès et remporta le prix Sobrier-Arnould décerné par l'Académie française en 1908.
[531] *Le Courrier du Tarn,* « Scaphandre et scaphandriers », par Marc de Nansouty, n°6033 de la 29e année, le 31 juillet 1902, p. 1. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

Supplément illustré du Petit Journal le 24 janvier 1909 et le 16 juin 1912[532]. Revenons à Toulon, en décembre 1923 ; un incident similaire est rapporté par le *Bône-Journal*[533]. L'article raconte qu'un scaphandrier, Jean Négri, « armé comme d'habitude d'un trident, s'apprêtait à fixer des chaînes à la coque du navire, lorsque soudain une énorme pieuvre, qu'il n'avait pas aperçue, l'enserra fortement dans ses tentacules[534] » Le duel est rude : « Paralysé, incapable de faire un mouvement, Négri lutta désespérement. Ayant pu enfin libérer un bras, il s'empara du trident et blessa la pieuvre qui, furieuse, l'agrippa plus étroitement encore ». Finalement, c'est encore le même réflexe salutaire qui délivre le scaphandrier : « A bout de force, Négri actionna le signal d'alarme et se fit remonter à la surface ». On remarque également la même attitude punitive de l'équipage, au terme de la mésaventure : « les hommes [...] capturèrent le gros poulpe et le dépecèrent ». Cet incident est également rapporté par d'autres journaux locaux, comme *Le Peuple*, publication saintongeaise[535]. Précisons enfin que la pieuvre n'est pas l'unique adversaire des scaphandriers ; le *Petit Parisien* rapporte, en avril 1909, l'effroyable attaque d'un requin sur un plongeur, au large de Sfax : « Comme il allait remonter à la surface, il fut attaqué par un requin énorme qui lui sectionna la jambe droite à hauteur de la rotule. Le malheureux scaphandrier mourut quelques instants après[536] ».

Nous venons d'examiner des faits divers réels mais il est évident que les récits de fiction, nourris par ces incidents, ne sont pas en reste. La terrible pieuvre, figure centrale de « l'épouvantable fond » est particulièrement mobilisée comme élément-pivot des trames narratives dans les histoires pour enfants. Sa démesure participe directement de sa monstruosité ; c'est un support de dramatisation extrêmement fréquent. Examinons quelques exemples. En février 1928, un récit intitulé « Le démon des îles Soulou » paraît dans l'*Intrépide* ; le vieux Jacques Oriol, un vendeur de perles, raconte à son équipage les effroyables rencontres que firent plusieurs de ses employés, trente ans plus tôt. « J'ai vu l'enfer », rapporta le premier scaphandrier, « et un effroyable démon veillant à l'entrée[537] ! ». Témoignage similaire pour le deuxième plongeur : « J'ai vu un effroyable démon aux tentacules formidables ! Il garde l'entrée des enfers ! ». Oriol descendit lui-même au fond de l'eau, pour en avoir le cœur net et

---

[532] *Le Supplément illustré du Petit Journal*, « Combat d'un scaphandrier contre une pieuvre », n°949 de la 20e année, le 24 janvier 1909, p. 32 ; *Le Supplément illustré du Petit Journal,* « Un scaphandrier attaqué par une pieuvre », *op.cit*., p. 192. L'attaque représentée sur cette dernière une est la même que celle citée plus haut par la *Semaine illustrée*. Précisons aussi que la première une est citée par Philippe Damon dans son ouvrage sur le jouet-scaphandrier, dont nous allons bientôt reparler. (DAMON Philippe, *Le jouet scaphandrier et son histoire, de Jules Verne à nos jours, op.cit.*, p. 33). La seconde référence est citée par Nelson Cazeils dans CAZEILS Nelson, *Monstres marins*, *op.cit.*, p. 17. Elles correspondent toutes les deux à l'Annexe 8 de ce mémoire.

[533] Bône est l'ancienne Annaba, au nord-est de l'Algérie. Elle fut une sous-préfecture du département de Constantine entre 1848 et 1955.

[534] *Bône-Journal*, « Un scaphandrier attaqué par une pieuvre », n°296 de la 2e année, le 14 décembre 1923, p. 1. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent dans le texte.

[535] *Le Peuple*, « Scaphandrier attaqué par une énorme pieuvre », n°83 de la 37e année, le 6 décembre 1923, p. 1.

[536] *Supplément littéraire illustré du Petit Parisien*, « Sur les côtes de Tunisie. Un scaphandrier pêcheur d'éponges à une jambe coupée par un requin », n°1055 de la 21e année, le 25 avril 1909, p. 134 et 136.

[537] *L'Intrépide,* « Le démon des îles Soulou », par Jacques Diamant, n°911 de la 19e année, le 5 février 1928, p.13-14. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

découvrit alors, à l'entrée d'une caverne, « un poulpe gigantesque [...] Ses tentacules, étendus comme pour barrer l'entrée, avaient à la base la grosseur de la cuisse d'un homme et vous comprendrez aisément que je me mis à trembler de tous mes membres ». Le récit s'achève sur la victoire du scaphandrier qui, remonté à la surface, confectionna un pétard de mélinite qu'il jetta dans la crevasse du monstre. Le « démon » éliminé, le jeune homme put pénétrer dans son repaire et y découvrir, comme en guise de récompense, « un nombre considérable de perles d'une grosseur extraordinaire ». Le courage, le sang-froid, et l'ingéniosité du scaphandrier ont fait sa fortune ce jour-là. Deux ans plus tard, toujours dans l'*Intrépide*, c'est au tour d'un jeune chasseur de perles, Jacques Hardant, de faire une épouvantable rencontre : alors qu'il plonge en scaphandre dans un lagon des îles Wallis, il tombe nez-à-nez avec un gigantesque requin et redoute « l'une des morts les plus horribles qui existent[538] ». Le jeune homme tente de se défendre : « J'avais dégainé mon poignard et je cherchais à frapper le monstre au ventre », mais son scaphandre contraint ses mouvements[539]. « Je tremblais », poursuit-il, « en pensant qu'il pouvait rompre le tuyau d'un coup de queue[540] ». Il tente de se raccrocher à l'échelle, mais trop tard : le requin revient à la charge et tente de lui arracher une jambe. De son pied de plomb, Jacques le repousse avant de lui infliger un coup de couteau fatal. Ses compagnons le remontent, évanoui de peur mais sauf. En novembre 1937, « Un drame sous-marin » paraît dans le magazine *Hardi*. Le valeureux Teddy Hoddison assiste, médusé, à l'attaque de la pieuvre sur un autre scaphandrier. Le spectacle est terrifiant : « Une forme monstrueuse, épouvantable, s'avançait vers Koropoulos qui ne s'apercevait de rien. Cela agitait en tous sens des bras innombrables munis de ventouses, et partis d'un corps central. "Une pieuvre !" murmura Teddy. Jamais encore il n'en avait vu de cette taille[541] ». La pieuvre est gigantesque car elle est immensément malveillante. En dehors des squales et des octopus, d'autres créatures anormalement grandes menacent le scaphandrier. En 1935, l'*Intrépide* narre à ses jeunes lecteurs les mésaventures d'un dénommé Le Kerentrec[542], scaphandrier expérimenté : alors qu'il plonge pour découvrir un trésor, une gigantesque « raie cornue[543] », ou

---

[538] *L'Intrépide*, « Le monstre du lagon », par Jacques Diamant, n°1054 de la 21e année, le 2 novembre 1930, p.12. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[539] C'est l'un des « paradoxes », si l'on peut dire, de l'objet-scaphandre : en même temps qu'il permet la vie dans un milieu aux contraintes extrêmes, il constitue lui-même une contrainte physique, par son poids et sa rigidité, et communicationnelle, en empêchant toute expression faciale ou verbale. Il est à la fois salut et prison ; nous allons en reparler dans quelques pages. Précisons aussi que ces contraintes seront fortement allégées à la fin des années 1930, avec l'apparition du scaphandre autonome Cousteau-Gagnan, qui débarrasse les plongeurs de l'encombrante carapace métallique.

[540] *Ibid*., p. 12-13

[541] *Hardi,* « Un drame sous-marin », par Robert Pedro, n°20 de la 1ère année, le 7 novembre 1937, p. 7.

[542] Il est intéressant de constater la forte présence de personnages bretons dans les récits fictionnels impliquant les aventures en scaphandre, et, plus généralement, la mer. Jeunes ou moins jeunes, ils sont généralement décrits comme des personnages stoïques, déterminés, courageux jusqu'au sacrifice. L'archétype du vieux loup de mer côtoie celui du jeune matelot ; tous deux ont grandi avec la mer, la connaissent et l'aiment. Le père Le Braz et son fils Jean, les deux protagonistes du roman-feuilleton « L'Épouvante du scaphandrier », d'Auguste Geoffroy (1913) en sont un exemple typique : hommes de mer qu'aucun risque n'arrête, ils quittent leur village de Plounaër pour mettre le cap vers l'Islande, où un fabuleux trésor les attend… Nous allons en reparler dans la sous-partie qui suit.

[543] *L'Intrépide*, « Aux prises avec le poisson-diable », par Jacques Diamant, n°1276 de la 26e année, le 3 février 1935, p. 10. La phrase finale du récit est la suivante : « Et ce fut ainsi que le musée de Pointe-à-Pitre

« poisson-diable » surgit face à lui et manque de lui arracher le bras. L'homme finit par poignarder la bête. Quatre ans plus tard, *Jumbo* met en scène les périples de Tom, Tony et Jack ; alors qu'ils explorent le fond de l'océan Indien, Tony glisse au fond d'une crevasse et s'y retrouve prisonnier d'une « huître monstrueuse qui venait de saisir son membre[544] ». L'idée d'une « profondeur grossissante » est ici à l'œuvre.

Dans certains récits, l'animal réel et connu cède sa place à une créature imaginaire. En novembre 1908, une affiche fait la promotion du nouveau roman d'Arnould Galopin, *L'homme sous-marin*, qui paraît aux éditions Tallandier[545]. Tout en qualifiant l'ouvrage, en en-tête, de « chef d'œuvre pour la jeunesse », l'affiche nous montre un moment décisif du récit : le scaphandrier en prise avec un être des plus étranges, à la fois anthropomorphe et aquatique, au crâne chauve et au dos zébré, terminé par une queue de poisson. (**Fig.23**). Ses yeux blancs de la créature, sans pupille, n'ont rien d'humain, et de ses crocs acérés, il tente de mordre sa victime, de la dévorer peut-être. Déstabilisé, le scaphandrier parvient tant bien que mal à brandir sa hache, attribut indispensable et indissociable de son activité[546]. La proximité de son tuyau d'oxygène laisse craindre un drame prochain. Dans l'autre main, il tient un poignard, mais cela sera-t-il suffisant pour échapper au monstre ? L'illustration traduit clairement un épisode de forte tension dramatique, apte à attirer les lecteurs et encourager les ventes ; son auteur a probablement agi en connaissance de cause.

---

s'enrichit d'un poisson-diable ». (*ibid*., p. 10). Au-delà de son ton ironique, elle me semble assez symptomatique d'un basculement dans le rapport de force entre l'homme et les dangers tangibles du fond : l'animal ennemi, agresseur, a finalement été vaincu, tué, parfois mutilé. Dans les récits fictionnels enfantins, comme ceux que nous venons de citer, l'homme triomphe toujours ; dans la réalité, ce n'est pas toujours le cas…

[544] *Jumbo*, « Chang le pirate jaune », n°6 de la 5e année, le 11 février 1939, p. 2. Jack parvient finalement à ouvrir l'huître et à libérer son compagnon, affaibli mais vivant.

[545] *L'homme sous-marin*, [auteur inconnu], affiche en couleurs, 60 x 40 cm, Paris, [éditeur inconnu], Impr. Charles Verneau, v.1908, BNF. L'ouvrage faisait partie de la collection des « Aventures fantastiques d'un jeune parisien ».

[546] La hache est, avec le poignard, un objet-clé de l'attirail du scaphandrier. A l'instar de la lampe, grâce à laquelle le scaphandrier dissipe les ténèbres qui l'entourent, la hache est très fréquemment mentionnée dans les descriptions des scaphandriers, ainsi que dans les rapports de faits divers et les récits fictifs.



Fig.23 : Pas de requin, ni de pieuvre ou de « raie cornue » sur cette illustration promotionnelle de *L'Homme sous-marin*, mais une créature à l'hybridation monstrueuse, à la fois poisson, homme et vampire, engageant le pauvre scaphandrier dans une lutte corps-à-corps dont on ne peut connaître l'issue qu'à condition d'acheter le roman… Une fois de plus, l'image du « fond invraisemblable », traversé d'êtres étranges, inconnus et dangereux, est habilement mobilisée par les auteurs de fiction pour servir les attentes d'un lectorat avide d'aventures sous-marines parfois tragiques, toujours haletantes.

Abordons maintenant un dernier point, avant de conclure cette sous-partie : le prolongement vestimentaire de l'héroïsation du scaphandrier. Nous avons évoqué, quelques pages plus tôt, le paradoxe de l'objet-scaphandre, « prison nécessaire » qui isole celui qui le porte tout en lui permettant de se maintenir en vie au fond de l'eau. Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers,* les héros de Jules Verne témoignent déjà de la frustration engendrée par cet isolement : « Quel indescriptible spectacle ! Ah ! Que ne pouvions-nous communiquer nos sensations ! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous ce casque de métal et de verre ! Pourquoi les paroles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre[547] ! ». La dimension claustrophobique de la cuirasse de fer ne manque pas d'être soulignée par la presse de l'entre-deux-guerres. En 1931 par exemple, Pierre Votte rapporte pour *Voilà* le témoignage d'un scaphandrier, Mario, relatant l'expérience du défunt Giani, son ancien instructeur : « Un jour d'août, il revêtit son scaphandre. Vous connaissez la prison. C'est une carapace monstrueuse, creusée à la hauteur de la tête par une fenêtre en verre très épais et par trois hublots[548]». Cette analogie associant le scaphandre à une « prison » contribue aussi à justifier le rapprochement de deux figures de la verticalité, pour qui le port de cet appareil est une condition vitale autant qu'une contrainte physique : le scaphandrier, homme des profondeurs, et l'aéronaute ou le pilote, conquérant des

[547] VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, Paris, J.Hetzel, 1871, p. 279.
[548] *Voilà,* « L'épave au trésor », par Pierre Votte, n°10 de la 1ère année, le 30 mai 1931, p. 7.

hauteurs du ciel[549]. Nombreux sont les articles de presse à établir l'analogie entre les deux professions, leurs risques et leur équipement communs. Simon Guigues, cité plus haut, remarque en 1931, à propos des scaphandriers, que « leur carapace d'acier qui les fait pareils à des êtres lunaires et que l'on descend au croc d'une grue sont là-dedans comme le professeur Piccard dans sa sphère : ils emportent leur atmosphère[550] ». Il évoque la sophistication de l'équipement, adapté aux contraintes similaires de deux mondes-extrêmes : « Ils emportent aussi le téléphone, la lumière, des régénérateurs d'air[551] ».

Dans certaines sources littéraires, le scaphandre-prison prend aussi une dimension « historique », quoique anachronique, en devenant le nouvel avatar de l'armure du chevalier médiéval. L'héroïsation morale du scaphandrier connaît alors un prolongement vestimentaire tout à fait intéressant : en plus de partager le courage, le sang-froid et l'abnégation du chevalier, il en partage l'accoutrement. Il est vrai que le constat visuel est frappant : tous deux sont corsetés dans leurs lourds costumes de fer articulés les enveloppant de la tête aux pieds, rendant leurs mouvements difficiles et pénibles et dissimulant leur visage. Cette analogie trouve une expression dans le théâtre populaire avec *La Fiancée du scaphandrier*, opéra-bouffe en un acte crée en 1902 par Claude Terrasse et Franc-Nohain[552]. Après de nombreux voyages et une longue période d'absence, Julot s'apprête, non sans appréhension, à retrouver sa fiancée Elisa. Devenu scaphandrier au fil de ses pérégrinations, Julot renonce à présenter son costume de travail à la jeune femme, de peur de l'effrayer, car « avec ce casque qui couvre la tête et la figure, il est impossible de causer[553] ». La gêne provoquée par l'impossibilité de la communication verbale ou faciale est une problématique centrale du port du scaphandre, nous l'avons déjà évoquée. Un quiproquo en chassé-croisé s'ensuit alors, dans la pure tradition du vaudeville ; Julot, qui s'est finalement décidé à porter son costume, tombe nez-à-nez avec la Baronne, qui le prend pour Alexis, son fils débauché qui a l'habitude de se déguiser pour aller voir la jeune aubergiste dont il s'est amouraché, et qui n'est autre qu'Elisa, la fiancée de Julot. L'analogie visuelle entre le chevalier en armure et le scaphandrier apparaît très clairement lorsque la Baronne s'exclame : « Voilà donc comment tu te promènes sur les routes ; voilà le costume que tu as trouvé pour ne pas te faire remarquer ! Tu as pris ça froidement, cyniquement, dans la salle des gardes du château !... Une

---

549 Nous entendons par « aéronautes » les individus ayant atteint, pendant la première partie du XXe siècle, des hauteurs inédites, le plus souvent à bord d'un ballon. L'un des plus célèbres, nous allons en reparler, est Auguste Piccard, qui atteignit 15 781 mètres en mai 1931 puis 16 201 mètres l'année suivante. Sa figure est familière de la presse jeunesse de l'entre-deux-guerres en France, nous allons le voir.

550 *Voilà,* « En plongée », *op.cit*., p. 8.

551 *Ibid.*, p.8. Tout cela, affirme-t-il avec une pointe de dédain, est de « la mécanique supérieure » ; le scaphandrier qu'il aime, lui, le scaphandrier simple et seul, ne s'en encombre pas. Il affirme : « J'aime le scaphandrier qui conserve une vague forme humaine, qui est sans défense au milieu des profondeurs glauques » (*Ibid*., p. 8).

552 TERRASSE Claude et LEGRAND Maurice (dit Franc-Nohain), *La Fiancée du scaphandrier,* Paris, Enoch et Cie, 1902. Précisons par ailleurs qu'en dehors de son activité d'écrivain et de librettiste, Franc-Nohain a contribué au périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout,* qui parut entre 1905 et 1939. Nous aurons bientôt l'occasion de citer cette revue. Ajoutons également que *La Fiancée du scaphandrier* est encore jouée aujourd'hui, plus de cent ans après sa création. Une mise en scène a été présentée au Théâtre Actuel La Bruyère en 2011 puis puis au Studio Raspail l'année suivante, par Renaud Boutin.

553 *Ibid*. p.38. Julot explique ensuite à son ami Bezard que « ce n'est pas le costume de tout le monde » (*ibid*., p. 37), et qu'il comporte notamment un casque « très difficile à enlever seul ». (*ibid*., p. 38).

armure : la propre armure d'un chevalier, d'un ancêtre du baron, d'un de tes nobles ancêtres, pour courir après les cotillons d'une servante, n'est-il pas vrai[554] ? ... (Sonnettes.) ». Les deux accoutrements se confondent ; le grotesque de la situation et la méprise de la Baronne, si sûre d'elle, devaient très probablement susciter les rires dans la salle. A sa tirade scandalisée succède un air chanté par elle, et rythmé par la mention ternaire des « cuissards, brassards, cuirasse[555] » ; un déshabillement soulignant bien la complexité des multiples couches et parties composant l'épais scaphandre, tout comme celles qui constituent l'armure en fer du chevalier. Inlassable, elle continue : « Tu n'oses plus montrer le front / Tu le tiens caché sous ton casque / Tu sens que ta mère a raison / Et tu redoutes la bourrasque[556] ». Elle révèle involontairement à Julot la tromperie d'Elisa ; affligé, le jeune homme se lamente et chante le souvenir de son activité de scaphandrier : « Vêtu de ce riche costume / Hardi scaphandrier français / Parmi les tourbillons d'écume / Au sein des flots je m'élançais [...] Tes replis, disais-je à l'abîme / Sont moins profonds que mon amour [...] Avec quel entrain, quel courage / Je dérobais par mes efforts / À l'océan qui faisait rage / Tous ses secrets et ses trésors [...] Tout cela pour une parjur' / Qui se moquait de mon chagrin / Que n'ai-je servi de pâture / A quelque monstre sous-marin[557] [...] ». On retrouve trois éléments communément associés aux fonds marins : une profondeur d'apparence infinie, des trésors cachés et de terribles monstres. La baronne renchérit à son tour : « Hein ! ces scaphandriers ! Croyez-vous que c'est beau ! croyez-vous qu'il doit être admirable, cet homme, au milieu de ses éponges et de ses monstres marins, et de tout[558] ! ». De simplification en simplification, la baronne ajoute laconiquement : « Oui, ma fille, on entre dans l'eau comme dans un moulin. Il m'a tout expliqué : on fait tomber quelque chose dans l'eau, le scaphandrier est là, il le rapporte, et voilà ! N'est-il pas vrai, Julot ? ». L'analogie chevalier-scaphandrier atteint finalement son paroxysme lorsque la baronne loue « les merveilleuses propriétés [...] de l'armure des chevaliers, devenue l'armure des scaphandriers, ces chevaliers modernes[559] ». Confrontant Elisa qui a enfilé à son tour le costume du scaphandrier, elle lui déclare, une trentaine de pages plus loin : « puisque tu as revêtu le costume d'un héros, aies-en l'âme. Pareille aux chevaliers de jadis, je te provoque en combat singulier[560] ». Au-delà de son caractère visuel, l'analogie entre les deux figures héroïques est donc également morale. La pièce est apparemment une réussite ; un numéro du *Sourire* écrit, le 1er février 1902 : « Notons aussi le succès de nos amis Franc-Nohain et Claude Terrasse, dont *La Fiancée du Scaphandrier* attire aux Mathurins un monde fou aussi bien inspiré que l'a été Roubille en sa charmante composition[561] ». *Le Rire* avait écrit deux semaines plus tôt : « Mathurins - *M.Mansuet juge*

---

[554] *Ibid*., p. 40.
[555] *Ibid*., p. 41-42.
[556] *Ibid*., p. 43.
[557] *Ibid*., p. 67-73.
[558] *Ibid.*, p. 77. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[559] *Ibid.*, p. 78.
[560] *Ibid*., p. 112.
[561] *Le Sourire*, « Aux chandelles », n°119 de la 4e année, le 1er février 1902, p. 12.

et *La Fiancée du scaphandrier,* disons tout de suite, deux chefs-d'œuvre[562] » avant d'ajouter, quelques lignes plus loin : « *La Fiancée du scaphandrier*, c'est tout simplement un exquis opéra-bouffe - un vrai - où deux fantaisistes de belle humeur, Nohain et Terrasse, ont rivalisé de verve et d'ingéniosité [...] ». Preuve de son succès, la pièce continue d'être jouée plus de trente ans plus tard[563]. Le scaphandre-armure apparaît également en 1920, dans « Le Scaphandrier », une courte histoire du romancier Pierre Mille. Le senor Gonzalez Pulgar conseille à Ariaz Pérez, son ami et cultivateur de perles, de recruter un scaphandrier : « Oui, un scaphandrier, avec une belle armure de cuivre et de cuir, des semelles de plomb, un casque magnifique, des gros yeux de cristal protégés par une grille de laiton. Comme ici, regarde, comme ici ! Je lui montrais l'image que j'avais découverte dans le journal illustré, et il fut tout de suite au comble de l'enthousiasme[564] ». Les deux personnages sont des Espagnols, originaires de Madrid, et le parallèle historique est rapidement établi : « Une armure, senores, c'était une armure véritable ! Impressionnant, grandiose ! Ariaz Pérez leva les yeux au ciel et cria : « C'est comme du temps des conquistadores ! C'est le chevalier Cortez ressuscité, c'est Pizarro, c'est Bernal Diaz, corrégidor de Castille-Neuve[565] ! ». Dépassant l'écart temporel qui sépare ses deux protagonistes, l'analogie scaphandrier-chevalier mêle à l'imaginaire des fonds marins un imaginaire historique et chevaleresque connu de tous, petits et grands.

Dans le prolongement de cette analogie entre l'armure et le scaphandre, il semblerait que l'idée plus générale d'une « métamorphose monstrueuse » du scaphandrier parcourt la presse du début du XXe siècle. Confiné au fond de sa cuirasse de fer, la tête parquée dans une boule à l'étroite ouverture, le scaphandrier est méconnaissable, au sens littéral du terme ; il perd sa silhouette humaine pour prendre un aspect tout autre, difforme à en devenir « monstrueux[566] ». La presse évoque cette métamorphose et n'hésite pas à l'amplifier. En 1905, un numéro de *La Veillée des Chaumières*, décrivant à ses lecteurs l'équipement du scaphandrier, affirme : « Ainsi affublé, le plongeur n'est pas un homme élégant, mais

---

[562] *Le Rire,* « Frises et frisettes », n°376 de la 8e année, le 18 janvier 1902, p. 11. L'article précise que les auteurs respectifs des deux pièces sont « tous des collaborateurs du *Rire*. Il faut montrer un peu qu'on a l'esprit de la maison » (*ibid*., p. 11). Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[563] Elle est notamment jouée à Grenoble, au printemps 1934 (d'après *Hebdo*, « Sélection du jour », n°48, le 9 mars 1934, p. 55).

[564] MILLE Pierre, « Le Scaphandrier », dans MILLE Pierre, *Histoires exotiques et merveilleuses*, Paris, J.Ferenczi, 1920, p. 90.

[565] *Ibid*., p. 90. La fin du récit est empreinte d'un humour cynique : ayant finalement trouvé un candidat pour s'aventurer au fond de l'eau, Gonzalez Pulgar est chargé, pendant la descente, d'administrer régulièrement de l'air au plongeur. Son ami Perez tient la corde à laquelle l'homme est relié. Mais les deux compères se laissent bientôt embarquer dans une passionnante discussion politique et Pulgar, distrait, oublie de pomper l'air au malheureux scaphandrier qui meurt noyé. « C'était pourtant une idée, une idée très juste, je vous le répète », conclut-il, « de pêcher les perles avec un scaphandre. Mais comment voulez-vous suivre une idée, quand il fait si chaud ! » *(Ibid*., p. 94).

[566] Cette métamorphose du scaphandrier prend parfois une tournure humoristique ; en 1875 déjà, une illustration parue dans *Le Monde comique* tournait en dérision la réaction dubitative, presque effrayée, des visiteurs de l'Exposition maritime devant l'aspect du scaphandre. L'appareil est tour à tour pris pour une « marmite chimique », une « nouvelle lanterne à gaz » et « un uniforme de sapeur-pompier », car muni d'une hache. (*Le Monde comiqu*e, « A l'exposition maritime (scaphandre) », n°144 de la 3e série, le 1er janvier 1875, p. 816).

c'est incontestablement un homme de poids. Il pèse de deux à trois quintaux, et a l'aspect d'un monstre aquatique[567] ». En 1914, un numéro de *l'Afrique du nord illustrée* raconte à son tour - en la théâtralisant volontiers - l'apparition d'un imposant monstre de fer : « Une tête émerge, informe et monstrueuse, ronde et massive, percée de quatre gros yeux vitreux, dans un remous pétillant de bulles d'air. Le marinier attire vers lui le monstre. Une lutte semble devoir s'engager, pourtant deux mains se tendent vers le pêcheur qui les serre solidement dans les siennes et les sort de l'eau ; un corps les suit, sans élégance, ayant une vague forme humaine, la peau ballonnée et tendue comme une outre trop pleine, comprimée sur l'abdomen et dans le dos par des poids : le cou est cravaté de plomb, les extrémités des membres inférieurs sont protégées par de lourdes galoches agrémentées d'épaisses et larges semelles de métal[568] ». En jouant, de toute évidence, sur la figure du monstre marin surgissant des eaux, l'article insiste sur la déformation du corps du plongeur, à la fois comprimé et dilaté. En résulte une silhouette incohérente, et résolument étrangère, comme si l'homme ne pouvait pénétrer ce monde-autre qu'à condition de se *faire* autre. La disparition de la silhouette humaine au fond de la coquille métallique est également évoquée dans la presse enfantine. Dans « Un drame au fond de la mer», récit paru dans *L'Epatant* en 1929, le narrateur raconte les préparatifs d'une excursion sous les flots : « Silencieusement, les quatre hommes s'installèrent dans leurs appareils. Quelques minutes après, ils étaient transformés en d'étranges mannequins. Entourés de cercles de caoutchouc, les épaules portant la chambre à air, la tête sous un casque énorme, le corps fixé au sol par le lest destiné à équilibrer la force expansive de l'air, ils étaient là, rangés à côté les uns des autres, sur le rebord extérieur du navire, immobiles, forcément silencieux, la hache à la ceinture[569] ». En 1937, Anne Manson, citée précédemment, décrit aux jeunes lecteurs de *Jeunesse Magazine* l'enveloppe blindée des plongeurs : « La dernière défense, la dernière ruse de l'homme contre la mer, ce fut cette énorme carapace, ce bloc de métal que l'on descend et que l'on remonte au bout d'un treuil, avec ses hublots de huit centimètres d'épaisseur, son coffre de 150 kilos. Dans cette prison, l'homme emporte avec lui tout ce qu'il peut de la terre : de l'air à la bonne pression, de la lumière, et la voix de ceux d'en haut, grâce au téléphone fixé devant sa bouche et à ses oreilles[570] ». Gianni, le chef-scaphandrier du navire *Artiglio,* s'engouffre dans la cuirasse de fer pour aller explorer l'épave de l'*Egypt* et les trentes millions d'or qu'elle renferme[571] : « Gianni entre dans la masse blindée [...] il passe ses minces bras d'hommes dans les énormes bras articulés ; on lui visse son couvercle[572] ». La descente peut

---

[567] *La Veillée des chaumières,* « Autour de la science : scaphandres et scaphandriers », *op.cit.*, p.76-77. Il me semble qu'une analogie peut ici être établie avec le *Nautilus* du capitaine Nemo, dont Simone Vierne affirme qu'il est, à l'instar de l'armure-scaphandre ici, « à la fois un monstre marin et un objet technique » (VIERNE Simone, *Jules Verne. Mythe et modernité*, *op. cit*., p. 11). Le célèbre navire est en effet pris pour une créature marine d'un genre inconnu, cuirassée et boulonnée, au début du roman.

[568] *L'Afrique du Nord illustrée*, « Les scaphandres », par Jean Desvignes, n°264, le 3 janvier 1914, p. 6.

[569] *L'Epatant*, « Un drame au fond de la mer », par V.Géraud, n°1090 de la 22e année, le 20 juin 1929, p. 6.

[570] *Jeunesse Magazine,* « A tâtons, sur l'épave engloutie », par Anne Manson, n°7 de la 1ère année, le 14 février 1937, p. 16

[571] Le trésor de l'*Egypt* fait l'objet d'une analyse plus approfondie dans la prochaine sous-partie.

[572] *Ibid*., p. 16. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

commencer : « On attache à un treuil la lourde poupée rigide et on la descend au bout de son fil ». Tous ces extraits sont à replacer dans un contexte global qui voit l'élaboration de nouveaux modèles de scaphandres, encore plus lourds et plus résistants à la pression (et donc alimentant encore davantage l'analogie avec l'armure). En mai 1925, *Le Petit Inventeur* présente à ses jeunes lecteurs « le dernier cri de la mode scaphandrière[573] » : un appareil allemand, conçu par la société *Neufeldt und Kuhnke*[574] et capable de « descendre à 160 mètres et d'y travailler 5 heures[575] » **(Fig.24)**.

Cinq ans plus tard, Joseph Jean Pérès, physicien et professeur de mécanique à la faculté des sciences de Marseille, met au point un scaphandre herculéen, capable, selon lui, d'atteindre une profondeur inédite (**Fig. 25**). En 1935, l'hebdomadaire *Pour les jeunes* rapporte l'invention, aux Etats-Unis, d'un scaphandre colossal « formé par une armure métallique d'un poids de 1.350 kilos[576] » et cuirassé de « plaques d'acier forgé » conçus pour descendre, si l'on en croit son inventeur, jusqu'à une profondeur inédite de 500 mètres. Mais là encore, ce scaphandre dernier cri n'a plus grand chose d'humain ; l'auteur affirme qu'« au demeurant, il s'agit plutôt d'une machine que d'un homme ». Citons un dernier exemple, fictionnel cette fois, avec « Un mauvais quart d'heure », paru en 1939 dans l'hebdomadaire jeunesse *A la page*. Benjamin s'apprête à plonger pour un travail sous la mer : « Avec son étrange couvre-chef sphéroïdal, sa silhouette massive, ses gestes lourds, il avait l'air d'une machine mue par des rouages récalcitrants[577]». En août 1938, le scaphandrier William Badders, de l'*US Navy*, descend à 152 mètres de profondeur ; c'est un record[578]. L'année suivante, il participe au sauvetage du sous-marin *Squalus*, précédemment cité, et reçoit pour cela la prestigieuse *Medal of Honor*. Le scaphandrier semble être devenu, en un demi-siècle, un « héros des temps modernes ».

---

[573] *Le Petit Inventeur*, « Comment les hommes vont-ils sous la mer ? », n°114 de la 3e année, le 19 mai 1925, p. 8-10.
[574] VIOTTE Michel, *Abysses : l'odyssée des hommes*, Paris, La Martinière, 2022, p. 71.
[575] *Ibid.*, p. 10.
[576] *Pour les jeunes,* « Un scaphandre gigantesque », n°13 de la 2e année, le 14 février 1935, p. 2. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.
[577] *A la page,* « Un mauvais quart d'heure » par Sir Hugh Clifford (adapté de l'anglais par J.Cloupeau), n°501 de la 10e année, le 16 novembre 1939, p. 622.
[578] VIOTTE Michel, *Abysses : l'odyssée des hommes, op.cit.*, p. 100.



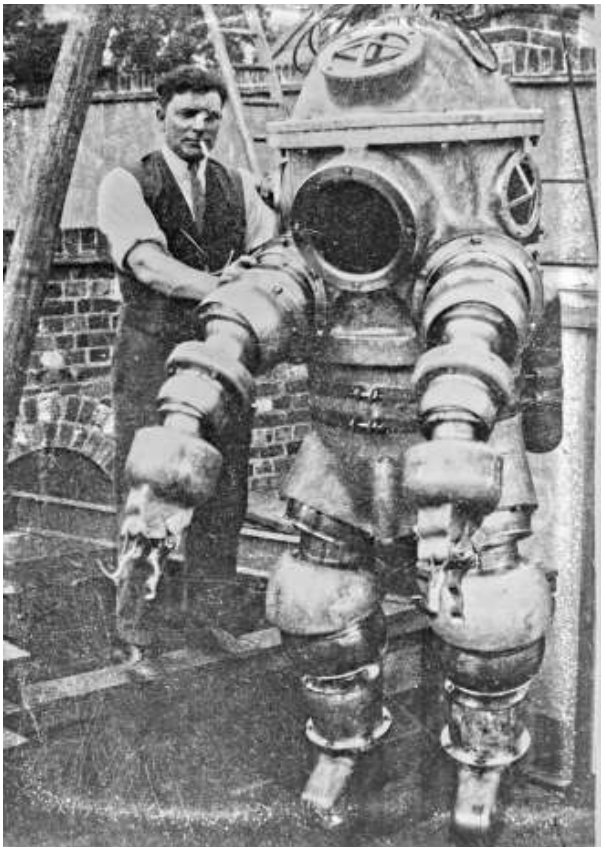


Fig.24 et 25 : A gauche, le colossal *Panzertaucher* (le « tank plongeur » en allemand) de 450 kg fait la une du *Petit Inventeur* en 1925[579]. On reconnaît, évoluant autour de l'étrange bibendum, les spécimens abyssaux exposés quarante ans plus tôt au Muséum d'Histoire naturelle : un *Melanocetus* en haut à gauche, le reconnaissable *Eurypharynx* « Grandgousier pélican » à droite, et un psychropote, un concombre de mer, dans le coin gauche. A l'arrière-plan, la silhouette d'un requin-lutin se dessine. Il est clair que l'imagerie abyssale née des expéditions du *Travailleur* et du *Talisman* a durablement pénétré la perception collective de cet espace[580]. A droite, le scaphandre inventé par Joseph Pérès en 1930, censé « descendre dans la mer à des profondeurs jusque là inaccessibles[581]». Aussi impressionnant soit-il, son utilisation était toutefois limitée[582].

Plus qu'une simple catégorie professionnelle[583], le métier de scaphandrier incarne, au début du XXe siècle, l'accomplissement d'un destin à part, une exception parmi le monde des hommes[584]. Au-delà du

[579] *Ibid*., p.1.
[580] Voir Chapitre 2 (p. 78-85).
[581] *Scaphandre inventé par M. Joseph Jean Pérès pour descendre dans la mer à des profondeurs jusque là inaccessibles*, Central News (agence photographique), photographie, 18 x 13 cm, 1930, BNF. Dans les années 1950, Pérès prit la direction de la Station marine d'Endoume, à Marseille.
[582] Il rejoint en cela le lourd scaphandre des frères Carmagnolle, mis au point vers 1882 et dont le Musée de la Marine conserve un exemplaire. Il ne permettait aucun mouvement au niveau des articulations et fut rarement utilisée (d'après DAMON Philippe, « Une cuirasse pour le fond des mers », dans DEMARCQ Marie-Pierre, FREMONT Didier, TROMPARENT Hélène (et.al), *Jules Verne : le roman de la mer*, *op.cit*., p. 131).
[583] Pour être strictement exact, on ne peut véritablement parler de « corps de métier spécifique » des scaphandriers qu'à partir de la deuxième moitié du XXe siècle, car c'est à cette période qu'apparaissent les moniteurs. (d'après MASCRET Vianney, « L'aventure sous-marine : Histoire de la plongée sous-marine de loisir en scaphandre autonome en France (1865-1985) », *op.cit*., p. 8-9).
[584] La perception de cette singularité semble bel et bien spécifique au XXe siècle ; dans les manuels de vulgarisation de la fin du XIXe siècle, on attribue au contraire un caractère « démocratique », voire commun, à l'utilisation du scaphandre, comme s'il était à la portée de tous. Citons par exemple *Le Fond de la mer*, de Léon Sonrel (SONREL Léon, *Le Fond de la mer*, Paris, Hachette et Cie (Bibliothèque des merveilles), 1870 (réédité

choix peu commun de pénétrer dans un espace étranger, hostile, et fuyant, tout semble concourir à la singularité du scaphandrier : son apparence, son activité au fond de l'eau, les risques et la pénibilité qui l'accompagnent ainsi que les qualités physiques et morales qu'elle nécessite. Avant même de parvenir au fond, le scaphandrier doit aussi affronter l'épreuve de la descente, lors de laquelle les étourdissements, saignements de nez, et palpitations ne sont pas rares et se doublent souvent d'une forte charge émotionnelle. Les accidents de plongée, à l'issue parfois fatale, parcourent les colonnes de faits divers dans les quotidiens nationaux comme dans les publications locales. Dans certains cas, le scaphandrier croise le chemin d'une créature marine, une pieuvre le plus souvent : leur confrontation tourne parfois au drame et entretient l'hostilité intrinsèquement attribuée au fond de la mer, même littoral. La fiction se nourrit de ces faits divers et en intègre les éléments à ses trames narratives ; le courageux scaphandrier ne manque jamais de triompher de la bête - pieuvre, requin, ou autre - et, plus symboliquement, de la mer qui voudrait l'engloutir. Ces mésaventures sous-marines, réelles comme fictionnelles, alimentent l'image d'un fond de mort, où les sources de danger, vivantes ou non, sont multiples et menacent la survie du plongeur[585]. Mais l'héroïsation du scaphandrier ne tient pas uniquement au fait qu'il pénètre un espace hostile et terrifiant ; sa capacité à sauver, ou à tenter de sauver, des vies menacées par la noyade en est également constitutive. Dans la presse, leur mention apparaît avec le rapport de naufrages et catastrophes maritimes lors desquels ils interviennent, souvent trop tard, pour tenter de renflouer l'épave et d'identifier les cadavres noyés au fond de l'eau[586]. Leur figure, déjà bien connue du public, intègre l'univers émotionnel de l'après-naufrage. Dans la fiction, les sauvetages fictionnels sont souvent plus heureux et participent aussi à l'héroïsation du scaphandrier, notamment auprès des enfants et des jeunes lecteurs. De manière générale, la presse[587],

---

pour la 4e fois en 1880) ou *Le Fond de la mer* de Léon Renard (RENARD Léon, *Le Fond de la mer*, Paris, Hetzel (Bibliothèque d'éducation et de récréation), 1882). Edmond Perrier écrit quant à lui, dans *Les explorations sous-marines* que « l'emploi du scaphandre met l'art du plongeur à la portée de tout le monde » (PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines*, Paris, Hachette, 1886, p. 116).

[585] Nuançons toutefois cette perception : si l'image d'un « fond de mort » transparaît indéniablement à travers les sources et les témoignages des scaphandriers, la vision opposée d'un fond littoral merveilleux, un fond de couleurs et de beauté, ne disparaît pas pour autant. Les deux visions coexistent ; une fois de plus, la polysémie des fonds marins est claire. En 1932, Claude Blanchard raconte aux lecteurs de *Voilà* sa propre expérience au fond de l'eau : « [...] les souvenirs que j'ai rapportés m'apparaissent encore comme un rêve. Je revois, sans y croire, les pays glauques, vagues et silencieux qui s'étendent, à vingt mètres de fond, au large de Marseille. [...] les courants marins balançaient lentement les prairies d'herbes, les algues brunes qui semblent vivre, les arbustes gris et orange plantés au seuil des grottes immergées. Les poulpes frisaient leurs tentacules, les rascasses roses, les gallinettes arc-en-ciel, les Saint-Pierres hagards, les daurades se coulaient entre les massifs, se posaient sur les branches de cet inoubliable paradis ». (*Voilà*, « Au fond de la mer », par Claude Blanchard, n°88 de la 2e année, le 26 novembre 1932, p. 5-6). Déjà répandue dans les années 1860, la perception fantasmée du fond littoral se poursuit dans la première partie du XXe siècle ; nous avons bien là une continuité par rapport à la première partie de ce mémoire. Nous allons y revenir dans le chapitre 6.

[586] Outre les exemples cités au sein de cette sous-partie, il existe d'autres funestes épisodes de naufrages à la même période, comme celui du navire *Liban* le 7 juin 1903, du sous-marin *Farfadet* en juillet 1905, et des sous-marins *Lutin* et *Pluviose*, en 1906 et 1910 respectivement (cités dans DAMON Philippe, *op.cit*., p. 32-33 et VIOTTE Michel, op.cit., p. 59-60). Ils ont aussi fait l'objet d'un ouvrage général de Maurice Delpeuch (DELPEUCH Maurice, *Les sous-marins modernes d'après de nombreux documents inédits* (11e série), Paris, Emile Gaillard, v.1910).

[587] Michel Viotte confirme que l'essor de la presse populaire à la fin du XIXe siècle a contribué à faire des scaphandriers « pieds-lourds » des figures familières des lecteurs (VIOTTE Michel, *op.cit.*, p. 70).

les romans d'aventures, et, dans une moindre mesure, les ressources scolaires, constituent les trois supports principaux de familiarisation de la figure du scaphandrier auprès des Français, petits et grands, dans la première moitié du XXe siècle[588]. Au-delà des ses interventions courageuses, la singularité du personnage se fonde également sur un constat visuel : emprisonné au fond de sa cuirasse de fer, la tête dans une boule aux étroites ouvertures, son visage disparaît et sa silhouette prend l'aspect d'une machine. Pour survivre au fond de la mer, cette « métamorphose métallique » s'impose comme une contrainte vitale et fonde, dans la littérature, l'établissement d'une analogie associant le scaphandrier à une autre figure héroïque, modèle de courage et de fermeté : le chevalier. Le rapprochement vestimentaire se mêle ainsi, en survolant les siècles, à un partage d'aptitudes physiques et de qualités morales[589]. De plus en plus sophistiqué, le scaphandre reconfigure, dans la première moitié du XXe siècle, la perception du fond littoral et la pensée de son inaccessibilité[590]. L'agentivité humaine dans et sur l'espace sous-marin semble avoir franchi un seuil.

---

[588] Ajoutons-y aussi, dans le domaine enfantin, le jouet-scaphandrier, qui connaît un essor extraordinaire dès les premières années du XXe siècle. Albums-théâtre, ludions, figurines, découpages, vignettes lithographiées, jeux de plateau, puzzles, et autres : le jouet-scaphandrier présente une foisonnante diversité de formes que Philippe Damon a bien analysée dans *Le Jouet scaphandrier* (*op.cit.*), un ouvrage précieux, détaillé, et particulièrement bien illustré (voir Annexe 9). L'essor sans précédent du jouet-scaphandrier témoigne bien, à mon sens, de l'engouement populaire suscité par cette profession hors-normes. La figure du scaphandrier s'ancre culturellement.

[589] L'héroïsation du scaphandrier ne saurait toutefois être absolue, et certains auteurs et dessinateurs n'hésitent pas à renverser les codes pour en faire une figure comique, tournant en dérision l'archétype moral auquel il est censé correspondre. La figure du héros cède alors sa place à un homme débonnaire, sans grand courage ni énergie, et la pipe souvent à la bouche, même sous l'eau. La presse humoristique en offre plusieurs exemples, comme avec un numéro de *Pêle-Mêle* en janvier 1903 (*Le Pêle-Mêle*, « La mise de fonds ou la pauvre anglaise et le scaphandrier », n°4 de la 9e année, le 25 janvier 1903, p. 5). L'image du scaphandrier fumant sa pipe au fond de l'eau est reprise dans une illustration du *Sourire*, en octobre 1909 (*Le Sourire*, « Calino au fond des mers », dessin de Rivalta, n°44 de la 11e année, le 30 octobre 1909, p. 8). Cinq ans plus tard, un numéro de la revue humoristique *Le Sourire* met en scène l'arrivée d'un scaphandrier dans un petit village (*Le Sourire*, « Le Scaphandrier », par Louis Perrette, n°431 de la 10e année, le 1er février 1908, p. 8). La foule acclame le héros des profondeurs, car « il convient d'honorer l'homme utile et dévoué. Tout le village sait par cœur l'histoire simple, touchante, et patriotique de ces hommes audacieux qui ne craignent pas les abîmes et se savent la vieillesse interdite » (*ibid.*, p. 8). Mais soudain, alors qu'il s'apprête à descendre sous les flots, le scaphandrier s'arrête : « Il pleut trop » déclare-t-il… (*ibid.*, p.10). L'auteur a subverti la construction héroïque du scaphandrier qui parcourt la production écrite au même moment. La même ironie est perceptible lorsque le journal l'*Epatant* fait paraître les aventures sous-marines des célèbres - et, en l'occurence, particulièrement bien nommés - « Pieds-Nickelés » (*L'Epatant*, « Les Aventures des Pieds-Nickelés », n°1512, le 22 juillet 1937, p. 8). Plutôt balourds, traversés d'idées plus ou moins judicieuses, les trois compères ne répondent à aucune vocation mais plutôt à un hasard de circonstance ; en d'autres termes, cette figure du scaphandrier « d'occasion », amusant à défaut d'être admirable, s'oppose à l'image plus « réelle » du scaphandrier prédestiné.

[590] Vianney Mascret cite une phrase intéressante à ce sujet, expliquant que si les représentations mentales « se nourrissent de l'imaginaire collectif, elles participent également à sa redéfinition et, par là, se muent en indices d'un changement possible des mentalités ». (d'après GUIDO Laurent et HAVER Gianni, *La femme sportive : l'enjeu des images*, dans GUIDO Laurent et HAVER Gianni (dir.), *Images de la femme sportive*. Chêne-Bourg/Genève, Georg Éditeur, 2003, p. 7-38. Cité par MASCRET Vianney, *op.cit*., p. 17-18). Cette prise en considération des représentations mentales comme « symptômes » d'une évolution plus générale des mentalités dans un cadre spatio-temporel donné me paraît tout à fait pertinente, et c'est bien dans cette démarche que s'inscrit ce mémoire.

B. Le fond de la mer et l'imaginaire du trésor englouti

« Profondeurs de la vie, abîmes insondés
Où n'atteignent que les naufrages,
Nef en péril, je songe aux trésors inondés
Qui dorment dans vos noirs parages »

Georges-Louis Garnier, *En perdition*, 1931[591].

L'amélioration des techniques de plongée sous-marine redéfinit la frontière de l'infranchissable et élargit, de manière relative mais inédite, les contours du possible sous l'eau. Elle confère ainsi à des désirs anciens une praticabilité inédite ; l'espoir de récupérer des trésors engloutis depuis plusieurs siècles ne semble désormais plus aussi inaccessible qu'auparavant. Ce n'est d'ailleurs pas une spécificité française ; déjà en 1892, *La Science française* informait ses lecteurs qu'une « riche Compagnie de dragages » venait d'être fondée à Gloucester, dans le Massachusetts, avec le but avoué de « s'enrichir des dépouilles sous-marines[592] ». Si elles prennent forme à la fin du XIXe siècle, ces entreprises de récupération s'épanouissent tout particulièrement dans l'entre-deux-guerres qui, nous l'avons évoqué dans la sous-partie précédente, est marquée par une sophistication progressive de l'outil-scaphandre. Le périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout* témoigne, en août 1933, de l'accélération inédite de cette « ruée vers l'or » : « Il s'agit de l'or en lingots ou en monnaie sombré avec les bâtiments qui le portaient, depuis les galères jusqu'aux modernes transatlantiques. La récupération de ces trésors qui, au cours des siècles précédents, n'était qu'une entreprise audacieuse, sans succès, est en passe de devenir une véritable industrie[593] ». Riches promesses…

Mais revenons-en d'abord au naufrage, dont découlent directement le thème et l'imaginaire du trésor englouti. Hommes et cargaisons coulent au fond de l'eau ; c'est un drame est à la fois humain et

---

[591] *Poésie* : *cahiers mensuels illustrés,* « En perdition », par Georges-Louis Garnier (poème paru dans GARNIER Georges-Louis, *Le songe dépouillé*, Paris, Le Divan, 1931), n°3 de la 12e année, mars 1933, p. 53. Dans la strophe suivante, l'auteur fait écho aux tentatives de récupération de ces trésors engloutis : « À quels scaphandriers, dans leur nuit descendus / Vos épaves livreraient-elles / Les mystiques joyaux des dévouements perdus / L'or des fidélités mortelles ? » (*ibid.,* p. 53). L'analogie avec le naufrage moral est explicite ici.

[592] *La Science française*, « Un trésor au fond de l'eau », par E.Mahler, n°79, le 1er septembre 1892, p. 99.

[593] *Je sais tout*, « La nouvelle ruée vers l'or : au fond de la mer », par André Suquet, le 1er août 1933, p. 282-284. Le journaliste Camille Delvoux écrivait, trois ans plus tôt : « Il faut avouer que sous les flots, miroirs des dieux, dit Homère, se perdent d'incalculables fortunes » (*Distraire, journal pour tous*, « Les trésors aux fonds des eaux », par Camille Devoulx, n°37 de la 2e année, le 18 juillet 1930, p. 1). Et deux ans avant lui, l'archéologue Salomon Reinach affirmait que « le plus grand musée du monde se trouve au fond de la mer » (d'après JONCHERAY Jean-Pierre et Anne, *Secrets d'épave*, Paris, Belin, 2013, p. 7). En 2017, l'UNESCO estimait que plus de trois millions d'épaves reposent encore au fond des eaux (d'après le Centre d'études stratégiques pour la Marine, « Trésors d'histoire », *Brèves marines*, n°206, décembre 2017, p. 1).

financier[594]. Arthur Mangin écrivait déjà en 1864, dans *Les Mystères de l'Océan* : « [...] ce sont les nations chrétiennes les plus policées, les plus éclairées, qui paient au nouveau Moloch, à l'Océan, les plus lourds tributs. Je ne parle pas des navires perdus, des riches cargaisons englouties : ce serait peu de chose ; mais on frémit en pensant aux innombrables victimes qui ont péri au sein des flots, et dont chaque année vient grossir la liste funèbre[595] ». L'engloutissement des corps et des biens fait surgir la vision d'un fond sépulcral, un « fond-cimetière » possédant ceux qui s'y noient pour l'éternité, nous allons y revenir[596]. Au moment où écrit Mangin, l'apparition du scaphandre Rouquayrol-Denayrouze est en passe de concrétiser la récupération de trésors immergés à très faible profondeur, une vingtaine de mètres tout au plus. L'exemple du paquebot L*'Impératrice,* dont l'or coula au fond du port de Marseille en 1870 est un exemple de récupération réussie[597]. Le champ d'action des scaphandriers s'étend donc, et le développement de ces opérations sous-marines ne tarde pas à générer une littérature spécialisée : citons, entre autres, un ouvrage rédigé par Auguste Denayrouze lui-même et intitulé *L'Art de plonger et de travailler sous l'eau,* paru en 1867[598]. Tandis que ces événements marquent ponctuellement l'actualité, d'autres trésors, plus anciens et plus célèbres, ont achevé de pénétrer durablement l'imaginaire collectif, comme les supposés lingots d'or et d'argent coulés avec les galions espagnols dans la baie de Vigo en 1702, et qui continuent d'entretenir l'espoir d'une récupération[599].

---

[594] Voir les travaux d'Alain Cabantous sur la perception du « risque en mer » et le rapport des sociétés occidentales aux catastrophes maritimes (notamment BUTI Gilbert, CABANTOUS Alain, *De Charybde en Scylla. Risques, périls, et fortunes de mer du XVIe siècle à nos jours*, Paris, Belin, 2018).

[595] MANGIN Arthur, *Les mystères de l'océan*, Tours, A.Mame et Fils, 1864, p. 439-440.

[596] Nous avons déjà mentionné cette image du « fond-cimetière » dans la première partie du mémoire ; nous en reparlons ici et l'évoquerons à nouveau dans la dernière partie. C'est une représentation constante, traversant notre période et la dépassant même jusqu'à aujourd'hui. Il me semble qu'elle ne disparaîtra jamais complètement. Précisons aussi qu'au XIXe siècle, en même temps que la navigation connaît de nombreux progrès, naufrages et catastrophes maritimes imprègnent la presse quotidienne française et font l'objet d'ouvrages généraux comme *La Mer, Naufrages modernes* de M.de Berard, paru en 1865, véritables annales dans lequel l'auteur revient en détails sur vingt catastrophes maritimes (DE BERARD M., *La Mer, Naufrages modernes*, Paris, J.Vermot et Cie, 1865), *Les naufrages célèbres* d'Elie Margollé et Frédéric Zurcher (MARGOLLÉ Elie et ZURCHER Frédéric, *Les naufrages célèbres*, Paris, Hachette, 1877) ou encore *Les grands naufrages. Drames de la mer,* publié en 1903 par Henri de Noussanne (NOUSSANNE Henri de, *Les grands naufrages. Drames de la mer*, Paris, Hachette, 1903).

[597] Léon Sonrel raconte, dans *Le fond de la mer* : « *L'Impératrice* a eu une de ses roues cassées, et les chambres des officiers, qui étaient dans les tambours, ont été brisées. L'une d'elles contenait une caisse remplie d'or, qui tomba dans la vase épaisse qui forme le fond du port de Marseille [...] » (SONREL Léon, *Le fond de la mer,* Paris, Hachette et Cie (Bibliothèque des merveilles), 1870, p. 211). Munis d'un plomb et de cordes à noeuds, deux scaphandriers parviennent finalement à localiser le trésor et à le remonter en surface après trois heures de travail.

[598] DENAYROUZE Auguste, *L'Art de plonger et de travailler sous l'eau : éclairage électrique sous-marin, description des appareils plongeurs de MM. Rouquayrol ingénieur et Denayrouze, lieutenant de vaisseau,* Paris, Entreprise Rouquayrol-Denayrouze, 1867. Léon Sonrel le mentionne dans son propre ouvrage (*ibid.,* p. 211). Citons deux autres exemples d'ouvrages mentionnant l'utilisation du scaphandre dans les travaux sous-marins : le tome IV des *Merveilles de la science*, de Louis Figuier (Paris, Jouvet, 1870), et *Les Machines*, d'Edouard Collignon (Paris, Hachette, 1873). En 1906, l'officier de marine italien Gaetano Lunardi Pesce publie *La navigation sous-marine* (Paris, Vuibert et Nony, 1906), dans lequel il évoque le scaphandre. De très belles gravures, représentant des travaux sous-marins, enrichissent l'ouvrage.

[599] Ce fabuleux trésor englouti ne pouvait échapper à la plume de Jules Verne : dans *Vingt Mille Lieues sous les mers,* les trois protagonistes découvrent, stupéfaits, le précieux chargement coulé par la flotte anglo-néerlandaise le 23 octobre 1702, au large de la Galice (voir Annexe 10). Plus d'un siècle et demi après le naufrage, la fiction devance la réalité des moyens techniques pour ravir au fond de la mer ses plus mirobolantes richesses. (RIETH

Mais la profondeur reste un obstacle majeur, et à défaut de construire un appareil capable d'agir au-delà de trente mètres de fond, certains chargements engloutis demeurent encore hors de portée. Cette inaccessibilité est redéfinie au début du XXe siècle avec la constitution d'un arsenal technique inédit, dont la mention des divers appareils se multiplient dans la presse, y compris celle pour la jeunesse. En 1910, un numéro des *Belles Images* informe ses jeunes lecteurs de la création d'un engin nouveau, élaboré par la Société des Forges et des Chantiers de Toulon, et capable d'« aller chercher dans les grands fonds de la mer les richesses qui s'y trouvent : d'aller chercher les perles, les coraux, les éponges ou les débris des navires naufragés[600] ». Comme toujours dès que le thème du transport subaquatique est abordé, l'oeuvre de Jules Verne est convoquée en référence : « ce nouveau *Nautilus* », écrit l'auteur, « est muni d'un énorme lest de 680 kg, en fonte, et qu'on peut déclencher à volonté pour remonter rapidement à la surface, en cas de danger[601] ». Les inventeurs de l'appareil n'ont négligé aucun détail : une fois posé au fond de l'eau, le pilote peut le faire avancer à l'aide de « deux rames d'un dispositif spécial, actionnées de l'intérieur, naturellement ». Son équipement est à la pointe de la modernité : « Le navire est relié par un téléphone au bateau qui l'accompagne. Il est éclairé à l'électricité et de puissants projecteurs inondent de lumière l'eau jusqu'alors obscure ». Un bras articulé vient couronner la formidable machine : « Dès que quelque objet digne d'être amené à terre est en vue, on dirige le bâtiment à sa portée. Alors, un déclanchement [*sic]* fait descendre une énorme pince qui se referme en saisissant la proie. C'est de la partie avancée en pointe, la *corne*, que descend cette pince ». Une illustration de l'appareil, dont on ne sait ce qu'il advint, accompagne l'article (**Fig.26**). Après 1918, la Grande Guerre et ses torpilles ayant été « une grande pourvoyeuse de fortunes immergées[602] », plusieurs appareils de récupération sous-marine ont l'occasion de faire leurs preuves durant l'entre-deux-guerres. Trois cas nous intéressent particulièrement ici : le trésor du *Lusitania,* coulé en 1915, celui du *Glenartney* englouti en 1918 et celui de l'*Egypt* en 1922[603]. Les trois catastrophes sont rapportées par la presse française, locale comme nationale. Revenons rapidement sur

---

Eric, « De la chasse au trésor à l'archéologie sous-marine », dans DEMARCQ, FRÉMONT, et TROMPARENT (et.al), *Jules Verne : le roman de la mer*, *op.cit*., p. 134). Mentionnons aussi l'écrivain Guy de Téramond, très inspiré par Jules Verne, qui publia *Les Galions de Vigo* en 1923. Il s'agissait du troisième des vingt-cinq volumes de son grand cycle de récits, *20 000 Lieues à travers le monde* (TERAMOND Guy de, *20 000 Lieues à travers le monde*, Paris, J.Ferenczi et Fils, 1924). Michel Jacquot était chargé des illustrations.

600 *Les Belles Images*, « Connaissances utiles. Un sous-marin de pêche », par S., n°305, le 17 février 1910, p. 3. Il est intéressant de constater ici le mélange entre trésors d'origine matérielle et trésors d'origine naturelle.

601 *Ibid*., p. 3. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

602 L'HOUR Michel et VEYRAT Elisabeth (dir.), *La mer pour mémoire. Archéologie sous-marine des épaves atlantiques*, Paris, Somogy, 2005, p. 79)

603 Trois de ces quatre navires furent torpillés par la Marine allemande pendant la guerre, provoquant la mort de centaines de victimes civiles. *Le Supplément illustré du Petit Journal* consacre d'ailleurs sa une du 23 mai 1920 à la « recherche des trésors engloutis pendant la guerre », en précisant qu'on « évalue à 50 milliards la valeur des navires coulés par les mines et les sous-marins allemands » (*Le Supplément illustré du Petit Journal*, « Recherche des trésors engloutis pendant la guerre », n°1535 de la 31e année, p. 1. Cité dans DAMON Philippe, *op.cit*., p. 32). L'illustration montre deux scaphandriers travaillant au pied d'un navire au flanc déchiré. Tandis que l'un sort de l'épave les bras chargés de sacs de toile, son collègue inspecte les restes d'une torpille éclatée. Au sol, les touffes d'algues et les pioches éparpillées se mêlent à des pièces de métal et des coffres remplis d'or.

leurs circonstances[604]. Paquebot britannique transatlantique reconverti en croiseur durant la guerre, le *Lusitania* est torpillé par un *U-Boot* allemand le 7 mai 1915, au sud de l'Irlande[605]. Près de 1200 passagers meurent noyés, dont une centaine d'enfants. En France, le drame connaît un écho national, où l'émotion se mêle à un profond sentiment de colère ; le *Miroir* dénonce « le crime monstrueux commis par l'Allemagne, au mépris des lois de la guerre et de l'humanité[606] » tandis que le *Radical* évoque un « abominable attentat[607] ». *La Dépêche algérienne*[608], *Bonhomme limousin*[609] et *Paris-Midi*[610] font part de leur indignation. La présence d'un trésor au sein de l'épave est connue de tous : l'*Eclaireur algérien* évoque des « lingots d'or[611] », tout comme *La Presse*, qui précise que ces lingots s'ajoutent « à la cargaison habituelle d'une valeur d'environ 12.000 livres sterling[612] ». Des diamants, des perles, et des fortunes personnelles viennent compléter le trésor. *La Lanterne*, *La Croix*, ou encore *l'Homme libre* consacrent à leur tour un article à la tragédie[613], tout comme le *Courrier de l'Aude, de la Liberté du Sud-Ouest,* de la *Dépêche de Toulouse*, ou encore du *Courrier de Saône-et-Loire*[614].

Moins de trois ans plus tard, le vapeur écossais *Glenartney*, qui revenait de Singapour vers Londres, est torpillé à son tour par un sous-marin allemand dans la nuit du 5 au 6 février 1918, au large de la Tunisie. Sa cargaison de métaux, représentant plus d'un million de livres, coule avec lui. Quant au paquebot britannique *Egypt*, appartenant à la compagnie *P&O*[615] et parti de l'Essex pour rejoindre Marseille, puis Bombay, il entre en collision avec le vapeur français *La Seine*, au large du Finistère, le

---

[604] Sans trop s'étendre en détails, cette contextualisation me paraît toutefois nécessaire pour comprendre la double temporalité de ces trois cas précis : la première temporalité est d'abord celle du naufrage, de la catastrophe, qui s'inscrit dans l'actualité immédiate par l'intermédiaire de la presse. Frappant, voire choquant, le drame provoque généralement une forte émotion populaire dans les jours et les semaines qui suivent. C'est ce premier « niveau » de réception que nous tentons de cerner à travers l'examen de la presse de l'époque. La deuxième temporalité de ces trois naufrages est introduite, à mon sens, par le biais de l'objet-trésor, qui prolonge l'existence populaire du navire englouti en le réactualisant au fil des années et des tentatives de récupération. La deuxième « vie » du navire commence avec la quête de son trésor.

[605] Parti de New York une semaine plus tôt, il devait rejoindre Liverpool.

[606] *Le Miroir*, « Transport des victimes et arrivée des survivants et des sauveteurs du *Lusitania* à Queenstown », n°78 de la 5e année, p. 8-9.

[607] *Le Radical*, « Le torpillage de la *Lusitania* », n°? de la 36e année, le 10 mai 1915, p. 1.

[608] *La Dépêche algérienne*, « Le torpillage du *Lusitania* », n°10 872 de la 31e année, le 10 mai 1915, p. 2.

[609] *Le Bonhomme limousin*, « Le torpillage du *Lusitania* », n°38 de la 24e année, le 13 mai 1915, p. 1. L'article annonce d'ors et déjà qu'« il sera impossible aux scaphandriers d'atteindre l'épave pour sauver les sommes d'argent qui se trouvaient à bord » (*ibid.*, p. 1), la profondeur dépassant les capacités du scaphandre alors.

[610] *Paris-Midi,* « La fin de la *Lusitania* », n°1522 de la 5e année, le 9 mai 1915, p. 1.

[611] *L'Eclaireur algérien*, « Les Bandits de la Mer », n°251 de la 2e année, le 9 mai 1915, p. 1.

[612] *La Presse*, « Le torpillage du *Lusitania* », n°8304 de la 81e année, le 9 mai 1915, p. 2.

[613] *La Lanterne*, « Le *Lusitania* torpillé a coulé en 21 minutes », n°13 803 de la 38e année, le 9 mai 1915, p. 2. ; *La Croix,* « La dernière infâmie allemande », n°9865 de la 36e année, le 9 mai 1915, p. 1-2. ; *L'Homme libre*, « L'assassinat en tas », par Georges Clémenceau, n°218 de la 2e année, le 11 mai 1915, p. 1.

[614] *Le Courrier de l'Aude,* « Le torpillage du *Lusitania* », n°12 505 de la 58e année, le 8 mai 1915, p. 2. ; *La Dépêche* (Toulouse), « Leur dernier crime », n°17 082 de la 46e année, le 9 mai 1915, p. 1. ; *La Liberté du Sud-Ouest*, « Le torpillage du *Lusitania* », n°2676 de la 16e année, le 9 mai 1915, p. 1. ; *Le Courrier de Saône-et-Loire,* « Le torpillage du *Lusitania* », par Léon Bailby, n°21 255 de la 75e année, le 11 mai 1915, p. 1.

[615] *The Peninsular and Oriental Steam Navigation Company*, fondée à Londres en 1837, opérait sur la route des Indes, de l'Extrême-Orient, et jusqu'à l'Australie. En 1914, elle est la première compagnie de transport maritime dans le monde. Elle fut aussi pionnière des croisières d'agrément.

20 mai 1922[616]. La catastrophe est rapportée trois jours plus tard par le *Petit Journal,* qui indique à ses lecteurs que « l'*Egypt*, qui vient de couler par 119 mètres de fond, portait aux Indes une somme de un million et demi en or. Ce précieux chargement n'a pu être sauvé[617] ». La mention du trésor de l'*Egypt*, qui comportait aussi plus de quarante tonnes d'argent, circule rapidement dans des journaux comme l'*Oeuvre*[618], *La Liberté*, l*'Excelsior,* le *Petit Parisien*, *ou Le Matin*[619]. Le 25 mai, l'*Ère nouvelle* mobilise l'image personnificatrice de la mer absorbante : « La mer est insatiable. Après les victimes du *Député-Albert-Taillandier*, il lui faut celle de l'*Egypt*, coulé dans les épouvantes de la brume. La Mer ne se lasse pas d'engloutir les vies humaines[620] ». A l'émotion provoquée par le drame se superpose aussi le douloureux souvenir du *Lusitania*. Le 29 mai, le *Figaro* souligne la similitude : « Même surprise tragique, mêmes effrois, mêmes scènes déchirantes, mêmes héroïsmes et mêmes lâchetés[621] ». Dès le 25 mai, l'*Ouest-Eclair* de Caen s'interroge : « Pourra-t-on sauver les 50 millions que portait l'*Egypt*[622] ? ». L'article fait état d'un « immense coffre-fort » contenant « 1.229 barres de 90 livres, 140 caisses d'or et 90 boîtes de joyaux, représentant une cinquantaine de millions ». Le montant du trésor a changé, multiplié par cinquante par rapport à ce qu'annonçait *Le Petit Journal* trois jours plus tôt… Quoi qu'il en soit, ce chargement est considérable et suscite déjà l'intérêt des compagnies spécialisées dans le renflouement des navires. Mais une éventuelle tentative de récupération s'annonce déjà difficile « en raison de la profondeur où se trouve placée l'épave, à 120 mètres, et de la force des courants dans ces parages ». A ces contraintes naturelles s'ajoutent celle de la localisation de l'épave elle-même, qu'on ne parvient pas à déterminer avec précision ; et même si c'était le cas, aucun scaphandrier n'est capable de plonger à une telle profondeur en 1922. En attendant, la *Lloyd's,* qui assurait la cargaison du navire, est contrainte de rembourser le montant englouti.

---

[616] L'accident fut provoqué par un fort brouillard, qui empêcha les deux navires de se voir et de s'éviter. L'*Egypt* et son trésor sombrèrent en moins d'une demi-heure ; sur les 352 passagers, 86 perdirent la vie. Les deux enfants montés à bord survécurent à la catastrophe.

[617] *Le Petit Journal*, « Le tragique abordage », n°21 677, le 23 mai 1922, p. 1 et 3. Quant aux pertes humaines, leur nombre est estimé à 102 (*ibid*., p. 3) mais varie selon les publications. Seize des victimes, dont les corps ont pu être repêchés, sont inhumées dans la soirée du 23 mai.

[618] *L'Oeuvre*, « Le naufrage de l'*Egypt* », n°2426, le 23 mai 1922, p. 2. La somme a été convertie en francs ; elle s'élevait à environ un million de livres sterling.

[619] *La Liberté*, « La catastrophe maritime », n°21 479, le 23 mai 1922, p. 1 ; *L'Excelsior*, « La catastrophe d'Ouessant », par Le Barzic, n°4180 de la 13e année, le 23 mai 1922, p. 2-3 ; *Le Petit Parisien*, « Le naufrage de l'*Egypt* a fait cent deux victimes », n°16 520 de la 47e année, le 23 mai 1922, p. 1 ; *Le Matin*, « Le naufrage du paquebot *Egypt* », n°13 943 de la 39e année, le 23 mai 1922, p. 1. Il est intéressant de remarquer que tous ces articles, et ceux des journaux locaux aussi, blâment l'attitude des passagers hindous présents à bord, les accusant de lâcheté et d'égoïsme, car ils auraient soi-disant poussé violemment les autres passagers paniqués pour s'assurer une place dans les canots de sauvetage. Toutefois, ces remarques semblent davantage relever de préjugés racistes que de faits véridiques…

[620] *L'Ère nouvelle*, « L'or et la vie », par Civis, n°914 de la 4e année, le 25 mai 1922, p. 1. La veille, le Bonhomme limousin évoquait « les traîtrises de l'Océan (*Le Bonhomme limousin*, « Un sinistre maritime », n°42 de la 31e année, le 24 mai 1922, p. 2).

[621] *Le Figaro*, « Chroniques documentaires », par Emile Gautier, n°149 de la 68e année (3e série), le 29 mai 1922, p. 4.

[622] *L'Ouest-Éclair* (Caen), « Pourra-t-on sauver les 50 millions que portait l'*Egypt* ? », n°7508 de la 22e année, le 25 mai 1922, p. 1. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

Le *Lusitania*, le *Glenartney* et désormais l'*Egypt* ; l'existence de ces épaves et de leurs trésors reposant sur un fond littoral relativement peu profond stimule les imaginations. En 1923, l'écrivain Henri de Graffigny[623] propose à ses jeunes lecteurs une idée pour le moins surprenante : récupérer le prodigieux trésor du *Lusitania,* ces « six millions de dollars en or[624] », en utilisant « cinquante ballons de quinze mètres de haut sur un diamètre de neuf ». Un scaphandrier bien équipé descendrait les suspendre, « accrochés à la suite l'un de l'autre sur tout le pourtour du navire échoué ». Les principes d'hydrostatiques s'appliqueraient alors naturellement, et « les cinquante ballons de 900 mètres cube », auxquels on ajouterait cinq ou six ballons supplémentaires, « équilibreraient donc le poids du bâtiment immergé », permettant de l'arracher au fond de la mer et de le remonter à la surface. Soucieux du sérieux de son idée, l'écrivain renchérit : « Recouvrer une pareille somme vaut bien quelques sacrifices, n'est-ce pas ? Et l'épave par elle-même présente encore une valeur supérieure à cette somme. Cela vaut bien la peine, n'est-ce pas ? ». Il avance aussi un avantage économique : comparé aux scaphandres rigides ou aux sous-marins sur roues, spécialement conçus pour récupérer le trésor mais entraînant des dépenses considérables, les ballons coûtent peu cher. Aussi séduisant soit-il, le plan d'Henri de Graffigny ne se concrétisa jamais… Les tentatives de récupération ne faiblissent pourtant pas. En mars 1924, un numéro de l'*Echo du Tarn* remarque : « Se peut-il qu'il y ait, alors que nous avons tant besoin d'argent, des trésors incalculables enfouis sous la terre ou dormant au fond des mers[625] ? ». Le mois suivant, le périodique de vulgarisation *Sciences et Voyages* rapporte l'invention, par un ingénieur américain, d'un « véritable tank sous-marin qui rappelle vraiment les modernes chars d'assaut » et qu'il décrit comme « susceptible d'évoluer autour de l'épave[626] » à l'aide de ses chenilles activées par un moteur électrique. Le *Petit Inventeur* en propose une illustration (**Fig.27**) : deux mécaniciens prennent place à l'intérieur du tank ; parvenus face à l'épave, ils percent « des trous dans la coque du bateau, à l'aide d'un foret qui traverse la paroi du tank. Ils introduisent ensuite dans ces trous les crochets de suspension du flotteur au moyen de pinces agissant comme des mains d'acier ». Avec un tel système, l'inventeur estime son engin capable de « relever des navires coulés par 100 mètres de fond ». Et, ce faisant, de récupérer leur chargement. L'appareil a d'ailleurs fait ses preuves, d'après l'auteur, lors du renflouement du garde-côtes *Scally,* coulé au large de New-York ; le tank sous-marin fut envoyé et « l'ensemble », écrit-il, « s'est soulevé comme on l'avait prévu ». En août 1928, un numéro de *l'Echo de l'Orne* fait part à ses lecteurs de la récupération du trésor du vapeur *Elisabethville*, coulé pendant la Grande Guerre : « cinquante millions de diamants et de pierres

---

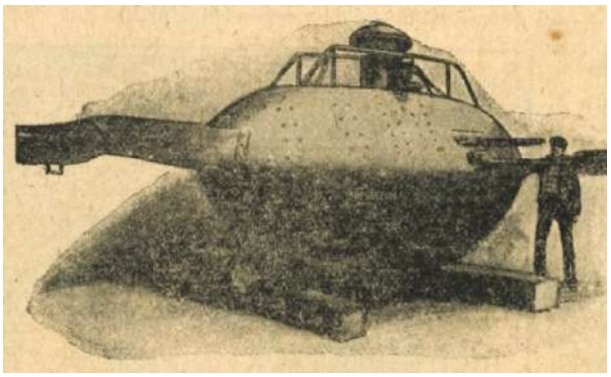
[623] Nous avons déjà eu l'occasion de citer Henri de Graffigny, écrivain, aéronaute, et vulgarisateur : il est notamment l'auteur du roman *Le Tour du monde en auto. La course à l'abîme*, paru en 1910 (voir Annexe 7). Nous le citerons encore dans le chapitre qui suit.

[624] *Le Petit Inventeur,* « Aérostation au fond de la mer », par Henri de Graffigny, n°21 de la 1ère année, le 7 août 1923, p. 2. Cette référence vaut aussi pour les quatre citations qui suivent.

[625] *Le Courrier du Tarn*, « Trésors cachés », par Paul-Louis Hervier, n°15 482 de la 74e année, le 9 mars 1924, p. 2.

[626] *Sciences et Voyages,* « Les navires naufragés qu'on devrait essayer de renflouer représentent trente milliards», auteur inconnu, n°242 de la 5e année, le 17 avril 1924, p. 13. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

précieuses[627]» ont été remontés par des scaphandriers italiens. Une fortune. Citons un dernier exemple avec un outil inédit, le « pieu spécial » des scaphandriers mis au point à la même période (**Fig.28**).



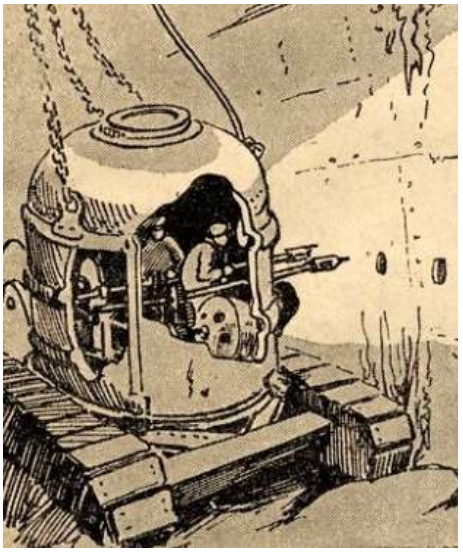




Fig. 26, 27, et 28 : Le désir de récupération des trésors engloutis stimule la constitution, dans la première moitié du XXe siècle, d'un arsenal technique inédit. A gauche, le « nouveau *Nautilus* » et son énorme pince, élaboré par la Société des Forges de Toulon en 1910[628]. Au centre, l'imposant « tank sous-marin » conçu outre-Atlantique pour pouvoir descendre à une centaine de mètres de profondeur, dès 1924[629]. De telles capacités semblaient encore chimériques un demi-siècle plus tôt. La même année, une illustration du périodique de vulgarisation *Je sais tout* met en scène le travail d'un scaphandrier et de son « pieu spécial », relié à un galvanomètre en surface[630] (à droite). Lorsque le pieu touche du métal - or, argent, cuivre ou autre - l'aiguille de l'appareil s'agite et indique au scaphandrier qu'un potentiel trésor se trouve à ses pieds.

En 1926, *Meccano-Magazine* rapporte à ses jeunes abonnés la découverte de l'épave de l'*Egypt*, par une équipe de scaphandriers allemands. Le journaliste décrit l'imposant scaphandre rigide porté les plongeurs pour atteindre la carcasse du navire : « Il a deux mètres de haut et pèse une demi-tonne : pour les deux tiers de la taille et du poids, il est tout en tête, une tête à trois yeux, avec deux trompes qui sont les bras et qui s'emmanchent aux commissures des lèvres. Ni épaules, ni cou : le derrière tout de suite[631] [...] ». On retrouve ici la déformation « monstrueuse » du scaphandrier, évoquée dans la sous-partie précédente. Au fil des années et des perfectionnements techniques, la profondeur de la mer apparaît de moins en moins comme une fatalité. En 1928, alors que la récupération des trésors du *Lusitania* et de l'*Egypt* va bon train, le périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout* constate : « À une époque où l'homme se trouve de plus en plus, grâce à la

[627] *L'Echo de l'Orne*, « Informations diverses », n°32 de la 111e année, le 11 août 1928, p. 1.
[628] *Les Belles Images*, *op.cit*., p. 3.
[629] *Le Petit Inventeur*, « Le renflouement des épaves », par E.H. Weiss, n°3 de la nouvelle série, 1927, p. 42.
[630] *Je sais tout*, « A la recherche des trésors immergés », par le Commandant Choupault, le 15 octobre 1924, p. 4.
[631] *Meccano-magazine,* « Les Trésors de l'*Ægypt* », n°10, le 1er octobre 1926, p. 154.

science, à même d'affronter l'océan, d'en sonder les abîmes, et d'en braver les fureurs, il était naturel qu'il songeât à lui reprendre au moins une partie, si faible soit-elle, des richesses que les flots ont englouties et engloutissent, hélas, tous les jours, à la suite des naufrages[632] ! ». En redéfinissant la finitude de l'engloutissement, l'amélioration des techniques de plongée sous-marines transforme le rapport des hommes au fond.

En 1930, *La Jeunesse illustrée* rapporte les résultats encourageants, quoique laborieux, obtenus par l'*Artiglio* et le *Rostro* autour de l'épave de l'*Egypt* ; l'arsenal technique des deux navires, « pourvus de scaphandres perfectionnées, pompes, palans, treuils, un puissant électro-aimant de levage et un phare de 200.000 bougies qui éclaire les scaphandriers au fond de la mer[633] », laisse espérer une pénétration prochaine de la chambre forte du navire, contenant les lingots. En septembre 1930, l'hebdomadaire *À la page* garde confiance : « Déjà on peut affirmer que, grâce à la persévérance des scaphandriers, le trésor de l'*Egypt* pourra être intégralement recouvré[634] ». Neuf mois plus tard, *Voilà* fait paraître un sensationnel reportage sur le déroulé des opérations. Pierre Votte, le journaliste, décrit la descente du scaphandrier, Giani, vers l'épave : « Il parcourait les ponts, depuis longtemps déserts, les cabines abandonnées. Enfin il crut trouver la cachette en découvrant la cabine du capitaine, un coffre-fort[635] ! ». Et si ce coffre ne contenait que des documents diplomatiques, le scaphandrier trouva, cachée sous le tas de papiers, « une petite clé toute rouillée, et en grattant la rouille, on y découvrit une inscription « Bullion Room ». C'était la clé d'une chambre blindée de huit mètres de long sur deux de large, rivée à fond de cale et que Giani avait aperçue sans la reconnaître : la clef de la chambre au trésor…». Encore faut-il y pénétrer… Ce genre d'articles, aux airs de roman d'aventures, devait ravir le lecteur tout en entretenant l'image d'un fond de mer regorgeant de richesses accumulées. D'autres journaux relaient à leur tour l'avancée des opérations de l'*Artiglio* et du *Rostro*[636]. Durant l'été 1932, la société italienne Sorima, spécialisée dans la recherche et le renflouement d'épaves[637], se décide finalement à utiliser des explosifs pour faire sauter les ponts de l'épave, un par un, afin d'accéder jusqu'à la chambre forte[638]. Encouragée par cette réussite, la quête du trésor du *Glenartney* reprend elle

---

[632] *Je sais tout,* « Le sauvetage des épaves », par François Courtin, n°272, le 1er août 1928, p. 330.
[633] *La Jeunesse illustrée*, « Audacieuse entreprise », n°1371, le 12 janvier 1930, p. 7.
[634] *A la page*, « Par 120 m de fond. A la recherche du trésor de l'*Egypt* », par M-G, n°27 de la 1ère année, le 25 septembre 1930, p. 11.
[635] *Voilà*, « L'épave au trésor », par Pierre Votte, n°10 de la 1ère année, le 30 mai 1931, p. 7.
[636] *Voilà* consacre d'ailleurs trois articles successifs à « l'or de l'Artiglio », en octobre 1932, alors que la remontée progressive des lingots a déjà commencé (*Voilà*, « L'or de l'Artiglio », par Pierre Humbourg, n°80 de la 2e année, le 1er octobre 1932, p. 10-11 ; *Voilà*, « L'or de l'Artiglio » (suite) par P. Humbourg, n°81 de la 2e année, le 8 octobre 1932, p. 11-12 ; *Voilà*, « L'or de l'Artiglio » (suite et fin) par P. Humbourg, n°82 de la 2e année, le 15 octobre 1932, p. 10-11).
[637] Elle fut fondée en 1924 par Giovanni Quaglia, un armateur italien. Travaillant avec Alberto Gianni, scaphandrier, Quaglia inventa certains outils et principes robotiques encore en usage aujourd'hui. (L'HOUR Michel et VEYRAT Elisabeth, *op.cit.*, p. 81).
[638] VIOTTE Michel, *Abysses : l'odyssée des hommes*, *op.cit*., p. 186.

aussi à la même période[639]. La revue de jeunesse *Benjamin* titre, en janvier 1934 : « Cinquante millions au fond de la mer[640] ». Jacques Christiand, le journaliste, affirme que les recherches pour le trésor du *Glenartney* sont à un tournant : « A cause de la grande profondeur, aucun effort de sauvetage n'avait jusqu'ici été tenté. Mais les Italiens pensent qu'ils possèdent des moyens assez perfectionnés pour leur permettre d'atteindre le *Glenartney*. Depuis le 6 décembre, des scaphandriers appartenant aux deux bateaux de sauvetage italiens s'efforcent de fixer l'emplacement du vapeur et se préparent à tenter de ramener son chargement à la surface[641] ». Quatre jours plus tard, *Le Matin* vient compléter ces informations : « On croit que ces travaux dureront un an environ[642]». Au mois d'avril, le *Petit Comtois* informe à son tour ses lecteurs que « le vapeur italien *Briarco* fait route pour Tunis où il compte retrouver, au Cap Bon, l'épave du navire anglais *Glenartney* coulé pendant la guerre[643] ». Près de vingt ans après le naufrage initial, les équipements sous-marins laissent désormais espérer une appréhension facilitée de l'épave et de son précieux contenu : « Le *Briarco* possède un outillage perfectionné, permettant des recherches jusqu'à 300 mètres de profondeur[644] ». Mais c'est sans compter sur les contraintes du fond de la mer, qui compliquent les opérations. Six mois après le *Petit Comtois*, *L'Écho du soir* rapporte le difficile travail des « scaphandriers éprouvés[645] » du *Briarco*, descendant sans relâche pour « s'entraîner à vaincre l'adversité des éléments et la profondeur des abîmes[646] ». Ces plongeurs, « qui comptent parmi les meilleurs du monde », précise l'article, « sont descendus à plus de 300 mètres, courant toutes sortes de dangers, parmi lesquels il faut signaler la menace de gros requins et de cétacés ». Les périls du fond, qu'ils soient d'origine matérielle, physiologique, ou animale, sont indissociables de l'activité des scaphandriers ; nous l'avons vu dans la sous-partie précédente. Le journaliste de l'*Echo du soir* conclut, avec fermeté : « Jusqu'à présent, les recherches sont demeurées

---

[639] *Le Petit Troyen* écrit à ce sujet, le 8 janvier 1934 : « Les prouesses de l'*Artiglio* sur l'*Egypt* ont encouragé les Italiens, ces étonnants scaphandriers, à faire mieux encore » (*Le Petit Troyen*, « Des scaphandriers italiens vont descendre à 225 mètres dans la Méditerranée », n°19 063 de la 56e année, le 8 janvier 1934, p. 2). On comprend bien les interactions sous-tendant ces différentes opérations de récupération de trésors engloutis.

[640] *Benjamin,* « Cinquante millions au fond de la mer », par Jacques Christiand, n°219 de la 6e année, le 18 janvier 1934, p. 3.

[641] *Ibid.*, p.3. Notons comme ces entreprises de récupérations sont presque systématiquement transnationales, impliquant des équipes de différents pays, sans lien obligatoire avec la nationalité de l'épave, comme c'est le cas ici. Les récupérations de trésors engloutis constituent un entremêlement d'enjeux sociaux, technologiques, techniques, politiques, économiques. Au même titre que l'océanographie, discipline transnationale, la récupération de trésors engloutis fait appel à des acteurs de différents horizons et pays.

[642] *Le Matin*, « Une compagnie italienne tentera de récupérer la cargaison du *Glenartney* », n°18 205 de la 51e année, le 22 janvier 1934, p. 3.

[643] *Le Petit Comtois*, « On va tenter de renflouer l'épave du *Glenartney* », n°18 420 de la 58e année, le 5 avril 1934, p. 1. L'article circule dans la presse nord-africaine : il paraît le même jour, à l'identique, dans *Le Petit Marocain* (*Le Petit Marocain,* « L'épave du Glenartney va être explorée », n°5924 de la 22e année, le 5 avril 1934, p. 3) et dans l'*Echo du Maroc* (*L'Echo du Maroc,* « A la recherche de l'épave du *Glenartney* », n°7719 de la 21e année, le 5 avril 1934, p. 2). L'article apparaît aussi, inchangé, dans *Les Annales coloniales,* cinq jours plus tard (*Les Annales coloniales*, « La Mer », n°41 de la 35e année, le 10 avril 1934, p. 2).

[644] *Ibid.,* p. 1.

[645] *L'Echo du Soir*, « A la recherche d'un navire anglais coulé au large des côtes tunisiennes », n°497 de la 2e année, le 19 octobre 1934, p. 1. William Beebe et Otis Barton ont atteint la profondeur-record de 925 mètres, deux mois auparavant ; ils font l'objet de la sous-partie suivante.

[646] *Ibid*., p. 1. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

infructueuses [...] La bataille continue[647] ». La lutte contre l'élément liquide et son pouvoir engloutissant semble prendre une nouvelle tournure l'année suivante, avec la reprise des travaux concernant le *Lusitania*, restés vains depuis près de vingt ans. Fin octobre 1935, le *Journal* affirme, catégorique : « Cette fois, la nouvelle semble sûre : une dépêche de Londres affirme que l'épave du *Lusitania* est définitivement repérée, et que les observations du scaphandrier constituent de véritables preuves qu'on ne se trompe pas sur l'identité de l'épave[648] ». Un an et demi plus tard, il est enfin temps d'ouvrir le ventre de l'épave pour lui retirer ses millions : « Les travaux de sauvetage du *Lusitania* [...] recommenceront en avril prochain[649] » indique l'hebdomadaire *A la page* en février 1937. Au même moment, les scaphandriers de l'*Artiglio* achèvent de remonter les sept tonnes d'or et quarante-trois tonnes d'argent qu'ils ont arraché à l'épave de l'*Egypt*[650]. « Enfin, tout est terminé » conclut laconiquement Anne Manson dans *Jeunesse Magazine*, « les caisses rendues, l'*Artiglio* récompensé. Encore une belle victoire sur la mer… en attendant la prochaine[651] ». A travers le trésor englouti et la quête pour sa récupération, c'est tout un rapport humain à l'environnement maritime qui semble transparaître.

Qu'elles échouent ou qu'elles réussissent, ces récupérations de trésors engloutis parcourent donc l'actualité de l'entre-deux-guerres et nourrissent la production fictionnelle[652], qui mobilise à son tour l'image d'un « fond d'abondance », regorgeant de richesses accumulées depuis des siècles. Dans *La bataille invisible*, roman-feuilleton paru dans *Le Matin* en 1917, le romancier Gaston Leroux convoque le fabuleux trésor de la baie de Vigo pour en faire l'objet central de son récit[653]. Le jeune protagoniste, Herbert de Renich, prend place à bord du *Vengeur*, un sous-marin américain commandé par un personnage mystérieux, le capitaine Hyx. En plein conflit mondial, Leroux met en scène la confrontation sous-marine opposant Hyx au terrible amiral allemand Von Treischke, qui cherche lui

---

[647] *Ibid*., p. 1.
[648] *Le Journal*, « Vingt ans après… l'épave du *Lusitania* est retrouvée », n°15 717, le 29 octobre 1935, p. 4.
[649] *A la page*, « Souvenir… », n°361 de la 8e année, le 18 février 1937, p. 2.
[650] La remontée du trésor dure sept ans, de 1932 à 1939 (L'HOUR Michel et VEYRAT Elisabeth, *op.cit.*, p. 81).
[651] *Jeunesse Magazine,* « A tâtons, sur l'épave engloutie », par Anne Manson, n°7 de la 1ère année, le 14 février 1937, p. 16. Si l'enthousiasme de l'auteure se retrouve dans l'immense majorité des articles de presse de l'époque, notons tout de même que quelques irréductibles ne cèdent pas à la fièvre de la « ruée vers les trésors engloutis ». Ernest Laut est l'un d'eux, affirmant en 1934 : « Amphitrite n'est pas près de nous livrer tous ses trésors, quoi qu'en disent et veulent affirmer tous ceux qui mettent dans la science humaine et ses possibilités une confiance absolue » (*Le Monde illustré*, « Recherches au fond de la mer », par Ernest Laut, n°4002 de la 77e année, le 1er septembre 1934, p. 717). Deux semaines plus tôt, la science a pourtant permis à deux Américains de visiter pour la première fois les couches inférieures du royaume d'Amphitrite, recroquevillés dans une sphère d'acier… Ils font l'objet de la sous-partie qui suit.
[652] De manière générale, ce mémoire porte une attention particulière aux interdépendances : entre les sphères fictionnelle et non-fictionnelle, savante et non-savante, etc… L'étude de ces interactions est l'un des enjeux centraux de ce travail.
[653] *Le Matin*, « La Bataille invisible », par Gaston Leroux, n°12 319 à du 19 novembre 1917 au 12 février 1918. Le roman est ensuite publié en librairie, en décembre 1920. (LEROUX Gaston, *Aventures effroyables de M.Herbert de Renich. Tome II. La Bataille invisible*, Paris, Éd.Pierre Lafitte, 1920).

aussi à s'emparer du butin des galions espagnols[654]. Le duel est finalement remporté par l'Américain, sous les yeux d'Herbert, stupéfait : « Et alors, moi, Herbert de Renich, [...] je vis s'avancer des équipes de scaphandriers qui traînaient de grands coffres hermétiquement clos, et quand ils avaient poussé ces coffres dans les caves d'un vaste bâtiment qui dressait son péristyle au-dessus des temples environnants, ils revenaient au *Vengeur* pour revenir au temple avec d'autres coffres ! Les milliards des galions de Vigo ! me dit le capitaine. Herbert de Renich, regardez passer les milliards des galions de Vigo[655] ! ». *La bataille invisible* n'est pas un cas isolé ; l'entre-deux-guerres voient le déploiement de nombreux romans d'aventure articulant leur trame narrative autour du thème du trésor englouti. En 1907 déjà, Jean de la Hire avait publié *Le Trésor dans l'abîme*[656] **(Fig.29)**, racontant la quête du trésor du *Lincoln*, englouti au fond de l'océan. Comme pour les récupérations réelles, la solution réside dans l'élaboration d'un engin inédit, capable de déjouer les contraintes du fond : en l'occurrence, un sous-marin métallique baptisé *La Sphère*, inventé par le génial ingénieur Korridès et se déplaçant dans les abîmes de la mer par l'auto-propulsion[657]. En 1930 paraît *Le secret de l'épave*, dont l'auteur n'est pas connu[658]. En 1935, Fabrice Delphi publie *Le trésor sous les eaux*[659], tandis que Maurice Champagne fait paraître *Huit millions sous les flots*[660] **(Fig.30)**, le récit des aventures de Samuel Mathison et son cousin Jack qui, sur une proposition de leur oncle quelque peu excentrique, partent à la recherche des lingots d'or du *Fortuned*, un voilier disparu mystérieusement au large des côtes australiennes. Deux ans plus tard, le prolifique Maurice d'Escrignelles signe *L'Empereur des scaphandriers* dans la collection *Voyages & Aventures*[661]. L'année suivante, la même collection fait paraître *Le Trésor sous les eaux*, d'André-Michel[662] **(Fig.31)**.

---

[654] Des considérations intimes se superposent à la lutte pour le fabuleux trésor de la baie de Vigo : Hyx est animé d'une colère vengeresse envers les Allemands, qui capturèrent sa femme. Quant à Herbert, il découvre que l'amiral von Treischke a épousé Amalia Edelman, qu'il aime depuis des années.

[655] LEROUX Gaston, *op.cit.*, p. 316-317. S'inspirant largement de Jules Verne, le romancier ajoute à son panorama sous-marin les ruines de l'Atlantide. Nous allons en reparler dans la dernière partie de ce mémoire.

[656] DE LA HIRE Jean, *Le Trésor dans l'abîme*, Paris, Boivin & Cie, 1907. Notons qu'avant d'être publié en librairie, le récit parut sous forme de feuilleton dans l'Écho *de Paris*, entre novembre 1906 et janvier 1907 (voir PUREN Marie, « Jean de la Hire : biographie intellectuelle et politique (1878-1956) », thèse de doctorat en Histoire, Paris, Ecole doctorale des Chartes, 2016, p. 105).

[657] Il est frappant de constater que cet engin fictionnel « prédit » la bathysphère mise au point par William Beebe et Otis Barton vingt ans plus tard…

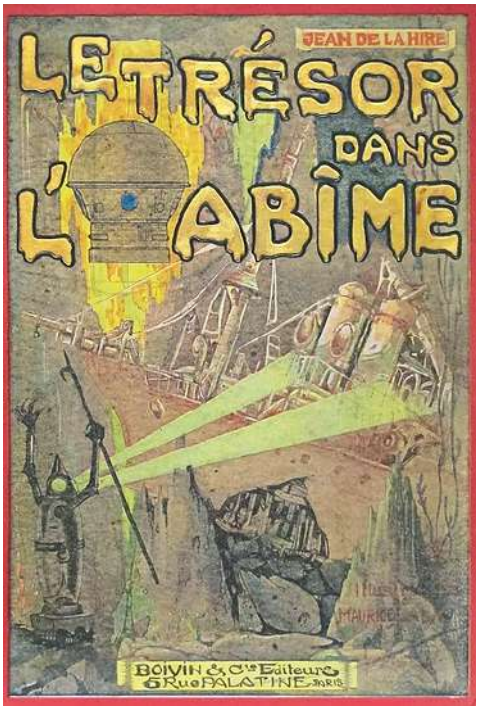
[658] *Le secret de l'épave* [auteur inconnu], Paris, J.Ferenczi, 1930. Cité dans DAMON Philippe, *op.cit.*, p. 34.

[659] DELPHI Fabrice, *Le Trésor sous les eaux,* Paris, F.Rouff, 1935. L'ouvrage est le 123e paraissant dans la collection des *Romans pour la jeunesse*, fondée trois ans plus tôt. Cité dans DAMON Philippe, *op.cit.*, p. 34.

[660] CHAMPAGNE Maurice, *Huit millions sous les flots,* Paris, C.Delagrave, 1935. Maurice Champagne n'en est pas à son premier coup d'essai concernant les histoires de trésors sous-marins : en 1933, il avait déjà publié *L'île engloutie* et *Les chercheurs d'épaves*.

[661] d'ESCRIGNELLES Maurice (pseudonyme de Maurice Limat), *L'Empereur des scaphandriers,* Paris, J.Ferenczi et Fils, 1937.

[662] ANDRÉ-MICHEL (pseudonyme de Jean-Louis Mayne), *Le Trésor sous les eaux*, Paris, J.Ferenczi et Fils, 1938. L'ouvrage était le n°253 de la collection *Voyages & Aventures*.





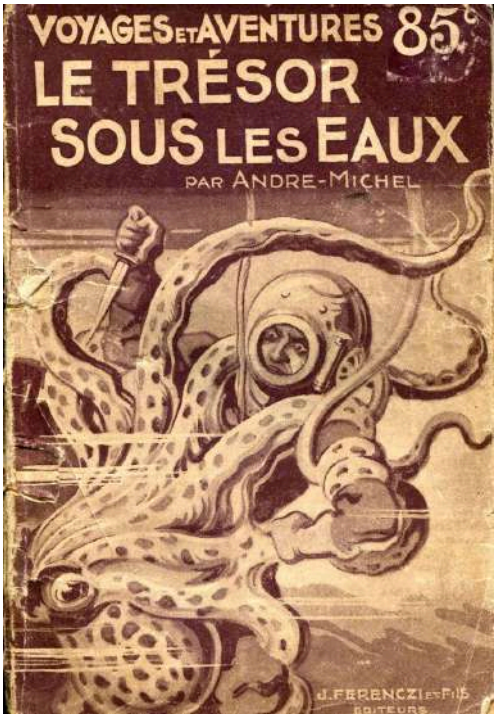


Fig.29, 30, 31 : Trois exemples de romans faisant du trésor englouti leur thème principal : en 1907, Jean de la Hire fait plonger les passagers du sous-marin *Sphère* jusqu'au lit de l'océan, dans le but de retrouver l'épave du *Lincoln* et son fabuleux trésor[663] (à gauche). En 1935, Maurice Champagne met en scène les péripéties des cousins Samuel et Jack, descendus jusqu'à la mystérieuse carcasse du *Fortuned* et ses huit millions de francs[664] (au centre). La même année, André-Michel publie *Le trésor sous les eaux*, où le précieux butin semble gardé par une créature redoutée des scaphandriers[665]… Dans le sillage plus ou moins net de Jules Verne, ces romans amplifient et dramatisent la richesse attribuée au fond de la mer pour servir leur trame narrative et correspondre aux attentes d'un lectorat jeune.

La presse enfantine n'est évidemment pas en reste, et saisit bien tout l'intérêt narratif que peut comporter le thème du trésor englouti. Dans les récits qui en sont faits, on remarque que la mise en scène dramatisée d'une « lutte au fond de la mer », dont le trésor convoité constitue l'articulation centrale, est particulièrement récurrente. Suivant un schéma manichéen, où le « bon » scaphandrier s'oppose au « méchant » scaphandrier, prêt à tuer pour s'emparer du trésor, ces récits connaissent un formidable déploiement dans les journaux pour enfants de l'entre-deux-guerres. Mais avant d'en examiner quelques exemples, tentons de comprendre les fondements de ce thème, et revenons pour cela à la fin du XIXe siècle. En 1876, le romancier Richard Cortambert fait paraître *Un drame au fond de la mer*[666] : quatre scaphandriers, Dick, Henri, Stevens, et Norton font la « tentative surhumaine[667] » de descendre à 1000 mètres sous les flots. Alors qu'ils s'enfoncent dans les profondeurs glauques de la mer, traversées d'ignobles créatures, Henri découvre une cassette pleine d'argent, à proximité d'une épave, mais disparaît soudainement peu de temps après, son tuyau d'oxygène tranché net. Dick en est

[663] DE LA HIRE Jean, *op.cit.*
[664] CHAMPAGNE Maurice, *op.cit.*
[665] ANDRÉ-MICHEL, *op.cit.*
[666] CORTAMBERT Richard, *Un drame au fond de la mer,* Paris, G.Decaux, 1876.
[667] *Ibid.*, p. 61.

certain : un assassinat a été commis, motivé par l'appât du gain. Les soupçons se portent sur Norton ; jugé puis condamné à mort, il échappe de justesse à l'exécution lorsqu'apparaît, comme ressuscité, Henri. Pris dans un « torrent impétueux[668] », « une espèce de fleuve » qui l'emporta avec une vitesse vertigineuse, le jeune homme avait tourbillonné dans les profondeurs de la mer et vu défiler sous ses yeux, dans « un mélange confus et immonde » toutes les « horreurs grandioses » de l'abîme. Évanoui, il avait été récupéré par des pêcheurs. Le véritable coupable, annonce-t-il alors, est Stevens. Ce dernier, dans un dramatique dénouement, se jette de la falaise.

Le roman est un succès, réédité en 1885, un an après la mort de Cortambert. Une affiche de vente, parue en 1884, décrit l'ouvrage comme « très intéressant et très dramatique[669] ». La réédition du roman est d'autant plus justifiée qu'il vient alors d'être adapté au théâtre, par un ami de Cortambert, Ferdinand Dugué. Transformé en une « pièce de cinq actes et huit tableaux », dont le quatrième dépeint la tentative d'assassinat de Henri par Stevens le récit est mis en scène au Théâtre de l'Ambigu-Comique et connaît un fort succès[670]. Une affiche nous montre les différentes scènes de l'intrigue : au centre, Dick rencontre une imposante créature tentaculaire, tandis que dans la partie inférieure, Stevens, brandissant sa hache, tente de tuer Henri. A l'arrière-plan, l'épave contient encore les cadavres des noyés (**Fig.32**). Le roman est à nouveau publié, mais sous la forme d'un feuilleton cette-fois, dans *Le Petit Parisien* entre 1892 et 1893. Cela semble indiquer son succès prolongé. En 1896, le *Supplément illustré du Petit Parisien* revient sur la pièce de Dugué, reconnaissant que « le décor était assez saisissant, représentant les épaves du vaisseau, avec les cadavres des marins et des passagers[671] ». En 1901, le cinéma naissant fait entrer l'œuvre de Cortambert dans le XXe siècle, pour en faire un film d'une minute dont nous aurons l'occasion de reparler, au cours du dernier chapitre de cette partie. Dans la première moitié du XXe siècle, nous l'avons évoqué, ce thème du « drame au fond de la mer » est repris par la presse enfantine, qui en accentue la structure binaire : en quelques pages, l'objet-trésor devient l'instrument d'une révélation morale, exacerbant les vices du méchant scaphandrier, avide et cruel, autant que les qualités du bon scaphandrier, honnête et courageux. Les exemples sont nombreux. En 1912, L*'Intrépide* fait paraître « Rorke le Fou » : Dick et son cousin Ned, partis à la recherche d'un trésor englouti, se heurtent au projet de Rorke, un homme aussi cruel qu'avide. Décidé à s'emparer du trésor, il force Dick à l'affronter en duel, revêtu d'un scaphandre, au fond de l'eau (**Fig.33**). « Dick vit Rorke s'approcher », raconte le narrateur, « il sentit la pointe d'acier du harpon déchirer son scaphandre [...] et se cramponna au câble de sauvetage[672] … ». Ramené à la

[668] *Ibid.*, p. 138. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.
[669] *Un drame au fond de la mer. Grand roman maritime par Richard Cortambert*, par Artigas, affiche en couleurs, dimensions inconnues, Paris, F.Roy, Impr. Charaire et fils (Sceaux), 1884, BNF.
[670] L'affiche citée ci-dessus le confirme : « C'est de lui [*le roman]* qu'a été tirée la pièce représentée avec succès à l'Ambigu » (ibid.) Précisons aussi que l'Ambigu-Comique était particulièrement tourné, au XIXe siècle, vers le drames, mélodrames, et vaudevilles.
[671] *Le Petit Parisien, supplément littéraire illustré,* « Courrier de la semaine », n°361, le 5 janvier 1896, p. 26.
[672] *L'Intrépide*, « Rorke le fou », par Max Lynn, n°136 de la 3e année, le 22 décembre 1912, p. 2.

surface, évanoui, le jeune homme apprend que Rorke est mort noyé au fond de l'eau. L'idée d'une rétribution « méritée », qui voit périr le méchant scaphandrier et survivre le bon, est une tendance récurrente. On la retrouve par exemple dans un autre récit paru dans *l'Intrépide,* « Le trésor sous-marin[673] ». Un individu se présente au mystérieux « Roi de l'ombre », un capitaine de navire, en affirmant connaître la localisation d'un fabuleux trésor, équivalent à trente millions d'or, englouti au fond de la mer. Sans scrupules, le Roi de l'ombre fait parler l'homme avant de le séquestrer et de partir lui-même à la recherche du butin. Son avidité lui fait ignorer les risques de son projet. La lampe à la main, il pénètre dans les profondeurs sombres de la mer lorsqu'il est soudain saisi par un spectacle aussi éblouissant qu'épouvantable : sur les tas de pièces d'or sont assises « quatre énormes pieuvres », dont l'une « allongea deux de ses bras souples armés de suçoire… La lampe s'éteignit… ». Le Roi de l'ombre a payé le tribut de son avidité. En 1929, l'*Épatant* fait paraître « Un drame au fond de la mer[674] », une reproduction raccourcie mais frappante du roman de Cortambert ; seuls les prénoms des personnages ont été modifiés… Mentionnons également « Le trésor du Carnatic », paru dans *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille* en 1935[675].

Dans certains récits, l'expérience du fond peut aussi s'avérer positivement transformatrice pour celui qui la vit. « Le Trésor sous-marin », paru dans *Les Belles images* en mars 1932, l'illustre bien. Le comte Scaramozzi, ruiné par sa dépendance au jeu, se met en tête de récupérer le trésor englouti d'un navire hollandais du XVIe siècle, coulé « à une profondeur de plus de cent mètres[676] ». Mais le trésor suscite bien des convoitises ; l'escroc Pantaleone, auquel Scaramozzi s'associe naïvement, prévoit de laisser mourir le comte au fond de l'eau pour s'approprier le butin. Sa malveillance, qu'encouragent sa cupidité et son égoïsme, fait de lui la figure évidente du « méchant ». Pour tromper le comte, Pantaleone le guide jusqu'à la caverne d'une pieuvre gigantesque. Pris au piège, l'oisif Scaramozzi fait alors preuve d'un admirable sang-froid : « Un de bras de Scaramozzi était engagé sous le bec du poulpe : ce bras métallique se terminait par un crochet. [...] Ayant engagé son crochet à la place voulue, il opéra de la même manière : le poulpe retourné comme un gant volumineux mourut immédiatement[677] ».

---

[673] *L'Intrépide*, « Le trésor sous-marin », par Pierre Adam, n°530 de la 10e année, le 17 octobre 1920, p. 10-11. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[674] *L'Epatant*, « Un drame au fond de la mer », par V.Géraud, n°1090 de la 22e année, le 20 juin 1929, p. 6-7.

[675] *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille,* « Le trésor du Carnatic », par Eck-Bouillier, n°1589, le 24 mars 1935, p. 7. Notons que d'autres récits mettent en scène le duel au fond de la mer ; citons, entre autres, « Les écumeurs des fonds des mers », paru dans les *Belles Images* (*Les Belles Images*, « Les écumeurs du fond des mers », n°1246 de la 25e année, le 2 août 1928, p. 4-5). Au même moment, les tentatives de récupération du trésor de l'*Egypt* commencent…

[676] *Les Belles Images,* « Le Trésor sous-marin », par Val, n°1435 de la 29e année, le 17 mars 1932, p. 1 et 8. N'oublions pas qu'au moment où paraît cette histoire, les scaphandriers de l'*Artiglio* commencent à remonter le trésor de l'*Egypt.* Notons aussi que sur l'illustration accompagnant le récit, on distingue un *Eurypharynx*, le fameux « Grandgousier pélican », que nous connaissons bien désormais, ainsi qu'un poisson-lutin aveugle. L'imagerie abyssale dévoilée à la fin du XIXe siècle a imprégné les représentations du paysage sous-marin.

[677] *Ibid.*, p. 1.

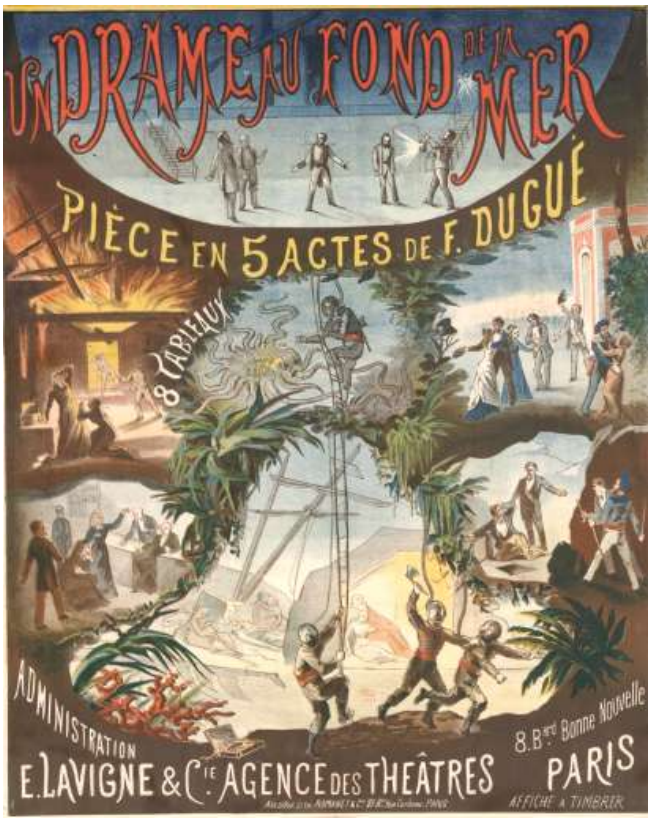




Fig.32 et 33 : Au début des années 1880, Ferdinand Dugué adapte au théâtre le roman de Richard Cortambert, *Un drame au fond de la mer*, paru en 1876 (à gauche)[678]. Le trésor est au coeur d'une intrigue mêlant le meilleur comme le pire de l'homme : la jalousie, la cruauté, et le meurtre côtoient le courage, la justice et un certain sens du pardon, le tout dans un décor sous-marin traversé de créatures mystérieuses et d'épaves fantômes. Le succès est au rendez-vous. A droite, *l'Intrépide* met en scène un duel de scaphandriers au fond de la mer[679] : Rorke le fou prévoit de tuer le pauvre Dick pour s'emparer du trésor. Mais il sera victime de son avidité…

Libéré de la bête, Scaramozzi pénètre dans une grotte où il découvre une huître exceptionnellement grande, gardant un autre trésor, naturel cette fois « une perle d'une grosseur inaccoutumée[680] ».

678 *Un drame au fond de la mer. Grand roman maritime par Richard Cortambert, op.cit.*

679 *L'Intrépide*, *op.cit.*, p. 2.

680 *Ibid.*, p. 8. Un point mérite d'être fait à ce sujet : nous avons jusqu'ici évoqué des biens de nature pécuniaire, mais le trésor sous-marin peut aussi désigner des ressources naturelles dites « précieuses », comme le corail, les perles, ou la nacre. Ces ressources sont elles aussi considérées comme une source d'enrichissement, un autre type de « trésor englouti ». A ce titre, elles font l'objet de convoitises. Camille Devoulx écrit, en 1930, que « l'on peut compter comme trésors naturels les richesses de la mer, dont les anciens croyaient qu'elle était sans fond, qui sont représentés par les éponges, les coraux, les perles » (*Distraire, journal pour tous*, « Les trésors aux fonds des eaux », par Camille Devoulx, n°37 de la 2e année, le 18 juillet 1930, p. 2). Face à la course aux ressources précieuses, qui dégénère parfois tragiquement, certaines voix partisanes de la théologie naturelle s'élèvent pour exprimer leur opposition. Revenons encore à Arthur Mangin qui affirmait, en 1864 : « Nous avons dit l'influence de l'Océan sur les progrès de la civilisation ; nous avons vu quelles richesses il recèle : richesses vivantes qui se reproduisent incessamment au sein de ce milieu fécond, et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'accroître au lieu de les les épuiser, si nous savions en user sagement et respecter les lois de la nature ; si nous songions que le monde, domaine de l'humanité présente, est aussi celui de l'humanité future, et que chaque génération doit compte à la génération qui la suit de ce qu'elle a ajouté ou retranché au commun patrimoine (MANGIN Arthur, *Les mystères de l'océan*, *op. cit*., p. 438-439). Au début du XXe siècle, on constate, de manière assez logique, que ces idées survivent principalement à travers la presse religieuse. *L'Avenir de Touraine* écrit à propos du « mystère des profondeurs », en août 1934 : « Mais, sans aller si loin et pour demeurer dans un cadre de certitudes, on peut prétendre que Ia mer renferme des trésors incalculables ; seulement, il faut, avec philosophie, renoncer à en mesurer l'importance et surtout à les lui arracher. Il est des tâches au-dessus des forces humaines ;

L'histoire se termine finalement par la mort du fourbe Pantaleone, dont le bateau est détruit par l'explosion d'un volcan sous-marin. Quant au comte Scaramozzi, jadis dissipé, joueur et paresseux, son expérience sous-marine a été transformatrice, et même salvatrice. C'est un homme changé, aux qualités insoupçonnées, qui a émergé des profondeurs de l'eau : « Peu après était célébré le mariage du comte Scaramazzi avec la marquise de Casapalca, trop heureuse de lui accorder sa main puisqu'il était guéri de la passion du jeu, et qu'il s'était révélé un grand caractère[681]». Son attitude est transformée, ses travers rectifiés, et l'on se demande si, en définitive, la véritable découverte n'était pas intérieure ; si le vrai trésor n'était pas celui de la personnalité.

Dans la première moitié du XXe siècle, l'engloutissement des biens matériels, suite à un naufrage, n'apparaît plus comme une irréductible fatalité. Grâce au développement d'appareils techniques inédits, combiné au perfectionnement progressif du scaphandre, certains chargements précieux parviennent à être remontés de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Les trésors du *Lusitania*, du *Glenartney* et de l'*Egypt* en sont trois exemples, fascinant la presse quotidienne et locale de l'entre-deux-guerres qui relaie, entre espoir et déception, l'avancée de leurs opérations. L'image ancienne de la « mer engloutissante », avalant pour l'éternité les objets des hommes, voit ses contours partiellement, mais durablement, redéfinis[682]. Le « champ des possibles » sous l'eau s'est élargi[683]. La réussite des récupérations nourrit aussi la production fictionnelle ; entre les années 1910 et la fin des années 1930, de nombreux romans d'aventures sous-marines, tous centrés - avec plus ou moins de

---

celle-là est la pire de toutes ». (*L'Avenir de Touraine*, « Au fond de la mer. Un monde inconnu : le mystère des profondeurs » par Marcel France, n°9438 de la 9e année, le 11 août 1934, p. 3). Il est intéressant de constater qu'au moment où cet article paraît, William Beebe et Otis Barton sont contorsionnés au fond de leur bathysphère et atteignent 762 mètres, pénétrant pour la première fois ce « monde inconnu » du titre de l'article. Cette proximité chronologique serait-elle le fruit du hasard ? Ou est-ce que Marcel France a précisément choisi le moment d'un dévoilement inédit des fonds marins pour rappeler l'inviolabilité de leur mystère ? Trancher sur la question paraît difficile, mais le constat n'en est pas moins intéressant à soulever.

[681] *Les Belles Images, op.cit*., p. 8. En plus d'être valeureux, Scaramozzi se montre aussi généreux en partageant les bénéfices de la perle géante avec le reste de l'équipage : « En tous cas, si le trésor des Hollandais est définitivement englouti, il nous reste la perle sur laquelle vous aurez chacun votre part » déclare-t-il (*ibid.,* p. 8).

[682] Nuançons toutefois notre propos, en rappelant que si le perfectionnement des scaphandres et des appareils de plongée sous-marines permet effectivement la récupération de trésors dans la première moitié du XXe siècle, c'est véritablement après la Seconde Guerre mondiale que l'ère de l'archéologie sous-marine commence, notamment grâce au scaphandre léger « Cousteau-Gagnan ». Voir à ce sujet : MOMOT Jacques, « L'histoire des techniques et la plongée en scaphandre autonome », in *Revue d'histoire des science*s, n°17-3, 1964, p. 251-257 ; JONCHERAY Jean-Pierre et Anne, *Secrets d'épave*, Paris, Belin, 2013 ; BEURDELEY Cécile, *L'archéologie sous-marine : l'odyssée des trésors*, Paris, Bibliothèque des arts, 1991 et CANN Typhaine, *Secrets d'épaves : plongeurs, archéologues et collectionneurs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015). N'oublions pas non plus que toutes ces prouesses techniques ne sauraient faire oublier les contraintes de la profondeur : l'environnement conditionne l'agentivité humaine, il le force à s'adapter. L'homme n'est pas maître. Il me semblait important de le rappeler.

[683] A la même période, les possibilités réelles d'explorations et de découvertes sur la terre ferme s'amenuisent, au terme d'un XIXe siècle conquérant et « démythifiant » ; en réaction, les récits fictionnels d'aventures se multiplient (voir à ce sujet les travaux de Sylvain Venayre, notamment *Rêves d'aventures, 1800-1940* (Paris, La Martinière, 2006) et *Panorama du voyage 1780-1920* (Paris, Les Belles Lettres, 2012). Alors que le monde perd ses mystères, les fonds marins restent une *terra incognita.*

fantaisie - autour de la quête d'un trésor coulé, sont publiés. Autour du trésor englouti se noue aussi le thème du « drame au fond de la mer », initié dans le dernier tiers du XIXe siècle par le roman éponyme de Richard Cortambert. Au début des années 1880, le théâtre adapte le récit pour en faire, sur scène, une forme de voyage insolite, presqu'un moyen indirect, pour le spectateur, de faire l'expérience du fond de la mer. Une affiche satirique de la pièce déclare à ce sujet, en 1884 ; « que celui d'entre nous qui ne s'est jamais revêtu d'un scaphandre pour explorer les bas-fonds de l'Océan, aille à l'Ambigu transformé : on l'y plongera… dans la surprise et dans le ravissement[684] ! ». La presse enfantine du début du XXe siècle s'empare à son tour du « drame au fond de la mer » et le prolonge à travers une multitude de récits faisant du trésor l'élément-clé d'une révélation intérieure. Épreuve de vérité, la quête du trésor confronte les personnages à leurs limites, accentuant leurs vices ou, au contraire, contraire, dévoilant leurs qualités. Mêlant à la fois des considérations techniques, économiques, et morales, le trésor englouti est constitutif d'une certaine vision « merveilleuse » des fonds marins. Le fantasme de la découverte fabuleuse ne saurait toutefois faire oublier l'aspect humain, et même éthique, sous-tendant ces entreprises sous-marines. « Toute l'activité sur terre et dans la mer » écrit le commandant Cousteau en 1971, « doit avoir pour inspiration et pour règle le respect de l'homme et celui de la vie. Notre souci sur mer et dans la mer doit être l'avenir de l'homme. Et non un morceau d'or[685] ».

C. William Beebe et Otis Barton au bout du crépuscule : échos et réceptions d'une série d'exploits sous-marins (1930-1939)

> « Par la voix, la vue et la vie, toutes suspendues par le fil de l'ombilical
> comme l'énigme par celui de l'attente, la plongée introduisait le suspense
> dans les abysses ; l'oppression et le pathétique dans la découverte »
>
> Jean-René Vanney, *Le Mystère des abysses*, 1993[686]

Les deux précédentes sous-parties de ce chapitre ont montré l'évolution et le perfectionnement, dans l'entre-deux-guerres, des techniques de plongée sous-marine. C'est dans ce contexte global qu'à la fin des années 1920, un naturaliste américain, Charles William Beebe, en collaboration avec l'inventeur Otis Barton, se met en tête de pénétrer l'océan jusqu'à une profondeur de 800 mètres. Aucun scaphandre, nous l'avons évoqué, n'est capable de descendre aussi bas, c'est donc un autre engin qu'il

---

[684] *Un drrrame au fond de la merrr : À travers les Théâtres*, par Mars, estampe, 38,5 x 24, 5 cm, Paris, 1884 [Gallica], BNF.

[685] COUSTEAU Jacques-Yves et DIOLE Philippe, *Un trésor englouti*, Paris, Flammarion, 1971, p. 256. En somme, le véritable enrichissement serait humain et moral plutôt que pécuniaire, car « la vraie richesse est dans la vie et dans l'action ; elle est dans la plongée [...] » (*ibid.,* p. 254).

[686] VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses*, *op. cit*., p. 303.

faut concevoir et fabriquer pour pénétrer le « monde des ténèbres » et déjouer ses contraintes[687]. En 1929, les deux hommes mettent au point la « bathysphère », une capsule sous-marine résistante à la pression, et rattachée par un câble au navire en surface ; recroquevillés à l'intérieur de cette étroite boule d'acier, ils effectuent, entre 1930 et 1934, une série de treize plongées, chacune plus profonde que la précédente, jusqu'à atteindre la profondeur record de 925 mètres. L'événement, sans précédent dans l'histoire de la plongée, fait sensation dans la presse française[688]. Quotidiens nationaux, revues hebdomadaires, périodique de vulgarisation scientifique, presse enfantine et locale ; tous mesurent rapidement l'ampleur de ce que Beebe et Barton viennent d'accomplir. C'est là la problématique principale de cette sous-partie : comment les plongées inédites de Beebe et Barton ont contribué à reconfigurer la perception collective du fond de la mer en France ? Et à l'inverse, quelles représentations mentales des fonds marins ont été confortées, entretenues par cette série de descentes en bathysphère ? En somme, c'est bien l'expression d'une rupture que cette sous-partie tente de cerner, en se basant sur la production journalistique écrite de l'époque[689]. L'écho de la descente-record semble dépasser le cadre temporel immédiat et nous allons voir que, même plusieurs années après l'événement, le nom de Beebe continue d'être mobilisé comme une référence lorsque sont évoquées les profondeurs de la mer. En outre, les descentes du naturaliste américain contribuent à réactiver un imaginaire du vertical et le déploiement d'une analogie entre le « très haut » et le « très profond[690] ». De cette analogie naît bientôt, et avec force, le binôme William Beebe-Auguste Piccard : deux figures de science et d'inventivité, deux conquérants des « espaces-*autres* », le fond de la mer pour l'un et les hauteurs de la stratosphère pour l'autre, que la presse s'attache tour à tour à louer, comparer, opposer, et réunir. Au milieu des années 1930, les deux hommes se rejoignent dans la figure archétypale du « héros-savant », alliant la bravoure physique, les aptitudes intellectuelles, et les qualités morales. Inscrits dans un triple rapport homme-objet-milieu, ils ont tous deux repoussé la frontière de l'hostilité. La « deuxième » histoire du rapport de l'homme aux abysses se profile à l'horizon[691].

---

[687] Notons que l'idée de ce projet constitue déjà, en elle-même, une rupture dans la pensée des fonds marins ; considérer la simple possibilité d'atteindre une telle profondeur (et d'en revenir vivant) nécessite un audacieux dépassement de l'horizon mental de l'époque qui faisait du fond de la mer un espace de mort « draguable » mais impénétrable, où seule la fiction permettait de s'aventurer profondément. Ce que Beebe et Barton accomplirent constitue un basculement mental et technique indéniable. Nous allons ici tenter d'en cerner les ressorts et les expressions.

[688] Dans le cas de la descente du 15 août 1934, il serait presque possible de parler « d'engouement médiatique », tant l'événement fit le tour de dizaines et de dizaines de journaux français, et continua d'être mentionné des années après... Je préfère toutefois rester prudente face à ce genre d'expression.

[689] La presse est le seul type de source utilisé au sein de cette sous-partie. J'ai bien conscience de ce manque de diversité, et de l'impression de monotonie qui peut en résulter, mais je dois reconnaître que la presse me semblait la traduction la plus éloquente de la réception collective des descentes de Beebe et Barton au fond de la mer. Pour éviter un propos trop lassant, j'ai tenté de varier au mieux les titres et les types de publications.

[690] Les records établis par Beebe et Barton coïncident en effet avec une période de records aériens ; en outre, une analogie associant le scaphandrier et le pilote apparaît très clairement, surtout dans la presse enfantine, depuis les années 1920. Les deux figures font partie d'un imaginaire technologique en expansion. Nous allons approfondir ces enjeux dans quelques pages.

[691] Cette « deuxième histoire » des descentes profondes commence après 1945 ; nous l'avions évoquée dans l'introduction de ce mémoire, en constatant que son traitement dans l'historiographie était bien plus complet et fourni que pour la période 1900-1939. Les descentes de Beebe et Barton annoncent déjà, à mon sens, le

Rappelons tout d'abord, sans trop nous y attarder toutefois, que William Beebe est déjà une figure connue en France avant sa descente-record d'août 1934. Son nom apparaît à plusieurs reprises dans des quotidiens nationaux à partir de la deuxième moitié des années 1920[692]. En 1925, missionné par la Société Zoologique de New York[693], Beebe embarque à bord de l'*Arcturus* pour effectuer, dans un premier temps, des dragages profonds dans la mer des Sargasses, en Atlantique Nord, avant de mettre le cap vers les îles Galapagos pour tenter d'identifier le courant de Humboldt[694]. Cette campagne océanographique connaît un certain écho et vaut à Beebe de faire son apparition dans la presse quotidienne française. Le 15 janvier 1925, *Le Matin* évoque le lancement de la mission : « Une expédition, dirigée par le professeur américain Beebe, se dirige actuellement vers la mer des Sargasses, afin d'explorer ces eaux peu connues et d'y retrouver si possible certains monstres marins quasi légendaires[695] ». Notons qu'au-delà de l'ironie du ton, c'est bien l'imaginaire du bestiaire marin monstrueux qui est convoqué ici. La campagne de l'*Arcturus* dure six mois ; un nouvel article du *Matin* marque son retour début août[696]. Le même jour, le *Journal* affirme que les résultats de l'expédition « offrent le plus grand intérêt scientifique, grâce aux centaines de spécimens de faune et de flore sous-marines rapportés par elle de ces parages peu connus[697] ». En décembre, c'est au tour de *Science et Voyage* de louer « une expédition scientifique dont les importants résultats nous apportent, sur ces régions encore mal connues et demeurées quelque peu mystérieuses, les renseignements les plus nouveaux et les plus intéressants[698] ». D'autres périodiques, comme *La Lanterne, Le Radical, La*

---

basculement vers cette autre histoire (rupture d'autant plus grande qu'elle se double de la Seconde Guerre mondiale).

[692] On retrouve même une mention de son nom en 1909, dans un numéro du *Figaro* (*Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, « Les poissons à quatre yeux », par G.Labadie-Lagrave, n°18 de la 5e année, le 1er mai 1909, p. 3) Mais cette mention reste anecdotique.

[693] Beebe y est entré à 22 ans, en 1899, en tant qu'assistant-conservateur pour le département d'ornithologie. En 1903, il est envoyé pour sa première expédition de terrain au Mexique. D'autres voyages s'ensuivent - le Népal, la Chine, l'Egypte, l'Inde, et bien d'autres - à la suite desquels Beebe publie cinq ouvrages et plus d'une trentaine d'articles. Fort de ces succès, il commence à se faire connaître aux Etats-Unis et crée, en 1918, le Département des recherches tropicales, dont il prend la tête. (MATSEN Brad, *op.cit.*, p.15). Brad Matsen a retracé en détails cette période de la vie de Beebe ; voir MATSEN Brad, *op. cit*., chapitre 2, p.13-25. Voir aussi GOULD Carol, *The remarkable life of William Beebe*, Washington DC, Island Press, 2004.

[694] La mystérieuse mer des Sargasses, couvrant trois millions de kilomètres carrés à l'est des Etats-Unis, aurait été décrite pour la première fois par Christophe Colomb. Dénuée de côtes, elle est habitée d'un calme plat et sans vent, ce qui lui valu le surnom de « cimetière de l'Atlantique » par les navigateurs de l'époque moderne qui craignaient d'y rester bloqués. Sa principale particularité réside dans la forte concentration d'algues sargasses, pouvant atteindre plusieurs mètres de long, et qui, en s'agglomérant, recouvrent la surface de « prairies » vertes où les navires risquent de s'engluer. Sa proximité avec le fameux « triangle des Bermudes » a également contribué, ces derniers siècles, à entretenir la légende d'une mer hantée. Quoiqu'il en soit, la figure de William Beebe apparaît profondément associée à cet espace, et ce dès les années 1920.

[695] *Le Matin,* « Nous allons bien voir », par Rosine, n°13 111 de la 42e année, le 15 janvier 1925, p. 2.

[696] *Le Matin*, « Des poissons monstrueux. Une cataracte sous-marine », n°13 311, le 3 août 1925, p. 1.

[697] *Ibid*. p.5. En réalité, le bilan de l'expédition fut mitigé. L'article rapporte une remarque ironique de Beebe à ce sujet : « Notre expédition a pleinement réussi, a déclaré le professeur Beebe. Notre but était de trouver la mer des Sargasses et le courant de Humboldt. Nous n'avons trouvé ni l'une ni l'autre ! » (*ibid*., p. 5).

[698] *Sciences et voyages*, « La croisière de l'*Arcturus* dans la mer des Sargasses », n°328 de la 7e année, le 10 décembre 1925, p. 1. A l'instar du *Journal* quelques mois plus tôt, *Sciences et Voyages* évoque l'échec de l'expédition tout en le relativisant : « Les curieux animaux que l'*Arcturus* a ramenés [...] suffiraient seuls à nous prouver que, si l'expédition n'a pas atteint le but qu'elle s'était proposé, elle n'en a pas moins été féconde en résultats » (*ibid.,* p. 6).

Presse, Paris-Midi, *Le Temps*, *Le Quotidien*, ou encore *Le Populaire* mentionnent Beebe à leur tour. La campagne continue de faire parler d'elle plus d'un an après son achèvement. *Le Matin* lui consacre un titre sensationnel le 14 décembre 1926 : « La mer des Sargasses nous révèle l'un de ses secrets[699] ». Ce secret est celui des œufs d'anguilles, réputés introuvables ; or, les filets de l'*Arcturus* en ont remonté pour la première fois. En août 1927, William Beebe n'est plus « professeur » ou « docteur » mais « le fameux naturaliste new-yorkais[700] ». Son nom est désormais lié à ceux de l'*Arcturus* et de la mer des Sargasses[701].

Si, pour le moment, Beebe n'est pas encore associée au fond de la mer, mais encore à la mer en général, il exprime bientôt le souhait d'aller observer les animaux des profondeurs *in situ*. Rappelons que jusqu'alors, la connaissance de la faune profonde ne reposait que sur le prélèvement « en aveugle », c'est-à-dire un échantillonnage de spécimens extraits de leur milieu de vie[702]. L'animal dragué et remonté en surface, il manquait encore tout le milieu environnant ; Beebe et Barton veulent transformer ce mouvement du « faire venir » en « aller voir ». Et si ce désir d'immersion directe n'a rien de nouveau en soi, l'engin sous-marin que les deux hommes vont élaborer pour y arriver s'avère, lui, assurément inédit. Les prémices du projet semblent apparaître fin 1926 ; le *Petit Journal* écrit, le 27 novembre, que « le docteur William Beebe [...] se propose d'explorer le lit de l'Océan à une profondeur de 1800 mètres au moyen d'un tube d'acier à l'intérieur duquel il fabriquerait de l'oxygène[703] ». *Le Bonhomme limousin*, publication locale, écrit quatre jours plus tard : « M. W. Beebe va entreprendre la construction d'un tube cylindrique d'acier de dimensions appropriées et dont les parois seront assez épaisses pour supporter n'importe quelle pression sous-marine. Il restera en liaison

---

699 *Le Matin*, « La mer des Sargasses nous révèle l'un de ses secrets », n°15 609 de la 43e année, le 14 décembre 1926, p. 4.

700 *Le Matin*, « Curieuses révélations d'un naturaliste américain sur les mœurs des poissons », n°15 860 de la 44e année, le 22 août 1927, p. 3.

701 Précisons que le nom de Beebe apparaît aussi, quoique plus rarement, dans la presse enfantine ; le périodique *Meccano-magazin*e lui consacre notamment un article en novembre 1928. La presse locale de l'époque le mentionne également. En mars 1925, *Le Courrier de Saône-et-Loire* évoque l'expédition dans la mer des Sargasses et la découverte d'un nouveau genre d'amphioxus (*Le Courrier de Saône-et-Loire,* « On trouve des spécimens d'amphioxus dans la mer des Sargasses », n°27 406 de la 85e année, le 20 mars 1925, p. 1). L'auteur de l'article décrit l'amphioxus comme « l'intermédiaire entre le vertébré et les invertébrés : il ne possède ni cerveau, ni rein, ni organe auditif » (*ibid*., p. 1). Le *Républicain de Chinon* consacre à son tour un article à l'expédition, le mois suivant (« Nouvelles de la semaine en quelques lignes », n°15 de la 22e année, le 16 avril 1925, p. 1). Un autre article du *Courrier de Saône-et-Loir*e paraît cinq mois plus tard, citant les « monstres marins » découverts par Beebe pendant l'expédition, dont un poisson abyssal « nanti d'un estomac extensible et transparent », et un autre aux « écailles recouvertes de lueurs phosphorescentes » (*Le Courrier de Saône-et-Loire*, « Des monstres marins. Une cataracte sous-marine », n°27 540 de la 25e année, le 4 août 1925, p. 1. Cet article est identique à celui publié dans le *Matin* la veille.). Neuf ans avant la plongée à 923 mètres, il semblerait que Beebe ait déjà été témoin de bien des bizarreries océaniques…

702 REYSS Daniel, *Dans la nuit des abysses. Au fond des océans*, Paris, Gallimard, 1990, p. 45

703 *Le Petit Journal*, « A 1800 mètres sous les mers », n°23 326, le 27 novembre 1926, p. 2. Le titre se trompe de mille mètres ; le but de Beebe était d'atteindre un demi *mile*, c'est-à-dire environ 800 mètres, et non pas 1800 mètres. Simple erreur ou amplification volontaire ? De manière générale, la fiabilité des informations de cet article semble douteuse : Beebe est décrit comme « le directeur de la Société zoologique de New York », ce qui est faux. Le titre de l'article, « À la manière de Jules Verne », laissait peut-être présager une véracité aléatoire… Nous allons bientôt revenir sur l'enracinement culturel et mental de *Vingt Mille lieues sous les mers* et la manière dont ses fréquentes évocations contribuent à brouiller la frontière entre fiction et réalité.

avec la surface par le téléphone [...] La Société zoologique n'a pas, du reste, encore approuvé officiellement ce projet[704] ». L'information circule aussi dans la presse enfantine ; un numéro des *Belles images*, paru en août 1928, relaie à ses jeunes lecteurs les singulières ambitions de l'Américain[705]. La bathysphère est déjà en cours d'élaboration : « Mais il fait actuellement exécuter un appareil conçu sur ses plans, et dans lequel il a la plus grande confiance. C'est une grande sphère en acier, munie de fortes vitres et capable de résister à la pression considérable des eaux[706] ». Une grosse boule de fer, à la lourde porte et aux étroits hublots ; c'est effectivement dans cet engin à l'aspect singulier - presque spatial avant l'heure - que Beebe espère atteindre une profondeur inviolée.

En décembre 1928, il fait la connaissance d'un inventeur, Otis Barton, qui réfléchit lui aussi depuis plusieurs années à l'élaboration d'une sphère sous-marine capable de supporter une pression importante. Les deux hommes s'entendent, et entre l'été et l'automne 1929, Beebe annonce officiellement, lors d'une série de conférence tenues à l'Opéra d'Hamilton, aux Bermudes, sa collaboration avec Barton et leur projet d'atteindre une profondeur de 800 mètres à bord d'une capsule sous-marine inédite qu'ils nomment « bathysphère[707] ». Les travaux commencent en 1929, supervisés par *Watson-Stillman Hydraulics* puis par *Atlas Foundry,* et si le krach boursier freine temporairement les préparations des deux hommes, la décennie qui s'ouvre s'avère pleine de promesses. L'inventivité et les connaissances de Barton ont été décisives dans la « mise à l'eau » de la bathysphère ; en juin 1930, l'engin est enfin prêt à plonger[708]. D'un genre nouveau, équipée d'un téléphone, cette

---

[704] *Le Bonhomme limousin*, « Dix-huit cent mètres sous les mers », n°96 de la 35e année, le 1er décembre 1926, p. 1. Notons, là encore, l'exagération de la mesure… Précisons également qu'au même moment, d'autres journaux évoquent le futur engin de Beebe, comme *Le Petit Troyen* le 5 novembre ou *L'Ère nouvelle* le 28 novembre. Gallicagram recense, pour le seul mois de novembre 1926, trente-six articles de presse (toutes catégories confondues) consacrés à Beebe.

[705] *Les Belles images*, « Bien au-dessous des vagues », n°1195 de la 24e année, le 11 août 1928, p. 7. L'auteur de l'article anticipe la réaction dubitative du public et la justifie : « Si l'on songe que les scaphandriers ne plongent guère au-dessous de 40 à 60 mètres, on pourra s'étonner de la hardiesse du savant, et demeurer sceptique sur les résultats de son entreprise », *ibid.,* p. 7). La profondeur mentionnée est effectivement fantaisiste ; Beebe n'a pas prévu de descendre aussi profondément… Mais l'effet sur les jeunes lecteurs devait être, lui, assez efficace.

[706] *Ibid*., p. 7.

[707] MATSEN Brad, *op.cit*, p. 67 et *The Royal Gazette and Colonist Daily,* « Beebe Bermuda Expedition surpasses all expectation », vol.14, n°247, le 19 octobre 1929, p. 1. Le mot « bathysphère » est formé à partir du préfixe grec *bathy*- (« profond ») et de « sphère » pour sa forme ronde. Précisons par ailleurs que cette bathysphère est surtout l'œuvre de Barton, qui, rectifiant les plans de Beebe, conçut la version « finale » de l'engin et supervisa son équipement externe et interne. La concrétisation rapide - Beebe voulait que la bathysphère soit terminée en six mois - du projet n'aurait probablement pas été possible sans son intervention. Voir MATSEN Brad, *ibid.*, chapitre 4, p. 38-50 ; Matsen y livre une description minutieuse de la construction de la bathysphère, dans ses détails mécaniques, matériels et techniques.

[708] Pour concevoir leur sphère sous-marine, les deux hommes se sont inspirés du « Travailleur sous-marin » mis au point par l'ingénieur italien Piatti dal Pozzo en 1897 (d'après REYSS Daniel, *op. cit.*, p.44). Précisons également que la bathysphère de Beebe et Barton n'est pas le premier appareil capable de descendre au-delà de 100 mètres de profondeur. En 1892, Georges Barral citait le *Neptune*, observatoire sous-marin conçu par Toselli en 1884 et grâce auquel « on peut descendre jusqu'à une profondeur de 250 mètres. Il est constitué par un vaste cylindre de tôle partagé intérieurement en deux compartiments. » Il pouvait accueillir, d'après Barral, quatorze personnes. (BARRAL Georges, *La connaissance de la mer,* 1892, p. 242). En somme, ce n'est pas l'idée de Beebe et Barton qui est nouvelle, mais la portée de son accomplissement.

bathysphère est un objet-clé du déploiement d'un imaginaire socio-technique des fonds marins dans l'entre-deux-guerres ; avant d'évoquer sa première descente, essayons d'abord de la décrire[709].

Coulée d'une seule pièce, pesant deux tonnes et demi pour 1,37 mètre de diamètre seulement, la capsule en acier de Beebe et Barton constitue un espace extrêmement réduit pour ses deux occupants[710] **(Fig.34)**. Trois petits hublots de 20 cm de diamètre et de 8 cm d'épaisseur laissent entrevoir l'extérieur, aidés par deux projecteurs de lumière fixés sur le haut de la bathysphère[711]. Un câble retient les trois tonnes de l'appareil ; s'il venait à se rompre, Beebe et Barton couleraient à pic jusqu'au fond de la mer[712]. La porte par laquelle les deux hommes s'engouffrent - non sans contorsion - à l'intérieur de la sphère pèse à elle seule 200 kg ; dix écrous assurent sa fermeture et séparent les deux hommes de l'eau[713]. En somme, c'est un espace à la limite du supportable qui accueille les deux aventuriers pour la première de leurs treize descentes sous les flots, le 13 juin 1930. Jean-René Vanney rappelle, avec beaucoup de justesse, la triple contrainte sensorielle que constitue cette expérience de la bathysphère : c'est à la fois une contrainte sonore, avec le verrouillage de la lourde porte en métal, le bruit des chocs contre sa paroi, le grésillement du téléphone ; une contrainte visuelle, avec un champ d'observation réduit aux petits hublots de l'appareil, la disparition progressive de la lumière jusqu'à l'obscurité complète, seulement rompue par la clarté vacillante des projecteurs ; enfin, c'est tout un univers émotionnel que fait naître la descente en bathysphère, mêlant à la fois l'enthousiasme de la découverte, la conscience du risque encouru et un inexprimable sentiment de solitude[714]. Ces trois contraintes, nous allons le voir, sont reprises, et souvent amplifiées, dans les articles de presse. Elles configurent l'expérience des deux plongeurs et marquent le lecteur qui s'imagine à leur place.

---

[709] Il me paraissait en effet pertinent, avant d'aborder les plongées de Beebe et Barton, d'interroger l'objet qui les rendit possibles ; de manière générale, il me semble que l'objet technique offre une voie d'accès privilégiée à l'imaginaire des fonds marins, dans la mesure où il renvoit, comme un réflexe presque filial, au célèbre *Nautilus* de Jules Verne et au fourmillement d'images mentales qui l'accompagne (voir CLAMEN Michel, *Jules Verne et les sciences. Cent ans après*, *op. cit*., p. 24-31. Michel Clamen affirme notamment que le véritable héros de *Vingt Mille Lieues sous les mers* n'est autre que le *Nautilus* lui-même, « clou du spectacle » (*ibid*., p. 24) d'une odyssée sous-marine hors-normes. Signe de la pénétration durable du navire imaginaire à l'international, le premier sous-marin nucléaire, mis au point par les Américains en 1954, fut baptisé *Nautilus* (*ibid*., p. 31).

[710] VIOTTE Michel, *Abysses : l'odyssée des hommes, op. cit.,* p. 145. Ajoutons aussi qu'à en juger par les photographies, William Beebe était un individu particulièrement grand. Se recroqueviller à l'intérieur de la bathysphère et y rester plusieurs heures, les épaules collées à celles de Barton, qui n'était pas petit non plus, a donc probablement constitué un défi physique éprouvant pour le naturaliste. Nous pourrions presque qualifier la bathysphère d'un « espace-limite dans un espace-limite »…

[711] REYSS Daniel, *op. cit*., p. 45

[712] REYSS Daniel, *op.cit*., p. 44. Reyss ajoute que Beebe avait initialement pensé à un cylindre pour sa descente sous les flots. Theodore Roosevelt, avec lequel Beebe s'était lié d'amitié dans les années 1910, lui aurait alors suggéré la sphère, mieux adaptée à la pression… (d'après REYSS Daniel, *ibid*., p. 47). Un article paru en novembre 1926 dans le *New York Times* confirme ce changement de forme, mais sans indiquer si l'anecdote est véridique. Si elle n'est pas improbable, considérons-la toutefois avec prudence.

[713] *Ibid*., p. 45.

[714] VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op.cit*., p. 302. Cette fine analyse du géomorphologue, conjuguant des considérations d'ordre technique, sensoriel, et émotionnel - en d'autres termes, son désir de restituer aux plongées de Beebe et Barton leur dimension humaine - témoigne une fois de plus de la singularité et de l'intérêt de son ouvrage. Ce mémoire entend porter, comme lui, une attention particulière à l'univers sensoriel, qui me paraît constitutif de la pensée des fonds marins.

Le 6 juin 1930, William Beebe et Otis Barton, secondés par les vingt-six membres d'équipage du *Ready*, effectuent une première plongée à 245 mètres de profondeur. Le 14 juin, ils atteignent la profondeur de 425 mètres ; c'est un nouveau record. *Le Petit Journal* relaie l'événement dès le lendemain : « Londres, 13 Juin. — Le zoologiste Beebe, qui était il y a quelques jours descendu à 240 mètres dans la mer, a établi un nouveau record d'immersion. Accompagné de M. Barton, du musée de New-York, M. Beebe s'est fait descendre dans une sphère d'acier jusqu'à la profondeur de 425 mètres et a fait, sans malaise, des observations intéressantes sur les poissons[715] ». L'article est publié à l'identique dans *Paris-Soir*, le même jour[716]. Le lendemain, un dessin humoristique du *Petit Journal* mentionne, en légende : « Le zoologiste Beebe s'est fait descendre dans une sphère d'acier à une profondeur de 425 mètres[717] ». M.Flan, au nom évocateur, est en train de s'habiller le journal à la main, et rapporte à son épouse l'exploit de l'américain : « Tu as vu, Amélie, un scaphandrier a plongé à 425 mètres de profondeur[718] ! ». Fait révélateur, la légende mentionnant la descente de Beebe a été accolée à la phrase suivante : « L'aviateur Apollo Soucek a battu tous les records d'altitude en avion[719] ». L'analogie existant entre les profondeurs de la mer et les hauteurs du ciel se trouve réactivée de manière tout à fait frappante par les descentes de Beebe et Barton. Nous allons approfondir cette idée dans quelques pages. *Le Journal des débats politiques et littéraires* consacre à son tour un article à la performance des deux américains, quatre mois plus tard[720]. Citons un dernier exemple avec le périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout*, qui, inspiré par le « raid sous-marin[721] » des deux Américains, évoque « les paysages extraordinaires » du fond de la mer, « dont notre imagination terrestre ne peut concevoir la composition ni la splendeur ».

Dans la presse locale, la descente de Beebe et Barton trouve aussi un certain écho. *Le Messin*, publication lorraine, écrit le 14 juin 1930 : « Londres, 13 juin. — Le correspondant du *Times* aux îles Bermudes télégraphie : M. William Beebe, zoologiste de New York, et M. Otis Barton, du musée de New-York, ont établi hier un nouveau record en descendant dans une sphère d'acier munie de vitres en quartz, jusqu'à une profondeur de 475 mètres dans l'Océan, en un point situé à 5 milles au sud des îles Bermudes. [...] Le record précédent, établi il y a quelques jours, avait été de 257 mètres[722] ». Notons le changement de profondeur ; les 425 mètres se sont ici transformés en 475 mètres, et les 240 mètres de la plongée précédente en 257 mètres, alors que le *Messin* semble s'appuyer sur la même source que le

[715] *Le Petit Journal*, « Le zoologiste Beebe plonge à 425 mètres », n°24 621, le 14 juin 1930, p. 3.
[716] *Paris-Soir*, « Un zoologiste descend en mer à 425 mètres », n°2443 de la 8e année, le 14 juin 1930, p. 3.
[717] *Le Petit Journal*, « M.Flan et les conquêtes de la science », par A.Saint-Ogan, n°24 622, le 15 juin 1930, p. 3.
[718] *Ibid*. p.3. M.Flan, exalté par la prouesse de Beebe, affirme ensuite : « L'eau, la terre, l'air… l'homme triomphe de tout ! [...] Je suis tout-puissant ! Rien ne me résiste… Je puis tout ! » avant de se tourner vers Mme Flan pour l'aider à fixer son faux-col…
[719] *Ibid*. p. 3.
[720] *Le Journal des débats politiques et littéraires*, « Revue des sciences », par Henry de Varigny, n°273 de la 142e année, le 2 octobre 1930, p. 4.
[721] *Je sais tout*, « A 500 mètres sous la mer », par Louis Joubin, n°300, le 1er décembre 1930, p. 513.
[722] *Le Messin,* « Des scaphandriers plongent à 475 mètres », n°161 de la 48e année, le 14 juin 1930, p. 3.

Petit Journal, dont nous venons de citer l'article. Ces variations de mesures ne sont pas rares, nous allons le voir, et pourraient résulter d'une amplification volontaire de la part de l'auteur, ou d'un séquençage de l'information transmise qui, passant par plusieurs correspondants avant d'arriver au *Messin,* verrait son exactitude fluctuer.

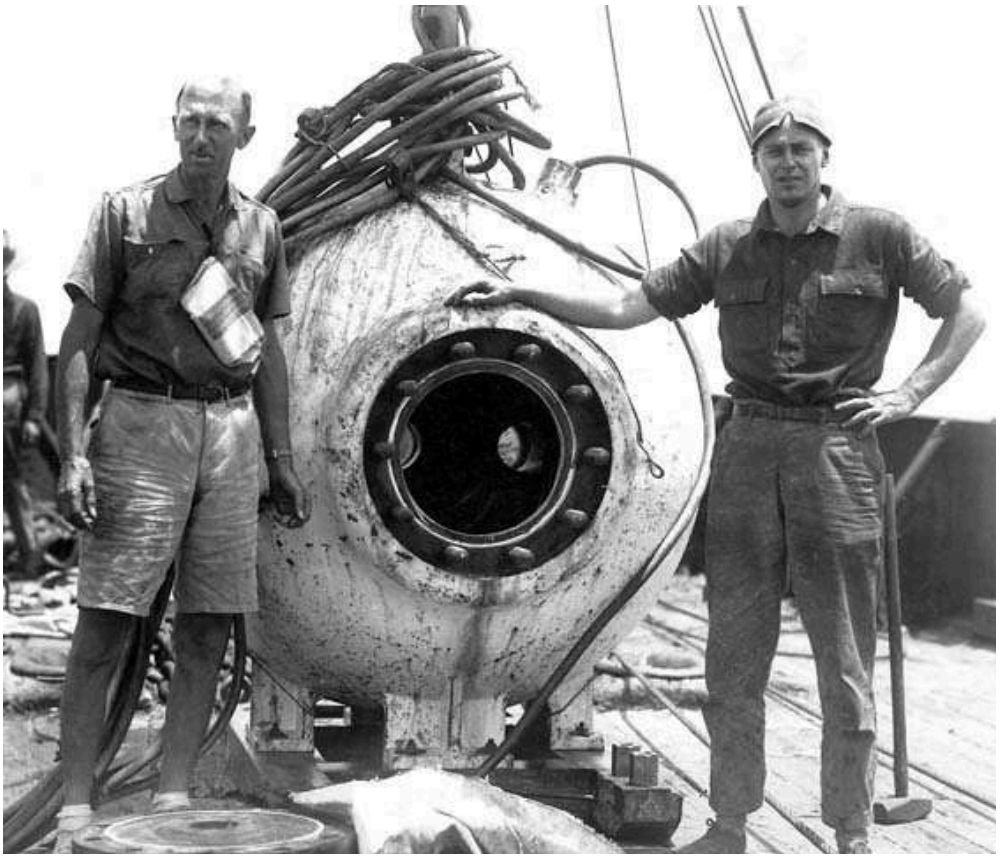


Fig. 34 : William Beebe (à gauche) et Otis Barton (à droite) entourant la bathysphère sur le pont du *Ready*[723]. Dans cet engin d'un genre nouveau, équipé de bouteilles d'oxygène et d'un appareil TSF, les deux hommes effectuèrent treize descentes sous la surface de la mer entre 1930 et 1934. La bathysphère est aujourd'hui conservée au *National Geographic Museum* de Washington.

Quoiqu'il en soit, la plongée du 14 juin 1930 est une réussite et conforte William Beebe et Otis Barton dans leur projet d'atteindre, bientôt, les 800 mètres de profondeur. En outre, elle permet aux deux hommes - à Beebe surtout - d'accéder à une certaine notoriété en France. L'année suivante voit d'ailleurs la traduction en français de *Beneath tropic seas*, qu'il avait publié en 1928 ; ce n'est probablement pas hasardeux[724]. Plusieurs organes de presse, quotidiens ou journaux régionaux, font écho de cette publication. Elle est notamment mentionnée dans les *Annales* d'avril 1931[725] et semble

[723] Cette photographie provient de la *Wildlife Conservation Society Photo collection.*
[724] BEEBE William, *Sous la mer tropicale,* trad. de Maurice Lanoire, Paris, Stock, 1931. Il s'agit du premier ouvrage publié au sein de la collection « Les livres de nature illustrés ».
[725] d'après *La Charente,* « Bibliographie », n° ? de la 60e année, le 10 avril 1931, p. 2. L'article qualifie d'ailleurs ce numéro des *Annales* d'« éblouissant » *(ibid*., p. 2)

avoir rencontré un écho certain. Un numéro de *l'École émancipée* recommande d'ailleurs aux enseignants de le faire lire à leurs élèves[726].

Le 22 septembre 1932, les deux hommes battent leur précédent record en atteignant la profondeur de 670 mètres. Une fois de plus, la descente n'échappe pas aux quotidiens français, d'autant plus qu'elle présente cette fois la singularité d'être retransmise « en direct » via la TSF[727] . Cette nouveauté contribue à reconfigurer l'expérience du fond, en la rendant simultanément communicable. Elle se dédouble en quelque sorte : il y a l'expérience vécue par les deux plongeurs et celle, différée, de leurs auditeurs[728]. Trois jours après la descente, le *Petit Journal* « gonfle » la performance de quelques mètres et fait de Beebe un irréductible aventurier, méprisant le danger : « Sans se soucier des dangers qu'il courait par suite de l'énorme pression des eaux, le professeur américain William Beebe vient de descendre, dans une sphère d'acier munie de hublots, à 700 mètres au-dessous du niveau de la mer, et a pu ainsi observer les merveilles de la vie sous-marine[729] ». En réalité, rien ne permet au journaliste d'affirmer que Beebe n'a pas eu peur, mais la tendance au sensationnalisme est courante dans les articles de presse. Dans les jours qui suivent, d'autres journaux comme *l'Excelsior* et *Voilà*[730], consacrent un article à l'événement, qui semble avoir généré un sentiment d'enthousiasme confiant[731]. C'est un avenir riche de promesses et de découvertes qui semble s'ouvrir à l'exploration des fonds marins ; un article du *Dimanche Illustré* paru en octobre 1932, trois semaines après l'exploit, exprime un entrain confiant : « Des explorations sous-marines, comme celle de W.Beebe et A.Barton [sic],

---

[726] *L'École émancipée*, « Lectures scientifiques », par Marcelle Richard, n°23 de la 23 année, le 5 mars 1933, p. 381. L'auteure de l'article affirme que la lecture de *Sous la mer tropicale* pourrait ravir les élèves, « en particulier ceux qui aiment les sciences naturelles » (*ibid*., p. 381).

[727] La jeune zoologiste Gloria Hollister (1900-1988), rattachée au Département des recherches tropicales dirigé par Beebe, était chargée de réceptionner les informations transmises par TSF depuis la bathysphère vers la surface, et de les consigner à l'écrit. Elle s'assurait également de la sécurité de Beebe et Barton : un signal lumineux signifiait que tout allait bien ; trois signaux demandaient une remontée immédiate. (MATSEN Brad, *op. cit.*, p. 75) Précisons par ailleurs que Gloria Hollister n'était pas la seule femme engagée par Beebe pour composer son équipe ; l'illustratrice Else Bostelmann et la carcinologiste Jocelyn Crane, elles aussi membres de la Société Zoologique de New-York, participèrent aux expéditions. Cette présence scientifique féminine me paraissait assez remarquable pour être soulignée. (voir Annexe 11 pour deux illustrations d'Else Bostelmann).

[728] Précisons que ces auditeurs étaient avant tout américains, ou en tous cas anglophones ; les Français purent accéder à une version traduite de ces communications, mais plus tard. Le sentiment de simultanéité que purent ressentir les auditeurs anglophones en entendant la voix de Beebe à 670 mètres sous l'eau est donc resté largement inconnu à l'auditoire français.

[729] *Le Petit Journal,* « Une conférence par T.S.F. à 700 mètres sous la mer », n°25 455, le 25 septembre 1932, p. 1.

[730] *L'Excelsior,* « Pour explorer les profondeurs sous-marines », le 26 septembre 1932, p. 1. Etrangement, la mesure de la plongée est ici « dégonflée » de 170 mètres : l'auteur affirme en effet que « Beebe a pu descendre à 500 mètres sous les flots » (*ibid.,* p. 1). Naviguant entre réduction en exagération, l'exactitude de la mesure est décidément secondaire. *Voilà*, « Au fond de la mer », par Claude Blanchard, n°88, le 26 novembre 1932, p. 5-6. Là encore, l'exagération est de mise : l'auteur affirme que Beebe est descendu « à près de mille mètres de profondeur »... (*ibid*., p. 5)

[731] La descente de septembre 1932 est également relayée par des publications locales, comme *La Dépêche de Constantine*, *Le Journal de Vichy, Le Midi socialiste, L'Echo de la Sologne* ou *Le Journal du Lot*. Ajoutons à ces journaux métropolitains des publications d'outre-mer, comme *La Paix*, qui paraît en Martinique. De toute évidence, l'événement a enthousiasmé l'opinion publique française : vingt-neuf articles de presse lui sont consacrés entre septembre et octobre 1932, d'après le logiciel de lexicométrie *Gallicagram*.

répétées méthodiquement, à des profondeurs de plus en plus grandes et en des lieux les plus éloignés possibles des uns des autres, nous apprendrons énormément de choses[732] ». Systématiser les plongées en bathysphère dans une visée d'élargissement théorique et d'amélioration technique : tel est le projet formé par Beebe lui-même. Dans une lettre datée de décembre 1933, il confie à Gilbert Grosvenor, le fondateur du *National Geographic Magazine* : « Je suis enclin à répéter les plongées, les pousser jusqu'à une durée de trois à quatre heures, et espérer ajouter de nombreuses découvertes à celles faites en 1932. Hormis d'aller sur Mars, il me semble qu'il n'y ait rien de plus excitant ni d'imprévisible[733] ».

Au fil des plongées, les articles consacrés à Beebe s'étoffent, deviennent progressivement plus longs et plus détaillés[734]. Pour les lecteurs de la presse d'information générale, son nom est désormais associé aux sombres profondeurs de la mer. L'hebdomadaire de reportage *Voilà* lui dédie un long article illustré, le 26 novembre 1932. Beebe y est poétiquement qualifié de « voyageur des abîmes[735] » ; l'auteur, Claude Blanchard, présente ses descentes comme une incontestable rupture dans le rapport de l'homme à la mer : « Beebe a réussi le premier à atteindre les grands fonds[736] » affirme-t-il. Une fois n'est pas coutume, le journaliste néglige la définition scientifique exacte du terme « abysse » : « Ainsi enfermé, en compagnie d'un dessinateur zoologiste, William Beebe a entrepris ses voyages dans les abysses, où le froid devient intense après un kilomètre de descente[737] ». En réalité, Beebe et Barton n'ont atteint que les portes de l'étage méso-abyssal, et leur bathysphère n'a pas parcouru un kilomètre sous les flots, mais ces petites entorses à la réalité sont communes et semblent secondaires au récit. L'image enracinée du fond-cimetière, évoquée en première partie de ce mémoire, est loin d'avoir disparu : « On frémit en songeant à l'épouvantable sensation de solitude que durent éprouver Beebe et son compagnon, dans le silence de cette tombe glacée où ils voyaient passer, par moments, quand ils éteignaient les projecteurs, la lueur verdâtre d'un fantôme cherchant sa proie ». La bioluminescence des poissons abyssaux en fait des spectres, figures d'épouvante par excellence ; c'est bien un fond de

---

[732] *Dimanche illustré*, « À mille mètres sous la surface de la mer », par Roger Simonet, le 16 octobre 1932, p. 15. Le journaliste poursuit, presque enfiévré : « Elles *[les explorations sous-marines]* nous feront connaître beaucoup d'animaux nouveaux, aux formes insoupçonnées, qui peuplent le fond des mers, qu'hier encore on considérait comme un désert. Elles nous renseigneront sur la faune marine des temps géologiques. Ce qui est exploré du fond des océans n'est presque rien par rapport à ce qui demeure encore inconnu. » (*ibid*., p. 15). Notons à nouveau l'exagération de la mesure : Beebe et Barton « ont plongé à mille mètres sous la surface de la mer » affirme Simonet (*ibid*., p. 15).

[733] cité par MATSEN Brad, *op. cit*., p. 175.

[734] Assez vite, le nom d'Otis Barton s'efface des articles de presse pour laisser place à celui de Beebe, mieux connu des lecteurs, comme nous l'avons montré, et concentrant l'attention médiatique. Nous allons bientôt reparler de ce déséquilibre assez frappant dans le traitement des deux hommes.

[735] *Voilà*, « Au fond de la mer », par Claude Blanchard, n°88 de la 2e année, le 26 novembre 1932, p. 5.

[736] *Ibid.* p.5. N'oublions pas le caractère hautement relatif du terme « fond », dont nous avons déjà parlé dans la première partie de ce mémoire. En réalité, Beebe n'a touché aucun « fond » à proprement parler ; il serait plus exact de dire qu'il a « atteint une certaine profondeur ». De même, l'adjectif « grands » est lui aussi relatif ; la profondeur atteinte par la bathysphère représente à peine un dixième de la profondeur océanique maximale… Mais le but ici est avant tout de signifier l'accomplissement d'un record, le dépassement d'une limite, et c'est dans ce sens que l'expression « grands fonds », aussi générique soit-elle, est entendue ici.

[737] *Ibid*., p. 5. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

mort, un fond hanté et presque fantastique, que le journaliste dessine ici. Il faut reconnaître que la plongée fut ponctuée de surprenantes rencontres s'avérant, sur le plan théorique et zoologique, particulièrement riches. Blanchard écrit : « Cependant Beebe a rapporté de ses séjours dans les profondeurs la description d'animaux inconnus ». L'idée d'une bizarrerie inhérente aux fonds marins, déjà bien ancrée au XIXe siècle, resurgit : Beebe a découvert « le poisson-serpent, grande étoile de mer, zébrée de brun et blanc et dont les longues tentacules sont aussi actives que celles des pieuvres, le poisson-dragon, au corps noir, dont la tête porte, à côté des yeux, deux fenêtres éclairées ». L'hybridation communément attribuée à la profondeur est à l'œuvre[738] : l'auteur mentionne, quelques lignes plus loin, « le poisson-hache au corps d'argent dont l'arête ventrale est si aiguë qu'elle forme tranchant[739] [...] ». L'absurdité des formes est assurée par « les couleuvres dont les yeux sont au milieu du corps » ; Blanchard termine son inventaire de spécimens étranges avec « le plus ahurissant de tous, le poisson- pêcheur, dont le dos est muni d'une ligne souple, d'un fil hameçon au bout duquel est fixé un phosphorescent avec lequel cet étrange personnage ferre sa proie [740] ! ». La bizarrerie de la faune profonde transparaît aussi dans certaines publications locales ; *Le Courrier de Saône-et-Loire* affirme, en novembre 1932, que « les deux savants [...] ont dit avoir vu un monstre énorme, ayant quelques trois mètres de long, ouvrir une gueule formidable et lumineuse, dans lequel est disparu, englouti, un ban de petits points lumineux, appartenant à d'autres poissons[741] ». En mars 1933, *Science et Monde* évoque à son tour ce mystérieux « poisson-serpent aux lanières innombrables[742] » dont l'existence divise l'opinion publique. Quoi qu'il en soit, cette hypothétique créature n'est pas la seule étrangeté observée par Beebe ; La *Dépêche*, publication toulousaine, décrit en juin 1934 la rencontre du savant avec « un poisson absolument inconnu et d'ailleurs extraordinaire[743] ». La description de l'animal est pour le moins étonnante : « Ce poisson apparut tout à coup devant la sphère d'acier et se mit à la considérer avec attention. Et peu à peu, il devint extrêmement lumineux tandis qu'il gonflait,

[738] Une fois de plus, rappelons que cette association entre profondeurs de la mer et hybridation des formes n'est pas neuve et imprégnait déjà la deuxième partie du XIXe siècle, dans la production fictive comme non-fictive (voir Partie 1 de ce mémoire).

[739] *Ibid*., p. 6. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[740] *Ibid*., p. 6. Blanchard accordait aux propos de Beebe une valeur de vérité. Le professeur Louis Roule, éminent océanographe et collaborateur d'Albert 1er de Monaco, se montrait plus prudent : « On ne peut pas dire que ce que Beebe raconte soit inventé. Mettons qu'il y ait des inexactitudes et que ce qui existe soit moins étonnant que ce qu'il raconte parfois » (*ibid*., p. 6). S'il est hors de doute que les dires de Beebe se fondent sur des observations réelles, une éventuelle « amplification » dans les descriptions qu'il en fit par la suite n'est pas pour autant impossible. N'oublions pas non plus que, tout savant qu'il était, Beebe était lui aussi habité d'un imaginaire personnel des fonds marins, au même titre que ses semblables. Ce système de représentations a probablement façonné la manière dont il vécut l'expérience de la descente sous-marine, depuis la « mise en sphère » jusqu'à l'observation de la faune profonde. De toute manière, personne d'autre que Barton n'était en mesure de corriger les éventuelles exagérations du naturaliste ; lui seul a partagé son expérience. Et quoiqu'il en soit, le but de cette sous-partie n'est pas de déterminer si Beebe dit la vérité ou non, mais plutôt de discerner la part d'imaginaire contenue dans son récit et dans les récits de son récit.

[741] *Le Courrier de Saône-et-Loire*, « En bathysphère par mille mètres de fond…», par Roger Simonet, n°30 340 de la 101e année, le 10 novembre 1932, p. 4. Nous allons voir, dans quelques pages, que ce « monstre de trois mètres » s'allonge et se transforme, en août 1934, en un « monstre de six mètres »…

[742] *Science et Monde*, « La vie étrange dans les grands fonds sous-marins », par Victor Jougla, n°94 de la 3e année, le 2 mars 1933, p. 136-138. L'auteur mentionne aussi

[743] *La Dépêche*, « Le poisson qui éclate », n°24049 de la 63e année, le 26 juin 1934, p. 6.

s'arrondissait, et prenait la forme d'un gros ballon qui, soudainement, éclata et s'éparpilla dans l'eau en miettes que des milliers d'autres poissons vinrent absorber avec une rare voracité. Quel est ce poisson ? On n'en sait rien[744] ». Cette description, que Beebe n'a jamais rapportée, ranime l'image du « fond invraisemblable », où les poissons-gonflables côtoient des « monstres de trois mètres » et où, en somme, aucune forme ne semble impossible[745].

Intéressons nous enfin au domaine de la presse enfantine, où la descente de 1932 n'est pas non plus passée inaperçue. L'exemple de la bande dessinée « Enfoncée la bathysphère té[746] ! », parue dans les *Belles Images* en février 1933, témoigne bien de la pénétration non seulement de l'événement en lui-même mais de l'objet-bathysphère **(Fig.35)**. La plongée de septembre 1932 sert de point de départ au récit, qui revêt ensuite une épaisseur fictionnelle. L'explorateur Marius Galéjade affirme avoir fait mieux que Beebe : « Vous avez entendu parler de la *bathysphère*, cet appareil plongeur dans lequel, récemment, un Américain est descendu à mille mètres sous l'eau ? Moi aussi, j'ai fait la même expérience, mais je suis descendu bien plus profondément[747] ! ». Notons aussi que la bathysphère de Galéjade est équipée, comme celle de Beebe et Barton, du téléphone. Tournant en dérision le récit du naturaliste, il affirme être parti à la rencontre « d'un cauchemar vivant : *le grand serpent de mer*[748] ! » et avoir rencontré des êtres « aux formes bizarres et carrément hideuses[749] ». Il reprend les dires de Beebe lorsqu'il décrit l'obscurité « s'illuminant de mille petits foyers incandescents[750]. Quelques cases plus loin, l'aventurier tombe nez-à-nez avec un monstre marin à la gueule phosphorescente. Ne serait-ce pas le fameux « poisson-serpent » observé par Beebe et dont les mentions parcourent la presse au même moment ? La bathysphère de Galéjade atterrit ensuite sur le sommet gluant d'une éponge géante avant d'être avalée par un gigantesque poisson puis bloquée à l'intérieur d'un coquillage aux dimensions extravagantes[751].

---

[744] *Ibid*., p. 6.

[745] On estime aujourd'hui que les descentes de Beebe et Barton ont permis la découverte de plus de quatre-vingt nouvelles espèces profondes. John R.Dolan souligne que cette contribution théorique considérable fut pourtant largement ignorée par les scientifiques, notamment les océanographes, qui ne firent pas - ou très peu - référence aux travaux du naturaliste américain. Cette absence de reconnaissance de ses pairs pourrait s'expliquer, selon Dolan, par le fait que les descriptions rapportées par Beebe sur les poissons des profondeurs ne reposaient sur rien d'autre que des observations exclusivement visuelles. (voir DOLAN John R., « The neglected contributions of William Beebe to the natural history of the deep-sea », *ICES Journal of Marine Science*, n°77, juin 2020, p. 1617–1628). Dolan soulève aussi l'hypothèse selon laquelle Beebe aurait été victime du « Sagan Effect », qui voudrait que les scientifiques recevant une attention médiatique considérable voient leur travail dévalorisé, voire complètement mis au ban, par le reste de leurs pairs. (*ibid*., p. 1624).

[746] *Les Belles Images*, « Enfoncée la bathysphère té ! » par Spania, n° 1481, 2 février 1933, p. 4-5.

[747] *Ibid.*, p. 4. Notons que le titre du récit semble indiquer que Marius Galéjade est originaire de Marseille ; toute exagération de sa part est donc permise… C'est même probablement autour de cette idée d'exagération que s'articule toute la drôlerie de l'histoire. De plus, le terme « galéjade » désigne, en Provence, une histoire exagérée, « gonflée » à loisir dans le but d'être crue ou simplement pour plaisanter ; cela coupe court à nos doutes quant au ton ironique du récit.

[748] *Ibid.*, p. 4-5.

[749] *Ibid.,* p. 4.

[750] *Ibid.*, p. 4.

[751] Toutes ces étonnantes rencontres témoignent une fois de plus de l'association extrêmement forte entre le fond de la mer et la disproportion. L'être du fond de la mer ne peut pas être de taille normale, il est nécessairement

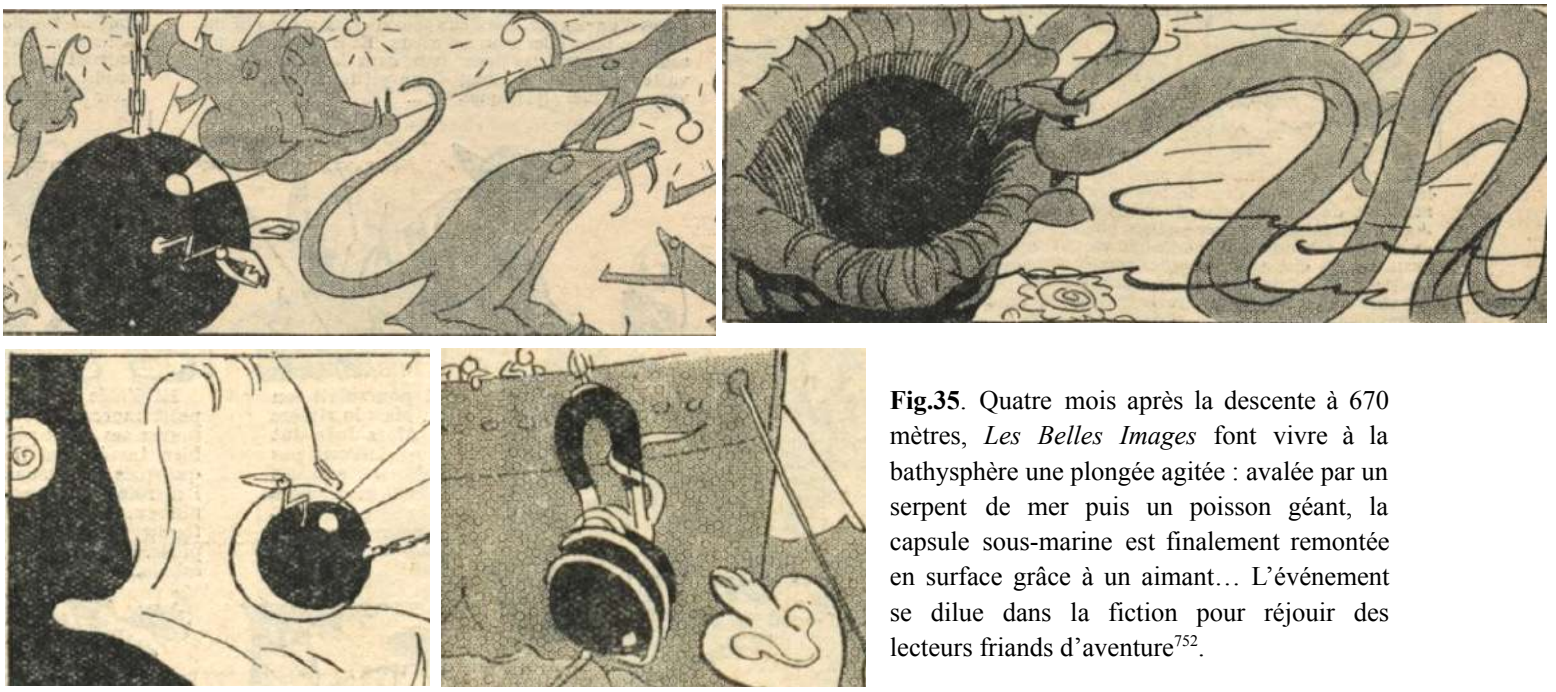


Fig.35. Quatre mois après la descente à 670 mètres, *Les Belles Images* font vivre à la bathysphère une plongée agitée : avalée par un serpent de mer puis un poisson géant, la capsule sous-marine est finalement remontée en surface grâce à un aimant… L'événement se dilue dans la fiction pour réjouir des lecteurs friands d'aventure[752].

Un duel final l'oppose au terrible serpent de mer qui, enroulant ses « gigantesques anneaux[753]» autour de l'engin, se retrouve sectionné par la pince mécanique dont Galéjade a pris soin d'équiper sa bathysphère. « Un aimant d'une puissance formidable » vient finalement la hisser jusqu'à la surface, où l'on découvre que le serpent enroulé autour d'elle n'était autre qu'un morceau de câble télégraphique[754]… Au-delà du divertissement fantaisiste, cette histoire s'enracine dans son actualité et pousse à questionner la véracité d'un récit que personne ne peut vérifier. Elle témoigne aussi de la pénétration de l'objet-bathysphère, dont la forme, l'équipement et les capacités sont désormais familiers aux jeunes lecteurs des années 1930.

Nous arrivons enfin à l'année 1934 et au point décisif de cette sous-partie : la descente de Beebe et Barton à 925 mètres sous la surface. Depuis le début du mois d'août 1934, les deux hommes effectuent une série de plongées, de plus en plus profondes. Le 11, la bathysphère atteint 762 mètres[755]. A bord du *Ready* se trouvent alors trois journalistes new-yorkais, dont un photographe de la Société Zoologique, qui s'empressent de relayer l'événement[756]. La nouvelle parvient jusqu'aux publications quotidiennes

---

gigantesque, ou minuscule. Et les rares spécimens qui échappent à la disproportion sont au moins laids, ou bizarres, ou souvent les deux à la fois.

[752] *Ibid*., p. 4-5.

[753] *Les Belles Images, op.cit.*, p. 5. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[754] Il est intéressant de remarquer que cette trame narrative, où le serpent de mer se révèle être un câble télégraphique, est assez courante dans la presse et la littérature enfantine de l'entre-deux-guerres. Nous allons en reparler dans le chapitre qui suit.

[755] MATSEN, *op.cit.*, p. 214. Souvenons-nous que les deux explorateurs s'étaient fixé l'objectif « d'un demi-mile», c'est-à-dire environ 800 mètres. La descente du 11 août à 762 mètres constitue donc la tentative la plus proche, d'un point de vue strictement métrologique, de cet objectif.

[756] *Ibid*., p. 206.

nationales, dont le *Journal, Le Petit Journal*, et l'*Humanité*[757]. Le 13 août, *Paris-Midi* loue déjà « une plongée sensationnelle au fond de l'Océan[758] ». Le journal *À la page* diffuse l'information auprès de ses jeunes lecteurs trois jours plus tard : « La Société nationale de géographie annonce que MM. William Beebe et Otis Barton, explorateurs marins, sont descendus à la profondeur de 762 mètres, près de l'île de Nonesuch, dans les Bermudes, battant le record antérieur du 28 septembre 1932 qui était de 680 mètres[759] ». Des journaux locaux relaient également la nouvelle[760]. Le 15 août, les deux hommes atteignent la profondeur de 925 mètres ; c'est un record absolu dont les différentes catégories de la presse française - quotidiens nationaux, journaux locaux, magazines pour la jeunesse, presse scolaire et autres - s'emparent immédiatement[761]. Le *Journal* est l'un des premiers à relayer l'information, dès le lendemain, mais non sans approximation : « M.William Beebe, dans sa bathysphère, a effectué une plongée de 986 mètres, battant de 160 mètres son record de samedi[762] ». La mesure, exagérée d'une soixantaine de mètres, a été transmise au journal par l'agence de presse Havas. Le même jour, *Le Petit Journal* souligne d'ores et déjà la rupture que constitue l'événement : « Jusqu'ici les scaphandres les plus perfectionnés atteignaient tout au plus une profondeur de 100 mètres. C'est donc une véritable révolution dont les conséquences et les avantages

---

[757] S'il serait trop long de citer des extraits de chacun de ces articles, nous pouvons donner leurs références respectives *: Le Journal*, « Explorations sous-marines à 750 mètres de profondeur », n°15 275, le 13 août 1934, p. 3 ; *Le Petit Journal*, « A 750 mètres sous la mer ! », n°26144, le 15 août 1934, p. 1 et 4 ; *L'Humanité*, « Deux scaphandriers à 765 mètres de profondeur », n°13 024 de la 31e année, le 13 août 1934, p. 3. N'oublions pas le décalage de l'information, qui parvient à la presse française deux jours, au moins, après les faits.

[758] *Paris-Midi*, « Une plongée sensationnelle au fond de l'Océan », n°2545 de la 24e année, le 13 août 1934, p. 3. L'étrangeté des formes, si fortement associée aux fonds marins, surgit ici avec force : « Ils virent d'énormes poissons bizarres, portant leur propre éclairage et auréolés de lumière [...] D'autres poissons, encore plus bizarres, ressemblaient à des arbres de Noël illuminés et à des bougies romaines [...] Pendant la descente, des mammifères marins de dimensions gigantesques et de formes inconnues, ainsi que des milliers de poissons de couleurs rares passèrent devant la cabine des plongeurs ». (*ibid*., p. 3). Par la suite, cette description est reprise à l'identique dans de nombreuses autres publications, nationales comme locales.

[759] *A la page*, « Deux scaphandriers américains descendent à 762 mètres », n°230 de la 5e année, le 16 août 1934, p. 3. L'auteur ne sait pas encore qu'à l'heure où il rédige ces quelques lignes, Beebe et Barton ont atteint une profondeur plus historique encore…

[760] Citons *Le Courrier de Saône-et-Loire* (« Deux scaphandriers descendent à 765 mètres », n°30972 de la 103e année, le 13 août 1934, p. 3.), *Le Télégramme des Vosges* (« La sensationnelle descente des deux Américains à 756 mètres dans l'eau », n°5585 de la 14e année, le 14 août 1934, p. 2), ou encore *Le Grand Echo du Nord* (« À 750 mètres au fond de la mer », n°226 de la 117e année, le 14 août 1934, p. 1).

[761] En examinant la sensation provoquée par la descente d'août 1934 dans la presse française, force est de constater que la figure de Barton est largement éclipsée par celle de son compagnon. Un article paru dans *La Jeunesse* parle des deux hommes, un an après l'exploit, comme de « l'observateur et son assistant » (*La Jeunesse*, « La vie aux grandes profondeurs », par J.Méteil, n°9-10, le 1er septembre 1935, p. 122-123). *Science et Monde* le désigne comme un « dessinateur biologiste plein de mérite qui, ni plus ni moins que le légendaire pianiste, "a fait ce qu'il a pu" » (*Science et Monde*, « La vie étrange des grands fonds sous-marins », par Victor Jougla, n°94 de la 3e année, le 2 mars 1933, p. 136). Plusieurs journalistes écorchent son nom - Bartan, Baron, Bartou, Buron ou autres - et dans certains articles, il n'apparaît même pas. Dans la presse américaine, le constat était le même. Déçu par ce manque de reconnaissance, que Beebe n'a d'ailleurs jamais essayé de rectifier, l'inventeur prit ses distances avec le naturaliste dans les années qui suivirent leur dernière descente. (voir MATSEN Brad, *op.cit.*, p. 226-228). Au sein de ce mémoire, j'ai souhaité que le nom de Barton apparaisse au même titre que celui de Beebe. Leur exploit sous-marin fut indéniablement une œuvre de collaboration ; c'est ce que la presse de l'époque, désireuse de trouver un « héros » au singulier, n'a peut-être pas voulu voir…

[762] *Le Journal*, « Un nouveau record de plongée sous-marine », n°15280, le 16 août 1934, p. 3.

de toutes sortes sont incalculables, qu'apporte l'invention du Dr Beebe dans les rapports de l'homme et de l'Océan[763] ». Une brèche a été ouverte à la frontière du visible.

Dans les jours qui suivent, l'information est reprise, avec plus ou moins d'exactitude, par d'autres quotidiens nationaux comme *La Liberté, Le Temps, Paris-Midi, Le Figaro* ou encore *Le Matin*[764]. L'événement connaît aussi un écho local, et il est intéressant de constater que de nombreuses publications reprennent invariablement le même texte, sans en changer - ou très peu - les termes. *La Petite Gironde* annonce à ses lecteurs, le 17 août, que « MM. William Beebe et Baron [*sic*], dans leur « bathysphère », ont effectué une plongée à 925 mètres, battant de 160 mètres leur record de samedi[765] ». Cette fois la mesure est exacte, et l'article est repris à l'identique, le même jour ou le lendemain, par d'autres publications régionales, comme les éditions *Ouest-Eclair* de Caen et de Nantes, la *Dépêche de Constantine,* le *Bonhomme limousin,* ou encore *Le Petit Haut-Marnais*[766]. Jusqu'à la fin du mois, plus d'une dizaine de journaux locaux relaient à leur tour la nouvelle, avec plus ou moins de détails ; à défaut de pouvoir tous les citer, mentionnons *Le Petit Méridional, Le Petit Troyen, Le Patriote des Pyrénées, l'Eclair comtois,* ou encore *Le Journal du Lot*[767]. Au total, ce sont 184 articles de presse - toutes catégories confondues - qui mentionnent William Beebe pour le seul mois d'août 1934[768]. Certains choix sémantiques sont intéressants ; sous la plume du *Petit Journal,* Beebe est un « héros[769] », puis deux jours plus tard, il devient un « Robinson sous-marin[770] » ainsi qu'un « audacieux océanographe[771] », ce qui n'est pas tout à fait exact. Le 25 août, l'*Excelsior* qualifie

---

[763] *Le Petit Journal,* « Robinson sous-marin », n°26 146, le 17 août 1934, p. 5.
[764] *Paris-Midi*, « Une plongée sous-marine de 925 mètres », n°2548 de la 24e année, le 16 août 1934, p. 3. ; *Le Matin*, « Dans sa « bathysphère », le docteur Beebe est descendu à plus de mille mètres de profondeur dans la mer », n°18410 de la 51e année, le 16 août 1934, p. 3. ; *La Liberté*, « À 965 mètres sous l'eau », n°25874, le 17 août 1934, p. 5. ; *Le Figaro*, « Apparition d'un gigantesque poisson », n°229 de la 109e année, le 17 août 1934, p.4. ; *Le Temps*, « Un kilomètre sous la mer »,, n°26649 de la 74e année, le 18 août 1934, p. 2.
[765] *La Petite Gironde*, « À 925 mètres sous la mer ! », n°22 673 de la 22e année, le 17 août 1934, p. 1. Deux jours plus tôt, le journal avait consacré un article similaire à la plongée du 11 août.
[766] *L'Ouest-Éclair* (édition de Caen), « M.William Beebe dans sa bathysphère est descendu à 925 mètres de profondeur », n°13 798 de la 37e année, le 17 août 1934, p. 1. ; *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), « M.William Beebe dans sa bathysphère est descendu à 925 mètres de profondeur », n°13 798 de la 37e année, le 17 août 1934, p. 1 ; *La Dépêche de Constantine*, « À 925 mètres au-dessous de la surface des flots », n°9414 de la 27e année, le 17 août 1934, p. 1. ; *Le Bonhomme limousin*, « À 925 mètres sous la mer ! », n°66 de la 42e année, le 18 août 1934, p. 2 ; *Le Petit Haut-Marnais*, « Un record sous-marin », n°188 de la 32e année, le 18 août 1934, p. 1.
[767] *Le Petit Méridional* (Montpellier), « Une plongée à 925 mètres », n°20012 de la 58e année, le 17 août 1934, p. 2. ; *Le Petit Troyen,* « Nouvelles brèves », n°19248 de la 56e année, le 17 août 1934, p.3. ; *Le Patriote des Pyrénées*, « Poignée de nouvelles », n°? de la 39e année, le 18 août 1934, p. 2 ; *L'Eclair comtois* (Besançon), « Les monstres marins lumineux », n°11408 de la 32e année, le 18 août 1934, p. 1. ; *Le Journal du Lot*, « En peu de mots… », n°97 de la 74e année, le 19 août 1934, p. 1. Il en existe bien d'autres que nous ne citons pas ici.
[768] Ce chiffre est établi par le logiciel de lexicométrie *Gallicagram*.
[769] *Le Petit Journal,* « A 750 mètres sous la mer ! », n°26144, le 15 août 1934, p. 1.
[770] *Le Petit Journal*, « Robinson sous-marin », n°26 146, le 17 août 1934, p. 5.
[771] *Ibid*., p. 5. Notons que le *Petit Journal* n'est pas le seul à faire de Beebe un océanographe ; le périodique de vulgarisation *Je sais tout* qualifie à son tour le naturaliste, en décembre 1934, d'« illustre océanographe » (*Je sais tout*, « Sur les mers… 2.400.000 kilos à 80 kilomètres à l'heure », par Henri Le Masson, le 1er décembre 1934, p. 334-337).

la descente d'« exploit admirable » puis de « magnifique exploit[772] ». Six jours plus tard, le *Monde illustré* décrit une plongée « sensationnelle[773] ». Quant au périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout*, il loue une « incomparable performance sportive[774] ». En effet, nul n'ignore les dangers auxquels les deux Américains se sont exposés. Beebe lui-même confie, d'après *La Croix de la Charente* : « [...] nous n'étions pas sûrs de remonter jamais à la vie[775] ». Dans la presse dédiée à la jeunesse, l'événement ne passe pas non plus inaperçu ; certaines publications, en plus de le citer, s'appuient sur lui pour développer un contenu instructif. L'hebdomadaire *Benjamin*, par exemple, détaille le fonctionnement technique et l'équipement de la bathysphère, ainsi que le déroulé de la plongée[776]. La semaine suivante, un nouvel article est cette fois consacré à la faune mésopélagique, celle observée par Beebe et Barton ; la bioluminescence naturelle des poissons et les organes de la vision sont notamment abordés et expliqués aux jeunes lecteurs[777]. D'autres journaux, comme l'hebdomadaire *A la page*[778], rapportent directement les impressions du naturaliste, avec plus ou moins de paratexte explicatif. Ces propos circulent au même moment dans les quotidiens nationaux comme dans la presse locale, et commencent à former un récit codifié, dont deux thèmes semblent ressortir systématiquement : la diminution progressive de la lumière et les variations de couleurs[779]. Si le premier thème conforte l'image d'un fond effroyable, le deuxième se voit associé à un sentiment plus positif d'enchantement, que plusieurs journaux s'empressent de relayer. *La Liberté* écrit, dès le 14 août : « Des animaux bizarres et merveilleux, aux couleurs de turquoise et d'or, animaient un paysage féerique. M.William Beebe déclara, après la plongée, que personne ne pouvait se faire une idée du spectacle grandiose qui s'est offert à ses yeux[780] ». *Le Petit Troyen* rapporte la même impression envoûtante deux jours plus tard : « Il est presque impossible, a déclaré le Dr Beebe, de trouver des mots pour décrire l'extrême beauté de ces vastes profondeurs dans leur fantastique et féerique grandeur[781] ». Interrogé par *Voilà* six mois après la descente, Beebe lui-même décrit le tableau chromatique qui s'offrit à ses yeux : « A peine atteignons-nous soixante-cinq mètres que ce vert pâlit et devient bleuâtre puis, peu à peu, l'eau nous enferme dans un monde d'un bleu intense, profond et

---

[772] *L'Excelsior*, « Bloc-Notes », par André Mevil, n°8656 de la 25e année, le 15 août 1934, p. 2.
[773] *Le Monde illustré*, « Recherches au fond de la mer », par Ernest Laut, n°4002 de la 77e année, le 1er septembre 1934, p .717.
[774] *Je sais tout, op.cit.,* p. 334.
[775] *La Croix de la Charente*, « À 2500 pieds dans la mer », n°34 de la 39e année, le 26 août 1934, p. 1.
[776] *Benjamin*, « Comment le docteur William Beebe a pu descendre à 925 m. sous la mer dans sa bathysphère » par Henri Kubnick, n°252 de la 6e année, le 6 septembre 1934, p. 7.
[777] *Benjamin*, « Ce que l'on voit à 925 m. sous la mer », par Henri Kubnick, n°253 de la 6e année, le 13 septembre 1934, p. 7.
[778] *A la page*, « Revenant du fond des mers, deux hommes racontent », n°232, le 30 août 1934, p. 5.
[779] De nombreuses découvertes sur la pénétration des couleurs dans l'eau furent faites dans les premières années du XXe siècle ; un numéro de *Navigazette* en parle (*Navigazette*, « La lumière au fond des océans », n°1283 de la 12e année, le 27 novembre 1913, p. 7). Les observations de Beebe et Barton lors de leurs descentes confirmèrent la disparition progressive des radiations visibles dans l'eau et permirent de mieux comprendre les changements chromatiques au fur et à mesure que la profondeur augmente.
[780] *La Liberté*, « Un océanographe américain explore les merveilles de la faune sous-marine », n°25 872 de la 70e année, le 14 août 1934, p. 4.
[781] *Le Petit Troyen*, « A 750 mètres sous les flots », n°19 247 de la 56e année, le 16 août 1934, p. 2.

malgré tout lumineux, qui s'éteint doucement et devient gris (ici nous sommes à trois cent cinquante mètres), d'un gris noirâtre où traînent encore des traces de bleu. Ici, le soleil est vaincu, et c'est alors que j'ai éprouvé cette sensation unique : entrer dans un monde nouveau[782] ». Comme si la profondeur déployait le spectre des couleurs connues pour finalement le diuler progressivement dans un noir d'encre, « un noir plus noir que le noir » écrit Beebe dans *Half Mile Down*, qui paraît la même année[783]. La pénétration d'un « monde nouveau » est signifiée par la perte de repères visuels ; c'est bien ce que le savant décrit en comparant les profondeurs à « cet enfer des anciens qu'éclairait seul un jour pâle, incertain, venant d'on ne sait où et qui ne réchauffait pas, qui n'éveillait aucune couleur, aucun reflet, qui ne situait plus les distances, qui ne donnait plus aux objets leur forme et leur poids[784] ». C'est un monde hors du temps et des hommes, un monde qui ne ressemble à rien de connu, et qui justifie que Beebe lui-même se qualifie de « voyageur fantastique[785] », six mois après la descente. En mai 1936, un numéro de la *Madécasse* résume en une phrase tout le basculement que l'événement a constitué en le désignant comme « l'une des aventures les plus étonnantes de notre siècle, tant par son caractère sans précédent que par les suites qu'elle peut comporter[786] ». Dans certains articles, la descente-record se voit même revêtue d'une dimension quasi-spirituelle ; pénétrer dans les profondeurs inviolées de l'océan, ne serait-ce pas, d'une certaine manière, tenter Dieu ? Dix jours après la descente-record, un article de la *Croix de la Charente* évoque la pénétration, par les deux explorateurs, du « royaume de la vie éternelle et glacée[787] ». John Forester, que nous avons déjà évoqué plus haut, écrit pour *Voilà* en février 1935 : « Le feu de son projecteur *[de la bathysphère]* traverse le quartz et illumine ces ténèbres qui, depuis deux billions d'années, n'ont pas encore été troublées[788] ». Beebe se décrit lui-même comme pénétrant un sanctuaire : « Héros des millénaires refoulés par l'archange au centre des abîmes, vous chassez des ombres maudites, dans ces limbes que Dieu n'a pas visitées[789] ». Recroquevillés dans leur bathysphère, les deux explorateurs s'enfoncent

[782] *Voilà*, « Mille mètres sous les mers », *op.cit.*, p. 9. Beebe confie d'ailleurs au journaliste : *«* Si vous saviez, m'a dit Beebe, si vous saviez combien tout reste impressionnant, même pour moi » (*ibid*., p. 9).

[783] Dans le récit de la descente-record, Beebe décrivit l'obscurité environnante en ces termes : « Quelques jours auparavant, l'eau, à 750 mètres, m'avait paru d'un noir inimaginable, et pourtant, maintenant, elle nous paraissait dépasser le noir absolu. Il me semblait que, désormais, les nuits sur terre ne seraient plus qu'un crépuscule relatif. Jamais dorénavant je ne pourrai me servir du mot « noir » avec conviction ». (cité par VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses*, *op. cit.*, p. 327). Et à John Forester, Beebe déclare que « ce noir d'encre doit bien être la nuit éternelle dont parle le prophète ». (*ibid.*, p. 9). L'identité de ce « prophète » n'est pas certaine ; Beebe fait probablement référence à la Bible, mais il pourrait également s'agir du prophète Mahomet, qui accomplit un « voyage nocturne » de La Mecque à Jérusalem. Quoiqu'il en soit, il est clair que le naturaliste n'hésite pas à mobiliser le champ lexical du sacré pour donner à sa descente - et au récit de sa descente - une épaisseur spirituelle, quasi mystique.

[784] *Ibid*., p. 9.

[785] *Voilà*, *op.cit*., p. 9.

[786] *La Madécasse*, « Les Livres », par M.P., n°1880 de la 17e année, le 25 mai 1936, p. 4.

[787] *La Croix de la Charente*, « À 2500 pieds dans la mer », *op.cit*., p. 1.

[788] *Voilà*, « Mille mètres sous les mers », *op. cit.*, p. 8. Simone Vierne précise dans son ouvrage que le héros vernien est aussi celui qui défie Dieu (VIERNE Simone, *Jules Verne. Mythe et modernité, op.cit.,* p. 96). Pénétrer dans un espace inviolé depuis sa création, comme le fait Beebe en 1934, pourrait alors prendre éventuellement une dimension spirituelle, voire religieuse. Et justifier, encore davantage, l'érection du naturaliste en héros vernien, nous allons y revenir.

[789] *Ibid.*, p. 9.

dans la pénombre et découvrent un versant inconnu de la Vie, dissimulé dans ces « étages abyssaux obscurs et glacés, peuplés des animaux déshérités de la Création[790] ». Comme si l'œuvre de Dieu comportait un « envers » dont ils seraient les premiers à faire l'expérience visuelle et directe[791]. La réception de l'événement dans la presse religieuse est d'ailleurs révélatrice. En octobre 1935, le journal *Noël*, organe du mouvement noëliste, consacre quelques lignes à l'ouvrage *En plongée par 900 mètres de fond*, récemment paru, mais précise qu'il serait dangereux de le mettre entre les mains des jeunes filles catholiques : « Nous ne recommandons certainement pas ce livre à nos abonnées, car il expose des… hardiesses ontologiques et philosophiques propres à les troubler[792] [...] ». Il est clair que la rupture n'est pas seulement d'ordre technique.

Sans surprise, l'image du « monde-autre » convoque également la notion de monstruosité. L'*Excelsior* affirme, dès le 17 août, que les deux explorateurs « ont aperçu, à 840 mètres de fond, un poisson d'environ six mètres de longueur, qui brillait de centaines de petites lumières, causées probablement par des parasites phosphorescents. Ce monstre est le plus grand qui ait jamais été aperçu à de grandes profondeurs[793] ». Beebe lui-même le reconnaît : « les êtres vivants que j'ai vus sont de dimensions plus grandes[794] » que ceux qui peuplent les étages supérieurs de l'océan. La mention de ce fameux « poisson d'environ six mètres » circule rapidement dans la presse nationale et locale[795]. Certains journaux n'ont pas peur des amplifications fantaisistes ; un numéro de *L'École et la famille* écrit, plus de trois ans après la descente, que Beebe « a pu apercevoir, en outre, des monstres aquatiques aux formes les plus étranges, entre autres des dragons de mer à la queue dorée évoluant avec une rapidité insoupçonnable[796] ». De quoi régaler l'imagination des jeunes enfants. De manière générale, l'image d'un « fond déformant » peuplé d'êtres excessivement grands est entretenue par Beebe lui-même dans le récit de ses descentes, *Half Mile Down*, qu'il publie à New York dès la fin de l'année 1934 puis à

---

[790] *Paris-soir dimanche*, « Dans les abîmes de l'océan », par Claude Blanchard, n°25, le 14 juin 1936, p. 7.

[791] N'oublions pas que, jusqu'à la deuxième moitié du XIXe siècle, la pensée de l'abîme est intimement associée à l'Enfer tel que le décrivent l'Ancien et le Nouveau Testament. Le fond de la mer est un « bas », un espace suprêmement infernal (voir PETON Loïc, « Pensez l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op.cit.,* p. 36-37). Si cette conception est beaucoup moins prégnante au moment où Beebe et Barton effectuent leur plongée-record, il n'est pas impossible que, dans certains milieux catholiques, elle subsiste encore de manière plus ou moins explicite.

[792] *Le Noël*, « Chronique littéraire. En plongée par 900 mètres de fond », n°2106 de la 41e année, le 31 octobre 1935, p. 556. L'Union noëliste fut fondée en 1904 ; elle rassemblait des jeunes filles catholiques âgées de 15 ans et plus et s'appuyait sur un réseau paroissial élargi. Vouant un culte prononcé à Jeanne d'Arc, le mouvement était surtout tourné vers les œuvres de charité, tout en guidant les jeunes adhérentes vers un cheminement moral bien défini. Leur organe de presse, *Le Noël*, était publié par le Groupe Bayard. Une version destinée aux plus jeunes existait également : *l'Etoile Noëliste*, qui parut entre 1914 et 1940.

[793] *L'Excelsior,* « Les plongées sous-marines de MM.Beebe et Barton », n°8648 de la 28e année, le 17 août 1934, p. 3. La preuve photographique fut toutefois rendue impossible par la fugacité du spécimen, qui « fila aussitôt qu'il vit le phare électrique" (*ibid*., p. 3) Cet article circule dans la presse locale ; il est publié à l'identique le lendemain dans, entre autres, l'*Avenir de Touraine* et le *Télégramme des Vosges.*

[794] *Ibid.*, p. 3.

[795] Sa mention apparaît, entre autres, dans *Le Journal, la Croix, l'Echo d'Alger, l'Ouest-Éclair* (Nantes)*, La Volonté indochinoise*, ou encore *La République de l'Est.*

[796] *L'École et la famille*, « Dans la « bathysphère » », n°23 et 24 de la 62e année, le 1er septembre 1937, p. 506.

Londres début 1935[797]. Traduit en français quelques mois plus tard, le livre fait le tour des chroniques littéraires et semble avoir suscité un réel enthousiasme chez le public. L'hebdomadaire *Marianne* écrit, le 4 septembre, que « le lecteur descend avec le narrateur au fond d'un abîme inconnu [...] et éprouve quelque chose de l'émotion très rare que réserve l'accès périlleux d'un univers nouveau[798] ». Le 22, *Le Matin* assure que les descriptions de Beebe « n'ont pas la sécheresse d'un carnet mais l'intérêt de l'exploration[799] ». Un mois plus tard, *La revue des lectures* écrit que « son livre est d'un savant zoologiste, d'un historien, et d'un fin conteur tout à la fois[800] ». Fin février 1936, l'hebdomadaire *Sept* qualifie l'ouvrage « d'oasis de fraîcheur : une lecture infiniment amusante, en même temps qu'instructive, et qui peut être donnée aux petits comme aux grands[801] ». L'auteur de l'article assure de son effet enchanteur : « ce dont on garde le souvenir, quand on l'a refermé, c'est surtout d'un beau rêve, si étrange qu'on peut douter de sa réalité ». Quant à la revue *Triptyque*, six mois plus tard, son constat est sans équivoque : l'ouvrage de Beebe est « le livre le plus passionnant qui soit[802] ». Plus qu'un simple témoignage, le récit du naturaliste semble être une véritable œuvre littéraire. En mai, *La Madécasse* s'émerveille de toutes ces « descriptions merveilleuses, d'une concision toute scientifique, ce qui n'empêche pas les notes d'humour et de fantaisie qui l'émaillent d'un bout à l'autre [...]. Arrivé à la fin de ce livre, on eut voulu qu'il continuât encore[803] ». Cet accueil chaleureux traduit un profond sentiment d'enthousiasme qui, à la même période, laisse espérer un avenir prometteur pour les descentes en bathysphère. Cependant, les limites de l'appareil ne tardent pas à être pointées du doigt, à commencer par Beebe lui-même. Au lendemain de la plongée à 925 mètres, il affirme que le câble retenant la bathysphère n'est pas assez long pour lui permettre de descendre plus bas[804]. Pour atteindre des profondeurs plus grandes encore, il faudrait s'en affranchir, rompre ce dernier lien physique avec la surface… C'est justement ce qu'un physicien suisse, Auguste Piccard, professeur à l'Université libre de Bruxelles, cherche à faire à la même période[805]. Alors que Beebe explore les profondeurs

---

[797] BEEBE William, *Half Mile Down*, London, John Lane and the Bodley head, 1935. L'ouvrage fut traduit en français en octobre de la même année, par Bertrand Jaunez et Henry Muller, sous le titre *En plongée par 900 mètres de fond*, (Paris, Grasset, 1935) Cette traduction quasi immédiate semble indiquer, à mon sens, l'impact de la descente-record sur le grand public et la notoriété de son auteur.

[798] *Marianne,* « Notes et échos », n°150 de la 3e année, le 4 septembre 1935, p. 4.

[799] *Le Matin,* « Oceano Nox », *op. cit.*, p. 4.

[800] *La revue des lectures*, « William Beebe. *En plongée par 900 mètres de fond* », n°10 de la 23e année, le 15 octobre 1935, p. 1124-1225.

[801] *Sept, l'hebdomadaire du temps présent*, « Les Livres. Par 900 mètres de fond », par Les Sept, n°105 de la 3e année, le 28 février 1936, p. 14. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[802] *Triptyque,* « Les Livres », par R. de Brus, n°96 de la 9e année, le 1er mars 1936, p. 11.

[803] *La Madécasse*, « Les Livres », par M.P., n°1880 de la 17e année, le 25 mai 1936, p. 4.

[804] Ligne de vie, le câble devient obstacle… ce qui n'empêche pas certains journalistes, comme John Forester, d'exprimer ses projections confiantes, en février 1935 : « Ces expériences pourront être reprises avec tranquillité et le docteur Beebe ajoutera à sa liste déjà longue de nouveaux êtres, de nouveaux fantômes, et peut-être un jour, les aurons-nous vivants dans des aquariums spéciaux. Et le monde inconnu, le monde des rêves, montera des enfers pour nous distraire du réel ». (*Voilà*, *op.cit*., p. 9).

[805] Auguste Piccard, né à Bâle en 1884, appartient à la même génération que William Beebe. Formé à l'Ecole polytechnique de Zürich, il devient professeur à l'Université de Bruxelles en 1922. Avec le soutien du Fonds National pour la Recherche Scientifique, il met au point son ballon stratosphérique, à cabine pressurisée et enveloppée d'aluminium, à la fin des années 1920. Au même moment, de l'autre côté de l'Atlantique, Beebe et

marines, Piccard incarne la déclinaison aérienne du « savant dans sa sphère ». Il est lui aussi un homme de records : en mai 1931, à bord d'un ballon pressurisé qu'il a lui-même mis au point, Piccard s'est élevé à 15 781 mètres d'altitude, puis à 16 201 mètres en août 1932[806]. Dans la presse, un parallélisme entre le « très haut » et le « très bas » jaillit alors avec force, faisant de l'aéronaute et de l'océanaute les deux figures d'un même imaginaire de la verticalité[807]. Notons que l'analogie est d'abord facilitée par des similitudes visuelles : la bathysphère sous-marine et le ballon aérien se ressemblent[808] (**Fig.36**). Pénétrant tous deux les confins de la verticalité, où les contraintes physiques et physiologiques sont immenses, les deux appareils suivent le même principe de fonctionnement et contribuent à établir, entre le monde aérien et le monde sous-marin, une sorte de rapport réciproque, que les descentes de Beebe et Barton viennent tour à tour alimenter. En novembre 1930, un article intitulé « A 16 000 mètres dans l'atmosphère… A 500 mètres sous la mer » paraît dans le périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout*. L'auteur de l'article souligne avec justesse « l'étrange coïncidence[809] » de ces records-jumeaux… qui se produit à nouveau en 1932, lorsque Piccard atteint

---

Barton travaillent à la réalisation de leur bathysphère. Notons aussi la contribution scientifique du frère jumeau d'Auguste, Jean Piccard, qui battit le record de son frère en atteignant l'altitude de 17 500 mètres en 1934.

[806] Pour plus d'informations sur la vie et les travaux du physicien, voir LATIL Pierre de et RIVOIRE Jean, *Le Professeur Auguste Piccard et l'exploration verticale,* Paris, Seghers, 1962 ; MALKUS Alida, *A la conquête des extrêmes : Auguste et Jacques Piccard* (trad. de l'anglais par Georges Marlier), Paris, L.de Meyer, 1963 ; GONCERUT-BERTOLA Carinne et RUBIN Jean-François (dir.), « Explorer les lacs et les mers, sous-marins d'Auguste et Jacques Piccard » [cat.expo], Nyon, Editions du Musée du Léman, 1990 ; PACCALET Yves, *Auguste Piccard : professeur de rêve*, Grenoble, éd. Glénat, 1997. Notons qu'aucun de ces auteurs n'est historien ; les différents ouvrages cités ci-dessus n'en sont pas moins des références intéressantes. En ce qui concerne la « dynastie » Piccard, c'est-à-dire Auguste, son fils Jacques (1922-2008), et son petit-fils Bertrand (1958-), voir RUBIN Jean-François, *A la conquête du ciel et des abysses*. *Auguste, Jacques, Bertrand Piccard,* Paris, Gallimard, 2009. Neil Armstrong rédigea la préface du livre.

[807] L'analogie profondeur/hauteur est à replacer dans un contexte global de développement de l'aviation. Le parallélisme entre monde aérien et monde sous-marin est particulièrement perceptible dans la presse dédiée à la jeunesse ; des magazines tels que l'*As*, *Jeunesse Magazine*, *L'Aventureux* ou *Meccano-Magazine* en témoignent. Citons aussi la forte proximité entre le monde sous-marin et le monde souterrain, une autre *terra incognita* ; un numéro de *Sciences et Voyages*, entre autres, évoque les « antres obscurs » et « hantés par des dragons » ainsi que la « nuit éternelle de ces insondables abîmes » (*Sciences et Voyages*, « Un voyage au centre des gouffres souterrains », par R.Thévenin, n°317 de la 7e année, le 24 septembre 1925, p. 1-2). Enfin, un parallélisme relie également le fond de la mer à l'espace, notamment dans la littérature. Citons le roman-feuilleton « Une mission dans la lune », de Jean Petithuguenin, dans lequel il compare les scaphandriers aux (futurs) explorateurs de la Lune. (*Le Journal des Voyages sur terre et sur mer*, « Une mission dans la Lune » par Jean Petithuguenin, n°64, le 22 juillet 1926, p. 1134-1136 ; le 2 septembre 1926, p. 1254-1256). Sur cet imaginaire de la verticalité, voir les travaux de Sebastian Grevsmühl consacrés à l'émergence de nouveaux régimes scopiques.

[808] Précisons que cette analogie était déjà pointée quarante ans plus tôt par Georges Barral dans *La connaissance de la mer* : « Les scaphandres sont insuffisants pour étudier commodément le fond de la mer. Deux ingénieurs italiens, MM. Toselli père et fils ont imaginé un appareil qui permet de descendre dans les ondes marines comme on monte dans les airs. C'est en quelque sorte le problème renversé du ballon captif de l'illustre et généreux Giffard, avec cette différence toutefois que les voyageurs doivent être hermétiquement enfermés et verront le spectacle environnant par de larges hublots pratiqués dans la paroi de cette cloche à plongeur d'un nouveau genre ». (BARRAL Georges, *La Connaissance de la mer, op.cit*., 1892, p. 242). Six ans plus tard, un article paru dans l'*Ecole Nouvelle*, revue d'enseignement, évoquait lui aussi les principes d'un « ballon sous-marin » résistant aux pressions et rattaché à la surface par un câble d'acier et le téléphone. Comme en prédiction de la bathysphère de Beebe et Barton, trois décennies avant sa création… (*L'École Nouvelle*, « Ballon sous-marin », par L.Simiand, n°53 de la 1ère année, le 24 septembre 1898, p. 14-15).

[809] *Je sais tout*, « A 16.000 mètres dans l'atmosphère… A 500 mètres sous la mer », le 1er novembre 1930, p.494. Le mois suivant, l'article est repris mais scindé en deux parties pour être développé ; la première est consacrée au record de Piccard et l'autre à celui de Beebe ; *Je sais tout,* « A 16.000 mètres dans l'atmosphère »,

16 000 mètres d'altitude et Beebe 670 mètres de profondeur, en l'espace d'un mois seulement. Certains journaux, comme l'*Excelsior*, ne manquent pas de faire le rapprochement entre les deux hommes et leurs engins respectifs[810]. L'*Oeuvre* écrit, trois jours après la plongée : « Ce que le professeur Piccard fit pour la stratosphère, le docteur William Beebe compte le faire pour les abîmes marins[811] ». En octobre, un numéro du *Dimanche illustré* qualifie la descente de Beebe et Barton de « record de sens inverse[812]», en correspondance avec celui de Piccard. Comme dans un rapport de symétrie, un fil vertical semble tendu pour relier deux espaces-autres, deux appareils, et deux hommes. Dans la presse locale, l'analogie est également perceptible ; le *Courrier de Saône-et-Loire*, en novembre 1932, qualifie à son tour la descente de Beebe à 670 mètres d'un « autre record, de sens inverse, peut-on dire[813] ». En 1933, le professeur Piccard publie *Au-dessus des nuages* chez Grasset ; c'est dans cette même maison d'édition que paraît l'ouvrage de Beebe*, En plongée par 900 mètres de fond,* deux ans plus tard. La même année, les deux hommes se rencontrent à l'occasion de la Foire de Chicago ; le professeur Piccard observe alors avec attention la bathysphère du naturaliste[814], qui est exposée au public en même temps que son ballon aérien. En août 1934, Beebe et Barton battent le record que l'on sait ; à nouveau, le parallélisme vertical entre les profondeurs de la mer et les hauteurs de la stratosphère se voit réactivé par la presse. Le 16 août, le *Petit Journal* évoque les explorations successives de deux mondes-*autres*, comme suivant un ordre logique : « Après l'exploration de la « stratosphère », celle de la « bathysphère » ; la conquête des profondeurs sous-marines après celle des immensités célestes[815] ». En cette décennie de forte inventivité technique, l'homme est parvenu à se transporter dans des espaces qui lui sont fondamentalement hostiles. Trois jours plus tard, le *Petit Béarnais,* journal local, affirme à propos de Beebe qu'on « le surnomme déjà le "professeur Piccard de l'Océan[816]" ». L'association est claire. Le 22 août, c'est au tour de *Paris-Soir* d'évoquer « un record… en sens inverse[817] ». L'analogie verticale n'échappe pas non plus à la presse pour la jeunesse ; un article de *Benjamin* constate, le 6 septembre que « les records dans tous les sens - en hauteur et en

---

par Charles Fabry, n°300, le 1er décembre 1930, p. 507-512 ; *Je sais tout*, « A 500 mètres sous la mer », par Louis Joubin, n°300, le 1er décembre 1930, p. 513-515. A quelques pages d'écart, les deux titres se répondent, comme en dialogue, et contribuent à épaissir le fil vertical symbolique reliant les profondeurs de la mer aux hauteurs de la stratosphère.

[810] *L'Excelsior*, « Pour explorer les profondeurs sous-marines», n°7959, le 26 septembre 1932, p. 6.

[811] *L'Oeuvre*, « En deux mots », n°6204, le 25 septembre 1932, p. 3.

[812] *Dimanche illustré*, « À mille mètres sous la surface de la mer », par Roger Simonet, le 16 octobre 1932, p. 4.

[813] *Le Courrier de Saône-et-Loire*, « En bathysphère par mille mètres de fond », par Roger Simonet, n°30 340, le 10 novembre 1932, p. 4. L'auteur a visiblement été sollicité par plusieurs journaux.

[814] Interrogé par le *Petit Journal*, cinq ans plus tard, Piccard déclara : « M. Beebe est un des précurseurs, l'un des pionniers de la plongée en sphère étanche. J'ai eu l'occasion de faire sa connaissance aux Etats-Unis en 1933 et j'ai pu examiner sa « bathysphère ». » (*Le Petit Journal,* « Du plafond de la stratosphère aux profondeurs abyssales » par Roger Crouquet, n°27456, le 19 mars 1938, p. 2). Le physicien n'en constata pas moins les limites de l'appareil : « Mais le grave inconvénient du système adopté par M. Beebe réside dans le fait que sa « bathysphère » - cabine massive très lourde - est suspendue au bout d'un câble attaché à un navire. Il doit supporter ainsi tous les ennuis provenant de cette servitude, et ils sont nombreux [...] » (*ibid*., p. 2).

[815] *Le Petit Journal* , « Au fond de la mer », n°26 145, le 16 août 1934, p. 2.

[816] *Le Petit Béarnais*, « A 750 mètres sous les eaux », n°? de la 30e année, le 19 août 1934, p. 2.

[817] *Paris-Soir*, « Batisphère et Stratosphère », n°3971 de la 12e année, le 22 août 1934, p. 2.

profondeur - sont décidément à l'ordre du jour[818] ». La comparaison entre les deux hommes se poursuit bien après la descente-record d'août 1934. En octobre 1935, *L'Ère nouvelle* affirme que Beebe a montré « autant de courage que le professeur Piccard, dans une exploration inverse[819] ». Les deux hommes sont réunis par la même qualité morale. Ils le sont même sur le plan physique : Jean Montaigne, reporter pour *Voilà*, remarque en 1937 : « Beebe. Un Américain. Le « professeur Piccard » des Océans. Lui aussi est maigre avec des lunettes[820] » La comparaison transparaît aussi à l'échelle locale. Un numéro de l'*Alsace française* fait du physicien suisse « l'ami et collègue antithétique, si l'on ose dire[821] », de William Beebe. L'analogie entre l'aéronaute et l'océanaute est encore renforcée à la fin de la décennie, lorsque Piccard, qui a suivi de près les descentes successives de Beebe et Barton, tourne désormais son regard vers le fond de la mer et annonce son projet - plutôt hardi - d'atteindre une profondeur de 9000 mètres à l'aide d'un « ballon sous-marin », qui hériterait à la fois de la bathysphère et de sa propre capsule stratosphérique, mais qui, affranchi du câble l'enchaînant à la surface, pourrait circuler librement au fond de la mer[822]. La presse fait écho de cet ambitieux projet. L'*Humanité* annonce : « Voilà maintenant qu'entre en « compétition » le célèbre professeur Piccard. Ce savant étonnant, qui a accompli des performances sportives extraordinaires [...] veut descendre jusque dans les plus grands fonds ; tels ceux qui existent dans le Pacifique et atteignent 9000 mètres[823] ». Trois jours plus tard, un journaliste du *Matin* rapporte son entrevue avec le professeur ; ce dernier déclare, en guise de conclusion : « Avec l'appareil que j'ai conçu, la descente et la remontée des abîmes, même à 5000 ou à 10000 mètres, ne peut pas être plus dangereuse que ne peut l'être, pour un piéton par exemple, la traversée de la place de la Concorde[824] ». Moins d'un siècle sépare cette phrase de la théorie azoïque de Forbes… L'imaginaire du vertical est encore particulièrement explicite lorsque l'hebdomadaire *Vu* écrit, le mois suivant : « Encore escalader les nues ? Non, mais descendre à 9000 mètres sous les eaux. Voilà ce qui s'appelle changer de direction. [...] À 9000 mètres sous la

---

[818] *Benjamin,* « Comment le docteur William Beebe a pu descendre à 925 m. sous la mer dans sa « bathysphère », *op.cit*., p. 7.
[819] *L'Ère nouvelle*, « Dans la nuit sous-marine », par Louis Laloy, n°6475 de la 18e année, le 8 octobre 1935, p.1.
[820] *Voilà,* « Les merveilles de la mer », par Jean Montaigne, n°323, le 28 mai 1937, p. 8.
[821] *L'Alsace française*, « Cà et là », n°28 de la 15e année, le 10 octobre 1935, p. 572. Notons qu'à la même période, d'autres publications locales, comme *l'Avenir de Touraine* et *le Républicain des Hautes Pyrénées*, soulignent également la proximité entre Beebe et Piccard.
[822] C'est ce que toute la seconde partie du XXe siècle a cherché (et réussi) à faire. En dépassant le cadre chronologique de ce travail, précisons qu'Auguste Piccard achève finalement le bathyscaphe autonome dont il rêvait, le *Trieste*, en 1954 ; il voit son projet d'atteindre les 10 000 mètres de profondeur se réaliser en janvier 1960, lorsque son fils Jacques (1922-2008), accompagné de l'océanographe américain Don Walsh (1931-2023) descend dans la fosse *Challenger,* au sud de la fosse des Mariannes à une profondeur de 10 916 mètres. C'est un record absolu. Auguste Piccard s'éteint deux ans après l'exploit, en mars 1962. Le record de Piccard et Walsh n'est battu qu'en mai 2019 - et de douze mètres seulement - par Victor Vescovo, à bord du *Limiting Factor*. Entre-temps, en mars 2012, le réalisateur américain James Cameron avait atteint la profondeur de 10 898 mètres, devenant la première personne à effectuer la descente de la fosse *Challenger* en solitaire.
[823] *L'Humanité,* « Le Professeur Piccard veut plonger à 9000 mètres dans le Pacifique », n°14201 de la 34e année, le 5 novembre 1937, p. 2.
[824] *Le Matin*, « Le Professeur Piccard, après la stratosphère, voudrait explorer les fonds sous-marins », n°19589 de la 54e année, le 8 novembre 1937, p. 2.

surface des eaux, le professeur Piccard veut voir un autre ciel criblé d'astres vivants[825] ». « Les extrêmes se touchent[826] », souligne *l'Homme libre* en mars 1938. Le parallélisme entre profondeurs et hauteurs est souvent explicité par l'intitulé même de l'article ; le *Petit Journal* titre, au même moment, « Des au-delà aériens aux profondeurs marines[827] », tandis que *le Journal*, deux semaines après, se montre un brin plus précis avec « Du plafond de la stratosphère aux profondeurs abyssales[828] ». Les jeunes lecteurs sont également tenus au courant des ambitions du savant ; le journal *Bayard* écrit, fin mars : « Le professeur Piccard, après nous avoir révélé les secrets des hauteurs célestes, va-t-il nous initier aux mystères des abîmes sans fond ? [...] Au lieu d'un ballon sous-marin captif, il a imaginé un ballon libre, plus léger que l'eau et sans entrave. Il n'est encore qu'à l'état de plans, mais faisons confiance au grand savant suisse[829] [...] ». Citons également l'hebdomadaire jeunesse *A la page* qui consacre aux deux hommes un article sobrement intitulé « Hauts et bas[830] ».

Projet inconcevable une dizaine d'années plus tôt, l'investigation directe des abysses semble en passe de se concrétiser. La conquête des hauteurs stratosphériques, un espace qui présente de nombreuses similitudes avec le fond de la mer, rend légitime cet espoir. Certains journaux anticipent déjà la descente du professeur Piccard et les paysages fantastiques qu'il pourrait découvrir dans les sombres profondeurs. *Vu*, par exemple, présente un tableau assez saisissant - et hypothétique, rappelons-le - du ballon sous-marin du physicien explorant les abysses[831] ; glaciale, l'illustration met en scène le fond de la mer dans sa déclinaison spectrale, cauchemardesque. Le physicien découvre, à travers le hublot, des créatures hideuses, difformes et inconnues. La lumière de son projecteur, semblable à un lampadaire, transperce l'obscurité glauque et crée un fort contraste **(Fig.37)**. Cette représentation est reprise un an plus tard par le périodique *Je sais tout*[832].

Abordons un dernier point avant de conclure : l'inscription de Beebe et Piccard dans l'imaginaire littéraire de Jules Verne. La comparaison récurrente entre les deux hommes fait en effet surgir l'image du héros-savant, et est perceptible dans la presse avant même la descente-record de 1934[833]

---

[825] *Vu*, « Descente aux abîmes sous-marins », par Emile Condroyer, n°508 de la 10e année, le 8 décembre 1937, p. 1614-1615.

[826] *L'Homme libre*, « Les projets du professeur Piccard », par Pierre Malo, n°7845, le 2 mars 1938, p. 1.

[827] *Le Journal*, « Des au-delà aériens aux profondeurs marines », par Emile Condroyer, n°16573, 5 mars 1938, p. 1-4.

[828] *Le Petit Journal,* « Du plafond de la stratosphère aux profondeurs abyssales », par Roger Crouquet, n°27456, le 19 mars 1938, p. 2.

[829] *Bayard,* « Après la stratosphère, le fond des mers », n°117 de la 3e année, le 27 mars 1938, p. 3. Deux mois plus tôt, Benjamin avait également consacré un article au projet du physicien (*Benjamin*, « A neuf mille mètres sous les mers » par Henri Kubnick, n°427 de la 10e année, le 13 janvier 1938, p. 1).

[830] *A la page*, « Hauts et bas », n°399 de la 8e année, le 11 novembre 1937, p. 2.

[831] *Vu*, « Dans le ballon sous-marin », n°531, le 18 mai 1938, p. 616.

[832] *Je sais tout,* « En ballon libre au fond de l'océan », n°404, le 1er août 1939, p. 160-164.

[833] En parcourant la bibliographie, j'ai aussi découvert le terme-valise « savanturier », un néologisme inventé par Boris Vian - il fonda le Club des Savanturiers en 1951, regroupant des personnalités éprises de science-fiction - et repris plus tard par Sophie Bordet, Jean-Michel Billioud et Dorian Danielsen dans *Incroyables savanturiers* (Paris, Bayard Jeunesse, 2009. L'ouvrage revient sur plusieurs grandes figures de l'exploration et leurs « engins extraordinaires », dont Jacques Piccard et ses descentes abyssales). Au-delà de son ton ludique, j'ai trouvé que ce terme signifiait bien la réunion de qualités intellectuelles, physiques et morales qui caractérise cette figure





Fig.36 et 37 : En décembre 1930, le périodique de vulgarisation *Je sais tout* regroupe*,* sur sa page de couverture, les deux nouveaux objets-clés de l'exploration de la verticalité : la bathysphère de Beebe et Barton plonge dans la mer tandis que le ballon aérien de Piccard, à l'arrière-plan, s'élève vers les hauteurs stratosphériques[834]. A droite, un illustrateur de l'hebdomadaire *Vu* imagine le ténébreux voyage du professeur Piccard à 9000 mètres sous la surface, à bord de son ballon sous-marin, libéré du câble devenu trop encombrant[835]...

Homme de science, associant des aptitudes physiques et intellectuelles à des qualités morales, le héros-savant est fortement associé à l'œuvre du romancier nantais et constitue bientôt une figure archétypale dans laquelle Beebe et Piccard, sous la plume des observateurs, se glissent aisément. Après tout, n'ont-ils pas conquis un espace-*autre,* comme le capitaine Nemo dans son *Nautilus* ou Robur-le-Conquérant à bord de l'*Albatros*[836] ? Leur érection en héros verniens est perceptible dès

archétypale. Dans les pages qui suivent, nous allons toutefois privilégier le terme « héros-savant », plus conventionnel mais peut-être moins amusant…

[834] *Je sais tout,* page de couverture, n°300, le 1er décembre 1930.

[835] *Vu*, « Dans le ballon sous-marin », *op.cit*., p. 616. Notons que les profondeurs glauques et fantomatiques ne constituent pas la seule projection en vigueur ; au même moment, un article de *Je sais tout* laisse la porte ouverte à une autre éventualité, un autre fond : « Il est possible que tout soit bouleversé, que tout le monde se trompe », écrit Marcel Béreux, l'auteur de l'article, « et qu'au lieu de heurter un fond innommable dans l'ombre écrasante, le professeur Piccard atterrisse sur une prairie magnifiquement illuminée parce qu'imprégnée de microbes multicolores, sources en nombre infini d'une fantastique lumière… » (*Je sais tout*, « Que se passe-t-il à 10000 mètres sous l'eau ? » par Marcel Béreux, n°389, le 1er mai 1938, p. 42-44). Après tout, pourquoi pas ? Le fond de la mer est l'espace d'une pluralité de possibles et imaginables.

[836] Voir SAUZEREAU Olivier, « Nemo et les autres » dans DEMARCQ Marie-Pierre, FREMONT Didier, TROMPARENT Hélène (et.al), *Jules Verne : le roman de la mer*, Paris, Editions du Seuil/Musée national de la

1930, lorsque *Je sais tout* qualifie les deux hommes de « hardis savants, véritables personnages d'un Jules Verne modernisé[837] ». La construction de cette filiation gagne en pertinence à chaque nouveau record de profondeur ou d'altitude. En septembre 1932, alors que Beebe et Barton sont descendus à 670 mètres, l'*Oeuvre* fait part de sa stupéfaction : « Anticipation à la Jules Verne ? Nullement, mais réalité d'aujourd'hui[838] ». Soixante ans après *Vingt Mille Lieues sous les mers,* la pénétration des profondeurs inconnues de l'océan n'est plus restreinte au seul cadre fictionnel. Deux ans plus tard, après la descente-record à 925 mètres, l'hebdomadaire *Vu* consacre au naturaliste new-yorkais un article intitulé « A la manière de Jules Verne[839] ». Cinq mois plus tard, *Voilà* affirme, toujours au sujet de Beebe, qu'il « ressemble à quelque savant échappé des pages de Jules Verne[840]». Dix mois après l'exploit, *Le Journal* renchérit : l'Américain est parvenu « à réaliser enfin le vieux rêve auquel Jules Verne nous convie toujours[841] ». Comme le capitaine Nemo, Beebe n'a pu pénétrer un monde considéré comme hors de portée qu'à l'aide d'un engin extraordinaire au sens littéral du terme, c'est-à-dire un appareil d'un genre nouveau, à l'aboutissement inédit[842]. Il en va de même pour Piccard et son ballon aérien. Citons un dernier exemple avec un numéro du *Matin*, paru en septembre 1935, qui établit à son tour une filiation entre le capitaine du *Nautilus* et le naturaliste américain, affirmant : « On s'aperçoit aujourd'hui que Jules Verne avait tout prédit [...] et si les monstres évoqués par le brave capitaine Nemo ne sont pas tout à fait zoologiques, ils sont logiques ainsi que vient de le préciser un curieux ouvrage du professeur William Beebe[843] ». Le journaliste n'en oublie pas pour autant Auguste Piccard, qu'il qualifie d'« autre anticipation de Jules Verne[844] ». Cette association entre le physicien suisse et le romancier est reprise plus tard par le *Matin* : « En écoutant le professeur Piccard parler de choses qu'il a admises comme évidentes » assure le journaliste qui s'est entretenu

---

Marine, 2005, p. 64-71). Ajoutons que pour Michel Clamen, le héros vernien est animé d'une force énigmatique, « le destin ou un message intérieur le pousse à bouger, à découvrir » (CLAMEN Michel, *Jules Verne et les sciences. Cent ans après*, op.cit., p.32). Et en effet, quelle autre explication qu'une « force énigmatique » pour justifier qu'un homme, au péril de sa vie, plonge à près de mille mètres au fond de la mer ou s'élève à 16 000 mètres au-dessus ? Figures de dépassement, Beebe et Piccard incarnent le « rêve devenu réalité ». Pour Simone Vierne, enfin, le héros de Jules Verne est celui qui « a la caution de la science » (VIERNE Simone, *Jules Verne. Mythe et modernité*, *op. cit.*, p. 63). Il se montre « raisonnable, équilibré, et homme du quotidien malgré son savoir » (*ibid*., p. 63)). Nombreux sont les articles de presse à attribuer ces critères de valeur à Beebe et Piccard.

[837] *Je sais tout*, « A 16.000 mètres dans l'atmosphère… A 500 mètres sous la mer », *op.cit*., p. 494.

[838] *L'Oeuvre*, « Pourquoi explorer le fond de la mer ? », par Pierre Rousseau, n°6207, le 28 septembre 1932, p. 4.

[839] *Vu,* « A la manière de Jules Verne », n°338, le 5 septembre 1934, p. 10.

[840] *Voilà*, « Mille mètres sous les mers , *op.cit*., p. 8.

[841] *Le Journal*, « La découverte d'un paysage », par Emile Condroyer, n°15605, le 9 juillet 1935, p. 1.

[842] CLAMEN Michel, « L'appel des grands espaces », chapitre 1 dans CLAMEN Michel, *Jules Verne et les sciences. Cent ans après*, *op. cit*., p. 16-23. Clamen précise que cela ne vaut pas exclusivement pour le monde sous-marin, mais aussi pour le domaine aérien ou souterrain ; en fait, tout milieu aux caractéristiques dites « extrêmes » et dont l'accessibilité est réputée difficile, voire impossible. (*ibid.,* p. 16) Cette même inaccessibilité contraignante ne pouvait qu'enfanter une étroite analogie unissant l'aéronaute à « l'océanaute ». Nous allons y revenir très bientôt. Voir aussi la thèse d'Elyès Kraïem sur le monomythe vernien ; il y analyse notamment le rapport de l'homme à la machine (KRAÏEM Elyès, « Le monomythe vernien : constantes et schémas récurrents dans les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne », thèse de doctorat en linguistique, Sorbonne Université, 2022, p. 57-62 ; p. 76-147).

[843] *Le Matin,* « Oceano Nox », n°18 812 de la 52e année, le 22 septembre 1935, p. 4. L'ouvrage en question n'est autre que *Half Mile Down*, paru et traduit la même année sous le titre de *En plongée par 900 mètres de fond.*

[844] *Ibid.*, p. 4.

avec lui, « le profane ne peut s'empêcher de glisser à l'évocation facile de Jules Verne dans ses anticipations[845] ». *Le Petit Journal* reprend bientôt la même idée : « Son raisonnement savant rejoint à travers le temps la riche imagination de Jules Verne[846]». Quant à *L'Excelsior*, en août 1934, il entérine solennellement l'héroïsation des deux explorateurs : « Honneur soit rendu à tous ces héros de la science au front serein qui n'ont qu'un but : enrichir le capital des connaissances humaines. On ne saurait trop les louer, les admirer, les remercier[847] ». Laissons le mot de la fin à *La Madécasse*, qui, en mai 1936, résume bien cette savante réunion d'audace, de courage, et - peut-être - d'inconscience : « A vrai dire, il n'y a qu'une différence de milieu entre ces plongées et les ascensions du professeur Piccard dans la Stratosphère. Toutes les deux étaient également risquées, folles même, disons les mots. Leurs dangers étaient égaux, car un accident ne pouvait aboutir qu'à une conséquence : la mort[848] ». Réunis autour d'un concept (la verticalité), un objet (la sphère), et un même imaginaire du monde-autre et, par extension, du risque, William Beebe et Auguste Piccard ont tous deux contribué, dans l'entre-deux-guerres, à redéfinir les contours de l'hostilité[849].

Les descentes successives de William Beebe et d'Otis Barton sous la surface, jusqu'à la plongée record de 925 mètres en août 1934, ont constitué un renversement du rapport aux profondeurs de la mer ; pour la première fois, ce n'est plus le fond qui remonte à la surface mais bien l'homme qui plonge à lui, le pénètre directement, et - prouesse ! - en revient sain et sauf. La technique a triomphé, au moins partiellement, du fond de mort, obscur et asphyxiant. Déjouant les contraintes physiques et physiologiques de cet espace-extrême, elle a « franchi la ligne où la clarté s'éteint[850]». Deux hommes en sont revenus dans l'état où ils l'ont pénétré ; le récit de leur voyage laisse entrevoir un monde fugace, presque intangible, où des poissons inconnus, démesurément longs, se mêlent à des créatures luminescentes, entretenant l'image ancienne du « fond invraisemblable », où aucune forme, couleur ou caractéristique ne paraît impossible. Dès le début des descentes en 1930, les différentes catégories de la presse française - nationale, locale, enfantine, scolaire, et autres - jouent un rôle fondamental

---

[845] *Le Matin*, « Le Professeur Piccard, après la stratosphère, voudrait explorer les fonds sous-marins », *op.cit*., p. 1.

[846] *Le Petit Journal*, « Les prochaines expériences sous-marines du professeur Piccard », par Roger Crouquet, n°27 882, le 22 mai 1939, p. 2. Rappelons également que ces fréquentes mentions de Jules Verne dans des articles consacrés à Beebe ou Piccard s'inscrivent dans un contexte précis ; trois ans plus tôt, Jean Cocteau s'est lancé sur les traces de Philéas Fogg en réalisant un tour du monde en quatre-vingt jours. Il en tira un roman. Près de trois décennies après sa mort, l'œuvre et la figure de Jules Verne sont encore très présentes.

[847] *L'Excelsior*, « Bloc-Notes », *op.cit.*, p. 2.

[848] *La Madécasse*, « Les Livres », par M.P., n°1880 de la 17e année, le 25 mai 1936, p. 4.

[849] Si l'on sait que les deux hommes connaissaient leurs projets mutuels et s'étaient rencontrés au moins une fois, aux Etats-Unis, les détails de leur relation restent inexplorés. Ils pourraient faire l'objet d'une future étude, notamment en s'intéressant à la presse anglophone, dont des titres comme le *National Geographic*, *The New York Times* ou *Harper's monthly magazine* sont susceptibles d'avoir diffusé des propos de Beebe dans lesquels le naturaliste aurait pu faire allusion au physicien suisse, et à l'association qui le reliait à lui. La mise en rapport avec la presse française, dans laquelle Piccard mentionne souvent le naturaliste américain, pourrait être intéressante. Beebe a-t-il joué de ce parallèle avec son « double stratosphérique » ? Ou au contraire, a-t-il souhaité s'en éloigner ? Il est difficile, pour l'instant, de répondre avec certitude à ces interrogations. La position de Piccard, en comparaison, apparaît plus clairement ; il entend se placer dans le sillon de Beebe pour dépasser ses exploits, franchir un seuil plus lointain encore. La relation entre les deux savants mérite d'être approfondie.

[850] VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses, op.cit.*, p. 301.

d'intermédiaire en relayant auprès des lecteurs les dernières découvertes du professeur Beebe qui, déjà associé à la mer des Sargasses dans les années 1920, devient bientôt l'incarnation de la découverte d'un monde-nouveau. A partir de septembre 1932, l'expérience du fond est aussi transformée par l'utilisation de la TSF. Les profondeurs sombres de la mer n'ont jamais été aussi proches : Beebe les décrit, en temps réel, à ses auditeurs américains. Au même moment, le professeur Piccard bat le record d'altitude en atteignant 16 000 mètres à bord de son ballon aérien. En hauteur comme en profondeur, les frontières se déplacent. Le 15 août 1934, Beebe et Barton descendent à 925 mètres sous la surface et y restent deux heures **;** la presse française, toutes catégories confondues, célèbre unanimement l'exploit, « gonflant » parfois la mesure jusqu'au kilomètre. Secondaire, l'exactitude métrique importe moins que l'idée d'une rupture technique, technologique, et culturelle dont la presse française semble immédiatement saisir l'importance. William Beebe devient bientôt l'incarnation du héros-savant, réunissant des aptitudes physiques, intellectuelles et des qualités morales. Avec Auguste Piccard, auquel la presse le compare et l'associe, il forme un couple de « voyageurs en verticale[851]» ; sous la plume des observateurs, les deux hommes s'inscrivent dans le prolongement de l'imaginaire littéraire de Jules Verne et rejoignent le panthéon de ses héros. A la toute fin des années 1930, alors que Piccard, espérant atteindre 9000 mètres de profondeur, travaille à son ballon sous-marin, la bathysphère désormais célèbre de Beebe et Barton est exposée lors de la Foire internationale de New York[852]. A côté du modèle original, une réplique de l'appareil, conçue pour que les visiteurs puissent y entrer, est spécialement créée pour donner « l'illusion d'explorer les profondeurs de l'océan[853] ». Et s'imaginer à la place des deux hommes qui touchèrent, cinq ans plus tôt, le bout du crépuscule sous-marin.

Conclusion du chapitre

« Faut-il que la science fasse son deuil de la conquête rêvée du monde sous-marin ? » interrogeait, quelque peu découragé, le journaliste Emile Gautier dans un article du *Journal*, en 1903[854]. A l'aube du XXe siècle, c'est pourtant un apprivoisement relatif, mais inédit, du fond littoral de l'océan qui semble se profiler. Le perfectionnement du scaphandre Rouquayrol-Denayrouze, mis au point en 1864, permet désormais aux scaphandriers de descendre à plus d'une trentaine de mètres de profondeur pour

---

851 *Science et Monde*, « La vie étrange dans les grands fonds sous-marins », par Victor Jougla, n°94 de la 3e année, le 2 mars 1933, p. 137. Jougla ajoute, dans le même article : « En somme, le Dr Beebe se gelait dans sa bathysphère exactement comme le Professeur Piccard dans sa nacelle stratosphérique » (*ibid.,* p. 137). Les deux savants se rejoignent dans la pénétration d'un monde-autre, aux contraintes physiques et physiologiques extrêmes.

852 *L'Atlantique,* « New York's World Fair 1939 », le 1er janvier 1939, p. 11. L'Atlantique était le journal quotidien distribué à bord de la Compagnie générale transatlantique.

853 *Ibid*., p. 11. Il était également prévu que Beebe réalise des dragages profonds dans l'Atlantique, pour pouvoir ensuite exposer les spécimens lors de la foire.

854 Le Journal, « Scaphandres et scaphandriers », par Emile Gautier, n°3953, le 28 juillet 1903, p. 5.

effectuer divers travaux sous-marins. La figure du « pieds lourds », déjà familière du public à la fin du XIXe siècle, intègre durablement la perception collective du fond de la mer par le biais de faits divers souvent admirables, parfois dramatiques. La confrontation avec le terrible requin ou l'abominable pieuvre entretiennent, dans la sphère fictionnelle comme non-fictionnelle, l'image enracinée d'un « fond monstrueux », où tout est gigantesque, tout est péril. Pour pénétrer ce monde-autre auquel il ne peut appartenir, le scaphandrier se fait autre lui-même, revêtant sa cuirasse de fer, la tête emprisonnée dans une boule étroite d'où il ne distingue presque rien. Cette spécificité vestimentaire, unique dans le monde du travail, fonde le rapprochement entre le scaphandrier et une autre figure de bravoure et de fermeté : le chevalier médiéval. Même costume, même force physique, mêmes valeurs morales : le scaphandrier devient, sous la plume de certains observateurs, l'incarnation du « nouveau héros ». Les récupérations de trésors engloutis au fond des eaux contribuent aussi à entretenir la perception collective de sa singularité. Qui d'autre que ces quelques hommes sont en effet capables, au péril de leur vie, de descendre à plusieurs centaines de mètres sous les flots pour retirer au lit de la mer ce qu'elle a englouti ? Les naufrages successifs du *Lusitania*, du *Glenartney*, et de l'*Egypt,* chacun transportant des millions de livres sterling, des lingots d'or et des joyaux, stimulent l'élaboration d'un arsenal technique inédit, comme le tank sous-marin ou les scaphandres articulés. Face à ces nouveaux engins, mis en application dès les années 1920, la « mer absorbante » cesse, au moins partiellement, d'être une fatalité. Mais sa profondeur n'en reste pas moins une contrainte, et c'est au prix de longs et laborieux efforts que l'on parvient, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, à remonter certaines cargaisons coulées des années plus tôt. Dans la sphère fictionnelle, les auteurs s'affranchissent à leur gré de ces difficultés pour proposer de trépidantes aventures sous-marines, portant souvent l'empreinte de Jules Verne. Au début des années 1930, l'exploration des profondeurs de la mer franchit un nouveau seuil ; tassés dans leur « bathysphère », spécialement conçue pour le voyage, les Américains William Beebe et Otis Barton effectuent une série de descentes, dont la plus profonde les conduit, en août 1934, à 925 mètres sous la surface des flots. Alors que les scaphandriers et les récupérations de trésors coulés se limitaient au fond littoral de l'océan, excédant rarement 200 mètres, l'exploit de Beebe et Barton reconfigurent le rapport à un espace plus profond, plus sombre, plus effrayant encore. Le récit de leur descente circule abondamment dans toutes les catégories de la presse française - nationale, locale, scientifique, enfantine, religieuse, scolaire - et contribue à réactiver un certain imaginaire de la verticalité, faisant du professeur Piccard, ayant atteint 16 000 mètres d'altitude à la même période, la déclinaison « aérienne » de Beebe. Conquête du « très haut », exploration du « très bas » ; cette analogie établie entre les deux hommes et leurs exploits atteste que dans la première moitié du XXe siècle, la perception de l'inaccessible a été résolument transformée.

CHAPITRE 5. Incarner le mystère des profondeurs : fin de carrière pour les monstres ?

« Les hommes ont vraiment besoin de
monstres marins dans leurs océans personnels. »

John Steinbeck, *Dans la mer de Cortez,* 1951[855]

Penser le fond de la mer, c'est penser les créatures qui l'habitent, le traversent, en jaillissent parfois. La projection imaginaire de monstres dans les limbes infernales que représentent les profondeurs sous-marines a largement précédé le dévoilement scientifique de la faune abyssale à la fin du XIXe siècle. L'invisible obsède ; le monstre devient sa manifestation « palpable[856] ». Pieuvres gigantesques, serpents de mer insaisissables, calmars géants, requins assoiffés de sang et autres créatures façonnent et alimentent l'image de l'« épouvantable fond[857] ». Du Léviathan décrit dans l'Ancien Testament aux mystérieuses carcasses échouées sur les plages au début du XXe siècle, le bestiaire infernal des profondeurs marines forme un panthéon cauchemardesque solidement enraciné dans l'imaginaire collectif. Le terme de « monstre marin » n'est pourtant pas simple à mobiliser ; sa définition a tellement fluctué selon les populations, les époques, et les régions, qu'il reste assez difficile de dire, aujourd'hui, ce qu'il signifie précisément[858]. Une chose semble à peu près sûre,

[855] STEINBECK John, *Dans la mer de Cortez*, trad. de Rosine Fitzgerald, Arles, Actes Sud, 1989. Le titre original est *The Log from the Sea of Cortez* (New York, The Viking Press, 1951).

[856] Au sujet de la dimension psychologique du monstre marin, voir SIMETI Francesco, « Les monstres du fond des mers », *Imaginaire & Inconscient*, n°13, 2004/1, p. 157-167. Notons que Simeti n'est pas historien, mais pédopsychiatre et psychothérapeute ; pour lui, le monstre marin serait une construction imaginaire enfantée de « processus fantasmatiques inconscients » (*ibid.*, p. 162). Cette grille d'analyse n'est évidemment pas centrale dans ce mémoire, qui est un travail d'historien et ne prétend pas pouvoir pénétrer les voies du psyché, mais il n'en reste pas moins un point de vue intéressant à mentionner.

[857] Alain Cabantous emploie l'expression très intéressante de « réserve tératologique » pour évoquer la signification culturelle de la mer et de la montagne, deux espaces à la fois fascinants et répulsifs, aux limites d'apparence infinie, et tous deux empreints d'une forte sacralité (CABANTOUS Alain et WALTER François (dir.), *Mer et montagne dans la culture européenne (XVIe-XIXe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 7). Mer et montagnes sont, jusqu'au XIXe siècle au moins, « des demeures maléfiques, isolats insolites et redoutables, lieux de la déréliction divine [...] » *(ibid*., p. 7), associés à une forme de chaos et donc à la notion de monstruosité. Nous allons y revenir. Voir aussi le chapitre 1 dans CORBIN Alain, *Le territoire du vide : l'Occident et le désir de rivage (1750-1840)* (Paris, Flammarion, 2010), dans lequel il revient sur la construction historique du monstre marin

[858] GEISTDOERFER Aliette et IVANOFF Jacques, « Des figures fabuleuses marines pour construire un monde et des êtres exceptionnels », dans GEISTDOERFER Aliette (dir.), IVANOFF Jacques et LEBLIC Isabelle, *Imagi-mer : créations fantastiques, créations mythiques* [actes du colloque « Imagi-mer » organisé par CETMA et le CNRS du 15-16 mai 1997 au Muséum d'Histoire Naturelle], Paris, CETMA, 2002, p. 9 ; CAZEILS Nelson, *Monstres marins*, Rennes, Editions Ouest-France, 1998, p. 4. Nelson Cazeils insiste sur la flexibilité de la notion de « monstruosité », en évoquant la transformation du regard porté sur certains animaux marins au fil du temps. Il cite l'exemple des dauphins, d'abord vénérés par les Grecs anciens puis haïs par les pêcheurs de sardines du XIXe siècle. Il en va de même pour le terrible poulpe, symbole de protection, de ruse, et de puissance dans l'Antiquité avant de devenir une tueuse épouvantable, une ennemie de l'homme au XIXe siècle (*ibid.,* p. 4. Voir aussi CHANGEUX Thomas, FAGET Daniel, et TRIBOT Anne-Sophie (dir.), *Merveilles aquatiques : l'art de représenter le vivant,* Paris, MkF éditions, 2024, p. 62. A partir du XVIe siècle, la réputation de la pieuvre se dégrade, notamment à cause de sa chaire, décrite comme dure, visqueuse, et indigeste, (*ibid*., p. 64)). De même,

néanmoins : le monstre marin, quelle que soit la définition qu'on lui donne, ne vit pas près de la surface des flots. Il y monte pour en jaillir et attaquer navires et voyageurs, mais c'est bien au fond de la mer qu'il vit, tapi dans l'obscurité[859]. Le monstre est lié au fond, il en tire une partie de sa monstruosité même ; c'est une idée que nous avons déjà évoquée et qui structure cette sous-partie. Parmi le panthéon monstrueux des fonds marins, deux figures semblent avoir durablement pénétré l'imaginaire collectif : le grand serpent de mer et le Kraken. Leur caractère insaisissable, invisible, leur a permis de se maintenir dans le paysage populaire à travers les siècles, cristallisant les débats quant à leur nature apocryphe ou non. Figures particulièrement vivaces au cours du XIXe siècle[860], le Kraken et le serpent de mer voient pourtant leur plausibilité reconfigurée par les progrès des sciences de la mer. Des doutes émergent ; ces êtres inconnus décrits par des marins, et que l'on nomme « monstres » ne seraient-ils pas des amplifications d'animaux bien réels, des visions altérées, déformées ? Chaque nouvelle apparition - et elles sont nombreuses - ravive les débats scientifiques comme publics et les brouille encore davantage. Malgré le scepticisme croissant, le Kraken et le serpent de mer ne cessent pas pour autant d'être des références culturelles, bien au contraire : les sources tendent à indiquer une pénétration inédite de ces deux monstres marins dans la production fictionnelle dès les dernières années du XIXe siècle, alors même que leur existence présumée, sur le plan strictement scientifique, est alors fortement remise en doute[861]. Des romans d'aventures, des contes, des récits de presse ou encore des histoires enfantines illustrées mobilisent la figure du gigantesque Kraken et du mystérieux serpent entre le début des années 1890 et la fin de l'entre-deux-guerres[862]. Certains de ces récits mettent d'ailleurs en scène la fabrication matérielle des deux monstres : planches, élastiques, toiles cirées ou ballons de baudruche sont assemblés par des enfants farceurs pour effrayer les adultes et tourner en dérision le bestiaire cauchemardesque du fond de la mer. Fabrication matérielle, déconstruction symbolique ? Nous allons y revenir dans la troisième sous-partie de ce chapitre. Jouant, de toute évidence, sur l'ambiguïté des deux créatures, il est clair que ces récits imaginaires répondent à

Nelson Cazeils explique qu'au Moyen-Âge et à la Renaissance, des animaux réels comme la tortue luth, le requin pèlerin ou la baleine étaient perçus, du fait de leurs dimensions, comme des monstres de la mer. Au XIXe siècle, cette vision a disparu, disqualifiée par les sciences naturelles ; les « monstres » restants sont bien ceux que l'on ne peut pas voir (*op.cit.*, p. 4). La monstruosité est construite ; elle peut aussi être défaite. C'est ce que nous allons essayer d'aborder au sein de ce chapitre.

[859] Aujourd'hui encore, l'idée que les fonds marins sont susceptibles d'abriter des créatures inconnues - et peut-être gigantesques - est loin d'avoir disparu. Notre méconnaissance des abysses et de leurs habitants est encore trop grande pour pouvoir disqualifier de telles suppositions. Seulement, par rapport au XIXe et au début du XXe siècle, notre rapport à la notion de « monstre » a changé.

[860] CAZEILS Nelson, *op.cit.,* p. 5.

[861] Ce « transfert » vers la fiction n'est pas un hasard ; en voie de disqualification sur le plan zoologique, relégués au rang de fables ou d'illusions d'optique, le Kraken et le serpent de mer trouvent un second souffle à travers les récits imaginaires qui, affranchis des obligations de l'exactitude scientifique, mobilisent et déploient leurs monstrueuses figures pour servir le suspens de leurs aventures en mer, et sous la mer. La fiction « récupère » les chimères évanouies et assure leur existence culturelle et populaire. Ce constat tout à fait intéressant a été évoqué, entre autres, par Loïc Péton ; les chapitres 8 et 9 de ce mémoire seront l'occasion d'en reparler.

[862] Nelson Cazeils parle même d'une « omniprésence » du bestiaire monstrueux de la mer dans la production fictionnelle à partir du XIXe siècle ; présent dans les romans, puis au cinéma, où leur caractère légendaire est volontairement admis et mobilisé comme tel, les monstres marins deviennent des repères culturels pour penser l'océan, ses profondeurs, et le rapport des hommes à cet espace.

une actualité régulièrement ponctuée des mentions de leurs apparitions ; c'est bien à travers les mailles étroitement serrées de cet entremêlement constant entre mythes et réalité que le monstrueux bestiaire des profondeurs perdure et perpétue l'image d'un fond opaque, grouillant, dangereux. En dehors des récits de fiction, d'autres sources complètent cette sous-partie. Les différents types de presse - nationale, locale, religieuse, scolaire, ainsi que la presse scientifique et de vulgarisation scientifique - sont absolument centraux pour comprendre la réception des témoignages affirmant avoir aperçu le Kraken et le grand serpent de mer. Les mentions successives - pour ne pas dire chroniques - de ces apparitions engendrent aussi l'élaboration d'articles plus généraux, retraçant les historiques respectifs des deux monstres. Ces « articles-bilans » se terminent souvent par l'avis personnel de l'auteur ; traduisant tour à tour une profonde incrédulité, une opinion prudente ou la ferme croyance en l'existence des monstres, ces articles sont particulièrement révélateurs et précieux pour notre étude. A travers eux transparaît, plus ou moins explicitée, l'image d'un fond de mer incertain, au sens premier du terme. La fin du XIXe siècle et le début du XXe sont aussi parcourus de manuels d'océanographie vulgarisée et, plus généralement, d'ouvrages grand public consacrés à la mer ; rares sont les auteurs qui ne consacrent pas au moins un paragraphe aux cas du Kraken et du serpent de mer. Les deux monstres trouvent aussi une place dans les imprimés destinés à la jeunesse. Parmi les archives du Muséum d'Histoire naturelle se trouve enfin un dossier particulièrement intéressant, éclairant le cas du serpent de mer dans l'entre-deux-guerres. Il se compose de documents divers - articles, notes manuscrites, communications scientifiques et rapports de marins - et a l'avantage d'inclure plusieurs coupures de presse sur le célébrissime cas du monstre du Loch Ness, au début de l'année 1934. Bien qu'il s'agisse là d'un cadre lacustre, et non marin, cet événement a sa place au sein de cette sous-partie dans la mesure où il semble avoir stimulé, dans les mois puis les années qui suivirent, une surreprésentation de la figure du serpent de mer dans les récits fictionnels, notamment enfantins[863]. Comme dans chaque chapitre, des sources iconographiques appuient également la démonstration.

Le but de cette sous-partie n'est certainement pas de déterminer si, oui ou non, le Kraken et le grand serpent de mer existent réellement - une telle entreprise serait, il me semble, une gageure - mais plutôt de comprendre comment la pérennité de ces créatures a été possible, et a entretenu la représentation d'un fond de mer insaisissable, espace de tous les « possibles » zoologiques[864].

---

[863] Il est d'ailleurs intéressant de constater la confusion qui en résulte : dans de nombreuses sources, l'énigmatique *Nessie* fusionne avec la figure plus ancienne du serpent de mer, pour ne former plus qu'une seule créature, comme un serpent de mer générique, connu de tous mais aux contours toujours imprécis, indéfinis. C'est en raison de ces liens que j'ai souhaité faire apparaître l'épisode du Loch Ness au sein de cette sous-partie.

[864] Il me semble important de préciser que cette sous-partie n'avance pas réellement d'idée ni de thèse nouvelle ; ce sont les sources sur lesquelles elle se fonde qui sont originales. Elles sont mobilisées ici pour appuyer, et peut-être éclairer, un constat plus général et déjà formulé : à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, la crédibilité du bestiaire monstrueux des profondeurs - incarné ici par le Kraken et le serpent de mer - évolue pour devenir plus friable, déconsidérée. Mais parallèlement à l'émergence de ces doutes, certaines voix, dont plusieurs scientifiques, s'élèvent en faveur des monstres marins, assurant de leur véracité et complexifiant encore davantage des débats déjà clivants. C'est ce prolongement, cette pérennité de la présence du Kraken et du serpent de mer dans la sphère publique que cette sous-partie entend mettre en évidence ; en

A. L'inextricable affaire du Grand Serpent de mer

« Taisez-vous, Béhémot, je suis Léviathan,
Comme un enfant mutin je fouette l'Océan
Du revers de ma large queue.
Mes vieux os sont plus durs que des barres d'airain,
Aussi Dieu m'a fait roi de l'univers marin,
Seigneur de l'immensité bleue ».

Théophile Gautier, « Qui sera roi ? », *Poésies complètes*, 1881[865].

Objet d'observations et de commentaires innombrables, le grand serpent de mer est probablement le plus « aperçu » de tous les monstres marins[866]. Sa généalogie, trop longue pour être retracée en détails ici, connaît de multiples matrices, dont l'une des premières semble être la Bible et la figure apocalyptique du Léviathan[867], qui « fait bouillir le fond de la mer comme une chaudière » selon le livre de Job[868]. Le serpent de mer poursuit ensuite son existence à travers les siècles, de l'Antiquité[869] aux portulans du bas Moyen-Âge, puis dans les récits et sur les cartes de la période moderne, comme la célèbre *Carta Marina* du suédois Olaus Magnus, archevêque d'Uppsala, parue vers 1539[870]. A la

définitive, ces débats ont pour effet de perpétuer une certaine perception du fond de la mer, et c'est à ce titre qu'ils nous intéressent ici.

[865] GAUTIER Théophile, « Qui sera roi ? » dans GAUTIER Théophile, *Poésies complètes* (tome 1), Paris, G.Charpentier, 1881-1882, p. 322-323. Le poète fait du Léviathan une force surpuissante, quasi divine, devenant l'incarnation de l'espace de mort qu'est la mer pour l'homme : « Le frisson de mon dos fait trembler l'Océan / Ma respiration soulève l'ouragan / Et se condense en noirs nuages ; / Le souffle impétueux de mes larges naseaux / Fait, comme un tourbillon, couler bas les vaisseaux / Avec les pâles équipages. » *(ibid*., p. 321)

[866] CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 33.

[867] Si le Léviathan biblique joue un rôle prépondérant dans la construction occidentale de la figure du serpent de mer, citons aussi la mythologie nordique, qui nomme le monstre *Jörmungandr* et lui attribue le pouvoir de maintenir l'équilibre des océans en saisissant sa queue entre ses crocs. Les raz-de-marées surviennent lorsqu'il est contrarié… (d'après COUTANSAIS Cyrille, *Les hommes et la mer*, Paris, CNRS Éditions, 2017, p. 138). Pour Joseph Nigg, l'origine du serpent de mer serait encore plus ancienne, remontant jusqu'à la cosmogonie babylonienne, lorsque Tiamat, déesse-mère de l'eau salée, se changea en serpent pour venger son époux, tué par leur fils Ea (NIGG Joseph, *Sea Monsters*, Chicago, The University of Chicago Press, 2013, p. 18. Fernand Fleuret évoque lui aussi ce mythe de Tiamat (dans FLEURET Fernand, *Serpent-de-mer et Cie*, Paris, Mercure de France, 1936, p. 293).

[868] Jb 41:22. Le Léviathan est également mentionné dans les psaumes (Ps 104, 25-26 ; 74, 14) ainsi que dans le livre d'Isaïe (Is 27:1.), où il est décrit comme « le monstre qui est dans la mer ». Une citation du prophète Amos atteste également de l'association entre le serpent et le fond de la mer : « s'ils [*les pécheurs*] voulaient se dérober à ma vue ou dans le fond de la mer, j'y enverrais le serpent, qui les mordra » écrit-il (Am 9:3)

[869] Tite-Livre écrit, au Ier siècle avant J.-C. : « Les soldats qui allaient à l'eau furent assaillis par un serpent d'une prodigieuse grandeur, dont l'aspect les remplit d'épouvante. Le monstre, malgré tous leurs efforts, en engloutit plusieurs dans l'abîme de son énorme gosier [...] » (Tite-Live, Supplément au XVIIIe livre de l*'Histoire romaine,* chapitres XV et XVI, Paris, Les Belles Lettres, 1995. Cité par FLEURET Fernand, *op.cit*., p. 293).

[870] Dans *Sea Monsters*, Joseph Nigg propose une analyse extrêmement détaillée et minutieuse de la *Carta Marina* de l'archevêque d'Uppsala (voir NIGG Joseph, *op.cit.*). Précisons aussi que cette carte en inspira d'autres, comme celle dressée par le savant allemand Sebastian Münster, intitulée *Monstra Marina & Terrestria,* parue en 1544, soit cinq ans après la *Carta Marina*. (NIGG Joseph, *op.cit.*, p. 154). De toute évidence, la figure

même période, le serpent de mer fait une terrifiante apparition dans *Les travaux de Persille et Sigismonde*, de Miguel de Cervantès[871]. Au XVIIIe siècle, il pénètre dans les débats naturalistes et devient, pour la première fois, un objet d'étude scientifique. Il continue de susciter des témoignages convaincus, à défaut d'être convaincants, comme ceux du missionnaire danois Hans Egede ou de l'évêque - encore un ! - suédois Erik Pontoppidan dans les années 1750[872]. Devenu un problème scientifiquement posé, en attente de preuves tangibles susceptibles d'attester de sa réalité, l'improbable animal fait son chemin jusqu'aux années 1800 et la période qui nous intéresse, et pour cause : le XIXe siècle, plus qu'aucun autre, est parcouru d'innombrables récits de marins et de capitaines de navires affirmant avoir observé le « grand serpent de mer », ou en tous cas une créature serpentiforme d'une longueur anormalement grande, surgissant des flots pendant quelques courts instants avant de disparaître à nouveau sous les vagues[873]. Si certaines de ces histoires résultent d'une honnête confusion, comme le « serpent de mer » trouvé en 1817 sur une place du Cap Ann, dans le Massachusetts, et qui était en réalité une grosse couleuvre malade[874], d'autres sont des canulars plus ou moins réussis, comme l'*Hydrarchos sillimanii* du Docteur Koch, un immense squelette serpentiforme monté de toutes pièces à partir de fossiles de cétacés, et présenté à New York en 1845[875], ou encore le serpent de mer inventé à la même période par un journaliste du *Charivari* pour concurrencer le *Constitutionnel*[876]. Entremêlés à ces diverses farces et erreurs, qui n'aident pas à comprendre les

monstrueuse du serpent de mer navigue de cartographe en cartographe, d'ouvrage en ouvrage et perdure à travers le temps.

[871] GRISON Benoît, *Du yéti au calmar géant*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2022, p. 85-86.

[872] DALL'AGLIO Louis et LE LAY Yves-François, « Le serpent de mer : une métaphore géographique pour penser l'atermoiement des projets d'aménagement », *Géographie et cultures* [en ligne], n°123, 2024.

[873] *Ibid*., p. 6.

[874] HEUVELMANS Bernard, *Le grand serpent-de-mer : le problème zoologique et sa solution*, Paris, Plon, 1965, p.18-19. Si le propos de Bernard Heuvelmans nécessite de le considérer avec une certaine prudence, son récapitulatif des apparitions successives du serpent de mer au XIXe siècle s'avère particulièrement précis et précieux ; nous nous appuierons donc sur ses travaux à plusieurs reprises au sein de cette sous-partie. W.Jeffrey Bolster, dans *The Mortal Sea*, mentionne également une créature inconnue observée par les pêcheurs du port de Gloucester (Massachusetts), au même moment, en août 1817 (BOLSTER W.Jeffrey, *The Mortal Sea. Fishing the Atlantic in the age of sail*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2012, p. 89). D'après l'un des témoins, le serpent mesurait une trentaine de mètres de long, avec une tête « aussi large que la tête d'un cheval » (*ibid*., p. 89). L'affaire eut un retentissement considérable, dépassant largement les limites du port ; dès la fin de l'été, un journal de Boston titre : « Un monstrueux serpent de mer : le plus grand jamais aperçu en Amérique » (*A Monstrous Sea Serpent : the largest ever seen in America*) (*ibid*., p. 89). Tandis que les pêcheurs de Gloucester s'organisent pour capturer la bête, la Société Linnéenne de Nouvelle-Angleterre tente de la décrire et de l'identifier formellement, consciente qu'une telle découverte zoologique - si elle s'avérait réelle - susciterait à coup sûr l'intérêt des naturalistes européens… *(ibid.*, p.89). Pour le chapitre entier consacré au serpent de mer, voir BOLSTER W.Jeffrey, *op.cit*., p. 87-120.

[875] *Ibid*., p. 24 et CAZEILS Nelson, *op.cit.*, p. 39. Homme de spectacle, Albert Koch ne possédait en réalité aucun diplôme de docteur ; arrivé aux Etats-Unis en 1835, il se mit en quête d'os fossilisés, dans le but de les assembler et de faire croire au public qu'il avait déterré quelque animal archaïque extraordinaire. Avant le serpent de mer de 1845, Koch avait déjà fabriqué un gigantesque squelette de « Missourium », qu'il présentait comme un Mastodonte, parent du mammouth. Exposé à Saint-Louis, d'où son nom de « Missourium », l'étrange squelette attira les foules, au grand plaisir de Koch. Il mourut en 1867.

[876] HEUVELMANS Bernard, *op.cit*.., p. 24. Voir à ce sujet BUARD Jean-Luc, « Le « serpent de mer du Constitutionnel », « cet admirable et immortel canard ». Examen d'un running gag médiatique », *Dalhousie French Studies* [en ligne], n°118, 2021, p. 71-91. Cinq ans après le canular du Constitutionnel, l'idée du faux serpent de mer fut reprise par des journalistes irlandais (HEUVELMANS Bernard, *op.cit.,* p. 24). Le serpent de mer a encore de beaux jours devant lui…

choses, se trouvent enfin les nombreuses observations - celles que nous pourrions qualifier de « sérieuses », au moins du point de vue de l'intention des observateurs - faites en mer et rapportées par l'équipage des navires. Sans entrer dans trop de détails, citons ces apparitions successives qui furent vitales à l'entretien du mythe : il y a celles rapportées par le navire britannique *Daedalus* en 1848[877], puis par le *Princess* en 1856[878], l'*Imogen* en 1858, le *Leda* en 1872[879] et le *Pauline* en 1875[880]. Le grand serpent de mer apparaît ensuite aux hommes du *Sacramento*, en 1877[881], avant de faire coup double deux ans plus tard, lorsque le *Philomel* et le *City of Baltimore* affirment l'avoir vu[882]. En 1881, c'est au tour du navire *Don* de l'observer, suivi du *Kätie* l'année suivante[883]. En 1891, c'est l'émoi à Pablo Beach, en Floride : un serpent de mer serait apparu sur le sable, terrorisant les baigneurs[884] ! Malgré cette série d'apparitions, qui ravit les colonnes de presse, la deuxième moitié du XIXe siècle n'en voit pas moins émerger des doutes quant à l'existence du serpent de mer. Dans *Les Monstres marins*, publié en 1870, le géologue et naturaliste Armand Landrin reste prudent, reconnaissant « en toute humilité[885] » que « de ce qu'on ne l'ait pas vu récemment, de ce qu'il n'en existe aucun débris dans nos musées, on n'a pas le droit de conclure que le serpent de mer est complétement une oeuvre d'imagination[886] ». Il serait plutôt une oeuvre d'exagération, car « il est probable que la peur, qui grossit les objets, que le désir de briller, qui engage à les dénaturer, auront porté les narrateurs à grandir considérablement les dimensions du serpent[887] ». Cette hypothèse d'une amplification, qui rendrait « monstre » un être bien réel, fonde la décrédibilisation progressive du serpent de mer dans les décennies qui suivent. Deux ans plus tard, en 1872, J.Vital publie *Les merveilles de la mer,* dans lequel Monsieur Dumont affirme, catégorique, qu'il faut « mettre le poulpe colossal au même rang que le fameux serpent de mer dont les journaux trop crédules signalaient de temps en temps l'effrayante apparition[888] ». Il assure que, désormais, grâce à « l'instruction solide et les habitudes d'observateurs[889] » des marins, de telles apparitions sont appelées à disparaître. En 1875, le *Grand*

---

[877] GRISON Benoît, *op.cit*., p. 91. Les faits se déroulèrent non loin de l'île de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique Sud ; l'équipage affirma avoir vu émerger à la surface « un animal serpentiforme sombre, d'au moins une vingtaine de mètres, au ventre blanchâtre » et apparemment doté d'une nageoire dorsale *(ibid*., p. 91). L'affaire fit grand bruit, en particulier dans la presse anglo-saxonne.
[878] CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 41.
[879] *Ibid*., p. 23 ; 26.
[880] LAUBIER Lucien, *Ténèbres océanes*, *op.cit*., p. 19.
[881] HEUVELMANS Bernard, *op.cit.*, p. 26.
[882] *Ibid*., p.27 et CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 41.
[883] HEUVELMANS Bernard, *op.cit.*, p. 25 et 27.
[884] *Ibid*., p. 19.
[885] LANDRIN Armand, *Les Monstres marins*, Paris, Hachette, 1870, p. 123.
[886] *Ibid.*, p. 123-124. Deux ans plus tôt, Frédéric Zurcher et Élie Margollé avaient eux aussi porté un avis mitigé sur la question ; la concordance des différents témoignages, dont certains éléments se recoupent, les poussaient à croire qu'il y avait dans ces récits un fond de vérité : « Un tel concours », écrivent-ils alors, « quelle que soit la part faite à l'exagération, doit suffire pour faire reconnaître des faits réels, quoique fort extraordinaires, c'est-à-dire l'existence d'animaux monstrueux habitant les profondeurs de l'Océan [...] » (MARGOLLE Elie et ZURCHER Frédéric, *Le Monde sous-marin,* Paris, Hetzel, 1868, p. 133).
[887] *Ibid*., p. 124.
[888] VITAL J., *Les Merveilles de la mer,* Rouen, Mégard, 1872, p. 144-145.
[889] *Ibid*., p. 144.

Larousse du XIXe siècle nie, plus fermement qu'Armand Landrin, la véracité du serpent de mer, rappelant à ses lecteurs que « l'existence de cet épouvantable monstre n'a jamais été scientifiquement démontrée[890] ». Deux ans plus tard, l'équipage de l'*Osborne*, naviguant au sud de la Sicile, rapporte l'apparition d'une créature non-identifiée, présentant une tête de tortue et de longues nageoires[891]… A la même période, le serpent de mer fait une effroyable apparition dans *Les merveilles et mystères de l'océan*, un roman de François Teissier[892]. Montés à bord du sous-marin *Navigator,* le docteur Thiercelin, l'ingénieur Waterproof, et sir Harryson effectuent un extraordinaire voyage sous les flots, à l'instar des héros de Jules Verne une quinzaine d'années plus tôt. Alors qu'ils naviguent au fond de l'Atlantique, ils découvrent soudain « une tête hideuse à voir [...] oblongue et large d'un pied environ. Des yeux d'un rouge vif ressortaient sur une peau grisâtre tachetée de jaune et de noir[893] ». La créature ne ressemble en rien à celles ramenées deux ans plus tôt par le *Travailleur* et le *Talisman*… Et pour cause : « Une tête de serpent ! s'écria le commandant, un serpent ! Et il recula, épouvanté ». C'est bien le fameux serpent de mer - « c'en était un, assurément » renchérit le narrateur - qui vient d'apparaître aux voyageurs, collé aux hublots du *Navigator*. « Ce monstre marin », rapporte sir Waterproof, « n'avait pas moins de trente-six pieds de longueur », soit une dizaine de mètres. L'enracinement culturel du monstre semble s'intensifier ; en 1893, il a même droit à sa première « biographie » officielle, par le zoologiste néerlandais Cornelis Oudemans[894]. Exhaustif, l'ouvrage ne recense pas moins de cent-quatre-vingt-deux observations - fiables, d'après l'auteur - du fameux serpent depuis le XVIe siècle[895].

Quatre ans plus tard, un événement singulier se déroule dans la baie d'Along, qui va profondément influencer la perception du monstre et de sa crédibilité[896] : le lieutenant Lagrésille, commandant à bord de l'*Avalanche*, naviguant au large de Haiphong, croit voir non pas un, mais deux serpents de mer, « de forme bizarre et de grande dimension[897] », ondulant sous la surface de l'eau. Il les croise à nouveau, à deux reprises, les 15 et 26 février 1898, et complète sa première description : les deux serpents présentent une tête ovoïde, une épine dorsale hérissée de pics, et une couleur sombre, entre

---

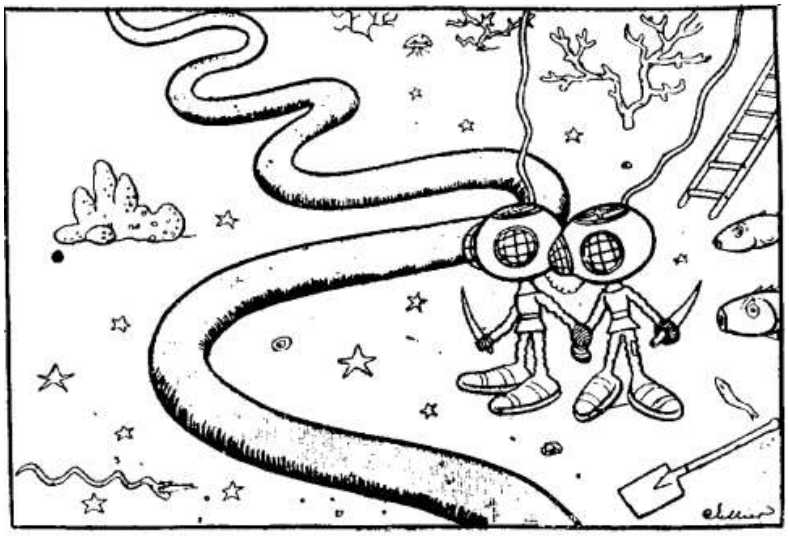
[890] Cité dans CAZEILS Nelson, *op.cit.*, p. 32-33.
[891] GRISON Benoît, *op.cit.*, p. 92.
[892] TEISSIER François, *Les merveilles et mystères de l'océan* (ou *Voyage sous-marin de Southampton au Cap Horn*), Limoges, E.Ardant, 1886.
[893] *Ibid.*, p. 130. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.
[894] OUDEMANS Anthonie Cornelis, *The Great Sea Serpent. An historical and critical Treatise*, Londres, Luzac & Co., 1892. Oudemans identifie zoologiquement le serpent de mer comme étant un mammifère marin jusqu'alors inconnu, une espèce de phoque exceptionnellement grand, et doté d'un long cou. Baptisée *Megophias Megophias* par le savant, c'est sous ce nom que la créature pénètre les débats scientifiques dans les décennies qui suivent. (*Ibid*., p. 31 ; p. 46). Benoît Grison précise également que l'ouvrage d'Oudemans, malgré les critiques dont il fit rapidement l'objet, constitue « la première tentative d'analyse approfondie de la question du serpent de mer » (*op.cit.*, p. 93).
[895] *Ibid*., p. 46.
[896] Rappelons que l'Indochine est, à cette époque, un territoire de l'Empire colonial français.
[897] Cité dans CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 42.

gris et noir[898]. Leur longueur est estimée à une vingtaine de mètres, et, fait nouveau, les deux créatures semblent souffler bruyamment dans l'eau[899]. Lagrésille ordonne de sortir les canons-revolvers, et le navire fait feu en direction de l'un des deux serpents… Touché par deux projectiles, l'animal disparaît au fond de l'eau[900]. Ces événements, corroborés aussi par l'ouvrage d'Oudemans, constituent un appui non négligeable pour les partisans du serpent de mer. Une description est rédigée et distribuée en Indochine, à destination des marins surtout, répertoriant les caractéristiques physiques de la créature et la procédure à suivre en cas d'identification. Il est vrai que la capture de la bête mettrait fin à la controverse… L'épisode de l'*Avalanche* connaît un écho indéniable dans la presse métropolitaine de l'époque. Les débats repartent de plus belle. « Voilà qu'il revient encore sur l'eau, le fameux serpent de mer[901] » ironise un journaliste du *Matin* en juillet 1897, quelques jours seulement après le témoignage du lieutenant Lagrésille, « Qu'on aille contester, après cela, l'indestructibilité des légendes ! ». Même verdict dans un numéro du *Temps* paru quatre mois plus tard ; l'auteur raille l'intérêt nouvellement porté par certains scientifiques au serpent de mer, écrivant que « les naturalistes justifient, en vérité, les conceptions les plus imaginatives des poètes[902]! ». Plus conciliant, pour ne pas dire prudent, le *Petit Parisien* fait paraître, un mois après le *Temps*, un article intitulé « Le fond des mers ». L'auteur souligne que « de récentes catastrophes ont rappelé l'attention sur les monstres que renferme le fond des eaux[903] ». L'auteur range le serpent de mer parmi cette « faune que l'on connaît mal encore[904] », c'est-à-dire celle des grandes profondeurs océaniques[905]. Constatant un relâchement général de l'opinion publique que le serpent de mer « fait sourire[906] » désormais, il rappelle à ses lecteurs qu'il « est pourtant vrai qu'il y a des serpents de mer. Ce n'est plus pour le savant un animal apocryphe ». « La réalité sous-marine », conclut-il, « continuera à nous dérober ses plus impénétrables énigmes ». A l'aube du XXe siècle, il semblerait que le serpent de mer ait décidément le « vent en poupe »… Ses apparitions continuent de se succéder à un rythme soutenu, voire étonnamment régulier, en même temps que sa consistance culturelle s'affermit. En 1900, le navire *Nemesis* affirme l'avoir aperçu. La même année, le Jardin d'Acclimatation inaugure son propre serpent de mer, un « train

[898] GRISON Benoît, *op.cit*., p. 94.
[899] *Ibid.*, p. 94 ; CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 42.
[900] *Ibid*., p. 42. Dans les années qui suivirent, d'autres marins naviguant en baie d'Along affirmèrent avoir vu deux masses grisâtres aux formes étranges ; Nelson Cazeils cite l'exemple du lieutenant Péron, à bord du *Châteaurenault* en février 1904 (*ibid.*, p. 43). Ces réapparitions successives contribuent, de toute évidence, à perpétuer la légende du serpent de mer.
[901] *Le Matin*, « Petites Nouvelles », n°4901 de la 14e année, le 30 juillet 1897, p. 3. Cette référence vaut aussi pour la citation suivante.
[902] *Le Temps*, « Causerie scientifique », par Max de Nansouty, n°13 326, le 27 novembre 1897, p. 3.
[903] *Le Petit Parisien*, « Le fond des mers », par Jean Frollo, n°7724 de la 22e année, le 20 décembre 1897, p. 1.
[904] *Ibid.*, p. 1.
[905] Il est très intéressant de constater comme l'auteur mélange deux « mondes » zoologiques différents pour n'en former qu'un : le premier est celui de la faune abyssale réelle, alors draguée, décrite et classée depuis une vingtaine d'années par les campagnes océanographiques britanniques, françaises, et monégasques, tandis que l'autre est une faune hypothétique, dont toute la réalité reste à prouver. En accordant au serpent de mer le statut d'« espèce abyssale à découvrir », au même titre qu'un poisson ou qu'un crustacé, l'auteur ne pouvait pas mieux servir l'image d'un fond de mer opaque et méconnu, susceptible d'abriter en son sein les créatures les plus improbables.
[906] *Ibid*., p. 1. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

électrique à boggies » long de trente mètres - un modèle fidèle ! - et qui ravit les jeunes visiteurs[907]. De manière générale, les enfants constituent un public de choix dans la popularisation de la figure du serpent de mer, dans les premières années du XXe siècle. Citons quelques exemples intéressants. En 1901, quatre ans avant sa mort, Jules Verne fait paraître l'un de ses derniers romans : *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*[908]. Tonnelier sur le baleinier *Saint-Enoch*, naviguant en plein Pacifique, Cabidoulin croit dur comme fer à l'existence d'un gigantesque serpent tapi dans les profondeurs de la mer. Raillé par les membres d'équipage, Cabidoulin défend son raisonnement : « Puisque la mer renferme d'extraordinaires végétaux, des algues longues de huit cents à mille pieds, pourquoi ne recèlerait-elle pas des monstres de prodigieuses dimensions, organisés pour vivre dans ces profondeurs qu'ils n'abandonneraient qu'à de rares intervalles[909] ? ». Alors que le *Saint-Enoch* approche de la péninsule Antarctique, les marins constatent avec étonnement l'absence des baleines. La réponse s'offre bientôt à leurs yeux : « Le monstre - si c'était un monstre, - le serpent, - si c'était un serpent, - ondulait à la surface des eaux, près de trois milles au vent du *Saint-Enoch*. Sa tête énorme - si c'était une tête - paraissait pourvue d'une épaisse crinière, telle que les légendes norvégiennes ou autres l'ont toujours donnée aux krakens, aux calmars et aux divers spécimens de la tératologie marine [...] En ce moment, il n'y eut qu'un cri dans tout équipage : "Le serpent de mer… le serpent de mer[910] !" ». Le monstre n'était en réalité qu'un amas d'algues dérivant à la surface ; dans la presse de faits divers comme dans les récits fictionnels, cette illusion est fréquente[911]. Elle n'empêche pourtant pas Jean-Marie Cabidoulin de persister dans sa croyance… Lorsqu'elle ne s'articule pas autour d'un élément naturel, un amas d'algues ou un tas de branches, la confusion peut impliquer un objet plus moderne : le câble télégraphique sous-marin. Cette forme de raillerie apparaît à plusieurs reprises dans les journaux humoristiques et les récits enfantins, dès les premières années du XXe siècle. A chaque fois, la méprise finit par être révélée, moquant la crédulité de certains observateurs qui croient voir ce qui n'est pas. Un dessin du *Pêle-Mêle*, paru en janvier 1904, en offre un exemple comique **(Fig.38)**.

[907] GRISON Benoît, *op.cit.*, p. 85.
[908] VERNE Jules, *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*, Paris, Hetzel, 1901.
[909] *Ibid.*, p. 85.
[910] *Ibid.,* p. 154-155.
[911] Citons par exemple le cas du voilier britannique *Péking*, dont l'équipage crut apercevoir, en 1848, un immense serpent de mer qui n'était en réalité qu'une algue démesurément longue - plus de cent pieds, c'est-à-dire trente mètres - et large de 1,20 mètres (d'après CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 40-41 et 48). Cet événement n'est ni le premier ni le dernier de son genre ; des mentions analogues parcourent le XIXe siècle, et sont parfois récupérées par des auteurs, comme Arthur Mangin, désireux de prouver définitivement la non-existence du « Grand serpent de mer » (*ibid*., p. 41).



LE SCAPHANDRIER NOVICE

LE JEUNE SCAPHANDRIER. — Au secours ! Voici le grand serpent de mer !
LE VIEUX SCAPHANDRIER. — C'est le câble transatlantique.



Fig.38 et 39 : Dans la première moitié du XXe siècle, récits enfantins et presse humoristique tournent en dérision le mystérieux serpent de mer en le confondant avec un câble télégraphique sous-marin. A gauche, un dessin du *Pêle-Mêle*[912] paru en 1904 met en scène la confusion d'un scaphandrier, tandis qu'à droite, les habitants du fond de la mer découvrent, stupéfaits, une forme oblongue et inconnue, échouée sur le lit sableux de l'Océan. « Voilà donc ce fameux monstre[913] ! » s'exclament-ils en chœur. Le célèbre serpent de mer, assurément…

Citons un autre exemple avec *Le grand serpent de mer,* du célèbre conteur danois Hans Christian Andersen, paru en français en 1936[914]. Les habitants du fond de la mer sont dans tous leurs états : quelque chose de « très long et très lourd[915] » vient de s'écraser parmi eux, sur le lit de l'Océan ! Quel est ce monstre inconnu, d'où vient-il ? (**Fig.39**). « Pour moi » déclare le requin qui connaît bien la surface et incarne une certaine idée de la certitude, « je suis persuadé que c'est le fameux serpent de mer, dont les hommes parlent tant et dont ils ont si peur. Jadis, je ne croyais pas à son existence, mais aujourd'hui que je l'ai vu de mes propres yeux, je sais bien que ce n'est pas un conte[916]! ». Un petit poisson, plus courageux que ses congénères, décide de s'aventurer au fond de l'eau pour examiner de plus près l'étrange serpent, avant qu'un vieux phoque, sage et révéré, mette finalement un terme au mystère : la chose n'est autre qu'une « stupide invention des hommes [...] une corde colossale[917] » de

---

912 *Pêle-mêle*, « Le scaphandrier novice », n°2 de la 10e année, le 10 janvier 1904, p. 10. N'oublions pas qu'un an plus tôt, Emile Racovitza assurait les membres de la Société zoologique de l'authenticité du serpent de mer…
913 *Ibid*., p. 24.
914 Précisons que le célèbre conteur danois est mort en 1875 ; la parution originale du *Grand Serpent de mer* date de 1872. Une première traduction française paraît en 1924 chez Garnier-Frères, puis en 1936 chez Delagrave, accompagné d'illustrations par René Graffey. C'est sur cette dernière édition que nous nous appuyons ici. Je ne saurais toutefois expliquer cet important décalage entre la parution originale et sa traduction en français…
915 ANDERSEN Hans Christian, *Le grand serpent de mer*, Paris, Delagrave, 1936, p. 6.
916 *Ibid*., p. 13.
917 *Ibid*., p. 32.

pêche, conçue pour pénétrer dans les profondeurs de l'Océan. Ses habitants auraient-ils été dupés par la ruse des hommes ? Le petit poisson n'en démord pourtant pas ; « on ne m'ôtera jamais l'idée que c'est bien là le fameux, le mystérieux grand serpent de mer[918] ! ».

Dans d'autres récits d'aventures sous-marines, à la Belle Epoque, le monstre est bel et bien le monstre. Les jeunes lecteurs des *Belles Images* découvrent l'« Extraordinaire voyage sous-marin du naturaliste Risquetout ». Curieux d'aller voir ce qui se passe au fond de l'océan, le savant construit une bouteille en verre aux vitres très épaisses, dotée d'un réservoir d'air comprimé et de phares électriques. Soudain, alors qu'il s'enfonce sous les flots, « un énorme serpent de mer aux aguets[919] » jaillit et « enlace la demeure du naturaliste dans ses monstrueux anneaux[920] » **(Fig.40)**. A l'effet de surprise s'ajoute l'aspect particulièrement repoussant de la bête, tellement hideuse que « Risquetout [...] resta un instant suffoqué par l'horreur de cette vision[921] ». Le serpent de mer fait une nouvelle apparition l'année suivante, toujours dans les *Belles Images* : Fucus, Cachalot, Liane et Arthur, embarqués à bord de l'*Amphitrite* pour explorer le Pôle Nord, se retrouvent prisonniers d'un bloc de glace à la dérive lorsque « tout à coup surgit, à leur grande épouvante, un monstre effroyable, le fameux serpent de mer, dont on avait jusqu'alors nié l'existence[922] ». Ce n'est pas la première fois que la fiction offre une réponse au mystère… Le serpent de mer a pris les voyageurs pour cible : « il dardait sur eux un œil terrible et leur envoyait deux jets d'eau bouillante et fétide[923] » (**Fig.41**). Heureusement pour les quatre compagnons, l'animal n'est pas habitué aux troubles de la surface : « le ciel, s'étant assombri, fut sillonné d'éclairs qui effrayèrent le monstre. Celui-ci piqua une tête dans les insondables profondeurs ». L'année suivante, c'est au tour du jeune Jean-la-Frousse de rencontrer le serpent de mer, dans le *Jeudi de la Jeunesse* (**Fig.42**) : alors qu'il se promène au fond de l'eau, à travers les grottes de coraux et les forêts en fleur, Jean voit soudain « se dresser devant lui un monstre fabuleux ». Son aspect est épouvantable ; il présente « une gueule effrayante, soufflant du feu, avec un terrible bruit d'anneaux et d'écailles ». Jean n'est qu'un enfant, mais il reconnaît sans peine le monstre qui le menace : « C'était le fameux serpent de mer, décrit souvent par les marins ». Après avoir gobé Saute-en-L'air, le chien, la bête aspire le pauvre Jean avant que la fée des Émeraudes n'intervienne et ne sauve la vie des deux compagnons.

---

[918] *Ibid*., p. 32.
[919] *Les Belles Images*, « Extraordinaire voyage sous-marin du naturaliste Risquetout », par E.Guénin, n°87 de la 2e année, le 14 décembre 1905, p. 6.
[920] *Ibid*., p. 6.
[921] *Ibid*., p. 6.
[922] *Les Belles Images*, « Au fond de la mer », par G. RI, n°120 de la 3e année, le 2 août 1906, p. 1.
[923] *Ibid.*, p. 1-2. Cette référence vaut aussi pour les quatre citations qui suivent.

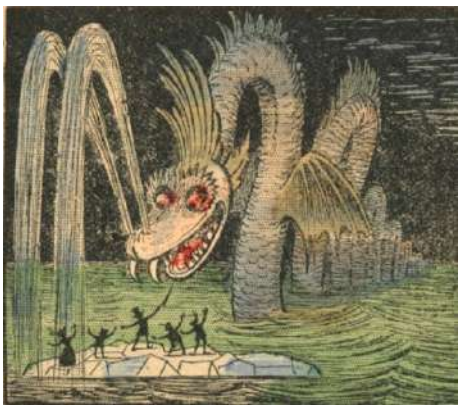




Fig.40, 41, 42 : Dans la première moitié du XXe siècle, la presse enfantine ménage une place à la monstrueuse apparition du serpent de mer. *Les Belles Images* en offre deux exemples, en 1905 et 1906 : à gauche, le serpent enserre de son corps gigantesque la bouteille sous-marine du professeur Risquetout[924], tandis qu'au centre, un an plus tard, il jaillit brusquement des profondes eaux polaires, terrifiant Fucus et ses compagnons[925]. On remarque d'ailleurs les similitudes entre ce serpent polaire et celui décrit quelques années plus tôt dans la baie d'Along : même couleur grisâtre, même crête dorsale, et ces deux jets projetés des naseaux… L'année suivante, le *Jeudi de la Jeunesse* fait vivre au pauvre Jean un éprouvant voyage sous-marin : gobé tout entier par un odieux serpent, il est sauvé de justesse par la Fée des Émeraudes[926]. Certains traits iconographiques se répètent pour former une image codifiée du monstre, imprégnant l'imaginaire des enfants.

En même temps que paraissent ces récits de fiction, l'implication des scientifiques s'intensifie. En 1903, l'équipage du *Tresco* affirme avoir observé un serpent de mer, puis c'est au tour du *Valhalla* deux ans plus tard[927]. Au même moment, le biologiste Emile Racovitza, sous-directeur du laboratoire de Banyuls-sur-Mer, déclare solennellement, lors d'une séance de la Société zoologique de France, être « parfaitement convaincu de l'existence de l'animal gigantesque dont l'apparition est signalée presque tous les ans par les marins, et qu'ils désignent sous le nom de Serpent de mer[928] ». Convaincu, le biologiste conclut sa communication en invitant tous ceux qui le souhaitent à se mettre en quête du mystérieux animal, dont il a livré une minutieuse description dans les pages précédentes, et de « l'approcher le plus possible et de prendre des photographies, croquis et observations en aussi grand nombre que faire se pourra[929] ». Viennent ensuite divers conseils pour la capture et la dissection éventuelle de la bête. Ces propos, on s'en doute, ne restent pas sans écho. « Rentrée sensationnelle ! » s'exclame dans les semaines qui suivent le *Messin*, un journal lorrain, « le serpent de mer existerait

[924] *Les Belles Images*, *op.cit*., p. 6.
[925] *Les Belles Images*, *op.cit*., p. 1. La représentation de ce serpent laisse supposer une éventuelle influence des *Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*, citées plus haut : comme dans le roman de Jules Verne, le serpent des *Belles Images* présente une sorte de crinière coiffant le haut de son crâne et parcourant sa très longue colonne vertébrale…
[926] *Le Jeudi de la jeunesse*, « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », par Nadal, n°162 de la 4e année, le 30 mai 1907, p. 2.
[927] HEUVELMANS Bernard, *op.cit.*, p. 34.
[928] *Bulletin de la Société zoologique de France,* « Note sur le grand serpent de mer *Megophias Megophias* », par Emile G. Racovitza, le 13 janvier 1903, p. 13. Racovitza explique que c'est l'ouvrage de Cornelis Oudemans (*op.cit*.), dont il loue « les conclusions si nettes et si précises » (*ibid.*, p. 16) qui l'a convaincu de la véracité du serpent de mer, dont il doutait auparavant.
[929] *Ibid*., p. 27.

réellement[930] ». L'heure des réponses définitives aurait-elle enfin sonné ? L'implication des naturalistes tendrait à le faire croire : « en tous cas, le problème est scientifiquement posé, cette fois » conclut l'article, « mythe ou réalité, il va falloir que le grand serpent de mer s'explique. Ce ne sera pas trop tôt[931] ». L'article est publié à l'identique trois semaines plus tard, dans *Le Grand écho du Nord de la France*[932]. L'année suivante, c'est au tour d'une grande figure de l'océanographie, Léon Vaillant, d'affirmer, catégorique : « L'existence du monstre marin désigné vulgairement sous le nom de Serpent de Mer n'est plus douteuse aujourd'hui[933] ». En 1907, c'est au tour du *RMS Campania* de l'apercevoir ; le prestige de son commandant, Arthur Rostron, donne du poids au témoignage[934]… La même chose se produit trois ans après, avec le *Caesar* de l'amiral Anstruther[935]. La même année, le Musée Océanographique de Monaco présente ses spécimens abyssaux - bien réels, eux - pour la première fois au grand public[936]. Le monstre continue d'apparaître en baie d'Along dans les années qui suivent[937], et mobilise toute l'attention des savants. Un dossier conservé dans les archives du Muséum national d'Histoire naturelle en témoigne. Le 15 septembre 1921, le directeur de l'Institut scientifique

---

[930] *Le Messin*, « Le grand serpent de mer », par Charles le Goffic, n°73 de la 21e année, le 29 mars 1903, p. 1.

[931] *Ibid.*, p. 1.

[932] *Le Grand écho du Nord de la France*, « Le grand serpent de mer », par Charles le Goffic, n°108 de la 85e année, le 18 avril 1903, p. 1.

[933] *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, « Communications. Le grand serpent de mer observé de nouveau dans la baie d'Along », par Léon Vaillant, n°5, le 31 mai 1904, p. 217 (cité dans CAZEILS NELSON, *op.cit.*, p. 43-44). Vaillant avait notamment participé aux campagnes du *Travailleur* et du *Talisman*, entre 1880 et 1883, et s'était chargé, lors de la mise à l'écrit des résultats des expéditions, de rédiger le volume consacré aux poissons abyssaux (VAILLANT Léon, *Expéditions scientifiques du "Travailleur" et du "Talisman" pendant les années 1880, 1881, 1882, 1883. Poissons* (vol.1), Paris, G.Masson, 1888). Nuançons toutefois notre propos : tous les scientifiques ne sont pas défenseurs du serpent de mer ! Dans son manuel d'océanographie vulgarisée, Henri Bourrée, chef du Cabinet scientifique d'Albert 1er de Monaco, établit une nette distinction entre les objectifs scientifiques et sérieux des campagnes océanographiques du monarque et la quête de l'hypothétique serpent marin : « [...] telle est la force de la tradition que bien des personnes peu initiées aux questions scientifiques croient que les engins des océanographes ont pour résultat fréquent, sinon pour but principal, de ramener à leur bord des animaux vraiment apocalyptiques ! ». La capture du serpent de mer ou du Kraken est loin d'être la priorité des expéditions océanographiques... Et si l'auteur constate que « de nos jours, les sceptiques sont presques aussi nombreux que les convaincus », il se garde de formuler des conclusions trop hâtives, préférant la réserve : « Sans vouloir prendre parti dans une question qui a déjà suscité plus d'une polémique, je pense qu'il serait imprudent de nier à priori l'existence de cet être étrange et sans doute très rare ». Bourée résume là, en une phrase, l'opinion semblant majoritaire à cette époque quant à la question du serpent de mer ; une sorte de croyance « par défaut », pas impossibilité de nier. Les océans sont vastes, leurs profondeurs encore largement inconnues.

[934] Le *RMS Campania* n'était pas, en effet, n'importe quelle embarcation : navire de la *Cunard Line,* compagnie concurrente de la *White Star Line*, il était doté d'un puissant moteur triple expansion, le plus gros jamais construit à l'époque. Quant au commandant Arthur Rostron, jouissant déjà d'une bonne réputation en 1907, il prendra le commandement du *RMS Carpathia* en 1912 ; le navire est resté célèbre pour avoir été le premier à secourir les malheureux passagers du *Titanic*, dans la nuit du 14 au 15 avril de cette même année.

[935] *Ibid.,* p. 35.

[936] Un an plus tard, l'Institut Océanographique de Paris ouvre ses portes, animé de la même dimension didactique que le musée de Monaco ; un numéro des *Veillées des Chaumières*, journal dédié aux familles, souligne ce souci de démocratisation des savoirs liés à la mer : « L'océanographie, cette belle science nouvelle, a besoin d'être vulgarisée; jusqu'ici, son étude a paru très abstraite [...]. Pour la mettre à la portée de tous, le prince de Monaco a fait don de 300.000 francs de terrains, ainsi que des fonds nécessaires, pour la construction, à Paris, d'un Institut Océanographique » (*Les Veillées des Chaumières*, « Autour de la science : dans les profondeurs inconnues », par B. de la Prévostière, n°87 de la 32e année, le 1er septembre 1909, p. 692).

[937] Il est probable qu'à toutes ces apparitions en baie d'Along se soit superposé un certain imaginaire exotique, et colonial : le serpent aurait incarné le mystère d'un Orient lointain…

de l'Indochine, un dénommé Alfred-Antoine Krempf, rédige une lettre à l'intention du Laboratoire des Pêches du Muséum, lui signalant le témoignage d'un « indigène âgé de 56 ans[938] » déclarant avoir vu et touché, trente-huit ans auparavant, au large de Hongay, le grand serpent de mer. Krempf est conscient de la part d'imaginaire susceptible d'influencer ce genre de récits, mais juge que « malgré le caractère de merveilleux dont ils sont empreints, ils ne pourront pas ne pas vous intéresser[939]». Quels sont donc ces faits, « recueillis en mer » par le directeur lui-même ? Ils sont remarquablement précis, malgré le temps écoulé depuis.

Le témoin se rappelle avoir découvert la carcasse d'un « animal échoué mort [...] épave en putréfaction. La tête avait disparu[940] ». Anormalement grande, la bête mesurait apparemment « 9 m de long sur 1 m de large », avec un corps découpé en segments « d'un mètres de large sur un peu moins d'un mètre de long et 60 cm d'épaisseur » et une couleur « brun foncé sur la face dorsale, jaune sur la face ventrale[941] ». La carcasse répandait une odeur tellement pestilentielle que « l'on dû se décider à remorquer l'épave au large et à la couler[942] », raconte le témoin. Krempf ne sait trop que faire de ce récit, jugeant qu'il s'agit peut-être d'un « rêve mais il est en tous cas bien précis, et comme nous n'en sommes pas à une hypothèse près au sujet du serpent de mer, j'ai jugé utile de vous confier ces informations en vous priant d'en attendre de nouvelles avant d'en faire état »… Le Laboratoire des Pêches semble avoir positivement reçu la lettre de Krempf ; deux ans plus tard, il rédige une note apportant des précisions supplémentaires au récit du témoin : le serpent « naviguerait très rapidement à la surface de la mer en faisant un flot d'écume autour de lui[943] ». La note atteste également des hypothèses du directeur de l'Institut scientifique, pour qui « la consistance de la peau du serpent de mer ressemble à celle de la Limule[944] », un arthropode vieux de 485 millions d'années… Un dessin légendé représentant l'hypothétique animal accompagne la note ; on comprend bien que la question du serpent de mer, loin d'être balayée d'un revers de main par les scientifiques et les administrateurs, continue sérieusement de les interroger, de les dérouter. Parallèlement, la bête continue de s'épanouir dans la presse pour enfants ; des journaux comme *Les Belles Images* ou *Guignol* en témoignent[945].

---

938 Archives du Muséum national d'Histoire naturelle, **Dossier ARCH PC 37 (17)** « Le serpent de mer : dossier documentaire, 1921-1935 », Lettre d'Alfred-Antoine Krempf, directeur de l'Institut scientifique d'Indochine au Laboratoire des Pêches du Muséum national d'Histoire naturelle, le 15 septembre 1921 à Saïgon, p. 1. Krempf ajoute, à la fin de sa lettre, que ce témoignage est corroboré « par un Chinois de 30 ans qui en tient le récit de son père » (*ibid.*, p. 2).

939 Ibid., p. 1. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

940 Ibid., p. 1. La référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

941 Ibid., p. 2. Il est intéressant de constater que ces deux couleurs - brun sur le dos, jaune sur le ventre - furent également évoquées par le romancier François Teissier pour décrire le serpent de mer dans *Les merveilles et mystères de l'océan* en 1886…

942 Ibid., p. 2. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

943 Archives du Muséum national d'Histoire naturelle, **Dossier ARCH PC 37 (17)** « Le serpent de mer : dossier documentaire, 1921-1935 », Notes manuscrites du Laboratoire des Pêches, 7 septembre 1923, p. 1.

944 Ibid., p. 1.

945 A défaut de pouvoir les développer en détails ici, mentionnons les articles et récits suivants : *Les Belles Images*, « Le poisson-ruban », n°1126 de la 23e année, le 15 avril 1926, p. 7 ; *Guignol*, « Terre disparue », par Norbert Sevestre, n°170, le 7 juin 1931, p. 17-32 ; *Guignol*, « Sous les flots », par H.de Graffigny, n°227, le 5 février 1933, p. 17-32. Le serpent de mer apparaît également en 1928 dans la bande dessinée *Zig et Puce* (*Dimanche illustré*, « Zig et Puce. Le serpent de mer », n°286 de la 6e année, le 19 août 1928, p. 9).

Le monstre fait aussi couler l'encre des journalistes, qui se montrent bien plus railleurs que les membres de la communauté scientifique. Citons par exemple *Le Petit Parisien*, qui fait paraître, en 1912, un article intitulé « Le revenant de la mer », ironique démenti de l'existence du fameux serpent. « S'il est un monstre qui ait la vie dure, c'est bien le serpent de mer », constate l'auteur, « il n'y a guère que deux mille ans qu'on s'occupe de lui. Le malheur est qu'on a jamais fait que l'entrevoir[946] ». Le journaliste va même jusqu'à prédire une fin de carrière prochaine pour le monstre, trop discret : « Aujourd'hui, nous avons lu trop souvent l'histoire de la rencontre d'un serpent de mer pour être bien émus d'une information que nous savons d'avance être plus que douteuse. Nous sommes blasés. Pour que nous puissions croire au serpent de mer, il faudrait qu'on nous le montrât une bonne fois[947]...». La même année, des pêcheurs siciliens abattent un étrange animal, avec un dos « mesurant 9 pieds 8 pouces, se prolongeant par une queue de six pieds qui se terminerait comme celle d'un porc, en trompette[948] ». Sa tête, d'après les pêcheurs, serait de forme rectangulaire et affublée de « deux grandes nageoires ayant la forme des oreilles[949] ». Et pour couronner le tout, sa peau « serait parsemée de nombreux grains de beauté[950] ». Un serpent de mer hybride, en somme, à la fois reptile, porcin, humain… A lire un tel témoignage, on comprend que le mystère du serpent de mer mélange tous les niveaux de sérieux.

Une période de décrédibilisation du serpent de mer semble véritablement se confirmer pendant la période d'entre-deux-guerres, parcourue de récits fictionnels tournant le monstre en dérision. Pleines d'ironie, la plupart de ces histoires sont destinées à un jeune public. *Le Serpent de mer*, publié en 1925 par Gabriel de Lautrec, en est un exemple. L'excentrique docteur Olibrius, que tout passionne, est convaincu de l'existence du serpent de mer et décide d'aller le rencontrer *in situ*, dans la baie d'Along, pendant l'été. Le narrateur précise à l'intention du lecteur, et avec un peu de malice, que « tout le monde sait, en effet, que c'est en général vers la fin du mois de juillet que cet animal fabuleux consent à se laisser entrevoir par quelques mortels privilégiés[951] ». Il est vrai que la mention du monstre fait souvent l'affaire des colonnes de presse en manque d'inspiration à la période estivale[952]… Mais Olibrius en est persuadé : le serpent de mer l'attend, lui et son *Astrolabe*, qu'il a d'ailleurs pris soin de restaurer selon le modèle des caravelles de Christophe Colomb, car « c'est pour les navires de cette époque », explique-t-il, « que cet animal fabuleux doit avoir le plus de sympathie. Ne changeons pas ses habitudes. Construisons un navire du quinzième siècle[953] ». Frisant la ridicule, l'entêtement

---

946 *Le Petit Parisien*, « Le revenant de la mer », par Jean Frollo, n°13 060 de la 37e année, le 1er août 1912, p. 1.
947 *Ibid*., p. 1.
948 *La Semaine illustrée*, « Toujours le serpent de mer », n°39 de la 2e année, le 1er janvier 1912, p. 9.
949 *Ibid*., p. 9.
950 *Ibid*., p. 9.
951 LAUTREC Gabriel de, « Le Serpent de mer », dans SAINT-OGAN Alain, *Cahier manuscrit* 23, 1928-1931, p. 267. Le récit était paru en librairie quelques années plus tôt (LAUTREC Gabriel de, *Le Serpent de mer*, Paris, Editions du siècle, 1925).
952 CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 32.
953 *Ibid*., p. 271.

d'Olibrius amuse, et moque l'attitude quelque peu crédule de certains savants à la même période. Il est vrai que les opinions sont fortement contrastées, certains articles de presse scientifique se déclarant en faveur du mystérieux animal tandis que d'autres, dans la presse d'information, affichent un scepticisme croissant. En 1926, un numéro de *Sciences et Voyages* affirme que « le Serpent de mer existe, comme d'ailleurs bien des animaux terrestres insoupçonnés, bien qu'il soit plus facile à un monstre de se cacher au sein des océans qu'à un ciron de demeurer inconnu sur la terre[954] ». Il recommande à ses lecteurs « de faire abstraction de tout ce qui s'écrit de grotesque et de faux sur le Serpent de mer par une presse qui ne cherche que l'article amusant ou à sensation[955] ». Une manière de dire que *Science et Voyages* n'appartient pas à cette presse-là… Mentionnons enfin, dans la sphère fictionnelle, trois romans pour la jeunesse parus à la même période et dont le monstrueux serpent constitue l'élément-clé. En 1924, Guy de Téramond fait paraître *Le Serpent de mer*[956], quinzième volume de *20 000 lieues à travers le monde*, son grand cycle de récits d'aventures ; quatre ans plus tard, Guy Mayviel publie *Le Grand serpent de mer*[957], tandis que paraît *A la conquête du grand serpent de mer*[958], de Philine Burnet et P.Courteaud. On comprend, à travers cet ensemble de romans, d'ouvrages, d'articles, et de témoignages divers formant un tout, une ossature délimitant les contours d'un « pensable », comment s'est constitué l'enracinement culturel du serpent de mer en France.

Abordons maintenant un dernier point, avant de conclure cette sous-partie : la controverse du Loch Ness et son influence sur l'existence populaire du serpent de mer, à la fin des années 1930. Revenir en détail sur la controverse en elle-même, déjà abondamment traitée, serait long et assez peu intéressant dans le cadre de ce sujet, car les faits s'inscrivent en milieu lacustre et non marin. Rappelons-les simplement. La première apparition de la créature désignée comme le « monstre du Loch Ness » est rapportée en avril 1933 par un couple d'hôteliers écossais, les Mackay[959]. Les journaux locaux s'emparent de la nouvelle, puis les apparitions se succèdent ; en juillet, deux touristes londoniens décrivent un animal aux formes allongées, ondulant verticalement et doté d'une peau grise et épaisse[960]. En novembre, l'officier écossais retraité Rupert Gould se lance à la poursuite du monstre, qui fait déjà l'objet d'une frénésie médiatique et touristique considérable[961]. La polémique enfle durant l'année 1934. En janvier, une nouvelle apparition est rapportée, puis au printemps, le chirurgien

954 *Sciences et Voyages*, « Les immémoriaux : animaux fossiles et subfossiles », par Norbert et Elisabeth Casteret, n°345 de la 7e année, le 8 avril 1926, p. 18. Notons que les deux auteurs placent le serpent de mer parmi les êtres archaïques, qui peuplaient la Terre avant l'apparition de l'Homme ; nous allons revenir sur cette idée, et son lien avec la pensée des fonds marins, dans le chapitre 8 de ce mémoire.
955 *Ibid*., p. 17.
956 TERAMOND Guy de, *Le Serpent de mer*, Paris, J.Ferenczi et fils, 1924.
957 MAYVIEL Guy, *Le Grand serpent de mer,* Paris, Armand Colin, 1928.
958 BURNET Philine et COURTEAUD P., *A la conquête du grand serpent de mer,* Tours, Alfred Mame et fils, 1928.
959 GRISON Benoît, *op.cit.*, p. 143.
960 *Ibid*., p. 143.
961 Pour l'anecdote, le pape Pie XI lui-même s'intéressa à l'affaire, inquiet d'avoir appris que plusieurs moines de l'abbaye écossaise de Fort Augustus avaient affirmé avoir aperçu le monstre. (d'après GRISON Benoît, *ibid.*, p. 147).

Robert Wilson publie un cliché resté célèbre, montrant un long cou et une petite tête émergeant des flots[962]… Pour certains défenseurs, cette photographie appuie fortement l'hypothèse d'un serpent gigantesque, entré dans le lac via la mer et tapi dans ses profondeurs depuis lors[963]. Quel effet produit la controverse du Loch Ness sur la perception collective du serpent de mer ? Celui d'embrouiller encore davantage des débats déjà confus. Un examen de la presse française entre l'automne 1933 et l'été 1934 semble l'indiquer assez clairement. « Le serpent de mer existe réellement[964] » titre le journal *A la page* fin décembre 1933, quelques mois après le début de l'affaire. L'auteur, Claude Arval, rapporte que Rupert Gould « vient de rentrer d'une vaste enquête à Inverness. Les conclusions de son expédition sont formelles : le serpent de mer existe ». L'officier retraité n'a pourtant jamais vu le monstre de ses propres yeux[965]… Mais comment le grand serpent de mer a-t-il pu se retrouver dans un lac ? Arval affirme, très sérieux, que l'animal est sûrement venu la nuit, à l'insu de tous ; il précise d'ailleurs qu'« un torrent submerge parfois les chenaux[966] », et on sait qu'un canal relie le Loch Ness à la mer. Engouement populaire, l'affaire du Loch Ness fait le tour des journaux français nationaux comme locaux : le *Journal*, le *Matin*, le *Feuilleton du Journal des Débats*, l'*Intransigeant*, l'*Éclair du Finistère*, ou encore le *Journal de Thann* lui consacrent un article à la fameuse affaire[967]. Mais l'affaire ne manque pas non plus d'intéresser des figures scientifiques de premier plan. Le 13 janvier 1934, alors que la mystérieuse créature vient de faire une nouvelle apparition, *La Lumière* interroge Jean Abel Gruvel, professeur d'ichtyologie au Muséum d'Histoire naturelle. « Le savant », écrit le journaliste, « a bien voulu nous exposer les raisons qui l'incitent à penser que l'existence du « monstre » du Loch Ness ne doit pas être mise en doute[968] ». Dépassant le seul cadre lacustre, le professeur Gravel étend la question à l'océan en général : « [...] nous n'avons pas la prétention de connaître tous les mystères de l'océan[969] » rappelle t-il, « et je ne mets pas en doute l'existence, dans les mers et

---

[962] *Ibid*., p. 147.

[963] Les conditions bathymétriques du Loch Ness sont en effet particulièrement profondes pour un lac : jusqu'à 272 mètres (BUFFETAUT Eric, *A la recherche des animaux mystérieux* : idées reçues sur la cryptozoologie, Paris, Le Cavalier Bleu, 2016, p. 49). Précisons aussi que le cliché du docteur Wilson se révéla, des décennies plus tard, être un trucage dont l'auteur réel n'est toujours pas identifié aujourd'hui.

[964] *A la page*, « Le serpent de mer existe réellement », par Claude Arval, n°197 de la 4e année, le 28 décembre 1933, p. 7. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[965] A défaut d'observation directe, Gould a toutefois réuni le témoignage de 51 personnes ; le résultat en fut un rapport de quatre pages, conservé par le Laboratoire des Pêches du Muséum (voir **Dossier ARCH PC 37 (17)** « Le serpent de mer : dossier documentaire, 1921-1935 », Rapport du Lieutenant-commandant R.T. Gould, p. 1-4).

[966] *Ibid*., p. 7.

[967] Tous ces articles sont rassemblés dans les archives du Muséum national d'histoire naturelle (**Dossier ARCH PC 37 (17)** « Le serpent de mer : dossier documentaire, 1921-1935 » Coupures de presse sur le monstre du Loch Ness avec 6 photos).

[968] *La Lumière,* « Le monstre du Loch Ness existe-t-il ? », par Jean Dublin, n°349 de la 8e année, le 13 janvier 1934, p. 11. Les propos du professeur Gruvel circulent à travers la presse, on les retrouve notamment dans un numéro des *Spectacles d'Alger*, publication hebdomadaire, deux semaines plus tard (*Les Spectacles d'Alger*, « Le monstre du Loch Ness existe-t-il ? » par Jean Dublin, n°5 de la 8e année, le 31 janvier 1934, p. 1). Notons que cet article figure également dans le dossier consacré au serpent de mer et conservé dans les archives du Muséum d'histoire naturelle (**Dossier ARCH PC 37 (17)** « Le serpent de mer : dossier documentaire, 1921-1935 » Coupures de presse sur le monstre du Loch Ness avec 6 photos).

[969] *Ibid*., p. 1.

océans de notre globe, de ces sortes de monstres marins, venant peut-être des temps antédiluviens, dans le genre de celui qui est apparu en Ecosse[970] ». Le professeur Bourdelle, mammalogiste au Muséum, apporte la même réponse au journaliste du *Jardin des Bêtes* qui l'interroge au même moment[971]. En avril 1934, Maurice Rondet-Saint, membre de l'Académie de marine, tente de temporiser en rappelant aux lecteurs de *Mer & Colonies* qu'« en matière de phénomène de la nature, s'il ne faut pas être trop crédule, le scepticisme de parti pris est hors de mise[972] ». L'absence de preuves matérielles empêchant encore toute confirmation comme toute réfutation, le doute reste entier, et l'indécision raisonnable, voire préférable ; « en tout ceci » conclut l'auteur, « contentons-nous donc de supputer, sans accepter, les yeux fermés. Ni nier[973]... ». Les articles consacrés au plus célèbre des monstres marins se succèdent dans les semaines qui suivent, et dans les différents types de presse : citons, entre autres, les articles de *Science et Monde*, un journal de vulgarisation scientifique, de *Voilà,* l'hebdomadaire du reportage, ou encore de *Pierrot,* un journal pour jeunes garçons[974]. L'image d'un fond de mer opaque et chaotique resurgit d'ailleurs dans ce dernier article, lorsque l'auteur rappelle qu'il est « encore impossible d'assurer que les fonds de 10.000 mètres ne recèlent pas des surprises[975] ». En dehors de la presse, la controverse du Loch Ness semble aussi encourager la publication d'ouvrages généraux traitant du serpent de mer. L'un d'eux est *Serpent-de-mer et Cie*, de Fernand Fleuret, paru en 1936. Pleine d'ironie, comme le titre laisse sous-entendre, cette courte synthèse retrace l'historique du monstre fabuleux avant de le condamner, lui et ses différents parents, dont « le faux Serpent-de-Mer du Loch Ness[976] » La même année, alors que la polémique bat son plein, Henri Pellier publie un roman dans lequel le serpent de mer s'avère être bien réel[977].

Quoi qu'il en soit, le serpent de mer reste intarissablement discuté et son enracinement culturel se poursuit après l'été 1934, et pour cause : de nouvelles apparitions du monstre sont rapportées, comme encouragées par l'affaire écossaise ! Il apparaît à l'équipage du *Cuba* au mois de juillet, au sud des

---

[970] *Ibid.*, p. 1. Face à une créature de taille et de forme inconnues, l'adjectif d'« antédiluvien » est fréquemment convoqué, comme par réflexe ; c'est un point que nous allons approfondir dans la troisième partie de ce mémoire. Citons également la réponse de Louis Roule, ichtyologue de premier plan, océanographe et collaborateur du prince Albert 1er de Monaco, qui affirmait à un journaliste de *Voilà*, en 1932 : « Mais je ne crois pas que le serpent de mer soit un mythe ! Il y a certainement du vrai dans les descriptions fréquentes qu'on en fait [...] » (*Voilà*, « Au fond de la mer », par Claude Blanchard, n°88 de la 2e année, le 26 novembre 1932, p. 6).

[971] *Le Jardin des Bêtes*, « Le monstre du Loch Ness », le 18 janvier 1934, p. 2. L'article est conservé au Muséum d'histoire naturelle (**Dossier ARCH PC 37 (17)** « Le serpent de mer : dossier documentaire, 1921-1935 » Coupures de presse sur le monstre du Loch Ness avec 6 photos).

[972] *Mer & Colonies*, « Le serpent de mer ? », par Maurice Rondet-Saint, avril 1934, p. 9 .

[973] *Ibid*., p. 9.

[974] *Science et Monde*, « La légende et l'histoire du serpent de mer », par Victor Jougla, n°143, le 8 février 1934, p. 83-84. ; *Voilà*, « Le serpent de mer », n°155, le 10 mars 1934, p. 3. ; *Pierrot,* « Au fond des mers : le grand serpent de mer », n°15 de la 9e année, 15 avril 1934, p. 10. ; Notons que le ton des articles varie, entre l'ironie pour certains et la certitude pour d'autres, en passant par un style plus descriptif, et, pour la grande majorité, assez réservé.

[975] *Ibid*., p. 10.

[976] FLEURET Fernand, *Serpent-de-mer et Cie*, Paris, Mercure de France, 1936, p. 292.

[977] Archives du Musée National de l'Education (Rouen), **1999.0870** (Publications jeunesse), PELLIER Henri, *Le Serpent de mer,* Paris, Larousse, 1934.

Açores[978], puis en octobre 1934, dans la baie d'Along[979]. « Le serpent de mer existe » titre *Paris-soir dimanche* en juin 1936, deux ans après l'affaire du Loch Ness. Infatigable, la créature continue de sensationnaliser les récits de fiction des journaux enfantins, comme *Guignol*[980]. En septembre 1937, l'hebdomadaire *A la page* rapporte la capture, « après deux jours de lutte[981] », d'un serpent de mer par des pêcheurs dans la baie de Terre-Neuve (Canada) : « Le monstre est long de 11 mètres, sa circonférence est de 8 mètres environ au milieu du corps et de 3 mètres à la queue. Il ne possède pas de nageoires ». « Cette fois-ci », conclut l'auteur, « on le tient le fameux serpent de mer qui a tant fait couler d'encre alors que personne n'en avait jamais vu. Qu'est-ce que ça va être maintenant ? ». Deux ans plus tard, le monstre apparaît à des pêcheurs… de Genève ! *A la page* rapporte la « soudaine et impressionnante vision » d'un serpent « de 8 à 15 mètres de long[982] » qui « disparut rapidement[983] » sous les flots du lac. Même dans un pays sans accès à la mer, le monstre trouve décidément le moyen d'apparaître… C'est aussi à cette même période, rappelons-le, que William Beebe et Otis Barton pénètrent à plus de 925 mètres sous les flots. Scrutant les hublots de leur bathysphère, les deux hommes n'aperçurent aucune trace du plus célèbre des monstres marins[984]… Les explorations des deux Américains donnent des idées à Basil Wedge, un professeur d'histoire naturelle à Fort Augustus, en Ecosse : pourquoi ne pas utiliser la bathysphère pour plonger au fond du Loch Ness et éclaircir le mystère ? La *Gazette de Montceau* écrit à ce sujet, en août 1937 : « La bathysphère de Beebe pourrait donner des résultats. Puisqu'il est descendu dans l'océan jusqu'à 924 mètres de profondeur, une

---

[978] Voir **Dossier ARCH PC 37 (17),** Extrait du rapport de mer du "CUBA" (Voyage du 25 juin au 02 août 1934) signé Commandant SYLVESTRE : « Rencontre d'un monstre marin » (août 1934). D'après *A la page*, le monstre ne mesurait pas moins de 25 mètres de longueur… L'auteur ajoute, ironique : « Qui oserait ne pas croire au témoignage de ces marins éprouvés ? » (*A la page*, « Dernières nouvelles du serpent de mer », n°230 de la 5e année, le 16 août 1934, p. 2). Le même jour, Beebe et Barton atteignent 925 mètres de profondeur et voient filer, à défaut de serpent, des « dragons de mer à la queue dorée »… (*L'École et la famille*, « Dans la "bathysphère" », n°23 et 24 de la 62e année, le 1er septembre 1937, p. 506).

[979] Nous ne l'avons pas évoqué, mais la question de la pluralité du serpent de mer traverse les débats scientifiques et publics de notre période : s'agit-il d'une créature singulière, unique au monde, comme son nom de « Grand serpent de mer » tendrait à indiquer, ou en existe-t-il plusieurs représentants, formant une espèce à part entière ? Certains partisans de la démythification voient dans toutes les apparitions successives, parfois simultanées, du monstre aux quatre coins du globe la preuve évidente que l'animal appelé « serpent de mer », loin d'être un monstre millénaire et spécimen unique, est tout simplement le représentant d'une espèce non-identifiée jusqu'à présent.

[980] *Guignol*, « Saturnin le facétieux », par Jacques Murol, n°10, le 10 mars 1935, p. 1-8.

[981] *A la page*, « Serpent rare », n°389 de la 8e année, le 2 septembre 1937, p. 2. Cette référence vaut pour les deux citations qui suivent.

[982] *A la page*, « Est-ce un frère du monstre du "Loch-Ness" ? », n°472 de la 10e année, le 6 avril 1939, p. 2.

[983] *Ibid*., p. 2.

[984] Il arrive aussi, à la même période, que le nom de « serpent de mer » vienne se superposer à des découvertes scientifiques : en janvier 1930 est ainsi annoncée la découverte d'un « serpent de mer moderne », qui est en réalité une larve leptocéphale d'un mètre quatre-vingts, remontée de la zone bathypélagique, à plus de 1000 mètres de profondeur, par l'équipage danois du *Dana*, alors en pleine campagne océanographique (LAUBIER Lucien, *Ténèbres océanes*, *op.cit*., p. 19) Les dimensions exceptionnelles de la larve, dont la taille normale n'excède pas dix centimètres, suffit à en faire un « serpent de mer » ; précisons également que ce genre de trouvaille ne peut qu'entretenir l'image d'un « fond déformant », où de petits individus, comme cette larve, voient leur taille multipliée par vingt, agrandie à l'extrême et, par conséquent, propre à exciter l'imagination. Ces êtres sont grands, démesurément grands, et leur taille les fait monstres.

exploration en bathysphère entre 250 et 300 mètres doit être un jeu d'enfant pour lui[985] ». S'aidant des puissants projecteurs de la sphère, Beebe pourrait constater l'existence - ou l'absence - du célèbre monstre ; « l'éclaircissement » qui résulterait de ces recherches, conclut l'auteur, « ferait faire à la science un grand pas en avant ». Le « roi déchu des monstres aquatiques », comme le surnommait Heuvelmans[986], est-il sur le point d'être découvert ? Malheureusement pour la science, le projet de Wedge n'aboutit pas. Confortablement installé dans le paysage populaire, le serpent de mer a encore de beaux jours devant lui.

Héritier du Léviathan biblique, le « Grand serpent de mer » ne cesse d'être aperçu au cours du XIXe siècle et au début du XXe. La mention de ces apparitions, donc aucune ne permet toutefois d'aboutir à une description véritablement précise ni unifiée du monstre supposé, comblent opportunément les colonnes de presse et contribuent à entretenir, sinon la croyance en l'existence d'une telle créature, du moins la perception d'un « fond monstrueux », encore largement inconnu malgré les sondages et les dragages et peut-être traversé - comment affirmer le contraire avec certitude ? - par d'autres animaux immensément grands et dangereux pour les marins et les embarcations. Si elle se voit progressivement remise en doute à partir de la fin du XIXe siècle, la réalité du serpent de mer n'en continue pas moins de faire l'objet d'intarissables débats, faisant cohabiter les convictions de certains, dont de nombreux scientifiques, et l'incrédulité d'autres, qui n'hésitent pas à tourner le monstre en dérision. C'est bien dans et par la controverse que s'épanouit et se perpétue la figure du serpent de mer ; cette sous-partie l'aura montré, je l'espère. Parallèlement, le monstre acquiert une consistance culturelle indéniable émergeant dans les années 1880 et se déployant au début du XXe siècle, et dont les romans et les récits fictionnels de la presse enfantine sont les principaux supports. Enfin, avec l'affaire du « monstre du Loch Ness » au milieu des années 1930, le serpent de mer connaît un intérêt médiatique sans précédent. Jamais disparue, connue de tous, quoique toujours imprécise, la figure du serpent de mer incarne l'impénétrabilité des profondeurs sous-marines et c'est à ce titre qu'elle s'est inscrite dans le temps long.

[985] *La Gazette de Montceau & du bassin minier*, « L'existence du fameux monstre du Loch Ness n'est pas impossible… Et voici pourquoi », n°193, le 7 août 1937, p. 3. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[986] Cité dans GRISON Benoît, *op.cit.,* p. 85.

B. Le Kraken à bout de souffle ?

« Au dessous des remous des gouffres supérieurs,
Loin, loin, parmi les fonds, dans la mer abyssale,
Dort de son vieux sommeil, sans rêve ni veilleur,
Le Kraken [...] ».

Lord Alfred Tennyson, « Le Kraken », 1830[987].

Masse énorme et visqueuse, dotée de tentacules de plusieurs mètres de long capables de briser un navire en quelques instants, le Kraken forme, avec le terrible serpent, le couple cauchemardesque de l'imaginaire de la mer[988]. Si le premier trouvait une origine dans le récit biblique, le Kraken est surtout un produit des croyances et de la littérature scandinaves[989] ; au milieu du XVIe siècle, Olaus Magnus le décrit comme une créature réelle, gigantesque et « horrible de forme[990] ». Deux siècles plus tard, en 1755, l'évêque de Bergen, Erik Pontoppidan, qualifie le Kraken d'animal « le plus grand et le plus impressionnant de la Création et sans nul doute le plus grand monstre marin du monde[991] » dans son *Histoire naturelle de la Norvège*. Il reproche à Olaus Magnus, par la même occasion, son manque de sérieux et sa tendance à mélanger « la vérité et les fables[992] »... Le Kraken de Pontoppidan n'est pourtant pas modeste : son dos aurait une circonférence de deux kilomètres et ses nombreux tentacules seraient pourvus de pointes hautes comme les mâts d'un bateau[993] ! C'est à partir de cette description qu'apparaît l'image du Kraken-île, trompant les marins qui y accostent. Au cours d'un XIXe siècle décidément favorable aux apparitions en tous genre, les mentions du Kraken ne cessent de se

[987] TENNYSON Alfred, « Le Kraken », sonnet extrait de *Poems, Chiefly Lyrical*, son premier recueil (London, Effingham Wilson, 1830). Ces vers ont été traduits par Lionel-Edouard Martin. Leur version originale est la suivante : « Below the thunders of the upper deep / Far, far beneath in the abysmal sea / His ancient, dreamless, uninvaded sleep / The Kraken sleepeth [...] ».
[988] Nous allons voir, au sein de cette sous-partie, que la chronologie de la décrédibilisation des deux monstres est relativement proche, quoique le serpent de mer ait fait croire à son existence un peu plus longtemps que le Kraken…
[989] L'origine du terme « kraken » n'est pas certaine : il pourrait venir du mot germanique « krabben », signifiant « ramper », ou d'un terme issu d'un dialecte norvégien local et désignant un arbre déraciné, un tronc noueux. Le nom « crab » en anglais n'est pas exclu non plus (VANOLI Alessandro, *Histoire de la mer,* Paris, Passés composés, 2024, p. 353).
[990] Cité dans CAZEILS Nelson, *op.cit.,* p. 19.
[991] PONTOPPIDAN Erik, *Histoire naturelle de la Norvège*, Londres, Linde, 1755, cité par VANOLI Alessandro, *op.cit.*, p. 353. Le titre original de l'ouvrage était en allemand : *Versuch einer natürlichen Historie von Norwegen*. Voir à ce sujet OCHSNER Simone, « Entrelacs du savoir : la France et l'*Histoire naturelle de la Norvège* de Pontoppidan », *La Revue de la BNU*, n°8, 2013, p. 52-61.
[992] NIGG Joseph, *op.cit.,* p. 146.
[993] CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 19.

multiplier[994], certains affirmant toujours son existence, d'autres - de plus en plus nombreuses - la démentant. Rappelons toutefois que si la crédibilité du monstre semble s'estomper progressivement à partir des années 1860, la rupture n'est évidemment pas nette et il serait faux de croire que la première moitié du XIXe siècle a cru aveuglément à l'existence d'une telle créature ; certaines voix y objectaient déjà. La différence réside dans la portée des débats : cantonnés à la sphère quasi-exclusivement scientifique dans la première partie du siècle, les débats s'élargissent, soutenus par l'essor de la presse. L'existence, ou la non-existence, du Kraken fait son entrée dans l'opinion publique. Il est bien sûr impossible de dresser ici la liste exhaustive de ces occurrences, mais citons-en toutefois quelques exemples intéressants, empruntant à la fois à la presse d'informations, aux publications scientifiques et à la littérature fictionnelle. La portée de ces sources varient, et c'est en cela qu'elles sont intéressantes : certaines d'entre elles, comme *Les Monstres marins, Le Musée des familles*, *Plantes et Bêtes* ou le *Journal des Voyages* sont susceptibles d'avoir influencé un large public tandis que d'autres, comme *Le Nouvelliste de Bordeaux*, sont plus confidentielles.

En 1802, Pierre Denys de Montfort ménage au Kraken une place dans son *Histoire naturelle générale et particulière des mollusques*[995] ; la description s'accompagne d'une illustration restée fameuse, empruntée d'un ex-voto breton et montrant le gigantesque animal, les yeux comme deux soucoupes, enlaçant de ses tentacules un navire dont la fin semble proche. Dans *L'Abécédaire du petit naturaliste*, paru en 1817, le Kraken a pleinement sa place dans le bestiaire des animaux réels, illustrant la lettre « K », entre le Jaguar et le Nigaud (un cormoran). Le guide rassure toutefois le jeune lecteur : le Kraken présente certes un « aspect hideux[996] », mais « heureusement il ne se trouve que dans les mers éloignées. Il est fort rare ». De quoi entretenir la fascination dans l'esprit des jeunes écoliers. En 1836, *Le Musée des Familles* fait figurer parmi ses « Lectures du soir » un long article traitant des « animaux apocryphes et fabuleux de la mer[997] » parmi lesquels se rangent, entre autres, le Kraken et le grand serpent de mer. L'auteur rapporte les « naïfs récits de marins et de voyageurs » ayant enfanté de telles créatures, tout en reconnaissant que « rien ne nous autoriserait à tailler notre plume avec le scalpel de l'analyse »… Ces conclusions sont reprises et appuyées trois ans plus tard par le romancier Jules Lecomte, dans *Le capitaine Sabord*, un ouvrage non-fictionnel conçu comme un guide d'apprentissage

---

[994] VANOLI Alessandro, *op.cit.,* p. 354 ; CAZEILS Nelson, *op.cit*., p. 22-24 ; GRISON Benoît, *op.cit.*, p. 57-62. Il arrive même, dans certaines sources, que le serpent de mer et le Kraken se confondent en un seul et même monstre aux contours flous, mal définis. Citons trois exemples, parus dans la presse, de cette fusion Kraken-serpent : *Le Mousquetaire*, « Le Serpent de mer », par B.-H. Révoil, n°299, le 20 septembre 1854, p. 3. ; *Le Musée des Sciences,* « Le grand serpent de mer », par Lecouturier, n°50 de la 2e année, 14 avril 1858, p. 393-396. ; *Le Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, « Les monstres de la mer », par B.-H. R., n°141, le 21 mars 1880, p. 175-176.

[995] MONTFORT, Pierre Denys de, *Histoire naturelle générale et particulière des mollusques*, Paris, impr. F.Dufart, 1802 (cité, entre autres, par NIGG Joseph, *op.cit.*, p. 147).

[996] *L'Abécédaire du petit naturaliste*, auteur anonyme, Paris, Librairie Saintin, 1817, p. 51. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[997] *Le Musée des familles*, « Etudes maritimes de quelques animaux apocryphes et fabuleux », volume 4 de la 3e année, le 1er janvier 1836, p. 17. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

du métier de marin[998]. A la même période, les romanciers mobilisent eux aussi la figure du Kraken ; dans la trame narrative de leurs récits, il se trouve toujours un, ou plusieurs, personnage(s) croyant en l'existence du terrible monstre. Dans *Un regard*, roman publié en 1838, Charles de Warville fait parler le docteur Marc : « Voyez, par un temps calme », explique-t-il à Miller, son interlocuteur, « voyez s'élever du fond des abîmes, sur l'étendue des mers, comme une île, des pierres, des rochers couverts d'algues [...]. Un vaisseau pourrait croire que c'est une terre, y aborder !... mais cette terre, ces montagnes , ces plantes, ce n'est qu'une crasse qui couvre la peau du plus grand animal que l'homme connaisse, du poulpe Kraken[999]... ». Fidèle aux mythes nordiques, le docteur reprend l'association rattachant le Kraken aux *maelström,* ce puissant tourbillon tant redouté des navires scandinaves[1000] : « lentement, insensiblement, il redescend dans l'abîme des mers, en formant un gouffre, dont les eaux tournoyantes attireraient et engloutiraient nos plus forts vaisseaux, s'ils se trouvaient près[1001] ». Au milieu du siècle, le Kraken apparaît cette fois dans un récit pour enfants, *Les Merveilles de la mer* de Louise Leneveux[1002] ; la description du monstre revient au capitaine du navire, un vieux loup de mer selon lequel le Kraken - ou plutôt *les* Krakens - seraient « d'une taille gigantesque, affreux animaux dont les bras munis d'un millier de petites bouches s'attachent comme autant de ventouses à leur proie vivante sans qu'elle puisse s'en garantir, et, véritables vampires, sucent le sang avec une inconcevable promptitude, arrêtent, suspendent la marche d'un navire[1003] ». Quatre ans plus tard, *Le Mousquetaire,* journal littéraire fondé par Alexandre Dumas père, se prononce en faveur du terrible animal ; Bénédict-Henry Révoil, l'auteur de l'article, classe le Kraken parmi les « monstres marins dont l'existence est constatée par des témoignages auxquels on peut ajouter foi[1004] ». Il conclut avec prudence et pondération toutefois, rappelant que l'existence du Kraken est aussi difficile à prouver

---

[998] LECOMTE Jules, *Le capitaine Sabord*, Paris, Hippolyte Souverain, 1839. Notons que trois ans auparavant, Jules Lecomte avait consacré, dans le *Musée des familles,* de longs paragraphes au Kraken ; cet article faisait suite à celui cité plus haut, paru dans le même numéro (*Le Musée des familles*, « Etudes maritimes de quelques animaux apocryphes et fabuleux. Second article », par Jules Lecomte, volume 4 de la 3e année, le 1er janvier 1836, p. 97-104). Les romans maritimes semblaient être la spécialité de Lecomte ; avant *Le capitaine Sabord*, il fit paraître *L'Abordage* (1836) et *L'Ile de la Tortue* (1837).

[999] WARVILLE Charles de, *Un regard,* Paris, Bazouge et Pigoreau fils, 1838, p. 358.

[1000] Trois ans plus tard, Edgar Allan Poe consacre à ce phénomène une de ses nouvelles les plus célèbres : *Une descente dans le maelström*, originellement parue dans *Graham's Magazine* avant d'être publiée en librairie en 1845 (POE Edgar Allan, *A Descent into the Maelström,* New York, G.P. Putnam's Sons, 1845). La nouvelle est traduite en français par Charles Baudelaire en 1869 (POE Edgar Allan, *Une descente dans le Maelstrom,* Paris, Michel Lévy fr., 1869).

[1001] WARVILLE Charles de, *op.cit*., p. 359.

[1002] Nous avons déjà eu l'occasion de citer ce roman dans la première partie du mémoire (voir la première sous-partie du chapitre 1*,* « Les fonds marins ou la pensée d'un monde à part entière »).

[1003] LENEVEUX Louise, *Les Merveilles de la mer*, Paris, Janet Veuve, v. 1850, p. 76.

[1004] *Le Mousquetaire*, « Les Krakens et les Serpens [*sic*] de mer », par Bénédict-Henry Révoil, n°306, le 27 septembre 1854, p. 2. Notons l'usage du pluriel dans le titre de l'article : le Kraken ne serait donc pas un spécimen unique, mais formerait une espèce animale à part entière, dotée de nombreux représentants rassemblant un ensemble de caractéristiques communes. Le même problème se pose pour le serpent de mer, nous l'avons évoqué. C'est une différence importante, il me semble, car le monstre marin est souvent pensé comme un être au singulier, une créature unique au monde. L'usage du pluriel semble donc indiquer qu'aux yeux de l'auteur, le Kraken n'est pas une créature fantastique, mais bien une catégorie zoologique dont on sait encore peu de choses…

qu'à infirmer : « On ne saurait nier que la mer ne renferme des secrets sans nombre dans ses vallées incommensurables[1005] ». Une fois de plus, ces propos sont à replacer dans le contexte scientifique de l'époque : la théorie azoïque de Forbes tient encore, quoique plus pour très longtemps, et il est vu comme fait indiscutable que la vie ne peut s'épanouir au-delà de 500 mètres de profondeur[1006]. Les grands fonds marins restent une énigme muette et inaccessible. En novembre 1861, les débats sur l'existence supposée du Kraken connaissent un rebondissement majeur lorsqu'un navire français, l'*Alecton*, rapporte l'apparition d'une créature tentaculaire colossale, au large de Ténériffe, près des îles Canaries. Redoutant une attaque imminente - comment un tel animal pourrait-il être autre chose que dangereux ? - le commandant du vaisseau ordonne de tirer dans sa direction, en vain : c'est finalement à l'aide de cordes que l'équipage parvient à démembrer la bête morte entre temps[1007]. Sa queue, hissée à bord, présente des dimensions exceptionnellement grandes qui tendraient à donner raison au monstre de Pontoppidan et de Montfort[1008]… La communauté scientifique se saisit de l'affaire ; Frédéric Bouyer, le capitaine de l'*Alecton,* le botaniste et vulgarisateur Alfred Moquin-Tandon et le zoologiste Henri Milne-Edwards[1009] publient, au mois de décembre, un rapport sur le « poulpe géant observé entre Madère et Ténériffe » dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*[1010]. C'est désormais une certitude pour la communauté scientifique : il existe bel et bien, dans les mers du globe, des calmars dits « géants », *Architeuthis dux* en latin, dont la longueur peut atteindre huit mètres. Leur réalité est désormais attestée, et légitime leur distinction avec l'effroyable « poulpe colossal », celui portant le nom de Kraken, et dont aucune preuve tangible n'a encore passé la porte du Muséum d'histoire naturelle[1011]. Mis à mal par cette découverte zoologique, le Kraken se voit bientôt

[1005] *Ibid.*, p. 3.
[1006] Voir Chapitre 1 de ce mémoire (p.43-62).
[1007] On sait aujourd'hui que les calmars géants, qui vivent entre 300 et 700 de profondeur, et peuvent descendre jusqu'à 1500 mètres, ne remontent à la surface que lorsqu'ils sont mourants ; cela nous permet de penser que l'animal observé et démembré par l'équipage de l'*Alecton* en 1861 était très probablement un calmar géant. Décrite scientifiquement quatre ans plus tôt, et encore largement inconnue du public non-savant, l'espèce fut peut-être difficilement identifiable pour les membres d'équipage au moment des faits. Selon Benoît Grison, l'animal aperçu par l'*Alecton* ne mesurait pas moins de sept mètres de long, pour un poids d'environ deux tonnes (GRISON Benoît, *op.cit.*, p. 63).
[1008] NIGG Joseph, *op.cit*., p. 147.
[1009] Élève de Cuvier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle, Milne Edwards deviendra ensuite doyen de la faculté des sciences de Paris ; figure scientifique de premier plan, son implication dans l'épisode de l'*Alecton* donne du poids à l'événement.
[1010] *Comptes rendus de l'Académie des Sciences,* « Poulpe géant observé entre Madère et Ténériffe », par Frédéric Bouyer, Alfred Moquin-Tandon, et Henri Milne-Edwards, n°53, 1861, p. 1263-1267. Cité dans GOUT Muriel, GOY Jacqueline, et LAUBIER Lucien, *Quand Jules Verne raconte la mer*, *op.cit*., p. 25. La description, assez sensationnelle, de l'affrontement puis de la capture du mystérieux animal circula dans les manuels d'océanographie vulgarisée ; on la retrouve notamment chez Zürcher et Margollé en 1868 (MARGOLLE Elie et ZURCHER Frédéric, *op.cit.,* p. 138-142), chez Alexandre Acloque (ACLOQUE Alexandre, *Le Monde sous-marin*, Abbeville, C.Paillart, 1899, p. 197-198). Plusieurs générations de lecteurs purent donc se faire une image de la monstrueuse créature.
[1011] BARRÈRE Florent, *Une espèce animale à l'épreuve de l'image. Essai sur le calmar géant*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 91. Notons que deux ans après l'épisode de l'*Alecton*, trois pêcheurs canadiens voient leur chaloupe se soulever brusquement, au large de Terre-Neuve : un calmar géant enlace l'embarcation de ses tentacules, que l'un des marins parvient en partie à sectionner. Cette portion de « bras » ne mesurait pas moins de 5,50 mètres (GUERRA Ángel et SEGONZAC Michel, *Géants des profondeurs*, Versailles, Ed.Quae, 2024, p. 22). Ce genre d'événements, rapporté et volontiers sensationnalisé par la presse, encourage l'établissement de

disqualifié par des figures de la vulgarisation scientifique. En 1864, moins de trois ans après l'épisode de l'*Alecton,* Arthur Mangin affirme l'impossibilité biologique du Kraken, le reléguant au rang des aberrations, de l'inadmissible[1012]. La même année, c'est au tour du journal de vulgarisation scientifique *Les Trois règnes de la Nature* de qualifier le Kraken de « fable[1013] ». Cinq ans plus tard, Victor Hugo fait mention de l'abominable monstre dans l'*Homme qui rit,* le plaçant au coeur d'un véritable chaos tératologique sous-marin : « Les hydres s'y combattent, les léviathans s'y rencontrent ; il y a là, disent les légendes, au fond du gigantesque entonnoir, des cadavres de navires saisis et coulés par l'immense araignée Kraken, qu'on appelle aussi le poisson-montagne. Telle est l'effrayante ombre de la mer[1014] ». L'année suivante, dans *Les Monstres marins*, Armand Landrin démythifie le Kraken, qu'il considère comme le produit d'une réalité distordue, déformée : « il est aujourd'hui démontré qu'en dépouillant l'histoire du kraken des exagérations dont elle est remplie, on arrive à un monstre très réel et de dimensions très respectables[1015] », écrit-il. Ce « monstre très réel » - l'expression est presque oxymorique ! - n'est autre que le calmar géant. Victor Meunier, directeur du périodique de vulgarisation scientifique *Cosmos*, renchérit l'année suivante dans son ouvrage *Les grandes pêches* : « L'histoire des céphalopodes », déclare-t-il, « est du reste un thème sur lequel de tout temps les imaginations se sont plu à broder[1016] ». Reconnaissant, comme Landrin, « les dimensions respectables du poulpe rencontré par M.Bouyer », Meunier regrette que, jadis, « la réalité ait cédé à la fable[1017] ». Certains avis sont toutefois plus mitigés, privilégiant une réserve, une sorte d'entre-deux raisonnable et justifié par la méconnaissance encore grande du fond de la mer. En 1874, dans *La Nature*, périodique de vulgarisation scientifique, le naturaliste Henri de la Blanchère affirme, prudent : « Il n'y a pas d'impossibilité absolue, matérielle, naturelle à l'existence de pareils êtres[1018] ». La même année, le *Times* rapporte le naufrage du *Pearl*, déclarant qu'il fut causé par l'attaque d'un poulpe démesurément grand[1019]... En 1880, le *Journal des Voyages et des Aventures de terre et de mer* se décide à ranger le

---

la pieuvre comme figure honnie, ennemie à abattre, dans la littérature de la deuxième moitié du XIXe siècle (GRISON Benoît, *op.cit*, p. 63 ; GUERRA Ángel et SEGONZAC Michel, *op.cit.,* p. 22).

[1012] *Ibid.*, p.91-92. C'est également l'avis du professeur Aronnax, qui affirme à ses compagnons, dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* : « il faut rejeter au rang de fables les prouesses du Kraken » (VERNE Jules, *op.cit*., p. 22).

[1013] *Les Trois règnes de la Nature (Lectures d'histoire naturelle)*, « Des coquilles en général », n°3, le 16 janvier 1864, p. 23-24.

[1014] HUGO Victor, *L'homme qui rit* (tome 1), Paris, A.Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1869, p. 181. Cité dans BUTI Gilbert et CABANTOUS Alain, *De Charybde en Scylla. Risques, périls, et fortunes de mer du XVIe siècle à nos jours*, Paris, Belin, 2018, p. 45.

[1015] LANDRIN Armand, *Les monstres marins*, Paris, Hachette, 1870, p. 25.

[1016] MEUNIER Victor, *Les grandes pêches*, Paris, Hachette, 1871, p. 249-250. Cet ouvrage, paru dans la *Bibliothèque des merveilles*, était destiné à un large public, non-spécialisé. Meunier fut un acteur important de l'essor de la vulgarisation scientifique en France, dans la deuxième moitié du XIXe siècle : avant de prendre la direction de *Cosmos*, il fonda la revue *L'Ami des Sciences*, en 1855. Il fut également l'auteur de plusieurs ouvrages généraux, consacrés à des thématiques scientifiques et zoologiques variées, puis mourut en 1903.

[1017] *Ibid*., p. 248.

[1018] *La Nature*, « Le Calmar géant de Conception-Bay (Terre-Neuve) », par H. de la Blanchère, n°39 de la 2e année, le 28 février 1874, p. 198. Pour autant, l'auteur n'est pas dupe et souligne le caractère composite - et donc artificiel - du monstre marin : « Donc un peu de baleine, un peu de léviathan et un peu de vérité, c'est-à-dire la rencontre réelle de quelques monstrueux céphalopodes... et voilà le kraken ! » (*ibid.*, p. 198).

[1019] GRISON Benoît, *op.cit*., p. 62. La véracité de ces affirmations reste douteuse…

mystérieux Kraken parmi « les animaux monstrueux dont les témoignages authentiques constatent l'existence, et dont l'existence est cependant contestée[1020][...] ». En effet, pour certains, l'épisode de l'*Alecton* et la découverte du calmar géant n'attestent en rien l'inexistence du Kraken... Impossible à prouver comme à réfuter de manière stricte et définitive, la réalité du monstre semble se transférer de manière significative vers les récits imaginaires dès la fin du XIXe siècle.

Comme pour le serpent de mer, la figure monstrueuse du Kraken trouve un espace d'expression d'épanouissement dans la littérature fictionnelle, dès les années 1880. Au printemps 1882, *Le Magasin littéraire* fait paraître, sous forme de feuilleton, les « Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan », d'Eugène Mouton[1021] ; le récit est repris et diffusé ensuite à une échelle plus restreinte, comme dans *Le Nouvelliste de Bordeaux*, un journal local[1022]. En 1890, il paraît pour la première fois sous forme de roman, aux éditions Hachette[1023]. Marius Cougourdan, marseillais, est le truculent commandant de la *Bonne Mère*, un splendide voilier. En une chaude journée d'août, il se remémore une singulière mésaventure, trente ans plus tôt… Partie du Brésil, la *Bonne Mère* vogue alors sur l'Atlantique pour rejoindre les Etats-Unis lorsque son côté droit bascule soudainement, comme entraîné par une inexplicable force. « Il se passa alors », raconte Marius, « une chose qui ne s'est vue que cette fois-là et qui ne se verra plus, j'espère : le navire se coucha sur tribord, on entendit un bruit comme si trente-six hippopotames sortaient de l'eau, et le long du bord s'éleva un monstre épouvantable, tacheté de plaques noires, grises et jaunes d'un côté, tout blanc de l'autre, et deux fois gros comme la chaloupe d'un vaisseau de cent canons[1024] » **(Fig.43)**. Un cri retentit soudain parmi les marins affolés : « Le Kraken ! ». Face à l'épouvantable vision, le capitaine est bien forcé de renoncer à son scepticisme : « Il n'y avait plus à en douter : c'était le Kraken, ce poulpe géant dont les matelots danois et norvégiens m'avaient si souvent parlé sans que je voulusse y croire ». Le monstre tentaculaire déploie bientôt le *modus operandi* qui lui est propre : « Il étendit une patte depuis le porte-haubans du grand mât jusqu'à la poulaine, une autre vers l'arrière, qu'elle alla contourner pour venir retomber par le petit bout sur la dunette ; une troisième, il la tortilla autour du hauban de misaine ; une quatrième, il la lança en travers du pont; la cinquième et la sixième restaient sur la coque, sous l'eau ». Prolifique, Eugène Mouton publie simultanément une autre histoire, plus courte et sobrement intitulée « Le Kraken ». *Le Nouvelliste de l'Est*, hebdomadaire local, le diffuse auprès de ses lecteurs en 1888 ; d'une portée relativement restreinte, il n'en est pas moins intéressant à examiner.

[1020] *Le Journal des Voyages et des Aventures de terre et de mer*, « Les monstres de la mer », par B.-H. R., n°141, le 21 mars 1880, p. 75.

[1021] *Le Magasin littéraire*, « Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan », par Mérinos (pseudonyme d'Eugène Mouton), n°2 de la nouvelle série, le 9 mai 1882, p. 1-13 ; p. 75-91 ; p. 221-222 ; p. 268-276.

[1022] *Le Nouvelliste de Bordeaux*, « Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan », par Mérinos, n°1632, 1636, 1637, 1638 et 1639 de la 5e année, les 5, 9, 10, 11, et 12 septembre 1886, p. 1 à chaque fois.

[1023] MOUTON Eugène, *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan*, Paris, Hachette, 1890. Notons que *Les aventures de Marius Cougourdan* semblent avoir rencontré un certain succès auprès du public, en témoigne sa présence dans le *Radical de Marseille*, cinquante ans après sa parution initiale !

[1024] *Ibid*., p. 36. Cette référence vaut pour les trois citations qui suivent.

Cela fait plusieurs heures que les matelots Canolle et Baptiste guettent, postés sur le pont de leur corvette, une énorme masse à demi émergée des flots : il s'agit du terrible Kraken, à n'en point douter. A l'instar de l'*Alecton* vingt-cinq ans plus tôt, l'équipage se lance à l'attaque du monstre en lui lançant des barils de poudre prêts à exploser. Agressé, le Kraken démontre alors toute l'étendue de sa force : « il se rassembla sur lui-même », raconte le narrateur, « déroula ses pattes, se souleva dessus comme une araignée puis, retombant à plat ventre, envoya deux pattes vers l'arrière, défonça la porte de la dunette, arracha une partie de la cloison et revint, traînant les débris, s'enrouler autour du pied du grand mât[1025]». Ses six autres tentacules blessés ou sectionnés, le Kraken agonisant pousse son dernier soupir dans une ambiance de cauchemar : « le ventre creva et toute son encre, dont il y avait bien un boucaut, fut lancée comme une lame et vint couvrir une dizaine d'hommes de l'équipage[1026] ».

Deux ans plus tard, Emile Gautier fait paraître « Le Désiré », dans *La Science illustrée*, un périodique de vulgarisation grand public dédié à l'instruction scientifique. Alors qu'ils tentent de traverser la Manche, les passagers du sous-marin *Désiré* font une rencontre glaçante à travers la vitre de l'appareil[1027] : « Imaginez une bête chimérique, de la taille d'un homme, une sorte de pieuvre, avec une peau boursouflée, comme vernie, à reflets métalliques, et toute pleine de gros plis, quatre tentacules inégales semblables à des sacs, en manière de bras et de jambes, une grosse tête ronde, avec d'énormes yeux saillants et luisants comme des boules de verre, et une espèce d'aiguillon, mince et pointu comme une épée, de soixante centimètres de long, au bout d'un des bras, gigotant, se démenant, se déhanchant, pirouettant, culbutant, en des contorsions excentriques, tout près de nous, et tapant à coups redoublés sur la vitre du salon qui, sous ces assauts, rend un son cristallin[1028] ! ». Quittons un instant la sphère fictionnelle, car tandis que le Kraken prospère dans les récits imaginaires, sa disqualification se poursuit parmi les scientifiques et dans les ouvrages grand public. Les progrès de l'océanographie n'y sont pas étrangers. En 1893, Arthur Mangin, l'auteur des *Mystères de l'Océan*, invoque les récents progrès de la navigation et des connaissances de la mer pour démontrer une nouvelle fois l'absurdité du monstre : « Le marin épouvanté a peuplé ce désert *[la mer]* de monstres effrayants, comme la sirène des Latins ou le Kraken du Nord, de génies tous malfaisants [...] Maintenant, matelots, voguez en paix : la science est puissante et l'humanité veille sur vous[1029] ». Après les campagnes du *Challenger*, du *Travailleur*, du *Talisman*, sans oublier celles menées par Albert 1er de Monaco, en cours au moment où Mangin écrit, la connaissance des océans et de leurs profondeurs franchit un nouveau seuil. Témoins d'une peur désormais révolue, les monstres n'ont plus leur place sur les cartes marines. Un an après l'ouvrage d'Arthur Mangin paraît *Les Mystères des sciences occultes* ; l'auteur, un anonyme décrit comme un « initié », affirme que l'existence supposée du Kraken relève avant tout

[1025] *Le Nouvelliste de l'Est*, « Le Kraken », par Eugène Mouton, n°41 de la 2e année, le 7 octobre 1888, p. 1
[1026] *Ibid*., p. 1.
[1027] Ce récit emprunte très clairement à *Vingt Mille Lieues sous les mers*
[1028] *La Science illustrée*, « Le Désiré. Première traversée d'un bateau sous-marin », par Emile Gautier, n°261, le 26 novembre 1892, p. 142.
[1029] MANGIN Arthur, *Délassements instructifs*, Tours, A.Mame, 1893, p. 64-65.

d'exagérations, et que c'est surtout « l'aspect répugnant[1030] » des poulpes et des calmars qui a « servi de base aux légendes qui en ont fait des animaux terribles[1031] ». L'année suivante, dans *Plantes et bêtes, causeries familières sur l'histoire naturelle,* un ouvrage d'histoire naturelle vulgarisée, Jules Pizzetta balaie à son tour l'existence supposée du Kraken, qu'il qualifie ni plus ni moins « d'histoire bouffonne » et de « lamentable événement bien plus digne de figurer sur le tableau d'un saltimbanque que dans un ouvrage sérieux[1032] ». Il déplore d'ailleurs que Pierre Denys de Montfort y ait cru et ait intégré ces fables dans son *Histoire naturelle générale et particulière des mollusques* en 1802. Pizzetta est catégorique : le Kraken n'existe pas, mais des calmars de dimensions hors-normes, si : il les décrit comme « gros comme une barrique[1033] » pouvant atteindre « trois ou même cinq mètres ». Ce sont eux les vrais « monstres dangereux pour l'homme ». Le serpent de mer, lui, n'avait pas cet homologue réel et connu, lui ressemblant assez pour confondre les observateurs…

En passe d'être démasqué, l'abominable Kraken prospère dans le champ des fictions à la Belle Epoque, imprégnant particulièrement l'imaginaire enfantin. En 1906, nous retrouvons de nouveau Fucus, Cachalot et leurs compagnons dans « Au fond de la mer », paru dans les *Belles Images*[1034] ; à peine remis de l'épouvantable apparition du serpent de mer, surgi du fond des eaux polaires[1035], les voyageurs poursuivent leur route « lorsqu'un gigantesque kraken se précipita sur eux, enserrant dans ses ignobles tentacules nos cinq amis, qui n'eurent même pas le temps de jeter un cri[1036] » (**Fig.44**) Pétrifiés par cette soudaine vision d'horreur, les compagnons sont bientôt prisonniers du Kraken, « qui les emporta jusqu'au fin fond de la mer… où il les déposa tous les cinq complètement évanouis [...] Puis son horrible mission terminée, le monstre retourna au fond de son gouffre[1037] ». L'image d'un fond de mer opaque, muet et impénétrable, logis des plus cauchemardesques créatures qui n'en sortent qu'occasionnellement, est particulièrement explicite ici. La même année, Raphaël de la Grillière publie *Le Chien et le Kraken* ; le récit est diffusé à l'échelle nationale dans *Le Globe-Trotter*[1038], puis au niveau local, comme dans *Le voleur illustré*, le supplément de la *Gazette de Lorraine*. Naviguant en

[1030] [anonyme] *Mystères des sciences occultes*, auteur anonyme, Paris, La Librairie illustrée, 1894, p. 511.
[1031] *Ibid*., p. 511.
[1032] PIZZETTA Jules, *Plantes et bêtes, causeries familières sur l'histoire naturelle : au bord de la mer*, Paris, A.Hennuyer, 1895, p. 50.
[1033] *Ibid.*, p. 50. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.
[1034] Je reconnais que ce récit illustré revient fréquemment, peut-être excessivement, au sein de ce mémoire, mais sa richesse est telle qu'il fait écho à presque toutes les thématiques abordées et constitue, à ce titre, une source infiniment intéressante. De manière générale, *Les Belles Images* constituent un journal-clé pour sonder l'imaginaire enfantin dans la première année du XXe siècle. Vendu dix centimes pièce, il était abordable pour tous les publics (en comparaison, le *Magasin d'éducation et de récréation* de Pierre-Jules Hetzel coûtait cinq fois plus cher). Les enfants pouvaient l'acheter eux-mêmes, et sa longévité - plus de 3330 numéros en trente deux-ans - indique qu'il toucha plusieurs générations (voir RENONCIAT Annie, « Les magazines d'Arthème Fayard et la promotion de l'histoire en images "à la française" », *9ème Art*, n°7 [en ligne], janvier 2002, p. 36-43). Afin de contrebalancer cette présence récurrente, toutefois, je prends soin de mobiliser d'autres exemples, provenant d'autres journaux de la même période.
[1035] Voir Fig.40 dans la sous-partie précédente.
[1036] *Les Belles Images*, « Au fond de la mer », par G. RI, n°121 de la 3e année, le 9 août 1906, p. 2.
[1037] *Les Belles Images*, « Au fond de la mer », par G. RI, n°122 de la 3e année, le 16 août 1906, p. 1.
[1038] Voir CAZEILS Nelson, *op.cit.*, p. 10-11.

plein Pacifique à bord de l'*Espérance,* le narrateur, accompagné de Pipo, son domestique, et du chien Tanguy relate la confrontation avec un monstre à l'horreur inqualifiable, surgi des profondeurs océaniques : « ce que j'avais devant les yeux avait bien douze mètres de longueur, et j'étais fasciné par la terrible bête du regard de laquelle jaillissait comme l'effroi des gouffres, et dont le corps s'illuminait en quelque façon de toutes les lueurs de l'enfer[1039] ». Pipo finit par triompher de l'odieuse créature, crevant de sa lame son œil énorme.

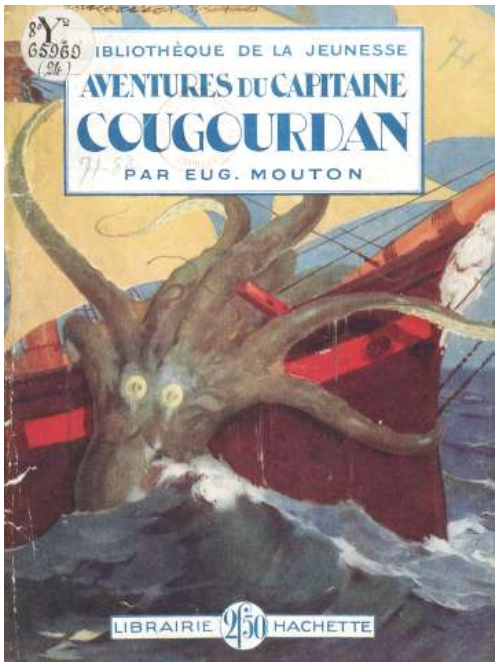






Fig.43, 44, 45 : De moins en moins crédible du point de vue scientifique, relégué au rang de fable à partir des années 1880, le Kraken survit à travers les récits imaginaires, dans lesquels il se distingue de manière plus ou moins nette de son homologue « réel », le poulpe géant. A gauche, le monstre s'en prend au *Bonne Mère*, le voilier du capitaine Marius Cougourdan, dans le roman d'Eugène Mouton (1890)[1040]. Au centre, il surgit du fond de l'abîme pour s'emparer de Fucus, Cachalot, et leurs compagnons[1041]. Notons l'échelle des tailles : celle des personnages accentue la démesure de la bête qui semble prête à les aspirer comme de vulgaires fourmis. A droite, une illustration parue dans *Hebdo* en 1934 montre une masse énorme enlaçant un scaphandrier et le dévorant de ses deux yeux immenses, un trait iconographique récurrent[1042]. L'homme n'aurait pas dû pénétrer dans le repaire du monstre…

A partir des années 1910, le Kraken semble avoir véritablement perdu sa consistance ; délaissé des débats[1043], son existence populaire est désormais presque exclusivement assurée par les récits de fiction. Citons l'exemple de Léon Berthaut qui fait paraître, en août 1913, une courte histoire intitulée

[1039] *Le Voleur illustré lorrain,* « Le Chien et le Kraken », par Raphaël de la Grillière, le 15 avril 1906, p. 1069. Le récit paraît également dans *Le Globe-Trotter.*
[1040] MOUTON Eugène, *op.cit*., page de couverture.
[1041] *Les Belles Images*, *op.cit*., p. 2.
[1042] *Hebdo*, « La tête de la mer », par Rachilde, n°56, le 4 mai 1934, p. 22.
[1043] De manière générale, les océanographes de la Belle Epoque, auteurs de manuels de vulgarisation, ne sont pas favorables au Kraken ; Henri Bourée en témoigne dans *L'Océanographie vulgarisée : de la surface aux abîmes (op.cit.,* 1913).

« Le Kraken », dans le *Supplément Illustré du Petit Journal*. Hjalmar Thornsen, vieux capitaine norvégien et « conteur véridique[1044] », se remémore la nuit où le Kraken faillit le tuer et l'emporter au fond des eaux. « Je vis ceci : », déclare-t-il à son auditoire, « une lanière longue d'une dizaine de mètres au moins, s'abattit sur l'avant de la pesante embarcation ; une deuxième la suivit, que je vis nettement garnie en dessous d'énormes ventouses ». L'équipage a tout juste le temps de fuir le navire, que « les gros bras de trente pieds » du monstre brise bientôt en morceaux.

La décrédibilisation du Kraken s'affermit encore en 1923, lorsque le jeune Alain Gerbault réalise la première traversée de l'Atlantique à la voile, en solitaire. La presse française rapporte évidemment la nouvelle, dont certains journalistes profitent pour démonter la prétendue existence des monstres marins comme le Kraken ou le serpent de mer : si Alain Gerbault n'en a pas vu, lors des cent jours qu'il passés seul sur l'océan c'est bien la preuve qu'ils sont imaginaires ! *Le Petit Parisien* écrit ainsi, quatre mois après l'exploit, que le navigateur « n'a vu, même en rêve, ni poulpe géant, ni kraken, ni sirène, ni aucun des autres monstres légendaires de l'abîme[1045] ». Trois ans plus tard, un numéro des *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* disqualifie à son tour les deux monstres des profondeurs, suivant la même explication : « Quant au kraken ou serpent marin [...] on ne compte plus les longs-courriers qui l'ont croisé au large de Rio, dans la baie d'Along ou sur les confins de cette mer des Sargasses sillonnée par l'étrave de Gerbault. S'il devait se révéler encore à quelqu'un pour l'enlacer dans ses nœuds, c'était pourtant à cet homme seul, sans défense, dont il n'eût fait qu'une bouchée ainsi que de son canot. Et rien[1046] ! ». Deux ans plus tard, un numéro de l'*École émancipée* consacre une leçon aux « animaux fabuleux » parmi lesquels il range le Kraken. Un siècle plus tôt, l'*Abécédaire du Petit Naturaliste* avait inclus le monstre dans son bestiaire zoologique réel… L'auteur conclut sa leçon en affirmant, ironique : « La lecture des aventures du Kraken [...] est un véritable régal (pour le maître)[1047] ». Le monstre tentaculaire ne serait-il plus qu'un simple plaisir pour l'imagination, un monstre à faire peur aux enfants ? D'un point de vue scientifique, il semble s'être évanoui pour de bon. En 1929, Jacques Pellegrin, le sous-directeur du Laboratoire de Zoologie au Muséum d'histoire naturelle, fait paraître *Le monde qui peuple les océans*. Moins radical que d'autres auteurs avant lui, il admet le caractère fictif du Kraken, fondé sur « une part de légende, une exagération[1048] » et reconnaît l'authenticité du calmar géant, « on a mesuré avec toute la rigueur

---

[1044] *Le Supplément Illustré du Petit Journal,* « Le Kraken », par Léon Berthaut, n°1185 de la 24e année, le 3 août 1913, p. 244. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[1045] *Le Petit Parisien*, « Alain Gerbault, champion de l'Atlantique », par Charles Le Goffic, n°17 128 de la 49e année, le 21 janvier 1924, p. 1.

[1046] *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, « Les poètes de la mer », par Charles Le Goffic, n°258 de la 6e année, le 24 septembre 1927, p. 6. On remarque que l'auteur est aussi celui de l'article précédent.

[1047] *L'École émancipée*, « Les animaux fabuleux », par Gauthier, n°38, le 23 juin 1929, p. 575. Quatre ans plus tard, un autre numéro propose une rédaction pour les élèves ; le texte en question mentionne le serpent de mer et le kraken (*L'École émancipée*, « Rédaction », n°40, le 9 juillet 1933, p. 597). Il est clair qu'entre les récits de presse, les romans d'aventure et les ressources scolaires, les enfants entendent parler du bestiaire monstrueux des profondeurs marines. Il devient familier, connu. L'imaginaire enfantin s'en imprègne.

[1048] PELLEGRIN Jacques, *Le monde qui peuple les océans*, Paris, Editions de « Sciences et Voyages », 1929. Citation rapportée par *La presse libre agricole,* le 7 juin 1929 (p. 4).

scientifique désirable, des céphalopodes gigantesques mesurant 17 mètres[1049] ». Parfois, ce n'est plus le Kraken qui surgit des flots mais l'homme qui pénètre chez lui, au fond de l'eau : *Les chercheurs d'épaves* de Maurice Champagne en témoigne. Paru en 1927, il met en scène les tribulations d'Arban Scott, scaphandrier imprudent, qui entre dans « la retraite d'un monstre venu du fond de l'Océan, l'abri d'un poulpe géant, oui, géant, s'il en juge par les effroyables tentacules qui s'agitent devant lui et qui ne mesurent pas moins de sept ou huit mètres de long[1050] ». Est-ce là le terrible Kraken ou une créature crédible ? Le Kraken mythique se confond avec sa version « réaliste », le poulpe géant ; en cela, il se distingue du serpent de mer dont aucun animal connu ne semble se rapprocher. Les face-à-face avec le poulpe sont nombreux dans la fiction ; citons un récit paru dans *Hebdo*, en 1934[1051] (**Fig.45**) puis un autre publié par *Guignol* et mettant en scène une effroyable apparition[1052]. Olaf Munch, le commandant norvégien[1053] de la *Gavotte*, veut prouver au sceptique Monsieur Laurent que le Kraken n'est pas un mythe. S'ensuivent une série de débats et de méprises, un amas d'algues étant d'abord confondu avec le fameux monstre, jusqu'à ce qu'il se mette à bouger et à enserrer les flancs du navire… Il arrive, quoique rarement, que le Kraken ressurgisse dans les colonnes de presse ; en décembre 1938, un numéro de *L'As* rapporte la mésaventure d'un plongeur qui « affirme avoir vu sur un haut fond, au large de la Corse, un monstre fabuleux. Il le décrit sous la forme d'une pieuvre dont les yeux seraient larges comme des soucoupes et les tentacules de plus de huit mètres de long[1054] ». Kraken ou calmar géant ? On se demande lequel de ces deux cas est le moins improbable…

Produit du monde scandinave, le Kraken suscite, au cours du XIXe siècle, un engouement scientifique puis populaire inédit. Si sa visibilité fait quelque peu défaut dans la réalité, elle est indéniable dans les sources écrites de l'époque ; les enquêtes et rapports scientifiques, les ouvrages de vulgarisation, les presses nationale et locale sont autant de supports de diffusion et de démocratisation de la figure monstrueuse, quoiqu'incertaine, du Kraken. Il fait partie de ces « secrets de la mer » dont l'époque est friande - pensons à Michelet - mais qu'elle tend à dévoiler dans le dernier tiers du XIXe siècle avec les campagnes océanographiques et les avancées techniques et théoriques qui l'accompagnent.

[1049] *Ibid*., p. 4.

[1050] CHAMPAGNE Maurice, *Les chercheurs d'épaves*, Paris, Delagrave, 1927, p. 212. Précisons qu'au même moment, dans le monde anglo-saxon, le Kraken connaît une déclinaison apocalyptique et particulièrement épouvantable avec la publication de l'*Appel de Cthulhu*, de Howard Phillips Lovecraft. Créature extraterrestre et hybride, dotée d'une tête de pieuvre, d'ailes et d'une vague forme humaine, quoiqu'indéfinissable, Cthulhu veille sur la ville engloutie de R'lyeh, au fond du Pacifique. Toutefois, l'ouvrage n'est traduit en français qu'en 1954, et excède donc les bornes chronologiques de ce mémoire, sa mention me semblait toutefois importante.

[1051] *Hebdo*, « La tête de la mer », *op.cit*., p. 22-23.

[1052] *Guignol*, « Le Kraken », par René Louys, n°31, 2 août 1936, p. 42-46.

[1053] Il est intéressant de remarquer, dans les récits fictifs ayant trait au Kraken, qu'il s'y trouve assez souvent un personnage de nationalité norvégienne, souvent un vieux capitaine de navire convaincu de l'existence du monstre tentaculaire. Ce constat concerne les récits destinés au lectorat adulte, comme celui du *Supplément Illustré du Petit Journal* cité plus haut, comme au lectorat enfantin. A l'instar des personnages bretons parcourant les romans d'aventures de l'entre-deux-guerres, nous l'avons vu, l'archétype du marin norvégien renvoie, de toute évidence, à l'origine nordique du mythe du Kraken.

[1054] *L'As*, « Savez-vous que… », n°90 de la 2e année, le 18 décembre 1938, p. 3.

Progressivement esseulé à partir des années 1870, après la découverte et l'identification du calmar géant, le Kraken migre vers la sphère fictionnelle qui, « se prévalant des mythes d'hier[1055] », l'incorpore dans ses récits pour ravir un lectorat souvent jeune et avide de frissonnantes aventures. Cet épanouissement culturel du Kraken, qui assure sa survie dans le paysage populaire, bat son plein à la Belle Époque, puis se poursuit durant l'entre-deux-guerres. Aujourd'hui encore, si le Kraken est considéré comme fabuleux, les visions de calmars géants réels ne manquent pas de nous étonner[1056]. Il me semble qu'elles entretiennent, d'une certaine manière, l'idée d'une démesure inhérente au fond.

C. *Rire des monstres : le grand bricolage du bestiaire marin monstrueux dans la presse enfantine (1907-1934)*

« Les monstres que crée l'imagination ? Beebe ne les a pas vus… »

Claude Blanchard, « Au fond de la mer », 1932[1057]

En perte de vitesse dans les débats publics, le serpent de mer et le Kraken semblent être aussi mis à rude épreuve dans la presse enfantine de la première partie du XXe siècle. En effet, l'examen de différents articles et récits fictionnels parus dans des revues comme *Les Belles Images* ou le *Jeudi de la jeunesse* révèle une déconstruction, au sens littéral du terme, du bestiaire monstrueux des profondeurs. S'agit-il d'une simple coïncidence ou bien d'un phénomène réellement symptomatique d'un changement dans l'imaginaire des fonds marins ? Dans un cas comme dans l'autre, l'étude de ces articles me paraît intéressante[1058]. A travers sept d'entre eux, parus entre 1907 et 1934, nous allons tenter de comprendre comment s'articulent fabrication matérielle et déconstruction symbolique. Tonneaux, planches de bois, bâches en plastique, ressorts et élastiques : serpents de mer et poulpes géants sont réduits à des figures bricolées, par des enfants le plus souvent, et « fausses » de la tête à la queue. Cette fabrication des créatures monstrueuses du fond pourrait être une traduction de leur décrédibilisation ; elles témoignent, il me semble, d'un recul des croyances en leur existence au début du XXe siècle, et d'un glissement de ces figures monstrueuses vers une perception badine, amusée. Examinons ces articles pour tenter d'y voir plus clair.

[1055] BUTI Gilbert et CABANTOUS Alain, *op.cit.*, p. 45.
[1056] En 2012, un calmar géant est filmé pour la première fois dans son habitat naturel, à 600 mètres de profondeur (GUERRA Ángel et SEGONZAC Michel, *op.cit.,* p. 5). Plus récemment, un jeune individu a été filmé au large des îles Sandwich, dans le Pacifique Sud. Il mesurait… trente centimètres !
[1057] *Voilà*, « Au fond de la mer », par Claude Blanchard, n°88 de la 2e année, le 26 novembre 1932, p. 6.
[1058] J'ai bien conscience de ce que le rapprochement entre fabrication matérielle et déconstruction symbolique peut avoir de fragile, mais j'ai toutefois souhaité faire ce pari.

Dans « La création d'un monde nouveau », petit récit paru dans *Le Jeudi de la jeunesse* en 1907, le monstre marin n'est plus un objet de peur, mais de divertissement et de création. Les frères Mabinette, Paul, Arthur, Pierre, Jacques, Auguste et Jean, las des distractions ordinaires des vacances au bord de mer, décident d'inventer un jeu nouveau : la création d'une « procession de monstres[1059] ». Les travaux vont bon train : « Pierre devint une bête invraisemblable, à l'aide de vieilles poteries de cuisine. Des balais et des fourchettes lui donnèrent l'aspect d'une méduse terrifiante[1060]». Auguste et Jacques fabriquent un crabe gigantesque, et « fort comique ». Mais le clou de cet étonnant spectacle n'est autre que le terrible Kraken : « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre fut la création de la terrible pieuvre géante que les Mabinette fabriquèrent, dans le but de l'exposer, plus tard, avec les animaux fantastiques de leur ménagerie ». Le corps du monstre est constitué d'un morceau de « vieille toile à voile[1061] » et « sa gueule menaçante » s'actionne « à l'aide de deux ressorts à boudin ». « Seize pattes et quatre têtes » couronne enfin le tout, poussant jusqu'au grotesque (**Fig.46**) Après tout, si le Kraken n'existe pas, pourquoi faudrait-il se priver d'exagérer ? Un certain détachement, teinté d'ironie, est ici perceptible et semble symptomatique d'un changement plus général dans le rapport entre les hommes et le bestiaire monstrueux du fond de la mer. D'autres exemples vont bientôt venir appuyer cette idée. Mais terminons d'abord la petite histoire des Mabinette : non contents d'avoir mis au point une pieuvre plus vraie que nature, les six frères décident de « faire une bonne blague aux baigneurs du pays, le jour où l'on inaugurerait la bête », car un monstre qui n'épouvante personne n'est pas réellement monstre. Trois vacanciers ont bientôt une vision abominable lorsqu'une « bête fantastique sortit lentement son horrible tête hors des roches ». Le duel commence : « La pieuvre, sans pitié, saisit la barque avec ses tentacules nombreuses et la bascula brusquement. Les trois marins d'occasion tombèrent à l'eau [...] ils prirent la fuite, en hurlant, vers le rivage ». Un tel récit aurait pu avoir sa place dans un quotidien de faits divers. La pieuvre en toile de voile a dupé les vacanciers ; comble de réussite, elle trompe également les marins les plus expérimentés qui décident « de s'embarquer et de se mettre à la poursuite de la bête ; mais leurs femmes épouvantées s'accrochèrent à eux et les empêchèrent de partir. Ils durent se rendre à leurs supplications[1062] ». George Clavigny conclut, ironique : « Ce fut un grand mystère qui ne fut jamais éclairci[1063] ». Comme pour tourner en dérision les énigmatiques apparitions de « monstres marins » dont les décennies précédentes furent parcourues.
Le célèbre serpent de mer, qui a fait l'objet de la première sous-partie de ce chapitre, n'échappe pas non plus à ce processus de déconstruction et de refabrication. Dans un récit publié dans *Les Belles*

1059 *Le Jeudi de la jeunesse*, « La création d'un monde nouveau », par George Clavigny, n°187 de la 4e année, le 21 novembre 1907, p. 52

1060 *Ibid.*, p. 52. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

1061 *Ibid.*, p. 52-53 Cette référence vaut aussi pour les cinq citations qui suivent.

1062 Ibid., p. 53. En poussant l'analyse un peu plus loin, trop loin peut-être, il serait possible de voir à travers cette histoire une forme de subversion du rapport traditionnel entre adultes et enfants ; les premiers, terrifiés par l'apparition d'un monstre factice, sont ridiculisés par les seconds, qui, si jeunes soient-ils, ne croient déjà plus aux légendes de la mer. Les fonds marins, progressivement sondés et dragués, laissent croire à leur apprivoisement ; quant aux monstres dont on l'a longtemps cru peuplé, ils deviennent ici marionnettes.

1063 *Ibid*., p. 53.

Images en décembre 1923, dix ans avant la controverse du Loch Ness, un jeune naturaliste, Barnabé, se trouve en Indochine chez son ami mandarin, Té-Eï-So, qui lui confirme l'existence du grand serpent de mer dans la baie d'Along[1064]. Le directeur du *Grand Journa*l offre au jeune homme de partir à la recherche du monstre ; ce dernier, poussé par Miss Mab, sa fiancée américaine en quête de gloire, accepte et part pour l'Indochine. Anticipant l'échec de l'expédition, et craignant le ridicule qui s'ensuivrait, la jeune femme prévoit de fabriquer la bête : « Par prudence, au cas où le serpent de mer ne serait qu'une fable, il faudra que je m'ingénie à lui en faire voir un de mon cru[1065] ». Té-Eï-So, qui ne croit pas non plus au serpent de mer mais souhaite la réussite de son ami, a la même idée : « Je vais tacher, même au prix d'une supercherie, de donner satisfaction à mon hôte[1066] ». Quant au directeur du *Grand Journal*, qui finance la mission, il charge un reporter nommé Médard de fabriquer, lui aussi, un faux serpent de mer : « Tu vas le précéder dans la baie d'Along pour y confectionner toi-même le grand serpent de mer. Cela va coûter cher, mais ensuite quel succès et quel tirage pour le journal, quand le monstre fabuleux aura été authentifié par ce candide savant[1067] ! ». L'expédition est donc une duperie montée de toute pièce, une formidable campagne de publicité ; seul Barnabé l'ignore. L'oeuvre de Médard est bientôt accomplie, et plus vraie que nature : son serpent de mer est constitué d'une « série de tonneaux d'inégal diamètre, reliés entre eux par un câble élastique et entourés d'une bâche glauque très ample de manière à onduler au gré des vagues[1068] ». De bout en bout, la créature fait illusion : « À l'avant de ce train de tonneaux flottants était attachée la tête du grand corps qu'ils figuraient[1069] ». (**Fig.47**) L'aspect du monstre est archaïque, et pour cause : Médard s'est inspiré de la galerie de paléontologie du Muséum d'Histoire naturelle : « C'était une reproduction en bois de celle du diplodocus du Muséum[1070] ».

Deux ans plus tard, le journal *Guignol* met en scène la méprise du jeune Marius, auquel l'équipage du *Médoc* - marseillais, précisons-le - joue un drôle de tour ; parti en quête du serpent de mer, le jeune garçon parvient, après maintes péripéties, à atteindre le monstre avec son fusil, mais une surprise l'attend… « Quelle galéjade ! » s'exclame le narrateur, « vraie tarasque de carnaval, son prétendu serpent de mer n'était qu'en toc. Il était fait de quelques tonneaux vides recouvertes d'une bâche peinte en simili peau de crocodile et pseudomâchoires[1071] ». La supercherie est d'autant plus réussie

---

[1064] Nous l'avons vu, la baie d'Along est un lieu-clé de l'histoire du serpent de mer ; la trame narrative incorpore donc ici une part de réalité pour amorcer son récit.

[1065] *Les Belles Images,* « Le grand Serpent de mer », par Valvérane, n°1003 de la 20e année, le 6 décembre 1923, p. 1.

[1066] *Ibid*., p. 1.

[1067] *Ibid*., p. 1. Il est possible de voir dans cette remarque une certaine raillerie de l'attitude de certains scientifiques qui, comme Barnabé ici, se mettent en tête d'apercevoir - et même de capturer - le fameux serpent de mer dans les années 1920.

[1068] *Ibid*., p. 2.

[1069] *Ibid*., p. 2.

[1070] *Ibid.*, p. 2. Il est fort intéressant de constater les similitudes entre cette créature à l'aspect « diplodocusien » et celle qui sera photographiée dans le Loch Ness, dix ans plus tard. Cela semble, à mon sens, confirmer la circulation d'une description codifiée du serpent de mer avant même la célèbre apparition écossaise.

[1071] *Guignol,* « Comment Marius attrapa le serpent de mer », par Jean du Cléguer, n°175, le 16 août 1931, p. 37.

qu'elle se double d'effets spéciaux : « une charge de dynamite[1072] » fut placée dans le crâne du faux serpent pour donner l'illusion d'exploser…

Un récit similaire paraît en décembre 1933 paraît dans les *Belles Images*. Sartinois, un reporter sans grand succès, est menacé de renvoi par son patron, M.Papifer, à moins qu'il ne parvienne à ramener sur pellicule « quelque chose de sensationnel, soit comme documentaire, soit comme actualités[1073] ».

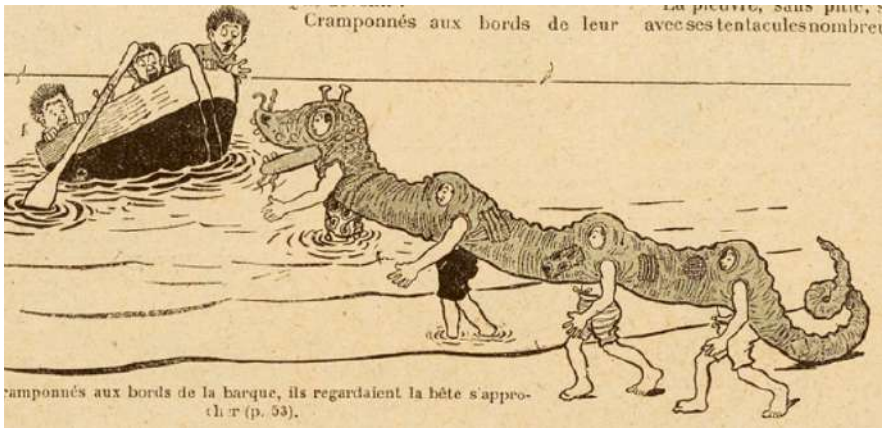




Fig.46 et 47 : Deux exemples de « serpent de mer bricolés » : en 1907, dans *Le Jeudi de la jeunesse*, les frères Mabinette jouent un vilain tour aux vacanciers effrayés (à gauche), tandis que les *Belles Images* nous transportent jusqu'à la baie d'Along, quinze ans plus tard, lorsque le reporter Médard construit un serpent de mer plus vrai que nature fait de tonneaux et d'élastiques, le tout recouvert d'une bâche (à droite). Une fois la supercherie démontée, le monstre démembré s'évanouit…

Désabusé, le jeune homme part pour la côte d'Azur où il filme, sans conviction, des anguilles de mer. Quelle n'est pas sa surprise lorsque, le lendemain, son patron fait irruption dans sa chambre en s'exclamant « Bravo, bravo mon cher, vous avez fait un coup de maître ! Le film est déjà retenu par tous les délégués des différentes maisons qui assistaient à la prise de vues[1074] ! ». Visionnant alors son film, le jeune reporter comprend bientôt ce qui s'est passé : « Les fâcheuses dispositions d'esprit dans lesquelles il se trouvait pendant son séjour à la Côte d'Azur lui avaient fait négliger ses prises de vues ; de sorte qu'il avait tourné deux fois le même rouleau et impressionné, par superposition, les mêmes pellicules ». L'anguille a doublé de longueur pour devenir une créature aux dimensions exceptionnelles : un serpent de mer est né. Sa fabrication est un pur trucage visuel, et, en l'occurrence, accidentel. Sartenois se retrouve pris au piège de sa supercherie ; son film rencontre un succès immédiat, auprès du grand public comme de la communauté scientifique, et les choses se compliquent encore davantage lorsque l'une des spectatrices, miss Anabella, propose de se rendre elle-même à l'endroit où le serpent de mer est apparu, pour espérer l'apercevoir à son tour. Poussé par M.Papifer,

[1072] *Ibid*., p. 37.
[1073] *Les Belles Images,* « Le serpent de mer », par Val, n°1528 de la 30e année, le 28 décembre 1933, p. 1-2. Notons ici que, comme pour le récit paru dix ans plus tôt, la quête du serpent de mer a pour point de départ une demande hiérarchique.
[1074] *Ibid*., p. 1. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

qui jubile d'un succès aussi inespéré, Sartinois n'a pas le choix : il lui faut fabriquer un faux serpent de mer pour faire illusion et sauver son emploi. C'est chose faite lorsqu'un « énorme tuyau de baudruche, lesté de quelques cailloux pour l'empêcher de s'envoler au gré des vents, apparaît vers le coucher du soleil sur la crête des vagues [...] Tout le monde s'y trompa[1075] ». Le faux serpent de mer subjugue son public, avant que le nageur Léonidas, complice de Papifer, ne le fasse disparaître comme par magie « en crevant la baudruche au moyen d'une épingle ». Le mythe n'était que de l'air, il « dégonfle » en même temps que le faux serpent, se vide littéralement de sa substance. Sartinois finit par révéler la supercherie, et fait déposer un brevet pour le procédé de superposition inventé par mégarde. « Et c'est ainsi », conclut l'auteur, « que Sartinois fit fortune, beaucoup plus sûrement qu'il ne l'aurait fait en continuant à profiter de l'équivoque[1076] ».

Citons enfin un dernier exemple de serpent de mer bricolé avec « Sus au monstre ! » paru dans les *Belles Images* également ; complètement ironique, ce petit récit est en lien direct avec l'actualité d'alors et tourne en dérision la créature du Loch Ness. L'affaire est transposée en Camargue, où « un des étangs de la région recélait, disait-on, un animal étrange, sûrement préhistorique qui, vers le soir, effectuait le tour du lac et montrait une tête bizarre[1077] ! ». La surprenante apparition attire les curieux, dont le chasseur Tourin Bélagude, qui parvient à tirer « une flèche qui se ficha dans le cou de la bête… qui n'en continua pas moins à nager et disparut tranquillement ! « Té ! Il a la vie dure » pensa l'enragé Tourin Bélagude[1078] ». L'homme confectionne ensuite des boulettes empoisonnées qu'il plonge dans le lac, mais la bête a senti le piège et n'y mord pas… puis réapparaît la nuit suivante et surprend le chasseur : « Cette nuit-là, il lui arriva une aventure épouvantable ! II se réveilla dans les pattes - ou les nageoires - du monstre ! Un peu de lune lui montra l'horrible tête du saurien et son long cou... ». La rencontre tourne au cauchemar : « Il se sentit dépouillé de son pyjama, coiffer d'un casque très lourd et revêtir d'une sorte de combinaison froide et mouillée [...] Une voix démoniaque susurra : « À toi de faire la bête, mon bon ! » Et on le traîna dans l'étang, où il s'enfonça, le pauvre ! ». A l'aube, deux gardiens de camargue parviennent finalement à attraper la créature et mettent un terme au mystère : « Alors, à la stupeur de tous, la bête parla. « Vé ! Qu'on m'ôte tout ça, boun diou ! » hurlait-elle. On se rua avec des couteaux, on fendit la peau - de la toile cirée ! - on souleva le cou et la tête de plâtre, qui surmontaient le casque d'un scaphandre… on tira ses bras, des nageoires de toile, et qui apparut là ? Tourin Bélagude ! ». La bête est littéralement déconstruite, démembrée ; elle a cessé d'exister[1079].

[1075] *Ibid.*, p. 2. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[1076] *Ibid.*, p. 2.

[1077] *Les Belles Images,* « Sus au monstre ! », n°1552 de la 31e année, le 14 juin 1934, p. 8. J'ai bien conscience que le monstre n'est pas marin ici, mais lacustre ; toutefois, j'ai décidé de l'inclure dans mon analyse dans la mesure où il reste lié à la figure du serpent de mer, et qu'il n'en surgit pas moins d'un fond - de lac, certes - mais avec le même effet de surprise que pour son homologue en eau salée. Ces raisons sont, je l'espère, suffisantes pour justifier ce petit écart par rapport à mon objet d'étude.

[1078] *Ibid*., p. 8. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

[1079] Dans d'autres récits enfantins, la fabrication matérielle - et la déconstruction subséquente - peut aussi concerner des créatures de la mer « non monstrueuses », comme la tortue. Un numéro des *Belles Images*, paru en août 1932, en offre un exemple intéressant (*Les Belles images,* « La Tortue », n°1455 de la 29e année, le 4 août 1932, p. 8).

L'inventeur de cette farce insolente n'était autre que Flouret, le fils de l'aubergiste local, désireux d'attirer les clients.

Notons aussi, avant de conclure, que la fabrication du monstre marin n'est pas forcément matérielle ou « palpable », elle peut aussi être d'ordre purement visuel. « Agénor déniche un trésor », court récit en 1926 dans *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille*, nous en offre un exemple intéressant. Trompé par un marchand malhonnête, le naïf Agénor revêt un scaphandre truqué : « le loueur avait mis à son scaphandre, en guide de vitre, une loupe, un verre grossissant de la plus belle taille[1080] ». Cette fois-ci, ce n'est plus le fond de la mer qui est déformant mais l'appareil lui-même : Agénor rencontre, terrifié, un « animal aux dimensions inconnues » et « dix fois plus grand qu'une baleine[1081] » avec des yeux « grands comme des couvercles de lessiveuses ». (**Fig.48**) Ces yeux disproportionnés ne sont pas sans rappeler ceux du terrible Kraken…

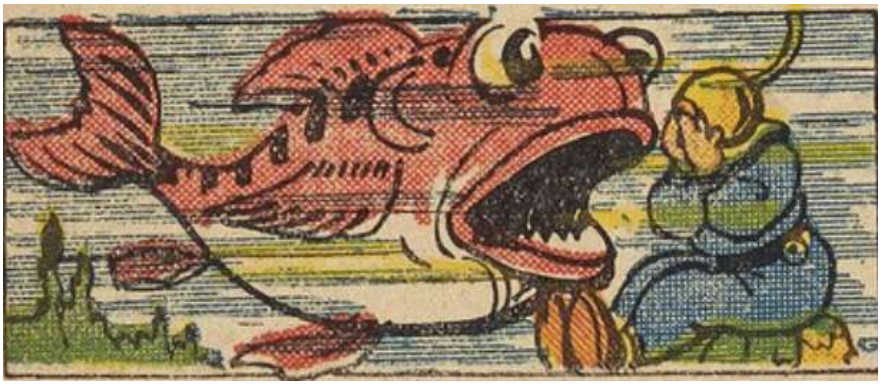


Fig.48 : En 1926, *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille* met en scène la construction visuelle du monstre marin. Agénor, trompé par un marchand de scaphandres malhonnête, se retrouve face à un « super-cétacé » qui se précipite sur lui pour l'engloutir. Mais le cauchemar n'était qu'illusion : victime d'une vitre déformante, Agénor a cru voir ce qui n'était pas. Une manière de tourner en dérision les illusions d'optique auxquels les marins sont parfois sujets, et qui laissent la part belle au Kraken et divers serpents de mer…

Épouvanté, Agénor comprend que le monstre va l'engloutir et s'évanouit de peur ; le vendeur de scaphandres en profite pour le remonter à la surface en lui faisant croire qu'il l'a sauvé de « l'estomac d'un super-cétacé » auquel, précise-t-il, « les savants ne croient pas ». Fabriquée visuellement, l'existence du monstre se voit donc aussi complétée d'un nom fictif et inédit. On lui crée une existence officielle. Le cauchemar d'Agénor connaît un dénouement comique, pour ne pas dire ridicule : « Le pauvre Agénor avait cru voir un énorme monstre lequel, en réalité, n'était qu'une toute petite mignonne petite sardine[1082]... ». Le monstre n'était qu'illusion[1083]. L'image enracinée du « fond

[1080] *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille,* « Agénor déniche un trésor », n°1135 de la 23e année, le 11 juillet 1926, p. 2.

[1081] *Ibid*., p. 1. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[1082] *Ibid.*, p. 2.

[1083] Citons également un récit paru huit ans plus tard dans *Hebdo*, et mettant en scène une tromperie visuelle similaire : alors qu'il remontait du fond de l'eau, Jean Divonnec, scaphandrier expérimenté, affirme avoir aperçu une « longue, longue colonne qui grouillait, se tordait, bouillonnait à la surface [...] Et ça vous avait, sur le dos, un tas de hérissements d'écailles à vous faire frémir ! Quel effrayant animal… » (*Hebdo,* « En scaphandre. Le

déformant » glisse ici vers le « fond déformé », et tourne en dérision les mirages dont on soupçonne certains marins d'être victimes.

Fabrication matérielle, déconstruction symbolique ? S'il est clair que ces sept récits ne suffisent pas pour déceler un glissement général dans la pensée du fond de la mer, ils n'en constituent pas moins une expression originale du recul du bestiaire marin monstrueux dans l'imaginaire des enfants de la première moitié du XXe siècle. S'inscrivant dans la continuité des deux précédentes sous-parties, tout en se limitant à un public ciblé, ces récits déconstruisent la figure du monstre marin pour la réduire à ensemble de planches, de bâches, de clous, de ressorts et baudruches façonnant, sous la main des enfants comme des adultes, des créatures bricolées, approximatives. En fin de compte, ne seraient-elles pas aussi fictives que le modèle qu'elles imitent ? Une forme de dérision, jointe au thème de la duperie, semble perceptible à travers ces histoires enfantines. Pleine d'ironie, elles témoignent d'un certain relâchement vis-à-vis de l'espace maritime, des craintes qu'il inspire et des êtres cauchemardesques dont les hommes ont peuplé ses profondeurs. De moins en moins craints, car de moins en moins crédibles, le Kraken et le serpent de mer deviennent, au moins chez les enfants, un plaisir de l'imaginaire[1084].

Conclusion du chapitre

« Le Possible est une matrice formidable. Le mystère se concrète en monstres[1085] », écrivait Victor Hugo dans *Les Travailleurs de la mer*. Il est vrai que le monstre sied à l'inconnu. Il l'habille, en devient la traduction tangible, incarnée. Face aux profondeurs de la mer, espace muet, obscur, et dont la connaissance, malgré les progrès de l'océanographie au début du XXe siècle, reste encore mince, les

grand serpent de mer », par Rachilde, n°40, le 12 janvier 1934, p. 23). Jean en est convaincu : « C'est bien lui, le fameux serpent de mer, dont on dit qu'il est pondu par un œuf tombé de la lune au plus secret des gouffres marins [...] » (*ibid.,* p. 23). Mais l'illusion s'évanouit bientôt lorsque le plongeur comprend que le monstre est en réalité « des canards, un grand vol de canards sauvages qui serpentait, qui se suivaient, selon la houle, deux par deux, trois par trois, le plus gros de la troupe au milieu, formant le ventre » (*ibid.,* p. 23). Bien moins impressionnant, c'est sûr…

[1084] N'oublions pas non plus que ces récits sont écrits par des adultes, dont le but est avant tout de divertir leurs jeunes lecteurs…

[1085] HUGO Victor, *Les Travailleurs de la mer*, Paris, Librairie illustrée, 1876, p. 389 (la date de publication initiale du roman est 1866). Ce passage sur l'inconnu des profondeurs est trop remarquable pour se priver d'en citer au moins quelques phrases de plus : « Des morceaux d'ombre sortent de ce bloc, l'immanence, se déchirent, se détachent, roulent, flottent, se condensent, font des emprunts à la noirceur ambiante [...] C'est quelque chose comme les ténèbres faites bêtes. A quoi bon ? à quoi cela sert-il ? Rechute de la question éternelle. Ces animaux sont fantômes autant que monstres. Ils sont prouvés et improbables. Être est leur fait, ne pas être serait leur droit. Ils sont les amphibies de la mort. Leur invraisemblance complique leur existence. Ils touchent la frontière humaine et peuplent la limite chimérique [...] Ils marquent la transition de notre réalité à une autre » (*ibid*., p.389). Toute l'ambiguïté du monstre marin est là, magistralement exprimée.

monstres représentent « ce que l'on ne connaît pas, ce que l'on ne comprend pas[1086] ». Leur existence fait indéniablement débat, certains s'attachant à la démontrer, d'autres à la démonter. En 1868, à la veille des premiers dragages profonds, Elie Margollé et Frédéric Zurcher projettent une vision tératologique des profondeurs sous-marines dont tout reste à découvrir : « On ne peut mettre en doute que les profondeurs de l'Océan renferment des monstres dont l'organisme est adapté à ces régions inconnues, d'où ils ne sortent que rarement[1087] ». Quelques années plus tard, les filets du *Challenger* révèlent le visage des « monstres » en question ; il ne s'y trouve ni Kraken, ni serpent de mer, mais des *Melanocetus* aux longues dents acérées ainsi que des « Grandgousier pélicans »… Les monstres séculaires du fond de la mer vont-ils devoir céder leur place ? « Ce sont les derniers sursauts[1088] », déclare l'*Aurore*, implacable, en 1913. Le déploiement des campagnes océanographiques, et les découvertes qui l'accompagnent, ne suffisent pourtant pas à tuer le Kraken et le grand serpent de mer ; leur existence populaire se poursuit à travers la fiction, qui leur ménage désormais, dès la fin du XIXe siècle, une place incontournable dans les récits d'aventures sur et sous les flots. Ils font partie de la pensée des fonds marins, en sont constitutifs. Le fond de la mer continue d'agir comme un formidable déversoir de peurs. Quant au Kraken et au grand serpent de mer, on en vient à penser que leur forte présence culturelle, dans les sources fictives comme non-fictives, savantes comme non-savantes, constitue en définitive leur seule réalité.

[1086] GEISTDOERFER Patrick, « Monstre marins et réalités scientifiques », dans GEISTDOERFER Aliette (dir.), IVANOFF Jacques et LEBLIC Isabelle, *Imagi-mer : créations fantastiques, créations mythiques* [actes du colloque « Imagi-mer » organisé par CETMA et le CNRS du 15-16 mai 1997 au Muséum d'Histoire Naturelle], Paris, CETMA, 2002, p. 53.
[1087] MARGOLLE Elie et ZURCHER Frédéric, *op.cit.,* p.138.
[1088] *L'Aurore,* « Le Monstre », par Robert Kemp, n°563, le 27 avril 1913, p.1.

CHAPITRE 6. Images et spectacles sous les flots : les fonds marins, nouvel objet esthétique ?

« Car cette beauté, que nous appelons art, est une nécessité positive de la vie ».

William Morris, « L'Esthétique de la vie », 1896[1089].

Peut-on considérer l'esthétisation d'un espace naturel comme une déclinaison de son apprivoisement ? Du fait de leur inaccessibilité, les fonds marins n'ont constitué, jusqu'aux années 1870, qu'un sujet d'inspiration restreinte pour les arts graphiques - peinture, aquarelle, dessin, et autres -, les artistes concentrant leur regard sur la surface de l'eau[1090]. Dans le sillon de l'émergence d'un désir collectif du rivage, une nouvelle esthétique du paysage marin s'épanouit en effet au cours du XIXe siècle[1091] ; dans ce domaine, la bibliographie ne manque pas[1092]. Des peintres comme Claude Monet, Edouard Manet, Gustave Courbet, Georges Seurat ou encore Eugène Boudin, pour n'en citer que quelques uns, se sont attachés à représenter le mouvement de la mer, ses couleurs, ses humeurs[1093]. Mais pas - ou très peu - de traductions picturales pour ce qui se passe *sous* cette mer. Pour le fond abyssal, le fait n'est pas vraiment surprenant : jusque dans les années 1860, la théorie azoïque de Forbes fait des grandes profondeurs océaniques un espace désert, glacial, et plongé dans la pénombre la plus totale ; quel intérêt pourrait y trouver l'artiste ? Et même après la découverte d'une vie sous-marine profonde, comment traduire un tel espace dont tout reste à découvrir ? Malgré de très rares exceptions, comme la

---

[1089] *La Société nouvelle*, « L'Esthétique de la vie », par William Morris, tome 1 de la 12e année, 1896, p. 17.

[1090] Ce constat vaut aussi pour le domaine enfantin ; aucune traduction « réaliste » des grandes profondeurs de la mer n'apparaît dans les récits illustrés. Mais contrairement aux peintres, les auteurs de ces histoires dépassent l'opacité de cet espace pour laisser libre cours à leur imagination et dépeindre des paysages fantastiques, enfantés de leur propre système de représentations.

[1091] Voir CORBIN Alain, *Le territoire du vide,* Paris, Flammarion, 2010.

[1092] Pour une synthèse des représentations de la mer dans les arts, voir le catalogue d'exposition « Né(e)s de l'écume et des rêves : les artistes et la mer » (exposition MuMa- Musée d'art André Malraux du Havre, du 5 mai au 9 septembre 2018, Oissel-sur-Seine, Editions Octopus, 2018) ; voir aussi BASTA Sarina et RAIMONDI Cristiano (dir.), « Oceanomania : Souvenirs des mers mystérieuses. De l'expédition à l'aquarium » (exposition à la Villa Paloma-Nouveau Musée National de Monaco, du 12 avril au 30 septembre 2011, Monaco, Nouveau Musée National de Monaco, 2011) et BELLEC François, « Peindre la mer », *La Géographie*, n°1572, 2019/1, p. 14-19. Sur le rapport des arts à la biologie marine, voir CHANGEUX Thomas, FAGET Daniel, et TRIBOT Anne-Sophie (dir.), *Merveilles aquatiques : l'art de représenter le vivant,* Paris, MkF éditions, 2024. Concernant le peintre Mathurin Méheut, un ancien catalogue d'exposition est conservé dans les archives de la Bibliothèque de la Sorbonne : voir MOUREY Gabriel (dir.), « Exposition Mathurin Méheut : la mer, faune et flore, oeuvres diverses » (exposition Musée des Arts décoratifs de Paris, du 28 octobre au 24 décembre 1913, Paris, Musée des Arts décoratifs, 1913).

[1093] Le Musée d'Orsay a notamment consacré une exposition aux « couleurs de la mer », en 1999. (MATHIEU Caroline, BAJAC Quentin, FERETTI-BOCQUILLON Marina, *et.al.*, « Aux couleurs de la mer » [exposition au Musée d'Orsay, du 6 novembre 1999 au 16 janvier 2000], Paris, Editions de la Réunion des musées nationaux, 1999. La majorité des œuvres présentées était composée d'huiles sur toile, mais il s'y trouvait aussi les magnifiques *Marines* photographiques de Gustave Le Gray (1820-1882). Parmi les peintres moins célèbres que Monet ou Courbet, citons aussi Henri-Edmond Cross (1856-1910), Georges Lacombe (1868-1916), ou encore Emile Bernard (1868-1941).

saisissante *Valley in the Sea* (1862) du peintre américain Edward Moran[1094], les grandes profondeurs de la mer restent encore une impasse à l'observation, un espace intangible. Quant au fond littoral, pourtant mieux connu, il peine également à inspirer les artistes du XIXe siècle, ses représentations se cantonnant surtout à une fonction illustrative dans des ouvrages scientifiques. Peu présent sur la toile ou le papier, le fond littoral de la mer trouve toutefois un extraordinaire espace de mise en scène et d'esthétisation dans le dispositif de l'aquarium. C'est là le premier point de réflexion de ce chapitre[1095]. Comment l'aquarium « compresse »-t-il le fond littoral de la mer ? Dans quelle mesure se place-t-il dans le prolongement de l'idéalisation littéraire de cet espace, royaume de beauté, de couleurs et de lumière, devenant, d'une certaine manière, sa déclinaison visuelle ? Que rapporte la presse quant à la réception du public ? Tableau vivant, l'aquarium est pensé pour plaire et pour instruire ; nous allons tenter de comprendre les formes que revêt cette double finalité à travers les exemples de l'Aquarium de Paris et de celui de Monaco. La presse, la littérature de vulgarisation ainsi que des guides rédigés à l'intention du public appuient cette réflexion. Modèle réduit d'un espace infiniment plus grand et plus complexe que lui, l'aquarium fait du fond littoral de la mer un spectacle visuel et sensoriel inédit, un « nouveau champ de création d'images[1096] », séparé par la vitre, intermédiaire à la fois physique et symbolique. C'est une mise en scène consciencieusement réfléchie, une « miniaturisation » du paysage sous-marin qui, simplifié entre quatre vitres, devient un objet maîtrisé, à l'aspect codifié par un ensemble d'éléments de décor.

Tandis que l'aquarium amène le fond littoral de la mer sur terre, le développement des submersibles et du scaphandre autonome dans les dernières années du XIXe siècle transporte, comme dans un mouvement contraire, l'homme sous les vagues. Le progrès technique bouleverse l'appréhension du fond littoral de la mer ; il n'a jamais semblé aussi accessible physiquement. Mais cette irruption de la présence humaine dans l'espace sous-marin, aussi inédite soit-elle, ne laisse de témoignages que des textes, transcriptions de récits oraux rapportés par les plongeurs après leur descente[1097]. Tous insistent sur la beauté enchanteresse, l'harmonie et la vitalité des panoramas s'offrant à leurs yeux. Des traductions picturales, assez peu nombreuses, naissent bientôt sur la base de ces descriptions, avec leur

---

1094 *The Valley in the Sea*, Edward Moran, huile sur toile, 102,9 x 162,6 cm, Indianapolis Museum of Art, Etats-Unis, 1862. Cité dans le catalogue d'exposition « Né(e)s de l'écume et des rêves : les artistes et la mer », *op.cit*., p. 16-17.

1095 Je dois avouer qu'évoquer la mode et l'immense succès de l'aquarium en France me paraît une entreprise risquée, tant les travaux y ayant trait sont déjà nombreux et riches ; cette sous-partie n'est probablement pas la plus novatrice du mémoire. Il s'agit avant tout de mettre en avant la logique de « miniaturisation du fond » sous-tendant le dispositif de l'aquarium, et de cerner la manière dont elle se conjugue avec une finalité didactique, une fonction d'intelligibilisation. Et cela en tentant de mobiliser, dans la mesure du possible, des sources neuves ou relativement peu utilisées.

1096 LORENZI Camille, « L'engouement pour l'aquarium en France (1855-1870) », *Sociétés & Représentations*, 2009 (n°28) p.263.

1097 Ce chapitre se concentre majoritairement sur le fond littoral. Les inaccessibles étages inférieurs de l'océan ne restent connus, jusqu'en 1934 tout du moins, qu'au travers des entreprises de dragage et de sondage des missions océanographiques. A la fin des années 1930, un certain Hans Hartman, océanographe, annonce toutefois la création d'un « téléviseur » abyssal, capable de photographier et filmer des spécimens à 5000 mètres de profondeur… Il n'y parviendra pas.

part d'inexactitude, l'imagination venant souvent combler les vides. Il faudrait trouver un moyen de capturer complètement cette réalité, d'en rapporter un témoignage incontestable, susceptible d'être reproduit et diffusé… La photographie existe, mais pourrait-elle plonger ? En France, il faut attendre le milieu des années 1890 et les expériences de Louis Boutan, un biologiste, pour que naissent les premiers clichés sous-marins. Prises à des profondeurs de plus en plus grandes au fur et à mesure qu'il perfectionne ses appareils, ces vues font sensation auprès de la communauté scientifique comme du grand public, chacun y trouvant son compte ; pour les savants, la photographie sous-marine promet de rendre d'immenses services à l'océanographie naissante, tandis que pour le public, elle représente une voie d'accès inédite au monde sous-marin, sa faune, sa flore et ses beautés. La sphère savante, y compris Louis Boutan, perçoit d'ailleurs assez vite le potentiel didactique qu'il serait possible d'en tirer ; pourquoi ne pas utiliser ces clichés comme support imagé à l'apprentissage de la vie marine ? En examinant la presse de l'époque, ainsi que les écrits laissés par l'inventeur lui-même, nous allons tenter de cerner les expressions de cette double application de la photographie sous-marine, à la fois scientifique et pédagogique, en nous arrêtant particulièrement sur l'Exposition Universelle de 1900, lors de laquelle Boutan dévoile au public ses clichés sous-marins. En ce début du XXe siècle s'épanouit aussi un autre spectacle populaire, plus susceptible encore que la photographie de toucher un large public : le cinéma. C'est là le troisième et dernier point de ce chapitre[1098]. Tandis que George Méliès fait de l'espace sous-marin un spectacle fantasmagorique, les frères Ernest et George Williamson expérimentent, dans la mer des Bahamas, un appareil inédit : la « Photosphère », une capsule ronde et étanche plongée à plusieurs dizaines de mètres sous la surface, à laquelle elle est reliée par un long tuyau flexible. Descendus dans la sphère avec leur caméra, les deux Américains filment les panoramas sous-marins, puis parviennent bientôt à mettre en scène des fictions. Leurs films rencontrent un indéniable succès auprès du public français. En nous focalisant sur quatre d'entre eux - l'*Expédition sous-marine*, *L'Oeil sous-marin*, *Les Merveilles de la mer* et *L'Océan n'a plus de secrets* - tournés entre 1916 et 1932, nous allons tenter de cerner les expressions de l'engouement populaire qu'ils suscitèrent. Comment comprendre, à la lumière des sources, l'ampleur et le ton de cette

[1098] S'intéresser à la réception populaire du cinéma sous-marin en France est d'autant plus intéressant que l'historiographie ne l'a pas, ou très peu, fait jusqu'à présent. Sans être particulièrement variée, cette historiographie relative à l'image sous-marine est pourtant assez fournie. Rahmy Elkays, notamment, a proposé une analyse croisée de la naissance de la photographie puis du cinéma subaquatique, articulant des problématiques scientifiques, techniques, et matérielles. Les références de ces travaux, que nous allons citer dans les pages qui viennent, sont les suivantes : ELKAYS Rahmy, « Abysses : les imaginaires sous-marins au confluent des sciences et des techniques et leur représentation au cinéma », mémoire de Master 2 Histoire, Philosophie et Sociologie des sciences, dirigé par Sylvain Laube et Hervé Ferrière, Université de Bretagne Occidentale, 2017 ; ELKAYS Rahmy, « Louis Boutan et la photographie sous-marine (1886-1900) », *Focales*, n°5, 2021, p.1-14 ; ELKAYS Rahmy, « La science populaire et l'imaginaire des profondeurs au XIXème siècle », 2018, p.1-21 ; ELKAYS Rahmy, « Film de science ou récits d'aventures ? Les origines du cinéma sous la mer », 2019, p.1-27. Voir aussi BAIXE Jacques-Henri, *L'ancre et la caméra*, Toulon, Editions de la Nerthe, 1999. Du côté anglophone, Jonathan Christopher Crylen a consacré sa thèse à l'histoire du cinéma sous-marin (CRYLEN Jonathan Christopher, « The cinematic aquarium : a history of undersea film », thèse de doctorat de Philosophie et Études cinématographiques, dirigé par Paula Amad, University of Iowa, 2015). Ces travaux sont essentiels à la contextualisation, mais omettent de prendre en compte les expressions d'une réception collective de l'image sous-marine.

réception collective ? Que traduit-elle quant à l'esthétisation cinématographique du fond littoral, sa réflexion sous-jacente, son application technique ? Si la presse d'informations quotidienne et hebdomadaire mentionne les sorties de chaque film, et loue leur mérite technique comme esthétique, les réalisations des Williamson trouvent en la presse spécialisée un chantre particulièrement généreux[1099]. La première moitié du XXe siècle est effectivement comblée de magazines de cinéma et de spectacles comme *Hebdo-film*, *Cinémonde*, *Ciné-journal, Le Courrier cinématographique*, *Le Cinéma chez soi*, *Ciné-Miroir*, ou encore *Ciné pour tous* ; ce foisonnement de publications se voit aussi complété, au sein de notre étude, par l'examen de la presse locale, attestant d'une diffusion, à une échelle plus restreinte, des films de Georges et Ernest Williamson. Outre les deux frères, nous allons aussi interroger les productions d'autres cinéastes, comme Georges Méliès, Winthrop Kelley ou Ferdinand Zecca. Évoquer le cinéma sans en montrer les images serait enfin quelque peu aride, et regrettable ; des clichés tirés des films de Méliès et des Williamson accompagnent donc notre propos. Notons également que s'ils ravissent les spectateurs, la photographie et le cinéma subaquatiques aspirent aussi à devenir un outil d'investigation scientifique. Et pour cause : l'océanographie n'aurait-elle pas tout à gagner en s'associant des auxiliaires aussi précieux ? Ce lien tissé entre la photographie sous-marine et l'avenir de l'océanographie, déjà étudié à travers des sources scientifiques, mérite d'être examiné du côté de la presse non-savante : magazines de cinéma, revues de photographie, presse d'information, et autres publications soulignent la nécessité d'intégrer la photographie et le cinéma aux pratiques de la discipline[1100].

L'aquarium, la photographie, et le cinéma ; à travers ces trois dispositifs scéniques, le public croit toucher à la réalité du fond littoral de la mer, accéder enfin à son image exacte. « Rien n'est vrai que le beau », écrivait Oscar Wilde[1101]…

[1099] Précisons que la sélection de ces articles de presse a été réalisée - et grandement facilitée ! - par l'utilisation de la recherche par mots-clés ; celui de « Williamson » s'est avéré particulièrement efficace. De même, le nom de « Boutan » m'a permis d'extraire les sources le concernant.

[1100] Cette mise en rapport, dans les sources émanant de la sphère scientifique, entre le développement des techniques de représentations cinématographiques sous-marines et le développement de la discipline océanographique a été cernée par Rahmy Elkays (voir ELKAYS Rahmy, « Abysses : les imaginaires sous-marins au confluent des sciences et des techniques et leur représentation au cinéma », *op.cit*.). Notre réflexion s'inscrit donc dans le prolongement de ce travail, mais en s'appuyant sur d'autres types de sources, celles susceptibles d'être lues et comprises par un large public.

[1101] « Nothing is true but beauty » ; j'emprunte cette citation au titre du mémoire de Jennifer S.Adams, consacré à Oscar Wilde et l'esthétisme (ADAMS Jennifer S., « Nothing is true but beauty. Oscar Wilde in the Aesthetic Movement », mémoire de Master en Histoire des Arts décoratifs, dirigé par Paul Greenhalgh, The Smithsonian Associates and the Corcoran College of Art & Design, 2009).

A. Les aquariums ou l'illusion du fond

« Quand les yeux sont remplis d'un excès de beauté
et de lumière, c'est une volupté de les fermer ».

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer,* 1866[1102].

L'émergence de l'aquarium apparaît comme un phénomène symptomatique de la « culture du spectacle » submergeant la seconde moitié du XIXe siècle européen[1103]. D'abord introduit en tant qu'objet de science et d'expérimentation, dans les années 1840[1104], il connaît, dans la décennie suivante et sous l'impulsion de promoteurs, une démocratisation exceptionnelle[1105]. Observer, étudier, admirer ; tels sont les trois mots-clés de ce nouveau dispositif optique[1106], dont la première apparition au sein de l'espace public français a lieu en 1861, au Jardin d'Acclimatation de Paris. Espace miniaturisé, susceptible d'être complété, modifié, embelli, l'aquarium fleurit bientôt en Europe et aux Etats-Unis ; au début des années 1870, le public peut admirer la prodigalité de la vie sous-marine à Belfast, Edimbourg, Boston, Hambourg, Cologne, ou Vienne[1107]. En 1867, l'Aquarium de l'Exposition

---

[1102] HUGO Victor, *Les Travailleurs de la mer*, Paris, Albert Lacroix et Cie, 1866, p. 66.

[1103] Voir à ce sujet l'incontournable ouvrage de Vanessa Schwartz, *Spectacular Realities* (SCHWARTZ Vanessa, *Spectacular Realities. Early mass culture in fin-de-siècle Paris*, Berkeley, University of California Press, 1999). Voir aussi OLALQUIAGA Céleste, *Royaume de l'artifice. L'émergence du kitsch au XIXe siècle* (Lyon, Fage, 2013) ainsi que GLEIZES Delphine et REYNAUD Denis, *Machines à voir. Pour une histoire du regard instrumenté* (XVIe-XIXe siècles), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2017.

[1104] Citons, à ce sujet, le nom peu connu de Jeanne Villepreux-Power (1794-1872), considérée comme une figure fondatrice de la conception des aquariums. Désireuse de faciliter ses observations de l'argonaute, un mollusque céphalopode, elle eut l'idée de construire des cages en verre et bois, qu'elle pouvait plonger sous la surface puis remonter et installer dans son cabinet afin d'étudier les argonautes dans leur eau naturelle. Solides, les cages pouvaient rester immergées plusieurs années au fond de la mer. Jeanne Villepreux-Power ne semble pas avoir éveillé l'intérêt des historiens, pour l'instant. La romancière Nadine Lefébure lui a consacré un chapitre de son ouvrage *Femmes océanes*, anthologie des pionnières de la conquête physique et scientifique de la mer (LEFEBURE Nadine, *Femmes océanes*, Grenoble, Ed. Glénat, 1995, p. 103-153). Bien qu'il ne soit pas l'œuvre d'une historienne, cet ouvrage est par ailleurs tout à fait intéressant. Il parvient à mettre en lumière l'association progressive des femmes à un terrain physique (la mer) et un terrain disciplinaire (l'océanographie), longtemps perçus comme l'exclusivité des hommes.

[1105] LE GALL Guillaume, « Aquatic dioramas : Théophile Gautier visits the aquarium at the Jardin d'acclimatation », *Culture et Musée*, 2018, n°32, p.81. De manière générale, les historiens s'accordent à attribuer au biologiste Philip Henry Gosse la paternité de l'aquarium « moderne » ; en 1854, il publia *The Aquarium : an Unveiling of the Wonders of the Deep Sea* (Londres, Van Voorst, 1854), qui remporta un immense succès et fut suivi, un an plus tard, par le manuel *A Handbook to the Marine Aquarium* (Londres, Van Voorst, 1855). Voir aussi ADLER Anthony, *Neptune's Laboratory*, *op.cit*., p. 25-30.

[1106] Certains chercheurs qualifient l'aquarium de « média » ; pour Natascha Adamowsky, il résulte de « diverses transformations qui se produisent par des moyens artificiels » (ADAMOWSKY Natascha, *The Mysterious Science of the Sea, 1775–1943*, Londres/New York, Routledge, 2016, p. 2. Citée dans LE GALL Guillaume, *op.cit*., p. 84). Précisons aussi qu'en plus de ses dimensions didactique et récréative, l'aquarium revêt également une portée morale, en exposant au public une analogie aquatique de l'ordre social. (voir AZOULAI Juliette, « Les Parisiens à l'aquarium », dans SEGINGER Gisèle (dir.), *La Nature à Paris au XIXe siècle*, Versailles, Quae, 2023, p. 37-45). Camille Lorenzi parle de l'aquarium comme d'un « théâtre moral » (voir LORENZI Camille, *op.cit.*).

[1107] d'après TAYLOR John Ellor, *The Aquarium : its Inhabitants, Structure, and Management*, Londres, Hardwicke & Bogue, 1876, p.16. Cité dans MONTAGNE Quentin, « L'Aquarium : vision et représentation des

Universelle de Paris pousse l'illusion d'immersion à un niveau inédit[1108] (**Fig.49**), remportant un formidable succès populaire[1109] ; d'autres villes émettent leur souhait de se doter d'une telle attraction. Le romancier et vulgarisateur Alphonse Brown[1110] plaide, par exemple, pour le Jardin d'Acclimatation de Bordeaux, arguant d'un triple intérêt à la fois heuristique, didactique et récréatif : « l'aquarium, outre les services qu'il rendrait à la zoologie marine et à la pisciculture, sciences encore bien neuves, nous familiariserait avec le monde étrange des flots et serait, j'ose l'affirmer d'avance, un de ces spectacles devant lesquels la foule ne passe jamais indifférente[1111] ». Puisqu'une image vaut mieux qu'un long discours, l'aquarium, « machine de vision[1112] », pourrait devenir un support idéal de vulgarisation : « Il y aurait là, en effet, tant d'éléments de curiosité, tant de mystères dévoilés, tant de diversités dans les manifestations de la vie, que chacun voudrait voir, connaître, s'instruire des *faits et gestes* d'une animalité qui vit et meurt dans l'abîme, loin de tout regard humain. Et quelques heures passées en un tel lieu vaudraient, soyez-en persuadé, les meilleurs cours d'histoire naturelle[1113] ». L'aquarium est un « concentré de nature[1114] », apte à fixer dans l'esprit du public l'image réduite d'un espace infiniment plus varié et complexe que lui en réalité. Support d'intelligibilisation, il laisse un souvenir pénétrant ; écrivant à la même période qu'Alphonse Brown, Jules Magny le rappelle dans *L'Océan*, un ouvrage dédié au grand public et édité par la Librairie d'Éducation : « Il est peu de personnes qui ignorent maintenant ce que c'est qu'un aquarium, et encore moins qui aient oublié ce que c'était après en avoir vu[1115] ». Comme Brown, Magny insiste sur l'efficacité du dispositif, pensé et perçu comme la reproduction exacte du réel[1116] : « le public » écrit-il, « avait jusqu'alors ignoré les mœurs des habitants de l'eau, ou du moins ne les connaissait que pour les avoir lues dans des livres

---

mondes subaquatiques : un dispositif d'exposition au croisement de l'art et de la science », thèse de doctorat dirigée par Christophe Viart, Art et histoire de l'art, Université Rennes 2, 2019 p.34.

[1108] Guillaume Le Gall précise d'ailleurs que les immenses baies vitrées des bassins inspirèrent Jules Verne pour la conception de son *Nautilus*… (voir LE GALL Guillaume, « Les images liquides de l'aquarium », *Les Cahiers du Musée national d'art moderne,* n°153 (3), 2020, p. 86-111).

[1109] Voir à ce sujet BERTHO-LAVENIR Catherine, « La mer au XIXe siècle : la révélation d'un espace », dans DEMARCQ Marie-Pierre, FREMONT Didier, TROMPARENT Hélène (et.al), *Jules Verne : le roman de la mer*, Paris, Editions du Seuil/Musée national de la Marine, 2005, p. 96-97.

[1110] Collaborateur de *La Science illustrée* et du *Journal des voyages*, Alphonse Brown a également l'auteur des *Aventures du capitaine Bob Kincardy,* que nous serons amenés à citer dans la suite de ce mémoire.

[1111] BROWN Alphonse, *Un jardin d'acclimatation à Bordeaux*, Bordeaux, Librairie Nouvelle, 1880, p. 47.

[1112] J'emprunte cette expression à Manuel Chemineau, qui l'utilise dans *Fortunes de* la Nature, *1873-1914* (Berlin, Lit Verlag, « Kulturwissenschaft », n°39, 2012, p.142-156. Cité dans HOPKINS-LOFERON Fleur, *Voir l'invisible : Histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique (1909-1930)*, Paris, Champ Vallon, 2023, p. 316).

[1113] BROWN Alphonse, *op.cit.*, p.47.

[1114] Cette expression, tout à fait intéressante dans le cadre de notre réflexion, est utilisée par Jean-François Chevrier, dans son ouvrage *L'hallucination artistique : de William Blake à Sigmar Polke* (CHEVRIER Jean-François, *L'hallucination artistique : de William Blake à Sigmar Polke,* Paris, l'Arachnéen, 2012, p. 134) et citée par Louise Delbarre dans son mémoire sur les « visions sous-marines » du peintre Odilon Redon (DELBARRE Louise, « Odilon Redon et l'aquarium : « les visions sous-marines » », mémoire de Master 2 dirigé par Emmanuel Pernoud, Université Paris-1 Panthéon Sorbonne, 2014. p. 6). A travers l'exemple d'Odilon Redon, ce travail met en lumière la double facette de l'aquarium, à la fois objet d'art et lui-même source d'inspiration pour l'art. Une réflexion très intéressante.

[1115] MAGNY Jules, *L'Océan*, Paris, A.Rigaud, 1876, p. 138.

[1116] Cette idée est la clé de voûte du chapitre ; c'est elle qui fait le lien entre l'aquarium, la photographie et le cinéma sous-marins.

rares et incomplets. Qu'on juge de la nouveauté du spectacle que l'Aquarium étalait devant ses yeux étonnés[1117] ! ». Il est vrai que l'aquarium transforme le rapport positionnel entre les individus et l'ensemble vivant qu'ils observent : le regard glisse d'une logique surplombante et verticale vers un rapport « en nez-à-nez[1118] ». Quel cadre d'observation et d'apprentissage idéal que ces bassins placés à hauteur d'yeux ! Ils sont bien plus commodes que le bord de la mer et les rivières, où « les poissons ou mollusques qui apparaissent aux regards disparaissent presque instantanément sans qu'on ait eu le temps de bien distinguer leurs formes, leurs couleurs ou leurs mouvements[1119] », et infiniment plus expressifs que « les collections d'histoire naturelle qui ne nous offrent que les restes inanimés de ce monde étrange, soit à l'état de squelettes, soit à l'état de conserves dans l'alcool ». Musée vivant, contraint dans un rapport de fixité et de proximité avec le public, l'aquarium agit, selon Magny, comme « une réduction de l'Océan, une mer en miniature ! ». Dès lors, son décor immergé doit reproduire, à l'instar d'une vue « en coupe », la topographie sous-marine[1120]. « Les accidents du fond de la mer y sont fidèlement retracés », précise l'auteur, « des rochers recouverts de mousses, des pierres, des rocailles, formant de petites grottes, des végétaux marins, tout cela constitue pour l'habitant aquatique un milieu peu différent de celui de ses compagnons libres dans l'Océan[1121] ». Les trois règnes de la nature - animal, végétal, minéral - sont réunis pour former un paysage d'une artificialité camouflée, et prodigieusement vivant.

Plus encore que les aquariums permanents, les aquariums créés à l'occasion des Expositions Universelles poussent plus loin la recherche du grandiose. Prenons l'exemple de l'Exposition universelle de Paris, en 1900[1122]. Promoteurs et organisateurs cherchent à intensifier l'effet immersif du dispositif, à en rehausser la spectacularité. Les frères Guillaume sont mandés pour la conception et la réalisation du projet. Un guide-souvenir, rédigé pour l'occasion et vendu un franc, nous aide à comprendre l'envers du décor. Avant même d'y intégrer les représentants de la faune sous-marine - poissons, coraux, éponges, requins, et autres -, la construction des bassins répond déjà à une mise en scène réfléchie. Pour donner au visiteur l'illusion de la profondeur, des miroirs sont

---

[1117] MAGNY Jules, *op.cit*., p. 138-139.

[1118] JAY GOULD Stephen, « Se voir face à face, clairement, à travers un verre », dans JAY GOULD Stephen, *Les Coquillages de Léonard. Réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, 2001, p. 68. Cité dans MONTAGNE Quentin, « Modernes Atlantides. L'imaginaire contemporain des villes subaquatiques », *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025, p. 1. Historien des sciences, Stephen Jay Gould s'intéresse à la matérialité de l'aquarium, sa fonction de réceptacle ; cette approche, pourtant riche, est longtemps restée ignorée.

[1119] *Ibid*., p. 139. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[1120] N'oublions pas qu'au moment où Jules Magny écrit, le relief sous-marin du globe est sondé et cartographié depuis une vingtaine d'années, et continue de l'être. Le public sait que le fond de la mer n'est pas plat, mais présente au contraire des anfractuosités semblables à celles des continents terrestres avec des sommets, des gouffres, des grottes, etc… (voir Chapitre 1, p. 45-50). C'est ce que les décors rocheux des aquariums tentent d'imiter.

[1121] *Ibid*., p. 141.

[1122] L'Aquarium de l'Exposition Universelle de 1900 a déjà été bien étudié par des chercheurs comme Guillaume Le Gall et Kevin Pelladeaud, ; pour tenter de contrebalancer ces travaux, j'ai choisi de mobiliser un type de sources qu'ils laissent de côté : la presse.

utilisés en trompe-l'œil : « Outre les dalles transparentes, les glaces argentées jouent un rôle important à l'Aquarium. Tous les décors qui se trouvent derrière la tranche d'eau sont tapissés de glaces placées sous certains angles, afin de donner des effets de profondeur à l'infini[1123] ». Les vitres en verre, parfaitement polies et d'une épaisseur de 33 millimètres, sont les écrans à travers lesquels doit apparaître « un nouveau champ de création d'images[1124] ». A ces jeux d'optique se joint l'intervention de la Fée Électricité, alors triomphante, dont les concepteurs comprennent le potentiel pratique et esthétique : « Le procédé usité pour l'éclairage des bacs de l'Aquarium est celui des lampes à arc. Il est préférable à l'incandescence, parce qu'il donne une lumière lunaire, une coloration glauque qui produit des effets plus impressionnants et des ombres portées plus nettes et plus noires pour les projections des poissons sur le vélum du plafond[1125] ». L'éclairage électrique, apte à jouer sur les ombres et donner une impression de fond obscur, est donc un élément d'ambiance précieux. Enfin, ces jeux de lumière épousent parfaitement le décor agencé par les frères Guillaume, qui sont parvenus à donner « l'illusion du fond de la mer avec les effets d'une crevasse volcanique sous-marine[1126] ». En 1900, alors que se multiplient les ouvrages d'océanographie vulgarisée, le public n'est effectivement pas sans savoir que le fond de la mer est parcouru de gouffres, de vallées, et de monts… Et s'il ne le sait pas encore, l'aquarium lui apprend ; c'est là le cœur de sa mission didactique[1127]. A cette ambiance caverneuse répond le décor extérieur aux bassins (**Fig.50**) qui, comme pendant l'Exposition de 1867, imite une grotte souterraine, afin de « donner au spectateur l'illusion de marcher sur le lit des océans, le persuader de la possibilité de maîtriser la profondeur marine et d'en coloniser les habitants[1128] ». Au spectacle optique et esthétique de la vie sous-marine se joint donc une mise en scène immersive, sorte de voyage imaginatif transportant momentanément le spectateur dans un espace qu'il sait inaccessible. C'est proprement sensationnel.

Pour ajouter à ce spectacle un caractère plus novateur encore, les concepteurs de l'Aquarium de 1900 ont pensé à intégrer au paysage sous-marin une figure récente, toute métallique : un scaphandrier ! Nous avons vu son enracinement culturel à la même période[1129] ; il semblerait qu'il fasse désormais

---

[1123] [auteur inconnu], *Guide-souvenir de l'Aquarium de Paris*. *Exposition Universelle de 1900,* Paris, H.Simonis-Empis, 1901, p. 20.
[1124] LORENZI Camille, « L'engouement pour l'aquarium en France (1855-1870) », *Sociétés & Représentations*, 2009 (n°28), p. 263.
[1125] *Guide-souvenir de l'Aquarium de Paris, op.cit.,* p. 28.
[1126] *Ibid.*, p. 9.
[1127] Bernadette Bensaude-Vincent rappelle que les Expositions Universelles, au-delà de leurs enjeux politiques, industriels, ou économiques, constituent d'immenses entreprises de vulgarisation scientifique, et se pensent comme telles. Elles pénètrent le tissu social par l'image frappante, davantage que par des « contenus de savoir » (voir BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIXe siècle », *Réseaux*, vol.11, n°58, 1993, p. 51).
[1128] J'emprunte cette phrase à l'historien des sciences italien Pietro Redondi (REDONDI Pietro, « Mondes aquatiques et marins dans les expositions universelles, une exposition numérique », dans CARRE Anne-Laude (dir.), *Les expositions universelles en France au XIXe siècle. Techniques*, *Publics, Patrimoines*, Paris, CNRS Éditions, 2012, p. 445). Cité dans AZOULAI Juliette, « Expériences citadines de l'aquarium public au XIXe siècle », *Arts et Savoirs* [En ligne], n°23, 2025, p. 4.
[1129] Voir Chapitre 4, p. 116-142.

partie du tableau, au même titre que l'anémone, le poisson, ou le rocher. Dans *A travers l'Exposition de 1900*, un guide déguisé en roman et paru pour l'occasion, l'auteur Gaston de Wailly[1130] évoque « cet aquarium d'eau de mer, montrant les fonds marins, leurs hôtes à nageoires et des manœuvres de scaphandriers à bord de navires coulés pour être entrés en collision. Une intéressante attraction[1131] ». Non contents de simplement descendre au fond du gigantesque bassin[1132], les acteurs-plongeurs se mettent en scène autour de l'épave, à plusieurs moments de la journée (**Fig.51**). L'exercice de récupération du trésor englouti se fait en musique, grâce à un orchestre dissimulé non loin de là[1133].

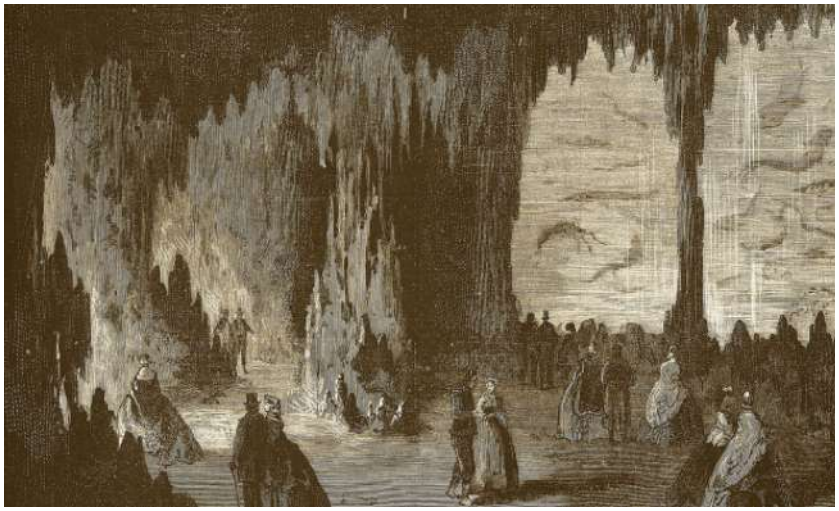




Fig.49 et 50 : à l'occasion des Expositions universelles de Paris en 1867 (à gauche)[1134] puis en 1900 (à droite)[1135], des « grottes sous-marines » sont aménagées en sous-sol et bâties de toutes pièces afin de donner aux visiteurs l'impression de déambuler au fond de l'océan. Des effets de lumière entretiennent l'illusion d'une ambiance souterraine, laissant certaines parties des voûtes rocheuses dans l'ombre, en éclairant d'autres. Le charme de l'immersion opère... Ces mises en scène grandioses transforment la position du regardant, désormais libre d'examiner les habitants des mers sous toutes leurs coutures, « d'en haut, d'en bas, de face et de profil[1136] », écrit un guide. Les profondeurs de la mer ne semblent plus si lointaines ni si effrayantes que cela…

Impressionnante, la scène se veut aussi instructive : « Ainsi », explique le guide, « par ces exercices réglés avec la plus parfaite exactitude, le public est initié au labeur des travailleurs de la mer[1137] ».

[1130] Nous retrouverons cet auteur dans le Chapitre 8.

[1131] WAILLY Gaston de, *À travers l'Exposition de 1900*, Paris, Fayard frères, 1900, p. 90.

[1132] Si le bassin était immense, la salle-grotte accueillant les visiteurs ne l'était pas moins ; le *Guide-souvenir de l'Aquarium* indique qu'elle était longue de 25 mètres pour 12 mètres de large. De forme elliptique, elle pouvait contenir jusqu'à 500 personnes. (*Guide-souvenir de l'Aquarium de Paris*, Paris, H.Simonis-Empis, 1900, p. 32).

[1133] d'après PICARD Alfred, *Rapport général administratif et technique* (tome 7), Paris, Imprimerie nationale, 1903, p. 236. Cité dans LE GALL Guillaume, « Les images liquides de l'aquarium », *Les Cahiers du Mnam*, n°153 [en ligne], automne 2020, p. 98.

[1134] Illustration tirée de *L'Exposition universelle de 1867 illustrée*, « Le jardin réservé », par Edmond About, Paris, Ch.Lahure, 1867, p. 76. Guillaume Le Gall l'utilise dans son ouvrage *Aquariorama. Histoire d'un dispositif* (Paris, Éditions Mimésis, 2022).

[1135] Illustration tirée du recueil *Le Panorama. Exposition Universelle 1900*, dirigé par René Baschet, Paris, éd.Ludovic Baschet, 1900, p. 279. Notons la présence de jeunes personnes parmi les visiteurs, notamment des jeunes filles.

[1136] *L'Exposition universelle de 1867 illustrée, op.cit.,* p. 71.

[1137] *Guide-souvenir de l'Aquarium de Paris*, *op.cit.*, p.40. Un lien peut ici être établi avec le chapitre 4, consacré à la figure du scaphandrier et à l'imaginaire du trésor englouti ; en plus des sources écrites (presse, romans,

A ces figures bien connues du public se mêlent aussi des créatures mythiques : les sirènes. L'idée vient des frères Guillaume eux-mêmes : ils « ont voulu joindre la légende à la réalité », nous dit le guide, « et ajouter à l'intérêt scientifique de leur oeuvre des attractions qui y apportent tout, le charme de véritables exhibitions artistiques[1138] » (**Fig.52**). Instruire et divertir ; tout l'« aquarium-théâtre » est là[1139]. Mentionnons encore, dans le bassin d'entrée, la présence d'une autre référence mythique, et non des moindres : les ruines de l'Atlantide ! Royaume d'harmonie, à l'abri des menaces du monde terrestre, l'aquarium voit la pureté de son décor renforcée par les colonnes et les temples de la célèbre cité décrite par Platon[1140].

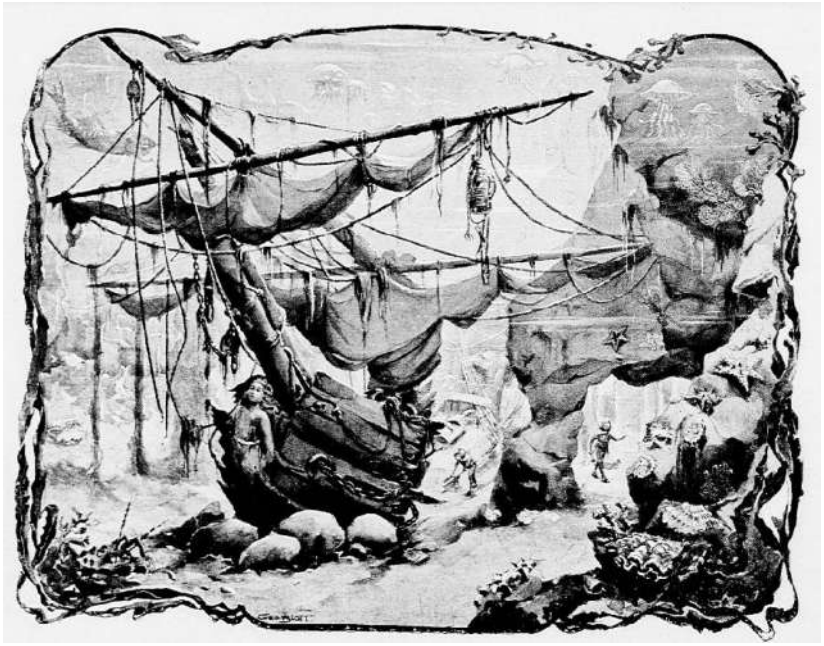




Fig.51 et 52 : A gauche, une « vue générale de l'Aquarium », présentée par le *Guide-souvenir* rédigé pour l'occasion[1141]. Monumentale, la carcasse du navire est plongée dans 80 m³ d'eau et se voit investie, à certaines heures de la journée, par des scaphandriers en démonstration ; deux d'entre eux sont d'ailleurs visibles à l'arrière-plan. A droite, un dessin de presse paru dans *Le Journal* en juin 1900 traduit particulièrement bien le sentiment d'immersion qui saisit le visiteur de l'Aquarium[1142]. Il n'est plus devant le bassin, mais transporté à l'intérieur ; méduses, hippocampes, crabes, raies, et poissons l'entourent en un tourbillon de vie, tandis qu'une actrice-sirène plonge la tête la première au fond de l'eau. Un spectacle mémorable.

---

littérature de vulgarisation), les Français peuvent désormais accéder à une démonstration visuelle de la réalité du métier de scaphandrier, ses applications, ses méthodes, ses outils. Le spectacle vu à l'aquarium complète ce que le livre ne peut montrer.

[1138] *Ibid.*, p. 56.

[1139] Guillaume Le Gall reprend cette expression d'Alfred Picard dans son article « Les images liquides de l'aquarium » (*op.cit.*, p. 98).

[1140] L'association entre la célèbre cité et la pensée des fonds marins épouse parfaitement la problématique de ce mémoire ; le Chapitre 9 lui est consacré. Au sujet de l'Atlantide et de l'aquarium, voir MONTAGNE Quentin, « L'Aquarium : vision et représentation des mondes subaquatiques », *op.cit.*, p. 320. Voir aussi MONTAGNE Quentin, « Modernes Atlantides. L'imaginaire contemporain des villes subaquatiques », *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025.

[1141] *Guide-souvenir de l'Aquarium de Paris*, *op.cit.*, p. 38.

[1142] *Le Journal*, « L'Aquarium de Paris », n°2813 de la 9e année, le 13 juin 1900, p. 6.

La merveilleuse attraction n'échappe pas non plus à la presse de l'époque[1143]. Le *Journal* loue « un aquarium tout à fait hors de pair [...] une œuvre d'art. Tous ceux qui l'ont visité en ont admiré l'ingénieuse et originale décoration[1144] ». C'est véritablement une immersion multi-sensorielle ; outre la vue, évidemment sollicitée, l'ouïe se délecte d'une « musique appropriée au spectacle et semblant sortir des profondeurs des grottes ». Et comment ne pas imaginer le public touchant du doigt les parois artificielles qui l'entourent ? Ou respirant l'odeur iodée de l'eau de mer contenue dans les immenses bassins ? Certains visiteurs en ont sûrement fait l'expérience ; les sources ne le disent pas… Quoi qu'il en soit, des surprises attendent le spectateur à chaque pas, tels ces « plongeurs extraordinaires, restant jusqu'à trois minutes dans l'eau ». « Le spectacle est féerique », conclut l'article, « c'est un succès sans précédent qui se renouvelle chaque jour à l'Aquarium de Paris[1145] ». Le *Petit Parisien* fait l'éloge d'une « excursion des plus émouvantes et des plus instructives au sein de l'océan[1146] ». Le succès est monstre et il n'y a pas l'ombre d'un doute : l'Aquarium des frères Guillaume n'est ni plus ni moins qu'un chef-d'œuvre, ayant réussi à atteindre « à un effet d'ensemble, de profondeur, de mystère et d'immensité des plus impressionnants[1147] ». L'aquarium est presque en passe de devenir un genre théâtral à part entière ; Serge Basset, un journaliste du *Matin* particulièrement inspiré, déclare « avoir trouvé un spectacle plus divertissant que les comédies de Plaute, une comédie aussi drôle que celles de Labiche [...] Une fois dans l'Aquarium, on peut se payer pour rien une tranche palpitante de roman-feuilleton vécu[1148] » ! Du côté des enfants, des publications comme *Le Petit Français illustré* mentionnent à leur tour la fabuleuse attraction.

Les visées didactiques des concepteurs de l'Aquarium semblent avoir été d'autant plus comblées que le public était, d'après les sources, intergénérationnel. A l'instar de l'exposition de la faune abyssale en 1884, l'Aquarium a attiré petits et grands ; plusieurs gravures attestent notamment de la présence de jeunes filles parmi les spectateurs. Un guide illustré, intitulé *L'Exposition en famille*, décrit aux jeunes visiteurs l'élaboration, le fonctionnement et la beauté de l'Aquarium, d'où on sort « l'esprit tout plein des splendeurs sous-marines et l'imagination bercée par toutes ces apparitions plus délicieuses que

[1143] Les travaux relatifs à l'histoire de l'aquarium se sont relativement peu appuyés sur la presse de l'époque. S'y intéresser ici pourrait donc permettre de proposer un angle d'analyse original.
[1144] *Le Journal*, *op.cit.*, p. 6. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.
[1145] *Ibid.*, p. 6. Aussi parfait semblait-il, le microcosme de l'aquarium n'était pourtant pas infaillible. Un incident survint au début du mois d'août lorsqu'une vitre du bassin des poissons d'eau douce éclata, laissant déborder son contenu sur le public qui passait là. Les visiteurs furent évacués pour que la Compagnie des Eaux puisse intervenir (d'après *Le Temps*, « Accident à l'Aquarium », n°14303 de la 40e année, le 7 août 1900, p. 2).
[1146] *Le Petit Parisien*, « L'Aquarium de Paris », n°8619 de la 25e année, le 3 juin 1900, p. 2.
[1147] *Ibid*., p. 2.
[1148] *Le Matin*, « Sous les flots », par Serge Basset, n°5914 de la 14e année, le 5 mai 1900, p. 1-2. Si enthousiaste soit-il, l'auteur n'en pointe pas moins un aspect tout à fait intéressant : l'absence de guide-conférencier. « Je regrette seulement », écrit-il, « qu'il n'y ait pas là - devant ces vitrines qui font trépigner d'aise le Muséum ! - un guide expérimenté pour en expliquer les réelles beautés [...] » (*ibid*., p. 2). Le souci didactique qui animait les organisateurs aurait effectivement pu s'enrichir de l'intervention de tels guides. On ne sait pourquoi ce ne fut pas le cas ; la question mériterait d'être approfondie, comme toute la dimension pratique et logistique de l'Aquarium de l'Exposition d'ailleurs. Mais c'est une large facette de l'événement, et nous n'avons pas le temps de la traiter en détail ici.

celles des contes féeriques de notre enfance[1149] ». On sait également que des visites scolaires furent organisées ; le *Journal* indique, en juin 1900, que « les proviseurs de lycée, directeurs de collèges et chefs d'institutions ont la faculté d'organiser des visites à l'Aquarium pour leurs élèves, dans la matinée, au prix réduit de 0 fr. 50 par entrée. S'adresser au siège de la Société, 3, rue Jean-Bart, de deux à trois heures, ou écrire[1150] ». Il ne s'agit pas là de la seule réduction de tarif ; afin de garantir l'accessibilité de l'Aquarium au plus grand nombre, le prix du ticket change aussi le 14 juillet. Le *Petit Journal* transmet l'information à ses lecteurs : « Aquarium : de 10 h. ½ à 3 heures et de 7 h. à 9 h. 1/2 , 75 centimes et 50 centimes avec les bons[1151] ». L'Aquarium, au même titre que le théâtre dont il tient tant et que du cinéma quelques années plus tard, s'inscrit parmi les spectacles populaires de la Belle Epoque. Certains visiteurs de 1900 retrouvent, près de quarante ans plus tard, les bassins gigantesques et la mise en scène des scaphandriers, lors de l'Exposition Universelle de 1937. Là encore, le réalisme des décors est saisissant ; conçus par R.Landois, ils reproduisent magnifiquement l'aspect du fond de la mer. « Félicitons cet artiste » écrit René Louys dans *Jeunesse Magazine,* « il a su, non seulement reconstituer pour nous les fonds naturels des mers [...] mais en harmoniser les couleurs à celles des poissons, et trouver partout l'éclairage parfait[1152] ». L'artiste n'ornemente pas un simple bassin, il compose une oeuvre de vie, un poème en trois dimensions[1153].

D'autres aquariums remplissent à merveille leur double mission récréative et instructive, sans pour autant être aussi spectaculaires que ceux des Expositions Universelles. C'est notamment le cas de l'Aquarium de Monaco, né du désir d'Albert 1er et de ses collaborateurs océanographes de mettre la connaissance de la mer à la portée du plus grand nombre. Inauguré en même temps que les salles d'exposition du Musée, en mars 1910, l'Aquarium est décrit à la fin des années 1930 par Jules Richard, son directeur, dans un guide illustré conservé au Muséum d'Histoire naturelle de Paris[1154].

[1149] *L'Exposition en famille : revue illustrée de l'Exposition universelle de 1900*, Paris, éd.?, 1900, p. 64.
[1150] *Le Journal*, *op.cit.*, p. 6.
[1151] *Le Petit Journal*, « A l'Exposition », par Victor Roger, n°13714 de la 38e année, le 14 juillet 1900, p. 4.
[1152] *Jeunesse Magazine*, « Les mangeurs d'hommes » par René Louys, n°11, le 13 mars 1938, p. 9.
[1153] Nous n'avons pas le temps d'en parler en détail, mais cette dimensionnalité de l'aquarium connaît un basculement intéressant lorsqu'apparaissent les « bateaux-vitres ». Le principe est dans le nom : le spectateur, allongé sur le pont translucide, contemple le paysage sous-marin défilant sous ses yeux. « Aller voir » plutôt que « faire venir » ; c'est bien le cœur de cette nouvelle pratique, qui fait de la mer un bassin à ciel ouvert, un aquarium grandeur nature. Plusieurs journaux pour la jeunesse en témoignent, comme *Les Belles Images* ou *Le Petit Inventeur*, qui décrit l'expérience à ses lecteurs : « Il y a, dans l'île de Catalina, près de Los Angeles, un bien curieux aquarium : la mer. La mer que l'on voit par des glaces épaisses mastiquées au fond d'un bateau spécial pour touristes, bateau que l'on conduit aux bons endroits, sur des fonds assez rapprochés, d'où montent des algues innombrables aux rameaux paresseusement bercés par le flot. Des poissons divers circulent dans ces jardins enchantés; au fond se posent d'énormes coquillages [...] dont la nacre verdâtre et rosée, aux dessins capricieux de loupe d'arbre, est de toute beauté » (*Le Petit Inventeur*, « Les grands aquariums du monde », par El Explorador, n°127 de la 3e année, le 18 août 1925, p. 7). Nous retrouvons là la profusion de couleurs, de formes et d'espèces si chère aux aquariums « classiques », ceux que l'on fait naître sur terre.
[1154] Notons d'ailleurs qu'outre l'esthétisme des aquariums, tout le Musée océanographique est décoré de peintures et d'objets divers rappelant le monde de la mer. La porte d'entrée, d'après les descriptions de Jules Richard, est ainsi ornée de « motifs de décoration représentant des animaux des grandes profondeurs » (RICHARD Jules, *Musée océanographique et aquarium de Monaco : guide illustré*, Monaco, Ed. du Musée océanographique de Monaco, 1938, p.5). Les piliers encadrant cette porte sont quant à eux décorés de vagues

L'accent n'est pas mis sur la théâtralité grandiose, mais plutôt sur la recherche d'harmonie, de grâce et d'équilibre à l'intérieur et entre les bassins. Ouvert tous les jours de l'année, l'aquarium suscite vite l'intérêt du public[1155]. Sa surface doit être doublée en 1924 pour accueillir davantage d'animaux et de visiteurs[1156]. Ce succès mène les organisateurs à repenser la pluralité des panoramas subaquatiques et à innover ; dès l'année suivante, ils introduisent des « paysages sous-marins », décors agencés de manière à reproduire des aspects spécifiques du fond . Enfin, puisque « plus on observe, plus on apprend », selon Jules Girard, des « paysages sous-marins vivants » sont inaugurés dans deux bassins en 1932 ; face à « l'affluence toujours grandissante des visiteurs », il faut même agrandir le hall de passage de la foule. Examinons maintenant la description de ces « paysages sous-marins » où la recherche d'équilibre - entre les couleurs, les formes, les êtres - semble être le maître-mot. Jules Richard évoque le bassin n°11, construit depuis peu et doté d'une double glace ; le paysage est « animé par les jolis girelles aux belles couleurs[1157] » cohabitant avec des soles, des gorgones, des hippocampes, ainsi qu'un « gracieux petit poisson rose », l'*Apognon rex mullorum*, « dont l'oeil rappelle les bésicles[1158] ». Quelques bassins plus loin, toujours sur le côté droit, les visiteurs découvrent les flamboyantes ascidies, en forme de tube et dont le guide précise qu'elles ont été « ramenées du fond de la mer[1159] ». Certaines sont « d'un blanc laiteux », d'autres « rose tendre[1160] », d'autres encore sont noires. Les bassins n°16 et 17 présentent une *Actinia equina*, anémone « d'un rouge vif » accompagnée d'une *Anemonia sulcata* bicolore, d'une couleur « vert pâle avec des tentacules souvent mauves[1161] ». Non loin de là, dans un bassin plat, une torpille électrique a été installée ; « il est très intéressant de la toucher pour recevoir une décharge d'électricité animale », précise le guide ! On ne sait si beaucoup de visiteurs tentèrent l'expérience, mais on comprend la part de participation qui leur est laissée… La farandole des couleurs se poursuit, assurée par « un long ver d'une belle couleur vert émeraude (*Bonellia viridis*) », un autre « à tête brun-chocolat en forme d'entonnoir[1162] », puis des « Anémones de l'Atlantique blanches, roses, et brunes[1163] », et d'autres, plus petites et « multicolores ». A côté de l'ascenseur, on trouve des *Cereactis* « blanches à tentacules mauves[1164] ». Il y a aussi des oursins, dont la couleur varie « du brunâtre au noirâtre » en passant par

---

peintes en trompe-l'œil et produisant « un effet remarquable » *(ibid*., p. 5). Dans le Grand Salon d'honneur, les lustres électriques imitent tour à tour une méduse ou un micro-organisme radiolaire, tandis que six scènes peintes décorent la Salle des Conférences *(ibid*., p. 9-10). Les spécimens abyssaux sont mis à l'honneur sur les parois de la tribune, ornée des aquarelles en couleurs les représentant à leur arrivée à bord *(ibid*., p. 11).

[1155] Dans son guide de 1938, Jules Richard détaille, à l'intention des futurs visiteurs, les horaires et l'accès à l'aquarium. (RICHARD Jules, *op.cit*. p. 52).

[1156] RICHARD Jules, *op.cit*., p. 53. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

[1157] *Ibid*., p. 57.

[1158] *Ibid*., p. 57.

[1159] *Ibid*., p. 57. Les ascidies peuvent en effet vivre jusqu'à 400 mètres de profondeur. Elles alternent entre la nage et la fixation sur un support.

[1160] *Ibid*., p. 57.

[1161] *Ibid*., p. 58. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[1162] *Ibid*., p. 63.

[1163] *Ibid*., p. 58-59.

[1164] *Ibid.*, p. 54.

« un vert foncé tirant parfois au violacé[1165] », des étoiles de mer « grises[1166] », « verdâtres », ou « d'un rouge-orangé magnifique[1167] ». Outre cette diversité chromatique, certaines formes accusent une certaine bizarrerie, comme la « bécassine de mer », dotée d'un « bec en longue trompette avec une minuscule bouche au bout[1168] », le « sanglier de mer, aplati, comme le précédent, bouche très extensible », ou encore les « grondins ou hirondelles de mer » qui, grâce à leurs nageoires pectorales, « peuvent *marcher* sur le fond[1169] ». Et pour ne rien gâcher du merveilleux spectacle, ces nageoires sont « superbement colorées, telles les ailes du plus beau papillon »… Théâtre miniature, l'aquarium ravit son public avec des scènes burlesques, pittoresques, comme dans le bassin des bernard-l'ermite et « leurs querelles comiques autour d'un morceau à manger », ou plus violentes comme lorsque le *Labrus mixtus* mâle, un poisson aux écailles vertes, « attaque la femelle d'un rose tendre ». Mais l'attraction-phare se trouve dans le bassin n°30 : c'est la pieuvre, « l'animal qui attire le plus l'attention des visiteurs par sa forme étrange, ses ventouses, ses mouvements ». Là, le spectateur est témoin d'un rapprochement inédit avec l'animal tant calomnié : dans le bassin d'à côté se trouve en effet « un poulpe dressé qui vient à la main et se laisse caresser ». Devant le bac des crabes, on peut s'amuser « leur faire donner à manger pour voir leurs évolutions clownesques ». Le visiteur peut même prendre part au nourrissage lui-même, « dans un bassin de son choix[1170] », à condition d'avoir préalablement obtenu « une carte d'autorisation prise chez le Surveillant de l'Aquarium »... Promenade récréative, expérience inédite - notons que le public incluait très probablement des enfants - l'aquarium n'en reste pas moins un lieu d'enseignement. Comme au sein du musée, à l'étage supérieur, chaque bassin s'accompagne d'une pancarte explicative déclinant l'identité de ses hôtes ; dans certains cas, une astérisque indique « les animaux rares ou saisonniers, parfois absents[1171] ». Autre preuve de leur souci didactique, les organisateurs ont également pris soin de ménager un espace à part, constitué de « 10 petits aquariums tout en glaces » et spécialement dédiés à « l'observation d'une foule d'animaux de petite taille qui sont perdus dans les aquariums profonds et qui, étant isolés suivant les conditions qui leur conviennent le mieux, peuvent être examinés de près et donner lieu à des observations intéressantes[1172] ». La même année, *Voilà* consacre au Musée et à l'Aquarium de Monaco une double page enthousiasmée. Le parallèle avec le fond de la mer y est omniprésent. L'auteur écrit : « Dans le fond - on dirait que c'est le fond de la mer ! - en sous-sol il y a des cuves. En haut se trouve une immense salle, la salle des conquêtes, trente ans de lutte avec le fond de la mer ! Au prix de quels efforts ! Ce sont les souvenirs du prince de Monaco qui, sur quatre bateaux successifs, a

---

[1165] *Ibid*., p. 66. Au sujet des oursins, Jules Richard conseille de « lire les textes explicatifs très intéressants » (*ibid.*, p. 66) placés à côté du bassin. La présence des ces supports pédagogiques écrits, complémentaires à l'observation visuelle, paraît témoigner du souci didactique des concepteurs et organisateurs de l'Aquarium.
[1166] *Ibid*., p. 67.
[1167] *Ibid*., p. 59.
[1168] *Ibid*., p. 56. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1169] *Ibid*., p. 59-63. Cette référence vaut aussi pour les six citations qui suivent.
[1170] *Ibid*., p. 1. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1171] *Ibid*., p. 52.
[1172] *Ibid*., p. 64-65.

tenté d'arracher leurs secrets aux grands abîmes [...] C'est le domaine - le plus fantastique de tous - du fond des mers[1173] ».

De nouveaux aquariums permanents ouvrent leurs portes durant l'entre-deux-guerres, comme celui de la station biologique d'Arcachon, inauguré le 7 juillet 1935. Un numéro de son *Bulletin* nous éclaire sur la conception, l'esthétisme, et les visées du projet. M.Lalesque, président de la Société Scientifique d'Arcachon, prend la parole ; « Messieurs », déclare-t-il à l'assemblée, « c'est une étrange chose que la réalisation d'un aquarium comme le nôtre. D'un côté la mer indomptée, de l'autre la mer asservie[1174] ! ». La perception de l'objet-aquarium comme outil d'une « mise en boîte », d'un apprivoisement de la mer semble parfaitement explicite ici. « Singulière audace », renchérit l'orateur, « que d'enfermer cette Force dans d'étroites cages de verre ; de lui assigner des limites ; j'allais dire de la rendre immobile[1175] ». Mais ce contrôle n'est que chimère ; M.Lalesque le sait, et c'est là que son discours devient particulièrement intéressant. « Soyons reconnaissants », dit-il, « à cette immense force : la mer, de vouloir bien faire semblant d'être domptée et maîtrisée et de consentir à nous laisser admirer une partie de ses secrets, de ses visions glauques[1176] [...] ». L'aquarium est une reproduction artificielle, une mise en scène dont les images enfantées se dotent d'un puissant pouvoir de suggestion : « outre leur charme et leur beauté immédiate, elles nous permettent d'évoquer les fonds marins, avec plaines, montagnes, forêts et faune fantastique aux formes harmonieuses ou terrifiantes, aux couleurs indéfinissables… C'est un peu tout cela que nos bacs tentent d'évoquer ». Tout l'enjeu de l'aquarium est là, dans cette tentative de concilier la compression physique d'un paysage naturel avec une reconstitution scientifique fidèle, tout en répondant du mieux possible à des critères esthétiques, édifiants, et divertissants. A défaut de pouvoir capturer la complexité du monde sous-marin dans son intégralité, l'aquarium parvient à en saisir des extraits, à en échantillonner certains tableaux au sein desquels, aussi incomplets et « fabriqués » soient-ils, la vie ne manque jamais de se dévoiler dans sa dimension la plus prodigieuse.

Qu'il soit temporaire ou permanent, fabuleusement grand ou de taille plus discrète, l'aquarium ne cesse jamais d'être un spectacle, une invitation à la « contemplation rapprochée[1177] » d'un espace-*autre*, fantasmé car étranger, fuyant. Si les mots pouvaient certes décrire la beauté du fond littoral, ses couleurs, ses lumières, la diversité des formes qui l'animent, l'aquarium devient la

[1173] *Voilà*, « Les merveilles de la mer », n°323, le 28 mai 1937, p. 7-8.
[1174] *Le Bulletin de la Station biologique d'Arcachon*, « Inauguration du nouvel aquarium », par M.Lalesque, année 1935, p. 37.
[1175] *Ibid*., p. 37.
[1176] *Ibid.*, p. 40. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1177] J'emprunte cette expression à la thèse de Quentin Montagne (MONTAGNE Quentin, *op.cit*., p. 345).

traduction visuelle directe et fiable de cette exubérance de vie sous-marine[1178]. C'est cette capacité à traduire le réel, à le placer dans un rapport de proximité inédit avec les hommes, qui fonde la double exploitation du dispositif-aquarium par les savants ; utilisé dans un cadre scientifique d'une part, comme au sein des stations de biologie marine, l'aquarium devient aussi un support pédagogique auprès d'un large public intergénérationnel. Conçu par les acteurs de la sphère scientifique, l'aquarium devient un lien médiateur entre eux et le public non-spécialiste, l'objet-pivot d'un rapport de réciprocité structurée par la vulgarisation. L'aquarium instruit, et il divertit ; le spectacle de l'Océan miniaturisé, contenu entre quatre murs translucides comme sur la scène d'un théâtre, se voit bientôt placé au cœur d'une scénographie immersive, en quête de grandiose. Les Expositions universelles de Paris en 1867 et 1900, entre autres, en laissent le saisissant témoignage. La reconstitution factice des paysages du fond de la mer mène à l'élaboration d'un décor-type, fait de roches, de grottes, d'épaves de navires, de trésors coulés et de prairies sous-marines ; à cette standardisation de la nature s'ajoute aussi, au XXe siècle, l'irruption de figures humaines comme le scaphandrier et la sirène. Loin d'être uniquement physique, la « mise en boîte » du fond littoral de la mer agit évidemment sur l'imaginaire : illusion de maîtrise, elle transforme le rapport du public à un espace qui lui échappait jusqu'alors, un monde dont la méconnaissance encourageait à y projeter ses peurs, mais que l'aquarium a compressé, ordonné, et assujetti à un vie en bassin[1179]. « Vains jeux ! Ils sont la vie apparente de l'eau / Une identité feinte, un vague maquillage[1180] » rappelle le poète Georges Rodenbach en 1896… Artificiel, l'aquarium n'en est pas moins une impression neuve de beauté. « Il nous montre la vie mystérieuse du fond des océans », résume un guide pratique de l'Exposition de 1900, « avec toute leur féerie, leur réalisme de couleurs et une intensité de vie dépassant toute ce que l'imagination a pu rêver après la lecture des romans de Jules Verne ou les recherches du *Talisman* et du *Challenger*[1181] ». L'aquarium est tout à la fois œuvre de maîtrise, d'enseignement, d'art, et d'illusion[1182].

[1178] Au sujet de l'enracinement de l'aquarium dans la culture visuelle du XIXe siècle, voir HAMON Philippe, *Expositions. Littérature et architecture au XIXe siècle*, Paris, José Corti, 1989. Cité dans LE GALL Guillaume, « Aquatic dioramas : Théophile Gautier visits the aquarium at the Jardin d'acclimatation », *op.cit*., p. 1.

[1179] Il est évident que ce sentiment de domination de l'espace sous-marin est exprimé avec plus ou moins de clairvoyance dans les sources, certaines témoignant d'une conviction ferme que l'Océan n'a désormais plus de secrets et d'autres attestant plutôt d'une prise de conscience que tout ceci n'est qu'illusion. Il y a différents niveaux de lucidité, disons. Et précisons de surcroît qu'aucun aquarium n'est en capacité d'accueillir les habitants des grandes profondeurs, tels que ceux dragués par le *Talisman* et le *Travailleur* ; les caractéristiques de leur milieu de vie sont trop extrêmes pour être reproduites dans un bassin. A défaut, la faune abyssale est exposée au public sous forme réduite, baignant dans des bocaux d'alcool. L'aquarium ne parvient donc à échantillonner qu'une portion d'une partie du vaste monde sous-marin… L'aquarium est une maquette, le modèle réduit d'un espace infiniment plus grand, plus varié et plus complexe que lui (voir MONTAGNE Quentin, *op.cit*., p. 68).

[1180] RODENBACH Georges, « Aquarium mental » dans RODENBACH Georges, *Les Vies encloses*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1896, p. 6. Ce poème est d'une richesse extraordinaire ; trop long pour être cité ici, il est à retrouver en Annexe 12.

[1181] *Paris exposition 1900*, *op.cit.*, p. 368.

[1182] Il est aussi prétexte à l'évasion dans un contexte urbain de plus en plus avide de nature…

B. Saisir le fond : photographie et cinéma subaquatiques dans la première moitié du XXe siècle (1893-1939)

« L'image rend possible le partage du regard. Avec lui, le dialogue »

Monique Sicard, *La fabrique du regard*, 1998[1183].

Immortaliser les paysages sous-marins ! C'est un rêve que les améliorations apportées au scaphandre sont en passe de concrétiser dans les dernières années du XIXe siècle. Les avancées techniques et technologiques transforment l'accessibilité du fond littoral des océans et laissent entrevoir la possibilité inédite de rapporter le souvenir de ses multiples panoramas. Il faut dire que la photographie se fait conquérante du monde naturel depuis le milieu du siècle, portée par le désir des scientifiques d'établir une morphologie de la nature, c'est-à-dire une description et une classification des formes que revêt le vivant[1184] ; le fond littoral de la mer, que l'on sait peuplé d'une diversité extraordinaire de couleurs et de formes, apparaît dès lors comme un champ d'expérimentation photographique fort intéressant. L'heure est au dévoilement des espaces-*autres* ; en 1840, un an seulement après la présentation officielle du daguerréotype, une première image de la Lune est fixée par John William Draper, suivie par celle de l'étoile *Vega*, prise par John Adams Whipple et William Bond en 1850, à l'université d'Harvard. Le dernier tiers du siècle voit naître les premiers clichés d'éclipse solaire et de la nébuleuse d'Orion ; en 1887, le projet d'établissement d'une « Carte du Ciel » est lancé. La cartographie des fonds marins, elle, n'en est encore qu'aux prémices… En même temps que sont fixées les premières images stellaires et lunaires, la photographie s'empare des couches troposphériques. Au cours des années 1860, le célèbre Nadar, monté dans un ballon aérien, multiplient les clichés à des hauteurs de plus en plus grandes[1185]. C'est une nouvelle manière de se rattacher à l'espace qui naît. Quant aux montagnes, longtemps un espace-*autre* et repoussoir, leurs panoramas n'échappent pas non plus au nouveau médium ; John Ruskin, entre autres, est le premier à

[1183] SICARD Monique, *La fabrique du regard*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 109. Citée par Rahmy Elkays dans ELKAYS Rahmy, « Louis Boutan et la photographie sous-marine (1886-1900) », *Focales*, n°5, 2021, p. 2.

[1184] ELKAYS Rahmy, « Abysses : les imaginaires sous-marins au confluent des sciences et des techniques et leur représentation au cinéma », mémoire de Master 2 Histoire, Philosophie et Sociologie des sciences, dirigé par Sylvain Laube et Hervé Ferrière, Université de Bretagne Occidentale, 2017, p. 16. Cette réflexion sur les formes du vivant aboutit au célèbre ouvrage d'Ernst Haeckel, *Kunstformen der Natur*, publié en 1904 (HAECKEL Ernst, *Kunstformen der Natur,* Leipzig, Bibliographisches Institut, 1899-1904). Citons également les chronophotographies sous-marines d'Etienne-Jules Marey, publiées dans *La Nature* en 1890 (ELKAYS Rahmy, *op.cit*., p. 16).

[1185] GERVAIS Thierry, « Un basculement du regard », *Etudes photographiques* [en ligne], n°9, mai 2001, mis en ligne le 10 septembre 2008, p. 3. Parmi les pionniers de la photographie aérostatique, citons une figure bien connue de ce mémoire, et appelée à être citée de nouveau dans les chapitres qui suivent : le chimiste, naturaliste et journaliste Gaston Tissandier, fondateur de *La Nature* et immense vulgarisateur. En 1885, il immortalise l'île Saint-Louis depuis un ballon, puis publie ses résultats dans *La photographie en ballon*, l'année suivante (TISSANDIER Gaston, *La photographie en ballon*, Paris, impr. Gauthier-Villars, 1886).

photographier le mont alpin du Cervin, culminant à 4478 mètres, en août 1849[1186]. La photographie de montagne s'enrichit par la suite des clichés de Frédéric Martens, de Camille Barnabé et d'Auguste-Rosalie Bisson.

Puisque le procédé photographique est désormais apte à immortaliser les différents seuils de la verticalité, pourquoi ne pourrait-il pas descendre sous les vagues ? Si les caractéristiques du milieu sous-marin posent plus d'un problème à l'application du procédé photographique, avide de lumière, d'ingénieux pionniers parviennent à les déjouer… La « mise en boîte » du fond littoral prend bientôt forme, et semble appelée à un avenir prometteur ; c'est une intuition unanime dans la première moitié du XXe siècle.

Le premier cliché subaquatique est pris en février 1856 dans la baie de Weymouth (Angleterre) par un certain William Thomson, un avocat féru de biologie marine[1187]. Il plonge son appareil à cinq mètres de profondeur, suspendu au bout d'un corde, mais le manque d'étanchéité du caisson laissant l'eau pénétrer à l'intérieur, le résultat s'avère peu probant, mais qu'importe : la photographie sous-marine est possible ! Thomson pressent tout l'intérêt qu'elle pourrait revêtir, après quelques nécessaires améliorations. Des expérimentations sont menées par Wilhelm Bauer, un officier de la Marine russe, en 1870, puis par les Français Ernest Bazin et Paul Regnard dans les années 1880[1188], mais aucune d'entre elles n'aboutit. La première véritable concrétisation de la photographie sous-marine doit atteindre l'arrivée d'un jeune malacologiste, Louis Boutan, au laboratoire de Banyuls-sur-Mer en 1884[1189]. Spécialiste des gastéropodes, Boutan a l'habitude de descendre en scaphandre au fond de la baie ; la singularité des paysages qui s'offrent alors à ses yeux le frappe durablement[1190]. « Il me paraissait regrettable », explique-t-il quelques années plus tard, « de ne pouvoir la traduire que par une description plus ou moins exacte, mais forcément incomplète. J'aurais voulu rapporter de ces explorations sous-marines un souvenir plus tangible[1191] ». Ce souvenir, c'est l'image photographique, que Boutan parvient à expérimenter pour la première fois durant l'été 1892. Aidé de son frère Auguste, ingénieur des Arts et Manufactures, il met au point un appareil au boîtier étanche, muni de hublots pour l'objectif et les viseurs[1192]. Pour compenser la pression environnante, un ballon gonflé d'air est installé, relié à l'intérieur de l'appareil, tandis que deux manettes latérales permettent le

[1186] Les massifs du Mont-Rose puis du Mont-Blanc sont photographiés l'année suivante, et les clichés exposés au public de Londres et de Paris. C'est un succès.
[1187] WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *100 ans de photographie sous-marine,* Saint-Chéron, Chatover-Alain Schrotter Editions, 1993, p. 16-17.
[1188] *Ibid*., p. 18-23.
[1189] Voir ELKAYS Rahmy, « Louis Boutan et la photographie sous-marine (1886-1900) », *Focales*, n°5, 2021, p. 1-14.
[1190] WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *op.cit.*, p. 27-28.
[1191] BOUTAN Louis, *La photographie sous-marine et les progrès de la photographie*, Paris, Schleicher frères, 1900, p. 147.
[1192] WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *op.cit.*, p. 29.

déclenchement de la prise[1193]. Le boîtier est posé sur un pied stabilisé, planté dans le sol, tandis qu'une lampe, protégée sous une cloche en verre et fixée à un tonneau, éclaire le champ photographique. Les premiers essais ne vont pas sans complications, notamment à cause des nuages de vase que le scaphandrier soulève à chaque pas[1194], mais au printemps 1893, Boutan parvient à fixer, avec une netteté inédite, une première vue sous-marine. L'expérience se répète dans les semaines qui suivent. Soutenu par Henri de Lacaze-Duthiers, le fondateur du laboratoire de Banyuls, Boutan fait part de ses travaux à l'Académie des sciences, le 31 juillet de la même année[1195]. Les potentialités de son appareil, aussi perfectible soit-il, sont immédiatement perçues par la presse. « Après la photographie du ciel, la photographie de la mer[1196] ! » déclare le *Journal des débats* trois semaines plus tard. Et bientôt, tout naturellement, celle des abysses : « On finira évidemment par imaginer la sonde photographique et l'on pourra explorer les grands fonds et rapporter des vues des paysages sous-marins. [...] Les perspectives varieront, et nous ne manquerons pas de surprises agréables. Encore une heureuse innovation[1197] ». La *Science illustrée*, un périodique de vulgarisation scientifique, loue « l'une des plus grandes curiosités photographiques de l'année 1893[1198] » puis conclut en la couronnant d'un néologisme : « l'*océanophotographie*[1199] ». La presse spécialisée salue elle aussi l'intérêt du dispositif. Dès l'automne 1893, alors que le premier boîtier n'a que quatre mois seulement, un article du *Photographe*[1200] souligne la qualité des clichés pris par Boutan ; ils « font l'admiration des naturalistes et des savants[1201] », écrit Max Forest, et « ouvrent un champ nouveau à la photographie et à la science[1202] ». Le procédé Boutan semble promis à bel avenir ; « nul doute », conclut l'auteur, « que ces tentatives, reprises et perfectionnées, n'amènent des révélations du plus haut intérêt sur les habitants et

---

[1193] *Ibid*., p. 29. Notons l'ingéniosité de ces manettes : lorsque le photographe les fait légèrement basculer, elles entraînent la chute de la plaque venant de fixer l'image au fond de l'appareil, et la remplacent par une plaque neuve, prête à être impressionnée. C'est un dispositif particulièrement précieux pour le photographe, lui évitant de remonter en surface entre chaque cliché. (d'après BOUTAN Louis, *op.cit*., p. 165. Cité dans ELKAYS Rahmy, « Louis Boutan et la photographie sous-marine (1886-1900) », *Focales*, n°5, 2021, p. 9).

[1194] N'oublions pas non plus que le temps de pose, à l'époque, était bien plus long qu'aujourd'hui ; pour un cliché pris à cinq mètres de profondeur par temps clair, Boutan devait compter au moins une dizaine de minutes. La durée augmentait proportionnellement à la profondeur, sans compter que le paysage sous-marin, toujours en mouvement, rendait particulièrement incertaine la netteté de l'image. (d'après BOUTAN Louis, *op.cit*., p. 170).

[1195] WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *op.cit.*, p. 37. Voir les *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, « Sur la photographie sous-marine », par Louis Boutan (présenté par H. de Lacaze-Duthiers), tome 117, juillet 1893, p. 286-289.

[1196] *Le Journal des débats politiques et littéraires*, « Revue des sciences », par Henri de Parville, n°? de la 105e année, le 23 août 1893, p. 2. Citée dans ROBERT Marie, « Louis Boutan et l'avènement de la photographie sous-marine (1893) », dans cat.expo. « Né(e)s de l'écume et des rêves : les artistes et la mer », *op.cit*., p. 133.

[1197] *Ibid*., p. 2.

[1198] *La Science illustrée*, « Le mouvement photographique », par F.Dillaye, n°314, le 2 décembre 1893, p. 54.

[1199] *Ibid*., p. 52. L'auteur en attribue le mérite exclusif à Louis Boutan : « Un homme a lancé le fameux : pourquoi pas ! de ceux qui osent et à qui , par cela même, la fortune sourit. Mettant son intelligence, sa patience et sa volonté au service de son audace, il a crée de toute pièce l'*océanophotographie*. Cet homme est M. Louis Boutan [...] » (*Ibid.*, p. 52).

[1200] Plusieurs publications portent le nom de *Photographe*, il faut faire attention à ne pas les confondre. Celle dont il est question ici est une revue mensuelle internationale, parue dans les années 1890 et consacrée à la photographie et ses applications dans le domaine des sciences et des arts.

[1201] *Le Photographe,* « La photographie des régions sous-marines », par Max Forest, n°4, 1er octobre 1893, p. 50.

[1202] *Ibid.*, p. 50. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

les trésors des régions sous-marines… ». Six mois plus tard, *La Photographie* déclare que les clichés du savant sont « aussi nets que l'on pouvait espérer », puis présage que « la photographie sous-marine est appelée à rendre des services dans des cas très variés[1203] ». Pour le *Journal des voyages*, probablement lu par un plus grand nombre de personnes, l'irruption de la photographie sous-marine est un véritable basculement, surpassant toute traduction textuelle ou picturale : « si sincère qu'ait été le dessinateur, si loyal qu'ait été le descripteur », écrit l'auteur, « vous vous êtes demandé si l'un et l'autre ne s'étaient pas laissés un peu entraîner par leur imagination[1204] ». Avec la photographie, plus de marge d'interprétation artistique, plus de « descriptions plus ou moins embellies, plus ou moins exactes[1205] », mais « une représentation indéniable de vérité du monde sous-marin ». Il n'en faut pas plus pour que l'auteur déclare, en conclusion : « Les paysages sous-marins n'auront bientôt plus de secrets pour nous[1206] ». Cette idée d'une « fin des secrets » est appelée à revenir fréquemment par la suite, nous allons le voir… Les jeunes lecteurs peuvent eux aussi prendre connaissance des expériences de Louis Boutan. Le *Petit Français illustré*, lu par les écoliers et écolières, évoque en juillet 1894, « les résultats extraordinaires du hardi naturaliste[1207] ». La conscience du franchissement d'un seuil technique est clairement exprimé : « Sans se laisser rebuter par les difficultés innombrables qu'il rencontrait à chaque pas en cherchant à pénétrer les mystères de l'océan, l'homme est arrivé non seulement à parcourir impunément le fond des mers, mais encore à le photographier[1208] ». L'auteur n'irait-il pas un peu vite en besogne ? « C'est un résultat inouï[1209] », renchérit-il. Toute la beauté, la diversité des paysages sous-marins, « qu'un dessin n'aurait pu représenter avec leur caractère vrai[1210] » semble désormais à portée de clic : « quoi de plus merveilleux que la vue de ces abîmes où vivent, au fond de l'eau, les belles algues grasses et nourrissantes, d'autres plantes aux fins et jolis contours dentelés, prairie étrange au bétail plus étrange encore[1211] ». L'auteur évoque un foisonnement d'espèces animales, des « mollusques qui broutent » à la « crevette sautillante qui irise l'eau », sans oublier « l'araignée de mer, lente et incertaine », ni le « crabe tapi au fond du goémon[1212] ». La vie végétale est tout aussi foisonnante, avec des « fleurs animées qui épanouissent leurs corolles, des charmantes petites plantes, des fées qui ondulent, se nouent, se dénouent, enchevêtrent leurs cheveux d'argent, en faisant sous l'eau d'étonnants mirages ». Ce monde féerique, déjà sublimé par les mots

---

[1203] *La Photographie*, « Chronique scientifique », n°28, le 30 juin 1894, p. 89.
[1204] *Le Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, « La photographie sous les flots », par Frédéric Dillaye, n°901, le 14 octobre 1894, p. 246.
[1205] *Ibid*., p. 246. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1206] *Ibid.*, p. 247.
[1207] *Le Petit Français illustré*, « Le fond des mers », par Ch.M., n°283 de la 6e année, le 28 juillet 1894, p. 414.
[1208] *Le Petit Français illustré*, « Le fond des mers » par Ch.M., n°280 de la 6e année, le 7 juillet 1894, p. 378.
[1209] *Ibid.*, p. 378.
[1210] *Le Petit Français illustré*, *op.cit.,* p. 414.
[1211] *Ibid*., p. 414. L'utilisation du terme « abîme » nous paraît évidemment exagérée, car Louis Boutan et son appareil, en 1894, ne descendent pas au-delà de dix mètres de profondeur, mais c'est justement en cela qu'elle est intéressante : l'important est de traduire le sentiment d'une limite repoussée, l'ouverture d'un nouveau champ des possibles, en y intégrant volontiers une certaine dose de sensationnalisme. L'exactitude - ou plutôt l'inexactitude - scientifique passe pour complètement secondaire ici.
[1212] *Ibid*., p. 414. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

depuis la moitié du siècle[1213], se dévoile sous un jour inédit : « Les photographies obtenues par M.Boutan montrent la vie réelle de ces êtres bizarres, plantes et animaux, qu'il a ainsi surpris, en nous dévoilant tous leurs mystères[1214] ». Ce thème du « mystère dévoilé », comme un *leitmotiv,* revient décidément beaucoup[1215]…

Conscient des limites de son premier appareil[1216], malgré l'enthousiasme qu'il suscite, Boutan en conçoit un deuxième dès 1895, puis un troisième en 1898[1217]. Extrêmement lourd, conçu en tôle épaisse, ce dernier est relié à un tonneau plein d'air afin de pouvoir être déplacé sur le fond de la mer (**Fig.53**). Une utilisation peu pratique, mais un fonctionnement bien plus efficace : doté d'un nouvel objectif, l'appareil peut désormais prendre jusqu'à six clichés instantanés. De trente minutes en 1893, le temps de pose passe à une seconde en 1898[1218] ! Cette année-là, Boutan immortalise son collègue, Joseph David, revêtu d'un scaphandre au fond de la baie de Banyuls (**Fig.54**). Il prend également des clichés de belles anémones de mer **(Fig.55**). Ses travaux trouvent bientôt une reconnaissance institutionnelle ; la Société d'études photographiques les cite dans son organe bi-mensuel, le *Moniteur de la photographie*[1219].

Qu'en est-il du public ? Quelle idée peut-il se faire de cette nouvelle application du procédé photographique, fixant l'image d'un espace jusqu'alors fuyant, insaisissable ? Sa première véritable rencontre avec la photographie sous-marine a lieu en 1900, sous une double forme : d'une part, Boutan fait paraître *La photographie sous-marine*, une synthèse de ses réflexions et ses expériences, et d'autre part, ses clichés sont projetés lors de l'Exposition Universelle de Paris. Intéressons nous d'abord à cet événement ; le 25 juillet 1900, à 23 heures, Boutan présentent ses vues sous-marines au Palais de l'Optique[1220], situé non loin de la Tour Eiffel, entre le Champ de Mars et l'avenue de Suffren. L'entrée est payante - deux francs - mais le spectacle ne déçoit pas ; le guide des « plaisirs et des curiosités de l'exposition » évoque la révélation de « merveilles inespérées, de visions grandioses dérobées jusqu'à ce jour à l'œil humain, toujours ambitieux de scruter l'au-delà[1221] ».

[1213] Voir Chapitre 1, « Splendeurs et merveilles des fonds littoraux : le déploiement d'un paysage sous-marin fantasmé » (p. 49-54).
[1214] *Ibid*., p. 414.
[1215] Il revient beaucoup et porte en lui la pensée du temps long ; l'auteur de l'article, convaincu que la photographie sous-marine est promise à un grand avenir, s'exclame, en guise de conclusion : « Que ne connaîtront pas les petits écoliers de la fin du XXe siècle ! » (*ibid.*, p. 415).
[1216] Il fait état de ces défauts dans un texte, « Mémoire sur la photographie sous-marine », (*Archives de zoologie expérimentale et générale*, 3ème série, vol. 1, 1893, p. 281-324. Cité dans ELKAYS Rahmy, *op.cit*.).
[1217] A partir de 1895, Boutan est secondé par le mécanicien Joseph David, rencontré au laboratoire de Banyuls. Réparateur hors-pair, bon scaphandrier et photographe de talent - plus que Boutan, même ! - David devient bientôt un collaborateur indispensable.
[1218] WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *op.cit.*, p. 40.
[1219] *Le Moniteur de la photographie*, n°24 (tome V) de la 2e série, le 15 décembre 1938, p.9 ; p. 16.
[1220] *Ibid.*, p. 51.
[1221] *Guide Chaix. Exposition universelle de 1900 : les plaisirs et les curiosités de l'exposition* [auteur anonyme], Paris, Chaix, 1900, p. 128.

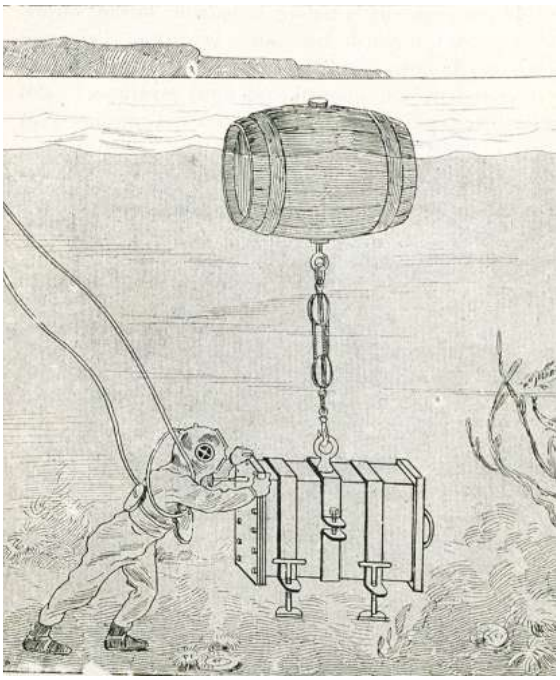




Fig.53, 54, 55 : À gauche, l'appareil photographique mis au point par Boutan et David en 1898 ; encombrant, sa mise à l'eau nécessitait trois hommes mais était toutefois facilitée par l'utilisation d'un tonneau rempli d'air[1222]. Une fois stabilisé au fond de la mer, l'appareil pouvait être déplacé par le scaphandrier-photographe et prendre des clichés instantanés, comme ceux au milieu et à droite ici ; Joseph David pose pour un portrait inédit à trois mètres de profondeur, dans la baie de Banyuls-sur-Mer. Dans l'effervescence du moment, il ne remarque pas qu'il tient à l'envers la plaque « Photographie sous-marine[1223] »... A droite, l'image *in situ* d'une imposante anémone de mer, d'une netteté remarquable[1224].

En effet, le monde sous-marin n'est pas le seul espace-*autre* représenté ; il y a aussi les photographies souterraines du spéléologue Edouard-Alfred Martel, celles prises par M.Besançon depuis son ballon aérien, ou celles, plus saisissantes encore, des étoiles et de la Lune. Les clichés pris par Boutan constituent un *Panorama* permettant au public « de contempler les abîmes de la mer, les prairies et les forêts sous-marines, avec leur faune et leur flore[1225] » nous dit un autre guide pratique. « Abîmes », le terme n'est-il pas un peu fort ? Mais c'est l'idée de l'abîme qui prévaut et qui fait oublier l'inexactitude scientifique de l'utilisation de son terme. Le guide Chaix ne craint pas non plus l'exagération lorsqu'il affirme que « nous pouvons désormais suivre les évolutions des monstres qui s'agitent et rampent au fond des mers[1226] »…

Louis Boutan a parfaitement conscience du double usage, scientifique ou amateur, dont son appareil peut faire l'objet ; en témoigne son avant-propos dans *La photographie sous-marine*. S'adressant d'abord aux acteurs de la sphère savante, il fait part du rôle d'auxiliaire qu'il destine à son

[1222] BOUTAN Louis, *op.cit*., p. 198. Cette illustration est également mobilisée dans WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *op.cit.*, p. 40.
[1223] *Instantané, scaphandrier en plongée sous-marine*, par Louis Boutan, épreuve gélatino-argentique, 16 x 20 cm, Paris, Archives Jean Painlevé, 1898. Cité dans *Ibid.*, p. 42 et dans ROBERT Marie, *op.cit*., p. 135.
[1224] BOUTAN Louis, *op.cit*., p.194. Cette illustration est également mobilisée dans WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *op.cit.*, p. 40.
[1225] *Paris exposition 1900. Guide pratique du visiteur de Paris et de l'exposition*, Paris, Hachette, 1900, p. 272.
[1226] *Ibid.*, p. 128.

médium : « Ce livre n'est pas un manuel de photographie. J'ai voulu simplement donner un exposé détaillé de mes travaux sur la photographie sous-marine et appeler ainsi l'attention des chercheurs sur une application qui est appelée à rendre de grands services aux explorateurs du fond des mers[1227] ». Support de découverte, instrument de progrès, la photographie doit être mise à la disposition de l'étude des fonds marins, et de la pratique de l'océanographie en général. Louis Boutan insiste : la photographie a valeur de preuve, et il ne doute pas qu'à l'avenir, « les clichés pris en grande profondeur donneront la solution de plusieurs problèmes que l'on a pu résoudre, jusqu'ici, que par des hypothèses plus ou moins justifiées[1228] ». Confiant, Boutan n'en est pas moins conscient des limites de son appareil, cantonné au seul fond littoral : « la plaque ne peut donner des images nettes que dans des limites restreintes, au maximum à une centaine de mètres[1229] » explique-t-il. Lui-même est parvenu, en octobre 1899, à prendre un cliché à cinquante mètres sous la surface ; ce qui « prouve avec évidence », affirme-t-il, « que l'on arrivera à prendre des photographies sous-marines à une profondeur quelconque, en s'outillant suffisamment[1230] ». Il se prend à rêver du jour où la photographie pourra pénétrer de plus grandes profondeurs et immortaliser ses hôtes les plus mystérieux : « Quand ces formes extraordinaires pourront-elles être extraites des profondeurs où elles s'abritent, hors de la portée des appareils actuellement utilisés par les naturalistes ? [...] Il faut, en attendant mieux, se convaincre qu'il y a encore beaucoup à faire pour perfectionner nos instruments d'investigation et que nous sommes loin de connaître tous les habitants de l'abîme[1231] ». Se tournant ensuite vers le public amateur, Boutan déclare : « II y aurait grand avantage à ce que la photographie sous-marine, qui jusqu'à présent n'a donné lieu qu'aux recherches de laboratoire, fut adoptée non seulement par les chercheurs professionnels, mais aussi par les amateurs[1232] ». Une fois de plus, il envisage cette démocratisation de la photographie sous-marine comme s'inscrivant dans un rapport de dialogue entre sphères scientifique et non-scientifique : « Les progrès qui ont été réalisés dans la photographie terrestre, grâce à l'engouement du public, où les photographes se comptent par légions, me font présager qu'il serait très profitable pour la science qu'une partie de l'élite de ces amateurs consentît à consacrer les loisirs des déplacements balnéaires à la photographie sous-marine. La création de ce sport nouveau est-elle possible ? [...] J'en ai la ferme conviction ». Il livre ensuite la description puis le guide d'utilisation de l'appareil qu'il a spécialement conçu pour cette pratique amatrice ; moins imposant, il permet de prendre des instantanés jusqu'à sept mètres sous la surface. Mais pourra-t-on un

---

[1227] BOUTAN Louis, *op.cit.*, p. V. Au-delà de la communauté scientifique, Boutan souhaite que son livre encourage les particuliers, les amateurs et curieux : « Mon but sera pleinement atteint si quelques lecteurs, suffisamment intéressés par la lecture de ce livre, sont tentés eux-mêmes de prendre des vues sous-marines. Ils entreraient ainsi dans une voie qui peut être fertile en applications intéressantes et utiles ». (*ibid*., p. VI).

[1228] *Ibid*., p. 322.

[1229] *Ibid.,* p. 291. Boutan en profite pour rappeler à ses lecteurs que la lumière ne pénètre pas au-delà de 400 mètres de profondeur.

[1230] *Ibid*., p. 322.

[1231] *Ibid*., p. 302. A défaut de pouvoir prendre des clichés *in situ* à une telle profondeur, il utilise des « nasses, casiers et palangres » (*ibid*., p. 304) qu'il plonge à 800 mètres de profondeur et dont il photographie ensuite les trouvailles.

[1232] *Ibid*., p. 313. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

jour dépasser cette limite ? La photographie pourrait-elle un jour révéler au public les débris des épaves englouties que mentionnent les livres d'histoire ? Louis Boutan y croit : son invention peut être « appelée à un rôle industriel précieux[1233] » en facilitant la localisation et l'identification de navires endommagés, ou coulés avec leur chargement.. Décédé en 1934, le biologiste ne voit pas son intuition se confirmer trois ans plus tard, lors des tentatives de récupération du *Lusitania*, coulé en 1915 avec son fameux trésor ; le scaphandrier anglais John D.Craig, muni d'un appareil, parvient à atteindre l'épave et à la photographier sous plusieurs angles, facilitant l'intervention subséquente de ses collègues et la récupération de l'or englouti[1234]... Entre temps, le fond littoral de la mer continue d'être investi par les photographes, dont certains nous sont déjà connus, comme William Beebe qui passe les années 1920 sous la mer tropicale des Sargasses, coiffé d'un scaphandre de son invention et photographiant les écosystèmes locaux[1235]. D'autres figures scientifiques s'emparent du procédé photographique dans une perspective d'avancement de l'océanographie : le prince Albert 1er par exemple, prend des clichés sous-marins au large des côtes marocaines dès l'été 1897, avant de tourner ses premiers films et de les présenter en 1904[1236]. Par la suite, le monarque multiplie les prises de vues sous l'eau, les mobilisant comme supports visuels projetés lors de conférences publiques, conçues pour instruire ceux qui le souhaitent sur la vie marine. Il y a là l'exemple parfait d'un triple rapport articulant une pratique (la prise de vue cinématographique), un domaine théorique (l'océanographie), et une modalité de diffusion (la conférence publique). L'application pédagogique du cinéma sous-marin structure ici l'interaction entre acteurs scientifiques et grand public.

Le souverain monégasque est loin d'être le seul à saisir tout le potentiel scientifique, didactique et esthétique que promet de revêtir le cinéma subaquatique au début du XXe siècle ; en 1913, les frères Georges et Ernest Williamson mettent au point ce qui va devenir un objets-clé de cette irruption du cinéma dans l'espace sous-marin : la « Photosphère[1237] ». Cabine de quatre tonnes dotée d'un énorme hublot et reliée à l'air libre par un long tuyau flexible, recouvert de toile imperméable et maintenu par des cercles métalliques[1238] (**Fig.56**), la Photosphère n'est ni plus ni moins qu'un formidable studio de

---

[1233] *Ibid*., p. 323.

[1234] Ces informations nous viennent de *Sanctuaire*, journal catholique pour la jeunesse, qui consacra un article à l'événement (*Sanctuaire*, « Photographie spéciale », n°801 de la 26e année, le 15 août 1937, p. 6).

[1235] Nous n'avons pas le temps d'approfondir ce point, et de toute façon les clichés pris par William Beebe ne concernaient qu'un usage et une diffusion scientifiques ; notons toutefois que la presse française, qui connaissait déjà le naturaliste pour son expédition en mer des Sargasses, fit circuler la nouvelle de ces expériences photographiques. Citons par exemple *Le Petit Journal* pour la presse générale d'informations, *Le Photographe* et *La Revue française de photographie et de cinématographie* pour la presse spécialisée, et *Les Belles images* et *l'Intrépide* du côté des journaux enfantins.

[1236] CARPINE-LANCRE Jacqueline, « Le prince Albert 1er de Monaco et le cinématographe », dans *L'Aventure du cinématographe* [Actes du Congrès mondial Lumière], Lyon, Aléas, 2000, p. 25-33. Cet ouvrage est l'œuvre d'un collectif réunissant chercheurs et historiens du cinéma.

[1237] Précisons que la « photosphère » fut une affaire de famille ; le capitaine Charles Williamson, père de George et Ernest, avait conçu et breveté le premier prototype du dispositif, en 1903, projetant de l'utiliser afin de récupérer des trésors engloutis non loin des côtes. Il tenta ainsi de remonter le chargement du *Merida*, en 1911 ; ce fut un échec, mais ses fils récupérèrent son appareil et y apportèrent une série d'améliorations, jusqu'à en faire la Photosphère décrite ici (d'après ELKAYS Rahmy, *op.cit*., p. 26-27)

[1238] WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *op.cit.*, p. 72-73.

tournage subaquatique, permettant de photographier et de filmer le fond de la mer jusqu'à plusieurs dizaines de mètres sous la surface, tout en évitant de revêtir l'encombrant scaphandre. Tels les personnages de Jules Verne à l'intérieur du *Nautilus*, les deux cinéastes britanniques dévoilent, comme à travers un double objectif - celui de la caméra et celui de la cabine - un extraordinaire espace de mise en scène.

La première rencontre du public français avec les films des Williamson coïncide avec la période de la Première Guerre mondiale. Leur appareil mis au point, les deux frères ont fondé la *Submarine Film Corporation* en 1914 et présentent, dès l'année suivante, *Thirty Leagues under the Se*a, un premier long-métrage traduit en France sous le titre de « l'Expédition Sous-marine Williamson[1239] ». Le film, un documentaire d'une heure se terminant par une scène particulièrement impressionnante - la mise à mort d'un requin par Ernest lui-même ! - semble avoir été un succès public immédiat. Le *Journal* l'avait prédit avant même le début des projections publiques au Théâtre du Vaudeville, dans le 9e arrondissement ; « l'*Expédition du capitaine Williamson* mériterait à elle seule l'entrée au Vaudeville [...] la critique est unanime[1240] », affirme-t-il le 29 mars. « Jamais aussi sensationnelle, aussi fidèle image de la vie sous-marine n'a été offerte au public. Les mystères de l'Océan, dévoilés grâce à une merveilleuse invention cinématographique, dont l'exclusivité appartient au Vaudeville, passionneront la foule et feront courir tout Paris[1241] ». C'est d'ors et déjà, déclare l'auteur, « un succès complet ». L'*Excelsior* loue à son tour « un film sensationnel[1242] ». A partir du mois d'avril, il est projeté tous les après-midi à 14h30 puis le soir à 20h30[1243]. Le dimanche, une séance supplémentaire a lieu à 16h[1244]. Le *Lutetia-Palace*, dans le 17e arrondissement, le projette à son tour à la fin de l'année 1916 ; *Ciné-journal* rapporte « un immense succès[1245] », et souligne « la féerie des forêts et des prairies sous-marines[1246] ».

[1239] WILLIAMSON George et Ernest, *Thirty Leagues under the Sea* (*L'Expédition sous-marine Williamson*), Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1914, noir et blanc, 1 h.
[1240] *Le Journal,* « Courrier théâtral », n°8585, le 29 mars 1916, p. 4. L'article est repris à l'identique dans le *Figaro*, le lendemain (*Le Figaro*, « Courrier des théâtres », n°90 de la 62e année, le 30 mars 1916, p. 3).
[1241] *Ibid*., p. 4. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1242] *L'Excelsior*, « Théâtres », n°1957 de la 7e année, le 25 mars 1916, p. 15.
[1243] d'après *Le Petit Journal,* « Programme des spectacles », n°9463 de la 54e année, le 10 avril 1916, p. 4. De nombreux autres journaux annoncent eux aussi les horaires des projections : l'*Excelsior* (29 mars 1916, 3 avril 1916), le *Figaro* (29 mars 1916), *Le Matin* (6 avril 1916), *La Liberté* (13 avril 1916), ou encore le *Journal des débats politiques et littéraires* (le 30 avril 1916).
[1244] d'après l'*Excelsior*, *op.cit*., p. 15.
[1245] *Ciné-journal*, « Expédition sous-marine Williamson », n°382 de la 9e année, le 9 décembre 1916, p. 16.
[1246] *Ibid.*, p. 16.

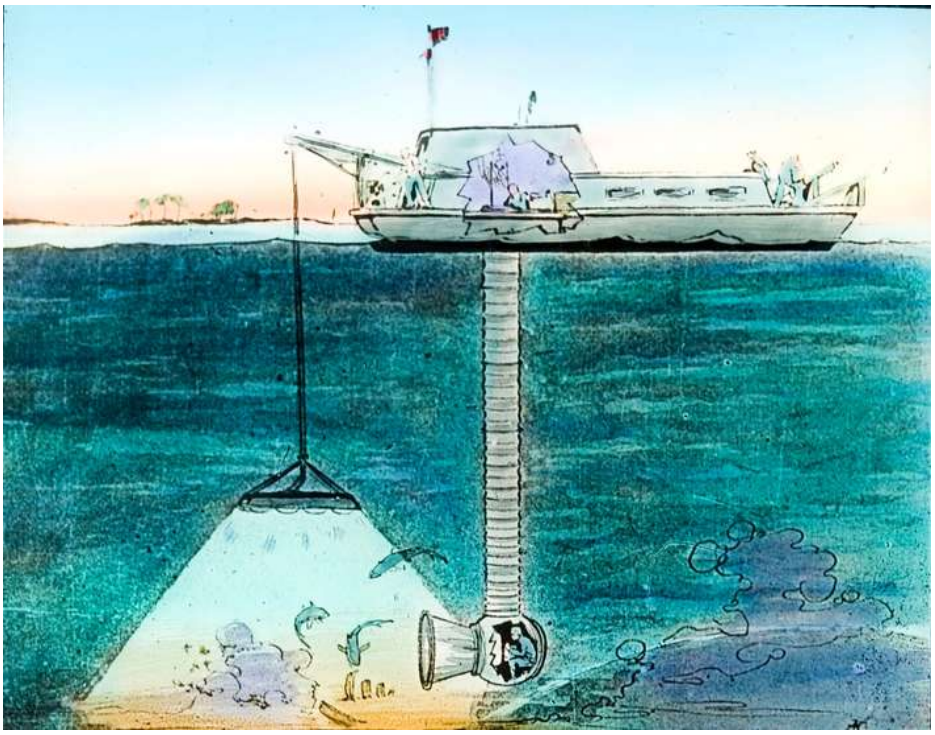


Fig.56 : Dessin montrant l'utilisation de la Photosphère, utilisée pour la première fois en 1913[1247]. Le large hublot de la cabine mesurait un mètre cinquante de diamètre pour quatre centimètres d'épaisseur, permettant aux frères Williamson - aidés par le beau soleil des Bahamas - de bénéficier d'un niveau de visibilité inédit du fond littoral. Ils tournent leur premier film, un documentaire, dès 1914 ; le succès en France est immédiat. « Nous sommes des pionniers, dans tous les sens du terme[1248]», écrit Ernest vingt ans plus tard…

Le *Petit Journal* renchérit lui aussi : « comme il en faut pour tous les goûts, on ne saurait trop recommander l'*Expédition du capitaine Williamson*, "l*'Exploration au fond des mers"*[1249] ». L'article donne aux lecteurs un avant-goût du fabuleux spectacle : « vous y verrez comment on récolte les éponges, vous admirerez la floraison des bancs de corail, vous frissonnerez d'émotion au combat d'un plongeur avec un requin, puis on vous montrera comment ces vues extraordinaires ont pu être prises[1250] ». Admirer, frissonner, s'émerveiller ; du pur spectacle ! Le *Figaro* et *Le Matin* qualifient l'oeuvre de Williamson de « merveilleuse[1251] » - qui semble être un adjectif-clé de la réception du

[1247] *The Williamson Expedition Submarine Motion Pictures, presented by the Trans-Atlantic Film Co Ltd*, George et Ernest Williamson, plaque photographique rehaussé de couleurs pour projection, dimensions inconnues, Collection La Cinémathèque française (n°CF 104-01/10), France, 1914. Cette image faisait partie de l'exposition « Objectif Mer : l'océan filmé », tenue au Musée de la Marine entre décembre 2023 et mai 2024 (voir BOUAT-FERLIER Vincent et MANNONI Laurent (dir.), cat.expo. « Objectif Mer : l'océan filmé » [exposition au Musée national de la Marine, du 13 décembre 2023 au 5 mai 2024], Paris, Ed. Musée de la Marine/Liénart, 2023).

[1248] WILLIAMSON John Ernest, *Vingt ans sous les mers* (trad. de S.Campaux), Paris, Librairie Payot, 1936, p. 42. Nous allons reparler de cet ouvrage dans quelques pages.

[1249] *Ibid*., p. 4.

[1250] *Ibid.*, p. 4. Plaire et instruire ; les deux piliers de la vulgarisation sont là.

[1251] *Le Figaro*, « Courrier des théâtres », n°104 de la 62 année, le 13 avril 1916, p. 4. La direction du théâtre profite de l'annonce pour rappeler aux lecteurs l'horaire de la projection ; *Le Matin*, « Courrier des théâtres », n°11744 de la 33e année, le 23 avril 1916, p. 4. *La Liberté* déclare elle aussi que le film de Williamson « est une merveille » (*La Liberté,* « Programme des spectacles », n°19401, le 12 avril 1916, p. 2).

film - tandis que *La Liberté* parle d'une projection « émouvante et instructive[1252] ». Le cinéma subaquatique revêtirait-il lui aussi, à l'instar de la photographie sous-marine, une double finalité à la fois didactique et récréative, une double application à la fois scientifique et spectaculaire ? Il semblerait bien. *Ciné-journal* déclare, peu de temps après la sortie du film : « Le cinéma est, grâce à ceux qui ont eu l'excellente idée de ce film, mis au service d'une science nouvelle, l'Océanographie[1253] ». L'auteur poursuit son bilan : « il a facilité les fouilles et, résultat plus précieux encore s'il est possible, il a contribué à vulgariser les renseignements recueillis au cours de patientes et laborieuses recherches. Il remplit ainsi le rôle d'agent éducateur que nous avons toujours revendiqué pour lui [...] ». Plein d'enseignements à l'usage du grand public, le fond littoral capturé par Williamson est aussi un spectacle d'une beauté d'autant plus saisissante qu'elle est nouvelle ; l'article décrit « une excursion fantastique à travers les bas-fonds sous-marins, révélé les trésors qui y sont enfouis, depuis les fleurs animées qui s'y épanouissent en floraisons éclatantes, jusqu'aux poissons dont les espèces variées peuplent à l'infini ce monde féerique ». La variété des formes et des couleurs caractérisait déjà la pensée et l'agencement des aquariums, nous l'avons vu… Le cinéma se joint à la même recherche : celle de dévoiler un panorama grandiose de la vie sous-marine. « C'est donc, en quelque sorte toute la vie sous-marine qui, pendant une heure, se déroule sous les yeux des spectateurs et je ne sais rien de plus captivant que cette succession de tableaux [...] » reconnaît l'auteur. C'est un genre inédit de spectacle que « ce voyage que Jules Verne avait entrevu et qu'ils ont, eux, réalisé[1254] ! ». Mais déjà le documentaire perd en naturel, ce naturel qui charme tant le public et pourrait laisser croire à une image objective du fond de la mer : l'article mentionne le « combat final qui se termine par la mise à mort du monstre frappé, d'abord, par un des nombreux professionnels qui, moyennant salaire, consentent à jouer le rôle de gladiateur dans une pièce aquatique, puis, pour corser l'intérêt du drame, par un des opérateurs lui-même, l'aîné des frères Williamson[1255] ». De même que la paix de l'aquarium est parfois troublée par la dispute de deux crustacés, ou le massacre d'un poisson par un autre, la lutte de l'homme contre le squale ajoute une certaine dose d'émoi à un tableau d'une féerie et d'un équilibre admirables. Sensationnalisme oblige[1256]…

Les projections du film cessent toutefois fin avril ; le *Figaro* annonce, le 25 du mois, que « malgré son grand succès, l'*Expédition sous-marine du capitaine Williamson* ne sera plus donnée que pendant quelques jours[1257] ». Ce premier film laisse le souvenir du jamais-vu, d'un spectacle nouveau ;

[1252] *La Liberté*, « Spectacles et Concerts », n°19397 de la 51e année, le 8 avril 1916, p. 2.
[1253] *Ciné-journal*, « L'exploration sous-marine des frères Williamson », par H.C., n°347 de la 9e année, le 8 avril 1916, p. 25. Cette référence vaut aussi pour les quatre citations qui suivent.
[1254] *Ibid*., p. 25. On constate, une fois n'est pas coutume, l'enracinement culturel de Jules Verne et *20 000 lieues sous les mers*. Une référence incontournable.
[1255] *Ibid.*, p. 25.
[1256] Rahmy Elkays a bien souligné cet entrecroisement des registres caractéristique des films Williamson, à cheval entre le film d'exploration, le film documentaire et le film de fiction (voir ELKAYS Rahmy, *op.cit*.).
[1257] *Le Figaro*, « Courrier des théâtres », n°116 de la 62e année, le 25 avril 1916, p. 4.

l'expérience se reproduit dès l'année suivante avec l'adaptation américaine d'un roman que le public français n'est pas sans connaître : *Vingt Mille Lieues sous les mers*[1258] ! Le film, produit pour 500 000 dollars par les studios Universal, est mis en scène par Stuart Paton, qui s'adjoint les services d'Ernest Williamson et de sa Photosphère pour les scènes sous-marines. Le hublot de la Photosphère devient temporairement celui du *Nautilus,* et certaines scènes sont proprement spectaculaires, comme celle du combat entre un scaphandrier et une pieuvre gigantesque, fabriquée par Williamson pour qu'un plongeur puisse s'y glisser et la manoeuvrer… Sorti en pleine bataille de Verdun, le film semble avoir été un succès public, en témoigne sa rediffusion quelques années plus tard ; « on le reprend dans une grande salle de Paris[1259] », atteste en effet *Ciné pour tous* en décembre 1921.

Vingt Mille Lieues sous les mers, précisons-le, n'est d'ailleurs pas le seul projet auquel Ernest Williamson ait contribué en tant qu'assistant. *L'Oeil sous-marin*[1260], un nouveau film à cheval entre le documentaire et le drame, sort en 1917. Réalisé par Winthrop Kelley, qui prend soin de s'adjoindre le savoir-faire de l'inventeur, le film est riche de séquences subaquatiques tournées, une fois n'est pas coutume, au large des Bahamas. L'œuvre est projetée en France au printemps de l'année suivante ; le film précédent a laissé un excellent souvenir et la sortie de celui-ci est attendue tout au long de l'hiver. Des affiches promotionnelles parcourent la presse. Le 23 février, le *Courrier cinématographique* annonce « très prochainement : la merveilleuse production des frères Williamson[1261] ». Pas de bande-annonce, évidemment, mais un cliché soigneusement choisi pour dévoiler, comme en « avant-première », une scène sensationnelle du film : le sauvetage d'un scaphandrier par un plongeur indigène. Une masse sombre est au centre de l'image : un coffre-fort ! Et à gauche, légèrement enfoncée dans le sable, on distingue une cage thoracique… probablement les restes d'un malheureux plongeur appâté par le trésor et dévoré par un requin. Le lecteur devine la tension d'une telle scène, tout en ignorant son issue finale ; c'est tout le but de l'affiche, désireuse de combler les salles obscures. Les Williamson viennent de doter leur cinéma d'une dose nouvelle de tragique ; ce caractère hybride, équilibrant les aspects documentaire et fictionnel, n'échappe pas à *Hebdo-film* : « une intrigue passionnante sert de cadre aux dernières découvertes [*des Williamson*] dont elle fait mieux ressortir toute la valeur en ajoutant de l'émotion à la curiosité. Voilà, pour la première fois, un véritable "drame scientifique"[1262] ». Il est désormais clair que les Williamson ne se contentent plus de filmer simplement

---

[1258] PATON Stuart, *20,000 Leagues Under the sea* [*Vingt Mille Lieues sous les mers*], États-Unis, Universal Pictures, 1916, noir et blanc, 105 min.

[1259] *Ciné pour tous*, « A propos de *Vingt Mille Lieues sous les mers* : la cinématographie sous-marine », auteur inconnu, n°80, le 16 décembre 1921, p. 10. Une dizaine d'années plus tard, *Cinémonde* se souviendra encore de « l'ampleur des moyens utilisés et de l'intelligence des prises de vue » du film, qui « mérita l'attention du public » (*Cinémonde,* « Sortis des pages. Les grands romans photogéniques », par Louis Saurel, n°202 de la 5e année, le 1er septembre 1932, p. 707).

[1260] KELLEY Winthrop, *The Submarine Eye* (*L'Oeil sous-marin*), Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1917, noir et blanc.

[1261] Le *Courrier cinématographique*, sans titre, n°8 de la 8e année, le 23 février 1918, p. 3.

[1262] *Hebdo-film*, « Les débuts d'une vaste innovation », n°35 de la 2e année, le 1er septembre 1917, p. 8.

l'exubérance de vie qui les entoure ; artifices de mise en scène et trucages font maintenant partie de leur démarche. Des journaux, comme *Mon Ciné*, le soulignent[1263]. Avec ces films sous-marins, le fond littoral de la mer devient un champ d'expérimentation, un espace placé dans un rapport de quotidienneté avec l'équipe du film : chaque jour, on y plonge des accessoires, puis d'autres objets de décor, on déplace l'imposante Photosphère, on refait certaines scènes, etc. La façon de penser le fond littoral semble glisser vers un sentiment de maîtrise : il est *désobscurci*, au sens propre comme figuré ! Longtemps fuyant, plus facile à rêver qu'à pénétrer, il peut désormais faire l'objet d'une image fidèle et reproductible à l'infini. Oubliant Louis Boutan, un article du *Photographe* en attribue le mérite à l'utilisateur de la Photosphère : « C'est à Ernest Williamson, armé de son appareil photographique qu'était réservé l'honneur de donner au monde, sous une forme à la fois rigoureusement exacte et susceptible d'une reproduction illimitée, un aperçu des paysages et de la vie sous-marine[1264] ». Une forme « rigoureusement exacte », certes, et qu'il serait tentant de qualifier d'objective ; il faut toutefois garder à l'esprit que toute image est construction et choisit de montrer certaines choses, d'en cacher d'autres. Les clichés pris par Williamson, susceptibles d'être multipliés en milliers de tirages et diffusés à large échelle, n'échappent pas à cette règle. La recherche de spectacularisation s'accentue d'ailleurs avec *Les Merveilles de la mer*[1265]*,* d'abord projeté par la Société des films Eclipse en 1923, puis au Gaumont Palace, l'ancien Théâtre du Vaudeville[1266], au printemps 1925. C'est à nouveau un succès public retentissant ; il semblerait que le nom de « Williamson » soit une promesse de salle comble. Au-delà de l'accomplissement technique qu'il représente - certaines scènes ont été tournées à trente mètres de profondeur ! - nombreux sont les articles de presse à souligner la qualité esthétique et éducative du film. « Vous n'avez jamais vu un film documentaire comme *Les Merveilles de la mer* », assure *La Cinématographie française*, « il dépasse en puissance, en beauté, en intérêt tous les documentaires parus au cinéma jusqu'à présent[1267] ». C'est dire si l'œuvre est bien reçue ! *Le Petit Journal* déclare que le film « nous prouve parfaitement la diversité des services que le Cinéma peut rendre aux savants épris de vulgarisation[1268] ». *Ciné-miroir et Cinéopse* louent à l'unisson « un spectacle de rêve[1269] », qui dévoile « la plus magnifique vue que l'imagination d'un poète puisse évoquer[1270] ». L'auteur exagère sans crainte lorsqu'il affirme que « les abîmes sous-marins nous sont révélés » ; ce n'est ni plus ni moins que « la vision d'un monde nouveau » traversés « d'êtres bizarres,

---

[1263] *Mon Ciné*, « La Cinématographie sous-marine et ses truquages », par I.-A. de Munto, n°322, le 1er février 1923, p. 11-13.
[1264] *Le Photographe*, « La Cinématographie sous-marine », auteur inconnu, n°67, le 5 février 1922, p. 40.
[1265] WILLIAMSON John Ernest, *Wonders of the Sea* (*Les Merveilles de la mer*), Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1924, noir et blanc, 1 h.
[1266] Le théâtre fut en effet racheté par la *Paramount Pictures* en 1925 ; revendu à Pathé en 2007, il est aujourd'hui connu sous le nom de *Pathé Palace*.
[1267] *La Cinématographie française*, sans titre, n°249, le 11 août 1923, p. 18-19.
[1268] *Le Petit Journal*, « Le Cinéma. Les miracles de l'écran », par René Jeanne, n°22821, le 10 juillet 1925, p. 4.
[1269] *Ciné-Miroir,* « Un grand film documentaire : Les Merveilles de la mer », n°75 de la 4e année, le 1er juin 1925, p. 180 ; *Cinéopse*, « Les Merveilles de la mer », par L.d'H., n°69 de la 7e année, le 1er mai 1925, p. 352.
[1270] *Ibid*., p. 180. Cette référence vaut pour les cinq citations qui suivent.

de poissons géants, de plantes curieuses », un univers de vie où « tout s'éclaire, tout se meut ». Encore mieux, il semblerait que le film ait été tourné en couleurs ; l'auteur admire « les poissons bariolés, aux couleurs changeantes, qui apparaissent et disparaissent comme un motif mouvant dans la délicate dentelle reliant entre elles les branches de corail » **(Fig.57)**. Sublimé à l'écrit au XIXe siècle[1271], le fond littoral de la mer devient, sous l'œil de la caméra, un véritable sujet d'art, porteur d'une valeur esthétique dont on ne peut que constater la similitude avec le dispositif de l'aquarium. Le film de Williamson, aussi documentaire soit-il, partage d'ailleurs l'artificialité de l'aquarium ; l'article précise qu'une certaine « Miss Mc.Grath, sirène aux formes gracieuses et souples, pénètre dans son élément [...] merveilleuse vision que seul le septième art peut créer[1272] » (**Fig.58**). Une vision similaire à celle que purent contempler les visiteurs de l'Exposition universelle, un quart de siècle plus tôt… Lieu de production d'expérience, l'image filmée est agissante, produisant un effet - le ravissement, la délectation ici - sur celui qui la regarde[1273]. Mais le fond de la mer, nous le savons, est le monde des extrêmes[1274], et l'émerveillement laisse bientôt place à l'horreur lorsque les « plongeurs arrivent à proximité d'épaves gisant sur les bas-fonds hérissés de rochers. Ici, les débris d'un navire couvrent un grand espace ; là, spectacle d'horreur, des débris humains ! Tout ce qui reste d'un scaphandrier victime d'une pieuvre[1275] » **(Fig.59)** Le fond de mort est annoncé : dans les scènes suivantes, les personnages affrontent tour à tour, dans une lutte sanglante, une murène, une pieuvre puis un requin. L'un d'eux manque de mourir asphyxié, étranglé par le monstre à tentacules… L'article conclut au « plus émouvant des films[1276] ».

Dans un style plus philosophique, Jean Cocteau fait part, dans *La Revue hebdomadaire*, de son admiration pour la « majesté sous-marine[1277] » qui règne au travers des différentes scènes ; ce mutisme du fond de la mer « où nos lois ne fonctionnent plus[1278] ». Le « monde du silence » trente ans avant Cousteau… L'auteur des *Enfants terribles* attribue à l'élément liquide un puissant pouvoir esthétique : « le ralentisseur de l'eau semble imprimer aux choses qui s'y meuvent un style surnaturel [...] notre coeur s'arrête de battre en face au silence des silences, de la grâce des grâces, de la lenteur des lenteurs ». C'est bien l'impression qui se dégage des gracieux mouvements de Lulu

---

[1271] Voir Chapitre 1, p. 51-56.

[1272] *Ciné-Miroir, op.cit.,* p. 180.

[1273] Voir BREDEKAMP Horst, *Théorie de l'acte d'image*, Paris, La Découverte, 2015. Historien de l'art, Bredekamp reprend et prolonge la réflexion du sociologue Henri Lefebvre selon laquelle « l'image est acte » (LEFEBVRE Henri, *Critique de la vie quotidienne II. Fondements de la sociologie d'une quotidienneté*, Paris, L'Arche, 1958, p. 290). Sur la part productive de l'image, voir aussi MICHAUD Eric, *Une discipline à ses frontières* (Paris, Hazan, 2005).

[1274] L'ambivalence est la clé de voûte de la pensée des fonds marins au XIXe et au XXe siècle, et donc l'une des idées fondatrices de ce mémoire. Elle s'applique tout particulièrement à la pensée du fond littoral, à la fois royaume de beauté et champ de mort, et transparaît également dans certaines visions imaginaires des profondeurs plus grandes ; nous allons approfondir ce point dans la suite de ce mémoire.

[1275] *Ciné-miroir, op.cit*., p. 181.

[1276] *Ibid.*, p. 181.

[1277] *La Revue hebdomadaire*, « Le secret de la beauté, ou une âme en ralenti », par Jean Cocteau, n°18 de la 35e année, le 1er mai 1926, p. 71.

[1278] *Ibid*., p. 71. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

McGrath… Claude Blanchard, dans *Paris-soir dimanche*, évoque à son tour le « règne du silence, où tout est lenteur et caresse, où tous les massifs de fleurs vivantes se balancent dans les courants, qui sont les vents sous-marins, avec une grâce surnaturelle[1279] ».



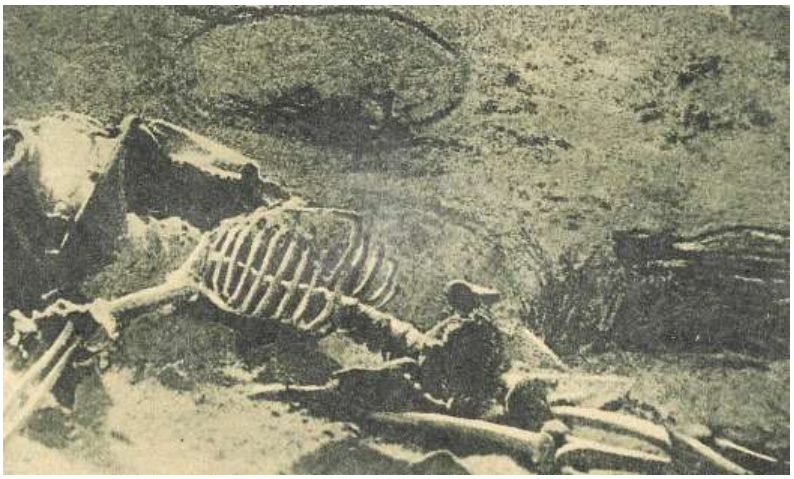




Fig.57, 58, 59 : Trois scènes des *Merveilles de la mer,* réalisé par Ernest Williamson en 1922 et projeté en France deux ans plus tard. En haut à gauche, un panorama enchanteur du fond littoral ; malgré l'absence de couleurs, on devine la luminosité qui baigne, c'est le cas de le dire, le champ de l'image et révèle la forme des coraux, des polypiers, et des poissons à rayures. A droite, une scène qui aurait pu avoir lieu vingt-cinq ans plus tôt à l'Aquarium de Paris : la gracieuse sirène Lulu McGrath semble danser, comme en lévitation, avec un scaphandrier parvenu jusqu'à elle. L'impression de légèreté qu'elle dégage n'est-elle pas contrebalancée par la lourdeur métallique de son partenaire ? La douceur et l'élégance de ces scènes se voient brutalement étouffées par une découverte macabre : un squelette encore entier, débris d'un malheureux plongeur victime d'une pieuvre… A Paris comme ailleurs en France, le film est un immense succès critique et public.

L'imaginaire littéraire n'est jamais loin non plus, et le nom de Jules Verne semble inextricablement lié aux réalisations de Williamson, comme s'il les avait annoncées. *Le Cinéma chez soi*, une revue pour la famille, s'exclame au sujet des *Merveilles de la mer* : « Oh ! Jules Verne, qui fit les délices de notre

[1279] *Paris-soir dimanche*, « Dans les abîmes de l'océan », par Claude Blanchard, n°25 de la 1ère année, le 14 juin 1936, p. 7.

jeunesse, qui éveilla nos imaginations aux plus troublants problèmes ! Beaux rêves d'hier, grandioses réalités d'aujourd'hui ! [...] Nous allons vivre nous-même, vivre intensément ces événements prodigieux dont les récits nous ont tenu, jadis, tour à tour passionnés et haletants[1280] ». Comme pour William Beebe et Otis Barton, qui descendent la même année à plus de 900 mètres sous la surface, la presse n'hésite pas à placer Williamson dans un rapport de filiation avec l'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les mers.* Il faut dire que le cinéaste américain a aussi participé au tournage de l*'Ile mystérieuse* - les studios hollywoodiens misent décidément sur Verne ! - dirigé par Lucien Hubbard durant l'été 1926 et produit par la Metro-Goldwyn-Mayer pour un million de dollars[1281]. « Les palpitantes aventures de cette *Ile mystérieuse*, qui hantent encore nos imaginations, vont être portées à l'écran[1282] » annonce *Paris-soir* le 14 août, alors que le tournage a commencé huit jours plus tôt. Un certain rapport à l'enfance n'est pas étranger à l'engouement que ces adaptations suscitent en France ; les spectateurs adultes assistent à une transition inédite : celle du livre à l'écran. Comme pour les descentes-records de Beebe, il y a là le sentiment du parachèvement d'un rêve d'écrivain, en même temps que le constat d'un progrès technique conquérant[1283]. Ce sentiment d'appropriation, par la caméra, d'un espace longtemps inaccessible culmine avec la sortie du dernier film de Williamson, modestement intitulé *L'Océan n'a plus de secrets*[1284]. Projeté en France au printemps 1933[1285], il paraît aussi enchanteur que tous les précédents[1286]. *Cinémonde* le décrit aux lecteurs comme une vraie

---

[1280] *Le Cinéma chez soi*, « Les Merveilles de la mer », n°73, le 1er février 1934, p. 4-5.

[1281] La prise des vues sous-marines dura plusieurs mois, et Williamson dût être secondé par une équipe de six techniciens. Après maints retards dûs à des conflits de production et des aléas météorologiques, le film ne sort que trois ans plus tard, en 1929. La version finale contient, en plus des scènes tournées par Williamson, des vues sous-marines réalisées par le metteur en scène Maurice Tourneur. De nombreux titres de presse soulignent cette contribution française.

[1282] *Paris-soir*, « L'île mystérieuse à l'écran », n°1043 de la 4e année, le 14 août 1926, p. 5.

[1283] Cette foi en la science et ses capacités à déjouer les contraintes du monde naturel habite aussi le journaliste Ernest Laut, qui écrit à la même période, dans *Le Petit journal illustré* : « Ce monde des ténèbres, la science d'aujourd'hui, avec les formidables moyens d'éclairage dont elle dispose, le percera, l'illuminera, et bientôt peut-être, le légendaire palais d'Amphitrite n'aura plus de secrets pour nous » (*Le Petit journal illustré*, « Le cinéma sous-marin », par Ernest Laut, le 1er juin 1924, p. 2).

[1284] WILLIAMSON John Ernest, *With Williamson beneath the sea* (*L'Océan n'a plus de secrets)*, Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1932, noir et blanc, 59 min.

[1285] De manière générale, précisons que des images du fond de la mer parviennent aussi aux populations rurales ; en témoigne un numéro du *Bulletin du Cinéma à la campagne*, indiquant la circulation et la projection de deux courts-métrages, « La vie au fond des océans », et « Tableaux de la vie sous-marine », en 1921. (*Bulletin du Cinéma à la campagne,* « Bibliothèque privée du Cinéma à la campagne. Histoire naturelle », février 1921, p.8). Reconnu d'utilité publique et patronné par le Ministère de l'Agriculture, le « Cinéma à la campagne », fondé en 1917, se définissait comme une « oeuvre d'enseignement et de distraction populaires » ayant pour but « l'éducation professionnelle, morale et sociale des habitants de la campagne ». Plusieurs camionnettes spécialement aménagées circulaient dans les villages, département par département, et projetaient un film chaque jour, réunissant en moyenne 250 spectateurs. Un conférencier était présent pour commenter le film. Cette entreprise de vulgarisation par l'image semble avoir touché un large public, le *Bulletin* recensant un total de 448 200 spectateurs sur trente-et-un départements, et en seulement trois ans (*ibid*., p. 2). Plus encore qu'à travers les livres, la démocratisation des fonds marins semble trouver dans le cinéma un support particulièrement efficace.

[1286] En plus de ravir le public, ce film fut aussi remis au Musée Zoologique de Chicago, par Williamson lui-même. Toute la double exploitation du cinéma sous-marin est là : un usage récréationnel, centré sur la projection d'un spectacle inédit et beau, et un usage à but scientifique faisant du film un support d'investigation, un appui documentaire aux chercheurs.

« féerie[1287] » qui « nous fait plonger dans les fonds sous-marins dans une passionnante et terrible visite[1288] ». l'auteur affirme, en guise de conclusion, qu'« une fois de plus, le cinéma a vaincu le mystère de l'Océan ». La même semaine, le périodique de vulgarisation *Sciences et voyages* loue à son tour « l'une des réussites les plus complètes du cinéma documentaire[1289] ». Le film invite à « la découverte d'un monde inconnu », où les « poissons extraordinaires[1290] » et les « paysages fantastiques » se conjuguent en une multitude de panoramas grandioses. *Ciné-Miroir* relève le double visage du film, « d'un intérêt aussi grand au point de vue scientifique qu'au point de vue artistique[1291] ». Le spectacle est au rendez-vous, garanti par une intrigue principale semblant s'articuler autour de la quête pour retrouver un trésor englouti. Une telle aventure, nous l'avons évoqué précédemment, mène à la prise de séquences impressionnantes, sans lesquelles un spectacle ne saurait être complet. Pierre Ogouz décrit « la prise de deux requins[1292] », leur « yeux révulsés et la gueule béante » lorsque l'équipe du film les achève ensuite sur le rivage. Un autre tableau montre une confrontation bien connue des lecteurs de faits divers : « l'attaque d'un scaphandrier par une pieuvre gigantesque, inspirant les émotions les plus poignantes[1293] ». Dans le prolongement de cette scène effroyable, le réalisateur insiste sur l'image d'un « fond de mort » en réutilisant le squelette des *Merveilles de la mer*. Géo Saacke, du *Critique cinématographique*, consent à qualifier le film d'« émouvante réalisation, de qualité fort curieuse et fort intéressante[1294] », tout en avouant ne pas avoir aimé les scènes de confrontations des scaphandriers avec les monstres du fond.

Sortons maintenant des contours de Paris, car si les films des Williamson semblent être d'abord projetés dans la capitale, leur renommée est loin de se limiter à elle seule. A l'échelle régionale, nombreux sont les cinémas les diffusant à leur tour. *L'Expédition sous-marine Williamson* est projetée au *Saint-Projet Cinéma* de Bordeaux, en juin 1917 ; dithyrambique, un article annonce que « le rêve de chacun depuis la plus tendre enfance - voir ce qui se passe au fond des mers - est aujourd'hui réalisé par le cinéma [...] c'est un spectacle hors de comparaison : une féerie[1295] ». *L'Oeil sous-marin* est projeté à *l'Omnia-Pathé* de Brest, du 12 au 18 juillet 1918[1296]. Au même moment, il passe aussi à Tunis et à Alger[1297]. A Troyes, le public découvre *Vingt Mille Lieues sous les mers*, projeté en plein air

---

[1287] *Cinémonde*, « Sur les écrans de Paris », n°235 de la 6e année, le 20 avril 1933, p. 349.
[1288] *Ibid*., p. 349. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1289] *Sciences et voyages,* « Les films de sciences et de voyages », par Pierre Ogouz, n°711, le 13 avril 1933, p. 4.
[1290] *Ibid.*, p. 4.
[1291] *Ciné-Miroir,* « L'Océan n'a plus de secrets », n°427 de la 12e année, le 9 juin 1933, p. 364.
[1292] *Ibid*., p. 4. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1293] *Ibid.*, p. 4. L'auteur ne dit pas comment Williamson est parvenu à tourner une telle séquence…
[1294] *Le Critique cinématographique*, « L'Océan n'a plus de secret », par Géo Saacke, n°322 de la 8e année, le 29 avril 1933, p. 27.
[1295] *La Petite Gironde*, « Cinémas », n°16434, le 30 juin 1917, p. 3. Le film n'est pas seulement intéressant et instructif, il est également un spectacle de beauté, une évasion charmante : « l'intérêt scientifique, déjà si grand dans cette réalisation, cède encore au pittoresque qui, par instants, devient du merveilleux » *(ibid*., p. 3).
[1296] D'après *La Dépêche de Brest*, « Théâtres, cinémas et concerts », n°12033, le 16 juillet 1918, p. 2.
[1297] d'après *Le Courrier cinématographique*, « Le "Courrier" à Alger » ; « Le "Courrier à Tunis », n°26 de la 8e année, le 29 juin 1918, p. 11.

au Jardin d'Été et en salle à l'*Olympia-Casino*, en juin 1919[1298]. Le film passe au *Majestic* de Nîmes, devant « un public aussi nombreux que choisi », d'après *Le Républicain du Gard*, qui précise que ce film « demeurera longtemps encore le prototype du film sensationnel[1299] ». Au « Grand Cinéma Moderne de Mende[1300] », en Lozère, les spectateurs s'émeuvent devant *La Fille de la mer*, un drame américain de Winthrop Kelley, produit par Select Pictures au début des années 1920[1301]. Le procédé cinématographique des frères Williamson est utilisé pour tourner des scènes sous-marines, dont l'une montre la confrontation tragique entre une mère, son enfant, et une pieuvre. Le *Moniteur de la Lozère* garantit à ses lecteurs des « scènes réelles au fond de la mer[1302] » ; deux séances sont spécialement consacrées à la projection du film, les samedi et dimanche soir. Le film est aussi projeté lors du gala annuel du *Palace-Cinéma* de Metz ; une annonce parue dans le *Messin* évoque « une grandiose mise en scène, le public reste stupéfait de son audace. Partout ce film a remporté un très gros et légitime succès. IL FAUT LE VOIR[1303] ! ». L'injonction est claire. Quatre ans plus tard, à l'automne 1925, le *Trianon* de Montpellier projette *Les Merveilles de la mer*, deux fois par jour. « Vision d'un monde nouveau à 30 mètres de fond[1304] » annonce *Le Petit Méridional*. A Chalon-sur-Saône, le cinéma *Familia* de la rue Fructidor présente, à l'occasion de la foire annuelle, *L'Océan n'a plus de secrets*, décrit par le *Courrier de Saône-et-Loire* comme « très intéressant et instructif[1305] ». « Dans une végétation… luxuriante, si nous pouvons dire », poursuit l'article, « nous voyons évoluer les habitants des mers les plus divers : requins, pieuvres, etc., sans compter les prouesses des scaphandriers, dans les épaves des bâtiments naufragés[1306] ». Il passe également à l'*Impérial* de Tarbes[1307] et au *Central Cinéma* de Besançon ; « c'est un film sans précédent que tous doivent voir, un documentaire unique en son genre dans lequel on trouve d'incomparables images très fidèles de ce qui se passe au fond de la mer[1308] » affirme un numéro de *l'Éclair comtois*. Cette impression d'exactitude, de véracité, est nouvelle, tout comme le sentiment de proximité qui perce quelques lignes plus loin : « L'appareil inventé par les frères Williamson est vraiment merveilleux, qui nous permet d'assister ainsi sans danger et sans fatigue non seulement à la vie des êtres sous-marins mais encore au rude et effrayant labeur des scaphandriers à la recherche des trésors enfouis au fond des mers et dans les cimetières des navires[1309] ». A l'instar de l'aquarium, le film agit comme une expérience immersive car en mouvement, offrant à l'être terrestre une fenêtre sur un espace qu'il sait étranger et asphyxiant, un

[1298] *Le Petit Troyen*, « Spectacles, fêtes et concerts », n°14205 de la 40e année, le 23 juin 1919, p. 2.
[1299] *Le Républicain du Gard*, « Le programme des Fêtes », n°6256 de la 20e année, le 9 février 1923, p. 3.
[1300] Classée aux Monuments Historiques, cette salle existe toujours ; elle est devenue le *Trianon* de Mende, un cinéma-théâtre.
[1301] KELLEY Winthrop, *Girl of the sea (La fille de la mer*), Etats-Unis, Select Pictures, 1920, noir et blanc, 1 h. Nous avons déjà eu l'occasion de citer Winthrop Kelley : il a réalisé *L'Oeil sous-marin* quelques années plus tôt.
[1302] *Le Moniteur de Lozère*, « Grand Cinéma Moderne », n°38 de la 59e année, le 23 septembre 1923, p. 4.
[1303] *Le Messin*, sans titre, n°309 de la 39e année, le 25 novembre 1921, p. 4.
[1304] *Le Petit Méridional*, « Les Spectacles », n°18111 de la 49e année, le 5 novembre 1925, p. 4.
[1305] *Le Courrier de Saône-et-Loire*, « Chronique du cinéma », n°30904 de la 102e année, le 5 juin 1934, p. 4.
[1306] *Ibid.*, p. 4.
[1307] d'après *La Croix des Hautes Pyrénées*, sans titre, n°42 de la 38e année, le 4 novembre 1934, p. 3.
[1308] *L'Eclair comtois*, « Chroniques des spectacles », n°12102 de la 33e année, le 8 décembre 1935, p. 2.
[1309] *Ibid*., p. 2.

monde à part entière dont le progrès technique parvient désormais à rapporter la preuve sur pellicule, à réduire l'éloignement physique comme mental. C'est dans cette réduction que se trouve, à mon sens, tout l'enjeu de l'apparition du cinéma sous-marin. Accéder pour la première fois au témoignage animé, et *in situ*, de cet espace fuyant mène à le penser plus proche, d'un point de vue de l'appréhension technique comme d'un rapport plus intérieur.

Cette redéfinition de « l'infranchissable » sous-marin est aussi encouragée par la publication du récit de ses entreprises par Williamson lui-même. A l'instar de William Beebe dont la renommée en France s'assoit avec la parution d'*En plongée par 900 mètres de fond*, en 1935, le cinéaste consigne le récit de ses expériences dans *Vingt ans sous les mers*, vendu 18 francs chez Payot, dès la fin de l'année 1936[1310]. Le jeune lectorat prend connaissance de la publication, dont la nouvelle est relatée par des magazines comme *A la page* qui écrit, en avril 1937 : « C'est la merveilleuse histoire de sa réalisation que J.-E. Williamson nous conte aujourd'hui dans *Vingt ans sous les mers*. C'est le livre d'un reporter éprouvé nous racontant les merveilles qu'il a pu voir et filmer dans les profondeurs sous-marines ; c'est aussi le récit des aventures comiques ou dramatiques, toujours étonnantes, qu'il ne pouvait manquer de rencontrer dans la réalisation d'un tel projet[1311] ». En effet, la table des matières présente un savant équilibre de spectaculaire et d'instructif ; aux deux premiers chapitres consacrés à la genèse puis au fonctionnement de la photosphère succède le récit d'un « duel avec un mangeur d'hommes[1312] », puis l'évocation de « poissons-diables[1313]» et d'escapades mouvementées dans des « jungles de corail[1314] ». Comme l'a fait Beebe, Williamson donne à son récit, abondamment illustré, une saveur de roman d'aventure mêlant à merveille le sensationnel à l'instructif. Nul doute que les parutions quasi simultanées de ces deux ouvrages en France ont contribué à légitimer l'idée d'une conquête des fonds marins, l'un littoral et l'autre plus obscur, plus déroutant encore.

Penchons-nous un instant, avant de conclure, sur la figure bien connue du scaphandrier. Sa polyvalence en fait un personnage précieux pour un film, car il sied aux mises en scènes dramatiques aussi bien que comiques[1315]. Georges Méliès, dont l'imaginaire intime est habité par la pensée du monde subaquatique[1316], est l'un des premiers à le mobiliser - dès 1898 ! - dans la *Visite sous-marine*

[1310] WILLIAMSON John Ernest, *op.cit.* Le titre original de l'ouvrage était *Twenty Years Under the Sea* (Boston, Ralph T. Hale & Company, 1936). Notons que le livre parut aux Etats-Unis en mars 1936 ; la traduction française fut donc particulièrement rapide. La popularité des films de Williamson n'y est probablement pas étrangère…

[1311] *A la page,* « Jules Verne à l'écran », par J.-G. R., n° 368 de la 8e année, le 8 avril 1937, p. 11.

[1312] WILLIAMSON John Ernest, *op.cit*., p. 41-51.

[1313] *Ibid*., p. 92-102.

[1314] *Ibid*., p. 251-276.

[1315] Nous avions évoqué, dans le chapitre 4, le caractère « double-face » de la figure du scaphandrier, pouvant à la fois se rattacher au registre tragique du fait de son activité et au registre comique du fait de son accoutrement « balourd ».

[1316] DE LA BRETÈQUE François, « Mythographie de Georges Méliès ou les caprices des dieux » dans MALTHÊTE Jacques et MARIE Michel (dir.), *Georges Méliès, l'illusionniste fin de siècle ?* [actes du colloque de Cerisy-la-Salle, du 13 au 22 août 1996], Paris, Ed. de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 287. Notons que Méliès

du "Maine"[1317]. Le cinéaste s'inspire de l'actualité immédiate ; le 15 février le cuirassé américain *Maine* a explosé dans le port de La Havane, engloutissant 253 hommes avec lui. Les 51 secondes du film, tourné en atelier à Montreuil, nous montrent trois scaphandriers descendant le long d'une échelle de corde, jusqu'à l'épave en carton pâte du malheureux navire. Un aquarium, placé entre l'objectif et le décor, donne l'illusion réussie, quoiqu'un peu disproportionnée, d'un fond de mer animé et fourmillant de poissons. L'un des plongeurs pénètre bientôt dans la carcasse éventrée du *Maine* ; ce n'est pas un trésor qu'il en retire, mais un corps englouti lors du naufrage. C'est la facette sinistre de l'activité des scaphandriers, que nul n'ignore. Les trois hommes nouent finalement le mannequin flasque aux cordes tendues par l'équipage en surface, puis tous remontent ; le film est terminé.

Ces trois collègues s'entendent et travaillent ensemble, mais les confrontations dramatiques existent aussi. Le thème du « drame au fond de la mer », hérité du roman de Richard Cortambert paru en 1884[1318], est repris par Ferdinand Zecca dans un petit film d'une minute tourné en 1901[1319]. Deux scaphandriers descendent, le corps lourd et titubant, jusqu'aux débris d'un navire récemment coulé. Une femme et son enfant gisent, noyés, sur le côté. L'un des deux hommes découvre soudain un coffre plein de bijoux ; il a à peine le temps de les contempler que déjà son compagnon, jaloux, tranche son tuyau d'oxygène d'un coup de hache… Après son succès sur les planches, le roman de Cortambert trouve un espace d'expression - bref, mais inédit - dans le cinéma naissant. La singularité et les périls du métier de scaphandrier sont aussi montrés en 1934 par l'Américain Albert Rogell dans *Au fond de l'océan*[1320]. L'histoire est celle de deux robustes plongeurs, chargés d'explorer le fond de la mer et de récupérer les trésors des navires engloutis. Interprétés par Edmund Lowe et Vic McLaglen, les deux hommes sont tour à tour acolytes et rivaux. *Cinémonde* loue les « combats impressionnants, s'il en fut jamais réalisés à l'écran, vision grandiose et saisissante tout à la fois[1321] ». Le fond littoral de la mer, une arène ?

Certaines mises en scène révèlent enfin une dimension beaucoup plus comique, voire potache, du scaphandrier ; c'est le cas de *La Croisière du Navigator*, sorti en France en 1924 et dont la vedette n'est autre que le célèbre Buster Keaton. Monté à bord du *Navigator* avec Betsy, sa jeune fiancée, Rollo Treadway se retrouve contraint de revêtir le lourd costume de scaphandrier lorsque le navire s'abîme sur des récifs en plein Pacifique. Empêtré dans sa coquille métallique, il se traîne jusqu'au fond de la mer, glisse, trébuche, puis manque de mourir asphyxié lorsque son tuyau d'air se coince

---

passa devant la caméra en incarna le dieu Neptune, roi des Eaux, dans *Neptune et Amphitrite* en 1899 (*ibid.*, p. 291). D'une durée de 20 minutes, ce film a malheureusement été perdu (voir MALTHÊTE Jacques, *158 scénarios de films disparus de Georges Méliès*, Paris, Editions Les Amis de Georges Méliès, 1986, p. 24).

[1317] MÉLIÈS Georges, *Visite sous-marine du "Maine"*, France, Star-Film, 1898, noir et blanc, 51 secondes. Jonathan Crylen et Rahmy Elkays citent ce film dans leurs travaux (voir *op.cit*). Pour ma part, il me semblait important de ne pas me focaliser exclusivement sur les films des frères Williamson.

[1318] Voir le Chapitre 4 sur l'imaginaire du trésor englouti (p.145-161).

[1319] ZECCA Ferdinand, *Un drame au fond de la mer*, France (Paris), Pathé Frères, 1901, noir et blanc, 1 min.

[1320] ROGELL Albert, *No More Women* (*Au fond de l'océan*), Etats-Unis, Paramount Pictures, 1934, noir et blanc, 76 min. Notons la traduction libre du titre…

[1321] *Cinémonde*, « En hommage à ceux qui travaillent "au fond de l'océan" », par Marcel Blitstein, n°291 de la 7e année, le 17 mai 1934, p. 11.

dans sa ceinture. Une pieuvre tente de l'étrangler quelques minutes plus tard, mais le pauvre Rollo parvient finalement, exténué, à remonter vers la surface. Les habitants d'une île voisine, qui ont capturé Besty entre temps, s'enfuient à la vue du chevalier du fond des mers, si imposant dans sa cuirasse de fer qu'ils croient à l'apparition de quelque monstre aquatique… Le plus gros succès commercial de Buster Keaton.

Revenons-en rapidement à Georges Méliès. Lorsqu'il ne met pas en scène la découverte d'une épave récemment engloutie, le cinéaste mobilise aussi le fond de la mer comme cadre à ses voyages extraordinaires. Nombre de ses films sont marqués par des rêves d'ascension se terminant généralement par une chute[1322]. Ces renversements verticaux, des hauteurs du ciel aux entrailles de la terre ou de la mer soulignent l'enracinement de l'analogie verticale décrite dans le chapitre 4 de ce mémoire[1323]. Dans le très célèbre *Voyage dans la Lune* (1902), l'obus du professeur Barbenfouillis et de ses compagnons dégringole de l'astre jusqu'aux profondeurs de l'océan[1324]. Le paysage que découvre alors le spectateur n'est autre que celui d'un aquarium, avec la carcasse d'un navire coulé, et de longues et fines algues traversées par des poissons et des méduses. Dans le *Royaume des Fées*, tourné un an plus tard[1325], puis dans *Deux Cents Milles sous les mers*, réalisé en 1907[1326], les personnages ne sont point incommodés par leur descente au fond de l'eau ; nul besoin de scaphandre ni de sous-marin, les hommes respirent comme sur la terre[1327]. Ces aventures subaquatiques sont particulièrement euphoriques[1328], et leurs décors - entièrement peints à la main - portent la marque du fantastique tout en intégrant certains éléments naturels du fond littoral de la mer : *Deux Cents Milles sous les mers* met ainsi en scène un panorama d'épaves, de grottes, et d'algues traversé par des sirènes et des nymphes[1329]. Le gigantisme systématiquement associé à la profondeur est bien là : dans *Le Royaume des Fées,* la Fée de la mer recueille les naufragés et les transporte dans un char sous-marin constitué d'une conque démesurément grande[1330].

[1322] *Ibid*., p. 299. François de la Bretèque ajoute, sans s'y associer toutefois, que, selon Gilbert Durand, ce « fantasme ascensionnel » traduirait chez Méliès un « rêve de grandissement, de « gigantisation » » que Durand associerait à la schizophrénie (DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire,* Paris, P.U.F., 1960, p. 151. Cité par DE LA BRETÈQUE François, *op.cit*., p. 300). On retrouve le thème de l'engloutissement du navire dans *Le Royaume des fées* (1903), puis dans *La Sirène* l'année suivante (*ibid*., p. 291).

[1323] Voir en particulier la troisième sous-partie du chapitre 4, traitant de l'analogie verticale entre William Beebe et Auguste Piccard.

[1324] MÉLIÈS Georges, *Le Voyage dans la Lune*, France, Star-Film, 1902, noir et blanc, 14 min.

[1325] Mettant en scène le naufrage puis l'engloutissement d'un navire, *Le Royaume des fées* avait pour sous-titre *L'Empire de Neptune*.

[1326] MÉLIÈS Georges, *Deux cents milles sous les mers* (ou *Le Cauchemar du pêcheur*), France, Star Film, 1907, noir et blanc, 10 min.

[1327] DE LA BRETÈQUE François, *op.cit*., p. 302.

[1328] *Ibid.*, p. 302.

[1329] Voir le catalogue de l'exposition « Objectif Mer : l'océan filmé » (BOUAT-FERLIER Vincent et MANNONI Laurent (dir.), « Objectif Mer : l'océan filmé », exposition au Musée national de la Marine, du 13 décembre 2023 au 5 mai 2024, Paris, Ed. Musée de la Marine/Liénart, 2023).

[1330] DE LA BRETÈQUE François, *op.cit*., p. 292. Notons que la figure de la fée revient également dans *Deux Cents Milles sous les mers*, incarnant la reine des étoiles de mer.



Fig.60 : En plein cauchemar, le pêcheur de Georges Méliès vient de tomber au fond de l'océan, dans un monde étrange marqué par un gigantisme des bêtes et des plantes. Tout une ménagerie l'accable et lui nuit, des poissons à la gueule menaçante à la pieuvre aux énormes tentacules, prête à l'engloutir. Sur les côtés, des naïades regardent la scène. Le fond de démesure, qui grossit tout, est à l'œuvre ici pour traduire l'irréductibilité de l'espace-*autre.*

Dans *Deux Cents Milles sous les mers*, le pêcheur tombe nez-à-nez avec un gigantesque poisson, puis croise un énorme crabe aux pinces menaçantes, avant d'enfourcher un hippocampe aussi grand que lui. Une scène nous montre ce fond de mer où rien n'est de taille normale (**Fig. 60**). Le premier plan est jonché de coquillages géants, d'anémones, et de coraux hauts comme des arbustes, tandis qu'une pieuvre géante déploie ses longs tentacules à l'arrière-plan. Surgis de tous les côtés, des gros poissons se rapprochent. La disposition de toutes ces créatures géantes semble former un mouvement convergent vers le pauvre pêcheur, accentuant la petitesse de sa taille et soulignant sa non-appartenance à l'univers qu'il vient de pénétrer. La démesure des habitants de la mer participe à son sentiment d'accablement.

« Celui qui veut décrire un paysage est semblable à l'enfant qui veut se faire un collier de perles avec des gouttes de rosée… », écrivait Pierre Mac Orlan à la fin des années 1930[1331]. Les beautés du fond littoral de la mer seraient-elles imperméables aux mots ? Nous avons vu tout le changement introduit par l'appareil de Louis Boutan au milieu des années 1890. La familiarité des Français avec le monde sous-marin progresse encore au début des années 1910, lorsque George et Ernest Williamson mettent au point la Photosphère, studio d'un genre nouveau, capable de filmer, à travers son large hublot, la vie du fond littoral à plus de trente mètres sous la surface. Leurs films, comme l'*Expédition sous-marine*

[1331] *Voilà,* « Camarades du fond de l'eau », par Titayna, n°346 de la 7e année, le 5 novembre 1937, p. 9.

Williamson ou les *Merveilles de la mer*, rencontrent un formidable succès dans les salles françaises ; outre la prouesse technique qu'ils représentent, la presse loue leur qualité esthétique, leur capacité à capturer le mouvement et à en équilibrer les formes. A la portée documentaire de ces premiers films se superposent bientôt des trames narratives, presque systématiquement articulées autour des mêmes thèmes : le trésor englouti, la rencontre avec la pieuvre, le combat contre le requin… Le fond de mort cohabite avec le royaume de beauté ; il est rappelé au public par des squelettes déposés sur le lit sableux des Caraïbes. A chaque nouveau film son triomphe ; la presse quotidienne et spécialisée s'en fait volontiers le relais. La photographie et le cinéma sous-marins sont les outils d'un dépassement. Ce qui est neuf n'est pas tant d'aller au fond de la mer, mais de faire ce qu'on parvient à y faire. Placer son décor, ses appareils et ses acteurs à travers l'espace, utiliser certains habitants des lieux - les tuer parfois, comme souvent les requins - pour les mettre en scène et les incorporer au sein du récit : tout cela ne dénote-t-il pas d'une appropriation physique d'une partie du fond littoral de la mer ? A cela s'ajoute une certaine forme d'appropriation mentale, portée par la conviction, plus ou moins lucide ou naïve, que « l'Océan n'a plus de secrets[1332] ».

Jadis accessible par la seule expérience physique, réservée aux scaphandriers, le fond littoral de la mer devient une expérience visuelle collective - toujours indirecte, certes, mais sensationnelle - portée par l'objectif de photographes, de savants, et de réalisateurs qui, saisis par la beauté du monde sous-marin, parvinrent à en fixer l'image, à « en rapporter mieux que le souvenir[1333] ».

Conclusion du chapitre

« C'est dans la boîte ! » L'expression est familière mais sied particulièrement bien au phénomène d'esthétisation transformant la perception du fond littoral de la mer entre les années 1860 et la fin des années 1930. La boîte, c'est d'abord l'aquarium, cet « océan miniature » donnant à voir, compressée entre quatre vitres, l'exubérance et la diversité des formes et des couleurs d'un monde subaquatique jusqu'alors insaisissable. Transparent et souvent quadrangulaire, l'aquarium se fait l'écran de la

[1332] Le vulgarisateur Ernest Coustet fait de la photographie et du cinéma les acteurs d'une démythification : « Le fabuleux domaine d'Amphitrite, de Neptune, des Néréides et des Sirènes », écrit-il dans un numéro du *Photographe* en 1921, « n'a point perdu tous ses attraits, depuis que la science en a chassé ces êtres charmants, car les réalités qu'elle nous y fait voir son plus belles que toutes les fictions de la mythologie » (*Le Photographe*, « La photographie sous-marine », par Ernest Coustet, n°58, le 20 septembre 1921, p. 276). Le véritable spectacle serait-il à chercher au sein même de la Nature ?

[1333] VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les mers, op.cit*., p. 318. Nous n'avons pas évoqué les expériences photographiques d'Yves le Prieur ni celles cinématographiques et empreintes de surréalisme de Jean Painlevé durant l'entre-deux-guerres. A ce sujet, voir ELKAYS Rahmy, *op.cit.* ; BOUAT-FERLIER Vincent et MANNONI Laurent (dir.), cat.expo. « Objectif Mer : l'océan filmé », *op.cit*. ; CAHILL James Leon, HAMERY Roxanne, *et.al*., cat.expo « Jean Painlevé. Les pieds dans l'eau » [exposition au Musée du Jeu de Paume, du 8 juin au 18 septembre 2022], Paris, Liénart, 2022.

première « mise en image » du paysage sous-marin[1334] et fait glisser le regard d'une logique surplombante à un rapport horizontal, en vis-à-vis. A l'intérieur des réservoirs, car c'est bien de cela qu'il s'agit, le végétal, l'animal et le minéral composent pour former un tableau vivant apte à ravir les sens des spectateurs autant qu'à les instruire sur la vie sous-marine. L'illusion du fond de la mer atteint un nouveau seuil de spectacularisation lors des Expositions universelles de Paris, en 1867 puis en 1900 : aux charmants êtres naturels peuplant les bassins s'ajoute bientôt une scénographie anthropique, avec la gigantesque carcasse d'un navire coulé autour de laquelle s'affairent les silhouettes bien connues des scaphandriers. Les mythes se mêlent à la réalité ; dans un autre bassin, ce sont des sirènes qui viennent saluer, gracieuses, le public à travers la vitre. A ce théâtre intérieur répond un décor extérieur : les visiteurs déambulent dans une « grotte sous-marine », construite pour donner l'impression de pénétrer dans les profondeurs caverneuses de la mer. Façonné, artificialisé, l'aquarium place le spectateur dans un rapport de proximité inédite avec le fond littoral de la mer et laisse croire à sa maîtrise.

La boîte, c'est aussi celle que Louis Boutan parvient à faire plonger sous les flots au cours de l'été 1893 pour photographier le fond littoral de la baie de Banyuls-sur-Mer. Son appareil, amélioré dans les années qui suivent, capture les paysages subaquatiques, rapportant les images vraies d'anémones, de prairies sous-marines, de poissons, de scaphandriers… Ce nouveau médium dépasse toute traduction picturale ou textuelle, et son potentiel est unanimement remarqué par la communauté savante, qui espère s'en saisir pour l'avancement de l'océanographie, comme par la presse et le grand public qui découvrent les réalisations de Boutan durant l'Exposition universelle de 1900 et au travers du manuel vulgarisé, rédigé par l'inventeur lui-même. Cette triple application, à la fois scientifique, récréationnelle et pédagogique, s'enrichit bientôt de l'arrivée du cinématographe. Les films des frères Williamson, tournés grâce à la Photosphère, mettent en scène un fond de mer spectaculaire et inaugurent un nouveau genre de film : le « drame scientifique », apte à faire frissonner le spectateur autant qu'à l'instruire et à l'émerveiller. Leur succès est immense. L'ambivalence attribuée au fond, territoire de beauté comme de mort, connaît aussi une traduction fantasmagorique chez Georges Méliès. Dans la perspective d'une triple finalité mêlant le divertissement, la délectation et l'instruction, les trois « boîtes » que sont l'aquarium, l'appareil photographique, et le cinématographe ont saisi le fond littoral de la mer comme aucun autre médium avant eux.

[1334] Voir MONTAGNE Quentin, « Le Pittoresque en submersion », *Plastik*, n°9, 14 septembre 2020 [en ligne].

Conclusion de la deuxième partie

Les fonds marins deviennent-ils plus familiers dans la première moitié du XXe siècle ? Il semblerait que la peur qu'ils inspirent aux hommes se soit muée en une relation plus assurée - ou perçue comme telle - justifiée par l'amélioration des appareils de submersion, les progrès de l'océanographie, le développement des aquariums, de la photographie et du cinéma subaquatique ; en somme, par une union d'avancées théoriques et d'innovations techniques qui redéfinissent la frontière de l'hostilité, et transforment, de ce fait, la pensée collective de la mer et ses profondeurs.

L'avènement du scaphandre Rouquayrol-Denayrouze, à la fin des années 1860, sonne le début d'une accélération dans le rapport à l'immersion. Permettant la respiration autonome du plongeur, jusqu'à une vingtaine de mètres, cet appareil incarne la promesse de « nouveaux possibles sous l'eau ». La figure archétypale du scaphandrier voit le jour, née de la presse et des romans d'aventures qui font du plongeur en armure un héros des temps modernes, le conquérant d'un espace qui, si son inaccessibilité a cessé d'être absolue, n'en continue pas moins d'être une mine de dangers, un fond de mort dont les drames et faits divers rappellent son insoumission fondamentale. Ces épisodes tragiques sont toutefois contrebalancés par d'éclatantes réussites, de plus en plus nombreuses après la Belle Epoque : les récupérations de trésors engloutis. La constitution d'un arsenal technique inédit - scaphandres, tanks sous-marins, galvanomètres et autres engins - reconfigure le seuil de l'agentivité humaine au sein de l'élément liquide. La durée des plongées augmente, la profondeur aussi. L'irréductibilité du « fond absorbant », qui dérobe aux hommes pour ne plus jamais rendre, est redéfinie et se mue en une lutte pour la récupération. Le public français s'enthousiasme, par le biais des journaux, pour l'avancée des opérations visant à remonter les millions du *Lusitania*, du *Glenartney*, et de l'*Egypt*. Leur réussite, partielle ou totale, fait l'objet d'une incroyable couverture journalistique - pourrions-nous dire médiatique ? - et contribue à diffuser l'idée que le champ de l'agir humain sous la mer s'est considérablement élargi, et promet de s'étendre encore à l'avenir. Comme la figure du scaphandrier à laquelle il est associé, le thème du trésor englouti éveille un formidable engouement populaire et s'épanouit dès le début du XXe siècle au travers de pièces de théâtre, de romans d'aventures, de récits illustrés, ou encore de jouets pour enfants. Le sentiment collectif d'une « conquête » progressive, mais rapide, des couches de la mer atteint un nouveau degré d'expression au début des années 1930, lorsque William Beebe et Otis Barton, recroquevillés dans leur bathysphère, atteignent la profondeur-record de 925 mètres. Ils découvrent un monde jusqu'alors inviolé des regards, sondé et dragué mais jamais observé directement. L'épaisse nuit qui les entoure est percée par la phosphorescence de certains poissons, tandis que des êtres à l'aspect inconnu passent, fugaces, devant les hublots de la capsule. C'est le monde-*autre*, celui de l'invraisemblance des formes, de l'étouffante pénombre. De la mort éventuelle, aussi. Mais les deux explorateurs en reviennent et le récit de leur exploit élargit le cadre du « pensable » : oui, l'homme est capable de descendre sous mille mètres d'eau et de s'en extraire

vivant. Les paramètres de l'inaccessibilité subaquatique sont transformés et promettent, c'est une certitude pour les observateurs de l'époque, d'évoluer encore au cours d'exploration futures, plus profondes encore. Le professeur Piccard y réfléchit déjà à la fin des années 1930 : conquérant des hauteurs stratosphériques, il projette de descendre à 9000 mètres sous la mer. L'imaginaire de la verticalité - le très haut, le très bas, comme rattachés par le même fil - se nourrit de ces exploits, et l'on se demande déjà quelle sera la « dernière frontière »…

La transformation du rapport des Français aux fonds marins se traduit aussi par une reconsidération générale du bestiaire monstrueux, dont le Kraken et le serpent de mer sont les figures bien connues, fréquemment « aperçues » quoique jamais décrites avec précision ni réelle cohérence. Leurs apparitions se succèdent au cours du XIXe siècle, divisant sceptiques et crédules et alimentant l'image d'un fond de mer insaisissable et opaque, espace de tous les « possibles » zoologiques. En effet, tant qu'on ne sait pas ce que cachent les profondeurs de la mer, comment prouver l'inexistence de telles créatures ? Mais attester de leur réalité n'est pas moins difficile, et c'est dans et par ce statut contrasté, cet « entre-deux » d'incertitude que le Kraken et le serpent de mer se maintiennent au sein d'un débat public enrichi d'un déploiement de la presse dans le second XIXe siècle. L'émergence de l'océanographie et les progrès de la navigation annoncent toutefois, dans les années 1860, le début de la décrédibilisation du Kraken, dont on commence à relever les similitudes avec un « monstre » bien réel, lui, et rencontré au large des Canaries : le calmar géant, *Architeuthis dux*. Le Kraken se défait de sa substance mythique dans les années qui suivent, tandis que le serpent de mer vit un âge d'or : observé aux quatre coins du monde, il gagne en crédibilité lorsqu'un navire français affirme l'avoir aperçu en baie d'Along, en 1898. Scientifiques et journalistes s'emparent de l'affaire, les premiers avec davantage de sérieux que les seconds, souvent prompts à railler le mystérieux animal, dont aucun sondage ni dragage n'est encore venu à révéler la moindre trace. Pendant que le serpent de mer interroge la sphère savante comme les lecteurs de la presse, le Kraken démythifié se transfère vers la littérature fictionnelle et y prospère durant toute la première moitié du XXe siècle, mobilisé par les romanciers pour incarner le mystère de l'abîme. L'imaginaire du serpent de mer connaît un dernier sursaut en 1934, avec la controverse du monstre du Loch Ness, puis s'essouffle dans les années qui suivent. L'investigation des profondeurs de la mer, appelées à se systématiser, chasse Kraken et serpent vers la culture visuelle et littéraire où ils deviennent une référence. En soixante-dix ans, la pensée collective des deux monstres semble avoir glissé vers un relâchement.

La transformation du regard porté sur les fonds marins doit aussi à un phénomène d'esthétisation, qui émerge dès les années 1860 au travers d'un formidable dispositif scénique : l'aquarium. Conçu comme une interface, un écran donnant à voir, reconstitué et réduit, le paysage du fond de la mer, l'aquarium transforme la logique d'observation surplombante en un rapport horizontal. Le spectateur, placé dans un rapport de proximité inédit avec ce fond qu'il observe, est simultanément renvoyé à la pensée d'un

autre fond, plus lointain, plus sombre, un fond qu'il sait immontrable entre quatre vitres[1335]. Tel est le puissant pouvoir de suggestion de l'aquarium, encore renforcé par un décor immersif spectaculaire lors des Expositions universelles de 1867 et 1900. Une image standardisée du fond apparaît, façonnée par des éléments naturels incontournables (rochers, anémones, prairies d'algues) comme par des décors artificiels (carcasse de navire, coffre au trésor). L'être humain, artisan de ces théâtres miniatures qu'il maîtrise, se met lui-même en scène au milieu des bassins. Chargé d'une triple mission - plaire, instruire, et divertir - l'aquarium incarne la traduction idéale, car perçue comme vraie, d'une exubérance sous-marine désormais soumise à une vie en bassin, contenue, ordonnée. L'Exposition universelle de 1900 est aussi marquée par la présentation publique d'un médium plus fiable encore que l'aquarium de verre : la photographie sous-marine. Les images exactes et reproductibles du fond littoral, cet espace de couleurs, de lumière et de mouvement, sont dévoilées pour la première fois par Louis Boutan. Comblant l'imperfection des descriptions textuelles, ou orales, la photographie s'impose comme le médium du réel - bien qu'elle ne soit jamais purement objective - et promet de rendre de nombreux services à l'océanographie naissante. Elle contribue aussi à la familiarisation du grand public avec un espace sous-marin de plus en plus tangible et susceptible d'être mieux observé et compris. Boutan lui-même encourage les amateurs à immortaliser les infinis paysages du fond littoral. Cette « capture » connaît bientôt un prolongement animé lorsqu'est mise au point la Photosphère, un studio de cinéma subaquatique, par Georges et Ernest Williamson en 1913. Il est désormais possible de filmer la vie à trente mètres de profondeur, de tourner de superbes documentaires, de mettre en scène des drames avec acteurs, décors, et monstres. Le fond littoral de la mer devient un plateau sur lequel agir, se déplacer, recommencer. La spectacularisation du fond passe par l'investissement physique de son espace ; c'est une forme d'appropriation. Les films successifs des Williamson rencontrent un formidable succès public en France. Le fond littoral, pénétrable par une poignée de professionnels, est dévoilé à tous, petits et grands, habitants des villes comme des campagnes. Il s'ouvre. Le sentiment d'une proximité nouvelle, doublé des émotions du bon spectacle, annonce le franchissement général d'un seuil dans l'appréhension physique et mentale des fonds marins.

[1335] PETON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op.cit*., p. 432-433. Loïc Péton qualifie l'aquarium d'« interface de renouveau », au même titre que le câble télégraphique sous-marin (*ibid*., p. 433).

Troisième partie. Les fonds marins ou la profondeur bouleversante

Introduction

« A l'heure du départ je suis à tes abîmes
Rattaché malgré moi par des liens intimes ;
Comme si tes transports, ta sombre profondeur,
Tes soupirs répondaient aux soupirs de mon cœur »

Jean-Baptiste Buzy, *L'Océan*, 1865[1336].

L'être humain subit-il l'attraction des profondeurs liquides ? Se pourrait-il qu'il se sente inexplicablement lié à cet inframonde, cet espace du caché, ces « eaux pleines de griffes[1337] » dont il se sait pourtant exclu ? Il est clair que les grands fonds marins, ceux de l'ombre et du froid, ont troublé les hommes du XIXe puis du XXe siècle autant qu'ils les ont fascinés et nous fascinent encore aujourd'hui. Du constat de cette inclination est né le présent mémoire.

S'appuyant sur la chronologie intégrale de notre sujet, de 1868 à 1939, cette dernière partie propose d'interroger la pensée des fonds marins en regard d'un thème-clé : celui du bouleversement, entendu ici comme un trouble ressenti profondément, sur un temps plus ou moins long. Espace de désordre, dans la mesure où leur réalité transgresse les normes du connu, du probable, les fonds marins constituent une expérience perturbante au sens littéral du terme.

Le trouble peut être émotionnel, incarné par la réaction soudaine et brève qu'est la surprise, se prolongeant presque immédiatement en un sentiment plus durable d'angoisse ou de malaise. Espace-*autre* et fuyant, le fond de la mer apparaît comme le domaine de l'imprévisible, miné de pièges en tous genres. Il est choc. Quelles formes revêt la surprise au fond de la mer ? A quelles réactions se trouve-t-elle associée, et par quels procédés s'exprime-t-elle ? Nous allons tenter de penser la surprise sous-marine au travers de deux de ses nombreuses configurations : la surprise morphologique d'abord, celle provoquée par la vue d'êtres difformes, à l'aspect hybride, insensé, tour à tour menaçant ou grotesque. Cette surprise morphologique est double : elle transparaît dans la réalité d'une part, avec la découverte de nouveaux poissons abyssaux au début du XXe siècle, et dans le champ de la fiction littéraire d'autre part, portée par des romans d'aventures mettant en scène « l'abîme-monstre », où grouillent des créatures indescriptibles, comme enfantées d'un délire. Identifier d'éventuelles correspondances entre bestiaire réel et bestiaire fictif paraît être une démarche intéressante, notamment pour aborder les limites de la notion de « monstruosité » ; nous allons nous y revenir.

[1336] BUZY Jean-Baptiste, *L'Océan* [poème], Sens, Imprimerie Duchemin, 1865, p. 7. Ce poème est lu pour la première fois lors d'une séance de la Société archéologique de Sens, le 3 juillet 1865.
[1337] J'emprunte cette expression à Victor Hugo dans *Les Travailleurs de la mer*, lui-même cité dans VANNEY Jean-René, *Le Mystère des abysses*, *op.cit*., p. 19.

Le sinistre spectacle du temps suspendu est une autre déclinaison de la surprise au fond de la mer. Il s'impose comme un thème récurrent des récits d'explorations sous-marines, fictifs comme non-fictifs, dès les années 1870. Un scaphandrier, souvent en quête d'un trésor, découvre soudain une scène d'une inexprimable horreur : dans la carcasse d'un navire englouti, des cadavres noyés flottent immobiles. Comme un arrêt sur image, les corps sont restés en l'état, pétrifiés dans leur dernier mouvement. Pire encore, la profondeur a figé les visages tordus de douleur, les atroces rictus de l'agonie. Le scaphandrier est saisi par ce tableau bouleversant, par la vue de mères et d'enfants statufiés, prisonniers d'une éternité liquide et glauque. Il est clair que la surprise du temps suspendu a pénétré l'imaginaire collectif et durablement alimenté l'image répulsive du fond de mort.

Ce thème du temps suspendu introduit une réflexion plus large sur le rapport unissant la pensée du fond de la mer à celle du passé. Le bouleversement, cette fois, est d'ordre conceptuel. Loïc Péton parle de la perception scientifique de l'abîme dans la seconde moitié du XIXe siècle comme celle d'un « *no time's land*[1338] », un espace soumis à un régime temporel à part. Les savants de l'époque pensent en effet les profondeurs marines selon une logique stratigraphique, où les couches les plus basses seraient les plus anciennes[1339]. La profondeur spatiale se trouve associée à une épaisseur temporelle, qui lui serait proportionnelle : se rapprocher du fond de la mer, cet étage primitif, ce « bas » signifiant une antériorité[1340], ce serait remonter le temps, toucher à un passé lointain renfermant les traces de la genèse du globe et de l'origine du vivant dont la quête est une obsession traversant tout le XIXe siècle. Dans le contexte scientifique de l'époque, imprégné des travaux de Darwin sur l'évolutionnisme[1341], et bouleversé par la découverte inattendue d'une vie profonde, en 1860, la thèse d'un « abîme primitif » émerge parmi la communauté des savants et fait du fond de la mer le berceau des premières formes de vie. L'irruption du *Bathybius*, présenté par Thomas Huxley en 1870, semble définitivement confirmer l'hypothèse : cette substance blanchâtre et gélatineuse, draguée au fond de l'Atlantique, est annoncée par le savant comme étant un état primordial du vivant, le « chaînon manquant » entre matière inorganique et organique. Du fond des abîmes, des milliards de *Bathybius* auraient généré les premières formes de vie, qui se seraient ensuite développées en un mouvement de peuplement ascendant, jusqu'aux rivages et continents. Dès lors, comment ne pas croire à l'existence d'espèces survivantes, dissimulées dans les replis des sombres profondeurs où le temps ne passe pas comme

[1338] PETON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op.cit*., p. 407. Cette expression me paraît particulièrement intéressante ; nous allons souvent l'utiliser au cours de ce chapitre.
[1339] *Ibid.*, p. 405. Ce découpage stratigraphique du fond de la mer emprunte évidemment à la géologie, qui s'établit en tant que discipline à la fin du XVIIIe siècle et se déploie au cours du siècle suivant. Nous allons en reparler.
[1340] Ces conceptions sont évidemment liées à un certain imaginaire culturel du vertical, caractérisé par une forte valorisation du haut au détriment d'un bas de mort, infernal et obscur. (voir *ibid.*, p. 31-56).
[1341] Darwin fait paraître *On the Origin of Species* en 1859, l'année précédant la découverte inattendue d'une vie profonde. L'ouvrage est rapidement traduit en français, en 1862.

ailleurs ? Charles Wyville Thomson et ses collaborateurs, en embarquant à bord du *Challenger*, formulent l'espoir de draguer ces « fossiles vivants[1342] », survivants d'espèces que l'on croyait éteintes. Interroger le lien unissant la pensée du fond de la mer à celle du passé nous invite à élargir la réflexion, dans un dernier temps, au thème de la cité engloutie. Il constitue l'un des multiples avatars du thème plus général du « monde perdu » qui, né de la confrontation entre la fiction et la science[1343], se déploie dans la seconde moitié d'un XIXe siècle découvreur et anime les acteurs de la sphère scientifique comme il pénètre la production fictionnelle et littéraire. Dans un contexte effervescent d'explorations et de découvertes annonçant la perspective d'un monde fini[1344], un espace clos, mesuré et réduit, dont plus rien ne reste à dévoiler, le monde perdu surgit comme l'espace inattendu d'une révélation. Dès lors, comment s'étonner que le fond de la mer, ce lieu de tous les possibles, ait constitué un cadre privilégié où placer une civilisation disparue, une ville ensevelie ? Opaque, le fond de la mer facilite le fantasme. La célèbre Atlantide s'impose à notre esprit ; décrite par Platon dans ses *Dialogues*, au IVe siècle avant notre ère, elle aurait été brusquement engloutie, neuf mille ans auparavant, par les flots de l'Atlantique. Tel est l'acte de naissance d'une légende extraordinairement fertile, que le XIXe siècle reçoit et va nourrir, transformer, sublimer autant qu'elle va l'inspirer et le questionner. A la fin du siècle, l'émergence de l'océanographie rebat les cartes : les sondes et les dragues ne pourraient-elles pas aider à localiser la cité disparue ? Parallèlement à ces aspirations, une prodigieuse littérature atlantidienne se développe dès les années 1850 et croît jusqu'à atteindre son apogée durant l'entre-deux-guerres[1345]. Comment comprendre l'engouement populaire suscité par l'Atlantide ? Qu'a changé la célèbre cité à la perception collective du fond de la mer ? A-t-elle subi, comme les monstres marins, une décrédibilisation au début du XXe siècle ? L'enracinement culturel de l'Atlantide, et plus généralement, du *topos* littéraire de la cité engloutie, s'est aussi articulé autour du thème de la confrontation à une autre humanité, une « sous-humanité[1346] » parfois, monstrueuse et régressive, ou au contraire, avancée voire futuriste. Incarnant une forme d'*autre soi*, elle mène celui qui la découvre à s'interroger sur sa propre identité. En cela, le thème de la cité engloutie fait du fond de la mer l'espace-clé d'un bouleversement temporel mais aussi intérieur.

[1342] Cette expression inexacte est à manipuler avec précaution ; si nous la citons ici, c'est parce que les savants des années 1860 la mobilisaient eux-mêmes. Forgée par Darwin, elle faisait partie du lexique évolutionniste. Nous ne l'intégrerons pas à nos analyses, privilégiant le terme « espèce relicte ».

[1343] GOIMARD Jacques et GUILLAUD Lauric, *Les Mondes perdus*, Paris, Presses de la Cité, 1993, p. IV-V .

[1344] A ce sujet, voir les travaux de l'historien allemand Jürgen Österhammel, notamment *La transformation du monde au XIXe siècle* (Paris, Nouveau Monde Éditions, 2017). Quant à la notion d'« espace clos », qui permit ensuite de penser la géopolitique, elle fut introduite par le géographe britannique Halford John Mackinder à la fin du XIXe siècle.

[1345] BOYER Alain-Michel, « Mondes perdus, citées oubliées et retrouvées », *Modernités*, n°3, 1991, p. 12. « L'ironie n'est pas que ces mondes perdus soient introuvables mais qu'ils prolifèrent », ajoute l'auteur (*ibid*., p. 9). Entre les années 1850 et la Seconde Guerre mondiale, environ un millier de romans aurait été consacré au thème du monde perdu - qu'il soit terrestre, sous-marin, cosmique ou autre - dans les langues française et anglaise (*ibid.*, p. 9). Quant au nombre total d'ouvrages atlantidiens, les professeurs Roux et Gattefossé l'ont estimé, dans les années 1920, à environ 7000… (BOURA Olivier, *op.cit.,* p. 10).

[1346] Ce terme est utilisé par Lauric Guillaud dans GUILLAUD Lauric, *L'éternel déluge : un voyage dans les littératures atlantidiennes*, Paris, E-Dite, 2001, p. 78.

La révélation d'une vie profonde, dans les années 1860, a durablement transformé le rapport des hommes à la pensée de leurs propres limites. Elle leur a fait questionner leurs liens avec le terrestre, le bestial, l'histoire du globe et du vivant. *Leur* histoire. L'imaginaire des fonds marins est empreint d'une conscience de la finitude et d'une réflexion sur le temps, sur ce qui fut et qui pourrait être au fond de cet espace obscur dont on sait encore si peu et qu'il faut décidément remplir.

Les hommes se tournent vers les profondeurs, s'y penchent, ont un vertige. L'abîme résonne.

CHAPITRE 7. Spectacles macabres et monstrueuses rencontres : l'épouvantable fond, un espace aux milles surprises

« Je suis l'emblème de l'infini où tu disparais et de l'éternité qui t'attend »

Arthur Mangin, *Les Mystères de l'océan,* 1864[1347]**.**

La mer ne cesse de nous surprendre par la puissance de ses humeurs, par l'infinie diversité des formes qu'elle abrite, par son imprévisibilité fondamentale. « Elle est un lieu de frayeur, de mystère, de folie. Elle représente le désordre, la violence, la déraison et la démence » écrivait l'ethnologue Aliette Geistdoerfer en 2004[1348]. Au XIXe siècle, puis au début du XXe, ses profondeurs apparaissent plus déroutantes encore que les flots tumultueux de la surface ; opaques mais grouillantes de vie, elles sont un bouillon d'inattendu. C'est cette association particulière entre un espace, le fond de la mer[1349], et une émotion, la surprise, que ce chapitre propose d'examiner. Comment s'exprime ce lien prégnant, avec quelles variations ? Quelles formes peut revêtir la surprise au fond de l'eau ? Nous allons voir que si les sources de surprises sont multiples et peuvent provenir d'êtres vivants comme de spectacles inanimés, elles semblent aussi dépendre d'une logique verticale : au fur et à mesure que la profondeur augmente, la surprise prend une dimension plus chaotique, presque irrationnelle. Une pluralité de configurations, donc, et aussi de réactions chez l'être humain qui y fait face : à la stupeur initiale peuvent succéder des sentiments d'angoisse, de malaise, de répulsion, mais aussi une certaine fascination faite de peur et de curiosité.

Tentons donc d'aborder ce thème de la surprise au fond de la mer à travers deux de ses avatars : celle de l'« abîme-monstre » d'abord, où la surprise est assurée par l'hideuse absurdité des formes du vivant, rendue plus abominable encore par la disproportion inhérente à la profondeur. Les sombres crevasses de la mer sont les réceptacles d'un concentré de cauchemar, comme enfanté d'une hallucination, où les têtes n'ont pas d'yeux, les corps sont à l'envers et les couleurs se confondent en de bizarres mélanges. Cette perception d'un « abîme-monstre » transparaît dans le champ des réalités scientifiques comme dans celui de la fiction littéraire : la presse, les ouvrages vulgarisés et les romans d'aventures sous-marines nous aident à en cerner les contours.

L'autre déclinaison choisie pour illustrer la surprise au fond de la mer est celle d'un épisode littéraire récurrent entre le dernier tiers du XIXe siècle et la première moitié du siècle suivant : le spectacle du

---

[1347] MANGIN Arthur, *Les mystères de l'océan*, Tours, A.Mame et Fils, 1864, p. 6. Précisons que c'est bien l'Océan que Mangin fait parler ici, en le personnifiant.

[1348] GEISTDOERFER Aliette, « De l'origine des marins », *Revue techniques et culture* [en ligne], n°43-44, décembre 2004 ; citée par MASCRET Vianney, *op.cit*., p.32

[1349] N'oublions pas la pluralité des fonds, distinguant le fond littoral, visible et accessible, d'un fond plus grand, abyssal, territoire sombre et glacial, davantage imaginé que réellement connu. Au sein de ce mémoire, nous allons voir que les différentes déclinaisons de la surprise dépendent en partie du type de fond.

temps suspendu, né de l'idée que la profondeur aurait le mystérieux pouvoir de conserver les cadavres en parfait état, spectres figés dans leurs derniers mouvements. Le scaphandrier, venu chercher un trésor ou effectuer une réparation, est tétanisé par ce tableau d'une horreur indicible qui le saisit d'un coup : autour de lui, des visages portent les convulsions de l'agonie, d'autres affichent une paix béate. Des bébés sont encore dans les bras de leur mère, des jeunes filles semblent dormir, mortes dans leur cabine… Un silence absolu ajoute au malaise du plongeur, seul face à cette surprise bouleversante. Dramatisés, ces épisodes fictifs se nourrissent en partie de témoignages réels de scaphandriers, relayés par la presse, tout en structurant leurs descriptions autour de figures-clés comme la mère à l'enfant. Éveillant des sentiments de répulsion, d'horreur, de gêne profonde auxquels s'ajoute parfois une curiosité morbide, le spectacle du temps suspendu fait du fond de la mer un espace-temps indéterminé.

A. L'abîme-monstre ou la surprise morphologique

« Le prodige et le monstre ont les mêmes racines »

Victor Hugo, *La Légende des siècles,* 1877[1350].

La notion de monstruosité reste, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, étroitement liée à la perception d'une difformité physique, d'une hybridité, d'un gigantisme[1351]. Ces trois caractéristiques structurent de manière extrêmement forte une pensée commune du fond de la mer, espace ténébreux où les formes du vivant semblent avoir « le sens de l'écart[1352] ». En 1884, les campagnes du *Travailleur* et du *Talisman,* nous l'avons vu, ont porté à la connaissance du public des créatures à l'aspect pour le moins inhabituel, souvent marqué d'une tendance à la disproportion menant à l'attribution d'un qualificatif de laid, de monstrueux, en somme, de contraire aux normes esthétiques d'équilibre et d'harmonie. Grandes bouches, grosses têtes, dents immenses, sans parler de la bioluminescence de certains spécimens qui légitime la perception de leur bizarrerie : l'imagerie abyssale ne cesse d'être une surprise. En constante expansion, elle s'enrichit de nouvelles figures au début du XXe siècle, grâce aux campagnes océanographiques du prince Albert 1er de Monaco, ainsi que celles du *Dana*, menées par des scientifiques danois. A travers deux exemples de poissons abyssaux découverts dans l'entre-deux-guerres, le *Linophryne arborifer* ou « diable barbu » et le

[1350] HUGO Victor, « Masferrer » [poème] dans HUGO Victor, *La Légende des siècles* (nouvelle série), Paris, Calmann-Lévy, 1877, p. 79. Ce poème fait partie du *Cycle pyrénéen* (livre XV).
[1351] MILCENT Anne-Laure (dir.), *L'inquiétante étrangeté des monstres. Monstruosité, altérité et identité dans la littérature française, XIXe-XXe siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2013, p. 7-8.
[1352] J'emprunte cette expression au titre de la thèse de philosophie soutenue par Bertrand Nouailles (voir NOUAILLES Bertrand, « Le monstre, ou le sens de l'écart : essai sur une philosophie de la vie à partir des leçons de la tératologie d'Etienne et d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire », thèse de doctorat en philosophie, Université Blaise Pascal-Clermont Ferrand II, Clermont-Ferrand, 2012, p. 1).

Lasiognathus saccostoma[1353], ainsi que quelques autres, nous allons tenter de comprendre comment la production écrite de l'époque, notamment les articles de presse - nationale, locale, enfantine - et les manuels d'océanographie vulgarisée, les incorpore à la pensée de l'abîme-monstre, où la difformité confine au cauchemar Le choix de mots pour les décrire est particulièrement révélateur d'une perception tour à tour effrayée et amusée face à des morphologies déroutantes, invraisemblables. Ces portraits, toujours accompagnés d'images des spécimens en question, sont susceptibles d'avoir touché un large public ; rappelons d'ailleurs qu'à la même période, une partie de ce public peut aussi découvrir la faune abyssale dans les riches collections du Musée Océanographique de Monaco.
Parallèlement à la diffusion de ces nouvelles figures abyssales, extraites des profondeurs froides où aucune forme ne semble impossible, la littérature fictionnelle s'empare elle aussi de l'abîme-monstre. Comment s'exprime l'invraisemblance morphologique dans les romans d'aventures sous-marines ? Quel rôle joue-t-elle dans la dramatisation des récits ? Présente-t-elle des similitudes avec la faune abyssale réelle, celle draguée, décrite et classée par les océanographes ? En nous appuyant sur les exemples de sept récits parus entre 1869 et 1933, certains célèbres, d'autres plus confidentiels, nous allons voir qu'il n'en est rien ; les profondeurs de la mer constituent, pour les auteurs, un espace-prétexte aux projections tératologiques les plus délirantes, dépassant encore ce que pourrait proposer l'imagerie abyssale réelle. L'hybridité se conjugue au gigantisme, enfantant des créatures à l'aspect incompréhensible, dont le scaphandrier, encore sous le choc de la découverte, comprend bientôt la menace. Des monstres réels aux monstres imaginés, la surprise marque de son sceau les profondeurs muettes de la mer.

Dragué lors des campagnes danoises du *Dana* puis classé par l'ichtyologiste britannique Charles Regan en 1925, le *Linophryne arborifer* apparaît dans certains titres de la presse française de l'entre-deux-guerres. Sa dévalorisation esthétique ne tarde pas. *Dimanche illustré* place le *Linophryne arborifer* parmi « ces véritables monstres sous-marins aux silhouettes diaboliques[1354] [...] ». L'analogie infernale n'est pas neuve ; déjà en 1886, une première espèce du genre *Linophryne* avait été découverte et baptisée *Linophryne lucifer*[1355]... Il est vrai que le poisson présente un étrange aspect ramifié **(Fig.61)** ; « l'excroissance arborescente qui pend à sa mâchoire inférieure », explique l'auteur, « doit lui servir vraisemblablement de gouvernail ou de stabilisateur[1356] ». Notons comme toute certitude est impossible : ce poisson, remonté d'une profondeur de plus de deux mille mètres, ne peut

[1353] Évoluant entre 800 et 4000 mètres de profondeur, ces spécimens présentent un aspect particulièrement inattendu. C'est en partie pour cela que je les ai choisis ; leur singularité m'assurait notamment d'une réception intéressante dans la presse.
[1354] *Dimanche illustré*, « Monstres des profondeurs sous-marines », n°718 de la 14e année, le 29 novembre 1936, p. 11.
[1355] Il n'est d'ailleurs pas le seul à porter un nom de ce genre : citons également le *Vampyroteuthis infernalis,* le « calmar vampire des enfers », découvert en 1899, ou l'*Astronesthes lucifer,* un poisson bioluminescent aux dents particulièrement longues, identifié en 1905. La dimension démoniaque attribuée à ces spécimens intègre la nomenclature binominale de la taxonomie.
[1356] *Dimanche illustré, op.cit.*, p. 11.

être observé autrement que mort et la compréhension de son fonctionnement interne se limite à un cadre hypothétique. D'autres articles soulignent son aspect pour le moins surprenant ; « il bat tous les records du fantasque[1357] » déclare *Sciences et voyages* en 1932. Quant à la *La Nature*, elle le classe parmi les « poissons extraordinaires[1358] ».

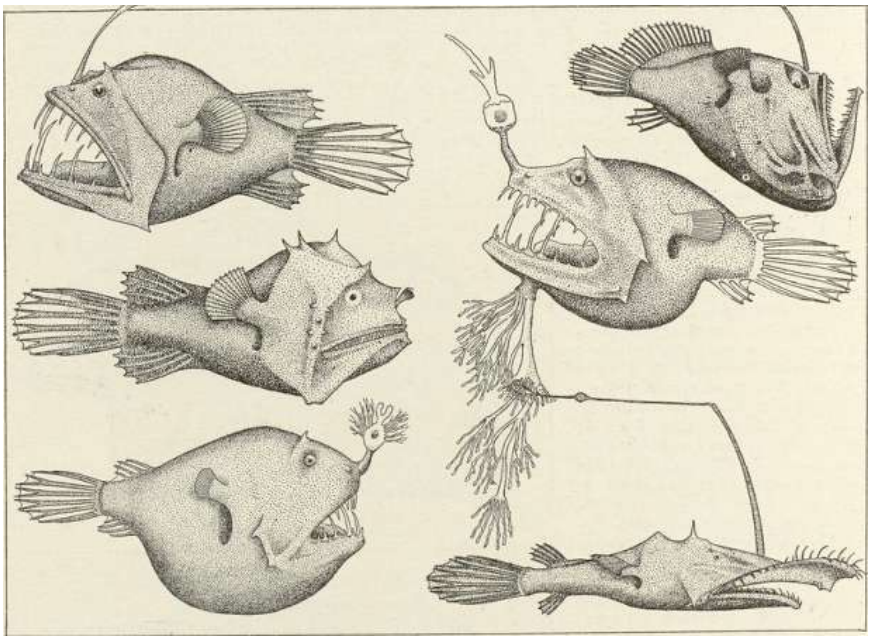
L'aspect du *Lasiognathus saccostoma* n'est pas moins saugrenu ; évoluant jusqu'à 2000 mètres au fond de l'Atlantique, ce poisson est décrit par Louis Roule dans *La Terre et la vie* comme « un corps aplati, à la tête énorme, fendue d'une bouche proportionnée à cette énormité, se terminant par un tronc relativement grêle et étroit[1359] » **(Fig.61)** « Il porte en avant, sur son dos », poursuit le savant, « une longue baguette, comme une lampe montée sur pied[1360] ». Et chez la femelle, placée entre les deux yeux, une excroissance plus stupéfiante encore : « son mâle, beaucoup plus petit qu'elle et fixé à demeure sur sa conjointe[1361] » ! « Le comble de l'attachement conjugal » ironise *Le Matin,* avant de conclure que « rien n'est plus invraisemblable que ce genre de diableries[1362] ». L'apparence du *Lasiognathus* est un spectacle tellement étonnant que l'on douterait presque un instant de sa réalité : un numéro du *Progrès de la Côte-d'Or* assure que « l'aspect de cette bête étrange fait songer à ces monstres imaginaires que représentent des vieilles images[1363] ». D'autres spécimens sans hameçons viennent compléter l'étonnant tableau, comme le *Gigantura Chuni* avec ses yeux télescopiques semblables à une paire de jumelles, ou le *Stylophthalmus* qui portent ses globes oculaires au bout de longs pédoncules **(Fig.62)**. Ces êtres abyssaux sont présentés au grand public par le biologiste Lucien Cuénot, dans *La Genèse des espèces animales,* un ouvrage paru en 1932 et dédié « aux étudiants et aux curieux de la Nature[1364] ».

Tandis certains articles tendent à railler la dimension inesthétique - ou en tous cas, perçue comme telle - du *Lasiognathus* et du *Linophryne*, d'autres reconnaissent à ces difformités une fonction utilitaire qui, si elle n'efface pas la bizarrerie, parvient tout du moins à la justifier, la rationaliser. Le journal *Junior*, consacré à la jeunesse, compare le *Lasiognathus* à une canne à pêche, avec une « longue antenne et trois sortes de hameçons qui la terminent[1365] ». L'*Intransigeant* renchérit : « vous y reconnaîtrez à coup sûr une gaule, un crin, un flotteur et des hameçons [...] Ces poissons peuvent

---

1357 *Sciences et Voyages*, « Les représentants étranges de la faune marine sont-ils des êtres normaux ou des monstres ? », par P. Desbrosses, n°663, le 12 mai 1932, p. 3.
1358 *La Nature*, « Des poissons extraordinaires », par René Merle, n°2756, le 1er mars 1927, p. 214.
1359 *La Terre et la vie,* « Poissons étranges », par le Dr Louis Roule, n°1, tome II, le 1er janvier 1932, p. 25.
1360 *Ibid*., p. 27. L'auteur qualifie aussi le *Linophryne* de « poisson d'apparence vraiment fantastique ».
1361 *Ibid*., p. 28.
1362 *Le Matin*, « La vie mystérieuse des océans », par Pierre Guitet-Vauquelin, n°15628, le 2 janvier 1927, p. 4.
1363 *Le Progrès de la Côte-d'Or*, « La faune des profondeurs abyssales », par Paul Mathiex, n°252 de la 70e année, le 9 septembre 1934, p. 1.
1364 CUÉNOT Lucien, *La genèse des espèces animales* (3e édition), Paris, F.Alcan, 1932, p.V.
1365 *Junior, le plus grand illustré de la jeunesse*, « Savez-vous ?... », n°41, le 28 janvier 1937, p. 3.

paraître hideux à nos regards, mais ils sont pourvus d'une façon si ingénieuse qu'on ne pense plus à leur laideur[1366] ». Lucien Cuénot relaie la même idée auprès de ses lecteurs[1367].



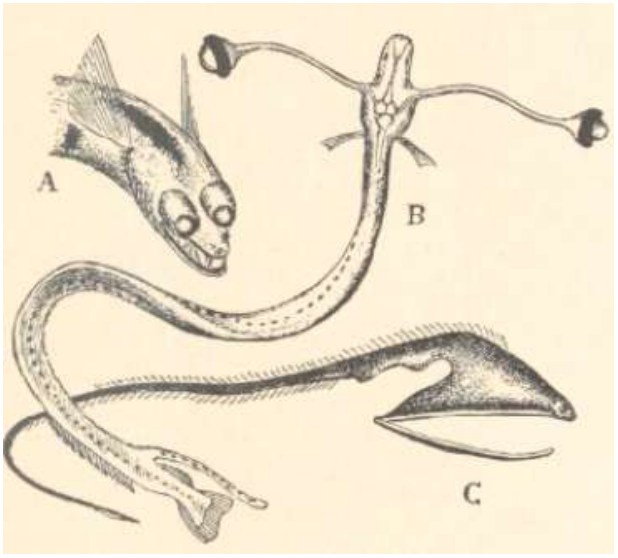


Fig.61 et 62: La faune des abysses continue de dévoiler ses formes étonnantes durant l'entre-deux-guerres. A gauche, une planche parue dans *La Nature*[1368] présente quelques spécimens dragués lors des campagnes du *Dana*, en 1922 ; outre le *Linophryne* au centre à droite, et le *Lasiognathus* juste en-dessous, le lecteur retrouve le *Melanocetus*, figure bien connue depuis 1884[1369] (en haut à droite). Notons l'omniprésence des appâts lumineux, éléments de survie conférant à leur hôte un surprenant profil. A droite, Lucien Cuénot présente le *Gigantura Chuni* et ses yeux télescopiques, ainsi que le *Stylophthalmus* et ses tiges oculaires[1370]. Ils côtoient le célèbre « Grandgousier » exposé cinquante ans plus tôt. L'imagerie abyssale est en constante expansion[1371].

Ajoutons que la « canne à pêche » dorsale du *Lasiognathus* est aussi complétée par une petite boule luminescente, au sommet du crâne, faite pour attirer les proies ; « il y a là une invention qui dépasse toutes les possibilités d'un hasard bienfaisant[1372] » déclare la *Revue des cours et conférences*. Se pourrait-il donc que les « déshérités de la Création » répondent à une organisation morphologique interne bien moins aléatoire que ce que l'on avait pu penser jusque-là ? Il y aurait une logique même au sein de l'abîme-monstre, dans les ténèbres des gouffres sous-marins où une infinité d'êtres restent à

[1366] *L'Intransigeant,* « Des poissons qui pêchent à la ligne ! », par L. Kuentz, n°19618, le 14 juillet 1933, p. 9.
[1367] Il explique que le dos du *Lasiognathus* « porte une véritable canne à pêche, avec manche constitué par un os dressé qui s'élève du milieu de la tête, un filament raide portant un bulbe lumineux et terminé par des hameçons recourbés » (CUÉNOT Lucien*, op.cit*, p. 597).
[1368] *La Nature*, *op.cit*., p. 214.
[1369] Voir Chapitres 2 et 3 (p. 65-86).
[1370] CUÉNOT Lucien, *op.cit.,* p. 601.
[1371] En même temps que s'ajoutent ces nouveaux êtres, l'imagerie abyssale constituée par les campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* en 1884 assoit sa pénétration dans la culture artistique et populaire (voir Annexe 13).
[1372] *La Revue des cours et conférences*, « Origine et développement du sentiment religieux aux temps préhistoriques », par Georges Goury, n°12 de la 39e année, le 30 mai 1938, p. 312

découvrir ; au-delà du chaos apparent des formes, une cohérence biologique rendrait chaque organe, aussi étrange paraisse-t-il, nécessaire à l'accomplissement de la vie. L'idée n'est pas sans lien avec la croyance en un Créature unique ; l'intérêt de certains acteurs religieux pour la question en témoigne. L'abbé Moreux, prêtre, astronome et vulgarisateur, écrit dans le *Petit Journal*, à propos de la vie abyssale, qu' « à mesure que la science progresse et que la pensée étudie ce monde nouveau ouvert à nos investigations, nous sentons qu'une pensée préside, qu'elle coordonne les moindres détails vers un but qui demeure au-dessus de nos conceptions[1373] ». Ce propos circule dans d'autres publications, comme l'*Ouest-Eclair*[1374]. De même, dans un numéro de la revue *Études*, fondée et dirigée par les Jésuites, Lucien Cuénot - le même cité quelques lignes plus haut - décrit l'appareil de pêche sophistiqué du *Lasiognathus* comme la preuve des « intentions manifestes d'un agent directeur d'ordre métaphysique[1375] ». Il pose la question : « Imagine-t-on une série de variations de hasard qui se seraient ajoutées en bon ordre pour constituer un pareil organe[1376] ? ».

Malgré ces remarques tendant à être plus « raisonnées », la notion de « monstruosité » continue de s'imposer à la description de la faune abyssale, y compris chez les scientifiques eux-mêmes. Le zoologiste Louis Roule, qui évoque dans *Science et Monde* « ces poissons des grands fonds, leur allure bizarre, stupéfiante tellement elle diffère de celles d'ailleurs. Leur ensemble peut être considéré comme une extraordinaire collection de monstres[1377] ». Certains ont en effet des « yeux élargis, démesurés, occupant une grande part des joues », d'autres présentent des « organes phosphorescents lumineux rangés sur la tête et sur les flancs » ; toutes ces caractéristiques uniques confèrent enfin à la grande majorité de ces êtres une « allure saisissante de rapace, une physionomie brutale de bête féroce dont n'approche aucun autre groupe d'animaux ». Un numéro du *Grand écho du Nord de la France* se montre plus vindicatif encore : « Voici d'étranges curiosités de la nature : les poissons hideux, les monstres des profondeurs[1378] ». Des images viennent appuyer le verdict, repris au même moment dans l'*Echo du Nord* de Lille, où les spécimens sont affichés en première page. Nuançons toutefois : ces articles sarcastiques n'ont probablement eu qu'une portée restreinte, limitée à la région du Nord.
Un plus grand nombre de lecteurs accèdent à un portrait quelque peu caricatural de la faune abyssale, dans un article de Jean Montaigne, en visite au Musée Océanographique de Monaco pour *Voilà* en mai 1937. Le tableau dépeint par le reporter est épouvantable : « ce sont des bêtes indéfinissables », écrit-il, « les unes mordent avec des dents d'ogresses, d'autres sont phosphorescentes, d'autres ont les

---

[1373] *Le Petit Journal*, « Au fond des mers », par l'abbé Th.Moreux, n°18078 de la 50e année, le 25 juin 1912, p. 1. Le propos de l'auteur est évidemment lié à son statut d'ecclésiastique et à la pensée d'un Créateur unique, artisan consciencieux et généreux de toute forme de vie.
[1374] *L'Ouest-Eclair,* « Les Mystères de l'Océan », par l'abbé Th.Moreux, n°7319, le 15 décembre 1921, p. 1.
[1375] *Études*, « L'inquiétude métaphysique », par Lucien Cuénot, tome 197 de la 65e année, le 1er octobre 1928, p. 139.
[1376] *Ibid.*, p. 139.
[1377] *Science et Monde*, « Les grands fonds de la mer et leurs habitants », par Louis Roule, n°22, le 15 octobre 1931, p. 351. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.
[1378] *Le Grand écho du Nord de la France,* « Les poissons hideux », n°339, le 5 décembre 1933, p. 1.

yeux hors de la tête et se dégonflent comme de vieux ballons, d'autres crachent du venin, d'autres sont mi-oiseau, mi-poisson, mi-serpent et mangent des poissons plus gros qu'eux[1379] ». La démesure des dents, la bioluminescence, l'hybridité : les critères de l'horreur sont là. Il y a pourtant dans cette description une part de projection imaginaire, car les spécimens que le journaliste découvre sont morts, flottants immobiles dans l'alcool de leur bocal… Le chaos morphologique semble empirer avec la profondeur ; « on va plus creux : on trouve des bêtes de plus en plus déformées. Un vrai cauchemar[1380] ! ». En comparaison, *La Revue,* une publication semestrielle, confèrent aux êtres abyssaux une dimension plus humoristique, les rangeant parmi les « animaux grotesques », ceux qui « se reconnaissent à leur structure toujours étrange qui parcourt toute la gamme de l'extraordinaire, en se ressemblant par l'aspect baroque, fantasque, incohérent et contrefait[1381]». L'auteur moque les spécimens révélés au public en 1884, comme le *Melanocetus* « qui ne réussit qu'à être comique sous sa livrée de suppôt d'enfer[1382] » ou le célèbre *Eurypharynx* ou « Grandgousier pélican » qui « constitue bien le plus drôle de poisson que l'invention, en veine de burlesque, puisse enfanter[1383] ». Pour le journaliste et plongeur Claude Blanchard, dans *Paris-soir dimanche*, ces animaux ne sont ni plus ni moins que les « déshérités de la Création[1384] », de véritables renégats placés par le destin dans la plus abjecte insignifiance et condamnés à s'entre-dévorer. Des revues culturelles illustrées, comme *Distraire*[1385], *Voilà*[1386], ou *Floréal*[1387], des périodiques de vulgarisation comme *La Nature*[1388] ou des journaux pour enfants comme *Sanctuaire*[1389] diffusent à leur tour la vision d'un monde aussi impitoyable qu'indéfinissable. Adolphe Brisson lui consacre quelques pages de ses *Portraits intimes*[1390]. Un article de l'*Express du Midi* évoque des « poissons d'Apocalypse : des chimères, des Eurypharynx à tête énorme en forme de sac ; des têtes sans yeux et d'autres pourvues par la nature de prunelles fantastiques[1391] ». *Gazette Dunlop* décrit un espace-limite « où toute forme vivante n'est que bouche, dents, estomac, le reste du corps s'attachant comme il peut à cet arsenal formidable [...] La

---

[1379] *Voilà*, « Les merveilles de la mer », par Jean Montaigne, n°323 de la 7e année, 28 mai 1937, p. 8.
[1380] *Ibid*., p. 8.
[1381] *La Revue*, « Les Animaux grotesques », par G.Roux, n°?, le 15 août 1911, p. 527.
[1382] *Ibid.*, p. 528.
[1383] *Ibid*., p. 528. L'auteur, qui a décidément l'air de s'amuser, continue sur le même ton dans les pages qui suivent ; il décrit notamment le *Pélor*, un poisson pélagique dont l'apparence « donne l'idée de quelque chemineau aquatique guenilleux et hirsute avec sa tête écrasée en avant, ses yeux en bésicles et son nez cocasse » (*ibid*., p. 529).
[1384] *Paris-soir dimanche*, « Dans les abîmes de l'océan », par Claude Blanchard, n°25 de la 1ère année, le 14 juin 1936, p. 7
[1385] *Distraire*, « Les amis inattendus », n°3 de la 1ère année, le 22 novembre 1929, p. 14.
[1386] *Voilà,* « Mille mètres sous les mers », par John Forester, n°203 de la 5e année, le 9 février 1935, p. 8-9.
[1387] *Floréal*, « La vie des mers », par Camille Vallaux, n°16, le 22 mai 1920, p. 367-368. L'auteur affirme qu'au fond de la mer, « les formes bizarres et monstrueuses ne manquent pas » (*ibid*., p. 368).
[1388] *La Nature*, « Les animaux avalés vivants », par P.-E. Morhardt, n°2679 de la 53e année, le 8 août 1925, p. 83-84.
[1389] *Le Sanctuaire*, « Chez les animaux : mangeurs et mangés », par C.Forbin, n°226, le 8 août 1926, p. 506.
[1390] BRISSON Adolphe, *Portraits intimes* (2e série), Paris, Armand Colin, 1896, p. 271-272. L'auteur fait le récit de sa rencontre avec Albert 1er de Monaco ; c'est à cette occasion qu'il découvre les formes étranges de la faune abyssale. Nous allons de nouveau être amenés à le citer dans le dernier chapitre.
[1391] *L'Express du Midi*, « Dans les abîmes sous-marins », n°11698 de la 34e année, le 17 mars 1925, p. 1.

Beauté n'y trouvera point son compte. Mais que ferait la Beauté dans un monde d'éternelles ténèbres et d'éternel silence, sans couleurs et sans parfums[1392] ? ». Monde d'ultra-prédation, le fond de la mer n'aurait pas les moyens du beau…

Comment se traduit cet « abîme-monstre » dans les récits de fiction ? Le recours à l'amplification est évidemment permise aux auteurs désireux de dramatiser leurs aventures sous-marines. Dans *Voyage sous les flots*, une aventure du savant Trinitus parue en 1869, l'horreur n'est pas incarnée par des créatures distinctes mais par un ensemble confus, suffocant : en pleine descente dans les profondeurs sombres de la mer, le sous-marin *Éclair* est soudain assailli par « toutes ces gueules aux dents acérées, toutes ces pinces, toutes ces tenailles, toutes ces ventouses, tous ces suçoirs, tous ces crochets, tous ces ongles, toutes ces griffes dont le nombre augmentait sans cesse[1393] [...] ». L'effet d'énumération ajoute au sentiment d'une indescriptible oppression. L'hybridité semble aussi être une caractéristique avec laquelle les romanciers se sont particulièrement plu à broder[1394]. Dans *Corsaire Triplex*, un récit de Paul d'Ivoi paru en 1898, le scaphandrier Robert, parvenu à 3000 mètres sous les flots, croit halluciner : « Il dirige la lumière de sa lampe sur les ténèbres qui environnent sa retraite. Il a voulu voir. Il voit. Cela est plus épouvantable que tout ce qu'il pouvait imaginer. Ce n'est pas un monstre qui apparaît sous le rayonnement électrique ; c'est une armée de bêtes hétéroclites, grotesques et terribles. [...] Ce que les yeux hagards de Robert contemplent, ce n'est plus une vision d'horreur, de folie ; c'est l'horreur, c'est la folie, elles-mêmes[1395] ». Le gigantisme inhérent à la profondeur se double d'une bâtardise des formes, produisant des êtres à l'aspect contradictoire : « Là, des crabes géants, aux pinces formidables, capables de couper un cheval en deux s'avancent, embarrassant leurs pattes velues dans les échasses, longues de plusieurs mètres, d'énormes araignées de mer. Plus loin, ce sont des crustacés hideux, avec un corps de homard de la dimension d'une barrique terminée par une queue mince et souple qui s'agite ainsi qu'un serpent. De l'autre côté, ce sont des bêtes sans forme et sans nom, masses gélatineuses et lamellées. Ces êtres ont dix à douze mètres de longueur. Ils semblent d'immenses poches, percées de deux trous où brillent des yeux glauques et aussi d'une ouverture plus grande garnie de ventouses... Celle-ci est la bouche de l'animal. Et ces masses tremblotantes rampent lentement vers le Français[1396] [...] » (**Fig.63**). La figure monstrueuse de l'arthropode géant tapi dans l'abîme est reprise dans *Le Tunnel sous-marin*[1397], de Luigi Motta, et dans *Le Gouffre Maracot*, du

---

[1392] *Gazette Dunlop*, « Quelques animaux curieux », par René Thévenin, n°219, le 1er novembre 1938, p. 14.
[1393] ROGER Aristide, *Voyage sous les flots,* Paris, P.Brunet, 1869, p. 72.
[1394] Souvenons-nous qu'à la même époque paraissent les « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air » dans le journal enfantin *Les Belles Images* ; un exemple particulièrement flagrant de l'association entre le fond de la mer et l'hybridité des formes (voir Chapitre 1, p. 104-105).
[1395] D'IVOI Paul, *Corsaire Triplex : l'île d'or*, Paris, Boivin et Cie, 1939, p.127-128. La publication initiale du roman date de 1898 (Paris, librairie Charles Furne) ; il fut réédité à de nombreuses reprises durant le XXe siècle. *Corsaire Triplex* est le cinquième des 21 volumes composant la série des *Voyages excentriques*, qui s'étend de 1894 à 1916.
[1396] *Ibid*., p. 128.
[1397] MOTTA Luigi, *Le Tunnel sous-marin*, Paris, Tallandier, 1937.

célèbre Arthur Conan Doyle, publié en français en 1929[1398]. L'excentrique et brillant docteur Maracot - notons l'omniprésence de la figure du scientifique dans les romans d'aventures sous-marines - est sur le point de concrétiser son rêve le plus cher : descendre au-dessus d'une fosse océanique de plus de huit mille mètres de profondeur. Une cabine pressurisée, reliée à la surface par un câble et confortablement aménagée, est l'instrument de cet exploit collectif ; Maracot est accompagné de Cyrus Headley, zoologiste, et Bill Scanlan, le mécanicien du *Stratford.* Les trois hommes s'enfoncent sous les flots lorsqu'une secousse brutale se fait soudain sentir : « une bête ignorée de la science, avec deux pinces monstrueuses et une paire d'antennes de cinq mètres de longueur[1399] » enserre la cabine et sectionne le câble de vie ! **(Fig.64)** L'équipage plonge, désespéré, au fond du gouffre noir. Là, l'invraisemblance des formes atteint un seuil plus sidérant encore : on retrouve l'idée d'un chaos morphologique proportionnel à la profondeur. Les trois hommes découvrent un gigantesque poisson, semblable à « un grand lit de plumes flottant, moelleux et rembourré, blanc par en-dessous, avec une longue frange rouge dont la vibration le propulsait dans l'eau. Il ne semblait posséder ni bouche ni yeux ; mais il n'a pas tardé à nous prouver son agilité extraordinaire[1400] ». Les Atlantes, qui ont recueilli les trois survivants, leur parle aussi d'un monstre ignoble qu'ils craignent plus qu'aucun autre : « une gigantesque limace de mer, de grande taille, avec la forme d'une saucisse, des yeux sur des pédoncules, un épais revêtement de poils rudes ou de piquants[1401] ». Un gastéropode poilu, extravagant ! Mais alors que les trois hommes explorent le fond de l'Océan, la créature apparaît subitement : « ses yeux, larges comme des soucoupes, luisant comme des agates jaunâtres, tournaient doucement sur leurs longs pédoncules parce qu'il nous avait entendu approcher » se souvient Cyrus. La mention des pédoncules n'est pas sans rappeler le *Stylophthalmus* réel, cité plus haut… Il semblerait que ce trait anatomique singulier fasse des allers-retours entre réalité scientifique et production fictionnelle. Le savant poursuit : « agitant son long corps à la manière d'une chenille, il a dressé sa tête à un bon mètre au-dessus des rochers, comme pour mieux nous regarder ; j'ai alors remarqué qu'il portait de chaque côté du cou quelque chose qui ressemblait à des semelles de sandales de tennis : même couleur, même taille, même aspect rayé. Je me demandais ce que c'était [...] ». Une saucisse, des soucoupes, des chaussures de sport : la bizarrerie des formes profondes contraint le descripteur au recours analogique, qui rationalise au moins partiellement l'aberration morphologique. A quelques roches de là, d'autres géants sont apparus, « d'une horreur si grotesque qu'ils ressemblent

---

[1398] La version originale avait parue l'année précédente sous la forme de feuilleton, dans *The Strand Magazine*. (CONAN DOYLE Arthur, *The Maracot Deep. The Lost World under the Sea*, London, The Strand Magazine, 1928). Les lecteurs français purent découvrir le récit, traduit par Louis Labat, dans l'hebdomadaire *Pêle-Mêle* entre le 11 novembre 1928 et le 17 février 1929. Au sein de ce mémoire, nous utilisons l'édition la plus récente du roman : CONAN DOYLE Arthur, *Le Gouffre Maracot*, Paris, Flammarion, 2022.

[1399] *Ibid*., p. 32-33.

[1400] *Ibid*., p. 86. La bête n'est pas seulement étrange, mais dangereuse aussi : elle attaque subitement l'un des Atlantes qui accompagne Maracot, Headley et Scanlan, « palpitant d'une manière épouvantable en l'enveloppant ; il le serrait comme s'il voulait l'écraser contre les roches de corail » se souvient le naturaliste… (*ibid*., p. 86). Dans les profondeurs de la mer, rares sont les créatures dont l'aspect n'annonce pas une menace.

[1401] *Ibid*., p. 101-102. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

à des images nées d'un délire[1402] ». Le gigantisme marquant systématiquement chaque créature se conjugue à une distribution apparemment désordonnée - mais en réalité, sensée - des organes, comme avec cette « torpille noire qui avait dix mètres de long avec un croc abominable sur la queue : un seul coup de cette queue aurait tué n'importe quelle créature vivante ». Il y avait aussi une « grenouille géante avec un énorme estomac par derrière » - assez peu commode ! - « la rencontrer », affirme Cyrus, « c'était la mort pour quiconque n'était pas muni d'une lampe électrique dont le rayon la faisait fuir ».





Fig.63, 64, et 65 : Descendu à trois kilomètres sous la surface, le valeureux Robert pénètre un univers indescriptible, où tout le guette et l'accable, dans *Corsaire Triplex*[1403] (à gauche). Gigantisme et hybridité s'associent pour faire du fond de la mer un angoissant bouillon tératologique. Au centre, la cabine sous-marine du docteur Maracot et de ses compagnons est prise en tenailles par un crustacé géant, d'un genre inconnu, dans *Le Gouffre Maracot* d'Arthur Conan Doyle[1404]. L'horrible bête sectionne le câble qui reliait les aventuriers à la surface et au monde des hommes… La figure de l'arthropode géant transparaît aussi dans *Le Fulgur* (à droite), où elle compose, mêlée aux autres monstres, un tableau mouvant, tout en courbes[1405].

Notons que la figure larvaire du monstre sans pattes revient deux ans plus tard dans *L'Archipel des demi-dieux*, de Charles Magué[1406]. Frétillon et Pastèque explorent le fond de la mer avec Myrtha, leur guide, rescapé d'une ville engloutie ; dotés de scaphandres ultralégers et de pistolets électriques, ils pénètrent dans les ruines d'un ancien temple et y découvrent, ébahis, « une quantité de monstres plus

[1402] *Ibid.*, p. 87. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.
[1403] D'IVOI Paul, *op.cit.*, p. 351.
[1404] CONAN DOYLE Arthur, *op.cit.*, p. 57.
[1405] SEMANT Paul de, *Le Fulgur*, Paris, Flammarion, 1910, p. 53. Nous allons de nouveau être amenés à citer cet ouvrage dans le chapitre qui suit.
[1406] MAGUÉ Charles, *L'Archipel des demi-dieux*, Paris, Tallandier, 1931.

hideux les uns que les autres[1407] ». Parmi eux, « une sorte d'énorme chenille mesurant près d'un mètre de long [...] à la partie intérieure se cachait une bouche garnie d'une douzaine de suçoirs ». Dans *La guerre fatale*, du capitaine Danrit, les passagers du sous-marin *L'Implacable* découvrent, collé à la baie vitrée, « un poisson curieux qui, manquant de certains organes de locomotion, porte en échange une ventouse ovale sur la tête[1408] ». Il se fixe ainsi sur les autres poissons.

Notons que le détail des longs pédoncules caractérise aussi les monstres du *Fulgur*, un roman d'anticipation de Paul de Sémant paru en 1910[1409]. Alors qu'ils tentaient de rejoindre une épave engloutie à quatre mille mètres de profondeur, les passagers du *Fulgur*, une capsule sous-marine aux formidables capacités, sont surpris par une violente éruption volcanique. Catapultés au fond d'une crevasse qui se renferme au-dessus d'eux, ils découvrent, avec un mélange de terreur et de fascination, les habitants de l'abîme **(Fig.65)**. L'un d'eux présente un aspect innommable, avec « deux globes semblables à deux sphères ovoïdes allongées qu'on eût dit en améthyste dépolie et supportés, chacun, par un long tentacule annelé dont ils occupaient l'extrémité[1410] [...] ». Serait-ce une paire d'yeux que la créature porte à bout de bras ? Les passagers du *Fulgur* n'ont guère l'occasion d'y réfléchir : le monstre les attaque avec rage, enserrant la sphère de toute sa force infernale. Quelques épreuves plus loin, les rescapés atteignent la rive d'une mystérieuse mer souterraine, opaque et grouillante elle aussi de créatures fantastiques, comme cet « être étrange surgi au milieu des algues [...] boule gélatineuse, d'un vert sombre, portant un opercule, un oeil sans doute à consistance vitreuse[1411]». La chose est-elle même animale ? Elle semble emprunter à la fois au visqueux *Bathybius* de Huxley, au scorpion et à l'araignée, avec « des mandibules, deux pattes immenses, à trois articulations, et à l'arrière une sorte de tige recourbée en l'air sous forme de croc[1412] [...] ». Le professeur Claudian et ses compagnons ont à peine le temps d'apercevoir la bête qu'elle disparaît déjà dans les profondeurs de l'eau… L'ignominie des créatures profondes marque aussi *Le Monde de l'abîme*[1413], un roman de Gaston de Wailly publié en 1924, et que nous allons retrouver dans le chapitre suivant.

De manière peut-être plus effroyable encore, il arrive que l'hybridité des formes intègre des aspects humains ; le résultat produit un singulier effet de surprise chez le plongeur. En 1933, la revue *Hebdo* met en scène les mésaventures du scaphandrier Divonnec. Descendu au fond de la mer, il pénètre dans

---

[1407] *Ibid*., p. 111. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1408] DRIANT Emile, *La guerre fatale*, Paris, Flammarion, 1903, p. 535.
[1409] SEMANT Paul de, *op.cit.*
[1410] *Ibid.*, p. 105. Voir Annexe 14 pour le passage entier.
[1411] *Ibid.*, p. 228. Farid Abdelouahab, historien de l'art et de la photographie, a consacré une double page au roman dans *Voyages imaginaires* (ABDELOUAHAB Farid, *Voyages imaginaires*, Paris, Flammarion, 2012, p. 76-77).
[1412] SEMANT Paul de, *op.cit*., p. 228-229.
[1413] WAILLY Gaston de, *Le Monde de l'abîme*, Paris, Tallandier, 1924. Mentionnons aussi, à la même période, l'apparition de Cthulhu dans l'univers de l'écrivain américain Howard P. Lovecraft. Être composite, présentant des tentacules de pieuvre, des ailes, des griffes, et des éléments humanoïdes, l'abominable Cthulhu aurait été un exemple fort intéressant pour illustrer cette sous-partie, si sa traduction française n'avait pas dépassé les bornes chronologiques de ce mémoire…

une grotte où l'assaillent subitement « des phoques avec une queue en spirale, comme un gros câble tordu, et des yeux de hublots de transatlantique[1414] ». Terrifié, l'homme distingue bientôt des « femmes-poissons, habillées en écailles, et leurs nageoires s'allongeaient en forme de bras et de doigts de chair plus pâle [...]. Leur yeux, ombrés de cils ébouriffés, brillaient d'une curiosité diabolique[1415] ». H. G. Wells, dans *Dans l'abîme*, traduit en français en 1902[1416], a lui aussi recours à l'hybridité anthropomorphique pour signifier la pénétration dans un monde-*autre*, étranger à jamais.

L'invraisemblance des formes profondes, confinant tour à tour à l'horreur ou au grotesque, assure la perpétuation de l'abîme-monstre dans la réalité comme dans la fiction. De nouveaux profils abyssaux sont découverts durant l'entre-deux-guerres : ce sont le *Linophryne* et sa barbiche arborescente, le *Lasiognathus* avec son corps aplati et son long appât dorsal, le *Gigantura Chuni* avec ses grands yeux télescopiques, ou encore le longiligne *Stylophthalmus* et ses tiges oculaires. L'aspect de ces poissons est trop étrange, trop *autre* pour que leur soit épargné le qualificatif de « monstres » dans la presse. Perçus et décrits comme d'inesthétiques assemblages de formes et d'organes divers, ces êtres font apparaître les profondeurs de la mer comme le domaine de l'irrationnel morphologique et donc du laid. Mais certains voix, la plupart animées d'un sentiment religieux, parviennent toutefois à dépasser cette perception en reconnaissant un sens à l'absurdité apparente de ces créatures ; leur aspect est tout sauf hasardeux, il prouverait au contraire l'intention d'un Créateur ayant conféré à ces habitants des profondeurs obscures un outillage sophistiqué. Cela n'empêche pas auteurs et journalistes de faire du vaste monde abyssal un bouillon liquide infernal, sorte de « monde à l'envers » où aucune forme ne semble inconcevable. Les auteurs de fiction, à la même période, conjuguent l'invraisemblance morphologique au gigantisme afin d'élaborer des épisodes narratifs oppressants, aptes à ravir des lecteurs souvent jeunes. Certaines silhouettes, comme celle de l'arthropode, circulent de récit en récit, tout comme des détails anatomiques tels que les pédoncules, ces longues tiges oculaires caractérisant certains êtres abyssaux réels, que les romanciers incorporent à leurs délirants tableaux. Dans la réalité comme dans la fiction, l'idée d'un chaos proportionnel à la profondeur est prégnante. Espace d'altérité, de ce qui dévie du probable et du connu, l'abîme-monstre imprègne durablement la pensée de la surprise sous-marine.

[1414] *Hebdo*, « Les sirènes », par Rachilde, n°34, le 1er décembre 1933, p. 21. Il existe toute une historiographie sur la figure de la sirène, symbole de mort et de séduction : voir, entre autres, BARDELMANN Claire, « La Sirène ou le chant de l'inconnu », *Anglophonia/Caliban*, n°13, 2003, p. 125-135 ; BRASEY Edouard, *Sirènes et Ondines*, Paris, Pygmalion, 1999 ; et LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Du démon ambivalent à l'héroïne compatissante : la sirène entre monde antique et médiéval » dans BESSEYRE Marianne (dir.), *L'animal symbole*, Aubervilliers, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019.

[1415] *Ibid*., p. 21.

[1416] La nouvelle parut pour la première fois en français sous forme de feuilleton, dans le périodique de vulgarisation *La Science illustrée*, du 6 décembre 1902 au 30 mai 1903. La traduction fut assurée par Henry Davray. Nous allons mobiliser ce récit pour aborder le thème de la cité engloutie, dans le dernier chapitre de ce mémoire.

B. La surprise du fond sépulcral : espace de mort, temps suspendu

« Il recula, les tempes battantes, la bouche ouverte,
saisi par l'une de ces terribles hallucinations des
profondeurs que connaissent tous les scaphandriers.
L'espace et le temps se confondaient dans sa mémoire ».

Roger Vercel, « Rencontrée sur l'épave », 1935[1417].

La pensée du fond de la mer mène à celle de la mort, à travers la perspective de la noyade puis de l'engloutissement ; c'est l'un des axes de réflexion principaux de ce mémoire. Nous avons évoqué les multiples périls du fond, qu'ils soient l'œuvre de monstres abominables ou des caractéristiques du milieu lui-même ; tentons maintenant d'approfondir le temps de l'*après*-mort, celui qui voit émerger l'image d'un « fond-cimetière », jonché de cadavres et de carcasses de navires. Cette image est loin d'être fantaisiste - le drame de la noyade est une réalité millénaire - mais elle devient particulièrement intéressante, dans le cadre de notre sujet, en ce qu'on lui superpose une capacité fabuleuse : celle de figer le passage du temps. Le but de cette sous-partie est de cerner les expressions littéraires de cette association entre un espace, le fond de la mer, et le pouvoir miraculeux de conserver les corps noyés, leurs expressions faciales, la posture dans laquelle ils se trouvaient au moment de leur dernier souffle. En profondeur, le temps suspend son vol, les mouvements se figent et une sorte d'éternité lugubre s'installe. Il fait froid, sombre, et lourd ; toute la dimension asphyxiante de l'« abîme anthropophage[1418] » est là, ingurgitant les hommes dans un mouvement vertical et les possédant pour l'éternité. La littérature fictionnelle semble s'être emparée de cette vision de l'abîme sclérosant pour la spectaculariser et introduire ainsi un épisode appelé à devenir récurrent dans les récits d'aventures sous-marines : celui de la découverte imprévue, par le scaphandrier, d'une épave coulée et de ses passagers, flottant immobiles entre deux eaux, leur apparence parfaitement conservée. Notre réflexion s'appuie sur l'examen de treize extraits de récits - certains fictionnels et d'autres non - répartis entre 1870 et 1936 et susceptibles d'avoir touché un large public[1419]. Ces récits présentent-ils des points

[1417] *Gringoire,* « Rencontrée sur l'épave », par Roger Vercel, n°349 de la 8e année, le 12 juillet 1935, p. 6.

[1418] J'emprunte cette expression à Loïc Péton, qui l'a mobilisée dans plusieurs de ses articles, ainsi que dans sa thèse (voir PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) » *op.cit*. ; PÉTON Loïc, « Penser les profondeurs marines au XIXe siècle : un abîme terrestre et anthropomorphique », *op.cit.*).

[1419] Il est bien sûr impossible de dresser la liste exhaustive de tous les récits mettant en scène le spectacle du temps suspendu au fond de la mer ; ceux retenus au sein de cette sous-partie me paraissaient particulièrement représentatifs d'une construction littéraire, avec ses éléments de description caractéristiques. J'ai pris soin de sélectionner des récits à même de toucher un large public, tout en ménageant une place aux histoires plus confidentielles, parues dans la presse locale. Souvenons-nous également d'un extrait cité dans la première partie de ce mémoire (p. 103), tiré du très populaire roman *Un drame au fond de la mer*, de Richard Cortambert (1885), et qui mettait en scène la découverte d'un cadavre pétrifié par l'écrasante profondeur.

communs dans la description du temps suspendu ? Quel rôle ces descriptions jouent-elles dans la perpétuation de l'image d'un « fond-cimetière », étape définitive du cauchemar de l'engloutissement ? Nous allons voir que si la surprise du temps suspendu peut prendre plusieurs formes, revêtir plusieurs tons, l'effet qu'elle produit est invariablement celui d'un profond malaise.

Le « linceul mouvant des vagues[1420] » recouvre un fond de mort ; ce n'est pas une idée propre au XIXe siècle[1421]. Irrévocable, l'engloutissement fait apparaître le lit de la mer comme le lieu du dernier repos. Dès lors, il n'est pas surprenant que les profondeurs sombres se voient attribuer une dimension sépulcrale. Certains ouvrages d'océanographie vulgarisée relaient cette image du « fond-cimetière », le considérant comme une part intégrante de la connaissance de la mer. En 1904, dans *L'Océan, ses lois et ses problèmes*, Julien Thoulet décrit à ses lecteurs les « profondeurs glauques, le sol des abîmes sombres et silencieux où dorment couchées dans la vase les carcasses des navires naufragés, masses informes et immobiles éclairées par instants des lueurs phosphorescentes verdâtres ou rouges des poissons des grands fonds[1422] ». Ces couleurs quelque peu lugubres, car inattendues dans les grandes profondeurs de l'océan, concourent à l'élaboration d'un décor hanté, sordide, que la littérature fictionnelle mobilise volontiers dans ses récits d'aventures sous-marines. Dans *L'Archipel des demi-dieux*, un roman pour la jeunesse publié en 1931 par Charles Magué, c'est bien sous cet aspect glaçant que se présente le fond de la mer ; Frétillon, l'un des scaphandriers, déclare encore tremblant : « j'eus comme une répulsion à l'instant même où je fis le premier pas dans ce monde insoupçonné qui me parut à la fois fantomatique et sépulcral. Oui, vraiment, je crus pénétrer dans le domaine de la mort[1423] ». Autour de lui, tout n'est que putréfaction : « la lumière verdâtre », raconte-t-il, « les ombres du fond, les lividités du premier plan, la fuite, à notre approche, de formes indéfinissables, le grouillement à nos pieds de mille êtres hideux et rampants, tout ce tableau de

---

[1420] J'emprunte cette expression à Léon Sonrel, qui l'utilise dans *Le fond de la mer*, un ouvrage de vulgarisation paru en 1874 (SONREL Léon, *Le fond de la mer*, *op.cit*., p. 177).

[1421] Michel Pastoureau a rappelé à quel point la noyade, dans la culture chrétienne médiévale, est perçue comme une mort particulièrement misérable, avilissante : englouti au fond de l'eau, le noyé se voit privé des derniers sacrements ainsi que d'une sépulture (PASTOUREAU Michel, *La Baleine, Une histoire culturelle,* Paris, Le Seuil, 2023, p. 46). C'est la mort par l'oubli, réservée à ceux qui ont commis des péchés mortels et que l'engloutissement envoie directement en Enfer. La zone du naufrage apparaît dès lors comme un lieu hanté par les âmes errantes des victimes (*ibid.*, p. 46) ; cette idée d'un fond spectral, nous allons le voir, se prolonge à la période contemporaine. Voir aussi CHAUVAUD Frédéric, *Corps submergés, corps engloutis : une histoire des noyés et de la noyade de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Créaphis, 2007.

[1422] THOULET Julien, *L'Océan, ses lois et ses problèmes*, Paris, Hachette, 1904, p. 114-115. Cité par Louis Joubin, dans JOUBIN Louis, *La vie dans les océans*, Paris, Flammarion, 1912, p. 82.

[1423] MAGUÉ Charles, *L'Archipel des demi-dieux*, Paris, Tallandier, 1931, p. 108. L'ouvrage parut dans la prolifique collection des *Grandes Aventures et Voyages Excentriques* ; nous allons avoir l'occasion d'en citer d'autres exemples. Tournée vers le jeune public, la collection se donnait pour objectif « d'embarquer le lecteur pour un grand voyage, pour la plus belle, la plus passionnante des aventures [...] à la rencontre des dangers dans des contrées mystérieuses parfois, nouvelle toujours. Haletant, fiévreux, angoissé, il vit la plus belle des existences ». Les profondeurs sombres de la mer s'imposent naturellement comme un décor privilégié pour servir ce genre d'objectif.

décomposition et d'apparente pourriture faillit me rejeter en arrière[1424] ». « C'est gai comme la Morgue ! » conclut, plus laconique, son camarade Pastèque. L'image du fond-nécropole transparaît aussi dans les récits de presse, comme dans « Pigeon-Vole », un feuilleton paru dans l'*Ami de la jeunesse* en 1910. Intrépide explorateur, électrisé par toute forme de danger, Pigeon-Vole a revêtu un scaphandre et pénètre dans les profondeurs de l'Atlantique. Il traverse « des déserts de sable plus stériles que le Sahara[1425] », « des vastes prairies, des steppes sans fin », puis des « forêts de gigantesques herbacées », avant d'arriver au pied de « montagnes aux grottes profondes[1426] ». N'en restant pas là, il s'enfonce bientôt dans les étages inférieurs de ce monde obscur. C'est là que la vision du « fond sépulcral » lui apparaît, muette et froide : il découvre les « épaves immobiles dans la masse liquide, comme des sous-marins au repos ; voir la trirème antique à côté de la caravelle du seizième siècle et les rames énormes des galères d'autrefois heurter les lourdes mâtures de croiseurs naufragés ; voir aussi les grands crustacés se promener sur les dunettes et prendre possession des cabines, insoucieux des trésors qu'ils frôlent peut-être[1427] ». Les temps successifs de l'histoire des hommes sont réunis là, entassés sur le lit sableux de l'océan. Les scaphandriers mis en scène dans *Hebdo*, quelques années plus tard, s'aventurent eux aussi dans les dédales d'une nécropole de navires, engloutis « dans la paix de l'eau noir, plus noirs qu'elle ; ils pourrissent lentement, s'en vont morceau par morceau, planche par planche, et il n'en demeure plus que de lourdes masses de fer ou les solides côtes de bois du coffrage qui ressemblent, de loin, à la carcasse d'une fabuleuse baleine. [...] Jamais on n'avait eu si bien la présence d'un cimetière au milieu des flots, où rien ne chante, où rien ne brille, où c'était enfin le fond du néant[1428] ». En coulant jusqu'au fond de la mer, navires et corps pénètrent un espace temporel unique, né de la superposition progressive de débris engloutis et conservés au fil de siècles. « Que de fossiles en préparation pour les siècles à venir[1429] ! » s'enthousiasme le vulgarisateur Gaston Tissandier en 1875[1430]…

[1424] *Ibid*., p. 108. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[1425] *L'Ami de la jeunesse*, « Pigeon-Vole », par Henri de Chazel, n°9, le 26 mars 1910, p. 10. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[1426] *Ibid*., p. 10. Notons le caractère anthropomorphique de ces descriptions : plaines, déserts, forêts, montagnes et grottes ; l'analogie continentale s'impose pour rationaliser, ordonner, décrire et envisager le fond de la mer, espace-*autre* et hostile. Et pour se rassurer ! (Voir PÉTON Loïc, « Penser les profondeurs marines au XIXe siècle : un abîme terrestre et anthropomorphique », *op.cit.*) Voir aussi le Chapitre 1 de ce mémoire (p. 46-50)

[1427] *Ibid.,* p. 10.

[1428] *Hebdo*, « La sombre carcasse », par Rachilde, n°46, le 23 février 1934, p. 22-23

[1429] TISSANDIER Gaston, *Les Fossiles,* Paris, Hachette, 1875, p. 308. Nous allons à nouveau mentionner cet ouvrage, destiné au grand public, dans le chapitre suivant.

[1430] Tissandier établit en effet un rapport entre cette accumulation de navires et de corps et le limon fossilisé, témoin des premiers temps géologiques : « Le fond des océans », écrit-il dans *Les Fossiles*, « recèle les dépouilles innombrables des navigateurs engloutis dans les ouragans, des navires perdus avec leurs cargaisons dans les tempêtes qui bouleversent la surface des mers. Tous ces débris vont s'ajouter à l'ossuaire des animaux marins [...] » (*ibid*., p. 308). Comme si la chute vers le fond, le mouvement descendant, reliait le présent des hommes à un passé immémorial, celui de la Terre… C'est là l'objet du chapitre 8 de ce mémoire.

Lorsqu'il ne sert pas uniquement de frigidaire aux navires coulés, le fond de la mer recueille et conserve également les corps de passagers noyés. Cette vision du temps suspendu transparaît dans la presse d'informations. En juillet 1902, le *Courrier du Tarn* consacre un article à l'activité des scaphandriers et y décrit les « tristes spectacles[1431] » qu'ils découvrent parfois en travaillant près des épaves. L'auteur cite le témoignage d'un « vieux scaphandrier qui visita plusieurs fois les débris d'un navire naufragé sur la côte d'Ecosse ». Le pouvoir d'embaumement que l'on attribue au fond de la mer est clair quelques lignes plus loin : « Comme l'eau de mer, aux profondeurs, conserve les corps, cet affreux tableau existe toujours ». Et il s'avère particulièrement sinistre : « Au plafond, dit le vieux scaphandrier, on voit des cadavres d'hommes accrochés par leurs ongles crispés sur les "barrots", posture qu'ils avaient dans les affres de l'asphyxie ». Nous allons voir que les ongles sont un détail appelé à revenir fréquemment… A quelques mètres de là, c'est une jeune femme que la mort a surprise dans son sommeil : elle demeure « sur sa couchette, les cheveux dénoués flottant dans l'eau, à jamais endormie ». Le lit de l'océan, froid et dur, l'accueille pour l'éternel repos. « Étrange tombe », déclare l'auteur… L'image du fond-cimetière est évidente. Les lecteurs gardent aussi en mémoire le drame du *Cabo Machichaco*, englouti au large de l'Espagne neuf ans plus tôt, et coûtant la vie à près de 600 personnes. Les scaphandriers, descendus auprès de l'épave, avaient décrit les grappes de corps flottant autour d'eux, pétrifiés dans un dernier sursaut d'agonie. Le *Supplément illustré du Petit Journal* fit paraître une traduction picturale du drame **(Fig.67)** ; la tétanie des noyés y est particulièrement bien signifiée. En septembre 1926, *Le Journal des Voyages sur terre et sur mer* rapporte à son tour le témoignage d'un scaphandrier, M.Cox, chargé de descendre explorer l'épave du *Hindeburg*, un croiseur allemand coulé en 1919. Le journaliste prévient ses lecteurs : c'est un récit stupéfiant. Il écrit : « M. Cox a pu visiter l'intérieur du navire. En parcourant le récit qu'il a fait de cette inspection, on croirait relire quelques pages où la féconde imagination d'un Jules Verne se donne libre cours[1432] ». La mention du célèbre romancier, nous l'avons déjà évoqué, est chose fréquente dans la presse dès qu'il s'agit de parler des fonds marins ; il semblerait que *Vingt Mille Lieues sous les mers* ait offert, de manière durable, un cadre à penser cet espace, non seulement du point de vue du paysage, mais aussi des êtres, des périls, et des surprises qui l'habitent[1433]. L'article poursuit : « M. Cox, revêtu d'un scaphandre, constata que tous les objets étaient demeurés à la place exacte où ils figuraient lorsque le navire fut coulé, voici sept années. Dans la salle réservée aux officiers, aucune assiette, aucun verre, n'étaient brisés. Et, aux murs, protégés par une mince plaque de verre, on pouvait lire les

---

[1431] *Le Courrier du Tarn*, « Scaphandres et scaphandriers », par Marc de Nansouty, n°6033 de la 29e année, le 31 juillet 1902, p. 1. Cette référence vaut aussi pour les cinq citations qui suivent.

[1432] *Le Journal des Voyages sur terre et sur mer,* « Au sein des mers », n°71, le 9 septembre 1926, p. 1262.

[1433] La mention de Jules Verne et le rappel de sa prodigieuse inventivité s'inscrivent probablement dans une volonté de « sensationnalisation » du fait divers. L'auteur compte sur l'enracinement culturel de *Vingt Mille Lieues sous les mers* pour cela ; il prévoit que le lecteur l'a lu, ou en a au moins entendu parler, et qu'à ce titre, la mention du roman convoquera chez lui une multitude d'images et de passages narratifs restés célèbres. *Vingt Mille Lieues sous les mers* s'impose comme une inamovible référence dans la pensée des fonds marins. Nous l'avons particulièrement vu dans le chapitre 4 de ce mémoire, au sujet des descentes de Beebe, Barton et Piccard dans les profondeurs océaniques (voir p. 186-190).

dernières indications de service, apposées sur l'ordre du commandant[1434] ». L'intérieur du croiseur est intact, comme si sa chute vers le fond s'était faite sans la moindre violence. L'impression de prise sur le vif qui en résulte participe à l'image d'un « fond surnaturel », aux lois mystérieuses et insaisissables.

Ces témoignages de scaphandriers semblent inspirer la production fictionnelle. En 1908, six ans ans après l'article du *Courrier du Tarn*, Émile Driant fait paraître « Les Robinsons sous-marins », roman-feuilleton diffusé par le *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*. L'auteur se met lui-même en scène au travers de la figure du capitaine Danrit, son alter ego[1435]. Alors qu'il effectuait un exercice, un sous-marin prend l'eau et coule brusquement au fond de la mer. Les heures de l'équipage sont comptées. Le capitaine Danrit revêt aussitôt un scaphandre pour tenter d'atteindre la cabine du commandant et activer les plombs de secours. Parvenu au fond de l'eau, il entre dans le sous-marin mais ne distingue rien autour de lui[1436] ; c'est par le toucher que le spectacle de la mort le surprend. « Ma main, que je promène autour de moi, a rencontré un objet de forme particulière » nous dit-t-il, « mes doigts se promènent un instant à sa surface et tout à coup je bondis, trouvant pour me relever des forces insoupçonnées. Je me suis assis sans m'en douter sur un cadavre[1437] [...] ». Prenant soudain conscience de la situation, Danrit est traversé d'un profond malaise : « ce sont des dents que je viens de sentir, une bouche ouverte dans laquelle j'ai introduit mes doigts. La tête me tourne; j'ai beau être habitué à bien des choses depuis cinq jours, il y a des émotions inattendues qui cassent bras et jambes, et celle-là en est une ». Homme de devoir, le capitaine trouve la force de continuer et avance maintenant dans le fond du compartiment, jusqu'au pied d'un escalier où un autre noyé l'attend : « je butte sur un corps étendu : je me penche, mes doigts rencontrent un vêtement de drap, atteignent le visage : pas de barbe, une légère moustache, des cheveux courts. Ce doit être l'enseigne que je n'ai vu qu'une fois ». L'obscurité ajoute à la découverte une dimension encore plus sinistre : aveugle, le plongeur n'a d'autre choix que de tâter, du bout des doigts, les traits des cadavres dont sa route est jonchée. Expérience sensorielle déroutante en temps normal, la plongée devient ici traumatisante. Et malheureusement pour Danrit, la dernière rencontre est encore plus terrible que les deux autres : ayant atteint le kiosque du commandant, il reconnaît le corps de son ami Jacques, asphyxié. L'émotion du scaphandrier en est décuplée : « il a lutté [...] dans la nuit opaque, sinistre, la nuit qui me pèse sur les épaules comme une dalle de tombeau.. Quelle mort a dû être la sienne ! Quelle effrayante agonie a dû la précéder ! [...] Je me baisse, j'étends le bras, j'avance, je tâtonne. Il n'est pas sur le plancher. En me

---

[1434] *Ibid.*, p. 1262.

[1435] « Danrit » est d'ailleurs l'anagramme de « Driant » ; précisons aussi qu'en plus de son activité d'écrivain, Emile Driant mena une carrière militaire et politique. Officier d'infanterie, puis chef de bataillon, il devint ensuite député de Meurthe-et-Moselle avant d'être tué à Verdun, en février 1916. Du point de vue de la création littéraire, les romans de Driant s'inspirent fortement de Jules Verne.

[1436] Nous retrouvons là la déroute sensorielle caractéristique des plongées en scaphandre (voir la première sous-partie du Chapitre 4, p. 128-130).

[1437] *Le Journal des voyages et des aventures de terre et de mer,* « Les Robinsons sous-marins », par le capitaine Danrit (Émile Driant), n°587, le 1er mars 1908, p. 236-237. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

relevant, mes doigts rencontrent un vêtement de cuir. Je le parcours... un visage, une barbe courte et assez fournie. C'est lui ! ». Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois, nous allons le voir, où le plongeur discerne parmi les cadavres engloutis une figure qu'il connaît personnellement. En 1912, la revue *Arts et Lettres* s'inspire à son tour de ces récits de presse pour mettre en scène l'exploration d'un scaphandrier fictif, Charles Matray. Plongeur expérimenté, il se souvient de l'instant où il découvrit les dépouilles parfaitement conservées de « marins sans vie encore crispés aux bordages, encore perchés aux huniers dans une manœuvre subitement interrompue, ou encore fourrés au fond des soutes dans une attitude de coltineur… Les pauvres vieux[1438] ! ». Il se remémore l'impression de chaos régnant parmi la masse de tous ces corps pris de panique ; c'était des « passagers à califourchon sur le beaupré, à l'escalade des échelles à nœuds, agrippés parfois jusqu'aux perroquets... On en voit d'autres aux portes des cabines, dans les escaliers, coincés dans des embrasures, écroulés les uns sur les autres, enchevêtrés dans une ruée pétrifiée... Et tout ce triste monde est figé là, avec les poings serrés, brandissant parfois des armes [...] et avec la bouche tordue dans un rictus de colère, de rage ou de désespoir… ». Il s'arrête un instant, comme perdu dans ses souvenirs, songeant peut-être encore aux « mouvements lents et silencieux, à l'éternelle posture des membres contorsionnés et rigides... ». « J'ai souvent revu ces naufragés, en cauchemars » avoue-t-il à ceux qui l'écoutent, « ces noyés avec leurs yeux grands ouverts et fous, leurs visages boursouflés, leurs lèvres rétrécies, qui laissaient voir les dents blanches et scellées ». Au milieu de tous ces défunts, dans ce tableau d'une immobilité parfaite, se détache un groupe au pathétisme absolu ; ce sont ces « femmes couchées par le flot, à demi-nues, et avec des gosses, leurs genoux encore pliés prouvant surabondamment qu'elles faisaient leur acte de contrition au moment du grand bain ». Arrêtons-nous un instant sur cette image tragique de la mère enlaçant désespérément son enfant ; comme une sorte de *leitmotiv*, elle revient très fréquemment dans les récits de découverte d'épave. Jules Verne lui-même la mobilisa en 1869 dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*[1439], fixant peut-être ainsi une référence pour les récits postérieurs. Alors qu'ils se promènent en scaphandre au fond de l'océan, Ned, Conseil et le professeur Aronnax découvrent une scène d'autant plus macabre qu'elle n'a que quelques heures à peine : un navire a coulé, rempli de passagers arrachés à la vie, noyés flottant entre un présent étrange et un passé se prolongeant. La profondeur a figé la chute de la carcasse, qui lévite, couchée sur le flanc. (**Fig.66**) A son bord, les cadavres statufiés d'une mère et son enfant, encore tout habillés et les traits déformés par l'agonie. « Dans un suprême effort, elle avait élevé au-dessus de sa tête son enfant, pauvre petit être dont les bras enlaçaient le cou de sa mère[1440] ! » raconte Aronnax. Ils ne forment plus qu'une silhouette de douleur. Partout, le temps semble s'être arrêté. Le professeur raconte : « Nous étions muets, le cœur palpitant, devant ce naufrage pris sur le fait, et pour ainsi dire, photographié à sa dernière minute ! ».

[1438] *Arts et Lettres*, « Le Scaphandrier », par Charles Martray, n°10 de la 8e année, le 1er octobre 1912, p. 547-548. Cette référence vaut aussi pour les quatre citations qui suivent.

[1439] VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, *op.cit*., p. 140-141. C'est un passage particulièrement saisissant, mais qu'il serait trop long de citer dans le corps du texte ici. Voir Annexe 15.

[1440] *Ibid.*, p. 140. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

La vision déchirante de la mère enlaçant son enfant dans un dernier spasme revient aussi dans des récits destinés aux enfants. Le naturaliste et vulgarisateur Alexandre Acloque fait paraître *Sous les flots* en 1911 ; le lecteur découvre le fond de la mer à travers les yeux d'un petit crabe, narrateur et protagoniste du récit[1441]. Pénétrant à l'intérieur d'une épave, le crustacé y découvre un spectacle étonnant : « j'arrivai dans une cabine où je vis une femme à genoux, serrant entre ses bras deux petits enfants[1442] ». Il n'a jamais rien vu de tel ; les humains flottent autour de lui ! « Au plafond de cette case », raconte-t-il, « des corps se suspendaient par les ongles ; sans doute les naufragés, dans les angoisses de l'asphyxie, avaient-ils cherché à s'échapper par cette voûte, au-delà de laquelle ils espéraient peut-être trouver la liberté et l'air ». Quant à la jeune femme surprise dans son sommeil, figure récurrente du tableau elle aussi, le crabe la découvre dans la cabine suivante : « sur la couchette, dont le sable envahisseur atteignait le niveau, gisait encore une femme, qui paraissait jeune, et dont les longs cheveux dénoués flottaient dans l'eau comme un faisceau d'algues délicates ». Notons que les cheveux des femmes noyées ne sont jamais noués, mais toujours détachés, comme pour insister sur l'incroyable capacité d'inertie de la profondeur. Après toutes ces étranges visions, le petit crabe est soulagée de quitter l'épave et « l'immobile paix de cette tombe liquide »…

Ces trois images-clés - la mère et son enfant, la jeune femme aux cheveux épars et les cadavres suspendus par les ongles - reviennent dans « Un drame au fond de la mer », paru dans l'*Epatant* en 1929 ; alors que le stoïque Jérôme Rochon explore une épave plongée à « une profondeur où nul homme n'est jamais descendu[1443] », il est brusquement surpris par la vision de « masses froides, informes », flottant à côté de lui. Nul doute possible : « Ce sont les cadavres des noyés. Quel spectacle ! ». Un spectacle où se mêlent le malaise, l'horreur, et une forme assez morbide de fascination. Avançant vers le grand escalier, le plongeur découvre bientôt la silhouette d'une « mère, les cheveux épars, qui serre encore convulsivement son petit entre ses bras ». Un peu plus loin apparaissent les corps pétrifiés de « passagers accrochés avec les ongles au plafond », exactement comme dans *Sous les flots* une quinzaine d'années plus tôt, puis « deux cadavres de matelots dont les mains crispées tiennent encore des bouteilles de gin », comme sur le point de trinquer.

[1441] Notons que ce point de vue est assez original ; il constitue, à l'exception du *Grand serpent de mer* d'Andersen, un cas unique dans mon corpus de sources. En faisait d'un crabe le narrateur naïf et curieux de son récit, Acloque déroule davantage une leçon d'océanographie qu'une réelle intrigue ; il est clair qu'une volonté didactique est à l'œuvre, destinée à toucher et instruire un jeune lectorat.

[1442] ACLOQUE Alexandre, *Sous les flots*, Tours, A.Mame et fils, 1911, p. 324. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

[1443] *L'Épatant*, « Un drame au fond de la mer », par V.Géraud, n°1090 de la 22e année, le 20 juin 1929, p. 7. Cette référence vaut aussi pour les cinq citations qui suivent.

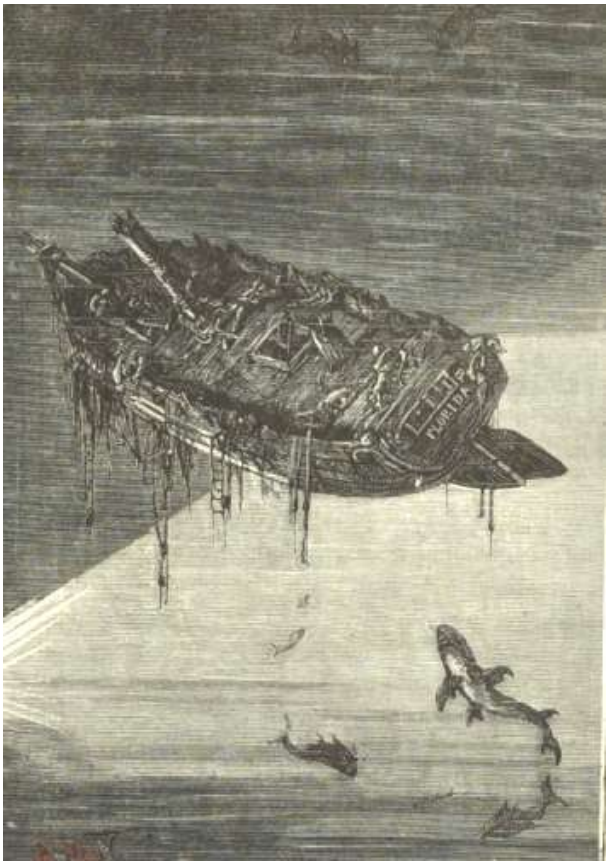



Fig.66 et 67 : Deux images de la profondeur sclérosante : à gauche, flottant entre deux eaux, la silhouette d'un navire englouti se dessine dans le faisceau du *Nautilus*, à plusieurs milliers de mètres sous la surface[1444]. La profondeur a stoppé la chute de l'épave comme le passage du temps ; à l'intérieur, les corps des malheureux noyés ont été miraculeusement figés dans un dernier sursaut d'agonie. A droite, le drame n'est plus fictif : le *Petit Journal* représente l'intervention des scaphandriers suite au naufrage du *Cabo Machichaco*, en novembre 1893[1445]. Les corps des victimes sont comme pétrifiés, semblables à des mannequins : bras ouverts, dos brisés, ils ont conservé la dernière posture de l'asphyxie et remplissent une composition pyramidale saisissante par son mélange de dynamisme et d'immobilité. Des mères serrent leur enfant contre elles, ajoutant au pathétisme absolu de la scène. Des récits de fiction s'inspirent de ce tableau macabre dans les années qui suivent.

On retrouve à nouveau la mère et son enfant morts en 1936, dans *Le grand serpent de mer* de Hans Christian Andersen. Le petit poisson protagoniste du récit découvre, au fond de l'eau, le carcasse d'un navire coulé. « Il fut rempli d'effroi » raconte le narrateur, « à la vue d'une jeune femme qui, un enfant dans les bras, paraissait dormir, bercée par le mouvement lent des ondes[1446] ». Remarquons d'ailleurs l'ambivalence des visages morts : tandis que certains sont tordus, contractés par la douleur de l'agonie, d'autres - comme celui de cette mère - affichent au contraire une paix béate[1447]. L'une comme l'autre

[1444] VERNE Jules, *op.cit*., p. 144.

[1445] *Le Supplément illustré du Petit Journal*, « Catastrophe de Santander », n°157 de la 4e année, le 25 novembre 1893, p. 376. Citée dans DAMON Philippe, *Le jouet scaphandrier et son histoire, de Jules Verne à nos jours,* Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2005, p. 19). Notons que l'illustrateur se basa sur les témoignages des scaphandriers intervenus lors du drame.

[1446] ANDERSEN Hans Christian, *Le grand serpent de mer* (1872)*,* Paris, Delagrave, 1936, p. 15.

[1447] Cette sérénité des visages noyés passe, à certains égards, comme plus glaçante encore que les traits tordus de douleur, en créant un décalage saisissant avec l'atrocité de la noyade. Il y a fort à parier que les auteurs la mobilisent en connaissance de cause… Dans le prolongement de cette association entre les profondeurs de la mer et le sentiment de paix, nous verrons, dans la dernière partie de ce mémoire, comment, dans certains cas, la

de ces expressions semblent éternellement figées par la colossale masse d'eau qui les entoure. L'absence de courants, caractéristique traditionnellement attribuée au fond de la mer, ne risque pas davantage de les troubler… Cette paix du noyé, flottant dans une sorte de présent indéterminé, est manifeste dans « Passionnel », une nouvelle de Casimir Hulewicz parue en 1892 dans *La République de l'Ariège*. Si ce récit, diffusé au niveau local, n'a probablement connu qu'une portée restreinte, il n'en demeure pas moins fort intéressant à analyser dans le cadre de nos recherches.. L'histoire est classique ; un jeune scaphandrier, Cyrille, a plongé jusqu'à l'épave d'un navire coulé ; la scène qu'il découvre alors, sans s'y attendre, pousse l'horreur à son comble. Les passagers noyés sont là, transformés en spectres : « Les joues enflées, les bouches bées, ils paraissaient demander pourquoi ce mollusque à tête de fer, surgi devant eux, inopinément, ainsi qu'une apparition malfaisante[1448] ? ». C'est bien l'inexplicable phénomène de l'incorruptibilité qui semble à l'œuvre ici : « Par un prodige inaccessible à notre conception, tous ces noyés étaient comme vivants, et semblaient agoniser encore dans un fantasmagorique lazaret. Ils apparaissaient comme des cataleptiques endormis qui attendent l'heure du réveil ». La profondeur semble avoir arrêté la course du temps et le processus naturel de décomposition des corps. Embaumés au fond de la mer, « comme les momies de la vieille Egypte », les noyés évitent la putréfaction. Et tandis que le fond-cimetière horrifie le scaphandrier, il est synonyme, pour les défunts, d'un calme infini : Cyrille reconnaît, stupéfait, la jeune Gabrielle et son mari, enlacés dans une dernière étreinte et « réunis à jamais dans l'intimité de cette paisible cabine, dans la paix reposante du gouffre, dans un immense oubli des choses tristes qui agitent le troupeau des humains, ayant pour porte du tombeau l'épaisseur de l'Océan, qui entonne en haut, aux heures d'orage, un hymne de deuil majestueux et sinistre ». Aux souffrances de la noyade et la mort a succédé une sorte de vacuité heureuse, une absolue félicité : « Cyrille eut la vision ensorcelante d'un amour dans le néant, dans l'indéfinissable, dans la poésie grandiose des immenses solitudes, dans l'ensommeillement de toutes les choses ; d'un amour suprême, sans désirs inapaisés ni espoirs déçus [...] Rien ne pouvait troubler le secret profond de leur recueillement, la tendresse sépulcrale de leurs familières confidences, la ferveur de leur extase de fantômes[1449] ». Bouleversé, le scaphandrier reste cloué sur place, comme hypnotisé par ce tableau de mort qui le révulse autant qu'il le fascine. Cyrille aimait la jeune et douce Gabrielle…

Avant de clore cette sous-partie quelque peu sinistre, mentionnons un exemple « renversé », où ce n'est plus l'homme qui vient au fond-cimetière mais les spectres du fond qui jaillissent jusqu'à lui. En 1923 paraît la traduction française de *De Profundis*, une nouvelle d'Arthur Conan Doyle publiée trente

---

suspension du temps n'est pas synonyme de vision épouvantable mais d'enchantement, d'émerveillement. Un même thème pour deux conceptions radicalement opposées : c'est encore la preuve de l'extraordinaire polysémie des fonds marins

[1448] *La République de l'Ariège*, « Passionnel », par Casimir Hulewicz, n°1776 de la 17e année, le 17 mars 1892, p. 2. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

[1449] *Ibid.,* p. 2.

ans plus tôt[1450]. Le malheureux John Vansittart, exportateur de café dans la colonie britannique de Ceylan, rencontre Atkinson, narrateur du récit et le représentant de sa compagnie à Londres. Quelques jours plus tard, et malgré son état maladif, Vansittart repart pour Ceylan à bord de l'*Eastern Star*. Inquiets, Atkinson et Emily Dawson, la jeune épouse du commerçant, tentent de le rattraper et embarquent à leur tour sur la *Rose de Saaron*, mais trop tard ; Vansittart a succombé à la petite vérole au cours de la traversée. Son cadavre, jeté à la mer, a coulé au fond des eaux. Atkinson et Emily ne le savent pas encore lorsqu'ils assistent, au large de Madère huit jours plus tard, à une saisissante apparition : « Vers dix heures du soir nous étions, Emily Vansittart et moi, sur la dunette, tous les deux nous nous penchions sur la poulpe à tribord[1451] » raconte le narrateur. « La tête inclinée », poursuit-il, « nous causions de ce calme inopportun, de l'aspect du ciel, des chances de vent, quand nous entendîmes sur la mer un bruit soudain, comme celui que fait le saut d'un saumon ; et là, dans la lumière, John Vansittart jaillit de l'eau et nous regarda. Jamais je ne vis rien aussi nettement que je vis cet homme[1452] » **(Fig.68)**. Son séjour au fond de l'eau a donné au défunt l'aspect d'un épouvantable fantôme : « La clarté de la lune tombait sur lui de face ; il n'était qu'à trois longueurs de rame. Son visage, plus bouffi que lors de notre dernière entrevue, était tacheté d'escarres noirâtres ; sa bouche, ses yeux grand ouverts exprimaient la plus effarante surprise ; une sorte de drap blanc lui pendait aux épaules ; il portait une de ses mains à l'oreille, l'autre se contractait sur la poitrine ». L'effrayante apparition semble jaillir des insondables profondeurs : « Je le vis s'élancer hors de l'abîme », se souvient Atkinson. Mais Vansittart disparaît bientôt, aussi soudainement et mystérieusement qu'il était apparu : « Puis il replongea ; j'entendis une sorte de claquement, de pétillement analogue à celui que fait un fagot de broussailles qu'on jette au feu par une nuit glaciale ». En une seconde, le fond de la mer a récupéré son locataire : « Il ne resta plus de lui d'autre trace qu'un petit remous à la place où il avait paru[1453] ».

[1450] La traduction française de la nouvelle est assurée par Louis Labat et paraît pour la première fois dans le périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout,* sous le titre de « Celui qui revint du fond de l'abîme » (*Je sais tout*, « Celui qui revint du fond de l'abîme », par Arthur Conan Doyle (trad. Louis Labat), le 15 novembre 1923, p. 733-737).

[1451] *Ibid*., p. 736.

[1452] *Ibid.*, p. 736. Cette référence vaut pour les trois citations qui suivent. Notons aussi que cette image du noyé « revenant » du fond de la mer avait déjà été mobilisée par Eugène Mouton, trois ans avant Conan Doyle, dans son roman *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan* (*op.cit*., p. 28-29).

[1453] *Ibid*., p. 736. Atkinson conclut : « Rarement histoire de fantômes fut mieux caractérisée ; et c'est bien comme histoire de fantômes qu'a été présenté depuis lors le cas de John Vansittart, qu'on l'a publié, qu'il a reçu la consécration d'une société savante, qu'enfin on l'invoque à l'appui des récentes théories sur la télépathie » (*ibid*., p. 736). Notons aussi la dimension politique que revêt cette nouvelle ; Hélène Machinal affirme, dans l'ouvrage qu'elle consacre aux écrits oubliés de Conan Doyle, que l'apparition surnaturelle de Vansittart, jaillissant des profondeurs de l'océan, symboliserait la résurgence du « refoulé colonial » britannique de la fin du XIXe siècle : « À travers ce cadavre », écrit-elle, « c'est la facette inavouable du colonialisme qui fait retour et sort des abîmes de l'océan » (MACHINAL Hélène, *Conan Doyle. De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 325-326).



Fig. 68 : Spectacle irréel pour Atkinson et Emily, dans *De profundis* d'Arthur Conan Doyle[1454] : le spectre de John Vansittart, ami et aimé, surgit du *no time's land* qui l'avait englouti. La profondeur a conservé son corps et son visage, glaçant d'épouvante les deux témoins. L'expression de la surprise est particulièrement explicite chez la jeune fille ici. Quelques secondes plus tard, Vansittart replonge vers l'éternel fond-cimetière.

Si l'engloutissement au fond de la mer interdit à jamais ce « passeport sentimental et sans visa[1455] » qu'est la sépulture, une capacité lui est attribuée dont la mise en terre est dépourvue : la préservation intacte des corps défunts, leurs mouvements et expressions figés dans une éternité lugubre, liquide. Le spectacle du temps suspendu devient un thème dramatique récurrent dans les récits d'aventures sous-marines, dès les années 1860, puis nourri et complété ensuite par les témoignages réels de scaphandriers. Pour le plongeur découvrant ce spectacle de mort, la surprise est aussi complète qu'horrifique : ce sont ici des masses de corps enchevêtrés et suspendus au plafond d'une épave, la bouche encore ouverte dans un dernier râle, là le cadavre statufié d'une mère au désespoir, pietà tenant son enfant dans ses bras, les muscles raidis par le cauchemar de l'asphyxie. Dans les cabines des navires coulés, des jeunes filles au visage doux semblent dormir d'un sommeil éternel, sans douleur ni tourment. Et tout ce monde flotte, pétrifié, comme réconciliant un passé inachevé et un présent lent, un présent qui ne passe pas ou si peu. La temporalité propre au scaphandrier se heurte à celle de ce panorama sinistre et réactive sa conscience de pénétrer un monde-*autre*, un espace atemporel et régi par des lois singulières dont la compréhension lui échappe[1456]. Cette confrontation brutale à la mort, rendue plus abrupte encore par les expressions visibles et fixes de l'agonie, se double ainsi d'un

[1454] *Je sais tout*, *op.cit.*, p. 737.
[1455] MORIN Edgar, *L'homme et la mort,* Paris, Seuil, 1976, p. 31 et p. 33. Cité dans PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », thèse de doctorat en histoire, Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016, p. 52.
[1456] On peut également supposer, dans les témoignages réels comme dans les récits fictifs, qu'au choc de la découverte se superpose aussi le rappel de sa propre mortalité, un *memento mori* incarné par les cadavres tétanisés des noyés et introduisant un sentiment de malaise chez le plongeur et le lecteur.

mélange de temporalités pour faire du spectacle du temps suspendu au fond de la mer un épisode proprement bouleversant.

Conclusion du chapitre

Qu'on y pénètre ou qu'on y prélève, le fond de la mer révèle un extraordinaire pouvoir de surprise. Initiées par le *Challenger*, le *Travailleur* et le *Talisman*, les expéditions de dragage se poursuivent au début du XXe siècle et élargissent le champ des connaissances théoriques sur la vie profonde. L'imagerie abyssale se dote de nouveaux personnages pour le moins étonnants : la surprise morphologique s'incarne au travers du *Lasiognathus,* du *Linophryne*, du *Gigantura Chuni* ou du *Stylophthalmus*. Les deux premiers sont rendus singuliers par le long appât qui pend devant eux ; les deux autres présentent une certaine originalité oculaire… Leurs figures respectives sont décrites, expliquées, et diffusées au sein d'ouvrages vulgarisés et d'articles de presse. Dans ces derniers, l'abîme-monstre devient souvent objet de raillerie ; la difformité des poissons abyssaux justifie l'attribution d'une laideur grotesque, tour à tour bouffonne ou diabolique, même si certaines voix s'élèvent et soulignent l'utilité de tels aspects. La surprise semblait chaos ; il n'en est rien, les êtres profonds répondent à une cohérence insoupçonnée. Dans la fiction, les projections morphologiques dépassent le seuil du connu pour constituer un bouillon infernal, structuré par un principe d'hybridité qui, associé au gigantisme inhérent à la profondeur, fait du vivant sous-marin la promesse d'un accablement, une menace directe pour le plongeur qui les découvre. Monstruosité physique et monstruosité morale se conjuguent. Des romanciers comme Aristide Roger, Paul d'Ivoi, Gaston de Wailly ou Arthur Conan Doyle mobilisent l'invraisemblance morphologique pour signifier cet espace d'altérité et de transgression du « normal » qu'est le fond de la mer,

Non moins déroutante est la surprise sous-marine du temps suspendu. Dans la réalité comme dans la fiction, elle agit comme une apparition glaçant d'horrreur le scaphandrier : il découvre, pétrifiés dans le temps et l'espace, un navire englouti et ses malheureux passagers. La profondeur a mystérieusement annulé les effets temporels, embaumé les corps, statufié les mouvements, les sourires, les atroces contractions de l'agonie. Certains éléments - la mère à l'enfant, la jeune fille endormie - s'inspirent de faits divers réels et s'imposent comme des *leitmotivs* codifiant l'épisode littéraire du temps suspendu. Par l'impression d'instantanéité qu'il dégage, ce spectacle macabre fait apparaître le fond de la mer comme un *no time's land*, une sorte d'espace atemporel soumis aux lois d'une mécanique singulière.

Si ce pouvoir d'inaltération s'applique aux navires comme aux corps, ne pourrait-il pas s'étendre aussi aux êtres vivants ? Se pourrait-il que les fonds océaniques aient conservé des spécimens des premiers âges, survivants d'espèces que l'on croyait éteintes ? Profondeur spatiale et épaisseur temporelle s'associent dans un même schème vertical ; descendre dans l'abîme, ce serait remonter le temps. Le passé nous convie à un étonnant voyage…

CHAPITRE 8. Les fonds marins, archives d'un passé très présent et espace-clé des origines de l'Homme ?

« Béni soit le gouffre amer
De la mer !
Louange à la vase immonde
Qu'elle fut au jour premier
Saint fumier
D'où sort en fleurs notre monde »

Jean Richepin, *La Mer*, 1886[1457].

S'il est aujourd'hui unanimement admis que la vie est apparue dans l'océan, il y a environ 3,8 milliards d'années[1458], et est restée aquatique pendant les 3,4 milliards d'années qui suivirent, la complexité du phénomène demeure extraordinairement difficile à saisir. Aussi déroutante soit-elle, la question des origines du vivant n'en a pas moins constitué une source de profond intérêt, et même une obsession, pour les savants du XIXe siècle[1459]. Le contexte scientifique est alors marqué par les premières mesures de mondes insoupçonnés : ce sont les mondes de l'infiniment petit, celui des bactéries et des microbes[1460], de l'extraordinairement lointain, celui des galaxies et des nébuleuses, et enfin, nous l'avons assez évoqué, le monde du « grand dessous », du monstrueusement profond avec les premiers sondages et dragages abyssaux[1461].

En même temps que sont dévoilés ces mondes physiquement *autres,* ces « distances à penser » extrêmement étendues pour certaines et infiniment réduites, et même intérieures, pour d'autres, la pensée d'un autre lointain anime les acteurs des sciences naturelles, en particulier les

[1457] RICHEPIN Jean, *La Mer*, Paris, Maurice Dreyfous, 1886, p. 321.

[1458] Ces estimations ont été établies sur la base d'analyses de stromatolithes - des structures calcaires - mis au jour dans la province d'Alberta (Canada). Il pourrait s'agir des plus anciennes traces de vie sur terre. Les océans, eux, se sont formés il y a environ 4,4 milliards d'années. En comparaison, le genre humain est apparu il y a environ 2,8 millions d'années. Concevoir ces immenses échelles de temps nous demande un effort intellectuel !

[1459] L'historien des sciences et d'épistémologie Stéphane Tirard l'explique dans TIRARD Stéphane, « L'histoire du commencement de la vie à la fin du XIXe siècle », *Cahiers François Viète*, n°9-10, 2005, p.105). Voir aussi le mémoire et la thèse de Loïc Péton, tous deux dirigés par Stéphane Tirard : PETON Loïc, « Le "mythe de l'abîme" : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », *op.cit.,* p.76-77 ; PETON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », *op.cit.,* p.345-460. Ces deux travaux de Loïc Péton ont été absolument essentiels à l'élaboration de ce chapitre, nous allons en reparle

[1460] Sur l'émergence des études microscopiques au milieu du XIXe siècle voir PETON Loïc, *ibid*., p. 319-330). N'oublions pas non plus la révélation de l'invisible : Wilhelm Röntgen invente les rayons X en 1895. On peut désormais voir ce qui se cache sous la peau, photographier la Lune, observer des microbes, aller voir les étonnants poissons abyssaux au Muséum d'Histoire naturelle… Le monde aurait-il rétréci ? Pour approfondir le sujet, se référer au très bel ouvrage de Fleur Hopkins-Loféron, *Voir l'invisible : Histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique (1909-1930)* (Paris, Champ Vallon, 2023).

[1461] ADAMOWSKY Natascha, *op.cit.*, p. 43-44.

géologues : l'éloignement temporel, incarné par les fossiles dont la découverte et l'étude méthodologique structurent une nouvelle branche de la biologie depuis la fin du XVIIIe siècle : la paléontologie[1462]. La pensée conceptuelle d'un « abîme du temps » prend forme et se voit liée, surtout après 1850, à un champ d'investigation inédit : le fond de la mer. Les scientifiques réalisent que l'enjeu de la compréhension du passé de la terre réside en grande partie dans l'étude de cet espace obscur, dont la sonde atteste déjà du relief accidenté, témoin des transformations géologiques du globe. Le passé, lointain temporel, est désormais perçu comme enveloppé au sein d'un lointain physique et spatial, le fond de la mer. C'est « l'abîme antérieur[1463] » : plus on descendrait profondément dans la couche liquide, plus on approcherait des origines[1464]. L'intérêt heuristique de l'océanographie naissante s'impose dès lors comme une évidence. Elle est un champ de promesses immense ; les vulgarisateurs ne manquent pas d'en faire part au public. « L'exploration du fond de la mer est une excellente préparation à l'étude du passé de notre planète et de son avenir[1465] » , écrit Léon Sonrel en 1874. Le *Challenger* s'y applique au moment où l'auteur écrit ces lignes. Charles Sauerwein, collaborateur du prince Albert 1er, soulève lui aussi ce lien unissant le fond de la mer à la quête des origines : « l'étude raisonnée de chacun de ces parcelles arrachées au fond des océans permettra peut-être un jour d'illuminer d'une clarté subite les ténèbres de la genèse du monde[1466] » écrit-il en 1903. Objet d'investigation géologique, le fond des mers - et, par extension, la discipline océanographique - encourage également l'implication des paléontologues, car l'on sait que l'océan a vu naître la vie[1467]. Louis Dollo, par exemple, fait paraître *La vie au sein des mers*, synthèse vulgarisée de ses conclusions quant à l'âge et l'origine de la faune abyssale[1468].

La perception scientifique de « l'abîme antérieur », traduite par l'idée que le fond de la mer conserverait les archives du passé de la Terre et de la vie sur Terre, y compris des espèces archaïques encore vivantes, fonde la thèse de Loïc Péton. Il revient sur les causes de ce basculement conceptuel pour mieux comprendre la construction de sa légitimité aux yeux des savants, à partir des années 1870.

[1462] A ce sujet, voir GOHAU Gabriel, « Géologie et civilisations », dans *Cahiers François Viète*, II-5, 2015, p. 5-18. Notons que l'émergence de la paléontologie est indissociable de celle de la géologie, qui s'établit comme discipline du temps et de l'espace entre 1770 et 1830.

[1463] Cette expression a été forgée et définie par Loïc Péton dans le chapitre 10 de sa thèse (voir PETON Loïc, *op.cit*., p. 393-458).

[1464] Cette pensée est structurée par un schème vertical valorisant le « haut » au détriment du « bas », synonyme d'un chaos originel. Loïc Péton l'explique très bien dans sa thèse, nous allons y revenir. Notons également que cette perception d'un « fond-refuge du passé » présente des similitudes, à la même époque, avec l'imaginaire du monde souterrain : les grottes sont elles aussi perçues comme des antres profonds susceptibles d'abriter des survivants archaïques (d'après PETON Loïc, « Le Bathybius ou une émergence de la profondeur marine (1868-1880) », *op.cit*., p. 22).

[1465] SONREL Léon, *op.cit*., p. 227.

[1466] SAUERWEIN Charles, *L'Océanographie*, Bordeaux, impr. G.Gounouilhou, 1903, p. 25-26.

[1467] Et vice-versa ; les océanographes s'intéressent aussi à la paléontologie. Citons l'exemple d'Alphonse Berget, professeur à l'Institut Océanographique de Monaco, qui publie *La vie et la mort du globe* en 1912 (Paris, Flammarion). L'ouvrage est dédié au prince Albert 1er. On comprend l'interdisciplinarité fondamentale qu'implique l'étude de l'océan.

[1468] DOLLO Louis, *La vie au sein des mers*, Paris, Baillière et fils, 1891, p. 291. L'ouvrage paraît au sein de la « Bibliothèque scientifique contemporaine », collection dédiée à la vulgarisation.

Il clôt son analyse en 1884, au moment où la communauté scientifique doit finalement renoncer, faute de preuves conséquentes, à la vision d'un abîme-refuge, asile de survivance de spécimens que l'on pensait éteints. C'est la fin d'un espoir… pour les savants seulement ; le rêve déçu se transfère vers la littérature populaire et la presse, et y connaît un formidable épanouissement à partir des années 1900, jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres[1469]. C'est autour de ce prolongement thématique et chronologique que s'articule ce huitième chapitre. Comment s'est opérée la réinvention de « l'abîme antérieur » auprès du public, après sa disqualification scientifique ? Dans quelle mesure le fond de la mer a-t-il continué à apparaître comme l'espace d'un régime temporel extraordinaire, un espace figé où le temps oublie les êtres ? A travers quels supports, et avec quelles finalités ? Nous allons voir que le fond de la mer devient le lieu d'un espoir de réponse pour les hommes, sur les origines du monde qu'ils habitent, sur leur identité même. Le regard bascule vers un passé sous-marin que l'on imagine chaotique, confus, tourmenté. La thèse d'un abîme primitif, c'est-à-dire l'idée que les premières formes de vie seraient apparues au fond des océans, s'impose dans le sillon de la découverte inattendue de la vie profonde, au début des années 1860. L'examen de ce schème nouveau - n'oublions pas que la théorie azoïque primait jusqu'alors ! - constitue le premier point de notre réflexion. Il s'avère d'autant plus intéressant à étudier que l'abîme primitif, après une brève période de légitimité encouragée par la découverte du *Bathybius*, se voit finalement invalidé à la fin des années 1870. Comment expliquer ce renversement ? Comment l'imaginaire collectif du fond de la mer s'y est-il adapté ?

La révocation de l'abîme primitif sonne bientôt la fin d'un espoir entretenu par les savants des années 1860 et 1870 : celui de draguer, dans les profondeurs des mers, des représentants vivants d'espèces archaïques, considérées comme éteintes car connues jusqu'alors à l'état seul de fossiles[1470]. Les ammonites et trilobites en sont un exemple. Cet espoir, façonné par la croyance en une continuité des phénomènes anciens[1471], habite les scientifiques qui montent à bord du *Challenger* en 1872. Malheureusement pour eux, les filets dévoilent bien des surprises, mais point celle-là ; Charles Wyville Thomson est forcé de reconnaître l'improbabilité de l'existence d'espèces relictes dans les profondeurs de la mer[1472]. Une fois n'est pas coutume, le rêve désenchanté est récupéré par la fiction, qui le déploie à foison à travers des récits d'aventures et des histoires illustrées. C'est là le deuxième temps de notre réflexion. Une imagerie marine antédiluvienne - le terme renvoie à une idée plus qu'à

[1469] L'imaginaire littéraire de « l'abîme antérieur » se poursuit dans la deuxième moitié du XXe siècle, mais cette période dépasse les bornes de notre sujet.

[1470] Loïc Péton précise que cet espoir de pêcher des « fossiles vivants » au fond de la mer ne naît pas dans les années 1860, mais existait de façon latente depuis longtemps. Seulement, c'est véritablement suite à la découverte d'une vie profonde, accompagnée d'un essor de la discipline océanographique, que cet espoir se mue pour la première fois en investigations concrètes et acquiert une résonance scientifique et culturelle inédite (PETON Loïc, *op.cit*., p. 403).

[1471] *Ibid*., p. 406.

[1472] REYSS Daniel, *Dans la nuit des abysses. Au fond des océans*, Paris, Gallimard, 1990, p.35. Reyss précise qu'en réalité, le choix des sites de dragages par le *Challenger* n'était pas favorable à la découverte de telles créatures. Bien des années plus tard, certaines seront remontées au large de la Nouvelle-Calédonie (*ibid*., p.35).

une réalité scientifique[1473] - pénètre la culture visuelle, articulée autour de figures monstrueuses comme l'ichtyosaure, le mosasaure, ou le plésiosaure ; tous ces reptiles d'un temps révolu ressuscitent dans les champs de la fiction et contribuent à entretenir l'image - nous pourrions presque parler de fantasme - de l'abîme-refuge, cet espace intemporel préservant dans ses recoins sombres et immobiles les vestiges vivants d'une antériorité primordiale. Mobilisées dans la fiction, ces créatures du passé surgissent aussi dans la presse d'informations : elles constituent en effet un argument tout trouvé dans les débats sur le serpent de mer. Pour certains journalistes, observateurs, auteurs, et même scientifiques, le célèbre monstre ne serait ni plus ni moins qu'un plésiosaure du Mésozoïque… Nous allons tenter de cerner l'influence qu'a pu avoir ce genre d'hypothèse sur la pensée collective du fond de la mer. Parallèlement, l'imagerie antédiluvienne se dote d'êtres fictifs, tous caractérisés par une hybridité inhérente, tour à tour effrayante ou comique. Comment comprendre cette invraisemblance des formes[1474] ? Que révèle-t-elle quant à la perception d'une genèse chaotique au fond de la mer ?

Terminons notre analyse de « l'abîme antérieur » en nous appuyant sur un cas concret, bien connu : le coelacanthe, ce gros poisson aux écailles bleutées dont l'ordre existe depuis 400 millions d'années[1475] et dont un représentant est découvert par hasard, un jour de décembre 1938, dans les filets d'un pêcheur sud-africain. L'identité du spécimen, à peine croyable, est pourtant scientifiquement confirmée dans les semaines qui suivent. Mais comment expliquer qu'un tel poisson soit passé inaperçu pendant tout ce temps ? Comment justifier l'ignorance de sa survivance ? Dans la presse comme du côté de certains scientifiques influents, la thèse de l'abîme-refuge s'impose comme réponse légitime : si le coelacanthe ne resurgit que maintenant, et par hasard de surcroît, c'est parce qu'il vit protégé dans les grandes profondeurs de l'océan ! Les filets du capitaine Goosen ne sont pourtant descendus qu'à soixante mètres… qu'à cela ne tienne : on fait du coelacanthe un migrateur vertical, sortant de temps à autre de ses sombres replis. L'artificialité de cette association entre le coelacanthe - qui est tout sauf un poisson abyssal - et le fond de la mer révèle clairement la prégnance de la vision de l'abîme antérieur, s'imposant comme justification à une réapparition déroutante. On peine à concevoir qu'un survivant du Crétacé puisse surgir d'ailleurs que d'un espace qui, confortablement installé dans les esprits, demeure un *no time's land*…

[1473] C'est en tous cas ce qui ressort à la lecture des articles de presse et des romans populaires de l'époque ; est antédiluvien ce qui est extrêmement vieux, ou extrêmement grand ; les deux critères sont souvent réunis, et se voient aussi adjoindre, dans le cas de l'ichtyosaure et du plésiosaure, le qualificatif de « monstre ». Gardons donc à l'esprit que l'utilisation du terme est omniprésente dans les sources écrites non-savantes, et mobilisée pour son pouvoir évocateur plus que pour son exactitude scientifique. Nous allons en reparler.

[1474] On remarque que ces questions font écho à la première sous-partie du chapitre précédent (p. 284-294), consacré à la surprise morphologique et son rôle dans la perpétuation culturelle de l'abîme-monstre. Nous allons voir que l'hybridité antédiluvienne est elle aussi chargée de signifier une altérité, et donc, au fond de la mer, une monstruosité.

[1475] Attention toutefois : il serait complètement faux de croire que le coelacanthe n'a pas évolué au cours des 400 millions d'années d'existence de son ordre ! C'est une erreur assez commune de le considérer simplement comme un « fossile vivant », et de voir en lui la réplique identique des coelacanthes qui peuplaient les mers du Crétacé supérieur.

A. La mer-mère et l'abîme primitif

« Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort »

Alphonse de Lamartine, « Les Préludes », 1823[1476].

Penser la mer, c'est penser le temps long, le temps de la Terre[1477]. Les premiers océans recouvrirent la planète il y a environ 4,4 milliards d'années, avant d'abriter les premières formes de vie, nous l'avons évoqué en introduction. Bien avant que son rôle de matrice originelle ne soit scientifiquement décrypté et admis, la « mer-mère » était déjà devenue un élément central dans de nombreuses cosmogonies religieuses, certaines disparues, d'autres encore présentes aujourd'hui[1478]**.** Foyer de forces primordiales, créatrice du monde et des hommes, la mer est un commencement[1479]. Les Anciens le tenaient déjà pour vérité, tout comme Buffon qui décrivait la mer comme « la réserve de la force primitive de la nature[1480] ». Aux XIXe et au XXe siècle, les ouvrages d'océanographie vulgarisée relaient à leur tour le rôle de la mer-mère. Mais comment penser la vie en son sein ? Où, dans cette vaste mer, sont apparues précisément les premières formes du vivant ? La découverte imprévue d'une vie profonde, au début des années 1860, pousse les savants à formuler une hypothèse rapidement admise : c'est au fond des océans qu'est née la vie sur Terre. Partir du bas, du bouillon originel placé au fond de la mer, pour s'élever et remonter progressivement, porté par le désir de lumière, vers la surface de l'eau puis les terres émergées : c'est un itinéraire ascendant qui paraît logique aux scientifiques du XIXe siècle. Cette conception est celle que nous nommons, au sein de cette sous-partie, « l'abîme primitif[1481] ». Par quels canaux de diffusion a-t-elle été mise à la portée du plus grand nombre ? Nous allons voir que la thèse d'un abîme primitif est encore confortée par la découverte du *Bathybius*, une substance gélatineuse des profondeurs décrite en 1868 comme un état

[1476] LAMARTINE Alphonse de, « Les Préludes », dans LAMARTINE Alphonse de, *Nouvelles méditations poétiques*, Paris, Hachette, 1900, p. 86. Il s'agit d'une réédition : l'œuvre fut initialement publiée en 1823, chez Charles Gosselin.

[1477] Voir à ce sujet l'ouvrage du géoscientifique Eelco J. Rohling, *The Oceans : A Deep History* (ROHLING Eelco J., *The Oceans : A Deep History,* Princeton, Princeton University Press, 2017). L'auteur revient sur les 4,4 milliards d'années d'existence des océans et leur rôle dans l'équilibre général, et en particulier climatique, de la planète. Un ouvrage utile pour contextualiser scientifiquement la perception de « l'océan primordial », source de toute vie.

[1478] GEISTDOERFER Aliette, « De l'origine des marins », *Techniques & Culture* [En ligne], n°43-44, 2004, mis en ligne le 15 avril 2007, p. 2. Elle est commencement mais aussi permanence : voir Loïc Péton, « Le "mythe de l'abîme" : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », *op.cit.*, p. 406.

[1479] *Ibid.*, p. 2.

[1480] CORBIN Alain, *Le territoire du vide*, *op.cit*., p. 124. Le savant fut particulièrement influencé par le *Telliamed* de Benoît de Maillet (1755), œuvre clandestine et fondatrice de la pensée transformiste. Buffon prolonge la thèse de Maillet dans *Les Époques de la Nature*, publié en 1778.

[1481] Nous allons être amenés à utiliser fréquemment cette expression ; pour cette raison, il me semble préférable de ne pas utiliser de guillemets en l'employant dans les pages qui suivent.

primordial du vivant. Cette controverse mérite qu'on l'examine avec attention, car elle illustre à merveille tout ce que l'abîme primitif avait de logique, de « concevable » à une époque donnée, dans un contexte donné. En 1875, on comprend finalement que le *Bathybius* n'est qu'un simple précipité chimique ; savants comme grand public n'ont d'autre choix que de s'adapter à ce revirement. Comment le *Bathybius* et sa disqualification subséquente ont-t-il été présentés dans la presse française des années 1870, et après ? Qu'ont-ils changé à la perception commune du fond de la mer, à celle du passé auquel on le rattache ? Si cette sous-partie se fonde, peut-être plus que d'autres, sur des considérations scientifiques et conceptuelles, c'est bien le grand public qui nous intéresse ici. Au travers de sources comme les romans, la poésie, les quotidiens nationaux et les ouvrages vulgarisés, nous allons tenter, le plus possible, d'en revenir toujours à lui.

Avant d'être le berceau de la vie, la mer enfanta les continents ; c'est un fait admis qui dépasse la seule sphère scientifique sous l'impulsion de vulgarisateurs. L'analogie familiale est particulièrement mobilisée. « L'Océan est le frère aîné des continents[1482]» déclare Arthur Mangin dans le premier chapitre des *Mystères de l'Océan*, en 1864. « La terre est fille des Océans » écrit Henri Filhol dans *La vie au fond des mers* vingt ans plus tard « c'est la vérité, car les continents se sont élaborés en grande partie au fond des mers qui occupaient autrefois des étendues plus vastes[1483]». Dans *Les Fossiles*[1484], paru en 1875, le vulgarisateur Gaston Tissandier rappelle l'existence d'un océan primordial, qui couvrait toute la surface du globe et « berçait ses vagues au-dessus des continents que nous habitons aujourd'hui[1485] ». Cette couche liquide fut le théâtre d'une extraordinaire éclosion ; Tissandier explique que les premières mers « étaient très abondamment peuplées ; la variété des genres de quelques familles, comme celle des trilobites, était si considérable qu'on peut affirmer qu'elle n'a jamais été dépassée[1486] [...] ». Un épanouissement de la faune, donc, mais aussi des espèces végétales : « dans la première portion de la grande histoire organique terrestre, les mers recouvraient la surface entière de notre globe, et les plantes marines formaient au sein de ses eaux de véritables forêts, auprès desquelles la mer des Sargasses n'offre qu'une faible étendue ». Exubérante, cette vie était aussi marquée, selon l'auteur, par un gigantisme caractérisé : il décrit « les mers jurassiques » qui « abondent en polypiers immenses s'offrant à nos yeux avec la puissance de véritables récifs[1487] ». Tissandier cite l'énorme

[1482] MANGIN Arthur, *Les Mystères de l'Océan*, Tours, A.Mame et fils, 1864, p. 6.
[1483] FILHOL Henri, *La vie au fond des mers*, Paris, G.Masson, 1885, p. 2. Souvenons-nous de cet auteur : il avait participé aux quatre campagnes du *Talisman* et du *Travailleur* et rédigé le guide de l'exposition qui eut lieu au Muséum en 1884 (voir Chapitre 2, p. 71-78). Filhol conçut *La vie au fond des mers* comme une grande synthèse vulgarisée, mettant à la portée du plus grand nombre la connaissance de la vie abyssale.
[1484] TISSANDIER Gaston, *Les Fossiles,* Paris, Hachette, 1875. Au moment où cet ouvrage est publié, Tissandier n'a que 32 ans mais est déjà un vulgarisateur bien établi, auteur de *L'Eau* (1867), *La Houille* (1869), *Éléments de chimie* (1870) ou encore *Les Merveilles de la Photographie* (1874).
[1485] TISSANDIER Gaston, *op.cit*., p. 49.
[1486] *Ibid*., p. 72-73. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.
[1487] *Ibid*., p. 107.

ichtyosaure, « qui rappelle à la fois un énorme poisson et un cétacé de petite taille[1488] ». Souvenons-nous de cette association entre la taille et l'archaïsme, nous allons en reparler bientôt… Charles Debierre évoque à son tour la formation des mers primitives, dans *L'homme avant l'histoire*[1489], en 1888. Citons encore Charles Epry : « C'est dans la mer que la vie a pris naissance[1490] » écrit-il dans *A la mer*, son manuel d'océanographie. « Si l'on songe que les océans occupent encore 72 pour 100 de la superficie totale du globe, il doit apparaître évident que la vie ne pouvait guère débuter ailleurs[1491] ».

Si la « mer-mère » est donc une notion scientifiquement correcte, et diffusée à juste titre auprès du public non-savant, elle se voit adjoindre, dans les années 1860, une conception complémentaire, que la théorie azoïque avait invalidée et que la découverte subséquente d'une vie profonde réhabilite de nouveau : cette conception est celle de « l'abîme primitif », c'est-à-dire l'idée que la vie serait d'abord apparue au fond de la mer, avant de se développer et de remonter progressivement vers la surface. En 1860, Alphonse Milne-Edwards examine le fameux morceau de câble télégraphique brisé, qui, incrusté d'huîtres et de coraux, lui révèle contre toute attente que la vie existe à plusieurs milliers de mètres sous la surface[1492]. Sa surprise est plus grande encore lorsqu'il identifie, parmi les spécimens, des formes semblables à des fossiles extraits des couches tertiaires[1493] ! Le début du vivant serait-il à chercher dans les profondeurs de la mer, ces régions sombres qu'on sait désormais être habitées ? La controverse du *Bathybius*, quelques années plus tard, légitime encore un peu plus la conception d'un abîme primitif. En 1868, le biologiste britannique Thomas Henry Huxley - le « bouledogue de Darwin » - examine un échantillon de boue dragué dans l'Atlantique Nord quelques années auparavant[1494]. Sans noyau ni membrane, la substance en question présente un aspect blanchâtre et gélatineux, mais Huxley en est convaincu : ce protoplasme est non seulement vivant, mais à l'origine du vivant. Il serait un produit primordial de la génération spontanée, ou abiogenèse[1495] ; en d'autres termes, une cellule organique vivante née de la matière inerte, un ancêtre commun qui aurait couvert

---

[1488] *Ibid*., p. 111. Nous allons voir, dans la sous-partie suivante, à quel point l'association entre la profondeur et le gigantisme donne lieu à d'extraordinaires projections préhistoriques dans la fiction.
[1489] DEBIERRE Charles, *L'homme avant l'histoire*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888.
[1490] ÉPRY Charles, *A la mer : des abîmes au rivage, chasses et pêches*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1912, p.253.
[1491] *Ibid.*, p.255.
[1492] Cette découverte inattendue engendre un retournement conceptuel fondamental : on passe de la pensée d'un fond désert, vide de toute vie, à celle d'un fond habité et foisonnant, dont tout reste à découvrir. Ce basculement constitue le point de départ de notre étude, nous l'avons évoqué au début de ce mémoire (voir p. 45).
[1493] Ce fait est notamment rapporté par Henri Bourrée, collaborateur d'Albert 1er de Monaco, dans son manuel *L'Océanographie vulgarisée : de la surface aux abîmes* (Paris, Delagrave, 1913, p. 50).
[1494] PETON Loïc, « Le *Bathybius* ou une émergence de la profondeur marine (1868-1880) », art.cit., p. 11.
[1495] Sur la pensée de la génération spontanée dans la seconde partie du XIXe siècle, voir TIRARD Stéphane, « L'histoire du commencement de la vie à la fin du XIXe siècle », *Cahiers François Viète*, n°9-10, 2005, p. 105-118.

les premiers sols océaniques[1496]. Le biologiste baptise sa trouvaille *Bathybius haeckelii*[1497], en hommage à Ernst Haeckel qui en devient un ardent défenseur[1498]. « Le *Bathybius* formait une écume ou une pellicule vivante recouvrant le fond de la mer, s'étendant sur des milliers et des milliers de miles carrés[1499] [...] » déclare Huxley devant ses pairs à la *Royal Geographic Society* en 1870 (**Fig.69**). L'annonce provoque un retentissement considérable au sein de la sphère savante ; l'évolutionnisme n'a jamais eu de meilleur argument ! Désormais largement admis - quoique sans faire totalement l'unanimité[1500] - comme état élémentaire unique, le *Bathybius* couronne la vision de l'abîme primitif, vision relayée par la revue *Nature* qui lui consacre une série d'articles au début des années 1870[1501].

Dès lors, le fond de la mer est pensé comme un berceau, l'espace-clé des origines du vivant. L'idée gagne la littérature comme les manuels généraux adressés au large public. Edgar Quinet, dans *La Création*, évoque les « gouffres » des mers siluriennes « où la vie se développe loin de la lumière du jour[1502] ». Dans *Les explorations sous-marines*, Jules Girard écrit : « Les lois qui président au développement des êtres se déroulent à notre insu dans cet espace humide. Ils accomplissent mystérieusement, dans leur ténébreux séjour, l'œuvre éternelle à laquelle participe la création toute entière[1503] ». Il fait du fond de la mer le cœur d'une immense mécanique, une énigme à l'orée de la

---

[1496] *Ibid*., p. 13. Au moment où Huxley prononce ce discours, le concept de « génération spontanée » fait l'objet d'un débat virulent depuis une dizaine d'années. Louis Pasteur est l'un de ses plus farouches adversaires (PETON Loïc, art.cit., p. 13). Le *Bathybius* et ses partisans continuèrent d'être critiqués bien après la disqualification scientifique ; citons l'exemple de *La Semaine religieuse du diocèse d'Alby*, une publication catholique locale condamnant, en 1905, « les savants impies Huxley et Haeckel » et « la fanfare triomphale qui salua [leur] découverte » (*La Semaine religieuse du diocèse d'Alby*, « La génération spontanée », n°32 de la 39e année, le 30 septembre 1905, p. 546). Et en effet, la théorie d'une « génération spontanée » pose plus d'un problème aux croyants de la Genèse. « On était enfin débarrassé de l'importune nécessité de Dieu » poursuit l'article, « la vie naissant spontanément, sans l'intervention d'un Créateur » (*ibid*., p.546) Le rejet du *Bathybius* a dû en réjouir certains…

[1497] « Bathybius » signifie « qui vit à de grandes profondeurs » (*Ibid.*, p. 11).

[1498] Dans le contexte de l'époque, le *Bathybius* apparaît comme parfaitement concevable, légitime ; à ce titre, il convainc bon nombre de scientifiques, qui n'hésitent pas à l'incorporer dans leur objet d'étude. L'historien américain Robert M. Brain parle même d'une « protoplasmanie » (voir BRAIN Robert Michael, « Protoplasmania : Huxley, Haeckel, and the Vibratory Organism in Late Nineteenth Century Science and Art », in *The Art of Evolution : Darwin, Darwinisms and Visual Culture*, éd. Barbra Larson and Fae Brauer, Hanovre, Darmouth College Press, 2009, p. 92-123. Cité dans AZOULAI Juliette, « Métamorphoses et biologie marine chez Michelet et Richepin » dans AZOULAI Juliette, FAYOLLE Azélie, SEGINGER Gisèle (dir.), *Les métamorphoses : entre fiction et notion, Littérature et sciences (XVIe-XXIe siècles)*, Champs-sur-Marnes, LISAA, 2019, p. 166). Les géologues Carl Wilhelm von Gümbel et Henry Clifton Sorby, allemand et britannique, en sont un exemple, tout comme les naturalistes Oscar Schmidt et Benjamin William Carpenter, leurs compatriotes respectifs. Quant au paléontologue allemand Karl Alfred von Zittel, il va jusqu'à transférer le *Bathybius* sur le domaine terrestre, en le considérant comme un élément fossile des roches ! (PETON Loïc, art.cit., p. 15).

[1499] Cité dans « Discussion on Captain S. Osborn's paper » [auteur anonyme], *Proceedings of the Royal Geographical Society*, vol. 15, n° 1, 1871, p. 38. Cité dans PETON Loïc, art.cit., p. 13-14.

[1500] Le *Bathybius* a ses défenseurs, mais aussi ses détracteurs : Louis Pasteur, cité plus haut, est l'un d'eux.

[1501] *Ibid*., p. 16.

[1502] QUINET Edgar, *La Création* (tome 1), Paris, Librairie internationale, 1870, p. 128.

[1503] GIRARD Jules, *Les explorations sous-marines*, Paris, F.Savy, 1874, p. 11.

compréhension humaine. « Là se trouve le principe de toute vie[1504] », renchérit Léon Sonrel la même année, dans *Le fond de la mer*, un ouvrage paru au sein de la Bibliothèque des merveilles[1505].

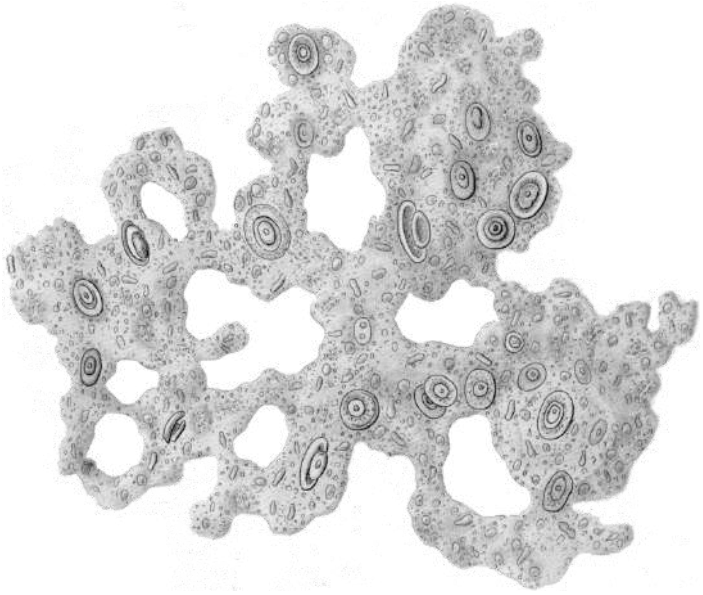


Fig. 69 : Le *Bathybius haeckelii*, dragué à plusieurs milliers de mètres sous la surface puis officiellement présenté par Huxley en 1870 comme un état primordial du vivant[1506]. Un « ancêtre » élémentaire renforçant la vision d'un abîme-refuge, où des espèces animales des premiers âges seraient susceptibles d'avoir survécu…

Ces deux publications coïncident exactement avec l'expédition du *Challenger*, dont l'équipe scientifique, stimulée par l'avènement du *Bathybius,* entretient l'espoir d'en draguer à profusion dans les océans du globe, ainsi que d'autres représentants d'espèces que l'on croyait éteintes et que les profondeurs sombres auraient préservées... On comprend comme la pensée d'un abîme-primitif structure la démarche des savants. Leurs attentes sont justifiées ; quelques années auparavant, le zoologiste Alexander Agassiz[1507] a dragué un *Holopus*, un représentant de la famille des Échinodermes « connu jusqu'ici à l'état fossile[1508] ». Jules Girard en fait part à ses lecteurs dans *Les explorations*

[1504] SONREL Léon, *Le Fond de la mer*, Paris, Hachette, 1874, p. 63.
[1505] Fondée en 1864 par Louis Hachette, cette collection de vulgarisation rassemble déjà plus d'une soixantaine d'ouvrages aux sujets extrêmement divers lorsque paraît celui de Léon Sonrel. Ces ouvrages didactiques touchaient à une multitude de champs scientifiques, dont les sciences physiques et chimiques (*Les merveilles de la chimie*, *L'électricité*, *Les forces physiques*, *L'optique*) et les sciences de la vie et de la terre (*Volcans et tremblements de terre*, *Les grandes pêches*, *Le corps humain, Diamants et pierres précieuses, Les métamorphoses des insectes*). De nombreuses synthèses furent également consacrées à l'histoire des techniques, des voyages, des arts et des artisanats, ainsi qu'à l'histoire des valeurs morales. En dehors de Camille Flammarion et Gaston Tissandier, fréquents collaborateurs de la collection, d'autres figures citées au sein de ce mémoire y contribuèrent également : le romancier Henri de Graffigny, l'ichtyologue Louis Joubin, Elie Margollé ou encore Armand Landrin, l'auteur des *Monstres marins*.
[1506] Cette illustration provient d'un article allemand anonyme, daté de 1870 : « Ernst Haeckel Beitrage zur Plastidentheorie », *Jenaische Zeitschrift für Medizin und Naturwissenschaft*, Planche XVII, Fig.1, 1870. Elle est aussi utilisée par Loïc Péton dans sa thèse (voir PETON Loïc, *op.cit*., p. 438).
[1507] Alexandre Agassiz est le fils de l'ichtyologue suisse Louis Agassiz, qui fut le premier à identifier le coelacanthe fossile. Nous allons être amenés à le citer dans la dernière sous-partie de ce chapitre.
[1508] GIRARD Jules, *op.cit*., p. 241.

sous-marines. Les campagnes du *Hassler* ont également révélé l'existence de *Micraster*, des échinodermes du Crétacé supérieur « inconnus jusqu'alors à l'état vivant[1509] ». Dans les mers de Chine, c'est un mollusque appartenant au genre Pleurotomaire, considéré comme disparu, qui est identifié[1510]. Les lecteurs du *Fond de la mer*, un manuel de vulgarisation publié par Louis Joubin, apprennent que les étages abyssaux de la mer abritent « une petite quantité d'animaux qui ont conservé l'apparence de certains fossiles provenant de terrains beaucoup plus antiques[1511] ». L'auteur évoque, à titre d'exemple, des « Crinoïdes actuellement vivants dans les grandes profondeurs des mers et très proches parents d'êtres qui ont vécu à l'époque silurienne[1512] » ; en 1864, Michael et Georg Ossian, biologistes norvégiens, avaient effectivement découvert un espèce de crinoïde pédonculé, communément appelé « lys de mer » que l'on pensait éteinte depuis l'ère secondaire[1513]. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ces différents êtres, malgré des similitudes avec leurs ancêtres fossiles, n'en ont pas moins subi des évolutions…

Champ de révélations et d'espoirs pour les scientifiques, le fond de la mer peut aussi décevoir. La campagne du *Challenger*, partie pour vérifier l'omniprésence du *Bathybius*, n'en remonte presque aucun exemplaire, alors qu'on pensait que l'incroyable cellule couvrait tous les sols océaniques ! Pire encore, le géologue britannique John Murray découvre qu'un simple mélange d'alcool et d'eau de mer suffit à former un précipité de sulfate de chaux colloïdal identique au *Bathybius*[1514]… Sa crédibilité n'y survit pas. Les filets du *Challenger*, de surcroît, n'ont ramené aucune espèce relicte.

La disqualification du *Bathybius* fait grand bruit ; Huxley annonce être « principalement responsable pour l'erreur, si elle est avérée, d'avoir introduit cette substance singulière au sein de la liste des êtres vivants[1515] ». Avec l'invalidation scientifique du *Bathybius*, c'est l'hypothèse générale d'un abîme primitif qui se voit reconsidérée. Rentrée en 1876, la commission scientifique du *Challenger* tranche définitivement sur la question : il semble très improbable que le fond de la mer ait vu naître la vie, tout comme il semble illusoire d'espérer draguer des « fossiles vivants ». Aussi cohérente et séduisante que pouvait apparaître jusqu'alors l'idée d'un abîme primitif, géniteur des premières formes organiques qui seraient progressivement remontées vers les littoraux, elle est donc erronée. La faune profonde n'est pas originelle. Le grand public l'apprend bientôt à travers la littérature de vulgarisation. Dans *Les colonies animales et la formation des organismes*, en 1881, le zoologiste Edmond Perrier[1516] se

[1509] *Ibid*., p. 242.
[1510] *Ibid*., p. 242.
[1511] JOUBIN Louis, *Le Fond de la mer*, Paris, Hachette, 1920, p. 98-99. L'ouvrage paraît au sein de la « Bibliothèque des merveilles », une collection de littérature vulgarisée dirigée par le professeur Alphonse Berget, un collègue de Louis Joubin à l'Institut océanographique de Monaco.
[1512] *Ibid.*, p. 99.
[1513] PÉTON Loïc, « Le « mythe de l'abîme » : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », mémoire de Master 2 Histoire des Sciences et des Techniques, dirigé par Stéphane Tirard, Université de Nantes, 2010-2011, p. 77.
[1514] PETON Loïc, art.cit., p. 20.
[1515] HUXLEY Thomas Henry, « Professor Huxley on the Genus Bathybius », *Quarterly Journal of Microscopical Science*, 2e série, vol. 15, octobre 1875, p. 392. Cité dans PETON Loïc, art.cit., p. 22.
[1516] Nous avons déjà eu l'occasion de citer Edmond Perrier dans la première partie de ce mémoire, et pour cause : figure scientifique de premier plan, il avait participé aux expéditions du *Talisman* et du *Travailleur* entre

souvient de l'influence du *Bathybius* : « La vie s'élançait-elle du fond de l'Océan, comme d'un vaste et mystérieux laboratoire pour remplir les mers et les continents de ses productions variées ? On le crut un moment. Malheureusement, les naturalistes du *Challenger* n'ont pu retrouver le *Bathybius*[1517] ». Le paléontologue Louis Dollo écrit à son tour, dans *La vie au sein des mers* : « On ne peut faire remonter l'origine de la faune abyssale à une date aussi reculée que l'époque primaire ou paléozoïque, puisque cette faune manque des formes représentatives des points de départ [...] c'est donc hors de la région abyssale qu'il faut chercher l'origine de la faune abyssale [...] On peut prouver qu'elle provient de la faune littorale[1518] ». Voilà qui est clair.

Le glissement conceptuel est entériné plus largement encore par de nombreux titres de presse. « Ainsi le *Bathybius* descend au rang d'un vulgaire précipité minéral[1519] » écrit *Le Monde* en 1878. « Enfoncé, Huxley[1520] ! » lance *l'Univers* deux semaines plus tard. Moins moqueur, *Le Temps* profite de l'événement pour enseigner à ses lecteurs que « tout ce bruit fait pour rien montre avec quel soin les savants doivent éviter les généralisations hâtives, surtout quand elles sont inspirées par des idées préconçues[1521] ». Trois ans plus tard, les filets du *Travailleur* draguent une quantité de protoplasmes blanchâtres et Alphonse Milne-Edwards, les examinant attentivement, confirme la sentence : « le *Bathybius*, qui a beaucoup trop occupé le monde savant, doit redescendre de son piédestal et rentrer dans le néant[1522] », déclare-t-il dans la *Revue scientifique*. Ses propos sont repris et diffusés par le périodique de vulgarisation *Cosmos*. Certains articles raillent volontiers la déchéance de celui qui fut, un temps, l'être élémentaire. *Le Gaulois* écrit, en 1896 : « comment pourrait-on expliquer ça ? quand les passagers des transatlantiques, après le pousse-café, s'amusaient à faire des ronds dans l'océan, ils donnaient, sans s'en douter, naissance à des *Bathybius*. Pauvre *Bathybius*[1523] ! ». D'autres journaux nationalement lus évoquent à leur tour la disqualification du *Bathybius* : *Les Temps Nouveaux*, *Le Rappel*, *Le Radical, Le Journal des Voyages, L'Almanach de France et du Musée des familles* ou

---

1880 et 1883 et en avait tiré un ouvrage, *Les explorations sous-marines*, paru en 1886 et destiné à instruire le public non-savant au sujet des découvertes des campagnes sur la vie abyssale. Edmond Perrier joua également un rôle institutionnel majeur ; président de l'Académie des sciences puis directeur du Muséum d'Histoire naturelle de 1900 à 1919, il contribua à la fondation de la Société des Amis du Muséum et fut aussi à la tête de la Société nationale d'Acclimatation pendant 21 ans, de 1901 à 1922 (voir LUGLIA Rémi, « Chapitre IX. Le retour de la Société d'acclimatation » dans LUGLIA Rémi, *Des savants pour protéger la nature*, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 269-271). Acteur de la vulgarisation scientifique, Perrier rédigeait la rubrique « Le Monde vivant », paraissant dans le journal *Le Temps* dès 1909.

[1517] PERRIER Edmond, *Les colonies animales et la formation des organismes,* Paris, G.Masson, 1881, p. 60.

[1518] DOLLO Louis, *op.cit.*, p. 292 ; p. 295. Sans doute soucieux d'être clair, le savant ajoute encore, quelques paragraphes plus loin : « Cette colonisation des abysses a dû se faire par un très grand nombre de points à la fois, la vie est alors descendue lentement dans les profondeurs de la mer, et il ne s'est pas trouvé une seule partie de l'Océan où l'obscurité fut trop grande, la pression trop forte, la profondeur trop considérable, pour opposer une barrière à cette invasion des organismes vivants » (*ibid.*, p. 298).

[1519] *Le Monde*, « Quelques mésaventures scientifiques », par Raboisson, n°107, le 4 mai 1878, p. 1.

[1520] *L'Univers*, « Causerie scientifique », par E.Vial, n°3872, le 20 mai 1878, p. 1.

[1521] *Le Temps*, « Causerie scientifique », par A.Vernier, n°6158, le 26 février 1878, p. 2.

[1522] Cité dans *Cosmos*, « Le Bathybius et ses mésaventures », par Hamard, n°137 de la 36e année, le 10 septembre 1887, p. 156.

[1523] *Le Gaulois,* « Echos de Paris », n°5180 de la 30e année, le 12 janvier 1896, p. 1.

encore *L'Ouvrière* en sont des exemples. Charles Brongniart mentionne également le *Bathybius* dans son *Histoire naturelle populaire*, en 1892[1524].

Les manuels d'océanographie vulgarisée, qui fleurissent à la Belle Epoque, achèvent enfin de disqualifier la vision d'un abîme-primitif. Le zoologiste Louis Joubin déconstruit l'idée d'un peuplement « du bas vers le haut », dans *La vie dans les océans* en 1912 : « les animaux herbivores sont restés sur le plateau éclairé » affirme-t-il, « seuls les carnivores et ceux qui se nourrissent de vase, les limivores, se sont risqués à suivre la pente obscure du bord du plateau ; ils sont ainsi arrivés sur le fond abyssal, diminués en nombre de tous ceux qui se sont définitivement arrêtés sur la pente [...] De proche en proche, les nouveaux venus s'adaptant, se transformant, ont peuplé les grandes plaines obscures et vaseuses des abîmes, mais en devenant de plus en plus rares à mesure que la profondeur augmentait. Telle peut être envisagée l'origine des faunes abyssales, comme dérivées d'ancêtres originaires du plateau continental[1525] ». Il réitère son propos quelques années plus tard dans *Le Fond de la mer*[1526]. Le mouvement de vie a été descendant et non ascendant ; la même année que Joubin, Charles Epry confirme, catégorique : « pas d'hésitation possible : la vie est née dans les seules couches d'eau traversées par la lumière solaire et s'est développée sur les hauts-fonds des rivages[1527] ». Le zoologiste Edmond Perrier confirme ces dires dans *La terre avant l'histoire* : « les abîmes ne sont pas, comme on a pu le croire un moment, une réserve de vie ; la vie au contraire les gagne lentement, venant non pas de la surface mais des rivages [...] Tous les rivages ont fourni leur contingent à la faune abyssale[1528] ». Rémy Perrier[1529], son frère aîné et zoologiste lui aussi, entérine à son tour ce glissement conceptuel dans le *Nouveau dictionnaire des sciences et de leurs applications*. Il écrit, à l'entrée « abyssale » [faune] : « L'analogie de beaucoup d'espèces de cette faune abyssale avec des types de l'époque secondaire avait fait croire que c'était une faune primordiale d'où était issue la faune littorale actuelle. Suivant d'autres zoologistes, elle était due à l'émigration des types de la faune arctique. Ces deux hypothèses sont aujourd'hui abandonnées. Les grands fonds ont été peuplés par des types émigrés de la faune littorale et de la faune de tous les rivages[1530] ». Donc la faune abyssale descendrait - c'est le cas de le dire - de la faune littorale. Mais si l'abîme primitif ne tient plus, l'hypothèse de l'abîme-refuge, elle, n'est pas encore complètement destituée ; malgré les conclusions de Wyville

---

[1524] BRONGNIART Charles, *L'homme et les animaux. Histoire naturelle populaire*, Paris, Flammarion, 1892, p. 73.

[1525] JOUBIN Louis, *La vie dans les océans*, Paris, Flammarion, 1912, p. 82.

[1526] JOUBIN Louis, *op.cit.,* p. 98-99. Il déclare notamment que des « observations nombreuses permettent d'admettre que le peuplement des mers profondes s'est fait par la descente progressive de certains animaux littoraux vers les abîmes » (*ibid.*, p. 99).

[1527] EPRY Charles, *op.cit.*, p. 258.

[1528] PERRIER Edmond, *La terre avant l'histoire, les origines de la vie et de l'homme*, Paris, La renaissance du livre, 1920, p. 175. Cet ouvrage s'inscrivait dans la synthèse collective « L'évolution de l'humanité », dirigée par le philosophe Henri Berr.

[1529] Rémy Perrier (1861-1936) participa notamment à la publication des résultats des campagnes du *Travailleur* et du *Talisman*. Son ouvrage le plus célèbre est *La Faune de la France en tableaux synoptiques illustrés*, paru en dix volumes entre 1923 et 1940 chez Delagrave.

[1530] PERRIER Rémy (dir.), *Nouveau dictionnaire des sciences et de leurs applications*, (Nouvelle édition mise à jour et augmentée d'un supplément), Paris, Delagrave, 1925, p. 20.

Thomson, certains vulgarisateurs continuent d'évoquer l'idée que des êtres archaïques - mais pas primitifs, donc - auraient pu trouver un asile dans les profondeurs sombres des océans. Rémy Perrier l'affirme à ses lecteurs : « Cette émigration, qui a dû commencer avant l'époque secondaire, en soustrayant certaines espèces à la lutte pour la vie, leur a permis de se conserver, tandis qu'elles disparaissaient sur les côtes[1531] [...] ». Des espèces autrefois littorales auraient donc échappé à l'extinction, dissimulées au sein des sombres étages abyssaux. Mais est-ce un phénomène révolu, achevé ? Ces espèces ont-elles fini par s'éteindre, ou peut-on encore espérer les pêcher un jour ? C'est là toute la question, et la position des auteurs n'est pas toujours claire. Pour le célèbre vulgarisateur Camille Flammarion, dans *Le Monde avant la création de l'homme*, un ouvrage grand public publié en 1886,, l'hypothèse d'un *no time's land* sclérosant les mécanismes évolutifs tient toujours : « Dans ces régions que les mouvements des tempêtes effleurent à peine, que n'atteignent pas les variations de température extérieure, [...] où les organismes phosphorescents répandent seuls une lueur d'étoile, la vie a pu échapper aux modifications profondes que lui ont incessamment imprimée les conditions si variables et si variées à la surface[1532] ». Le temps ne traverse pas cette masse opaque et glacée, il ne « passe » pas, dans tous les sens du terme. L'image d'un fond retardataire, archive d'un passé vieux de milliers de millénaires, perce à travers les mots de l'auteur : « Là, elle [la vie] a pu suivre sans secousse la lente et graduelle évolution du globe ; c'est dans le fond des mers que se sont perpétués jusqu'à nous, avec leur forme initiale, les êtres pour qui la vie dans de telles conditions avait été originairement possible[1533] ». Les conclusions du *Challenger* avancaient pourtant le contraire… A la même période, un numéro du *Grand écho du Nord* relance même l'idée d'une filiation entre l'être humain et le fond de la mer : « c'est au sein des profondeurs abyssales », écrit l'auteur, « que sont éclos spontanément les germes embryonnaires qui devaient, dans la suite infinie des temps, donner peu à peu naissance à toutes les espèces végétales et à toutes les espèces animales, jusques, et y compris, l'espèce humaine[1534] ». On comprend que l'abandon de la vision d'un abîme-primitif ne fut pas absolu, ni immédiat. Les savants eux-mêmes émettent des avis plus ou moins tranchés. Pour le géographe Georges Lespagnol, qui publie *L'Évolution de la terre et de l'homme* en 1905, la faune abyssale contient encore des survivants des premiers âges : « Cette faune profonde », explique-t-il aux lecteurs, « a aussi un caractère archaïque. Les profondeurs océaniques paraissent avoir permis à des genres d'ancienne date de prolonger leur existence[1535] ». Il avance pour preuve ces « polypiers recueillis

---

[1531] *Ibid*., p. 20.
[1532] *Ibid*., p. 234-235.
[1533] *Ibid*., p. 235.
[1534] *Le Grand écho du Nord de la France,* « Thalassothérapie », par E. Gautier, n°141, le 20 mai 1903, p. 1.
[1535] LESPAGNOL Georges, *L'Évolution de la terre et de l'homme*, Paris, C.Delagrave, 1905, p. 122. Notons, par ailleurs, que l'introduction de l'auteur témoigne d'une évolution dans la légitimité de la géographie en tant que champ de recherche à part entière : « La géographie a franchi l'étape décisive », déclare-t-il, « elle y a été conduite par le progrès continu des connaissances qui facilitent ses recherches, par l'essor admirable des sciences de la nature et de l'homme dont le concours lui est indispensable. Elle a pris enfin conscience d'elle-même, de son objet, de ses moyens d'enquête, de sa méthode : désormais elle a droit de cité parmi les sciences. Il est temps pour elle, grand temps, d'entrer délibérément dans la voie scientifique [...] » (*ibid.*, p. V).

connus à l'état fossile ; beaucoup d'autres types qu'on croyait éteints ont été retrouvés vivants dans les profondeurs des mers[1536] ». Louis Ernault et Ernest Jaubert font part d'un propos similaire dans *La conquête de la mer* : « des espèces réputées éteintes continuent, dans le fond des mers, à constituer ces gisements de craie, ces dépôts de tripoli qui peut-être, un jour, émergeront du sein des flots comme en émergea notre sol[1537] » écrivent-ils. Le biologiste Lucien Cuénot mobilise à son tour l'abîme-refuge, mais en le considérant cette fois comme révolu, dans *La genèse des espèces animales*, un ouvrage vulgarisé qu'il dédie « aux étudiants et aux curieux de la Nature[1538] ». Evoquant les premiers temps du vivant, il explique que « les eaux profondes ont joué souvent le rôle d'une "réserve", abritant et conservant les représentants de groupes détruits dans les eaux de surface par la concurrence plus rude : c'est la retraite des Crinoïdes à tige, des Oursins à plaquettes molles, des Pleurotomaires, de nombreux Brachiopodes, du crabe Dicranodromia allié aux Dromiacea du crétacé, des Eryonides proches parents des Eryonides jurassiques, des Sélaciens archaïques[1539] [...] ». Pas si simple de renoncer à l'abîme-refuge…

Examinons, avant de conclure, l'épaisseur culturelle de la mer-mère et de l'abîme primitif. Ils connaissent un épanouissement évident à travers la littérature et la poésie. En 1852 déjà, Joseph Autran s'affranchit de la théorie azoïque de Forbes faisant du fond de mer un triste désert, et poétise au contraire l'abîme géniteur, qu'il prend pour source originelle d'un mouvement de vie ascendant : « Et les monstres sortis de sa vase féconde / Montent en se jouant à la face des eaux / Et, joyeux, vers le ciel ils font rejaillir l'onde / Qui se croise en brillants arceaux[1540]». Ces « monstres » sont des formes primaires, à peine définissables : « Là, sur le lit fangeux de ces bas-fonds obscurs / Les êtres les plus lourds, les plus froids, les plus durs / Vivent l'universelle vie[1541]» écrit Autran. Jules Michelet, quelques années plus tard, sublime à son tour les « fécondes ténèbres » de la mer nourricière - et sexualisée[1542] - corps immense et « monde infini d'atomes vivants, d'animaux microscopiques, véritable abîme de vie qui fermente dans son sein[1543] ». Elle est « le creuset fécond où la création

---

[1536] *Ibid*., p. 222.
[1537] ERNAULT Louis et JAUBERT Ernest, *La conquête de la mer*, Paris, G.Delarue, 1895, p. 259.
[1538] CUÉNOT Lucien, *La genèse des espèces animales* [3e édition entièrement refondue] Paris, Félix Alcan, 1932, p. V.
[1539] *Ibid.*, p. 605.
[1540] AUTRAN Joseph, *Les Poèmes de la mer,* Paris, Michel Lévy frères, 1852, p. 61.
[1541] *Ibid*., p. 204.
[1542] AZOULAI Juliette, art.cit., p. 168.
[1543] MICHELET Jules, *La mer* (5e édition), Paris, Michel Lévy frères, 1875, p. 107. L'image de la mer-femelle est parfaitement claire quelques paragraphes plus loin, lorsque l'auteur écrit : « Telle est la mer. Elle est, ce semble, la grande femelle du globe, dont l'infatigable désir, la conception permanente, l'enfantement, ne finit jamais » *(ibid.*, p. 110). Pour Isabelle Autissier, cette association entre la mer et la femme résulterait d'un mélange de machisme et de fantasmes. Les représentations connaissent un glissement, passant de l'océan-mâle à la mer-femelle, amante des marins mais assassine. Voir AZOULAI Juliette, « Vénus aux abysses : biologie marine et imaginaire du féminin », dans KLINKERT Thomas et SÉGINGER Gisèle (dir.), *Biolographes, mythes et savoirs biologiques*, Paris, Hermann, 2019, p. 255-275. Voir aussi SERGHIDOU Anastasia, « La mer et les femmes dans l'imaginaire tragique », *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol.6, n°1-2, 1991, p.

commença[1544] », et se voit associée un sentiment de sollicitude maternelle : « l'amour emplit sa nuit féconde », écrit l'auteur, « il plonge dans la profondeur et semble plus riche encore chez les infiniment petits[1545] ». Il compare le mucus marin au liquide amniotique du ventre maternel et le poisson à l'embryon[1546], tout en reléguant les spécimens des premiers âges au rang des êtres confus, enfantés d'un chaos originel ; les ichtyosaures, grands reptiles marins de l'ère secondaire[1547], deviennent ainsi les « horribles avortons de la fange primitive[1548] ». L'analogie maternelle est reprise par les poètes de la fin du XIXe siècle. En 1886, Jean Richepin consacre à la « mer-mère » une longue litanie[1549]. Citons-en quelques passages révélateurs. Les premiers vers projettent l'image d'une éternelle bienfaitrice, source de vie : « Mère aux seins toujours pleins, toujours nus et sans voiles / Où plantes, animaux, hommes, tous nous suçons / L'intarissable lait qui réjouit nos moelles. / Vierge vénérable, oh ! chère à tes nourrissons / Bonne aïeule par qui notre terre est bercée / Aux ronrons endormeurs de lointaines chansons[1550] ». Richepin évoque ensuite les découvertes récentes de l'océanographie quant à la compréhension du rôle des océans dans la formation de la vie sur terre[1551] : « Plus vénérable encore depuis que la pensée / A mieux su ta grandeur en sondant tes secrets / En apprenant comment par toi fut dispensée / L'originelle vie alors qu'en tes retraits / Bouillait obscurément le plus antique germe / Gros de tous les futurs épanouis après[1552] ». C'est bien au fond de la mer, dans ces replis effervescents, que le poète place les balbutiements du vivant, alors même que l'hypothèse d'un abîme primitif a été scientifiquement invalidée. Commencement, la mer est aussi une fin : « Toi qui marques notre heure au début comme au terme ; car le cycle complet des terrestres instants / S'il fut ouvert par toi, c'est par toi qu'il se ferme / Toi qui connut le globe encor sans habitants / Et qui le reverras sans un animalcule[1553] [...] ». On comprend comment la mer invite à penser le temps long, elle qui a précédé l'arrivée de la vie et survivra à son terme. L'image d'une mer-mère immuable et féconde bascule alors brutalement pour laisser place, comme le calme à la tempête, à une force engloutissante et assassine : « Tueuse de ton fils, que ton fils innocente / Car, lui donnant le jour, le lui prendre est ton

63-88. Anastasia Serghidou revient sur les origines antiques et mythologiques de l'association entre espace maritime et ruse - souvent malveillante - féminine.

[1544] *Ibid*., p. 401.

[1545] *Ibid.*, p. 109.

[1546] AZOULAI Juliette, « Métamorphoses et biologie marine chez Michelet et Richepin », art.cit., p. 168.

[1547] Grand prédateur, l'ichtyosaure possédait quatre nageoires et mesurait plus d'une vingtaine de mètres de long. Il peuplait les mers du Mésozoïque, entre 248 et 90 millions d'années environ. Figure incontournable de l'imaginaire de l'antédiluvianisme et de « l'abîme-refuge », nous allons l'étudier de plus près dans la sous-partie suivante.

[1548] MICHELET Jules, *op.cit.*, p.203. Cité dans AZOULAI Juliette, art.cit., p. 168.

[1549] Juliette Azoulai précise que le recueil de Richepin concilie poésie et science ; c'est une œuvre littéraire mais aussi didactique, incorporant les « schémas transformistes post-darwiniens » (AZOULAI Juliette, art., p. 159).

[1550] RICHEPIN Jean, *op.cit.*, p. 23.

[1551] Nous parlons ici d'océanographie mais il va de soi qu'un ensemble de sciences de la vie de la terre - géologie, zoologie, paléontologie, et autres - y est associé. L'océanographie est, par essence, un champ d'étude interdisciplinaire.

[1552] *Ibid*., p. 23. Également cité par CLAERR Thierry, « Mouvement de la mer et création littéraire », dans CORBIN Alain (dir), *La mer : terreur et fascination*, *op.cit.*, p. 108.

[1553] *Ibid.*, p. 23-24.

droit / Puits d'existence et puits de mort, Vierge puissante[1554] ! ». La litanie s'étire encore longuement ; les vers cités ici suffisent, je l'espère, à témoigner de l'image fondamentalement ambivalente de la mer-mère, à la fois génitrice et infanticide[1555]. Le poète Emile Chevé, contemporain de Richepin, sublime lui aussi le mythe de l'abîme primitif, espace fécond et grouillant de vie aux premiers temps du monde : « Le fond de l'océan et le dessous des pierres / L'air, le vent, le sillons, l'herbe des cimetières / Sont pleins d'accouplements[1556] ! » écrit-il dans *Les Océans*. Les amateurs de poésie peuvent également accéder, dès 1924, à la traduction française du recueil *The Seven Seas*, du britannique Rudyard Kipling. A l'instar de Richepin faisant de la mer « le ventre rond d'une génératrice[1557] », l'auteur du *Livre de la jungle* la décrit comme « l'utérus du monde[1558] ». L'idée que les profondeurs océaniques renferment la clé des origines de la vie apparaît enfin dans les romans pour la jeunesse. Dans *Bob Kincardy à dos de baleine*, publié en 1876 alors que la campagne du *Challenger* touche à sa fin, le jeune Bob, héros du récit, contemple les flots qui l'entourent et s'exclame : « La mer est la plus admirable manifestation de Dieu [...] Ses abîmes renferment des trésors et le principe de vie[1559] ». Le fond de la mer serait le théâtre de cette « genèse que l'on ne sait point[1560] », de ce mystère des origines semblant se dérober à la compréhension humaine.

Notons enfin que cette gestation se voit parfois attribuer une dimension particulièrement tourmentée, chaotique[1561] ; le formidable *Poème géologique* d'Edmond Emerich, paru en 1860, en témoigne bien : « Sous la brume estompant la zone aérienne / Les flots sombres et lourds de la mer silurienne / Renfermaient dans leur sein un mélange confus / D'êtres que la science a longtemps méconnus : / Des mollusques nombreux, des orthies, des lituites / D'informes crustacés, appelés trilobites / Et mille autres encor dans ces dépôts anciens / Qui servirent de base aux terrains dévoniens[1562] [...] ».

Le malheureux *Bathybius*, scientifiquement éteint, se transfère lui aussi dans la production littéraire. Défenseur de la génération spontanée, Jean Richepin exalte ce qui n'est désormais qu'un précipité chimique en lui conférant une promesse de métamorphose : « Un être existe là, que la science nomme /

[1554] *Ibid*., p. 24.

[1555] Précisons également que, de toute évidence, Richepin confère à ses vers une dimension mariale ; en qualifiant la mer de « Vierge » - tour à tour « puissante », « vénérable », « fidèle », « clémente » - il établit une analogie symbolique entre la conception virginale de Jésus par Marie et la conception virginale de la vie par la mer. Il joue ensuite sur l'homophonie entre « mer » et « mère ». De manière générale, son recueil *La Mer,* d'où sont tirés ces vers, mobilise fortement le champ lexical du sacré.

[1556] CHEVÉ Emile, *Les Océans*, 1884, p.28.

[1557] *Ibid*., p.51.

[1558] « *Womb of the world* » en anglais. (KIPLING Rudyard, *Les Sept Mers*, [trad. de P.-J. Jouve], Paris, Stock, 1924, p.9). La version originale du recueil fut publiée en 1896, deux ans après celui de Richepin mentionné plus haut. (KIPLING Rudyard, « *Deep sea cables* », in KIPLING Rudyard, *The Seven Seas*, Londres, Methuen and Co., 1896).

[1559] BROWN Alphonse, *Voyage à dos de baleine. Aventures du capitaine Bob Kincardy,* Paris, Librairie illustrée, 1876, p.128.

[1560] RICHEPIN Jean, *op.cit*., p.326.

[1561] « Le chaos devient source », écrit Loïc Péton dans son mémoire, à propos de la vision de l'abîme primitif dans les années 1860, « il est voulu origine de toute chose, la vie doit s'expliquer par ses secrets enfouis que l'homme va tenter de lui extirper » (PETON Loïc, *op.cit*., p. 77).

[1562] EMERICH Edmond, *La création du globe terrestre. Poème géologique*, Strasbourg, impr. Berger-Levrault, 1860, p.6.

Bathybius, un être informe, sans couleur / Une larve plutôt qu'un être, une pâleur / Encor plus qu'une larve, une ombre clandestine / Semblable à du blanc d'œuf, à de la gélatine / Quelque chose de vague et d'indéterminé / Ce presque rien, pourtant, il existe / Il est né, il se nourrit, respire, et marche et se contracte / Et multiplie, et c'est de la matière en acte[1563]». Ce « presque rien », perdu au fond de l'eau, pourrait-il devenir « capable de tout[1564] » ? Son informité molle le rend apte à la transformation, ce processus évolutif rappelant à l'homme son animalité[1565]. « Le connaître, en la nuit épaisse », écrit le poète, « Avoir retrouvé ce chemin / C'est la gloire de notre espèce[1566]». Le *Bathybius* apparaît aussi comme l'élément-clé des *Secrets de M.Synthèse*[1567] de Louis Boussenard, paru en 1890 : embarqués à bord de la *Taupe*, sous-marin d'une grande sophistication, M.Roger-Adams et ses compagnons partent à la recherche de la fameuse cellule-mère, qu'ils espèrent rencontrer entre 5000 et 6000 mètres de profondeur. La fiction s'affranchit de la réalité scientifique pour servir un lectorat friand d'aventures sous-marines[1568].

Quelques années seulement après l'invalidation de la théorie azoïque de Forbes et la découverte d'une vie profonde, la controverse du *Bathybius* émerge et semble légitimer, pendant un temps, la vision d'un abîme-primitif. État primordial du vivant, sorte de cellule-mère faisant le lien entre matière inerte et vie organique, le *Bathybius* aurait recouvert le fond des premiers océans et, d'après Huxley en 1868, les recouvrirait encore. Une logique ascendante prime alors, selon laquelle la vie serait d'abord apparue au fond de la mer. Mais les filets du *Challenger* mettent bientôt un terme scientifique à cette vision erronée, et pourtant partagée par des savants et relayée auprès du grand public : non seulement le *Bathybius* n'est pas omniprésent sur le sol océanique, mais il n'est pas ce que l'on croit : il s'agit en fait d'un simple précipité chimique... Dans le sillon de sa disqualification et des résultats des campagnes océanographiques britanniques et françaises, l'hypothèse d'un abîme primitif se voit presque unanimement invalidée. Les formes « tourmentées » de certains êtres des profondeurs avaient laissé croire à une faune abyssale originelle, survivante du chaos associé aux premiers temps du monde : il n'en est rien. La vie est née dans les eaux peu profondes de la mer, avant de migrer vers les étages inférieurs. L'itinéraire du peuplement primaire se retourne, change de sens pour devenir descendant et non l'inverse ; ce basculement conceptuel est entériné et porté à la connaissance du public non-savant au travers de dictionnaires, d'ouvrages vulgarisés, et d'articles de presse. Défait de

---

[1563] RICHEPIN Jean, *op.cit.*, p. 327.

[1564] J'emprunte cette phrase à l'article de Juliette Azoulai (voir AZOULAI Juliette, art.cit., p. 167). Jules Michelet soulignait lui aussi la capacité transformatrice de l'eau, « grande force qui se prête aux transitions de l'universelle métamorphose » (MICHELET Jules, *La Mer*, *op.cit*., p. 280. Cité dans AZOULAI Juliette, art.cit., p. 167).

[1565] *Ibid*., p. 171.

[1566] MICHELET Jules, *op.cit.*, p. 333.

[1567] BOUSSENARD Louis, *Les Secrets de M.Synthèse*, Paris, C.Marpon et E.Flammarion, v.1890.

[1568] Et en même temps, la réalité scientifique et technique nourrit indéniablement la fiction : la *Taupe* fictive enfantée par Boussenard n'est autre que la *Taupe-Marine*, un sous-marin bien réel, crée par l'italien Toselli à la même période. Les deux mondes communiquent en permanence, et c'est ensemble qu'il faut les entendre.

sa substance scientifique, l'abîme primitif trouve un espace de survie dans la littérature, et notamment la poésie. Quant à l'hypothèse d'un abîme-refuge, selon laquelle certaines espèces descendues vers les profondeurs auraient été préservées des processus évolutifs, et s'y trouveraient encore, elle perd en légitimité suite à l'expédition du *Challenger,* mais continue toutefois d'être évoquée, de manière plus ou moins nette, dans certains ouvrages de vulgarisation. Les scientifiques, globalement, n'y croient plus, et c'est vers la littérature que cette vision de l'abîme-refuge, monde perdu sous les flots, se transfère et entame son existence populaire.

B. Retrouver le monde antédiluvien : le rêve désenchanté ?

« Non ! ne me souris point, terrible Atlantique
Ton bruit, tout à la fois plaintif et menaçant
Est l'éternel écho de ce déluge antique
Tombeau d'un monde adolescent »

F. de Buncey, *La Mer*, 1868[1569].

Alain Corbin parle de la perception du fond de la mer, de l'Antiquité à l'époque moderne, comme de celle du « récipient abyssal des débris du déluge[1570] » ; l'idée fait son chemin jusqu'au XIXe siècle où les découvertes sur l'ancienneté de la Terre, soutenues par la théorie actualiste de Lyell[1571], mènent les savants à se détacher de la chronologie biblique et à reconsidérer l'acception de ces termes de « déluge » et d'« antédiluvien[1572] ». L'évolution du regard porté sur le passé, et sur la mesure de ce passé, imprègne aussi la perception savante du fond de la mer, cet espace se voyant doublé d'une épaisseur temporelle à partir des années 1860, nous l'avons évoqué. La profondeur apparaît dès lors comme une distance à réduire pour remonter le temps[1573]. La thèse d'un abîme-primitif triomphe temporairement grâce à la découverte du *Bathybius*, puis est finalement rejetée après 1875. Faute de preuves, l'espoir des scientifiques de découvrir les témoins vivants d'un « passé perdu » au fond de la mer s'éteint sans mourir tout à fait : s'extrayant de la sphère savante où il ne présente plus d'intérêt, le rêve déçu déménage vers une culture plus large, dès la Belle Epoque. Grâce à quels acteurs, et à travers quels supports de « popularisation » l'abîme-antérieur a-t-il survécu à son invalidation

[1569] BUNCEY F. de, *La Mer* [poème], Dijon, G.Demeurat, 1868, p. 1.
[1570] Il s'agit du titre de la première sous-partie du chapitre 1 dans *Le territoire du vide* (voir CORBIN Alain, *Le territoire du vide* : *l'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, *op.cit.*, p. 13.
[1571] À Lyell s'opposait Georges Cuvier, défenseur de la théorie catastrophiste, qui considérait que le Déluge - dernier cataclysme en date - s'était produit il y a environ 4000 ans et avait engendré la création d'une nouvelle faune et d'une nouvelle flore.
[1572] Précisons que le contexte scientifique de l'époque est marqué par l'invention de la Préhistoire, qui atteste de l'existence d'un homme antédiluvien avec les découvertes de l'*Homo neanderthalensis* en 1856, puis de l'*Homo sapiens* douze ans plus tard. Toutes ces révélations mènent à repenser l'âge de la Terre et de l'Homme.
[1573] PETON Loïc, *op.cit.*, p. 404.

scientifique[1574] ? La fiction ne fut pas la seule condition de sa perpétuation ; dans la première moitié du XXe siècle, de nombreux articles de presse - parus dans *Le Journal*, *La Lumière*, *La Croix* et autres - ont également contribué à entretenir l'entendement de sa plausibilité. Les apparitions du sempiternel serpent de mer, nous allons le voir, ont aussi constitué une aubaine pour l'abîme-refuge : l'hypothèse d'une identité préhistorique de la bête a séduit certains auteurs et savants et imprégné l'opinion publique. En examinant ces différentes modalités de diffusion, leurs procédés discursifs et leur influence générale, il me semble possible de cerner l'imbrication entre la pensée collective du fond de la mer et une certaine vision fantasmée du passé de la terre et du vivant. Il convient aussi d'interroger la dilution du terme « antédiluvien », qui perd de son sens initial et glisse vers un usage générique, commode pour renvoyer à l'idée plus ou moins nette de l'anormalement grand et/ou de l'extraordinairement vieux, les deux souvent. Abondamment mobilisé dans la littérature non-scientifique, dont la presse, le corpus scolaire et certains ouvrages généraux, cet adjectif structure bientôt une imagerie familière, où les reptiles marins du Mésozoïque - plésiosaure, ichtyosaure, mosasaure - tiennent les premiers rôles. Des romanciers n'hésitent pas à les incorporer au sein de leurs plongées fictives vers le sombre abîme du temps, cette couche liquide où l'imagination autorise le rêve, déjà formulé par Jules Verne, de retrouver les « vastes échantillons de la vie d'un autre âge[1575] ».

Avant d'aborder le déploiement de l'abîme-refuge dans la fiction et les articles de presse, tentons de nous faire une idée de ce que le grand public pouvait savoir, à la fin du XIXe siècle, de la faune marine aux premiers temps du vivant. Dans certains ouvrages généraux et scolaires, des « vues idéales » de cette faune archaïque sont élaborées et, guidées par un souci d'intelligibilisation, articulent une narration visuelle autour de plusieurs représentants sélectionnés pour devenir des références[1576]. De cet ensemble naît une imagerie, véritable « cadre à penser » l'abîme-refuge pour un public non-spécialiste en paléontologie. Le vulgarisateur Louis Figuier la met en scène dans *La Terre avant le déluge*, en 1864, intégrant à son propos des vues pour lanterne magique dont il saisit le potentiel pédagogique. Arthur Mangin, dans les très populaires *Mystères de l'océan*, fait preuve d'un même souci d'intelligibilisation : « Je vais extraire, pour les mettre sous les yeux du lecteur, les types les plus remarquables de l'antique faune océanienne[1577] » annonce-t-il. Il cite « les astéries et les oursins » puis

[1574] Ces pistes de réflexion m'ont été suggérées par Loïc Péton, lors d'un entretien réalisé en janvier 2024. Dans sa thèse, il a étudié l'engouement puis la déception des savants quant à l'existence de l'abîme-refuge ; interroger le transfert de cet espoir abandonné vers la culture populaire, et notamment la littérature, serait donc une manière de prolonger son analyse, à la fois thématiquement et chronologiquement. Ces conseils m'ont été précieux ; ils structurent cette sous-partie.

[1575] Cette interrogation fut formulée par Jules Verne lui-même (d'après GOUT Muriel, GOY Jacqueline, LAUBIER Lucien [et. al], *op.cit.,* p. 3).

[1576] Voir VANHOUTTE Kurt, « *La Terre avant le déluge*. Nouvelles scènes de la Création, lanterne magique et mise en récit visuelle », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], n°41, 2022.

[1577] MANGIN Arthur, *Les Mystères de l'océan*, Tours, A.Mame et fils, 1864, p. 199-200. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte. Notons que Mangin s'intéresse surtout à la faune

les céphalopodes, dont les célèbres ammonites et les nautiles « tant fossiles que contemporains ». Les poissons pullulent dans les eaux siluriennes ; l'auteur n'évoque « pas moins de vingt-cinq mille espèces, toutes disparues[1578] ». Parmi elles, deux espèces-clés dans la pensée du monde avant les hommes : l'ichtyosaure et le plésiosaure, « ces êtres étranges, moitié poisson, moitié crocodile [...] ces monstres amphibies qui infestaient les mers[1579] ». Le premier pouvait atteindre 25 mètres de long et ressemblait un peu au dauphin actuel. Il disparut il y a environ 90 millions d'années[1580]. Quant au plésiosaure, doté d'un cou immense et de quatre puissantes nageoires, il peuplait tous les océans du globe avant de s'éteindre il y a 66 millions d'années[1581]. Ces deux géants, précisons-le, ne sont pas des dinosaures mais des reptiles et redoutables prédateurs. Systématiquement mentionnés dans les tableaux des mers archaïques, ils structurent une imagerie de la faune primitive et sont, pour nous, des voies d'accès à la pensée d'un lointain monde marin dès le dernier tiers du XIXe siècle. Examinons ces deux exemples de plus près.

Ichtyosaure et plésiosaure imprègnent le cadre scolaire et y véhiculent l'image d'un fond de mer primitif chaotique et impitoyable, royaume de mort et d'ultra-prédation. Dans *Éléments d'histoire naturelle,* un manuel de Jean-Henri Fabre destiné aux élèves de quatrième, l'ichtyosaure est décrit comme la « terreur des mers de l'époque[1582] » ; l'expression est reprise par Henri Coupin dans *Les animaux excentriques*[1583]. A la même période, Coupin intègre également l'ichtyosaure dans une série de vues sur verres, un dispositif d'apprentissage par l'image. L'auteur ajoute que « ces monstrueux reptiles s'entre-dévoraient ; le plus fort faisait voracement sa proie du plus faible[1584] ». Auguste Daguillon, de la Faculté des sciences de Paris, évoque dans ses *Notions de géologie* « un féroce carnassier[1585] », tandis que l'*École Nouvelle*, un périodique d'enseignement, propose une leçon de sciences expérimentales où tableaux, dessins et photographies montrent le plésiosaure et l'ichtyosaure aux enfants[1586]. Les jeunes collégiennes accèdent aussi à une description des deux créatures dans le

---

primitive ; le paléontologue Charles Brongniart se penche sur le cas de la flore et publie, à la fin du XIXe siècle, *La Flore antédiluvienne*. La référence complète de l'ouvrage n'a malheureusement pas pu être retrouvée.

[1578] *Ibid*., p. 206.

[1579] *Ibid.*, p. 210.

[1580] Pour l'anecdote, le premier squelette complet d'ichtyosaure fut découvert en 1811 à Lyme Regis, sur le littoral du comté de Dorset (sud-ouest de l'Angleterre) par une fillette de treize ans, Mary Anning. Par la suite, elle se forma à la paléontologie, rassembla une exceptionnelle collection de fossiles, et devint une figure reconnue avant de s'éteindre prématurément en 1847. Le littoral du Dorset est aujourd'hui connu sous le nom de « *Jurassic Coast* » en raison de l'extraordinaire densité de sites géologiques qui parcourent ses 153 kilomètres de côte.

[1581] Comme pour l'ichtyosaure, ces informations nous sont données par le site du Muséum National d'Histoire naturelle et la paléontologue Peggy Vincent, spécialisée dans l'étude des reptiles du Mésozoïque.

[1582] FABRE Jean-Henri, *Eléments d'histoire naturelle : Géologie,* Paris, C.Delagrave, 1882, p. 159.

[1583] COUPIN Henri, *Les animaux excentriques*, Paris, Vuibert et Nony, 1906, p. 400.

[1584] *Ibid*., p. 161.

[1585] DAGUILLON Auguste, *Notions de géologie*, Paris, Belin, 1893, p. 142. Le livre était destiné aux élèves de cinquième.

[1586] *L'Ecole nouvelle*, « Sciences expérimentales. Les anciens habitants du globe », par R.Godefroy, n°37 de la 17e année, le 13 juin 1914, p. 431.

manuel d'histoire naturelle d'Auguste Robin et Ferdinand Faideau paru en 1913[1587]. Dans un théâtre normand, en 1880, un vulgarisateur organise même des conférences ouvertes à tous sur les reptiles archaïques, avec textes et tableaux à l'appui[1588] ! Le climat de violence baignant les mers primitives serait attesté, selon les auteurs que nous venons de citer, par la disproportion du plésiosaure et de l'ichtyosaure ; de telles morphologies sont faites pour tuer ! Le premier est qualifié de « bête apocalyptique[1589] » par le vulgarisateur Théophile Moreux, tandis que le second possédait, d'après Jean-Henri Fabre, des yeux « au volume énorme, comme on en trouverait pas de comparable dans aucune des espèces actuelles ; leur grosseur excède celle de la tête d'un homme[1590] ». Mais à l'instar de la faune abyssale décrite au même moment, ces disparités sont justifiées par les configurations extrêmes du milieu de vie : « Ce volume du globe oculaire devait leur donner une extraordinaire puissance de vision, capable de scruter l'obscurité des nuits et les ténèbres des profondeurs océaniques[1591] ». Après avoir fait le tour des leçons et des manuels, l'imagerie antédiluvienne pénètre visuellement dans l'espace public en 1910, lorsque le Muséum d'Histoire naturelle de Paris fait l'acquisition d'un squelette fossile d'ichtyosaure doté - c'est une première ! - de sa peau d'écailles. Ce don de la Société des Amis du Muséum est rapporté par *La Nature* au mois de janvier[1592], puis par le *Journal*[1593]. Le public, adultes comme enfants, peut contempler le gigantesque animal dans la Galerie de Paléontologie et d'Anatomie comparée.

L'attribution d'une férocité inhérente aux bestiaire des mers archaïques est aussi le fait des les poètes ; Edmond Emerich évoque, dans *La création du globe terrestre*, « l'ichtyosaure aux appétits gloutons / Dévorant parfois ses propres rejetons[1594] », puis « le roi des eaux, le plésiosaure / Ce terrible animal dont la faune s'honore ». Lorsque les deux bêtes s'affrontent, la lutte est féroce ; Ernest Cotty la donne à voir dans *Antediluviana*, en 1875 : « Mais, qu'entends-je ? que vois-je, au sein des vastes mers ? / De terribles combats à mes yeux sont offerts / Un *Saurien* marin, l'énorme *Ichthyosaure* / Est aux prises avec l'affreux *Plésiosaure* / Ce dernier courbe en arc son long cou de serpent / Contre l'antagoniste…

[1587] FAIDEAU Ferdinand et ROBIN Auguste, *Enseignement secondaire des jeunes filles : 1ère année d'histoire naturelle (zoologie élémentaire, notions de botanique)*, Paris, éditeur inconnu, 1913.

[1588] Cette information nous est connue grâce au *Phare de la Manche* (« Théâtre », n°46 de la 43e année, le 10 juin 1880, p. 3).

[1589] MOREUX Théophile, *La science mystérieuse des pharaons*, Paris, G.Doin, 1938, p. 241. Nous allons reparler de cet auteur, à la fois abbé, astronome et vulgarisateur, dans le chapitre suivant.

[1590] FABRE Jean-Henri, *op.cit*. p. 159-160.

[1591] *Ibid*., p. 160. Les paléontologues estiment aujourd'hui que la vision de l'ichtyosaure pouvait être efficiente jusqu'à 1600 mètres de profondeur (d'après MOTANI Ryosuke, ROTHSCHILD Bruce M., et WAHL William, « What to do with a 10-inch eyeball ? Evolution of vision in ichthyosaurs », *Journal of Vertebrate Paleontology*, vol.19, septembre 1999).

[1592] *La Nature*, n°1914, le 29 janvier 1910, p.129-130.

[1593] *Le Journal*, « Au jardin des plantes », par Gustave Fraipont, n°7289, le 10 septembre 1912, p. 6. ; *Le Journal*, « Les amis du Muséum », n°6262, le 18 novembre 1909, p. 3.

[1594] EMERICH Edmond, *op.cit*., p. 9-10. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

à sa rage échappant[1595] ! [...] ». Ce thème du duel aquatique entre ichtyosaure et plésiosaure semble avoir été « fixé » en littérature par Jules Verne, dans *Voyage au centre de la terre*[1596] (1864).

Le caractère féroce attribué aux deux reptiles se mue parfois en une attitude généreuse, voire salvatrice comme dans « La reconnaissance du plésiosaure » de la *Jeunesse illustrée*[1597] : sur le point d'être dévoré par les requins, le marchand Coquanbel est miraculeusement sauvé par les deux représentants de l'ère secondaire, jaillis du fond des eaux pour lui porter secours ! (**Fig. 70**). L'homme est déposé sur le pont du navire, sain et sauf, tandis que les créatures replongent déjà vers leur sombre retraite. Les lecteurs des très populaires *Belles Images* découvrent, à l'été 1912, les péripéties du professeur Diplodocus à travers l'ère secondaire ; parvenu au bord d'une mer immense, il y jette son fil de pêche. Les minutes passent - il faut du temps pour remonter du fond de l'abîme ! - et le savant « voit tout à coup surgir un ichtyosaure[1598] », suivi « d'un plésiosaure, un des animaux les plus curieux de cette époque » (**Fig.71**).

Lorsqu'ils ne remontent pas à la surface, les deux reptiles archaïques sont observés directement au fond de la mer ; les exemples littéraires ne manquent pas. Dans *Une Française au pôle Nord*, publié par Pierre Maël en 1900, le sous-marin *Grâce de Dieu* prospecte les gouffres de la mer lorsque surgit devant le hublot « un spécimen bizarre d'une forme disparue depuis des milliers de siècles[1599] ». Derrière cet ichtyosaure - car c'en est un, assurément - se montre une troupe hétéroclite aux allures confondantes, « tenant le milieu entre la baleine et le crocodile, des bêtes à peau de morse, à prunelles cloisonnées en facettes, à dents de sauriens ». « Miséricorde ! » s'écrit D'Ermont, « mais c'est le monde antédiluvien qui ressuscite ! ». Il ressuscite particulièrement bien pendant l'entre-deux-guerres, probablement porté par un contexte plus général d'engouement populaire pour la préhistoire et les dinosaures[1600]. Dans *La Cité des premiers hommes*[1601], publié en 1929, les héros de Maurice

---

[1595] COTTY Ernest, « Antediluviana », Bourg-en-Bresse, impr. Comte-Milliet, 1875, v. 71-76. Cité dans RINGUEDÉ Yohann, « *Antediluviana*, poème géologique, Ernest Cotty, 1875 », *Arts et Savoirs* [En ligne], n°12, 2019. Un article fort intéressant. Notons d'ailleurs que Cotty dédia son poème à Louis Figuier.

[1596] VERNE Jules, *Voyage au centre de la terre*, Paris, J.Hetzel, 1864. Le roman s'établit comme une référence dans l'imaginaire de la préhistoire et continue, à l'instar de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, d'être invoqué et loué plus d'un demi-siècle après sa parution initiale.

[1597] *La Jeunesse illustrée,* « La reconnaissance du plésiosaure », par Val, n°1333, 21 avril 1929, p. 2.

[1598] *Les Belles Images*, « Le savant Diplodocus à travers les siècles », par G.RI, n°436 de la 9e année, le 22 août 1912, p.1.

[1599] MAEL Pierre, *Une Française au pôle Nord*, Paris, Hachette, 1900, p. 299. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte. Voir Annexe 16 pour un extrait plus long.

[1600] Il me semble nécessaire de relier le déploiement littéraire de l'abîme-refuge à ce contexte particulier. Au Luna-Park, porte Maillot, une attraction baptisée « Le monde il y a un million d'années » est inaugurée en 1935, inspirée du parc américain de Coney Island, et donne l'illusion de remonter le temps au sein d'un décor immersif. Des journaux comme *Benjamin* relaient la nouvelle. Raphaël de la Grillière publie *La Lampalagua* en 1905 : puissant reptile préhistorique, la Lampalagua vit lui aussi caché dans un fond, pas celui de la mer mais de l'Amazonie. Le roman connaît un vif succès public, tout comme *La vallée ensevelie*, d'Henri-Jeanne Magog, paru en 1933 et imaginant la rencontre d'un groupe d'explorateurs avec un monde souterrain peuplé de dinosaures. Le cinéma s'est également emparé du thème ; citons, entre autres, *Le Monde perdu* (*The Lost World*), de Harry O.Hoyt, sorti en 1925 et diffusé quelques années plus tard en France.

[1601] CHAMPAGNE Maurice, *La Cité des premiers hommes*, Paris, Tallandier, 1929.

Champagne font soudain face à une extraordinaire vision, tout droit sortie des profondeurs insondables : « Et voilà que, lentement, une masse sombre remonte tout là-bas, du fond de l'abîme [...] digne de faire fuir les plus monstrueux animaux de son époque[1602] ». La réponse d'André fuse : « L'*Ichtyosaure*[1603] ! » L'hybridité des formes est bien là, tenue pour preuve incontestable du caractère archaïque du monstre qui présente en effet « un museau de marsouin, une tête de lézard, une mâchoire de crocodile qui ne compte pas moins de cent-quatre-vingt-deux dents[1604] [...] ». Cet aspect si étrange, si confus et invraisemblable, est en fait justifié par un besoin adaptatif : « le monstre est là, surgi du fond des abysses dont sa conformation lui permet de supporter la formidable pression[1605] ». Dans *L'île engloutie*, un autre roman de Maurice Champagne, ce n'est plus l'ichtyosaure mais le plésiosaure qui se cache au fond de l'abîme. Séraphin Pâques, Yves Boarec et le docteur Kawamura s'avancent prudemment, revêtus de leur scaphandre, à plus d'un kilomètre sous l'Atlantique, lorsque soudain « du gouffre sur les bords duquel ils s'arrêtèrent quelques instants plus tôt monte une apparition fantastique, véritable vision d'un autre âge[1606] ». Comme après des centaines de millions d'années de sommeil, la bête leur fait face, surgie des profondeurs du temps : « sa tête est petite, avec une mâchoire formidable armée de dents serrées, un cou d'une longueur démesurée, un corps renflé terminé par une queue qui, à elle seule, fait de la moitié de l'être entier [...] ». Plus étonnant encore, le monstre a « l'épiderme recouvert de poils » ! Le docteur Kawamura est le premier à comprendre, et « de la pointe de son coutelas, sur le roc, il écrit un mot : *Plésiosaure* ». Il a reconnu la bête apocalyptique qui évolue devant eux, monstre des premiers âges dont l'espèce, pensait-on, semblait classée désormais ». Ichtyosaures, plésiosaures, mosasaures, et autres vestiges d'un passé très présent animent les récits de presse pour jeunes lecteurs, comme « Pigeon-Vole[1607] », de l'*Ami de la jeunesse*, ou « L'extraordinaire voyage[1608] », du *Petit illustré pour la jeunesse et la famille.* L'abîme-refuge gagne en consistance culturelle à chacune de ces occurrences.

Il peut aussi s'avérer une réponse commode dans l'arbitrage de certains débats zoologiques. Durant la première moitié du XXe siècle, et en particulier pendant l'entre-deux-guerres, la vision de abîme-refuge s'imbrique dans l'imaginaire - alors particulièrement échauffé - du serpent de mer pour enfanter la conclusion suivante : le fameux monstre serait en réalité une créature du Mésozoïque, un survivant des temps immémoriaux[1609] ! Dissimulé dans les sombres profondeurs des mers, où le temps

---

[1602] *Ibid*., p. 74.
[1603] *Ibid*., p. 74. Le mot est écrit en italique dans le texte original.
[1604] *Ibid*., p. 74.
[1605] CHAMPAGNE Maurice, *op.cit.*, p. 74.
[1606] CHAMPAGNE Maurice, *L'île engloutie*, Paris, Tallandier, 1929, p. 164-165. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent dans le texte.
[1607] *L'Ami de la jeunesse*, « Pigeon-Vole », par Henri de Chazel, n°9 et 10, les 19 et 26 mars 1910, p. 10-11.
[1608] *Le Petit illustré pour la jeunesse et la famille,* « L'extraordinaire voyage », par Alin Monjardin, du n°1519 de la 30e année au n°1554 de la 31e année, du 19 novembre 1933 au 22 juillet 1934.
[1609] BUFFETAUT Eric, *A la recherche des animaux mystérieux, op.cit.,* p. 35. L'auteur ajoute que ce rapprochement établi, sans aucune preuve tangible, entre un monstre inconnu et une espèce réelle mais éteinte ne vaut pas uniquement pour les monstres marins ; le célèbre Yéti a lui-même été pris par certains anthropologues

ne passe pas comme ailleurs, il aurait traversé les âges jusqu'à l'époque des sociétés humaines. L'assimilation du monstre inconnu - et désespérément fuyant - à une espèce disparue permet d'apporter un substitut de réponse, de fixer un « visage » à l'insaisissable créature. Dès lors que le monstre prend les traits du plésiosaure ou de l'ichtyosaure, deux créatures dont l'existence passée est attestée par des fossiles, il devient bien plus facile d'imaginer sa survie et de se le représenter[1610]… L'idée semble avoir eu des défenseurs au sein de la sphère savante elle-même ; en 1904, le biologiste marin Alfred Giard déclare devant l'Académie des Sciences que le fameux serpent « aperçu » épisodiquement en baie d'Along depuis plusieurs années[1611] pourrait être une espèce relicte, peut-être un ichtyosaure ou un plésiosaure, deux immenses reptiles marins de l'époque secondaire. Son propos parvient au grand public dans les colonnes du *Temps*, trois jours plus tard : « Il est permis de supposer que ce serpent de mer appartient à un des groupes que nous considérons jusqu'ici comme disparus[1612] » écrit le savant. Il appuie son argument sur la découverte fortuite, trois ans auparavant, de l'un des derniers représentants de la famille des giraffidés : « On trouvait dernièrement en Afrique un animal terrien, l'okapi, que nous supposions depuis longtemps disparu », rappelle-t-il. Dès lors, la porte est ouverte aux surprises zoologiques : « Pourquoi ne pourrait-on retrouver aussi le mosasaure ou l'ichtyosaure qui, s'ils existent encore, ne peuvent vivre qu'à de très grandes profondeurs dans la mer et n'apparaître à la surface que très rarement et comme par accident[1613] ? ». Les propos du savant circulent ; on les retrouve notamment dans un numéro de l'*Actualité*[1614]. L'hypothèse pénètre la presse enfantine, dont *La Jeunesse illustrée* et *L'Intrépide*[1615]*,* et gagne même le sérieux *Mer & Colonies,* l'organe de la Ligue maritime et coloniale française. L'auteur Georges-Gustave Toudouze[1616] y publie un article affirmant que « le Serpent de Mer, immense et singulier en tout, serait un Oublié des Temps Préhistoriques, un Survivant étonnant des vieilles espèces évanouies[1617] ». Il prend pour preuve

pour un *Gigantopithecus*, un singe géant du Quaternaire, tandis que le mystérieux Mokélé-mbembé, dont on prétend qu'il hante les affluents du fleuve Congo, a longtemps été assimilé - et continue de l'être, pour certains - à un sauropode, un dinosaure herbivore au long cou (*ibid*., p. 35).

[1610] *Ibid.*, p. 36.

[1611] Voir Chapitre 5, p. 196-212.

[1612] *Le Temps*, « Le serpent de mer », par Alfred Giard, n°15719 de la 44e année, le 30 juin 1904, p. 3. L'article est repris dans des publications locales, y compris en dehors de la France métropolitaine. Le *Petit Journal de l'île de la Réunion* en témoigne (« Bulletin extérieur. Le serpent de mer », n°2539 de la 14e année, le 27 septembre 1904, p. 1).

[1613] *Ibid.,* p.3.

[1614] *L'Actualité*, « L'actualité scientifique », par Docteur Paul, n°237 de la 5e année, le 31 juillet 1904, p. 407.

[1615] *La Jeunesse illustrée*, « La mort du serpent de mer », auteur inconnu, n°320 de la 7e année, le 11 avril 1909, p. 10. ; *L'Intrépide*, « Les animaux disparus », auteur inconnu, n°95 de la 3e année, le 10 mars 1912, p. 3.

[1616] Nous allons être amenés à le citer de nouveau, dans le chapitre suivant ; Toudouze est en effet l'auteur du roman à succès *Le Petit Roi d'Ys*.

[1617] *Mer & Colonies* « Le serpent de mer ? » par Georges-Gustave Toudouze, n°197 B de la 25e année, février 1923, p. 10. Je ne sais pas pourquoi l'auteur ajoute toutes ces majuscules…

évidente les concordances entre les fossiles des « Grands Mosasaures de l'Âge Secondaire[1618] » que conservent les Muséums et les descriptions du fameux animal…

L'idée est reprise et diffusée par d'autres périodique de vulgarisation comme *La Nature*, qui affirme que « cette idée de la survivance possible d'une forme que l'on croyait depuis longtemps disparue n'a rien en soi d'inadmissible[1619] », ou comme *Sciences et Voyages* qui annonce à ses lecteurs en 1926 : « le Mosasaure, monstre marin intermédiaire entre le lézard et le serpent, pourrait bien être le Serpent de mer actuel[1620] ». Mais rien n'est moins sûr toutefois, et l'alibi change de nom quelques lignes plus loin : « il existe des étendues immenses où jamais aucun humain n'a navigué », explique l'auteur, « et où le Megophias, ce monstre des âges révolus attardé sur la terre, peut exister[1621] ». L'argument est aussi élémentaire qu'évident : l'étendue des océans et la profondeur de leurs gouffres justifient encore l'ignorance partielle des hommes à leur sujet. C'est une réalité. Mais l'immensité de ce qu'il reste à découvrir, loin de décourager l'auteur, le porte au contraire à formuler une projection optimiste : « Peut-être que sa dépouille » - celle du serpent de mer, enfin capturé - « ne sera autre que celle du Plésiosaure ou du Mosasaure dont nous connaissons les squelettes fossiles, et enrichira un musée[1622] [...] » conclut-il. *Sciences et Voyages* n'est d'ailleurs pas le seul périodique de vulgarisation scientifique à soupçonner l'existence d'un lien entre le serpent de mer et le passé archaïque de la Terre ; en pleine controverse du Loch Ness, *Je sais tout* titre, en une de couverture : « Monstre préhistorique ou hallucination des foules[1623] ? » (**Fig. 72**). L'article dit offrir à ses lecteurs « l'une des très rares documentations sérieuses sur le sujet en provenance d'un vrai savant[1624] ». Il est vrai que Georges Petit est sous-directeur du Laboratoire des Pêches au Muséum d'Histoire naturelle, que l'on sait intéressé par le mystérieux monstre[1625]. Son verdict ? La créature du Loch Ness serait « une espèce *relicte* des temps géologiques, apparentée aux grands reptiles de l'époque secondaire adaptés à la vie marine : les Ichtyosauriens, les Mosasauriens, surtout les Plésiosauriens[1626]... ».

[1618] *Ibid*., p. 11. Il introduit toutefois une nuance : le Serpent de mer n'est pas un Mosasaure ayant vécu au Crétacé, mais un « descendant direct par reproduction régulière et normale » (*ibid*., p. 11) du genre *Mosasaurus*. Il délaisse l'hypothèse d'un spécimen unique, survivant depuis 66 millions d'années, pour privilégier l'idée d'une perpétuation collective et biologique.

[1619] *La Nature*, « Le serpent de mer », par Jean Lafitte, n°1732, le 4 août 1906, p. 146.

[1620] *Sciences et Voyages*, « Les immémoriaux : animaux fossiles et subfossiles », par Norbert et Elisabeth Casteret, n°345 de la 7e année, le 8 avril 1926, p. 17.

[1621] *Ibid.,* p. 18.

[1622] *Ibid.,* p. 18.

[1623] *Je sais tout*, « Monstre préhistorique ou hallucination des foules ? », par G. Petit, le 1er février 1934, p. 1.

[1624] *Ibid*., p. 573.

[1625] Voir Chapitre 5, p. 205-206.

[1626] *Ibid*., p. 574.

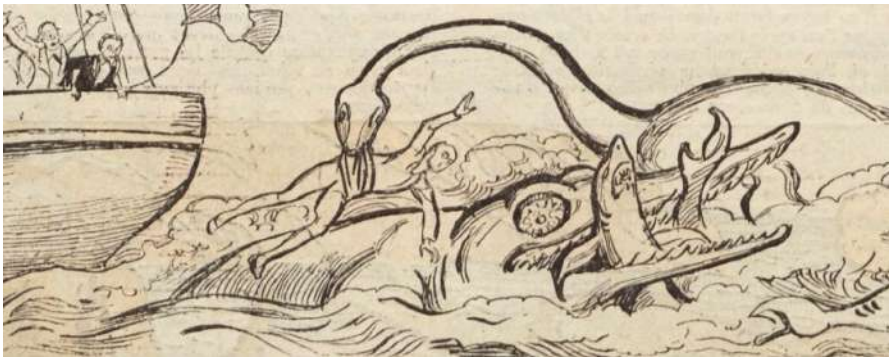








Fig. 70, 71, 72 : Les figures de l'ichtyosaure et du plésiosaure s'imposent comme des références par lesquelles penser l'abîme-refuge au début du XXe siècle. Elles irriguent à la fois les récits fictifs, comme dans les *Belles Images*[1627] (en haut à gauche) ou *La Jeunesse illustrée*[1628] (en bas à gauche), les quotidiens d'information et les périodiques de vulgarisation. *Je sais tout*, en pleine controverse du Loch Ness, évoque la sensationnelle hypothèse d'une identité antédiluvienne du monstre[1629] (à droite), reprise et diffusée par nombre d'autres journaux au même moment.

Le serpent de mer devient à nouveau « un monstre antédiluvien[1630] » dans les colonnes de *La Croix*, dans des publications religieuses comme *Sanctuaire* ou *Le Scout*[1631], ou encore plus localement, dans le *Beffroi d'Arras*[1632]. L'adjectif semble décidément commode pour évoquer l'inconnu[1633]… Même constat du côté des enfants : *La Jeunesse illustrée* déclare que « tant que son identité [*celle du serpent de mer*] n'aura pas été établie, toutes les explications sont permises, même celles qui font allusion au plésiosaure ou à l'ichtyosaure que certains n'ont pas craint d'évoquer[1634] », tandis que *Pierrot* constate

[1627] *Les Belles Images*, *op.cit*., p. 1.
[1628] *La Jeunesse illustrée*, *op.cit*., p. 2.
[1629] *Je sais tout*, *op.cit*., p. 1.
[1630] *La Croix*, « Le serpent de mer et le monstre du lac Loch Ness », par Marc-André Farbe, n°15 607, le 7 janvier 1934, p. 4.
[1631] *Le Sanctuaire*, « Colosses et monstres de la mer », par A.Acloque, n°648, 9 septembre 1934, p. 574. ; *Le Scout*, « Des dragons anciens au monstre du Loch-Ness », par Jacques Michel, n°7 de la 1ère année, le 20 avril 1934, p. 140-142.
[1632] *Le Beffroi d'Arras*, « Après le passé… l'avenir de la race humaine », par Paul-Louis Hervier, n°33, le 14 août 1925, p. 4.
[1633] En novembre 1889, lorsque les restes d'un animal marin inconnu, de plus de trente mètres de long, furent découverts en Nouvelle-Zélande, un article de *La Croix* avait conclu : « On ignore l'espèce à laquelle appartient ce géant des temps préhistoriques » (*La Croix*, « Un monstre antédiluvien », n°1992 de la 10e année, le 27 novembre 1889, p. 3).
[1634] *La Jeunesse illustrée*, « Les animaux et monstres légendaires », auteur inconnu, n°1601 de la 32e année, le 10 juin 1934, p.5.

à son tour que « les apparitions, dans le lac du Loch Ness, d'un animal fantastique ont ranimé le souvenir des monstres antédiluviens[1635] ».

Ce souvenir semble conditionné par la pensée de deux paramètres fondamentaux, et qui sont aussi ceux qui caractérisent l'imaginaire du fond de la mer : le gigantisme et l'hybridité des formes. Le prince Albert 1er lui-même établit une analogie entre la morphologie abyssale actuelle et la pensée d'un archaïsme latent. Dans la préface de *L'océanographie vulgarisée : de la surface aux abîmes*, d'Henri Bourrée, son collaborateur et ami, le souverain évoque « les organismes étranges dont les formes imprévues font songer aux allures tourmentées des temps géologiques, et qui vivent dans les abîmes sans horizon tandis que la foule de nos affaires glisse bien loin au-dessus de leur monde[1636] ». Il remercie d'ailleurs Henri Bourrée de les avoir portés à la connaissance du public. Cette remarque nous mène à considérer le lien associant la perception d'une invraisemblance des formes à un caractère antédiluvien. Au fond, c'est la pensée d'un chaos originel, l'idée que les premières formes de vie apparues dans la mer étaient nécessairement des êtres ébauchés, non-aboutis. Les formes du vivant se seraient progressivement perfectionnées, évoluant vers plus de beauté et d'harmonie jusqu'à l'avènement du chef d'oeuvre qu'est l'Homme, « bourgeon terminal[1637] ».

La littérature fictionnelle a prodigieusement déployé l'idée d'une hybridité antédiluvienne, l'utilisant comme prétexte, parfois, à des projections résolument fantaisistes. Les traditionnels ichtyosaure et plésiosaure doivent céder la place à des monstres fictifs. Examinons quelques exemples susceptibles d'avoir touché un lectorat nombreux. Dans les « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », paru en 1907 dans *Le Jeudi de la Jeunesse*, le jeune garçon fait une surprenante rencontre : « On arriva bientôt devant un grand trou au fond duquel se mouvaient des êtres étranges, d'aspect si formidable que Jean ne put s'empêcher de se presser contre Jujube avec des yeux épouvantés[1638] ». La mention du trou, sorte de fond dans le fond, annonce une surprise inouïe, surgie de la nuit des temps : « Ce sont des êtres [...] qui vivaient sur la terre avant le déluge. Ils ont été engloutis, et ils vivent là depuis. N'aie pas peur d'eux. Ils ne te feront pas de mal[1639] » explique Jujube. Survivants de la catastrophe, ils se terrent dans les derniers recoins de l'océan, condition de leur préservation. La bâtardise de leurs formes témoigne du chaos primitif : à côté d'un étrange batracien à tête de lézard se trouvent un personnage anthropomorphe tenant à la fois du lutin et du perroquet, ainsi

---

1635 *Pierrot*, « L'Énigme souterraine », n°26, le 1er juillet 1934, p. 10.

1636 BOURRÉE Henri, *L'océanographie vulgarisée : de la surface aux abîmes*, *op.cit*., p. 2. La préface du souverain est également rapportée dans l'hebdomadaire *Navigazette* (« L'Océanographie vulgarisée. De la surface aux abîmes », par Raymond Lestonnat, n°1237 de la 12e année, le 9 janvier 1913, p. 2).

1637 Cette expression fut formulée par Ernst Haeckel dans son ouvrage *L'histoire de la création des êtres organisés* (Paris, C.Reinwald, 1877).

1638 *Le Jeudi de la jeunesse,* « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », par Nadal, n°159 de la 4e année, le 9 mai 1907, p. 1. On remarque à nouveau que le « fond », qu'il soit un fond de mer ou un fond de grotte, de caverne ou de trou, marque très souvent le départ de la surprise. Nous l'avons vu dans la partie précédente.

1639 *Ibid*., p. 2.

qu'une sorte de pélican pourvu de dents et un singe-lion moustachu. Le dessinateur a-t-il volontairement emprunté au portrait de l'ichtyosaure, donnée quarante ans plus tôt par Louis Figuier dans *La Terre avant le déluge* et qui mêlait « le museau d'un Marsouin actuel, la tête d'un Lézard, les dents d'un Crocodile, les vertèbres d'un poisson, le sternum de l'Ornithorynque, et les nageoires de la Baleine[1640] » ? C'est fort probable. Quoi qu'il en soit, et c'est une différence intéressante, cet invraisemblable agglomérat de formes, qui suscite traditionnellement l'épouvante - nous l'avons vu[1641] - n'est plus synonyme de danger ici ; contrairement à tous les êtres que Jean a croisés précédemment, ces créatures à l'aspect loufoque sont inoffensives. Elles éveillent la curiosité, pas la terreur. Plus inquiétants sont les hommes antédiluviens,[1642] des « géants vêtus d'herbes marines avec des têtes énormes, velues, de dents de loups, de griffes effrayantes[1643] ». Les voyageurs s'empressent de fuir. Cette hybridité délirante des formes est prégnante dans *Le monde de l'abîme* de Gaston de Wailly, un roman d'aventures sous-marines comme l'entre-deux-guerres en compte tant[1644]. Max et Séraphin, après la chute de leur cabine dans l'écorce terrestre, découvrent une profonde mer souterraine (**Fig.73**) d'où surgissent, comme dans une vision hallucinée, « trois êtres fantastiques[1645] » : « c'était d'abord une sorte de tortue phénoménale », raconte le narrateur, « à la queue en forme d'interminable scie, et aux pattes géantes, portant, au bout d'un cou d'une longueur démesurée, une énorme tête de cheval à mâchoires de crocodile ». Le chaos au travers duquel on pense les premiers temps du vivant est incarné par ces êtres brouillons, comme marqués des stigmates de l'inachevé. Puis c'est « un saurien gigantesque, aussi souple que l'est peu son congénère superterrestre, couvert d'écailles qui se hérissent en pointes, et dont les énormes pieds palmés lui permettaient de courir sur l'eau sans s'y enfoncer ». Un crocodile primitif aurait donc survécu à l'extinction, dissimulé dans les profondeurs d'une nappe intraterrestre ? L'invraisemblance du troisième monstre dépasse encore celle des deux précédents : « un formidable serpent ailé à tête de dragon, casqué d'une crinière dure et hirsute ». Cette description n'est pas sans rappeler le monstre antédiluvien de « L'île de la fée Bijou », paru quinze ans plus tôt dans les *Belles Images*[1646] **(Fig.74)**. Le voyage du savant Fucus, en 1907, avait

---

[1640] FIGUIER Louis, *La Terre avant le déluge*, Paris, Hachette, 1866, p. 180. Notons que Figuier s'appuie lui-même sur la description donnée par Georges Cuvier dans *Ossements fossiles*, en 1812 ; elle présentait l'ichtyosaure comme ayant « un museau de dauphin, des dents de crocodiles, une tête et un sternum de lézard, des pattes de cétacé, mais au nombre de quatre, enfin des vertèbres de poisson » (CUVIER Georges, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, Paris, Deterville, 1812. Cité dans *La Nature*, « Ichtyosaures et Plésiosaures », par Ph.Glangeaud, n°1303, le 21 mai 1898, p. 391. Glangeaud ajoute en conclusion que « ces monstres marins qui avaient jadi régné et semé la terreur dans les profondeurs de l'Océan ont aujourd'hui disparu » (*ibid*., p. 393)

[1641] Voir la première sous-partie du chapitre précédent (p. 285-295).

[1642] L'hypothèse de l'existence passée d'hommes antédiluviens constitua une controverse scientifique majeure au milieu du XIXe siècle, stimulée par un discours

[1643] *Ibid*., p. 2.

[1644] WAILLY Gaston de, *Le monde de l'abîme*, Paris, Tallandier, 1924.

[1645] *Ibid.*, p. 36-37. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent dans le texte.

[1646] *Les Belles Images*, « L'île de la fée Bijou », par G.Ri, n°311 de la 7e année, le 31 mars 1910, p. 1-2. Gaston de Wailly s'en serait-il véritablement inspiré ? L'hypothèse n'est pas impossible, bien qu'il soit difficile de répondre avec certitude.

aussi intégré l'abîme-refuge[1647] (**Fig.75**). Citons enfin *Le Fulgur* de Paul de Sémant ; cette fois-ci, les monstres du passé sont observés *in situ*, à travers la vitre du sous-marin. La silhouette d'un reptile « à l'aspect hideux et suprêmement inquiétant » se dessine dans le faisceau du projecteur[1648] (**Fig.76**). L'un des voyageurs a tout juste le temps… de le photographier ! Un souvenir à garder, à condition de revenir vivant de cette excursion dans le *no time's land*…



Fig. 73, 74, 75, 76 : L'abîme-refuge déploie tout son potentiel spectaculaire au sein de la littérature fictionnelle, mobilisé dans des romans d'aventures sous-marines comme *Le monde de l'abîme* (en bas) et *Le Fulgur* (à droite), deux succès en librairie, ainsi que dans des récits plus enfantins, parus dans les incontournables *Belles Images* (en haut) dans les premières années du XXe siècle.

Déclarée improbable par les savants du *Challenger*, au lendemain de la disqualification de l'abîme-primitif, l'hypothèse de l'abîme-refuge gagne, en se transférant vers la littérature à la fin du XIXe siècle, une consistance renouvelée. Le grand public se familiarise avec la vie marine et sous-marine des premiers âges par le biais de supports tels que des ouvrages de science vulgarisée, des conférences, des affiches, des images à projeter. Des manuels d'histoire naturelle viennent compléter, pour le cadre scolaire, ce vaste corpus sur la base duquel s'établit une « imagerie antédiluvienne », dont l'ichtyosaure et le plésiosaure s'imposent comme les représentants d'une vie primitive chaotique, violente, impitoyable. La pénétration culturelle de ces deux figures archaïques, et leur association avec

[1647] *Les Belles Images*, « Au fond de la mer », par G. RI, n°121 de la 3e année, le 9 août 1906, p. 2
[1648] SEMANT Paul de, *Le Fulgur*, Paris, Flammarion, 1910.

les profondeurs de la mer, se révèle nettement lorsque resurgit le fameux serpent de mer. Dans la presse, l'abîme-refuge agit alors comme une réponse : la mystérieuse créature, préservée au fond de l'eau, pourrait être l'un de ces survivants qu'on croyait éteints ! L'adjectif « antédiluvien », dépouillé de sa substance scientifique d'antan, renvoie désormais à un chapelet d'images et de superlatifs : le très vieux, le très grand, l'invraisemblable au sens littéral du terme. Les romans d'aventures et les histoires de presse, surtout enfantine, continuent d'assurer la « popularisation » de l'abîme-refuge bien après 1945. Le *no time's land*… a du temps devant lui !

C. Le retour du cœlacanthe : réception d'une surprise (1937-1939)

« Et qui sait cependant si dans ces temps lointains
Il ne subsistait pas encor sous la même onde
Des êtres échappés au trépas de leur monde,
Survivantes lueurs des ancêtres éteints ? »

Jean Richepin, *La Mer,* 1886[1649].

Représentant d'un ordre vieux d'environ 400 millions d'années[1650], le cœlacanthe fait partie de ces êtres déroutants qu'une découverte fortuite catapulte un jour sur le devant de l'actualité zoologique. Considéré comme éteint depuis la fin du Crétacé supérieur, soit depuis près de 70 millions d'années[1651], l'ordre des Coelacanthiformes resurgit sans crier gare le matin du 22 décembre 1938, lorsque le capitaine Hendrik Goosen, parti pêcher à l'embouchure du fleuve Chalumna, près du port sud-africain d'East London, constate la présence dans ses filets d'un étrange poisson aux écailles bleutées et de taille imposante[1652]. L'animal, encore vivant, est d'autant plus intriguant qu'il remue des

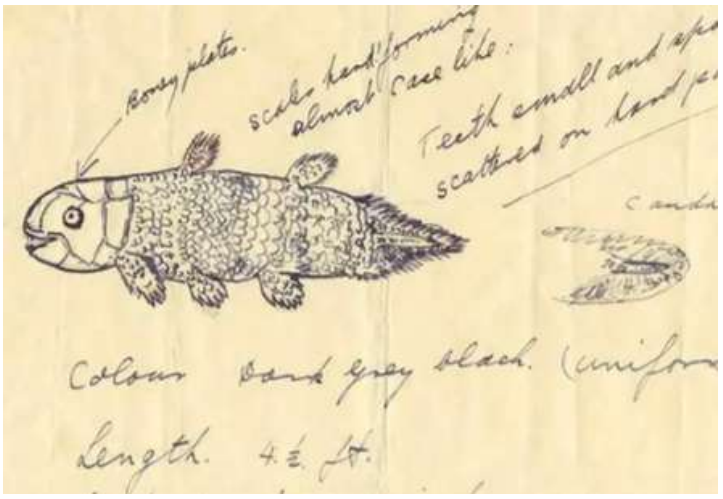
[1649] RICHEPIN Jean, *op.cit*., p. 303.

[1650] L'apparition du groupe des Cœlacanthiformes sur terre fait l'objet de datations variables. Lionel Cavin parle de 400 millions d'années, Michael Bruton de 420 millions, tandis que David McKenzie avance plutôt un âge de 380 millions d'années. Quel que soit l'âge exact, gardons-nous de qualifier le cœlacanthe de « fossile vivant », tant cette expression, bien qu'évocatrice et longtemps utilisée, est contestée par une partie de la communauté scientifique aujourd'hui. Il serait préférable de parler de « créature à évolution lente » (cette expression est suggérée dans la préface de l'ouvrage de Florent Barrère, *Cœlacanthe. Une espèce animale à l'épreuve des médias*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 18). Le cœlacanthe que l'on connaît aujourd'hui n'est pas exactement le même que celui qui vivait il y a 400 millions d'années, même s'il lui ressemble par maints aspects. Lionel Cavin explique bien toute la contradiction de cette expression (voir CAVIN Lionel, *Cœlacanthe. : un poisson énigmatique*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2019, p. 121-138).

[1651] BUFFETAUT Eric, *A la recherche des animaux mystérieux, op.cit.,* p.31. La fin du Crétacé fut aussi celle des dinosaures.

[1652] Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, « Le Cœlacanthe, fossile vivant » [exposition, Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse], Toulouse, éd. du MNH, 1991, p. 5 ; BARRÈRE Florent, *op.cit.*, p. 29. L'animal mesurait en effet plus d'un mètre cinquante de long pour soixante kilogrammes (*ibid*., p. 29). Certains spécimens peuvent atteindre deux mètres de long (CAVIN Lionel, *op.cit.,* p. 9). Enfin, un fait trop incroyable pour ne pas être cité : le cerveau du cœlacanthe pèse… trois grammes ! (BARRÈRE Florent, *op.cit.*, p. 13).

nageoires semblables à des moignons[1653]... Etonné, Goosen transporte le spécimen jusqu'au petit musée d'East London, où Marjorie Courtenay-Latimer[1654], conservatrice du musée, le reçoit, l'observe, et en transmet la description à l'ichtyologiste J.L.B. Smith, professeur à l'Université Rhodes de Grahamstown, à 160 kilomètres de là[1655] (**Fig.77**).



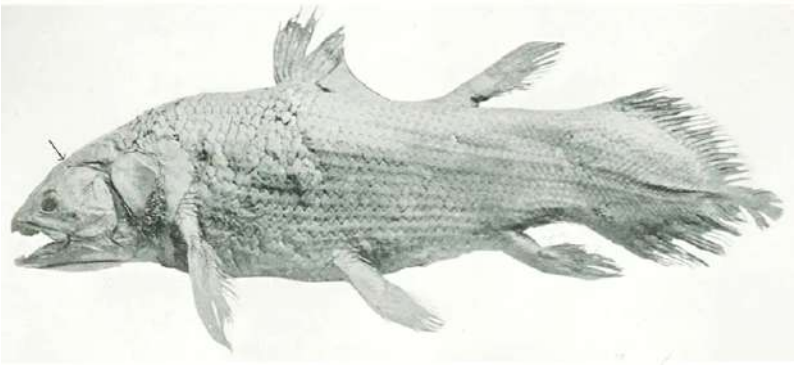


Fig.77 et 78 : A gauche, le dessin réalisé par Marjorie Courtenay-Latimer dans sa lettre à J.L.B Smith le 23 décembre 1938, le lendemain de la découverte de l'étrange poisson[1656]. La jeune conservatrice a pris soin d'indiquer les mesures, la couleur, ainsi que certains des traits anatomiques singuliers de l'animal, comme les « plaques osseuses » qui couvrent son crâne. A droite, une photographie du spécimen réel, empaillé pour être conservé[1657]. Le coelacanthe n'est pas mort… est-ce une deuxième vie qui commence ?

[1653] HEUVELMANS Bernard, *Dans le sillage des monstres marins,* vol.1 « Le Kraken et le poulpe colossal », Paris, Plon, 1958, p. 10.

[1654] Au-delà du célèbre épisode du cœlacanthe, Marjorie Latimer fut une pionnière dans l'élaboration des dispositifs muséologiques en « dioramas », reconstituant les cadres naturels des spécimens placés au sein de ces décors. Le dispositif, aujourd'hui répandu, visait en premier lieu à faciliter la compréhension du jeune public (d'après BRUTON Michael, *The annotated Old Fourlegs* : *the updated story of the coelacanth*, Cape Town, Struik Nature, 2017, p. 11). Marjorie Latimer fut ensuite directrice du musée d'East London pendant 42 ans (*ibid.*, p. 11) et mourut en 2004, presque centenaire. Michael Bruton lui a consacré une biographie, parue en 2020 : BRUTON Michael, *Curator and Crusader. The Life and Work of Marjorie Courtenay-Latimer,* Hermanus (Afrique du Sud), Footprint Press, 2020.

[1655] Smith était en vacances à Knysna, dans la province du Cap-Occidental, lorsqu'il reçut la lettre de Marjorie Courtenay-Latimer l'informant des événements. Une correspondance active, inquiète même, s'ensuivit entre les deux personnages, cherchant à tout prix un moyen de conserver le poisson dans un état correct pour pouvoir être étudié au retour de l'ichtyologue qui déjà, se basant sur les descriptions de la jeune femme, comprit qu'il tenait là une découverte extraordinaire (toutes les lettres sont conservées dans les archives du *South Africain Institute for Aquatic Biodiversity* à Grahamstown). Malheureusement, les tissus mous de l'animal ne purent être sauvés à temps et son état général se dégrada si vite que Marjorie Courtenay-Latimer préféra le faire vider et empailler. Tous les détails de cette période, y compris les lettres échangées entre les deux interlocuteurs, sont commentés dans le bel ouvrage de Michael Bruton (*op.cit.*). Ajoutons également la référence de l'ouvrage publié par J.L.B. Smith lui-même en 1956, *Old Fourlegs*, traduit en français en 1960 : SMITH James Leonard Brierley, *A la poursuite du cœlacanthe,* Paris, Plon, 1960.

[1656] Lettre de Marjorie Courtenay-Latimer à J.L.B. Smith, le 23 décembre 1938, East London (Afrique du Sud). Ce document est conservé au *South Africain Institute for Aquatic Biodiversity* de Grahamstown, où Smith fut professeur d'ichtyologie.

[1657] Cette photographie provient d'un article de J.L.B. Smith paru dans la revue *Nature* : « A living fish of Mesozoic type », n°3620, le 18 mars 1939, p. 355.

L'ichtyologiste arrive au musée deux mois plus tard et parvient à identifier le spécimen. Son constat est pour le moins stupéfiant : il s'agit bel et bien du vieux cœlacanthe[1658] ! Le *Latimeria Chalumnae*, baptisé en l'honneur de la jeune femme, fait son entrée au panthéon des anachronies zoologiques **(Fig.78)**.

Si l'histoire évolutive de l'étonnant coelacanthe a fait l'objet de nombreux travaux spécialisés dans le monde scientifique anglophone[1659], des ouvrages plus accessibles au public ont également parus ; ceux de l'ichtyologue sud-africain Michael Bruton, entre autres, sont particulièrement riches et bien documentés[1660]. Des histoires « vulgarisées » du cœlacanthe et de sa réapparition, bien que peu nombreuses, ont également été proposées par des chercheurs français. Citons *Opération cœlacanthe* de Jean Anthony, professeur d'anatomie comparée au Muséum d'Histoire naturelle, publié en 1976[1661], ainsi que les ouvrages, plus récents et très intéressants, du paléoichtyologue Lionel Cavin[1662] et de l'historien du cinéma Florent Barrère[1663]. Ces différents travaux structurent cette sous-partie qui, faute d'avoir pu réunir un nombre conséquent de sources originales, est plus illustrative que démonstrative ; son but est avant tout de fournir un exemple concret de l'enracinement conceptuel et culturel de « l'abîme-refuge ». Pourquoi le cœlacanthe, après sa réapparition en 1938, s'est-il vu décrit comme une espèce surgie des grandes profondeurs, alors que tout dans sa morphologie, son mode de vie, son comportement et même sa couleur indiquaient le contraire ? Que révèle cette association artificielle quant à la pensée de l'abîme-refuge, et comment le grand public en eut-il connaissance ? La presse de l'époque fournit une poignée d'articles attestant de la réception du cœlacanthe ; peu nombreux, ils n'en méritent pas moins d'être examinés avec attention.

[1658] Précisons un point important ici : si la découverte du cœlacanthe fut indéniablement un incroyable coup de théâtre, elle n'en est pas moins relative ; des communautés locales comoriennes connaissaient et pêchaient régulièrement des cœlacanthes, qu'elles nomment *gombessa*, bien avant 1938 ! C'est un fait que tous les ouvrages traitant du célèbre poisson mentionnent (voir notamment CAVIN Lionel, *op.cit*., p.26).

[1659] Citons par exemple les travaux des paléontologues Keith Thomson (THOMSON Keith S., *Living Fossil*, New York, W.W. Norton and Company, 1991), Peter Forey (FOREY Peter, « The cœlacanth fish : progress and prospects », in *Science progress*, n°74, 1990, p.53-67 ; FOREY Peter, *History of the cœlacanth fishes*, London, Chapman & Hall, 1998 ; FOREY Peter, *Cœlacanth. Portrait of a Living fossil*, Londres, Forrest Text, 2009), ou encore David McKenzie, Anthony Farrell et Colin Brauner (McKENZIE David J., FARRELL Anthony P., et BRAUNER Colin J. (dir.), *Primitive Fishes*, San Diego, Elsevier Academic Press, 2007). Ces ouvrages d'ichtyologie, assez ardus, sont destinés à un public scientifique ; n'étant que peu, voire pas du tout accessibles à un lectorat non-spécialisé, nous nous contentons de les citer ici.

[1660] Voir BRUTON Michael N., *The annotated Old fourlegs : the updated story of the cœlacanth*, Cape Town, Struik Nature, 2017, une référence centrale. Mentionnons également *A fish caught in time*, de la romancière américaine Samantha Weinberg, qui retrace, sur un ton journalistique, l'histoire du cœlacanthe depuis sa capture en 1938. (WEINBERG Samantha, *A fish caught in time : the search of the coelacanth*, Londres, Fourth Estate, 1999).

[1661] ANTHONY Jean, *Opération cœlacanthe*, Paris, Arthaud, 1976.

[1662] CAVIN Lionel, *Cœlacanthe : un poisson énigmatique*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2019.

[1663] Il a notamment proposé une analyse des représentations médiatiques du cœlacanthe (voir BARRÈRE Florent, *op.cit.*). Notons toutefois que l'auteur ne consacre qu'une demi-page au spécimen de 1938, se concentrant davantage sur celui découvert en 1952 et tous ceux qui suivirent. Ce choix s'imposait au vu de son étude : le cœlacanthe pêché en 1938 n'offre en effet que peu d'intérêt du point de vue de la réception médiatique.

Rappelons tout d'abord que l'ordre des cœlacanthiformes, auquel appartient le *Latimeria Chalumnae*, est connu des scientifiques bien avant les faits du 22 décembre 1938. Exactement un siècle plus tôt, en 1838, le paléontologue et ichtyologue suisse Louis Agassiz en découvre le premier représentant fossile, mis au jour dans le comté de Durham, en Angleterre[1664]. S'il ne parvient pas à déterminer son âge avec précision[1665], Agassiz livre toutefois une description inédite et détaillée du poisson, identifiant certains de ses traits caractéristiques comme la nageoire caudale trilobée. Le savant prend soin d'illustrer sa notice descriptive avec une lithogravure, et intègre l'ordre des coelacanthiformes dans ses *Recherches sur les poissons fossiles*, publiées en cinq volumes[1666]. Dès lors, plusieurs scientifiques intègrent le cœlacanthe à leur objet d'étude, comme le physicien et géologue Alphonse-Auguste Rivière qui le mentionne dans *Eléments de géologie pure et appliquée*[1667] ou le paléontologue Paul Gervais dans *Paléontologie et zoologie française*[1668]. Le cœlacanthe apparaît aussi dans les *Compte-rendus des séances de l'Académie des Sciences* en 1846[1669]. Il continue d'interroger les savants dans les décennies qui suivent, dépassant le seul cadre francophone ; le biologiste britannique Thomas Henry Huxley, mentionné quelques pages plus haut, constate la stabilité de son histoire évolutive et affirme en 1877 qu'il n'y a « rien de plus remarquable que cette constance singulière de structure qui se maintient si longtemps dans la famille des Cœlacanthes vrais[1670]». Le paléontologue allemand Karl von Zittel consacre à son tour un long passage au cœlacanthe dans son *Traité de paléontologie*[1671]. Entre-temps, Agassiz a publié *De l'espèce et de la classification en zoologie*, dans lequel il mentionne à nouveau l'objet de sa découverte[1672]. Au même moment, les premières campagnes océanographiques de grande envergure dévoilent l'existence sous-marine d'espèces semblables à des formes fossiles ; ces trouvailles, nous l'avons évoqué, ajoutent foi à la vision d'un « abîme-refuge » et alimentent l'espoir de draguer de nouvelles espèces archaïques[1673].

[1664] CAVIN Lionel, *op.cit.,* p. 10. C'est à ce moment-là qu'Agassiz inventa le nom de « cœlacanthe » du latin *cœlacanthus* signifiant « épine creuse » en référence à la structure osseuse de la nageoire caudale du poisson (*ibid*., p. 10). Voir aussi BUSSON Bernard et LEROY Gérard, *Les derniers secrets de la terre,* Paris, La Table Ronde, 1955, p. 194. Assez ancien, cet ouvrage présente toutefois des aspects intéressants.

[1665] Lionel Cavin explique que dans les années 1830, l'âge de la Terre était encore estimé à quelques millions d'années, et il n'existait alors aucun moyen de déterminer l'âge de la roche renfermant le fossile. On sait aujourd'hui qu'elles ont environ 250 millions d'années (CAVIN Lionel, *op.cit*., p. 29).

[1666] AGASSIZ Louis, *Recherches sur les poissons fossiles*, Neuchâtel, impr. de Petitpierre, 1833-1843.

[1667] RIVIERE Alphonse-Auguste, *Éléments de géologie pure et appliquée,* Paris, Méquignon-Marvis père et fils, 1839, p. 614.

[1668] GERVAIS Paul, *Zoologie et paléontologie françaises,* Paris, A.Bertrand, 1859, p. 536. Le titre complet de l'ouvrage était *Zoologie et paléontologie françaises : nouvelles recherches sur les animaux vertébrés dont on trouve les ossements enfouis dans le sol de la France et sur leur comparaison avec les espèces propres aux autres régions du globe*.

[1669] *Compte-rendus des séances de l'Académie des Sciences*, « Zoologie. Nouvelles recherches sur les poissons de la famille des Clupées », par M.A.Valencienne, séance du 10 août 1846, p. 271.

[1670] HUXLEY Thomas Henry, *Les sciences naturelles et les problèmes qu'ils font surgir*, [trad. de J.Sarazin], Paris, J-B Baillière, 1877, p.307.

[1671] ZITTEL Karl Alfred von, *Traité de paléontologie* (Partie 1 tome III), Paris, O.Doin, 1893, p.139

[1672] AGASSIZ Louis, *De l'espèce et de la classification en zoologie*, Paris, Germer Baillière, 1869, p. 308.

[1673] Précisons que ce caractère archaïque ne se retrouve pas uniquement chez les êtres de la mer, mais aussi chez certains poissons d'eau douce ; citons le cas du « bichir du Nil », un poisson dont Gaston Tissandier, dans son histoire vulgarisée des fossiles, fait remonter la généalogie jusqu'au Dévonien, il y à plus de 350 millions

Décrit, étudié et discuté, le cœlacanthe n'en demeure pas moins cantonné à la seule sphère scientifique jusqu'à la toute fin du XIXe siècle ; il semblerait qu'il parvienne, à ce moment-là, au public non-savant par le biais de dictionnaires comme le *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle* de Jules Pizzetta, paru en 1890[1674] puis réédité quinze ans plus tard[1675], le *Dictionnaire des dictionnaires*[1676] de Paul Guérin, ou encore le onzième tome de la *Grande Encyclopédie*, publié vers 1900[1677]. Ces ouvrages contribuent à l'intégration du cœlacanthe au sein d'une culture plus large ; il aurait donc semblé assez logique que la découverte d'un spécimen vivant, en décembre 1938, soit relevée par les principaux journaux d'informations. Pourtant, force est de constater que du côté du public et de la presse, l'événement est plutôt passé inaperçu[1678]. Le *Petit Journal* semble être l'unique quotidien national d'informations à relayer la nouvelle, trois mois après les faits. Jean Lecoq raconte à ses lecteurs : « Des pêcheurs, au large du cap de Bonne-Espérance, ont pris récemment un poisson qui leur était totalement inconnu. La bête fut portée au directeur du Muséum du Cap[1679] [...] ». Ces informations ne sont pas toutes exactes, mais là n'est pas le plus important : « C'est un cœlacanth, un poisson antédiluvien dont on croyait l'espèce disparue depuis des millions d'années » annonce le journaliste. Dès lors, tous les espoirs semblent permis, l'abîme-refuge ouvre ses portes : « Si l'espèce du cœlacanth s'est perpétuée depuis les temps de la préhistoire, pourquoi n'en serait-il pas de même de celle du mosasaure ou de l'ichtyosaure[1680] ? ». Un article de l'*Excelsior* souligne à son tour l'effet saisissant, voire ahurissant, de cette découverte, pour la communauté scientifique tout du moins : « Les naturalistes en général, les zoologues et les anthropologues du monde entier sont transportés de

---

d'années ; « il offre avec ces antiques vertébrés », explique le savant, « de grands points de ressemblance, surtout par ses écailles osseuses, revêtues d'un bel émail extérieur » (TISSANDIER Gaston, *op.cit*., p. 54).

[1674] PIZZETTA Jules, *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle,* Paris, A.Hennuyer, 1890, p. 774.

[1675] PIZZETTA Jules, *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle* (2e édition), Paris, A.Hennuyer, 1905, p. 774.

[1676] GUERIN Paul (dir.), *Dictionnaire des dictionnaires. Lettres, sciences, arts, encyclopédie universelle* (tome 6) Paris, Librairie des Imprimeries réunies, 1895, p. 954.

[1677] BERTHELOT Marcellin et DERENBOURG Hartwig (dir.), *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* (tome XI), Paris, H.Lamirault, entre 1885 et 1902, p. 821. La portée didactique de l'ouvrage était claire ; les auteurs affirmèrent en avant-propos que « *La Grande Encyclopédie* est une œuvre de haute vulgarisation ».

[1678] Dans la presse française et francophone en tout cas ; au niveau international, il semblerait que la réapparition du coelacanthe ait provoqué un retentissement plus grand. À l'occasion d'une exposition consacré au coelacanthe au Musée d'histoire naturelle de Toulouse en 1991, Claudine Sudre, conservatrice en chef, avait justifié cette réception limitée par « le contexte difficile » que traversait alors l'Europe, quelques mois avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale (Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, « Le Cœlacanthe, fossile vivant », *op.cit*., p. 3). Cette explication semble tout à fait convaincante ; peut-être en existe-t-il d'autres. Quoi qu'il en soit, l'existence « médiatique » du *Latimeria chalumnae* en France commence véritablement en 1952, suite à la découverte d'un second spécimen au large des Comores. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris conserve à ce sujet un fonds d'archives extrêmement riche (**Ms AC 212-213**). Mais cette seconde histoire du cœlacanthe dépasse les bornes chronologiques de ce mémoire ; du reste, elle a fait l'objet d'une historiographie - scientifique surtout - fournie.

[1679] *Le Petit Journal*, « Le cœlacanth et le serpent de mer », par Jean Lecoq, n°27 827 de la 76e année, le 28 mars 1939, p. 2. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.

[1680] *Ibid.,* p. 2. Notons l'emploi vague du terme « préhistoire » : à l'instar du mot « abîme », il semble vouloir traduire une idée avant de correspondre à une réalité scientifique.

stupeur. D'innocents pêcheurs ont causé cet émoi. [...] Au Cap, le directeur du Muséum, quand il vit le poisson, sursauta[1681] ». L'événement provoque le jaillissement soudain des temps préhistoriques, auxquels un ensemble d'images mentales sont durablement associées[1682]. Comme dans le *Petit Journal*, le recours à la comparaison est immédiat : « C'est aussi étonnant, disent les savants, que si l'on trouvait un plésiosaure broutant dans une forêt équatoriale… beaucoup plus étonnant que si un voyageur apercevait un mammouth en Sibérie[1683] ». Une figure des mers mésozoïques et un mammifère préhistorique, de surcroît le plus connu d'entre tous : il y a fort à parier que la comparaison parla aux lecteurs. L'article conclut sur l'importance extrême que revêt l'événement, d'ors et déjà couronnée comme « la plus grande découverte du vingtième siècle en ce qui concerne l'histoire naturelle[1684] ». Un article de *La Nature* évoque à son tour « une espèce extraordinaire » et souligne « l'espoir que permet son étude[1685]»

Ces remarques sont d'autant plus intéressantes qu'en réalité, les espèces mentionnées - cœlacanthe, mosasaure, plésiosaure - ne peuplaient pas les grands fonds marins du Crétacé mais évoluaient au contraire, d'après les paléontologues, dans des mers chaudes et peu profondes, jusqu'à 300 mètres tout au plus[1686]. L'artificialité de leur association avec les fonds marins est donc particulièrement révélatrice d'une certaine pensée de l'abîme-refuge ; elle relève d'une construction imaginaire et non d'une réalité scientifique. A ces spécimens que l'on croyait éteints et qui, un jour, ressurgissent de manière fortuite, comme d'un fond de placard obscur, les fonds marins « vont bien ». Il paraît commode de les invoquer pour justifier que l'on n'ait pas, pendant tout ce temps, eu connaissance de l'existence de ce poisson. La presse savante reprend à son tour la même rhétorique ; un numéro de la *Revue scientifique* écrit, un mois après la capture du spécimen : « Les Crossoptérygiens [...] se sont éteints à la fin du Paléozoïque ; le dernier survivant est le *Latimeria chalumnae* récemment découvert en Afrique où il vit vraisemblablement dans les grands fonds marins[1687]». L'anachronisme apparent du discret

---

[1681] *L'Excelsior*, « Le phénomène préhistorique », n°10 327 de la 30e année, le 26 mars 1939, p. 2. Le choix du titre est intéressant (expliquer pourquoi). Notons qu'au même moment, JLB Smith consacre deux articles à la récente découverte dans la revue *Nature* : Smith J.L.B., « A living fish of Mesozoic type », dans *Nature, London*, n°143 (3620), 1939, p. 455-456 ; SMITH J.L.B., « The living cœlacanthid fish from South Africa », dans *Nature, London,* n°143 (2637), p. 748-750). Cités par Michael Bruton dans BRUTON Michael N., *The annotated Old fourlegs : the updated story of the cœlacanth*, Cape Town, Struik Nature, 2017, p. 336).

[1682] Sur l'imaginaire de la préhistoire aux XIXe et XXe siècles, voir la thèse récemment soutenue par Emmanuel Boldrini (BOLDRINI Emmanuel, « Imaginaire et poétique de la préhistoire dans les milieux symbolistes et décadents », thèse de doctorat en littérature, savoirs et culture visuelle, Université Lumière Lyon 2, Lyon, 2023). L'auteur consacre notamment un chapitre aux enjeux de l'imaginaire préhistorique populaire (*ibid*., p. 98-132). Si son propos n'aborde pas le thème de la mer, il n'en reste pas moins extrêmement intéressant pour comprendre comme la pensée de « l'abîme-refuge » s'est inscrite dans un contexte plus général de fascination pour les fossiles et la quête des origines du vivant, et de l'homme en particulier.

[1683] *Ibid.,* p. 2.

[1684] *Ibid.,* p. 2.

[1685] *La Nature*, « Un poisson mésozoïque vivant », par René Merle, n°3046 de la 67e année, le 1er avril 1939, p. 213.

[1686] D'après le Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, le cœlacanthe vit encore aujourd'hui autour des îles des Comores, à une profondeur moyenne de 150 mètres, dans une eau entre 16 et 18°C. (Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, « Le Cœlacanthe, fossile vivant », *op.cit.*, p. 6.)

[1687] *La Revue scientifique*, « "*The Triassic Fishes of Besano, Lombardy* », par James Brough », par Andrée Tétry, n°1 de la 77e année, le 15 janvier 1939, p. 684.

coelacanthe semble être un critère suffisant pour lui assigner, toujours « vraisemblablement », une provenance aussi vague que lointaine, dans les couches obscures de l'océan où le temps l'aurait oublié. « Dans les ténèbres éternelles, toute ignorance est légitime[1688]» écrit Bernard Heuvelmans quelques années plus tard, non sans une certaine justesse…

Le même argument est avancé, au grand dam de J.L.B. Smith, par certains scientifiques anglophones dans les semaines qui suivent l'identification du spécimen. Le paléoichtyologue britannique Errol Ivor White du British Museum fait paraître un article dans l'illustre revue *Nature*, au printemps 1939, dans lequel il déclare que « notre cœlacanthe actuel est, de façon quasi certaine, un vagabond venu des grandes profondeurs de mer, où ses semblables s'étaient retirés dans un contexte d'intense compétition avec des espèces de poissons plus récentes[1689]». Le cœlacanthe, un migrateur vertical ? Il aurait effectué un bien long chemin, car les filets qui l'ont capturé ne sont descendus qu'à soixante-cinq mètres[1690]… Le savant britannique, séduit, invoque l'abîme-refuge : « Cela ouvre l'intéressante possibilité que d'autres formes relictes et remarquables puissent habiter les plus inaccessibles profondeurs de l'océan[1691] ». Convaincu que le fond de la mer abrite des foyers de cœlacanthes, il appelle à étendre les prospections verticalement, jusqu'aux étages abyssaux, au lieu de ratisser la mer horizontalement[1692]. J.L.B Smith s'indigne de ce qu'il considère comme une aberration totale, d'autant plus que White a pris soin de publier, en amont de sa déclaration dans *Nature*, un article rédigé à l'intention du grand public dans le *London Illustrated News*, et reprenant les mêmes conclusions erronées[1693]. A l'observer attentivement, le cœlacanthe présente pourtant toutes les caractéristiques anatomiques d'un être non-abyssal : écailles en forme d'épines, structure osseuse de la tête, nageoires puissantes, poids massif, et couleur bleue, sans mentionner le fait - assez évident pourtant - qu'un poisson abyssal aurait été écrasé par la décompression lors de sa remontée en surface, ce qui ne fut pas le cas pour le cœlacanthe découvert par Goosen[1694]. Les poissons abyssaux, J.L.B. Smith le rappelle

---

[1688] HEUVELMANS, *op.cit*., p. 12.

[1689] La version originale est la suivante : « *Our living Cœlacanth almost certainly was a wanderer from deeper parts of the sea to which its kind have retreated in the face of fierce competition with the more active modern types of fishes* » (cité dans BRUTON Michael N., *The Annotated Old Fourlegs, op.cit*., p. 93).

[1690] Citons à ce propos une nouvelle preuve de l'obstination de certains scientifiques à voir dans le cœlacanthe une espèce des profondeurs : une étude ichtyologique parue peu de temps après les événements du 22 décembre 1938 affirma, sans la moindre preuve, que les filets de drague utilisés ce jour-là « draguèrent plus profondément que d'habitude »... (cité dans *ibid*., p. 94).

[1691] « *This opens up the interesting possibility that other remarkable relic-forms may also inhabit the more inaccessible depths of the oceans* » (cité dans *ibid.*, p. 93).

[1692] CAVIN Lionel, *op.cit.,* p. 24.

[1693] L'article portait un titre grandiloquent, évidemment choisi dans cette intention : « L'un des plus incroyables événements dans le domaine de l'histoire naturelle du vingtième siècle » (« *One of the most amazing events in the realm of natural history in the twentieth century* », *London Illustrated News*, le 11 mars 1939. Cité dans *ibid*., p. 93). Bruton ajoute que la déclaration de White, aussi inexacte soit-elle du point de vue de la réalité scientifique, avait pour avantage d'avoir le puissant Empire britannique de son côté… (*ibid*., p. 95). En outre, J.L.B. Smith n'était « que » l'ichtyologue d'une petite université ; White, docteur au British Museum, n'hésita pas à le ridiculiser dans son article de 1939 (*ibid*., p. 93). On sait aujourd'hui que les observations de Smith étaient tout à fait exactes.

[1694] *Ibid.*, p. 12-13. Rachel Carson avait elle aussi démontré l'incompatibilité entre l'archaïque cœlacanthe et les grands fonds marins, dans *Cette mer qui nous entoure* : « Les conditions abyssales », écrivait-elle, « sont beaucoup trop sévères pour permettre une vie qui ne se modèle pas constamment sur elles, en ne laissant

maintes fois dans *The Old Fourlegs*, sont caractérisés par des corps mous, des yeux énormes ou devenus inutiles, d'énormes mâchoires pourvues de dents acérées et des os particulièrement légers[1695] ; en somme, tout le contraire du poisson pêché par la *Nérine*. On comprend que l'enracinement de l'abîme-refuge est tenace, et entretenu par une partie de la communauté scientifique elle-même, à laquelle il apparaît cohérent, et tout à fait admissible.

En outre, la réapparition inattendue du cœlacanthe est l'occasion de relancer une énième fois le débat au sujet du serpent de mer ; n'oublions pas que la controverse du Loch Ness est alors récente et habite les mémoires, et que l'hypothèse d'une identité archaïque a ses défenseurs… La découverte sensationnelle du coelacanthe est une nouvelle occasion d'évoquer l'abîme-refuge, de se laisser tenter d'y croire. Interrogé par Lecoq, le physiologiste Alfred Girard cède lui-même à cette séduisante supposition : « C'est certainement parmi les fossiles qu'il faut aller chercher l'animal qu'on a vu dans la baie d'Along[1696]. Il appartient, sans nul doute, à un des groupes que nous considérons jusqu'ici comme disparus, ceux des mosasaures et des ichtyosaures[1697]... ». Le savant ajoute que, pour ces représentants d'espèces immémoriales, la profondeur serait devenue condition de leur survie : « Pourquoi ne pourrait-on également retrouver les grands reptiles marins d'avant le déluge, qui, s'ils existent encore, ne peuvent vivre qu'à de très grandes profondeurs et n'apparaître à la surface que très rarement et comme par accident[1698] ? ». L'immensité profonde et sombre demeure l'espace du « pourquoi pas ? » et de l'incroyable zoologique.

Notons enfin, avant de conclure, que si les quotidiens de la France métropolitaine ont très peu relayé la réapparition du cœlacanthe, elle a, en revanche, davantage circulé au sein des organes de presse francophone à l'étranger. *L'Echo d'Alger* fait paraître l'article de l'*Excelsior* à l'identique, cinq jours plus tard[1699], suivi par le *Journal général*[1700], une publication marocaine, puis le *Courrier du Maroc* trois semaines plus tard[1701]. En juin, un numéro d'*Alger républicain* n'hésite pas à doubler la taille du poisson, affirmant que « la bête avait près de trois mètres de long[1702] ». Après tout, le cœlacanthe semble avoir pour lui les deux facteurs incontournables du gigantisme : l'âge et la profondeur…

échapper aucune des possibilités favorables à l'existence du protoplasme dans un monde à peine moins hostile que les sombres espaces intersidéraux ».

[1695] « *In the depths bodies are soft, bones are light, eyes are enormous or have become obsolete, and huge jaws are filled with long fangs* » écrit l'ichtyologue sud-africain (cité dans BRUTON Michael N., *op.cit.*, p. 95).

[1696] Voir la première sous-partie du Chapitre 5 de ce mémoire (p. 193-212).

[1697] *Le Petit Journal*, « Le cœlacanth et le serpent de mer », *op.cit*., p. 2. Notons que Lecoq comme Girard semblent parler avec conviction et sérieux.

[1698] *Ibid*., p. 2.

[1699] *L'Écho d'Alger,* « Le phénomène préhistorique », n°10464 de la 28e année, le 31 mars 1939, p. 2.

[1700] *Le Journal général. Travaux publics et bâtiment au Maroc*, « Le phénomène préhistorique », n°1418 de la 54e année, le 12 avril 1939, p. 4.

[1701] *Le Courrier du Maroc*, « Le phénomène préhistorique », n°3402 de la 11e année, le 19 avril 1939, p. 2.

[1702] *Alger républicain*, « Le phénomène préhistorique », n°254 de la 2e année, le 17 juin 1939, p. 2.

Le surgissement inattendu du cœlacanthe, près de 70 millions d'années après l'extinction présumée de son ordre, constitue un événement zoologique unique et particulièrement révélateur d'un lien établi et tenace entre profondeurs des mers et épaisseur du temps. A peine examiné, le paisible cœlacanthe se voit associé à un habitat sombre et profond, auquel il n'appartient pas et n'a jamais appartenu. Sous la plume de certains scientifiques et de journalistes, il devient un produit de l'abîme-refuge, espace au régime temporel d'exception dans lequel certaines sources, au cours des années 1930, continuent de projeter rêves de survivance et « possibles » zoologiques… L'événement contribue à réactiver l'image d'un fond de mer archaïque, où les ichtyosaures et les plésiosaures sont le célèbre serpent de mer, ou le côtoient peut-être, et où l'ignorance des hommes est presque aussi totale que légitime.

Un deuxième coelacanthe est découvert exactement quatorze ans plus tard, le 20 décembre 1952, au large de l'île comorienne d'Anjouan ; l'événement provoque un retentissement bien plus grand qu'à la précédente occasion. Le 24 septembre 1953, une troisième capture - méthodiquement planifiée, celle-ci - permet de mettre la main sur un nouveau spécimen, au même endroit ; rapidement transféré à l'Institut de Recherche de Tananarive (Madagascar), son état de conservation est suffisamment bon pour que les biologistes l'examinent avant de l'exposer aux yeux du public[1703]. En 1956, J.L.B. Smith fait paraître *Old Fourlegs. The Story of the Cœlacanth*[1704]*,* dans lequel il dément avec fermeté l'appartenance supposéee du coelacanthe aux grandes profondeurs de la mer. Malgré ses remarques, la vision d'un abîme-refuge persiste : le commandant Cousteau lui-même participe à une série d'expéditions sous les eaux des Comores, entre 1954 et 1963, dans l'espoir de prouver que le célèbre poisson évolue dans les étages abyssaux de l'océan. L'entreprise est restée vaine et Smith ne s'en étonna guère…

Depuis une trentaine d'années, la zone de répartition du genre *Latimeria* s'est étendue au-delà des seules Comores[1705], notamment autour du canal du Mozambique[1706], où un spécimen est pêché en 1991 une soixantaine de mètres de profondeur. Les recherches ont également révélé l'existence d'une deuxième espèce, le *Latimeria menadoensis*, identifiée en août 1995 en Indonésie. Au terme de 400 millions d'années d'évolution, le dernier représentant connu des Cœlacanthiformes est aujourd'hui menacé d'extinction totale par le développement des activités anthropiques, des techniques de pêche et du braconnage[1707]. C'est à regretter les eaux du Crétacé…

[1703] Tous ces événements sont passionnants mais appartiennent à une période qui excède le cadre chronologique de notre étude ; nous nous contentons donc de les citer ici, afin d'ouvrir la réflexion.

[1704] SMITH James Leonard Brierley, *Old Fourlegs. The Story of the Cœlacanth,* Londre, Longmans Green & Co., 1956.

[1705] Aujourd'hui, plus de deux cents représentants de l'espèce *Latimeria chalumnae* ont été capturés dans le seul archipel des Comores (Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, « Le Coelacanthe, fossile vivant » [exposition, Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse], *op.cit*., p. 5). Le Muséum de Toulouse en acquit un exemplaire, don d'un médecin de Narbonne, à la fin de l'année 1983. (*ibid.*, p. 5). Le Muséum national d'Histoire naturelle en possède un également. Il reste difficile d'estimer précisément le nombre de spécimens actuels dans le monde.

[1706] CAVIN Lionel, *op.cit.*, p. 9.

[1707] *Ibid*., p. 9. Notons aussi l'épaisseur culturelle dont s'est doté le coelacanthe depuis les années 1950 : il est devenu une figure copiée, commercialisée, transposée sur une multitude de supports. Il orne désormais le logo du Muséum International de la Cryptozoologie, ainsi que nombre de colliers, bijoux, T-shirts, tissus, timbres, paquets de cigarettes, lampes et autres objets en tous genres. Il a été peint et sculpté dans le monde entier, et a

Conclusion du chapitre

La découverte de l'existence de vie dans les profondeurs de la mer, au début des années 1860, bouleverse le regard porté par les savants sur la question des origines, celles de la Terre, du vivant et des hommes. La profondeur physique, celle mesurée par la sonde, se confond avec la profondeur du temps en un schème vertical de pensée. Descendre au fond de la mer serait remonter le temps, réduire la distance séparant les individus du présent de l'enfance du monde. Dans la quête de cette genèse sous-marine, car on sait que la vie a éclos dans l'eau, la thèse d'un abîme-primitif prend forme dans le courant des années 1860, portée par un contexte favorable aux théories évolutionnistes. Elle reste toutefois à l'état d'intuition ; il lui manque une preuve pour être confirmée… Le *Bathybius haeckelii*, substance gélatineuse ramenée du fond de l'Atlantique et présentée officiellement par Thomas Huxley comme un état primordial du vivant, un chaînon manquant entre matière inerte et vie organique, apparaît comme cette preuve en 1870. La vision d'un abîme-primitif, point de départ d'un mouvement de peuplement ascendant, légitime l'espoir savant de retrouver des « fossiles vivants », des êtres qui peuplaient les mers de l'ère secondaire et que les profondeurs, espace spatio-temporel à part, auraient préservées de l'extinction. Partie pour confirmer cette théorie, l'expédition du *Challenger* fait coup double, mais pas comme on l'attendait : non seulement les filets ne ramènent pas de survivants des premiers âges, ni aucun exemplaire du *Bathybius*, mais les savants découvrent, de surcroît, que le protoplasme de Huxley n'est qu'un simple précipité chimique… L'abîme-primitif ne tient plus, et entraîne bientôt la décrédibilisation de « fond refuge », archive d'une antériorité sauvegardée. L'espoir déçu ne s'évanouit pas pour autant : récupéré par la littérature à l'aube du XXe siècle, il prospère au travers de romans d'aventures, d'articles de presse, et de faits divers comme les apparitions de l'insaisissable serpent de mer, qui réactivent la pensée du *no time's land*, ce fond liquide où le temps oublie les êtres.

La réapparition surprise du coelacanthe illustre à merveille tout ce que la vision de l'abîme-refuge garde de prégnant à la fin des années 1930. Face à ce poisson sorti d'un autre âge, d'un autre monde presque, la profondeur-refuge s'impose pour expliquer qu'on ne l'ait pas découvert avant, et ce en dépit de l'anatomie même du spécimen, indiquant une appartenance aux chaudes eaux côtières. L'abîme lui va pourtant si bien, à ce revenant du Mésozoïque ! Le schème vertical associant la profondeur spatiale à l'épaisseur du temps continue, plus d'un demi-siècle après son émergence scientifique et malgré bien des aléas, à orienter une pensée collective du passé au fond de la mer.

même été amené à jouer un rôle diplomatique. Voir les dernières pages de l'ouvrage de Michael Bruton (BRUTON Michael, *op.cit.*, p. 318-329. Voir aussi BARRÈRE Florent, *op.cit.*).

CHAPITRE 9. Chimères passées, projections futures : la résurgence du mythe de l'Atlantide et du *topos* de la cité engloutie

« Le flot chasse le flot. Les mondes cessent d'être.
Soleil de vérité, tu demeures toujours ! ».

Jacint Verdaguer, *L'Atlantide*, 1900[1708].

Le vivant archaïque n'est pas la seule forme que peut revêtir le passé au fond de la mer. Des ruines architecturales sont tout autant vestiges d'une antériorité glorieuse. Comme pour la faune primitive, la cité engloutie renvoie à la quête d'un monde primordial et à la contemplation d'une altérité spectaculaire. Elle s'inscrit bien, à ce titre, dans le thème de cette dernière partie consacrée à la profondeur bouleversante.

La puissance évocatrice de l'Atlantide a imprégné la pensée du fond de la mer plus durablement qu'aucun autre mythe. C'est au IVe siècle avant notre ère que Platon, dans le *Timée*, évoque pour la première fois cette île qu'il place au-delà des Colonnes d'Hercule et où, dit-il, « des rois avaient formé un empire grand et merveilleux[1709] » s'étendant « de la Libye [*l'Afrique*] jusqu'à l'Egypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie[1710] [*l'Italie occidentale*] ». Mais les Atlantes décident un jour d'asservir la noble Athènes ; mal leur en prend, car les Hellènes résistent et finissent par libérer tous ceux que l'Atlantide tient sous son joug. « Dans le temps qui suivit » continue Platon, « il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. Dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit terribles, l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut ». Fable allégorique ou réalité historique ? Toute l'exploitation littéraire du mythe s'est postérieurement fondée sur le renversement de ce destin catastrophe, c'est-à-dire sur l'idée d'une survie de l'Atlantide et des Atlantes[1711]. En parallèle, une littérature non-fictionnelle sur le sujet se déploie au milieu du XIX siècle, à laquelle s'ajoutent bientôt les interprétations ésotériques du mythe, encouragées par la fondation de la Société Théosophique en 1875. En France, l'Atlantide mobilise toutes les catégories de la presse, que ce soit pour générer des articles généraux ou à l'occasion d'événements plus ponctuels.

Innombrables, les sources sur l'Atlantide sont rendues plus difficiles encore à étudier par la divergence de leurs approches, de leurs hypothèses et de leurs portées respectives. Des faits précis et

---

[1708] VERDAGUER Jacint, *L'Atlantide : poème catalan* (6e édition), traduit en vers par Justin Pépratx, Montpellier, Hamelin frères, 1900, p. 147. La version originale fut publiée en 1877 sous le titre *L'Atlàntida.*

[1709] Platon, *Timée,* 23-26. Cité dans TREUIL René, *Le mythe de l'Atlantide*, Paris, CNRS Editions, 2012, p. 48. Précisons que Platon a affirmé tenir ce récit du législateur grec Solon, qui l'aurait lui-même recueilli auprès d'un prêtre égyptien (FOUCRIER Chantal, *Le mythe littéraire de l'Atlantide (1800-1939) : L'origine et la fin*, Grenoble, UGA Editions, 2004, p. 33). Ces origines de la légende ne constituent pas notre objet central ici, mais il me paraît tout de même important de les mentionner.

[1710] TREUIL René, *op.cit*., p. 49. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

[1711] FOUCRIER Chantal, *op.cit.*, p. 167.

vraisemblables se mêlent à des théories fantaisistes, et l'histoire du mythe, considérée dans sa globalité, est pétrie de lacunes et de contradictions autant que de pistes crédibles[1712]. Face à cet immense corpus de sources, dont il serait vain de vouloir proposer un tableau exhaustif, il me semble nécessaire de choisir une voie d'accès thématique, un angle particulier d'approche. Se focaliser sur le rapport entre l'Atlantide et l'océanographie pourrait, à mon sens, constituer une piste de réflexion intéressante. Comment la discipline océanographique naissant dans les dernières années du XIX siècle a-t-elle intégré à ses enjeux la quête de la cité disparue ? Comment les scientifiques s'en sont-ils saisis, et avec quels résultats ? Ces derniers ont-ils été partagés auprès du grand public ? Nous allons voir que toutes les tentatives pour éclairer la querelle de l'Atlantide en s'appuyant sur l'océanographie ont surtout abouti à entretenir son mystère…

La Bretagne aussi possède « son » Atlantide : la ville d'Ys, ou Is, engloutie sous l'océan pour expier l'impiété de sa princesse. Le cas d'Ys est une porte d'entrée vers le thème plus général de la cité engloutie. Quels sont les éléments sous-tendant sa description en littérature ? Et sa représentation visuelle ? Nous allons voir que la monumentalité et la richesse matérielle sont les deux paramètres standardisant la cité engloutie dans les récits de fiction. Aussi belle et rassurante peut-elle paraître, elle n'échappe jamais complètement à l'ambivalence caractéristique du fond de la mer. La ville noyée peut se faire l'expression merveilleuse du « fond de beauté », de couleurs et de grâces, ou au contraire, incarner le « fond-cimetière », où les ruines, enchanteresses dans un autre cadre, deviennent synonymes de désolation, de mort, de péril potentiel. Comme une loupe, le *topos* littéraire de la cité engloutie fait ressortir tout ce que le fond de la mer a de plus oxymorique.

Espace de méditation sur le passé, les fonds marins invitent aussi à se tourner vers l'avenir. Des projections futuristes naissent à la fin du XIXe siècle, dans un contexte général marqué par l'amélioration des techniques de submersion. Le perfectionnement du scaphandre autonome laisse croire à la possibilité de transposer des activités terrestres « ordinaires » - se promener, faire du vélo, peindre, écrire des lettres, et même se marier ! - sous la surface Certaines anticipations sont plus paroxystiques encore : *En l'an 2000,* de l'illustrateur Jean-Marc Côté, imagine une vie sous-marine future où l'homme a totalement asservi la mer et ses habitants. Des romanciers s'emparent du thème de la maison sous la mer, tandis que d'autres formulent des projections plus pessimistes. Entre champ de bataille et refuge idyllique, le fond de la mer reçoit les peurs et les espoirs d'une époque.

[1712] BOURA Olivier, *Les Atlantides. Généalogie d'un mythe*, Paris, Arléa, 2003, p. 10.

A. L'Atlantide engloutie, un nouvel enjeu pour l'océanographie

« Pourquoi te plaindre, ô mer, quand la terre est si belle ?
Oh ! Dis moi le motif de ta plainte éternelle,
Le mystère attirant que recèle ton eau ! »

Alice de Chambrier, *Au-delà*, 1885[1713].

Au cœur du formidable corpus des légendes de la mer surgit, vieille de vingt-cinq siècles, l'Atlantide engloutie[1714]. Si sa significance culturelle précède le XIXe siècle, il semblerait que ce soit véritablement à cette période que le thème de l'Atlantide prend une ampleur inédite, devenant l'objet d'un discours scientifique que les avancées de l'océanographie - l'amélioration des techniques de sondage, de dragage - nourrissent et orientent.

L'Atlantide s'inscrit pleinement dans l'imaginaire du monde perdu, dont nous avons évoqué la vitalité à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Elle est cette terre d'« Outrepart[1715], ce lointain traversant les littératures de fiction des XIXe et XXe siècles[1716]. Les approches interprétatives du mythe et des réécritures du mythe, tellement nombreuses dans l'historiographie qu'elles nécessiteraient un mémoire à elles-seules, ne sont pas celles qui nous intéressent ici. Notre but n'est pas de percer l'éventuel sens caché des *Dialogues* de Platon, ni la portée probablement allégorique de son récit de l'Atlantide. Il n'est pas non plus de dire si la célèbre cité a existé, ou non, mais plutôt d'essayer de comprendre comment l'implication inédite des scientifiques a contribué à inscrire l'Atlantide au sein d'une pensée commune des fonds marins, des années 1860 à l'entre-deux-guerres. Pourquoi la célèbre cité a-t-elle continuée d'être instinctivement associée à l'océan ? Quelle image du fond de la mer renvoie-t-elle ? L'un des grands avantages de l'Atlantide réside dans sa capacité à intéresser tout le monde, à être une thématique « populaire » comme un objet d'étude scientifique. En cela, elle donne à voir des logiques d'interaction entre la sphère savante et le grand public ; c'est là

[1713] Ces vers sont extraits d'un poème qu'Alice de Chambrier rédigea à 16 ans, et qui fut retrouvé après sa mort prématurée, en 1882. Il ne semble pas avoir reçu de titre. Il nous est parvenu grâce à Philippe Godet, son éditeur, qui consacra à la jeune poétesse suisse une *Notice biographique et littéraire* posthume, en 1885, et fit paraître le recueil *Au-delà* (Paris, Fischbacher, 1885). Prolifique malgré une vie extrêmement brève, Alice de Chambrier est aussi l'auteure de *L'Atlantide*, dont nous allons citer quelques vers au sein de cette sous-partie.

[1714] Au fil du temps, l'Atlantide a également été placée en Islande, en Mongolie, en Perse, en Polynésie, au Bénin, en Antarctique… Toutes ces hypothèses sont intéressantes à examiner - et l'ont été -, mais ne présentent aucun lien avec le fond de la mer ; à ce titre, nous les délaissons volontairement.

[1715] Chantal Foucrier emprunte ce terme à l'essayiste Pierre Versins, l'auteur d'*Outrepart. Anthologie d'Utopies, de Voyages extraordinaires et de Sciencefiction, autrement dit de conjectures romanesques rationnelles* (Lausanne, La Proue, Paris, Éditions de la Tête de Feuilles, 1971). Cité par Chantal Foucrier dans *Le mythe littéraire de l'Atlantide (1800-1939), op.cit.,* p. 33. La figure du « chercheur d'Atlantide », le héros-voyageur qui rompt avec son monde pour tenter d'atteindre l'inaccessible, révèle au lecteur le spectacle saisissant de la cité perdue, lointaine dans l'espace comme dans le temps. (*Ibid.*, p. 34).

[1716] *Ibid*., p. 33. Voir aussi BOURA Olivier, *op.cit.*, p. 21.

l'un des enjeux de notre réflexion. L'examen des sources révèle en effet une imbrication inédite, à la fin du XIXe siècle, entre la quête de la célèbre cité et les progrès de l'océanographie, discipline nouvelle et prometteuse. La sonde plonge maintenant à plusieurs milliers de kilomètres sous la surface, perçant les ténèbres profondes et révélant un relief abyssal accidenté ; ne pourrait-elle pas être mise à profit dans la recherche de la cité disparue ? L'océanographie soulève de nouvelles pistes, remet en cause certaines hypothèses, en appuie d'autres. Les savants partagent leurs conclusions auprès du public, au travers de synthèses vulgarisées et d'articles de presse. L'océanographie serait-elle en passe de déjouer l'invisible Atlantide ?

Demandons-nous d'abord, avant d'évoquer les savants, de quels supports théoriques peut disposer un individu, au milieu du XIXe siècle en France, pour penser l'Atlantide. Les dictionnaires et encyclopédies constituent une première source d'informations, et révèlent des opinions contrastées. Certains ouvrages rangent la célèbre cité du côté des fables métaphoriques tandis que d'autres la considèrent comme une réalité physique ; dans un cas comme dans l'autre, le lien avec l'océan est systématiquement relevé. L'*Encyclopédie nationale des sciences, des lettres et des arts* écrit, en 1853 : « Platon dit que l'île Atlantide était une magnifique contrée gouvernée par des rois puissants, qui s'apprêtaient à asservir notre hémisphère, lorsque d'affreux tremblements de terre, suivis d'un déluge, plongèrent dans l'abîme l'Atlantide et ses habitants[1717] ». L'hypothèse atlantique est avancée comme la plus probante : *«* Il est probable que la tradition se rapporte aux îles Fortunées (Canaries), peut-être alors plus étendues, à moins, toutefois, que cet événement soit une de ces mille fictions merveilleuses si communes en Orient[1718] ». D'autres ouvrages sont beaucoup plus catégoriques, comme le *Dictionnaire français illustré* de 1860, qui qualifie l'Atlantide de « fable poétique qui a été prise trop au sérieux par quelques savants modernes[1719] ». L'auteur semble défendre l'hypothèse d'une Atlantide allégorique, et non physique : « Le récit de Platon est tellement dénué de base et même d'apparence historique, il porte tellement le caractère d'une fiction poétique et morale, qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on ait pu y voir autre chose[1720] » déclare-t-il. Tandis que des ouvrages comme le *Nouveau dictionnaire de la langue française* ou le *Larousse classique illustré* restent factuels, évoquant tous deux une « île de l'océan Atlantique dont parlent les anciens géographes comme ayant

[1717] HOUZÉ Jean-Paul et BARRÉ Louis, *L'Encyclopédie nationale des sciences, des lettres et des arts*, tome 1, Paris, J.Bry, 1851-1853, p. 398.
[1718] *Ibid*., p. 398.
[1719] DUPINEY DE VOREPIERRE Jean-François-Marie, *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle,* 2 vol., 1860, p. 232.
[1720] *Ibid*., p. 233.

été engloutie par les eaux[1721] », le *Dictionnaire encyclopédique illustré* d'Armand Colin, dédié aux jeunes lecteurs, qualifie l'Atlantide de « fabuleuse[1722] ».

Au moment où sont établies ces définitions contrastées, la discipline océanographique traverse une période charnière. Les expéditions du *Travailleur* et du *Talisman* sont achevées, mais leur contribution théorique et méthodologique a durablement pénétré la sphère scientifique. Leurs trouvailles abyssales restent aussi dans les mémoires, et de manière générale, on continue de mentionner et de louer ces réalisations françaises, leurs acteurs et leur influence que l'on sent déjà profonde. Tandis que d'autres campagnes de dragages dévoilent à leur tour la vie du fond des mers, la question de l'Atlantide remue vivement le milieu savant ; constat intéressant, l'océanographie fait une entrée inédite au sein des débats, et y devient un argument dual, servant les partisans comme les détracteurs de la célèbre cité engloutie. Les uns comme les autres intègrent la discipline, ses pratiques et ses conclusions à leur démonstration. Examinons quelques exemples, d'autant plus intéressants qu'ils sont initiés par des savants mais se destinent souvent au grand public. Nous allons voir que les profils des différents auteurs attestent de l'interdisciplinarité fondamentalement requise pour l'étude de l'océan.

En 1913, un numéro de la *Revue scientifique* rapporte une conférence donnée sur l'Atlantide par le géologue Pierre Termier à l'Institut océanographique de Paris. Le savant est très clair, dès l'introduction : « la question de l'Atlantide se pose à nouveau devant les hommes de science » déclare-t-il, « et comme je ne crois pas que l'on puisse jamais la résoudre sans le concours de l'océanographie, j'ai pensé qu'il était naturel d'en parler ici, dans ce temple de la science maritime[1723] ». Termier souhaite initier des investigations scientifiques mais aussi susciter l'intérêt de tous ceux que l'Atlantide passionne ; en somme, « appeler sur un tel problème, longtemps méprisé et qui maintenant ressuscite, l'attention des océanographes, l'attention aussi de tous ceux qui, du fond du tumulte des cités, prêtent l'oreille au lointain murmure de la mer ». Partisan de l'hypothèse atlantique, selon laquelle les Açores seraient les restes émergés de l'Atlantide noyée, le géologue s'affiche confiant : « Un jour viendra où les cartes des fonds de l'Atlantique seront tout à fait précises et détaillées[1724] ». La même année, son confrère Louis Gentil fait paraître *Le Maroc physique*[1725], dans lequel il appuie à son tour l'hypothèse d'une Atlantide açorienne. La même opinion est partagée par Louis Germain, assistant au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, qui consacre à « la plus célèbre de toutes les terres disparues[1726] » une synthèse illustrée d'une quarantaine de pages, en 1924. Convaincu

---

[1721] LAROUSSE Pierre, *Nouveau dictionnaire de la langue française* (43e édition augmentée d'une partie toute nouvelle), Paris, A.Boyer et Cie, 1886, p. 865. La définition de l'Atlantide n'a pas changé par rapport à l'édition de 1878. Quant à la définition donnée par le *Larousse classique illustré*, elle est quasiment identique : « Île que les anciens géographes mentionnent comme ayant existé autrefois dans l'Atlantique, à l'ouest de Gibraltar » (AUGÉ Claude (dir.), *Larousse classique illustré, nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Larousse, 1919, p. 79).

[1722] COLIN Armand, *Dictionnaire encyclopédique illustré*, Paris, A.Colin, 1905, p. 80.

[1723] *La Revue scientifique*, « L'Atlantide », par Pierre Termier, n°1 de la 1ère sem., le 11 janvier 1913, p. 34.

[1724] *Ibid*., p. 40.

[1725] GENTIL Louis, *Le Maroc physique*, Paris, Félix Alcan, 1913.

[1726] GERMAIN Louis, *L'Atlantide*, Paris, édition de la Revue politique et littéraire et de la Revue scientifique, 1924, p. 6.

de la cohérence des récits antiques[1727], il se déclare en faveur de l'hypothèse atlantique, « l'idée la plus rationnelle[1728] » selon lui. « Les îles de Madère, des Açores et des Canaries ont fait partie de l'ancienne Atlantide » déclare-t-il. Cela tombe bien : la zone est connue des océanographes qui y jettent leurs sondes et leurs filets depuis quarante ans : pensons aux campagnes du *Travailleur* et le *Talisman,* entre 1880 et 1883, ainsi que les expéditions d'Albert 1er à bord de la *Princesse Alice* et de l'*Hirondelle*, de 1885 en 1915. De ces entreprises scientifiques sont nées des conclusions que Germain appelle à mobiliser[1729] : « Il est nécessaire de donner un aperçu très sommaire de la région Atlantique où nous situons le continent de Platon[1730] » affirme-t-il. « Une carte bathymétrique de l'Océan Atlantique fait ressortir l'existence, au milieu de cet Océan, d'un long plateau central sensiblement dirigé Nord-Sud [...] Entre cet axe océanique et la côte du Vieux Monde, la fosse est parsemée d'archipels : ce sont les îles Madère, les Canaries, les Îles du Cap-Vert[1731] ». Traces encore visibles de l'antique Atlantide…

Ces arguments sont repris la même année par une figure importante de la vulgarisation scientifique : l'abbé Théophile Moreux. S'appuyant lui aussi sur les progrès récents de l'océanographie pour réfléchir à l'énigme de la célèbre cité, il fait paraître *L'Atlantide a-t-elle existé ?*, une synthèse courte et accessible au grand public[1732]. Soucieux de confronter la question de l'Atlantide à la science de son temps, il convie à son analyse un ensemble de considérations géologiques, sismologiques, climatologiques et océanographiques. L'auteur rappelle que le relief subatlantique a dévoilé ses aspérités « qu'on était loin de soupçonner[1733] » : « l'examen des fonds marins », écrit-il, montre que cette grande cuvette n'est pas descendue d'un seul bloc sous les flots ; une longue ride médiane, courant du Nord au Sud, a formé deux vallées profondes dont les flancs ont dû présenter des régions sismiques bien marquées[1734] ». Il fait appel à des supports visuels, susceptibles de guider le lecteur autant que d'appuyer sa théorie : « Consultons nos cartes, que constatons-nous[1735] ? » (**Fig.79**) La première carte bathymétrique des océans du globe a été établie et publiée en 1905, sous l'impulsion d'Albert 1er de Monaco ; à ce travail colossal s'ajoute, dans les années qui suivent, des cartes complémentaires, revues et précisées au fil des ans et des expéditions. « La conclusion est nette », annonce Moreux, « la grande vallée qui longe, à l'Est, la ride atlantique, est une ligne de fracture du

---

[1727] Voir *ibid*., p. 10.
[1728] *Ibid*., p. 12. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.
[1729] Notons que de manière générale, Louis Germain choisit de ne pas s'appuyer sur l'histoire ou l'archéologie mais « sur les données des sciences naturelles » *(ibid*., p. 15).
[1730] *Ibid*., p. 15.
[1731] *Ibid*., p. 16-17. La « carte bathymétrique » mentionnée est probablement celle dressée par Albert 1er et son équipe scientifique vingt ans plus tôt.
[1732] MOREUX Théophile, *L'Atlantide a-t-elle existé ?*, Paris, Gaston Doin, 1924. De toute évidence, la collection au sein de laquelle le volume paraît, *Res Mirabilis*, était une collection tournée vers la vulgarisation ; en témoignent d'autres ouvrages généraux, comme *L'alchimie moderne* ou *La vie sur Mars*, qui y sont également publiés.
[1733] *Ibid*., p. 57.
[1734] *Ibid*., p. 80.
[1735] *Ibid*., p. 81.

globe terrestre, et l'activité inerte, toujours à l'oeuvre, est loin d'avoir dit son dernier mot[1736]». Faut-il espérer qu'une puissante convulsion sismique fasse un jour rejaillir en surface l'Atlantide disparue ? A en croire des sondages effectués en 1898, c'est au large des Açores qu'il faudrait l'attendre : la repêche d'un câble télégraphique brisé a en effet révélé la présence, à plus de 3000 mètres de profondeur, d'étranges morceaux de « lave entièrement vitreuse[1737] » ; or, « sous 3000 mètres d'eau, elle aurait certainement cristallisé[1738]» souligne Moreux. Cette lave volcanique s'est donc consolidée à l'air libre, avant de sombrer avec une partie des Açores dans les profondeurs de l'océan… L'Atlantide faisait-elle partie de ces terres jadis émergées ? La révélation, par les sondages orographiques, des « deux grandes cassures atlantique et méditerranéenne[1739] » accrédite le récit antique de Platon, qui situait la fameuse cité derrière les colonnes d'Hercule ; elle suffit à l'abbé Moreux pour déclarer aux lecteurs que « scientifiquement, le doute ne saurait être permis : oui, l'Atlantide a existé ». Au-delà du pour et du contre, cet exemple témoigne particulièrement bien de la pénétration d'une discipline neuve et encore en formation, l'océanographie, à un vaste et sempiternel débat sollicitant une multitude de champs scientifiques[1740]. La mise en application des pratiques de sondage et de dragage engendre l'établissement de conclusions quant au relief sous-marin de l'Atlantique ; des figures scientifiques les incorporent à leurs thèses puis les clarifient, mises en forme dans des synthèses, afin de les diffuser auprès d'un public non-spécialisé. On comprend que la question de l'Atlantide, loin d'être figée, voit ses contours s'élargir selon les évolutions scientifiques et épistémologiques de l'époque.

Les conclusions de l'abbé Moreux semblent avoir eu une certaine portée ; Otto Silbermann loue « un intéressant petit ouvrage[1741]» dont il reprend les arguments six ans plus tard, dans *Un continent perdu : l'Atlantide*, publié aux éditions Genet. L'ouvrage, bien documenté, entend « mettre à la portée de tous[1742]» les études les plus sérieuses concernant la cité engloutie, délaissant les « élucubrations pseudo-savantes » qui pullulent à son sujet. Silbermann, après avoir longuement cité Moreux, conclut qu'« il n'y aurait qu'un seul fait de réel : l'existence d'une terre dans l'Atlantique, qui dans le cours des temps, à la suite d'un cataclysme, se serait immergée[1743] ». Notons aussi l'intervention de certains océanographes dans la presse ; ils y dressent des articles généraux, destinés à tous. Alphonse Berget et Camille Vallaux en offrent deux exemples, le premier dans *Candide*[1744], le second dans le *Mercure de*

[1736] *Ibid*., p. 85-86.
[1737] *Ibid*., p. 88. Décidément, les câbles brisés ont un don de révélation…
[1738] *Ibid*., p. 88.
[1739] *Ibid*., p. 92. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.
[1740] La quête active de l'Atlantide s'enrichit aussi, dans la deuxième moitié du XXe siècle, de l'apport de l'archéologie sous-marine. Le commandant Cousteau, entre autres, effectua de nombreuses plongées à la fin des années 1970 au large de Dhia, une petite île crétoise, dans l'espoir de découvrir la célèbre cité. Il ne la trouva pas, mais fit paraître *A la recherche d'Atlantide* en 1981. Voir aussi PACCALET Yves, *Atlantide, rêve et cauchemar*, Paris, Arthaud, 2008.
[1741] SILBERMANN Otto, *Un continent perdu : l'Atlantide*, Paris, Genet, 1930, p. 96.
[1742] *Ibid*., p. 5-6. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit.
[1743] *Ibid.*, p. 97.
[1744] *Candide,* « Le problème de l'Atlantide », par Alphonse Berget, n°128, le 26 août 1926, p. 6.

France[1745]. De même, le périodique de vulgarisation *Science et Voyages* mobilise à son tour les cartes établies par l'océanographie pour étayer l'hypothèse d'une Atlantide atlantique (**Fig.80**).

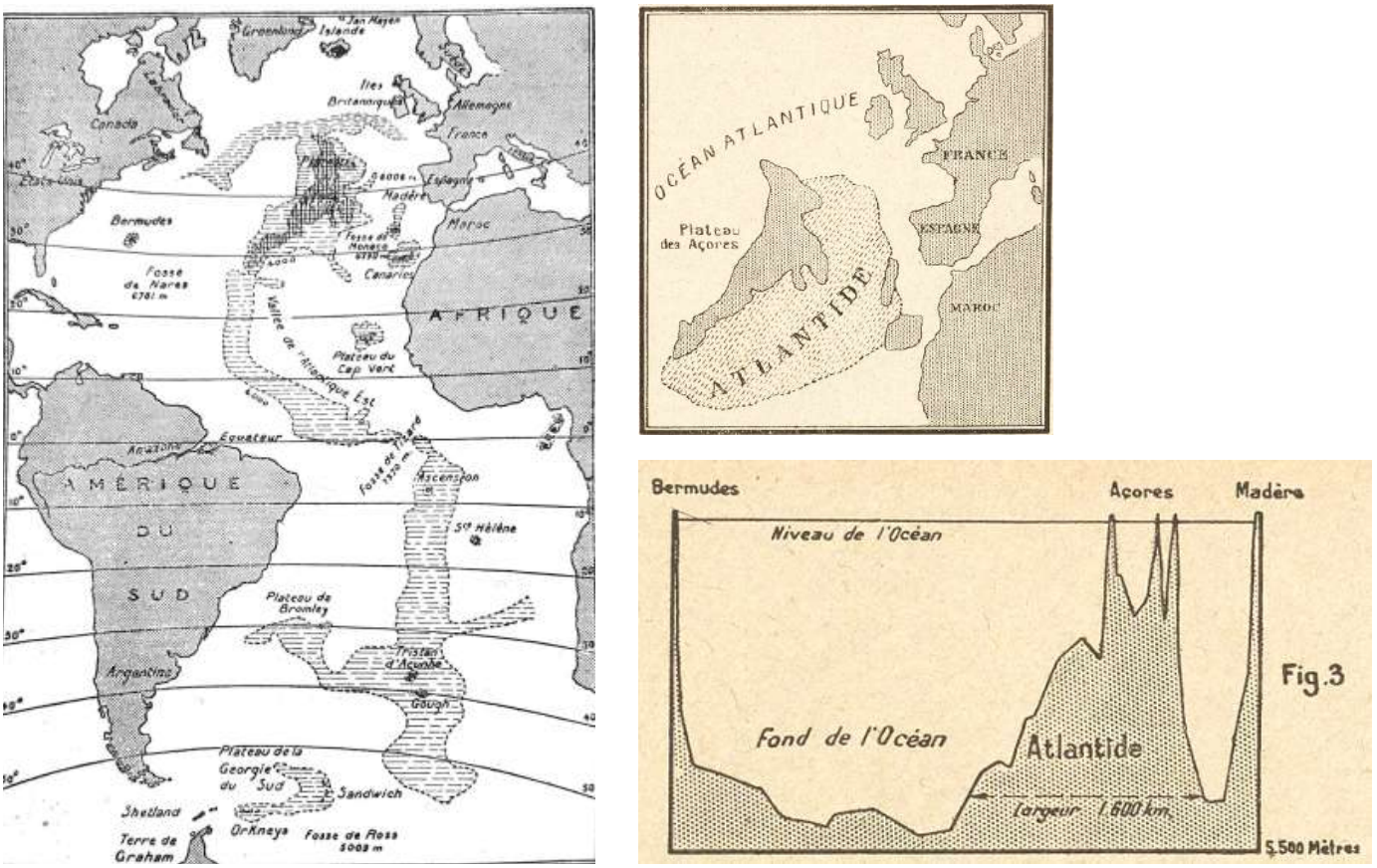


Fig. 79, 80 : Dans la première moitié du XXe siècle, savants et observateurs sont nombreux à s'appuyer sur les récents sondages bathymétriques pour démontrer que l'archipel des Açores serait « ce qu'il reste » de l'Atlantide engloutie. De toutes les hypothèses, celle-ci s'impose auprès du public comme la plus probante, et est diffusée comme telle. A gauche, le vulgarisateur Théophile Moreux rappelle que la grande dorsale médio-atlantique est apte à provoquer séismes et engloutissements[1746]. En 1937, le périodique *Sciences et Voyages* mobilise la coupe transversale du même océan (en bas), établie grâce aux sondages, pour proposer une carte de l'emplacement supposé de l'ancienne Atlantide (en haut), concordant avec la version platonicienne[1747].

Il est fort intéressant de constater comme cet engouement des savants pour l'Atlantide engendre une certaine tension avec la presse, qui n'hésite pas à ironiser sur les thèses de certains scientifiques. Alors que Louis Gentil accrédite l'hypothèse d'une Atlantide açorienne, un numéro de l'*Univers* écrit, sarcastique : « Bientôt on nous démontrera que les peuples de l'ancien et du nouveau monde se connaissaient fort bien, et que le génial Christophe Colomb, s'il était né beaucoup de siècles avant sa traversée de l'Océan, aurait pu s'y rendre à cheval[1748] ». Certains manuels d'océanographie vulgarisée

[1745] *Le Mercure de France*, « Mémento », par Camille Vallaux, n°649 de la 36e année, le 1er juillet 1925, p. 208.
[1746] MOREUX Théophile, *op.cit.*, p. 83
[1747] *Sciences et Voyages*, « Verrons-nous s'effondrer sous les océans des "Atlantides modernes" ? », par Pierre Devaux, n°23 de la 19e année, le 1er mai 1937, p. 243.
[1748] *L'Univers*, « L'Atlantide », par Vincent Lamoré, n°15850, le 9 janvier 1913, p. 3.

appuient à leur tour ce rejet d'une Atlantide matérielle ; Charles Epry, dans *A la mer*, recommande à ses lecteurs de tenir l'existence de la ville engloutie pour un fait « non démontré et certainement invraisemblable[1749] ». Il réitère son propos dans un numéro de *Science et Monde*[1750]. De même, Albert 1er de Monaco, figure d'autorité en la matière, confie à Adolphe Brisson : « J'ai cherché, et je n'ai rien découvert. Non, l'Atlantide n'a point existé ! Ce qu'il faut chercher dans les abîmes, ce n'est point les ouvrages de la main des hommes, mais les merveilles de la nature[1751] ». On comprend comment, en matière de cité engloutie, l'océanographie peut accréditer les doutes comme nourrir les espoirs.

Parallèlement aux écrits savants mentionnés, dont le but didactique est clairement exprimé, une littérature plus contestée se développe et fait de l'Atlantide un thème davantage ésotérique que scientifique : les ouvrages de William Scott-Elliot, traduits en français au début du XXe siècle, celui d'Ignatius Donnelly[1752] ainsi que les articles du *Progrès spirite,* relaient une image primordiale de l'Atlantide et des Atlantes, dont la quête mènerait l'homme à la découverte de ses propres origines[1753].

Les poètes, eux, ont renoncé à la belle Atlantide avant les savants. Elle incarne une terre désormais proscrite dans le *Rêve de Platon*, d'Emmanuel des Essarts, paru en 1874. L'auteur imagine le philosophe, au crépuscule de sa vie, méditant sur le sort de la cité perdue : « Enfants, ne rêvez plus aux mondes oubliés / Dans son cercueil mouvant l'Atlantide est glacée / D'un coup d'aile quittez cette terre insensée / [...] Le secret est là-haut et non pas à vos pieds[1754] ». Alice de Chambrier, dans son recueil *Au-delà*, mobilise elle aussi l'image du monde oublié, condamné au fond-cimetière : « Hélas ! Ce n'est plus qu'un immense tombeau / Un vaste continent repose sous cette eau / Presqu'ignoré de tous, englouti par les ondes ; / Nul bruit ne vient troubler ses retraites profondes[1755] ». Le bonheur et la prospérité sont définitivement passés. Stanislas de Guaita, poète et occultiste, évoque la même année les « monstrueux décombres / Que, sous mille pieds d'eau, tu vois se dessiner[1756] ».

[1749] EPRY Charles, *A la mer*, *op.cit*., p. 187.
[1750] *Science et Monde*, « L'Atlantide devant la science », par Charles Epry, n°13, 13 août 1931, p. 202-204.
[1751] BRISSON Adolphe, *Portraits intimes* (2e série), Paris, A.Colin, 1896, p. 273.
[1752] DONNELLY Ignatius, *Atlantide. Le monde antédiluvien,* Paris, L'Alchimiste, 2023. L'ouvrage fut initialement publié en français en 1882.
[1753] SCOTT-ELLIOT William, *L'histoire de l'Atlantide : esquisse géographique, historique, et ethnologique*, Paris, publications théosophiques, 1901 [version française].
[1754] DES ESSARTS Emmanuel, « Le Rêve de Platon », dans DES ESSARTS Emmanuel, *Les élévations*, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, p. 37.
[1755] DE CHAMBRIER Alice, « L'Atlantide », dans DE CHAMBRIER Alice, *Au-delà*, Paris, Fischbacher, 1885, p. 21.
[1756] GUAITA Stanislas de, « L'Atlantide », dans GUAITA Stanislas de, *Rosa Mystica*, Paris, Alphonse Lemerre, 1885, p. 199.

« La véritable Atlantide est celle qu'on ne trouvera jamais[1757] » écrivait Jacques Rougerie dans *Les enfants du capitaine Némo*. Il faut admettre que nulle vérification empirique ne paraît susceptible d'apporter un jour la preuve de l'existence, au fond de l'océan - Atlantique ou autre - de la fabuleuse cité décrite par Platon dans ses *Dialogues*[1758]. D'hypothèses en hypothèses, traversant vingt-cinq siècles d'un long mystère, l'Atlantide est parvenue aux hommes de la période contemporaine, pénétrant l'imaginaire collectif et constituant un objet d'étude sérieux dont nombre de savants se saisirent. Soucieux de la confronter à la science de leur temps, ils abordèrent la question en intégrant à leurs analyses un ensemble de considérations géologiques, sismologiques, climatologiques, et océanographiques : puisqu'on suppose l'Atlantide engloutie, les prospections bathymétriques récentes ne peuvent qu'apporter un éclaircissement souhaitable ! La sonde plonge à plus de 8000 mètres, pourquoi ne pas mettre à profit un si précieux outil ? Mais le fond de la mer montre une fois de plus son caractère clivant : tandis que certains savants s'appuient sur la discipline océanographique pour corroborer l'espoir de retrouver un jour la célèbre cité, d'autres la mobilisent au contraire pour démontrer son inexistence. Le fond de la mer, terre de possibles, terre d'impossibles ?

B. Ys et autres cités sous-marines

« Sous le visqueux manteau des ondes immobiles,
J'ai cru voir et j'ai vu des squelettes de villes,
Des restes de palais, des lambeaux de remparts ».

Joseph Autran, *Les Poèmes de la mer*, 1852[1759]

Nous avons évoqué le lien prégnant existant entre la légende d'Atlantide et la pensée du fond de la mer, à la fin du XIXe siècle et au début du siècle suivant. Déplaçons maintenant notre attention au cas de l'« Atlantide bretonne[1760] » : la ville d'Ys[1761], dont la légende raconte qu'elle fut submergée en une nuit par les flots déchaînés. Comme pour l'Atlantide, l'engloutissement est punitif. Par amour pour sa fille Dahut, le pieux roi Gradlon a fait bâtir une ville sur l'eau. Il l'a dotée d'une magnifique cathédrale, mais rien n'y fait : Dahut, figure de luxure et d'impiété, tue ses amants et se laisse séduire

[1757] ROUGERIE Jacques et VERLOMME Hugo, *Les enfants du capitaine Némo*, Paris, Arthaud, 1985, p. 97. Cité dans GUILLAUD Lauric, *L'Éternel déluge, op.cit*., p. 219.
[1758] PACCALET Yves, *Atlantide, rêve et cauchemar*, Paris, Arthaud, 2008, p. 89.
[1759] AUTRAN Joseph, *op.cit.*, p.289.
[1760] J'emprunte cette expression à une exposition tenue à Quimper en 2002 (voir LEFÈVRE-BALLEYDIER, cat.expo. « La légende de la ville d'Ys. Une Atlantide bretonne » [exposition au Musée départemental breton, du 19 juin au 13 octobre 2002], Quimper, Musée départemental breton, 2002).
[1761] Ys est souvent orthographiée « Is » dans les ouvrages anciens ; nous retiendrons, au sein de notre analyse, la forme moderne.

par l'Etranger, une incarnation du Diable[1762]. Ce dernier la convainc d'ouvrir les digues d'Ys ; la ville et tous ses habitants - Dahut et Gradlon inclus - sombrent dans les profondeurs de l'océan Atlantique. La première version de la légende est hagiographique, transcrite par Pierre Le Baud, aumônier d'Anne de Bretagne, aux alentours de 1480. Elle est remaniée, complétée, modifiée au cours des siècles suivants ; notre but ici n'est pas de retracer ses évolutions successives[1763] mais plutôt de comprendre son inscription dans la pensée collective du fond de la mer, du dernier tiers du XIXe siècle aux années 1930. Quels supports ont permis la « popularisation » de la légende à cette période ? Quelle fut son influence sur la perception des fonds marins ? Nous allons voir que si Ys-la-Maudite n'a pas autant fait l'objet d'investigations scientifiques que l'Atlantide, elle a indéniablement contribué à entretenir, auprès du grand public, une image duale du fond de la mer, espace de mort mais aussi de beauté et d'abondance, à la fois cimetière et enchantement. Un clair-obscur permanent.

Cette oscillation fondamentale s'étend plus généralement à toute cité engloutie[1764]. Quels sont les éléments structurant l'élaboration de ce topos en littérature ? Peut-on parler d'une « standardisation » de la cité sous-marine dans les récits imaginaires ? Quelle part est laissée à la fantaisie ? Nous allons voir que la description de la ville ensevelie intègre parfois un facteur humain : les voyageurs sous-marins rencontrent sont tour à tour effrayés ou rassurés de ce nouveau contact avec des êtres-*autres*. Déserte, la cité peut arborer une majesté froide, minérale, et un caractère résolument angoissant, comme elle peut aussi paraître édénique. Un même objet, une pluralité de représentations ; c'est toute l'ambivalence du fond qui se déploie au travers de la cité engloutie[1765]. Faute d'avoir pu collecté un assez grand nombre de romans pour adultes, notre réflexion concerne majoritairement un imaginaire enfantin, ou jeune tout du moins ; des hebdomadaires illustrés et prolifiques, comme *Le Jeudi de la jeunesse*, *Les Âmes vaillantes* ou *Mon journal,* ont associé le thème du voyage sous-marin au spectacle de la ville engloutie. Ces récits sont à mettre en regard avec des découvertes réelles de ruines sous-marines qui, rapportées dans la presse, alimentent l'image d'un « fond archive », espace de surgissement du passé.

Une place est ménagée à la légende d'Ys dans plusieurs ouvrages généraux consacrés à la mer, dès les années 1860. Comme pour l'Atlantide, l'hypothèse d'une existence physique de la cité est avancée par certains auteurs. Frédéric Zürcher et Élie Margollé, dans *Le Monde sous-marin*, écrivent qu'« on ne peut mettre en doute les traditions qui affirment que de cette pointe [*de Penmarc'h*] au Raz, et du Raz

[1762] HACHET Pascal, « La ville d'Ys, illustration mythique d'un encryptement collectif », *Imaginaire & Inconscient*, n°7, 2002/3, p. 17-18.

[1763] A ce sujet, voir LE BOT' Jean-Michel, « Les différentes versions de la légende de la ville d'Is : présentation synthétique », [article mis en ligne le 15 mars 2021], p. 1-25.

[1764] Cela semble assez évident, mais je préfère le préciser : notre étude s'intéresse à des mythes

[1765] Quentin Montagne a rappelé le caractère protéiforme de la cité sous-marine dans un article (voir MONTAGNE Quentin, « Modernes Atlantides. L'imaginaire contemporain des villes subaquatiques », *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025).

jusqu'aux îles d'Ouessant, la grève était couverte de cités et de travaux gigantesques, submergés par l'Océan. Une de ces cités était la ville d'Is, dont la légende décrit les merveilles[1766] [...] ». Charles Epry, l'auteur du manuel *A la mer,* tente une interprétation historique de la légende, délaissant volontairement la part de fiction et son sens allégorique[1767]. « Les Romains », écrit-il dans *A la mer,* « ont trouvé la cité d'Is florissante et à une distance du flot qu'il est possible d'évaluer approximativement d'après ce que nous avons vu dans le golfe du Cotentin[1768] ». L'engloutissement de la cité, en plus d'être avéré, est daté : Epry parle d'un « un raz de de marée qui survint vers l'an 444 » et fit plonger Ys au fond de l'océan. Louis Ernault et Ernest Jaubert, dans *La conquête de la mer*, avancent une opinion beaucoup plus contrastée. Ils relèguent Ys au rang de fable : « des matelots superstitieux ont cru, plus d'une fois, entrevoir au fond de l'abîme ce cadavre de cité[1769] » déclarent-ils. En 1907, l'écrivain et ethnologue breton Paul Sébillot compile les mentions successives de la ville disparue dans les *Légendes, croyances et superstitions de la mer*[1770] puis, vingt ans plus tard, dans son *Folk-lore de la France*. Il en conclut que « les villes dont les récits traditionnels racontent l'engloutissement ne sont pas purement imaginaires[1771] ». Celui d'Ys, ou *Keris* en breton, « semble donc très probable[1772] ». Dans un numéro de la *Revue des traditions populaires*, le vulgarisateur Daniel Bellet date la submersion de la ville un peu plus tôt que Charles Epry, « en 401 de l'ère chrétienne[1773] ».

La légende inspire également les compositeurs[1774] : Edouard Lalo présente *Le Roi d'Ys*, un opéra, au théâtre du Châtelet en 1888[1775], et remporte un vif succès, tandis que Claude Debussy joue pour la première fois *La cathédrale engloutie*, un prélude pour piano inspiré du célèbre édifice de la ville, en

---

[1766] MARGOLLE Elie et ZURCHER Frédéric, *Le Monde sous-marin*, *op.cit*., p. 274.

[1767] Son désir de distinguer la fiction des faits est clairement exprimé : « Laissons le vieux roi Grallon poursuivre sa chevauchée vers les étoiles » annonce-t-il avant de se lancer dans son analyse… (EPRY Charles, *A la mer*, *op.cit.*, p. 197).

[1768] *Ibid*., p. 197. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

[1769] ERNAULT Louis et JAUBERT Ernest, *La conquête de la mer*, Paris, G.Delarue, 1895, p. 31.

[1770] SÉBILLOT Paul, *Légendes, croyances et superstitions de la mer. La mer et les rivages,* Paris, G.Charpentier et Cie, Paris, 1886.

[1771] SÉBILLOT Paul, *Le Folk-lore de la France*, Paris, E.Guilmoto, 1904-1907, p. 42.

[1772] *Ibid.*, p. 42.

[1773] *La Revue des traditions populaires*, « Voyageurs français et étrangers », par Daniel Bellet, n°3, tome 6 de la 6e année, le 15 mars 1891, p. 155. Daniel Bellet fut un fréquent collaborateur du période de vulgarisation scientifique *La Nature*. Quant à la *Revue des traditions populaires*, consacrée aux mythologies et aux traditions orales, elle fut fondée par Sébillot en 1885, en même que la Société des traditions populaires dont elle devint l'organe de diffusion.

[1774] Edouard Lalo, *Le Roi d'Ys*, opéra en trois actes et cinq tableaux, 1888, 1 h 50 min. Il me tenait à cœur de mobiliser au moins une fois, au cours de ce mémoire, des exemples musicaux. L'opéra de Lalo s'inscrit d'autant plus dans notre sujet qu'il fut un réel succès public et critique. Des revues comme l'*Éclipse*, *Nantes-lyrique* ou *Le Costume au théâtre* en témoignent ; ce dernier se réjouit d'« avoir à constater un succès aussi franc, aussi spontané, aussi légitime que celui obtenu par *Le Roi d'Ys [...]* ce succès a pris les allures d'un triomphe » (*Le Costume au théâtre et à la ville*, « Revue dramatique », par René Benoist, n°10 de la 2e année, le 1er juillet 1888, p. 1). Sur la légende d'Ys au théâtre, voir RETAT Marion, « Les théâtralisations de la légende de la ville d'Ys », mémoire de maîtrise, Études théâtrales, dirigé par Martine de Rougemont, Sorbonne Nouvelle, Paris, 2002.

[1775] En réalité, Edouard Lalo composa cet opéra dix ans plus tôt, en 1878, mais divers obstacles scénographiques avaient empêché la présentation de l'œuvre au public.

1910[1776]. Mentionnons également *Sadko*, un opéra de Nikolaï Rimski-Korsakov présenté au Théâtre des Champs-Elysées en 1930, et dont le sixième tableau se déroule dans un royaume subaquatique[1777]. Un décor de palais englouti fut spécialement conçu pour l'occasion.

La monumentalité de la ville d'Ys donne aux auteurs de fiction la possibilité de scènes sous-marines grandioses. Georges-Gustave Toudouze, dans son roman à succès *Le Petit Roi d'Ys,* publié en 1914[1778], en offre un exemple intéressant. Rêvant de contempler les ruines de la ville, dont il croit fermement à l'existence physique, M.de Mornant, archéologue brillant, s'enfonce dans les profondeurs de l'Atlantique à bord du *Roi Gradlon*. Sa petite-fille et son ami l'accompagnent ; tout l'équipage scrute la baie vitrée du sous-marin, les yeux rivés sur le faisceau de lumière dissipant les ténèbres environnantes. Ys-la-Maudite apparaît soudain sans crier gare, révélant son immense étendue : les voyageurs distinguent « une masse épaisse de murailles, des tours demi-croulées, des fenêtres aux lourds arceaux massifs, une paroi menaçante de forteresse aux trois quarts éventrée[1779] [...] ». La présence d'une « église aux voûtes effondrées » ne laisse aucun doute quant à l'identité de la ville. Saisis par ce spectacle d'une splendeur révolue, les voyageurs restent bouche bée. Tout le caractère oxymorique du fond de la mer est là, incarné dans cette « architecture à laquelle la brutalité blafarde de l'électricité donnait une extraordinaire apparence de rêve, sinon même de cauchemar[1780] ». Le sentiment de cette ambivalence est en grande partie nourri par l'impression de pénétrer un espace temporel hors-normes ; le groupe reconnaît, intacts, « les entrepôts, les docks, les bureaux des officiers du port[1781] ». A cette temporalité s'étirant avec une extrême lenteur se superpose celle, passagère, des voyageurs humains : contemplant le bureau du capitaine d'Ys, Jobic, le jeune mousse, saisit un canif et « balafre une large dalle de la façade, gravant tant bien que mal cette ligne : EXPEDITION DE MORNANT[1782] ». Serait-ce violer le sanctuaire du *no time's land* que d'apposer sa trace indélébile sur d'éternels vestiges ? Les voyageurs ne s'en inquiètent pas : « Cette fois, mon bon ami » déclarent-ils à Jobic, « la Ville d'Ys est à toi, bien à toi : vienne qui voudra à notre recherche… tu es passé par ici avant ce quelqu'un-là ! ». A peine ont-ils achevé leur phrase que l'angoisse succède déjà à l'allégresse : Mauricette, la petite-fille de Mornant, vient d'être avalée par un immense trou noir ouvert sous ses pieds… Entre rêve et cauchemar, la quête de la cité engloutie exacerbe l'ambivalence inhérente au

[1776] Claude Debussy, *La cathédrale engloutie*, n°10 des *Préludes*, 1910, 7 min.
[1777] Nikolaï Rimski-Korsakov, *Sadko*, opéra-byline en un acte et sept tableaux, 1898, 3 heures. Aliette Geistdoerfer en parle brièvement dans « Les cités sous-marines. Un rêve pour les terriens », dans CORBIN Alain et RICHARD Hélène (dir.), *La mer, terreur et fascination*, Paris, Bibliothèque nationale de France/Seuil, 2004, p. 169.
[1778] TOUDOUZE Georges-Gustave, *Le Petit Roi d'Ys*, Paris, Hachette (Bibliothèque de la jeunesse), 1914. Quelques mois auparavant, le récit était paru sous forme de feuilleton dans *Mon Journal.* Preuve de son succès, il remporta le prix Sobrier-Arnould en 1917 et fut réédité en 1923, puis en 1948.
[1779] TOUDOUZE Georges-Gustave, *Le Petit Roi d'Ys*, Paris, Hachette, 1948, p. 119. Je me permets ici d'utiliser un texte dont la date d'édition dépasse nos bornes chronologiques, mais il s'agit du même qu'en 1914 et 1924.
[1780] *Ibid*., p. 119.
[1781] *Ibid*., p. 159.
[1782] *Ibid*., p. 162. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

fond de la mer et ne laisse aucun répit à ceux que sa splendeur attire. Salué par la critique, le récit de Toudouze rencontra un vif succès auprès des jeunes lecteurs.

La monumentalité d'Ys engloutie connaît aussi une mise en valeur visuelle, dans des récits de presse illustrés. Dans les « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », publiés dans *Le Jeudi de la jeunesse* en 1907, le jeune garçon et ses compagnons déambulent au fond de la mer lorsqu'ils découvrent soudain, immense sous la masse des eaux, « une superbe cathédrale, une cathédrale gothique dont tout l'intérieur était allumé et dont les vitraux étincelaient comme des pierres précieuses[1783] » **(Fig.81)**. L'illustrateur insiste sur l'écart des tailles entre les personnages et l'imposant édifice. Prodigieux, le spectacle est simultanément empreint d'un caractère sinistre : mains jointes comme en prière, des âmes défuntes s'élèvent vers le ciel, portées par l'écho des cloches. « C'est Ys, cette ville de Bretagne qui autrefois fut ensevelie sous la mer avec tous ses habitants[1784] » explique Jujube à son ami. La cité entière se déploie alors sous ses yeux ébahis : « Jean eut devant les yeux un panorama inoubliable, toute une ville en feu avec ses châteaux, ses créneaux, ses maisons, etc, etc. il avait de la peine à s'arracher à un pareil spectacle[1785] [...] ». Cette fois-ci, l'atemporalité de la cité ne s'exprime pas à travers l'immuable enracinement de ses ruines, mais par le spectacle du renouvellement perpétuel de sa chute ; engloutie depuis des siècles, Ys brûle d'un feu éternel… au fond de l'eau ! D'une portée plus restreinte, mais non moins intéressante, « Le voyage fantastique de Peskett et Bigoudi à la ville d'Ys », une bande-dessinée parue dans *La Dépêche de Brest* en 1938, propose une traduction visuelle particulièrement démesurée des vestiges de la cité. Sur plusieurs plans, les deux personnages sont à peine visibles **(Fig.82)**. Tout, dans l'architecture, témoigne d'une splendeur que ni l'engloutissement ni les siècles ne sont parvenus à effacer.

De manière générale, la cité engloutie ne peut pas être de petite taille, ni même de taille moyenne ; la monumentalité est constitutive de son identité littéraire. Alors qu'ils marchent prudemment sur le fond de l'Atlantique, les héros de *Voyage sous les flots* découvrent soudain un paysage d'une étrange lueur minérale : « Les innombrables récifs à travers lesquels ils se frayaient prudemment un chemin leur semblaient être les débris d'une multitude de monuments fantastiques plutôt que des rochers [...] Ils aperçurent avec un vif étonnement qu'ils étaient descendus dans un véritable palais sous-marin[1786] ». Désertée par les hommes, la ville n'en est pas moins parcourue d'une vie foisonnante : « sur les rochers à travers lesquels ils venaient de se frayer un chemin, s'élevait une végétation pleine de magnificence. [...] Les portiques, les colonnes, les piliers, les arcs-boutants étaient revêtus d'êtres vivants qui masquaient les anfractuosités et les angles du rocher. La pierre disparaissait sous cette floraison magique ».

[1783] *Le Jeudi de la jeunesse,* « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », par Nadal, n°160 de la 4e année, le 16 mai 1907, p. 1.

[1784] *Ibid*., p.1. Ces habitants engloutis ne sont autres que les spectres émergeant de la cathédrale.

[1785] *Ibid.*, p.1.

[1786] ROGER Aristide, *Voyage sous les flots*, Paris, P.Brunet, 1869, p. 46.

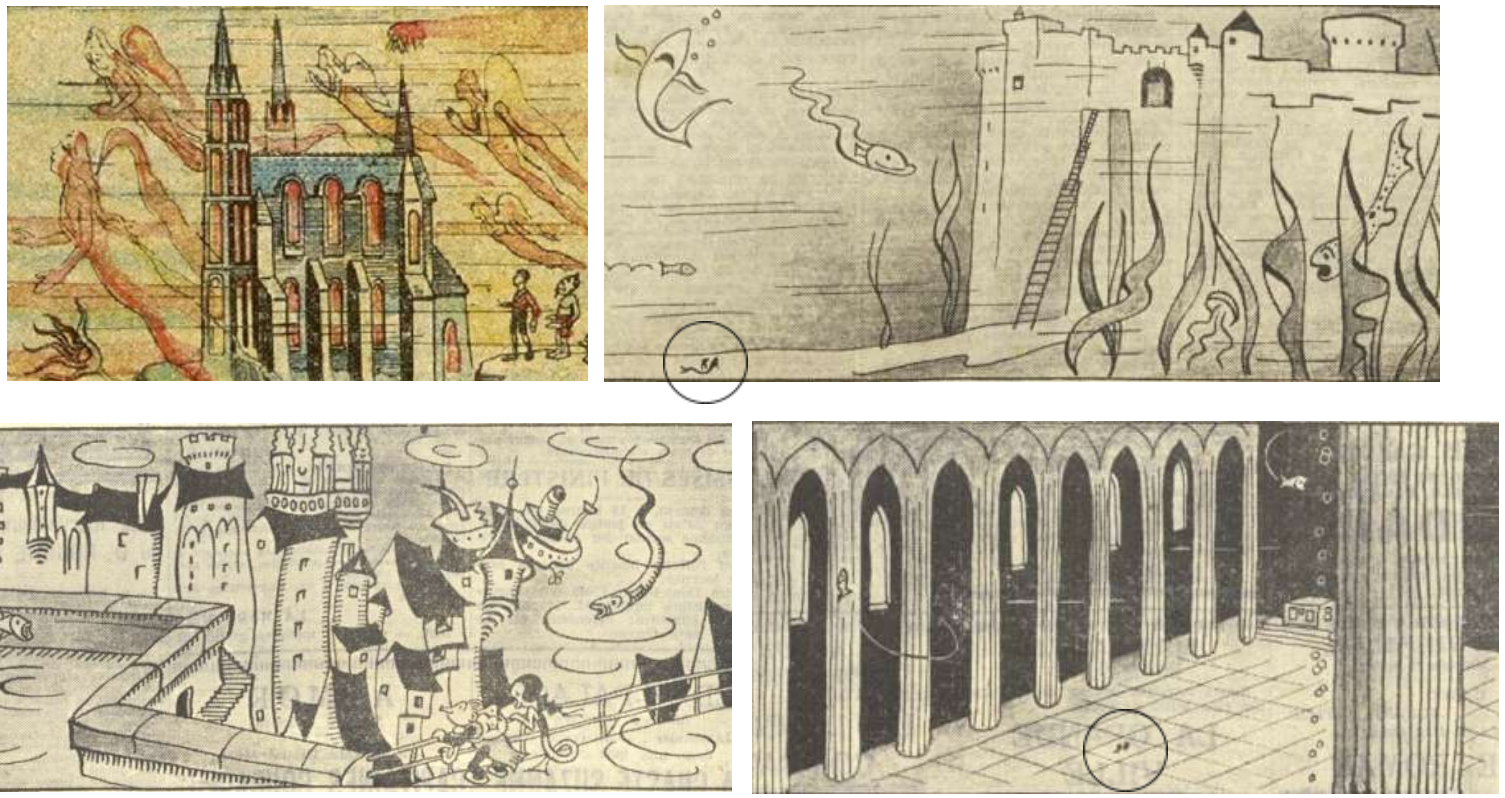


Fig. 81 et 82 : La monumentalité de la cité sous-marine est un moyen d'insister sur la puissance du cataclysme qui l'engloutit et sur l'irrésistible force du fond absorbant. Dans les récits fictifs, les illustrateurs traduisent cette démesure architecturale, l'exagérant parfois. Ys en est un exemple intéressant. En haut à droite, Peskett et Bigoudi parviennent devant l'enceinte de la ville ; deux petits points noirs (encerclés) suffisent à signaler leur présence[1787]. Après avoir contemplé les grandes tours, encore sur pied[1788] (en bas à gauche), les deux amis pénètrent à l'intérieur de la gigantesque cathédrale ; on les distingue à peine sur le dessin[1789] (en bas à droite). Cet édifice majestueux, vestige d'une puissance révolue, apparaît aussi à Jean-la-Frousse et Jujube, du *Jeudi de la jeunesse*[1790] (en haut à gauche). Les fantômes des habitants noyés s'élèvent au son des cloches, dans une scène à la fois glaçante et prodigieuse.

Comme au sein d'un aquarium, les formes du vivants se confondent avec les éléments de l'architecture pour constituer un tableau d'une grâce extraordinaire : « Des légions de poissons voyageaient à travers les arceaux; des groupes de zoophytes et de polypiers dressaient le tous côtés leurs rameaux animés ; des myriades de méduses pendaient aux voûtes des grottes, comme des lustres surchargés de cristaux. Toutes ces merveilles étaient immergées dans l'azur calme et profond de l'Océan[1791] ». Mais à ce fabuleux spectacle succède brutalement une vision d'alarme et de chaos ; toute l'antinomie du fond de la mer est là, incarnée dans cet instant de basculement. L'imposante architecture, jusqu'alors source d'émerveillement, devient synonyme d'angoisse : « Tout à coup, les

[1787] *La Dépêche de Brest*, « Le voyage fantastique de Peskett et Bigoudi à la ville d'Ys », par P. Péron, n°19 804 de la 52e année, le 26 juin 1938, p. 4.
[1788] *La Dépêche de Brest*, « Le voyage fantastique de Peskett et Bigoudi à la ville d'Ys », par P. Péron, n°19 811 de la 52 année, le 3 juillet 1938 , p. 3.
[1789] *La Dépêche de Brest*, « Le voyage fantastique de Peskett et Bigoudi à la ville d'Ys », par P. Péron, n°19 825 de la 52e année, le 17 juillet 1938 , p. 3.
[1790] *Le Jeudi de la jeunesse, op.cit.,* p. 1.
[1791] *Ibid*., p. 47. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte.

trois voyageurs virent avec épouvante un porche aux contours démesurés qui bâillait devant eux comme une porte de l'enfer. L'Océan s'engouffrait dans une nuit épaisse, sous les mystérieuses voûtes qui le continuaient [...] Ce gigantesque portail s'ouvrait sur un abîme incommensurable ». On comprend comment un même objet - ici, l'architecture - peut cristalliser deux conceptions radicalement opposées, susciter deux émotions antithétiques. « Il leur semblait qu'ils allaient quitter le domaine de la vie, pour entrer dans celui de la mort » ajoute l'auteur…

A la même période, le poète André Lefèvre mobilise lui aussi le potentiel oxymorique du fond de la mer et de la ville engloutie, dans son recueil *La flûte de Pan*. Il choisit d'insister sur la désolation glauque du fond-cimetière pour introduire un contraste frappant avec la splendeur des ruines. S'imaginant pénétrer la couche liquide, il descend et y découvre un véritable ossuaire : « En plaines devant moi se déroule un sol nu / Par intervalles s'y dessinent / Des blancheurs dont l'éclat charme d'abord les yeux / Ce sont des os polis rassemblés en des lieux / Où les algues les enracinent[1792] ». La théorie azoïque est encore dominante - quoique plus pour longtemps - lorsque Lefèvre écrit ces vers ; l'image du fond sépulcral s'impose comme un décor cohérent. Poussé par une force mystérieuse, le voyageur poursuit sa route et découvre bientôt une vision irréelle : « J'avance et une cité toute entière apparaît / Majestueuse sœur de Ninive, où tiendrait / Paris, frère des Babylones ! [...] Nouvel Herculanum dans l'abîme enfoui[1793] ! ». A la splendeur des ruines se mêlent un détail macabre : « J'ai vu, changés sans doute en pierre par le temps / Deux squelettes assis dont les fronts éclatants / Portaient encore la couronne[1794] ».

La monumentalité de la cité engloutie est mise en scène dans « Au fond des abîmes », un récit d'Emile Solari paru dans le supplément du *Journal des Voyages,* alors à l'apogée de sa popularité. Embarqués à bord du sous-marin *Plongeur*, Jim et Jakson découvrent soudain « des ruines prodigieuses, noyées dans l'Océan comme dans une brume transparente et féerique. Des tours, des clochers, des constructions énormes, gigantesques, écroulées à demi faisaient un décor de rêve, immense, formidable[1795] ». Mais il y a plus merveilleux encore que tous ces remarquables vestiges : des coffres d'or, ouverts et déversant leur trésor au pied du sous-marin… Richesse esthétique et richesse matérielle se conjuguent pour réactiver l'image du « fond d'abondance ». Cette magnificence caractérise aussi le palais sous-marin ; rares sont les cités à ne pas en posséder un[1796] ! Charles Guyot dépeint celui de Dahut dans *La légende de la ville d'Ys*[1797] : « les murs étaient revêtus d'or, de nacre et

[1792] LEFEVRE André, « Le fond de la mer », dans LEFEVRE André, *La flûte de Pan*, Paris, E.Dentu, 1861, p. 45-46. Notons que la tromperie des sens, capacité attribuée à l'insaisissable fond, est à l'œuvre ici.
[1793] *Ibid.*, p. 47.
[1794] *Ibid.*, p. 48.
[1795] *Le Supplément mensuel au Journal des Voyages et des Aventures de terre et de mer*, « Au fond des abîmes », par Emile Solari, n°815, le 14 juillet 1912, p. 126.
[1796] GEISTDOERFER Aliette, *op.cit.*, p. 172.
[1797] Cet ouvrage est central dans la tradition d'Ys, et connut un succès certain à son époque. Aujourd'hui encore, il reste une référence. Françoise Le Roux et Christian-Joseph Guyonvarc'h le placent parmi les « contes arrangés

de corail ; les lits étaient de pourpre et d'incarnat ; aux voûtes se balançaient les dais de soie ; le toit, les portes, les barrières entourant les jardins étaient de métal brillant[1798] ». Une part évidente de fantaisie transparaît dans la description des écuries, qui « avaient un pavé de marbre dont les dalles étaient, selon la couleur des chevaux, blanches comme la neige, rouge comme le feu, noires comme l'ombre ». En 1937, les jeunes lecteurs peuvent accéder à une réédition illustrée de *La petite sirène*, publiée chez Flammarion ; l'architecture sous-marine y est tout aussi splendide. Andersen évoque « le palais de corail du Roi des Mers[1799] », avec ses « fenêtres pointues de l'ambre le plus pur, sa toiture faite de coquillages qui ouvrent et se ferment tour à tour, selon le flux et le reflux ». Le jardin est des plus exquis. Derniers exemples de palais splendides : ceux décrits dans *Le Mystère de la cité sous-marine* de l'écrivaine tchèque Ruzena Charlotta Urbanová, publié à Paris en 1935[1800], et dans « Les Aventures extraordinaires et stupéfiantes de la princesse La-Zu-Li », une petite bande dessinée parue dans l'hebdomadaire *Fillette* en 1911[1801], où l'abondance est à la fois un plaisir des yeux et de la bouche : La-Zu-Li découvre des « coquilles nacrées, chaudes au toucher[1802] » et contenant « un thé exquis » puis, plus loin, des « algues portant une espèce de fruit délicieux ». Elle finit par s'assoupir, comblée, sous la voûte de cristal du palais…

Une autre type de richesse peut se révéler au travers de la cité engloutie, à valeur culturelle plus que précieuse : la richesse historique. Les « Robinsons sous-marins » imaginés par le capitaine Danrit en 1908, en font l'expérience lorsque leur *Libellule* s'abîme contre d'étranges blocs de pierre. Ils distinguent bientôt une colonne, puis les « débris d'entablement d'un chapiteau lotiforme[1803] », portant une trace bouleversante, une « inscription creusée par le ciseau d'un ouvrier punique, dédiée à une divinité contemporaine de Baal ou de Moloch ». Un monde antique ressuscite ; au pied des colonnes apparaissent « des tronçons de mâts, des proues relevées en forme de conques, des carcasses de trirèmes couvertes d'une mosaïque de coquillages ». Extrêmement ému, transporté dans un état de jouissance intellectuelle où se mêle un fiévreux sentiment de délire, le narrateur comprend ce qu'il a sous les yeux : « je crois voir émerger d'un buisson de saxifrages et de pariétaires une stèle massive supportant un cheval dominé par un tronc de palmier, un cheval emblème de Carthage. Je me sens transporté dans un monde irréel. Mes regards éblouis, grisés de lumière, ne peuvent s'arracher à la

---

» qu'inspira la légende de la cité engloutie ; l'auteur reprend en effet la trame originelle tout en y incorporant de nouveaux personnages. Voir LE ROUX Françoise et GUYONVARC'H Christian-Joseph, *La légende de la ville d'Is*, Rennes, Ouest-France, 2000.

[1798] GUYOT Charles (dit Géo-Charles) *La légende de la ville d'Ys* (d'après les anciens textes), Paris, éd.d'Art Henri Piazza, 1926, p. 67. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

[1799] ANDERSEN Hans Christian, *La petite sirène,* Paris, Flammarion, 1937, p. 3. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

[1800] URBANOVA Ruzena Charlotta, *Le Mystère de la cité sous-marine*, Paris, éd. Milfait, 1935.

[1801] *Fillette*, « Les Aventures extraordinaires et stupéfiantes de la princesse La-Zu-Li et ses compagnons », n°89 de la 3e année, le 29 juin 1911, p. 12. Notons que le nom de la jeune femme annonce la couleur : c'est un fond de richesse et de préciosité qui attend la jeune lectrice.

[1802] *Ibid*., p. 12. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte.

[1803] *Le Journal des Voyages sur terre et sur mer,* « Robinsons sous-marins », par le capitaine Danrit, n°591, le 29 mars 1908, p. 297-298. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

contemplation de ce temple englouti, de ces débris d'histoire que nul œil humain ne reverra ». Le « fond-archives » remplit son oeuvre.

La consistance de la cité sous-marine se voit parfois enrichie par la présence d'habitants, que les traditions sont nombreuses à décrire comme des descendants de dieux ou de rois[1804]. Ils font figure d'altérité, signifiant un monde-autre à la fois physique et temporel. Dans *Dans l'abîme*, du romancier britannique H.G. Wells, la figure de l'homme subaquatique n'échappe pas à l'hybridité indissociable du fond (**Fig.83**) : « sa tête rappelait vaguement celle d'un caméléon », se souvient Elstead, « mais le front était si élevé et la boîte crânienne si développée qu'aucun reptile n'en possédait encore de semblable[1805] ». Son visage est celui d'un être humain, ses oreilles celles des raies et des requins. Plus déroutant encore, la créature est bipède, « avec deux jambes comme celles des grenouilles et une longue queue épaisse[1806] », et multicolore, mêlant le pourpre à un « gris phosphorescent ». Son anthropomorphisme atteint un nouveau degré d'épouvante lorsqu'il articule soudain « un cri qui pénétra même l'enveloppe d'acier et le capitonnage intérieur de la sphère ». Métamorphique, l'homme-batracien surgirait-il des temps légendaires ? Par son aspect même, il incarne une régression tour à tour inquiétante et fantasmée[1807].

Dans « L'extraordinaire voyage », un récit d'aventures diffusé en 1934 par *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille*, les passagers de l'*Alcyon* découvrent, stupéfaits, une vision irréelle de créatures perchées sur les tourelles de l'enceinte : elles sont « moitié amphibie, moitié homme. On eut dit des hommes-pieuvres, tellement ils avaient l'apparence de poulpes monstrueux. Ils semblaient être les gardiens de ces profondeurs sous-marines[1808] » (**Fig.84**). Comme pour les hommes-grenouilles de Wells, la mutation régressive de ces êtres composites indique un archaïsme. Notons que cette apparence à la fois reptilienne et bipède se retrouve aussi chez les gardes du splendide palais sous-marin que Fucus, Cachalot, et leurs amis découvrent, émerveillés, dans « Au fond de la mer[1809] » (**Fig.85**). Dans *L'Archipel des demi-dieux*, au contraire, l'humanité rencontrée n'est pas celle d'un lointain passé mais plutôt du futur. Évoluant au sein d'une véritable ville sous-marine, où d'immenses corridors relient entre elles les unités d'habitation, des « surhommes » vivent de lumière artificielle et de pilules alimentaires. Leur équipement est sophistiqué : ils portent des scaphandres ultra-légers, « en mousse d'océanium[1810] » qui rendent invisible celui qui le revêt ! Un pistolet automatique, car le fond de la mer continue d'être un fond de mort, complète enfin l'étonnante panoplie. Les deux voyageurs du présent, stupéfaits, contemplent cette vision irréelle, celle d'un monde en devenir peut-être…

[1804] GEISTDOERFER Aliette, *op.cit*., p. 166-167.

[1805] Cité dans GOIMARD Jacques et GUILLAUD Lauric, *Les Mondes perdus*, Paris, Presses de la Cité, 1993, p. 510. Le titre original de la nouvelle est *In the Abyss*. Elle paraît en 1896 dans le *Pearson's Magazine.*

[1806] *Ibid.*, p. 510. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent.

[1807] GUILLAUD Lauric, *L'éternel déluge : un voyage dans les littératures atlantidiennes*, *op.cit*., p. 80.

[1808] *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille*, « L'extraordinaire voyage », par Alin Monjardin, n°1553 de la 31e année, le 15 juillet 1934, p. 14.

[1809] *Les Belles Images*, « Au fond de la mer », par G. RI, n°122 de la 3e année, le 16 août 1906, p. 2.

[1810] MAGUÉ Charles, *L'Archipel des demi-dieux*, Paris, Tallandier, 1931, p. 99-100.







Fig. 83, 84, 85 : Dans les récits de fiction, la découverte d'une cité engloutie implique souvent la rencontre avec ses habitants, figures de régression parfois, ou au contraire de progression, d'altérité toujours. Ils portent le témoignage incontestable de l'épaisseur temporelle comme de la profondeur physique : l'hybridité des formes. L'homme-batracien de Wells (à gauche) terrorise par son aspect humain, sa voix, son sourire indescriptible[1811]. Dans « L'extraordinaire voyage » du *Petit Illustré pour la jeunesse et la famille*, la cité est gardée par des hommes-pieuvres[1812] (en haut) tandis que les sentinelles du palais de la Reine des Mers, dans les *Belles Images* (en bas), empruntent à l'être humain autant qu'au triton[1813].

Nous avons concentré notre attention sur la fiction, mais il arrive que des cités englouties réelles soient mises au jour. Ces découvertes sont rapportées dans la presse française, notamment dans les revues destinées à la jeunesse. Elles réactivent l'image d'un fond « archive du passé », espace de perpétuelles révélations. *Benjamin* annonce, en janvier 1935, qu'en « explorant le fond de la mer Noire, des scientifiques y ont découvert des vestiges de l'antique cité de Chersonèse entièrement engloutie sous les flots [...] D'après des calculs, il y aurait plus de 2500 ans que cette ville aurait été engloutie par la mer[1814] ». A la découverte de cette Atlantide russe s'ajoute un aspect résolument novateur : le cinéma sous-marin ! Nous avons évoqué son déploiement dans l'entre-deux-guerres[1815] ; il agit ici comme un précieux support d'investigation. L'auteur raconte : « le cinéma et la science moderne sont venus à l'aide de ces savants : un opérateur de cinéma descendit 45 fois sous la mer pour diriger les prises de vue de la ville disparue. Les découvertes qui ont pu être ainsi faites, et fixées par le cinéma, sont du

[1811] *La Science illustrée*, « Dans l'abîme », par H.G. Wells (trad. H.Davray) n°784, le 6 décembre 1902, p. 45.
[1812] *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille, op.cit.,* p. 14.
[1813] *Les Belles Images, op.cit.*, p. 2.
[1814] *Benjamin*, « 2000 ans sous les mers », par Jacques Christiand, n°273 de la 7e année, le 31 janvier 1935, p. 3.
[1815] Voir la deuxième sous-partie du Chapitre 6 (p. 256-271).

plus haut intérêt[1816] [...] ». Le film intègre le processus d'administration de la preuve en rapportant l'image fidèle du site immergé. Espace d'engloutissements passés, le fond de la mer pourrait aussi promettre des submersions futures. Henri Kubnick, en 1933, rapporte le péril qui pèse sur la ville japonaise d'Osaka, « qui court le risque d'être engloutie par la mer[1817] ». C'est l'occasion de mentionner Ys, référence en la matière : « Nous avons, en France, la ville d'Ys qui, dit la légende, dort au fond de l'océan qui l'a engloutie ; si Osaka vient à sombrer, le Japon n'aura plus rien à nous envier de ce côté-là ». Un numéro de *Sciences et Voyages* s'interroge : « Verrons-nous s'effondrer sous les océans des "Atlantides modernes[1818]" ? ». Mouvant, l'horizon peut voir surgir comme disparaître des îles…

Projection fantasmatique, la cité engloutie s'établit dès la fin du XIXe siècle comme un thème récurrent des récits d'aventures sous-marines. La légende celtico-chrétienne de la superbe Ys, punie par les flots, est diffusée auprès du grand public par le biais d'ouvrages généraux sur la mer et le folklore maritime. Dans la fiction enfantine, Ys devient synonyme de disproportion et de gigantisme : les illustrateurs s'en donnent à coeur joie pour signifier visuellement la monumentalité des vestiges de la cité. Tout est grand au fond de la mer, même ce qui n'y est pas né à l'origine… La découverte de la cité engloutie constitue un épisode narratif marqué par une profonde émotion, dépassant la seule surprise : témoins d'un temps révolu, quoique semblant encore se poursuivre, les voyageurs sous-marins s'émerveillent de la splendeur des ruines ; certains s'enthousiasment pour leur valeur historique, d'autres se délectent de leur plaisante esthétique. Mais le fond de la mer conserve une part d'imprévisibilité, d'ambivalence, et la promenade parmi les vestiges peut menacer de devenir un cauchemar. Confrontés aux limites de leur temporalité, les découvreurs de la cité sous-marine rencontrent aussi les représentants d'une humanité différente, êtres souvent hybrides car profonds et anciens, « monstres » par leur capacité à signifier un écart.

[1816] *Benjamin*, *op.cit*., p. 3.
[1817] *Benjamin,* « Une ville menacée d'un naufrage », par Henri Kubnick, n°215 de la 5e année, le 21 décembre 1933, p. 14. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.
[1818] *Sciences et Voyages*, « Verrons-nous s'effondrer sous les océans des "Atlantides modernes" ? », par Pierre Devaux, n°23 de la 19e année, le 1er mai 1937, p. 243.

C. *Le fond de la mer, un refuge pour le futur ?*

« Il existerait donc quelque part, dans l'abîme
En haut, en bas, qu'importe ! une source sublime
D'ineffable bonheur, miroir jamais terni
Flot toujours calme et pur dont l'ouragan banni
Ne troublerait jamais la limpide surface ? »

Emile Cheve, *Les Océans*, 1884[1819]

Nous avons évoqué le lien rattachant la pensée du fond de la mer à celle du temps révolu. L'enracinement culturel de l'Atlantide, de la ville d'Ys et d'autres cités englouties alimentent l'image d'un « fond vestige », archive liquide de civilisations disparues à jamais dans l'abîme. Invitant à méditer sur le passé, l'achevé, le fond de la mer peut aussi être un formidable champ de projections futuristes. Au début du XXe siècle, nous l'avons vu, l'amélioration des techniques de submersion transforme le rapport des hommes à la profondeur, d'abord littorale puis plus grande encore[1820]. Le scaphandre déjoue les contraintes du milieu subaquatique pour permettre des descentes de plus en plus profondes et longues, et il n'apparaît plus insensé de croire que la marche du progrès permettra un jour à chacun et chacune de revêtir le formidable appareil pour voyager sous l'eau comme sur terre. Dans la presse comme dans les ouvrages spécialisés, nombreuses sont les voix à évoquer l'avènement prochain d'une nouvelle pratique récréationnelle et instructive : le tourisme sous-marin. Dans la continuité de ces aspirations, le thème littéraire de la « maison sous la mer » se développe, notamment dans les récits destinés à la jeunesse dont nous allons examiner quelques exemples. Dans les années 1930, des préoccupations environnementales mènent également à considérer le fond littoral de la mer comme le lieu - même temporaire - d'une retraite future. Des planches illustrées naissent aussi, et témoignent d'une vision utopique de la vie sous-marine ; nous allons nous pencher sur deux exemples particulièrement révélateurs d'une « colonisation » fantasmée de l'espace sous-marin. N'oublions pas non plus que la mer n'est pas un terrain vide où l'on peut installer librement ses bagages : elle abrite en son sein un foisonnement d'êtres divers et sauvages, tout un monde vivant avec lequel il faut composer. Quelle relation à la faune marine ces projections futuristes expriment-elles ? Nous allons voir que la plupart témoignent d'un asservissement du vivant par l'homme, une domination pas forcément sanglante ni meurtrière mais irrémédiablement décidée… Ces considérations nous mènent à

[1819] CHEVE Emile, *Les Océans* [poésies], Paris, A.Lemerre, 1884, p.144. Notons ici un renversement intéressant de la perception du silence qui caractérise le fond de la mer : il n'est plus synonyme d'angoisse ou de désolation mais, au contraire, d'un calme rassurant. Le silence ne traduit plus la mort mais la paix. C'est encore la preuve de la capacité polarisante des fonds marins, apte à susciter à la fois l'épouvante et l'émerveillement, et faisant d'un même thème l'objet de deux sentiments radicalement opposés.
[1820] Voir Chapitre 4, p. 125-147.

interroger une dernière facette de la pensée d'un futur sous-marin, témoignant de perspectives plus pessimistes : et si le fond de la mer devenait, à l'avenir, le théâtre de guerres et de malheurs ? A l'opposé de l'image du refuge accueillant, terre de richesses et de loisirs, le fond de la mer serait susceptible d'être investi par les velléités destructrices des hommes… Planches illustrées, romans, et articles de presse constituent le corpus sur lequel appuyer notre réflexion, avec une attention toute particulière portée aux premières.

Dans les premières années du XXe siècle, le développement de nouveaux appareils utilitaires sous-marins laisse croire à de nombreuses possibilités quant au futur du transport sous les flots. Les projets - illusoires ou non - ne manquent pas. Dès les années 1910, un « traîneau sous-marin » est mis au point pour permettre une locomotion facilitée ; un numéro de l'*Afrique du nord illustrée* écrit ainsi, en 1914, que grâce à cet appareil inédit, « le scaphandrier, commodément assis, pourra explorer les paysages au milieu lesquels il ne se meut d'ordinaire qu'avec de grandes difficultés[1821] ». Des gouvernails placés à l'avant et à l'arrière de l'engin permettent de l'orienter, tandis que des réservoirs d'air comprimé le font monter ou descendre. Ce véhicule sous-marin pourrait également bénéficier, déclare l'article, à toute personne « voulant poursuivre ses études sur la faune et la flore qui peuplent les profondeurs de la mer[1822] ». L'auteur ajoute que le pilote « trouvera dans ce moyen de locomotion un auxiliaire précieux qui lui permettra de vérifier les hypothèses qu'il aura émises ». Instrument de science, le traîneau sous-marin serait également susceptible de voir son utilisation démocratisée dans une perspective touristique : « Grâce à ce véhicule sous-marin, qui est appelé à rendre de grands services, verra-t-on prendre naissance un nouveau genre de tourisme » ? Il est vrai que ce serait un voyage unique en son genre : « Songez combien pittoresque serait un voyage au fond de l'eau ; les algues aux formes étranges caressant sur son passage le curieux esquif, les poissons sortant de leurs grottes marines, les immenses trous d'un bleu intenses s'ouvrant sous les pieds du visiteur et l'attirant de tout leur insondable inconnu, les cavernes béantes dans les récifs de coraux, tout ce spectacle est féerique et il sera donné désormais de l'effectuer au voyageur assez téméraire pour confier son existence au traîneau sous-marin doucement remorqué à la lumière du ciel par un canot à pétrole ». C'est bien la vision idéalisée du fond merveilleux, ou la surprise n'est plus synonyme de peur, qui est à l'œuvre ici. Neuf ans plus tard, on apprend que le traîneau sous-marin s'est perfectionné ; la revue *Je sais tout* affirme en effet que « deux propulseurs permettraient au traîneau de glisser sur les fonds[1823] », actionnés par un moteur électrique. La sphère fictionnelle, elle, s'affranchit des contraintes du réel et anticipe déjà les voitures sous-marines. Dans *L'île engloutie*, un roman d'aventure paru en 1929, l'ingénieux professeur Pâques expose à ses amis son dernier rêve : traverser l'Atlantique par le fond, le lit de l'océan ! Le projet est surprenant, son moyen plus encore ; « l'auto seule pouvait me servir et me

[1821] *L'Afrique du Nord illustrée*, « Les scaphandres », par Jean Desvignes, n°264, le 3 janvier 1914, p. 6.
[1822] *Ibid*., p. 7. Cette référence vaut aussi pour les trois autres citations qui suivent dans le texte.
[1823] *Je sais tout*, « A pied sec, du Havre à New York », par A.Charleux, le 15 juillet 1923, p. 435.

permettre de mener à bien mon entreprise. Je m'arrêtai donc à l'auto[1824] » explique le savant. L'extraordinaire véhicule, capable d'assurer « une randonnée de plusieurs semaines », se métamorphose bientôt en un tank tout-terrain, « monté sur un système de chenilles formidables, long de douze mètres, large de quatre ». Le professeur Pâques a pensé à tout : outre la salle des machines, « un réfectoire et un dortoir » ont été aménagés pour accueillir les passagers, douze au maximum, et qui ne sont autres que les amis du savant. Les provisions sont stockées dans la partie haute de l'engin. Une véritable maison mouvante, complète et autonome… à plusieurs kilomètres sous la surface.

Revenons-en aux projets de transposition subaquatique d'activités terrestres ; ils n'attendent pas le XXe siècle pour prendre forme. En 1891, l'imagerie d'Epinal fait paraître « Les bateaux sous-marins », une planche illustrée tout à fait intéressante[1825]. A l'instar des héros de *Vingt Milles Lieues sous les mers*, le document projette que des amateurs fortunés pourraient bientôt quitter leur bateau sous-marin pour effectuer, revêtus d'un scaphandre, « une promenade sentimentale au fond des eaux, y respirer les émanations embaumées du soir et entendre le chant des… poissons[1826] ! » **(Fig.86)** En somme, un moment de partage amoureux transposé tel quel au fond de la mer grâce à l'amélioration des techniques submersives. Le développement de ces promenades sous-marines permettrait aussi d'en faire une pratique sociale, quoiqu'encore élitiste **(Fig.86)** : « Ce serait charmant d'y rencontrer des personnes de connaissance[1827] », mais qu'on ne s'y méprenne pas : les contraintes sensorielles du scaphandre n'ont pas encore disparu : « la conversation ne serait pas, à coup sûr, bien attrayante, mais on pourrait imaginer un langage par gestes, tel que celui des muets, par exemple ». Quant aux requins, ennemi tant redouté des scaphandriers, ils ne posent plus de problème : « [...] ils disparaîtront des mers comme ont disparu les lions de l'Afrique, grâce à d'ardents et infatigables chasseurs » ou alors, à défaut d'être éliminés, ils seront domptés et réduits à l'état de bête de cirque, ravissant le public d'un spectacle plus original que les ours et les tigres (**Fig.86)** La conquête du fond de la mer par l'homme aura eu raison de son plus terrible prédateur. Terminons avec une dernière case **(Fig.86)** représentant un cycliste sous-marin, et accompagnée d'une phrase tout à fait symptomatique d'une projection confiante vers l'avenir sous la mer et le siècle naissant : « Le XXe siècle nous montrera au nombre de ses plus merveilleuses découvertes, l'homme ayant conquis le moyen de rester au fond des mers, y ayant tracé des routes, construit des villes et se lançant, hardi pionnier, à la recherche de nouveaux inconnus ». S'il est difficile de cerner le niveau de sérieux de ces projections, elles n'en demeurent pas moins l'expression d'une certaine confiance dans le progrès. En cette fin du XIXe siècle, le fond de la mer ne paraît plus aussi inaccessible que quarante plus tôt ;

[1824] CHAMPAGNE Maurice, *L'île engloutie*, Paris, Tallandier, 1929, p. 19-21. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.
[1825] *Les bateaux sous-marins, Imagerie d'Epinal,* n°627, estampe, 40 x 30 cm, Epinal, Pellerin & Cie, 1891.
[1826] *Ibid*., p. 1. Notons que ces possibilités nouvelles ne semblent accessibles, au moment où la planche paraît, qu'aux plus riches ; mais il n'est pas interdit d'imaginer une démocratisation plus tardive de la vie au fond de la mer…)
[1827] *Ibid*., p. 1. Cette référence vaut aussi pour les trois citations qui suivent.

d'espace-repoussoir, résolument terrifiant, il devient un espace à conquérir, plein de richesses et de promesses futures. Le scaphandre est l'objet-clé de ces projections optimistes, et l'on comprend tout le basculement que son apparition puis sa diffusion ont constitué dans la manière de se penser soi, être non-aquatique, non seulement par rapport mais aussi *dans* l'espace sous-marin.



Fig.86 : Quatre scènes anticipatoires produites par l'imagerie d'Epinal en 1891. Dans le futur, le fond de la mer est devenu un espace de promenade familiale (à gauche), où petits et grands, ayant revêtu l'indispensable scaphandre - désormais réduit au minimum vital - peuvent profiter du paysage au milieu de la faune sous-marine. Espace de délassement, le fond de la mer est aussi un lieu de sociabilité (au centre à gauche) où l'on rencontre ses amis comme au théâtre ou au parc. Si le promeneur est las de marcher, il peut enfourcher son vélo et circuler sur les routes conçues à cet effet (au centre à droite) ; quant au requin, terreur des mers et des plongeurs, il est devenu un animal de cirque, dompté et mis en cage pour divertir un public auquel il ne fait plus du tout peur (à droite).

Cette pensée d'une vie possible sous la mer prend une forme anticipatoire paroxystique dans *En l'an 2000,* un ensemble d'illustrations en couleurs commandé par l'industriel lyonnais Armand Gervais à Jean-Marc Côté dans les premières années du XXe siècle[1828]. D'une richesse et d'une inventivité extraordinaires, ces vignettes méritent toute notre attention : à travers elles, ce n'est plus une simple exploration du fond de la mer qui transparaît, mais véritablement son appropriation organisée. On constate d'abord que les habitants de la mer ont été assujettis aux besoins des humains : le plus grand des mammifères marin fait désormais office de « Baleinobus » (**Fig.87**), tandis qu'un peu plus loin, trois passagers, assis dans une calèche nacrée, sont menées par deux énormes baudroies, les mêmes qui, quinze ans plus tôt, étaient exposées au Muséum d'Histoire naturelle. Pas de chevaux au fond des mers, mais des hippocampes que montent, avec selle, mors et rênes, les personnages représentés sur une autre vignette (**Fig.87**) Complètement asservie, la faune sous-marine est devenue utilitaire, réduite à une fonction locomotrice par une société humaine qui investit spatialement son milieu naturel et s'y épanouit pleinement. Le vivant a aussi été transformé en support de divertissement : des courses à dos

[1828] *En l'an 2000*, Jean-Marc Côté, estampe, Paris, Lithographie Villemard et fils, 1910, BNF. Les premières des 87 images composant cet ensemble furent produites à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900. Celles qui nous intéressent ici correspondent à la série éditée et imprimée en 1910.

de poissons sont organisées, pour le plus grand bonheur du public qui, si le scaphandre l'empêche de crier, peut au moins applaudir les concurrents sur la ligne d'arrivée (**Fig.87**). Croire la conquête achevée et définitive serait toutefois illusoire : le fond de la mer est un espace trop imprévisible pour se plier complètement aux volontés humaines. Certains animaux conservent leur part d'agentivité : une vignette nous montre la lutte d'un couple contre un « monstre de l'abîme », l'abominable pieuvre. L'homme parvient à transpercer l'œil de la bête du bout de son harpon (**Fig.87**). Le rapport avec le non-humain oscille entre soumission et confrontation…



Fig.87 : En l'an 2000, les humains ont soumis le vivant subaquatique à plusieurs de leurs besoins. Celui de la locomotion d'abord : à dos d'hippocampes, nageurs verticaux fort commodes, les hommes chevauchent sur les plaines océaniques (en haut à gauche)[1829]. Pour les trajets plus longs, ils empruntent le « Baleinobus » (en haut à droite), tracté par le géant des mers désormais manoeuvrable[1830]. Pour se divertir, car le spectacle est chose nécessaire, des courses à dos de poissons sont organisées[1831] (en bas à gauche). Les paris ont-ils été lancés ? L'image ne le dit pas… L'empire de l'homme pourrait sembler total si des êtres, comme la terrible pieuvre, ne résistaient encore à sa domination[1832] (en bas à droite). Le rapport entre humain et non-humain prend alors une tournure antagonique, rappelant au premier sa non-appartenance fondamentale au milieu qui l'entoure.

[1829] *Les plongeurs à cheval*, Jean-Marc Côté, estampe, Paris, Villemard et fils, 1910. Les trois vignettes qui suivent sont concernées par la même référence.
[1830] *Un baleinobus*.
[1831] *Une course dans le Pacifique.* Notons l'océan choisi ici : il semble indiquer une projection à l'échelle mondiale, pas seulement restreinte aux limites de la France ! La conquête de l'espace sous-marin apparaît, pour Jean-Marc Côté, comme une réalisation commune, universelle. Ce ne sont pas ses compatriotes qu'il imagine vivre au fond de l'eau, mais bien l'Homme.
[1832] *Un monstre de l'abîme*.

En l'an 2000, le fond de la mer continue d'être un espace de mise à mort et d'enrichissement ; les vignettes l'illustrant occupent même une part importante de l'ensemble total. L'une d'entre elles nous montre une scène de « pêche amusante » où trois scaphandriers, armés d'un fusil, abattent des poissons ou les achèvent au harpon[1833]… Sur une autre vignette, c'est face à l'infâme requin que lutte le chasseur ; alors que ses deux camarades accourent à son aide, il parvient à poignarder le squale en plein cœur[1834]. Les êtres de la mer sont tués chez eux. Imitant peut-être les parents, les plus jeunes s'y mettent aussi : une scène illustre la capture d'un énorme crabe ; tandis que l'adolescent maintient ses pinces immobiles, une jeune fille, armée d'un pieu, lève le bras et s'apprête à empaler l'animal. Le constat est assez clair : en l'an 2000, la cohabitation des humains avec les êtres de la mer n'est pas exactement pacifique[1835]... Espace de chasse et de prédation, le fond de la mer est aussi une formidable réserve naturelle qu'il convient d'exploiter. Une vignette nous montre deux chercheurs de perles, sortis de leur sous-marin, et faisant une fabuleuse découverte : une huître gigantesque dans laquelle ils aperçoivent déjà leur fortune[1836]. Plus loin, c'est un scaphandrier qui ramasse une énorme conque dans la foisonnante forêt des Sargasses[1837]. La silhouette longiligne d'un requin-lutin se faufile derrière lui, parmi les grandes algues… On comprend que Jean-Marc Côté a intégré des éléments zoologiques réels - et connus depuis peu - dans le décor de ses scènes imaginaires.

Si certaines scènes traduisent une observation plus paisible des animaux, à travers les vitres d'un sous-marin ou d'un petit véhicule amphibie, la relation des êtres humains à la faune sous-marine reste donc structurée par un certain rapport de force, aboutissant à l'asservissement ou à la mort. L'homme, lui, est indéniablement heureux au fond de la mer, et semble s'y épanouir pleinement : une vignette nous montre la terrasse d'un restaurant, où clients et serveurs portent évidemment le scaphandre - un appareil très commode pour déjeuner - et contemplent la vue qui s'offrent à eux (**Fig.88)**. Un peu plus loin, un terrain sableux accueille les amateurs de croquet pour une partie entre amis **(Fig.88**). Mieux encore : les antiques ruines de l'Atlantide ont non seulement été retrouvées, mais sont désormais transformées en station balnéaire ! (**Fig.88)** L'ancien temple est devenu un casino, bordé par une charmante esplanade où les adultes discutent sous les parasols tandis que leurs enfants s'amusent avec un crabe tenu en laisse, tout cela le plus naturellement du monde. En l'an 2000, le fond de la mer continue donc d'être un « fond-archives », où les hommes, non contents de contempler les vestiges d'un passé lointain, décident de les investir, les aménager pour leur plaisir. Et tant pis pour la sacralité des ruines… Véritable musée d'histoire et de beauté, le fond de la mer abrite aussi de splendides palais engloutis qu'il est possible de visiter, à bord d'un sous-marin munis de puissants projecteurs (**Fig.88**). Nous pourrions continuer encore sur plusieurs pages tant ces images sont riches et surprenantes.

[1833] *Une pêche amusante*, Jean-Marc Côté, estampe, Paris, Villemard et fils, 1910. Les trois vignettes qui suivent sont concernées par la même référence.

[1834] *Une chasse émouvante*.

[1835] On ne peut que s'étonner face à la justesse de ces anticipations…

[1836] *Chercheurs de perles*.

[1837] *Une clairière dans la forêt des Sargasses*.

Preuve de sa popularité, cet ensemble illustré a connu plusieurs configurations et des réemplois successifs, à commencer par la décoration des boîtes à cigares et des publicités pour *Les Perles du Japon*, une marque de potage[1838]. Buvards d'écoliers, romans et bande-dessinées ont repris à leur tour les fantastiques vignettes de Jean-Marc Côté[1839].



Fig.88 : Le fond de la mer, terre promise de plaisirs et de jeux ? En l'an 2000, les êtres humains peuvent déjeuner au restaurant, en terrasse[1840] (en haut à gauche), ou disputer une partie de croquet sur un terrain où le sable a remplacé l'herbe[1841] (en haut à droite). Les familles profitent d'un séjour agréable parmi les ruines de l'Atlantide reconverties en station balnéaire[1842] (en bas à gauche). Que penserait Platon du temple-casino ? Le fond de la mer est aussi un ravissement esthétique : les visiteurs curieux peuvent découvrir, confortablement installés dans un sous-marin, la majesté d'un palais englouti[1843] (en bas à droite). Le bonheur est dans le fond !

1838 PASTOUREAU Michel, *op.cit.*, p. 143. Le « Baleinobus » ornait les cartons publicitaires.

1839 *Ibid*., p. 143. Les illustrations devaient aussi être transformées en cartes postales, mais Amand Gervais mourut avant que le projet ne puisse se réaliser. Ajoutons que l'auteur de science-fiction Isaac Asimov consacra un ouvrage aux lithographies de Côté : *Futuredays : A Nineteenth Century Vision of the Year 2000* (New York, Henry Holt & Co., 1986), qui contribua à les diffuser auprès du public des années 1980. Plus récemment, les 87 illustrations ont été rassemblées pour constituer un recueil : *Retrofutur. Quand le XIXe siècle invente le XXIe* (Paris, Editions courtes et longues, 2024).

1840 *Voyez Terrasse !,* Jean-Marc Côté, estampe, Paris, Villemard et fils, 1910. Les trois vignettes qui suivent sont concernées par la même référence.

1841 *Une partie de croquet*.

1842 *Une station balnéaire dans les Atlantides.*

1843 *Un palais océanien.*

L'objet-scaphandre, nous le voyons bien, s'impose comme la condition nécessaire à toutes ces projections futuristes et idéalisées. Pendant l'entre-deux-guerres, la généralisation de son usage et sa familiarité croissante continuent de stimuler la pensée d'un avenir sous-marin. Elles encouragent à croire en une « domestication » prochaine du fond de la mer ; investi de plus en plus facilement, il pourrait devenir un espace de transposition d'activités terrestres. La presse d'informations et les journaux pour la jeunesse relaient ces projections. En septembre 1935, dans l'hebdomadaire *Benjamin*, le vulgarisateur Henri Kubnick constate que « les promenades au fond de la mer sont plus que jamais à l'ordre du jour[1844] ». Il faut dire qu'elles sont plus originales que leur équivalent terrestre : « les amateurs de tourisme sous-marin [...] vont ramasser des coquillages ou cueillir des algues, ce qui est évidemment beaucoup moins banal que d'aller chercher des trèfles à quatre feuilles dans les champs[1845] ». Aujourd'hui des promenades, demain la vie quotidienne ? Un nom désormais bien connu apparaît comme pour légitimer ces perspectives confiantes : « Le professeur William Beebe affirme que, dans quelques années, tous les gens habitant au bord de la mer, au moins dans les régions tropicales, lorsqu'ils recevront des amis, ne les inviteront plus à visiter leur propriété sur la terre ferme. Les hôtes, écrit-il dans son dernier ouvrage, accompagnés de leurs invités, s'éloigneront du rivage en barque et, coiffés du casque sous-marin, plongeront pour visiter tout à leur aise les nouvelles plantations de corail et les plate-bandes de jardiniers spécialistes en paysages sous-marins[1846] ». Ce « dernier ouvrage » dont parle l'auteur n'est autre qu'*En plongée par 900 mètres de fond*, paru la semaine précédente[1847]. Non content de pouvoir observer le merveilleux visage du fond littoral, l'homme serait donc en passe de pouvoir le modifier, l'agencer, le refaçonner à son goût. Souvenons-nous des descriptions fantasmées du fond dans les années 1860 ; quelle évolution dans la pensée de cet espace naturel en soixante-dix ans ! L'homme n'est plus tenu de seulement admirer ses couleurs, la variété de ses végétaux et la profusion de vie qui l'animent, il peut désormais s'imaginer capable d'agir sur ces éléments, de « reconfigurer » le visage du fond littoral. Beebe laisse son imagination s'envoler plus loin encore : « Et plus tard dans l'année, les anémones pourpres et les lavandes de ces jardiniers remporteront le premier et le second prix à l'exposition de fleurs marines de la région. Les enfants supplieront leur mère de les laisser jouer encore aux pirates, par quinze mètres de fond, dans la cave de la vieille épave, près du récif. Des artistes immergés s'irriteront d'un ciel trop chargé de nuages parce que, peignant une vallée à huit mètres au-dessous de la surface, ils désireraient un soleil qui fasse ressortir de miraculeuses couleurs ». Vingt ans plus tôt, ces scènes d'une apparente simplicité auraient pu figurer parmi les vignettes d'*En l'an 2000*. Le jardinage sous-marin serait donc,

---

[1844] *Benjamin*, « Promenons-nous au fond des mers », par Henri Kubnick, n°305 de la 7e année, le 12 septembre 1935, p. 1.

[1845] *Ibid.* p.1. L'auteur précise tout de même qu'« avant de se promener au fond de la mer, il convient évidemment de s'entraîner un peu. On ne marche pas au fond de l'eau comme on marche sur la terre ferme, et il faut bien une quinzaine de jours pour s'habituer à ce nouveau sport » (*ibid*., p. 1).

[1846] *Ibid*., p. 3. Cette référence vaut aussi pour la citation qui suit dans le texte.

[1847] Voir la troisième sous-partie du Chapitre 4, dans laquelle les écrits de William Beebe, dont celui-ci, sont évoqués (p. 181-182).

pour Beebe en tous cas, une réplique exacte du jardinage continental ; le fond n'est plus tant une contrainte qu'une simple différence. Kubnick le conseille d'ailleurs à ses lecteurs : « Une bonne petite distraction que je vous recommande chaleureusement : faites un petit jardin au fond de la mer[1848] ». Comme l'explorateur américain, il prend l'exemple de la peinture au fond de l'eau : rien de plus facile ! « Sur le chevalet », explique-t-il, « vous posez une toile imperméabilisée et vous vous installez avec votre pinceau et votre palette garnie évidemment de peintures qui ne se délayent pas à l'eau de mer[1849] ». Une illustration, assez naïve, représente l'apparente simplicité de l'activité. « Est-ce là une nouvelle branche du tourisme qui se crée[1850] ? » interroge *Le Petit Journal* en décembre 1938. Et pour cause ; après Beebe, c'est au tour de John Ernest Williamson, pionnier du cinéma subaquatique[1851], d'imaginer son installation sous les flots, au large des Bahamas. « L'explorateur a l'intention de recevoir régulièrement dans son « studio sous-marin » de Nassau », explique l'auteur, « des savants, des dessinateurs, des écrivains, des photographes, qui collaboreront à l'histoire des explorations des jardins de l'océan[1852]». C'est chose faite l'été suivant ; l'*Excelsior* rapporte que « M.Williamson vient d'ouvrir son observatoire au public[1853] ». Construite entièrement en verre, cette cabine permettant de « contempler tranquillement la vie sous-marine[1854] » se voit bientôt complétée… d'un bureau de poste ! Le choix de cet aménagement poursuit une visée explicitement touristique ; « de même que les alpinistes ont la possibilité d'envoyer des lettres timbrées des altitudes les plus élevées, les amateurs de vie aquatique pourront envoyer à leur tour à leurs amis des lettres timbrées du "fond de la mer"[1855] ». C'est en effet l'inscription qui orne le timbre, encadrant la figure du roi George VI… Un seuil de « confortabilité » avec le fond littoral semble avoir été franchi. D'autres faits divers insolites incluent un mariage sous les flots - d'une piscine, pas de l'océan, mais c'est un fond quand même - célébré aux Etats-Unis en 1930 et rapporté par l'hebdomadaire *Distraire.* Une fois de plus, le scaphandre autonome est l'objet-clé de l'événement. Le pasteur, explique l'auteur, « échangea sa robe pastorale contre un scaphandre et se fit descendre au fond de la piscine où l'attendaient les futurs époux revêtus d'un semblable costume. Tous les trois étaient reliés par un téléphone. Tandis que le trio s'enfonçait sous les eaux, l'orchestre jouait la marche nuptiale de *Lohengrin*[1856] ». Rien n'a été laissé

[1848] *Ibid*., p. 3. Après une série de conseils sur l'aménagement du jardin et le choix de sa composition, Kubnick ajoute : « Au milieu de votre jardin, aménagez une petite banquette tapissée d'algues, d'où vous pourrez tous les jours assister aux ébats de tous les poissons qui accourront des environs » (*ibid*., p. 3). En somme, il propose d'oublier l'aquarium et d'aller contempler directement le spectacle de la vie sous-marine.

[1849] *Ibid*., p. 3.

[1850] *Le Petit Journal*, « Aux jardins de Neptune », n°27 732 de la 75e année, le 23 décembre 1938, p. 2. L'article fut probablement inspiré par celui paru dans l'*Ère nouvelle* deux jours plus tôt ; seul le titre a été légèrement modifié (*L'Ère nouvelle,* « Dans les jardins de l'océan », n°7619 de la 21e année, le 21 décembre 1938, p. 2).

[1851] Voir Chapitre 6 (p. 256-267).

[1852] *Le Petit Journal, op.cit.*, p. 2.

[1853] *L'Excelsior*, « Un bureau de poste au fond de la mer », n°10470 de la 30e année, le 16 août 1939, p. 4. Deux semaines plus tard, l'Europe bascule dans la guerre…

[1854] *Ibid*., p. 4.

[1855] *Ibid.*, p. 4. Des publications locales, comme *La Charente* (18 août 1939) ou *Le Bonhomme limousin* (19 août 1939) relaient également la surprenante nouvelle.

[1856] *Distraire*, « Un mariage sous l'eau », n°32 de la 2e année, le 13 juin 1930, p. 2.

au hasard : « Durant la cérémonie, les témoins du marié et de la mariée pompèrent l'air nécessaire aux scaphandriers[1857] ». Enfin, pas de confettis ni de lancer de riz, mais des « gerbes de nénuphars[1858] » pour bénir le jeune couple lorsqu'il remonte à la surface. Cet exemple est évidemment anecdotique et relève avant tout du domaine de l'insolite, mais sa présence dans un journal français est intéressante à souligner. Mentionnons également l'influence du « Club des Sous l'Eau », une association de plongeurs fondée en 1934 par Yves le Prieur et le cinéaste Jean Painlevé[1859]. Dotés de scaphandres légers, les membres du Club se livrent à toutes sortes de prouesses immergées. « Rien ne manque à la fête », annonce le périodique de vulgarisation *Je sais tout* dès l'été 1936, « acrobaties, nage, cyclisme, danse, sketches, chasse, travaux, défilés… le tout, répétons-le, sous l'eau[1860] ». L'élément liquide est désormais une différence plus qu'une réelle contrainte, et l'auteur souhaite au Club des Sous l'Eau de continuer à « se développer et de nous apporter de ce "nouveau" que les hommes modernes recherchent avec tant de passion[1861] ». Ce « nouveau », pour Yves le Prieur, pourrait naître de la révélation d'un passé au fond de la mer. L'inventeur entend ainsi « aller chercher à des profondeurs limites des renseignements qui peuvent être utiles, tant du point de vue de l'histoire et de la préhistoire que du "futur" ; par exemple des conformations de terrain, des habitudes de la faune, des facies disparus ou des villes englouties[1862] ». Bel espoir que ce programme !

Ces heures facilement passées au fond de l'eau laissent dire à certaines sources que le fond littoral de la mer pourrait devenir l'espace d'une retraite future, lorsque le monde terrestre, surpeuplé et pollué, se montrera trop difficilement vivable. Une perspective environnementale apparaît, et s'il est parfois difficile de déterminer le niveau de sérieux de ces projections, elles n'ont pas moins intéressantes à analyser. Un article paru dans *Voilà* en 1937 s'avère particulièrement révélateur d'une certaine ambivalence dans la pensée d'un éventuel futur sous la mer. Observant l'essor des loisirs subaquatiques en Floride, l'auteur s'interroge : « Jusqu'à quel point ces divertissements sous l'onde ne sont-ils pas une anticipation ? La terre de plus en plus encombrée, l'air raréfié, malsain, chargé de fumées des grandes villes, chasseront-ils l'homme des continents vers l'élément liquide de la planète ? Ira-t-on sous l'eau, vivre, travailler, aimer, enfin chercher la paix et le silence[1863] ? ». Deux ans avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, ces questionnements sont assez frappants. Le fond des mers pourrait-il devenir un refuge pour les hommes ? Délaissant la surface meurtrie, ils descendraient

---

[1857] *Ibid.,* p. 2.
[1858] *Ibid.*, p. 2.
[1859] Vianney Mascret en parle longuement dans sa thèse (voir MASCRET Vianney, « L'aventure sous-marine : Histoire de la plongée sous-marine de loisir en scaphandre autonome en France (1865-1985) », *op.cit*.)
[1860] *Je sais tout*, « Une nouveauté de vacances : le tourisme sous l'eau » par Georges Genet, n°368, le 1er août 1936, p. 240.
[1861] *Ibid.*, p. 242.
[1862] *Je sais tout*, « Promenez-vous au fond de l'eau », par Jean Painlevé, le 1er août 1935, n°356, p. 233.
[1863] *Voilà,* « Comme des poissons dans l'eau », n°308 de la 7e année, le 12 février 1937, p. 3. Voir Annexe 17 pour les illustrations.

sous les flots pour y trouver la paix et la santé ; le monde-*autre* qu'étaient jusqu'alors les fonds marins deviendrait leur espace *propre,* dans tous les sens du terme, comme une nouvelle terre promise où la pollution, la contamination, et les conflits n'existent pas. L'auteur ne doute pas des capacités d'adaptation des êtres humains au sein du milieu aquatique : « Une chose est certaine : en y mettant le temps - des siècles - la nature humaine malléable, se plierait à ce nouveau mode de vie[1864] ». Mais l'utopie ne tient bientôt plus, cédant le pas à une anticipation plus contrastée, mais sans doute clairvoyante : « Malheureusement, l'homme ne manquerait pas d'entraîner avec lui sa civilisation au fond des mers. Et nous aurions bientôt des taxis sous-marins, la radio et des requins tout comme sur la terre. La terre était aussi pure que l'eau - avant l'homme[1865]... ». Les vignettes de Jean-Marc Côté, quarante ans plus tôt, auraient déplu à l'auteur ! Il y a là, me semble-t-il, les signes d'une réflexion très intéressante sur les conséquences environnementales de l'anthropisation. Le fond de la mer est encore vierge, mais l'homme ne manquerait pas d'y dupliquer son mode de vie terrestre et les destructions qui l'accompagnent… Cette image d'un fond paisible et vierge se retrouve également huit mois plus tard, dans un autre article de *Voilà* : « Aujourd'hui, pendant que des peuples, fous d'impérialisme, rêvent de conquêtes, promenons-nous au fond de la mer. C'est le seul coin du monde qui reste à explorer, et cela ne fait de mal à personne[1866] ». Le fond serait un refuge, un havre de tranquillité que les troubles de la surface ne peuvent atteindre : « Cet été » affirme l'autrice, « quand j'avais lu avec un peu plus de dégoût que d'habitude les nouvelles du monde, je décidai de placer au fond de l'eau, à quelque distance du rivage, une table en fer et des chaises. Là, avec des amis de choix, nous irions nous réfugier quelques heures par jour pour y lire un livre… ». Mais là encore, la société des humains rattrape les bienheureux plongeurs : « [...] et pendant que j'y rêve, dans le bruit de Paris, la voix de Le Prieur m'arrive au bout du fil : - Allô, une bonne nouvelle, nous avons mis au point le téléphone sous-marin ». Modernité, quand tu nous tiens…

Plusieurs décennies avant que les premiers projets réels d'urbanisme sous-marin ne voient le jour[1867], le thème de la maison sous la mer se déploie dans la littérature. Les romanciers s'en saisissent pour mettre en scène une « humanisation du fond ». En 1932, un numéro des *Belles Images* fait paraître « L'Entêté », un court récit dans lequel apparaît le projet d'une demeure sous les flots, commandée par le jeune Jancomir pour sa fiancée, la princesse Eliane, dans le but - assez peu romantique - d'échapper

[1864] *Ibid*., p. 3.
[1865] *Ibid*., p. 3.
[1866] *Voilà*, « Camarades du fond de l'eau », par Titayna, n°346 de la 7e année, le 5 novembre 1937, p. 9. Cette référence vaut aussi pour les deux citations qui suivent dans le texte.
[1867] Ces projets furent notamment portés par le commandant Cousteau et Jacques Rougerie. Sur la pensée de l'habitation subaquatique, voir BAREL-MOISAN Claire, « Cités flottantes ou immergées : les villes rêvées de la littérature d'anticipation », *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025, consulté le 4 avril 2025 ; MARCIL-BERGERON Myriam, « Des bulles qu'on souffle à celles qu'on habite : l'urbanisation des profondeurs », *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025 ; MONTAGNE Quentin, « Modernes Atlantides. L'imaginaire contemporain des villes subaquatiques », *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025.

à l'impôt sur les portes et fenêtres[1868]. Le narrateur raconte : « Un ingénieur des constructions navales fut chargé de l'édification de cette nouvelle construction sous-marine, ainsi que de son aération. L'emplacement fut mûrement étudié, et finalement choisi entre deux îles, hors de la route des navires, et suffisamment rapproché du port[1869] ». Le couple observe l'avancée des travaux comme s'ils étaient sur la terre ferme : « Jancomir et sa fiancée, revêtus chacun d'un scaphandre, descendirent avec l'ingénieur pour choisir l'orientation sous-marine du nouveau palais[1870] ». La maison sous-marine devient un véritable aquarium « inversé » dans *La maison sous la mer*, de Max Pemberton ; depuis son lit, Czerny peut observer les « monstrueux mystères[1871] » qui nagent contre la vitre. Dans *La cage sous la mer*, de Maurice Champagne, l'habitation subaquatique devient un espace carcéral, un lieu d'oppression, de contrainte et de souffrance[1872].

Tout n'est pas rose au fond de la mer, car tout y est, d'une certaine manière, « projetable » : il peut ainsi devenir le théâtre d'anticipations pessimistes. Dans *La Guerre au vingtième siècle*, publié en 1887, Albert Robida fait du fond de la mer une impitoyable arène de combat[1873]. Gustave Le Rouge fait de même en 1931, dans *Un drame sous-marin* : Ursen Stroëm, un milliardaire norvégien, désireux de s'approprier les richesses subaquatiques, organise un concours de sous-marins auquel tous les ingénieurs du globe sont invités à participer[1874]. A la clé, cinq millions de francs-or et un accès tout trouvé aux « riches moissons des productions sous-marines : les coraux arborescents, les éponges, les nacres opalines, les blocs d'ambre gris, les perles, [...] les riches gisements de houille, d'or, de fer et de nickel[1875] » contenus dans les sols océaniques. La lutte s'avère destructrice pour les hommes comme pour le vivant sous-marin ; Stroëm lui-même y trouve la mort. Le même désastre humain et environnemental apparaît dans *Le Tunnel*, du romancier allemand Bernhard Kellermann, traduit en français en 1934[1876].

Y-a-t-il un avenir pour l'homme sous la mer ? Pourrait-il, un jour, y agir comme sur la terre, s'y promener, danser, travailler, et même y habiter ? A la fin du XIXe siècle, les améliorations apportées au scaphandre autonome font de lui l'élément-clé d'un déploiement imaginatif utopique : en l'an 2000, les humains ont conquis l'espace subaquatique, soumis ses habitants, déjoué ses contraintes. Le fond de la mer est devenu quasi-terrestre ; on peut le parcourir grâce aux nouveaux moyens de transport, y travailler, s'y détendre, y chasser… Il est aussi un espace de sociabilité, où les groupes d'amis peuvent

---

1868 *Les Belles Images*, « L'entêté » par Val, n°1441 de la 29e année, le 28 avril 1932, p. 4-5.
1869 *Ibid*., p.4.
1870 *Ibid*., p.5.
1871 PEMBERTON Max, *La Maison sous la mer,* Paris, F.Juven, 1906, p. 186.
1872 CHAMPAGNE Maurice, *La cage sous la mer,* Paris, La Bonne Presse, 1933.
1873 ROBIDA Albert, *La Guerre au vingtième siècle*, Paris, Georges Decaux, 1887.
1874 LE ROUGE Gustave, *Un drame sous-marin*, Paris, Tallandier, 1931.
1875 *Ibid*., p. 10-11.
1876 KELLERMANN Bernhardt, *Le Tunnel*, Paris, Flammarion, 1934. Sur l'expression poétique de la mort de l'océan, voir les vers de Joseph Autran (Annexe 18).

disputer une partie de croquet, faire une promenade à dos d'hippocampe, s'exercer à bord de leurs nouveaux yachts ou déjeuner à la terrasse d'un restaurant. Désormais familier, le fond de la mer s'est aussi mué en un espace familial où parents et enfants peuvent venir profiter de la station balnéaire, ou apprendre à chasser. Les humains se sont appropriés un espace de vie dont les caractéristiques les excluaient jusqu'à l'arrivée du scaphandre et des sous-marins. Installés dans leur nouvel habitat, ils s'en approprient les ressources. Pas de guerre entre eux, mais un rapport de domination parfois violent avec les êtres non-humains. Pendant l'entre-deux-guerres, le rêve de transposition d'activités terrestres sous l'eau devient une réalité concrète, quoique limitée. Les presses d'information, les journaux pour la jeunesse et les périodiques de vulgarisation scientifique s'en font régulièrement l'écho. Le fond de la mer apparaît aussi comme le lieu d'une retraite possible, sorte de bulle sensorielle protégée d'un monde qui s'accélère et menace alors de basculer dans la guerre… La maison sous-marine s'inscrit dans le prolongement de cette idée ; encore irréalisable dans les faits, elle pénètre la littérature de fiction. A ces projections optimistes, comme portées par la conviction que l'ailleurs est meilleur, se mêlent des anticipations plus négatives, faisant du fond de la mer un champ de bataille et de ravages environnementaux. L'ambivalence des représentations est encore là, inlassable « filtre à penser » d'un espace bien trop inconnu pour faire l'objet d'une perception unique, certaine et définie.

Conclusion de la troisième partie

Le fond de la mer a cette particularité d'être à la fois confrontation physique et confrontation mentale. Espace de révélations, il n'a de cesse de redéfinir la pensée des savants comme l'imaginaire populaire. Son puissant pouvoir de surprise constitue une première forme de bouleversement. L'inattendu s'incarne d'abord au travers de trouvailles abyssales comme le *Lasiognathus*, le *Linophryne* ou le *Gigantura chuni* ; identifiés dans les années 1920, ces poissons saisissent l'observateur - le scientifique, le lecteur de presse - par l'invraisemblance de leur aspect : excroissances arborescentes, appâts-filaments, yeux télescopiques se rejoignent en un seul et même verdict, celui de la « monstruosité », compromettant les limites du connu et les normes de l'esthétiquement acceptable. Raillés dans la presse, où ils alternent entre horreur et grotesque, ces poissons abyssaux surprennent une seconde fois lorsqu'on apprend que l'incohérence perçue de leurs formes répond en réalité à une fonction utilitaire. Malgré cela, la vision d'un « abîme-monstre », où le chaos morphologique empire avec la profondeur, persiste et se voit doublée d'un élargissement fictionnel. Des romanciers à succès, comme Paul d'Ivoi, Charles Magué, ou le célèbre Arthur Conan Doyle, poussent l'aberration des formes à un degré que la Nature elle-même ne pourrait engendrer ; l'hybridité constitue la pierre de voûte de ces projections tératologique délirantes où menace physique et monstruosité morale fonctionnent ensemble. Choc esthétique, le fond de la mer peut aussi provoquer un désordre émotionnel chez le scaphandrier lorsque ce dernier découvre, sans s'y attendre, le macabre spectacle du temps suspendu. Empruntant à des témoignages réels tout en fructifiant dans la littérature de fiction, cette vision sinistre bouleverse l'être humain qui s'y confronte. Devant lui, autour et au-dessus de lui aussi, des cadavres de passagers noyés flottent entre deux eaux, statufiés par la masse liquide et lourde où le temps ne semble pas passer. Postures figées dans un dernier râle, sourires et cris pétrifiés pour l'éternité ; cet indescriptible panorama brouille la distinction entre passé et présent, faisant se prolonger le premier dans le second, le second semblant lui-même déjà appartenir à une éternité indéfinissable. Le fond de la mer serait-il soumis à un régime temporel d'exception ?

C'est en tous cas un schème qui traverse et oriente la seconde moitié d'un XIXe siècle « découvreur » de l'abîme et marqué par le déploiement des sciences de la terre : profondeur physique et épaisseur temporelle se confondent en une logique stratigraphique, où les couches les plus basses sont les plus anciennes. Descendre au fond de la mer apparaît dès lors comme le moyen de se rapprocher d'une antériorité primordiale, d'en extraire des traces, et pourquoi pas vivantes ? La thèse d'un abîme-primitif est admise à la toute fin des années 1860, justifiée par la présentation du fameux *Bathybius* d'Huxley : c'est au fond des premières mers que les savants placent désormais la genèse du vivant organique, ce vivant dont l'Homme lui-même se sait issu. L'étude du fond de la mer prend l'allure d'une quête identitaire ! Assez naturellement, l'abîme primitif engendre la formulation d'une autre hypothèse : si le mouvement de vie a été ascendant, et que le fond de la mer est un espace

atemporel, ne pourrait-on pas espérer, grâce aux dragues et aux filets, retrouver les représentants encore vivants d'une faune primitive, préservés des processus évolutifs dans les replis obscurs des océans ? Le fond de la mer pourrait apporter une réponse au mystère des origines. Porté par les scientifiques de l'expédition *Challenger*, cet espoir doit finalement être abandonné faute de preuves ; le mythe de l'abîme-refuge, asile d'espèces qu'on croyait éteintes, transite de la sphère savante vers les écrits journalistiques et littéraires et y prospère dans la première moitié du XXe siècle. Y prospère et conditionne durablement l'imaginaire collectif : lorsqu'est découvert par hasard un coelacanthe vivant, représentant d'un ordre du Mésozoïque, l'abîme-refuge surgit, triomphant, pour expliquer ce coup de théâtre zoologique. Savants et observateurs sont prompts à faire du coelacanthe un poisson des profondeurs, oublié là par le temps et les processus évolutifs. L'artificialité de cette association, qui s'avère complètement fausse, révèle toute la persistance de la vision d'un « fond-refuge ». On comprend comment deux mondes-*autres*, celui du passé et celui du fond de la mer, se sont rejoints au sein d'un même engouement scientifique puis populaire.

Le thème de la cité engloutie, lui aussi, présente un lien évident avec la notion de passé. Les ruines, observées ou évoquées, réactivent la perception d'un « fond-archives », espace liquide d'une conservation à travers les âges. La prise en considération de la célèbre Atlantide décrite par Platon connaît un tournant à la fin du XIXe siècle ; des savants de diverses disciplines convergent vers ce mystérieux objet d'étude, dont l'existence physique reste encore à prouver. L'hypothèse atlantique est privilégiée des océanographes et géologues, qui voient dans l'archipel des Açores les vestiges visibles de l'Atlantide. L'océanographie et ses pratiques de dragage et de sondage font leur apparition dans les débats, mobilisés par les partisans comme par les détracteurs du récit platonicien. Les uns comme les autres disposent de supports par lesquels diffuser leur opinion auprès d'un grand public que l'Atlantide passionne aussi. Moins connue, la légende d'Ys se déploie dans la littérature jeunesse et les dessins de presse, articulés autour de deux paramètres-clés : une taille démesurément grande et une splendeur matérielle. De manière générale, l'épisode de la découverte d'une cité engloutie constitue fréquemment un bouleversement émotionnel, par la confrontation aux limites de la temporalité, la sienne et celle(s) dont on perçoit la trace du passage ou au contraire l'absence d'effet, et par la confrontation aux limites de son humanité, car les villes noyées abritent parfois d'étranges habitants, marqués du sceau d'une hybridité régressive, quoiqu'humains encore, figures d'une proche altérité. L'ambivalence inhérente au fond de la mer place tour à tour la cité engloutie dans le décor du fond-merveille puis du fond-cimetière, dans le royaume de beau comme de la mort, de la répulsion et du ravissement. Domaine susceptible d'abriter les reliques du passé, le fond de la mer peut aussi constituer un prodigieux espace de projections futuristes ; sa dualité, là encore, laisse croire au meilleur comme au pire quant à l'éventuel avenir sous-marin des hommes.

Conclusion

« L'être humain a le destin de l'eau qui coule »

Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, 1942[1877].

Les fonds marins nous ramènent à notre humanité. Parce qu'ils font partie du monde vivant au même titre que nous. Parce qu'ils réveillent un imaginaire à la fois intime et partagé. Parce qu'ils nous échappent encore en partie.

Mais ce « nous » n'est pas celui du XIXe siècle, ni celui du début du XXe. La pensée des fonds marins s'est structurée par et dans des systèmes de représentations qu'il faut parvenir à désosser, afin de mieux reconstituer les contours d'un « pensable » passé. Croire en la permanence de certaines émotions est tentant, certes. La terreur de l'engloutissement ne semble-t-elle pas le même cauchemar pour l'être d'aujourd'hui que pour les hommes d'il y a deux siècles ? L'obscurité asphyxiante des abysses a-t-elle véritablement changé dans l'effet qu'elle produit ? Mais la distance psychologique et temporelle qui sépare l'historien de son objet d'étude ne saurait être réduite. Renoncer à tout comprendre de l'imaginaire passé en acceptant sa part de mystère me semble sage ; mieux encore, me le rend plus beau.

Que retenir, donc, de cet imaginaire des fonds marins qui s'épanouit en France dans le dernier tiers du XIXe siècle ? D'abord, que son déploiement fut conditionné par un événement fondamental : le renversement de la théorie azoïque de Forbes et la découverte concomitante de l'existence de vie dans les grandes profondeurs de la mer, en 1861. Le cadre à penser les fonds marins, jusqu'alors marqué du sceau du néant, du désert total au-delà de 500 mètres, bascule vers la pensée d'un espace habité, foisonnant peut-être, assurément inconnu. Un nouveau champ des « possibles imaginables » s'ouvre, immense. Les profondeurs, avec leurs gouffres, leurs pics, leurs larges vallées, prennent vie aux yeux des savants d'abord, du grand public ensuite. Le regard se tourne vers ce monde « du dessous » dont on sent qu'y préside une altérité. Plusieurs aspects structurants de la perception commune des fonds marins entre 1868 et 1939 me semblent importants à relever.

Rappelons d'abord que la notion de « fond » est mobile. Le fond de la mer n'a besoin que d'un sol, ce référentiel ferme sans lequel il n'est que profondeur. L'être humain, terrestre et bipède, se pense dans

[1877] BACHELARD Gaston, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942, p. 17.

l'élément liquide par rapport à ce repère. De fait, la notion de fond peut correspondre à une infinité de mesures bathymétriques ; le fond est là où la sonde le trouve, à dix mètres comme à huit mille. Ce constat d'une mouvance mène, il me semble, à distinguer une pluralité de fonds au sein de l'entité-mer, dont trois particulièrement clairs dans les sources de l'époque. Chacun de ces fonds fait l'objet d'une perception singulière, car chacun renvoie à un monde singulier. Il y a le fond littoral d'abord, celui qu'on peut regarder en se penchant bien, à travers l'écran limpide de la surface. Sublimé à l'écrit au milieu du XIXe siècle, dépeint comme un véritable jardin d'Eden liquide, il est le fond des aquariums, celui des effets de lumière, le royaume des couleurs, de la grâce et du mouvement. Il est aussi celui de la première accessibilité, des débuts du scaphandre dont on a évoqué le formidable déploiement technique, matériel et culturel. Le fond littoral n'inspire pas la peur que les grands fonds, eux, savent naturellement susciter ; ses figures de péril sont le requin et la pieuvre, adversaires terribles, certes, mais visibles et connus. Théâtre de naufrages et d'accidents tragiques, de sauvetages parfois, le fond littoral imprègne durablement les consciences collectives au travers de la presse. Éloignons-nous quelque peu du rivage maintenant, et marchons sur la pente descendante pour entrer dans une mer moins familière ; ses étages plus profonds s'annoncent progressivement, et avec eux un nouveau visage de la profondeur. S'enfoncent ici les zones mésopélagique puis bathypélagique, auxquelles succèdent les fameuses « abysses », plurielles, qui souvent englobent commodément les deux précédentes. Une part infime de ce monde inconnu parvient aux Français en 1884, ramenée par les dragues du *Travailleur* et du *Talisman* : la surprise des formes marque le public, fixe en son esprit les premières images d'un monde-*autre* dont tout reste à comprendre. Voilà donc le fond abyssal, celui que l'océanographie naissante commence à mesurer, celui dont les savants consignent les propriétés et classent les surprenants échantillons. Par le biais des ouvrages vulgarisés, le grand public fait connaissance avec cette immensité sombre, ce monde à l'orée de la compréhension humaine mais fourmillant pourtant d'une vie inconnue. Face à cet espace physiquement inatteignable - jusqu'aux descentes de Beebe et Barton tout du moins - l'imagination s'impose comme une puissante stratégie d'adaptation ; comblant l'inconnu, le revêtant tour à tour des couleurs du cauchemar ou du prodige, elle fait des abysses le lieu d'innombrables possibles.

L'imaginaire glisse alors vers la représentation d'un fond symbolique et immémorial : l'abîme, le domaine du chaos, ce formidable déversoir de peurs qu'aucune sonde ne viendra jamais rationaliser. Gouffre sous-marin béant, comme sans limite, décor dramatique et oppressant dont la prégnance culturelle s'enracine à la fin des années 1860, l'abîme est une entité à penser bien plus qu'une réalité à expérimenter. Il est idée avant tout, qu'une production fictionnelle grandissante ne cesse de nourrir et d'élargir à la fin du XIXe siècle puis au début du siècle suivant. L'abîme n'a de mesure que celle de l'horreur qu'il inspire. La taille en est l'un des facteurs incontournables ; régi par un mystérieux pouvoir défigurant, l'abîme est pensé comme un royaume de géants, un espace de dérèglement des formes, des proportions, et donc, par association d'idées, un monde d'une effroyable laideur. A ces attributs s'ajoute l'hybridité, caractéristique constitutive de l'abîme et de tout ce qu'il représente de

transgressif, de repoussant, d'incompréhensible. Les fonds marins, peut-être plus que n'importe quel autre milieu naturel, ont « le sens de l'écart »…

Le deuxième aspect à retenir, à mon sens, est l'invariable perception d'une ambivalence. Elle imprègne de manière extrêmement forte l'imaginaire des fonds marins au XIXe puis au XXe siècle. Le fond littoral est infiniment plaisant, coloré, beau, mais dès lors que le requin ou la pieuvre surgissent, il devient un espace de mise à mort, un tombeau potentiel et dont la perspective est terriblement angoissante. Le fond abyssal, lui, est angoissant par essence ; asphyxiant, irréductible, on y place pourtant des cités sous-marines d'une splendeur indescriptible. Quant à l'abîme, il se décline en une multitude d'avatars : l'abîme-monstre, bouillon tératologique d'une inexprimable horreur, l'abîme primitif, dans lequel les savants des années 1860 avaient placé les balbutiements du vivant, l'abîme-refuge, sombres retraites où l'on crut un temps que des espèces considérées comme éteintes avaient pu survivre… De l'espace-repoussoir au havre désirable, de l'enfer suffocant au pays des merveilles, les fonds marins n'ont cessé d'embrasser une pluralité de représentations antinomiques dont les sources témoignent bien. L'abîme n'est-il pas un espace vivable, puits d'infinies richesses, dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* ? Cette vision émerveillée coïncide avec des descriptions bien plus inquiétantes de l'abîme de mort, comme dans le *Voyage sous les flots* d'Aristide Roger paru la même année. De même, au début du XXe siècle, des projections futuristes imaginent le fond de la mer comme une paisible retraite, une terre d'épanouissement ; au même moment, des romans d'aventure font de l'abîme un voyage cauchemardesque. Trop peu connus pour faire l'objet d'une conception unique et catégorique, les fonds marins ont brouillé la frontière entre mythes et réalité scientifique, mêlé le domaine de la « raison » à celui de la fiction. L'imaginaire collectif de cet espace s'est épanoui dans et par ce lien réciproque. L'abîme est projection. C'est l'écran blanc dans la nuit noire. Il a confronté les hommes du XIXe puis du XXe siècle à leurs propres limites, à leur mortalité, à la portée de leur agir. Leur temporalité aussi, car la pensée de l'abîme du temps s'est confondue avec celle de l'abîme physique, laissant croire à l'existence, dans les sombres replis des océans, d'un espace originel. « L'eau est le regard de la terre, son appareil à regarder le *temps*[1878] » écrivait Paul Claudel. L'abîme, lui-même énigme, peut aussi être clé…

Toutes ces considérations nous mènent à formuler un constat : la découverte scientifique des grands fonds marins, dans le dernier tiers du XIXe siècle, a activé le déploiement sans précédent d'un imaginaire culturel et collectif de l'abîme dont nous sommes, en grande partie, les héritiers. Nos représentations de cet espace ne sont-elles pas toujours pétries d'images de monstres difformes ou de l'antique Atlantide ? Et même si certaines légendes font aujourd'hui sourire, elles rappellent que notre méconnaissance des fonds marins reste grande. Le dévoilement inattendu du monde des profondeurs a

[1878] CLAUDEL Paul, *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, Paris, Gallimard, 1929, p. 229. Cité dans BACHELARD Gaston, *op.cit.*, p. 46. Le mot *temps* est en italique dans le texte de Bachelard.

constitué un véritable glissement paradigmatique ; c'est là, à mon sens, la conclusion principale de ce mémoire.

Aussi déroutant soit-il, l'obscur monde du « grand dessous », est pourtant plus menacé que jamais[1879]. Avant d'évoquer les enjeux que l'exploitation des grands fonds marins soulève aujourd'hui - enjeux environnementaux bien sûr, mais aussi politiques, économiques, industriels, juridiques[1880] - rappelons que l'histoire de leur exploration a connu, après la Seconde Guerre mondiale, un tournant inédit. Les tentatives de « plongée habitée profonde » sont lancées dès le début des années 1950, avec succès ; le bathyscaphe *FNRS-3*, de la Marine nationale, descend à 3400 mètres en février 1954 tandis qu'Auguste Piccard, loin d'avoir renoncé à ses rêves abyssaux, met au point le *Trieste* et voit son fils Jacques toucher le lit de la fosse des Mariannes - à 10 916 mètres ! - en janvier 1960. Vingt-cinq ans seulement après la plongée-record de William Beebe et d'Otis Barton, l'homme est parvenu au point le plus profond de l'océan. En France, l'Ifremer se dote de submersibles de plus en plus sophistiqués tels que le *Nautile,* né en 1984, ou la *Cyana*. Parallèlement, le commandant Cousteau met au point des engins « de poche », comme le *SP-3000* ou le *Deepstar 4000*, tandis que la France et les Etats-Unis collaborent au lancement de la campagne océanographique FAMOUS (*French American Mid Ocean Undersea Survey*) en 1973 ; première en son genre, l'expédition a pour but d'étudier *in situ* la dorsale médio-atlantique[1881] et permet la découverte, entre autres, de sources hydrothermales. La fin du XXe siècle voit aussi l'apport des caméras numériques qui, associées aux nouvelles possibilités de captation d'images à distance, révèlent bientôt les abysses en mouvement. En 2012, le réalisateur James Cameron est le premier à filmer le fond de la fosse des Mariannes. Les descentes se poursuivent à l'heure actuelle, notamment à bord du *Limiting Factor* du millionnaire américain Victor Vescovo, plongeant au fond des océans Indien, Arctique, et Pacifique. Il n'y a là qu'un bref résumé de l'exploration des abysses depuis soixante-dix ans ; retenons que l'accessibilité de cet espace-*autre* a été complètement redéfinie par l'apparition de nouvelles techniques de submersion profonde. La connaissance des abysses, en plus de ces investigations directes, doit aussi son avancement à l'amélioration des techniques de mesures bathymétriques. L'utilisation d'échosondeurs, puis de sonars multifaisceaux dès la fin des années 1970, a permis de rectifier certaines évaluations anciennes réalisées, pour la plupart, à la fin du XIXe siècle. Certaines mesures sont précisées, d'autres sont réalisées pour la première fois ; toutes contribuent à affiner, lentement, la carte bathymétrique des

[1879] Sur les grands fonds marins à l'heure de l'Anthropocène, voir notamment le dernier chapitre de l'ouvrage d'Antony Adler, *Neptune's Laboratory* (ADLER Antony, « Ocean Science and Governance in the Anthropocene », dans ADLER Antony, *Neptune's Laboratory*, Cambridge, Harvard University Press, 2019, p. 135-165).

[1880] Ces problématiques sont abordées dans un ouvrage à paraître en novembre prochain : *Dernière frontière. Une histoire environnementale du fond de la mer,* dirigé par Romain Grancher et Solène Rivoal (Paris, Champ Vallon, 2025). Cet ouvrage historien constitue la première synthèse, dans le champ historiographique français, consacrée à ce sujet ; il me semble, à ce titre, particulièrement précieux.

[1881] Un ouvrage, paru en 1976, raconte le déroulement de la campagne, ainsi que ses résultats : LE PICHON Xavier et RIFFAUD Claude, *Expédition Famous à 3000 mètres sous l'Atlantique,* Paris, Albin Michel, 1976.

océans du globe. Sur le plan des connaissances biologiques et zoologiques, les découvertes - et les surprises ! - ne manquent pas : limace de mer à l'aspect fantomatique, éponges carnivores en forme de boule de neige, poisson « à pattes » se déplaçant sur ses nageoires, ou encore diverses espèces de pieuvres comme la rarissime pieuvre « Dumbo » d'un beau bleu-violet et dotée de petites nageoires semblables à des oreilles… Une part infime de la faune des profondeurs est connue à ce jour ; ce qui reste à découvrir est immense. Réserve de vie animale, les grands fonds marins abritent également de nombreuses ressources minérales, dont les fameux nodules polymétalliques vieux de millions d'années et contenant du cuivre, du cobalt, de manganèse et du nickel et dont l'extraction serait aujourd'hui justifiée par les besoins de la transition énergétique, avide de « technologies vertes ». Inquiétant paradoxe : peut-on tenter de protéger la planète en compromettant une part essentielle à son équilibre ? A plusieurs milliers de kilomètres sous la surface, les écosystèmes abyssaux agissent en effet comme des foyers de vie et de véritables régulateurs climatiques, stockant le carbone[1882]. L'année dernière, une équipe de chercheurs de la SAMS (*Scottish Association for Marine Science*) a même émis l'hypothèse que les nodules polymétalliques… produiraient de l'oxygène ! Le légitime classement des grands fonds au « patrimoine mondial de l'humanité » ne saurait pourtant empêcher une réalité de plus en plus contrastée. Des sacs plastiques découverts dans la fosse des Mariannes aux projets d'extraction minière annoncés par la Norvège l'année dernière, en passant par le décret mortifère signé par Donald Trump au mois d'avril et visant - au mépris de l'Autorité Internationale des Fonds Marins (AIFM) - à faire des Etats-Unis « un leader mondial de l'exploration et de l'exploitation des ressources minérales des fonds marins », les velléités extractives à but commercial, si toutes n'aboutissent pas, se multiplient et inquiètent. Océanographes et biologistes alertent en effet sur la fragilité de la biodiversité profonde, que les appareils du *deep sea mining* sont susceptibles de perturber en râclant le plancher océanique : nuisances sonores, mise en suspension de nuages de poussière sédimentaires, rejet de substances toxiques et de déchets, sans parler de la mort de diverses espèces, comme des lys de mer, qui vivent sur les nodules polymétalliques. Les conséquences environnementales de tels procédés pourraient s'avérer catastrophiques. Parmi les plus menacées, la zone de fracture de Clipperton, étendue sur plus de 4 millions de kilomètres carrés entre Hawaï et le Mexique, illustre bien cette tension entre enjeux environnementaux et projets d'extraction : abondante en métaux rares, elle est aussi le foyer de plus de 5500 espèces animales, dont une immense majorité reste inconnue à ce jour[1883]… Certaines pourraient disparaître avant même d'avoir été identifiées. Les enjeux du *deep sea mining* n'ont pas fini de diviser ; l'élaboration d'un « Code minier » n'est d'ailleurs toujours pas achevée[1884], manque de consensus, et les licences d'exploitation des grands fonds restent donc, pour le

[1882] GRANCHER Romain et RIVOAL Solène, *op.cit*., p. 5.

[1883] J'emprunte cet exemple, et les informations relatives, à un article du *National Geographic* (« À peine découvertes, ces créatures des abysses sont déjà menacées », par Kiley Price, mis en ligne le 30 mai 2023 [consulté le 28 août 2025]).

[1884] Sur les problématiques relatives au statut juridique des fonds marins, et leur évolution, voir RICARD Pascale, « Le statut des fonds marins. Aux origines de la fragmentation juridique des océans » dans GRANCHER Romain et RIVOAL Solène, *op.cit*., p. 169-193.

moment, en suspens. La ruée vers les abysses doit attendre ; les entreprises d'exploration et de prospection, elles, continuent d'avoir cours. Les fonds marins n'étaient-ils pas plus tranquilles quand les hommes se contentaient de les imaginer ?

A travers la question du devenir des abysses se pose celle, plus générale et tout aussi cruciale, de l'avenir des mers du globe. La troisième Conférence des Nations Unies pour l'Océan, tenue à Nice au mois de juin dernier, a rappelé le rôle vital des grands fonds marins dans l'équilibre du monde et la nécessité, sinon de les préserver, du moins de prendre le temps de mieux les connaître. Inconnus il y a moins de deux siècles, ils se trouvent aujourd'hui au cœur de débats écologiques et politiques dont l'issue, nous pouvons l'espérer, tendra vers une raisonnable prudence.

« L'Océan est une voix », écrivait Michelet. Puissions-nous l'entendre et savoir l'écouter.

Etat des sources

I. Archives

A. Archives du Muséum d'Histoire Naturelle

- **Dossier Ms MPAL**
  - Ms MPAL 95 (2) « Etude des fonds marins dragués par les navires Hirondelle et Princesse Alice », 1928-1931.
  - Ms MPAL 95 (4) « Etude des fonds marins lors des croisières du "Pourquoi Pas ? » par le commandant Charcot, 1924.

- **Dossier Ms 2237**
  - ROULE Louis et VAYSSIERE Albert, « Expéditions du Travailleur et du Talisman »(dessins et planches), 1880-1883.
    - Correspondance sur les expéditions du Travailleur et du Talisman (9 lettres).
    - « L'exposition du Travailleur et du Talisman », par M. E. Rivière, article paru dans *La Revue Scientifique*, 1883.

  - Papiers d'Edmond Perrier : dessins originaux et divers états des planches, avec corrections, pour le volume d'Edmond Perrier sur les Échinodermes.

- **Dossier Ms 2238**
  - Feuilles de dragage du Talisman (juin-août 1883).

- **Dossier ARCH PC 37 (17)**
  - Le serpent de mer : dossier documentaire, 1921-1935.
    - Notes manuscrites « Sur le serpent de mer » avec un dessin (septembre 1921),
    - Article de Georges G. TOUDOUZE paru dans la revue de la Ligue Maritime et Coloniale Française : « Le serpent de mer ? » (*Mer et Colonies*, février 1923, n°197 B),
    - Article de Maurice RONDET-SAINT : « Le serpent de mer ? » *(Mer et Colonies*, avril 1934),
    - Extrait du rapport de mer du « CUBA » (Voyage du 25 juin au 02 août 1934) signé Commandant SYLVESTRE : « Rencontre d'un monstre marin » (août 1934),
    - Coupures de presse sur le monstre du Loch Ness avec 6 photos (décembre 1933-janvier 1934),
    - Extrait de la Séance du 25 octobre 1934 de la Société d'Etude et de Vulgarisation de la Zoologie agricole : « A propos du serpent de mer » (*Revue de Zoologie Agricole*, 1935, n°1)

- **Fonds anciens de la bibliothèque centrale du Muséum**
  - 240 768 « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », Paris, G.Masson, 1884, 16 p.

  - 211 669 « Crustacés nouveaux provenant des campagnes du Travailleur et du Talisman », par Alphonse Milne-Edwards, extrait du *Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle*, n°7, vol. 3, Paris, Impr. Nationale, 1897, p. 297-301.

  - « Les explorations sous-marines du « Travailleur » dans l'Océan Atlantique et en Méditerranée en 1880 et 1881, par Alphonse Milne-Edwards, Paris, Société de géographie, 1882, 1 vol. (40 p.) cartes ; 23 cm.

B. Archives du Musée National de l'Education (Rouen)

B. a) Couvertures de cahiers

- **Série 4.3.02 / 1998.00913** Collection de 200 couvertures de cahier appartenant à Henri Helie [élève] de Rhétorique au Petit Séminaire de See (Orne), en 1873-1874
  - **1998.00913.123 :** « *La pêche des éponges* », n° ?, par Valentin Foulquier et Henri-Théophile Hildibrand (ill.), Paris, Cusset et Cie, v. 1873.

  - **2013.01297** : « Des scaphandriers retrouvent la cargaison d'un navire échoué un siècle auparavant », coll. *Le Petit Glaneur* (connaissances utiles) 1ère série, par Georges Grellet (ill.) et Camille Charier, Saumur, C. Charier, v.1905, 2 p.

B. b) Publications jeunesse

- **Série 1977.0 à 1983 -** Ouvrages d'histoire naturelle appartenant à la Bibliothèque de la jeunesse chrétienne
  - **1977.02024** : C.FRANC, *Histoire naturelle des animaux les plus remarquables de la classe des mammifères (quadrupèdes et cétacés)*, Tours, A.Mame et Fils, 1858.
  - **1977.04060 :** BUFFON George-Louis et LACEPEDE (Etienne de la Ville, comte de), *Histoire naturelle extraite de Buffon et de Lacépède. Quadrupèdes, oiseaux, serpents, poissons et cétacés*, Tours, A.Mame et Fils, 1868.
  - **1983.01238 :** BUFFON George-Louis et LACEPEDE (Etienne de la Ville, comte de), *Histoire naturelle extraite de Buffon et de Lacépède. Quadrupèdes, oiseaux, serpents, poissons et cétacés*, Tours, A.Mame et Fils, 1870.
  - **1977.07398 :** BUFFON George-Louis et LACEPEDE (Etienne de la Ville, comte de), *Histoire naturelle extraite de Buffon et de Lacépède. Quadrupèdes, oiseaux, serpents, poissons et cétacés*, Tours, A.Mame et Fils, 1879.

- **1997.0019** : MAYNE-REID Thomas, *William le mousse* (trad. E. Allouard), Paris, J.Hetzel et Cie, 1878.

- **2005.01410** : DELPEUCH Maurice, *Les sous-marins modernes d'après de nombreux documents inédits* (11e série), Paris, Emile Gaillard, v.1910.

- **2009.06858** : JOUBIN Louis, *Le fond de la mer,* Paris, Hachette, 1920.

- **1999.00870** : LENEVEUX Louise, *Les Merveilles de la mer,* Paris, Janet Veuve, v.1850.

- **1999.0870** : PELLIER Henri, *Le Serpent de mer,* Paris, Larousse, 1934.

B. c) Vues sur verre et notices descriptives

- **Série 3-440-23** :
  - **0003.00440.1 à 0003.00440.22** : « Les mammifères marins » (1900), série de 22 vues sur verre.
  - **0003.01419.23** : COUPIN Henri, *Notices sur les vues,* Melun, 1900.

- **Série 3-493-27** :
  - **0003.00493.1 à 0003.00493.26** : « La vie au fond des mers » (1900), série de 26 vues sur verre.
  - **0003.00493.27** : COUPIN Henri, *Notices sur les vues*, Melun, 1900.

- **Série 3-376-26** :
  - **0003.00376.1 à 0003.00376.25** : « Les animaux disparus » (1898), série de 25 vues sur verre.
  - **0003.00376.26** : COUPIN Henri, *Notices sur les vues*, 1898.

- **Série 3-565-21** :
  - **0003.00565.1 à 0003.00565.20** : « Cloche à plongeur et scaphandre » (1899), série de 20 vues sur verre
  - **0003.001337.21** : TALLENT Gustave, *Notices sur les vues*, 1899.

B. d) Manuels scolaires

- **2006-04923** : Frère Gabriel-Marie, *Zoologie : Histoire des animaux*, Classe de 6ème, Premier cycle, Tours, A.Mame et Fils, v. 1910.

II. Sources imprimées

II. 1) Lectorat adulte

A. Dictionnaires

- AUGÉ Claude (dir.)*, Petit Larousse illustré, nouveau dictionnaire encyclopédique* (185e éd.), Paris, Larousse, 1922.

- AUGÉ Claude (dir.), *Larousse classique illustré, nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Larousse, 1919.

- COLIN Armand, *Dictionnaire encyclopédique illustré*, Paris, A.Colin, 1905.

- CUVIER Frédéric, *Dictionnaire des sciences naturelles* (75 vol.), Strasbourg, F-G Levrault, 1816-1845.

- DOCHEZ Louis, *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, C.Fouraut, 1859.

- DUPINEY DE VOREPIERRE Jean-François-Marie, *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle,* 2 vol., 1860.

- GUERIN Paul (dir.), *Dictionnaire des dictionnaires. Lettres, sciences, arts, encyclopédie universelle* (tome 6) Paris, Librairie des Imprimeries réunies, 1895.

- HOUZÉ Jean-Paul et BARRÉ Louis, *L'Encyclopédie nationale des sciences, des lettres et des arts*, tomes 1, 2, et 3, Paris, J.Bry, 1851-1853.

- LAROUSSE Pierre, *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, Larousse et Boyer, 1856.

- LAROUSSE Pierre, *Nouveau dictionnaire de la langue française* (43e édition augmentée d'une partie toute nouvelle), Paris, A.Boyer et Cie, 1878.

- LAROUSSE Pierre, *Nouveau dictionnaire de la langue française* (66e édition illustrée et considérablement augmentée), Paris, P.Larousse et Cie, 1886.

- LAROUSSE Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle,* Paris, Administration du grand dictionnaire universel, 1866-1877.

- LITTRÉ Emile, *Dictionnaire de la langue française,* tome I, Paris, Hachette, 1873-1874.

- PERRIER Rémy (dir.), *Nouveau dictionnaire des sciences et de leurs applications*, (Nouvelle édition mise à jour et augmentée d'un supplément), Paris, Delagrave, 1925-1925.

B. Manuels scientifiques de zoologie marine et autres ouvrages scientifiques, ouvrages vulgarisés

- [auteur anonyme], « Ernst Haeckel Beitrage zur Plastidentheorie », *Jenaische Zeitschrift für Medizin und Naturwissenschaft*, Planche XVII, Fig.1, 1870.

- *Paris exposition 1900. Guide pratique du visiteur de Paris et de l'exposition*, Paris, Hachette, 1900.

- *L'Exposition en famille : revue illustrée de l'Exposition universelle de 1900*, Paris, 1900.

- AGASSIZ Louis, *Recherches sur les poissons fossiles*, Neuchâtel, impr. de Petitpierre, 1833-1843.
- BERGET Alphonse, *La vie et la mort du globe*, Paris, Flammarion, 1912.

- BOHN Georges, *Leçons de zoologie et biologie générale. Les invertébrés : arthropodes, mollusques, et échinoderme*s, Paris, Hermann, 1934-1935.

- BRONGNIART Charles, *L'homme et les animaux. Histoire naturelle populaire*, Paris, Flammarion, 1892.

- BROWN Alphonse, *Un jardin d'acclimatation à Bordeaux*, Bordeaux, Librairie Nouvelle, 1880.

- CUÉNOT Lucien, *La genèse des espèces animales* [3e édition entièrement refondue] Paris, F.Alcan, 1932.

- DEBIERRE Charles, *L'homme avant l'histoire*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888.

- DELORE Xavier, *Descendons-nous du singe ?* Lyon, E.Vitte, 1900.

- LESPAGNOL Georges, *L'Évolution de la terre et de l'homme*, Paris, C.Delagrave, 1905.

- FIGUIER Louis, *La Terre avant le déluge,* Paris, Hachette, 1866.

- FIGUIER Louis, *Les poissons, les reptiles et les oiseaux,* Paris, Hachette, 1868.

- FLAMMARION Camille, *Le Monde avant la création de l'homme*, Paris, C.Marpon et E.Flammarion, 1886.

- FREDERICQ Léon, *La lutte pour l'existence chez les animaux marins,* Paris, J-B Baillière et Fils, 1889.

- GENTIL Louis, *Le Maroc physique*, Paris, Félix Alcan, 1913.

- GOSSE Philip Henry, *A manual of marine zoology for the British Isles*, Londres, J. Van Voorst, 1855-1856.

- GUICHARD Jean, *Création ou évolution ?*, Paris, Figuière, 1914.

- GUILLERAND DE MORNAY, *Explication de la création des végétaux, des animaux et de l'homme*, Paris, Dubuisson et Cie, 1874.

- MOREUX Théophile, *La science mystérieuse des pharaons*, Paris, G.Doin, 1938.

- OUDEMANS Anthonie Cornelis, *The Great Sea Serpent. An historical and critical Treatise*, Londres, Luzac & Co., 1892.

- PERRIER Edmond, *Les colonies animales et la formation des organismes*, Paris, G.Masson, 1881.

- PERRIER Edmond, *La terre avant l'histoire, les origines de la vie et de l'homme*, Paris, La renaissance du livre, 1920.

- RAWTON Olivier de, *Le combat pour la vie*, Paris, Jouvet et Cie, 1886.

- ROULE Louis, *Les poissons et le monde vivant des eaux : études ichtyologiques* (dix tomes), Paris, Delagrave, 1936-1937.

- ROULE Louis, *La vie des poissons dans leur milieu,* Paris, Delagrave, 1938.

- TISSANDIER Gaston, *Les Fossiles,* Paris, Hachette, 1875.

- TISSANDIER Gaston, *La photographie en ballon*, Paris, impr. Gauthier-Villars, 1886.

- VAILLANT Léon, *Expéditions scientifiques du "Travailleur" et du "Talisman" pendant les années 1880, 1881, 1882, 1883. Poissons* (vol.1), Paris, G.Masson, 1888.

- THOMSON Charles Wyville, *Les abîmes de la mer. Récits des expéditions de draguage des vaisseaux de S.M le Porcupine & le Lightning pendant les étés de 1868, 1869, et 1870* (trad. par le Dr Lortet), Paris, Hachette, 1875.

C. Ouvrages d'océanographie vulgarisée

- ACLOQUE Alexandre, *Le Monde sous-marin*, Abbeville, C.Paillart, 1899.

- BOURÉE Henri, *L'océanographie vulgarisée, de la surface aux abîmes*, Paris, Delagrave, 1913.

- DOLLO Louis, *La vie au sein des mers*, Paris, Baillière et fils, 1891.

- DUBARRY Armand, *La Mer*, Paris, Jouvet et Cie, 1896.

- ÉPRY Charles, *A la mer : des abîmes au rivage, chasses et pêches*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1912.

- FILHOL Henri, *La vie au fond des mers : les explorations sous-marines et les voyages du Travailleur et du Talisman*, Paris, G.Masson, 1885.

- DE FOLIN Léopold, *Les Fonds de la mer*, tome 1, Paris, Savy, 1867.

- de FOLIN Léopold, *Sous les mers. Campagnes d'exploration du Travailleur et du Talisman,* Paris, J-B Baillière et Fils, 1887.

- de FOLIN Léopold et PERIER Jean-Pierre-Léon, *Les fonds de la mer. Étude internationale sur les particularités nouvelles des régions sous-marines*, tome IV, Paris, Savy, 1879.

- FRÉDOL Alfred, *Le Monde de la mer*, Paris, Hachette, 1865.

- GIRARD Jules, *Les explorations sous-marines*, Paris, F.Savy, 1874.

- JOUBIN Louis, *La vie dans les océans***,** Paris, Flammarion, 1912.

- JOUBIN Louis, *Le fond de la mer*, Paris, Hachette, 1920.

- MAGNY Jules, *L'Océan*, Paris, A.Rigaud, 1876.

- MARGOLLE Elie et ZURCHER Frédéric, *Le Monde sous-marin,* Paris, Hetzel, 1868.

- PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines*, Paris, Hachette, 1886.

- RENARD Léon, *Le Fond de la mer*, Paris, Hetzel (Bibliothèque d'éducation et de récréation), 1882.

- REGNARD Paul, *Recherches expérimentales sur les conditions physiques de la vie dans les eaux*, Paris, Masson, 1891.

- RICHARD Jules, *L'Océanographie*, Paris, Vuibert et Nony, 1907.

- RICHARD Jules, *Les campagnes scientifiques de S.A.S. le prince Albert 1er de Monaco*, Monaco, imprimerie de Monaco, 1910.

- RICHARD Jules, *Musée océanographique et aquarium de Monaco : guide illustré*, Monaco, Ed. du Musée océanographique de Monaco, 1938.

- RICHARD Jules, *Musée océanographique et aquarium de Monaco*, Monaco, F.Robaudy, après 1922.

- SAUERWEIN Charles, *L'océanographie*, Bordeaux, impr. G.Gounouilhou, 1903.

- SONREL Léon, *Le Fond de la mer* (3e édition), Paris, Hachette et Cie, 1874.

- THOULET Julien, *L'océanographie*, Paris, Gauthier-Villars et Cie, 1922.

D. Littérature non-fictionnelle sur le monde marin et sous-marin : naufrages, aquariums, techniques de plongée

- [auteur inconnu], *Guide-souvenir de l'Aquarium de Paris*, Paris, H.Simonis-Empis, 1900.

- [auteur inconnu], *Mystères des sciences occultes*, Paris, La Librairie illustrée, 1894.

- ALLEMANDY Victor E., *Wonders of the deep : the story of the Williamson submarine expedition*, London, Jarrold & sons, 1915.

- BARRAL Georges, *La Connaissance de la mer, notions populaires et positives sur les phénomènes maritimes et les richesses marines du globe terrestre,* Paris, Fischbacher, 1892.

- BASCHET René (dir.)*, Le Panorama. Exposition Universelle 1900*, dirigé par René Baschet, Paris, éd.Ludovic Baschet, 1900.

- BEEBE William, *Half Mile Down*, London, John Lane and the Bodley head, 1935.

- BITARD Adolphe, *La mer,* Paris, A.Degorce-Cadot, 1883.

- BOUTAN Louis, *La photographie sous-marine et les progrès de la photographie*, Paris, Schleicher frères, 1900.

- CABIROL Joseph-Martin, *Scaphandre, appareil de plongeur Cabirol (breveté ayant obtenu plusieurs médailles d'argent dont une de 1ère classe à l'Exposition Universelle de 1855*), Paris, G.Kugelmann (impr.), 1860.

- CABIROL Joseph-Martin, *Scaphandre : appareil de plongeur Cabirol*, Paris, Chaix, 1870.

- DE BERARD M., *La Mer, Naufrages modernes*, Paris, J.Vermot et Cie, 1865.

- DUBARRY Armand, *Trois histoires de terre et de mer,* Paris, Didier, 1875.

- DUCUING François (dir.), *L'Exposition universelle de 1867 illustrée*, « Le jardin réservé », par Edmond About, Paris, Ch.Lahure, 1867.

- DUPIN DE SAINT-ANDRE Fanny, *Quelques merveilles du monde des eaux,* Toulouse, Société des livres religieux, 1880.

- ERNAULT Louis et JAUBERT Ernest, *La conquête de la mer*, Paris, G.Delarue, 1895.

- GOSSE Philip Henry, *The Aquarium : an Unveiling of the Wonders of the Deep Sea*, Londres, Van Voorst, 1854.

- GOSSE Philip Henry, *A Handbook to the Marine Aquarium*, Londres, Van Voorst, 1855.

- LA LANDELLE Gabriel de, *Le tableau de la mer. La vie navale*, Paris, Hachette, 1867.

- MANGIN Arthur, *Les mystères de l'océan*, Tours, A.Mame et Fils, 1864.

- MARGOLLÉ Elie et ZURCHER Frédéric, *Les naufrages célèbres*, Paris, Hachette, 1877.

- NOUSSANNE Henri de, *Les grands naufrages. Drames de la mer*, Paris, Hachette, 1903.

- PICARD Alfred, *Rapport général administratif et technique* (tome 7), Paris, Imprimerie nationale, 1903.

- PIZZETTA Jules, *Plantes et bêtes, causeries familières sur l'histoire naturelle : au bord de la mer*, Paris, A.Hennuyer, 1895.

- SÉBILLOT Jean, *Légendes, croyances et superstitions de la mer* ; *La mer et le rivage* (première série), Paris, G.Charpentier et Cie, 1886.

- WILLIAMSON John Ernest, *Vingt ans sous les mers* (trad. de S.Campaux), Paris, Librairie Payot, 1936.

E. Ouvrages anciens relatifs aux mythes sous-marins : monstres marins, Atlantide

- BERLIOUX Etienne-Félix, *Les Atlantes, histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif*, Paris, Ernest Leroux, 1883.

- DEBAY Auguste, *Histoire naturelle de l'homme et de la femme depuis leur apparition sur le globe terrestre jusqu'à nos jours*, Paris, E.Dentu, 1880.

- FLEURET Fernand, *Serpent-de-mer et Cie*, Paris, Mercure de France, 1936.

- GERMAIN Louis, *L'Atlantide*, Paris, éd. de la Revue politique et littéraire et de la Revue scientifique, 1924.

- GUYOT Charles, *La légende de la ville d'Ys d'après les anciens textes*, Paris, éd.d'Art Henri Piazza (collection "Épopées et Légendes"), 1926.

- LANDRIN Armand, *Les monstres marins*, Paris, Hachette, 1870.

- MOREUX Théophile, *L'Atlantide a-t-elle existé ?*, Paris, Gaston Doin, 1924.

- SCOTT-ELLIOT William, *L'histoire de l'Atlantide : esquisse géographique, historique, et ethnologique*, Paris, publications théosophiques, 1901 [version française].

- SILBERMANN Otto, *Un continent perdu : l'Atlantide,* Paris, Genet, 1930.

- ZANNE S. U. (Auguste Vandekerckhove), *L'Atlantide : les origines*, Lausanne, Les éditions cosmophoniques, 1923-1930.

F. Oeuvres littéraires, dramaturgiques, poétiques

- [Auteur inconnu], *Le secret de l'épave,* Paris, J.Ferenczi et Fils, 1930.
- ACLOQUE Alexandre, *Sous les flots*, Tours, A.Mame et fils, 1911.
- AUTRAN Joseph, *Les Poèmes de la mer*, Paris, Michel Lévy frères, 1852.
- BAUDELAIRE Charles, *Les Fleurs du mal*, Alençon, Ed.Poulet-Malassis et de Broise, 1857.
- BRISSON Adolphe, *Portraits intimes* (2e série), Paris, Armand Colin, 1896.
- BUNCEY F. de, « La Mer » [poème], Dijon, G.Demeurat, 1868.
- BUZY Jean-Baptiste, *L'Océan* [poème], Sens, impr. Duchemin, 1865.
- CHAMBRIER Alice de, *Au-delà*, Paris, Fischbacher, 1885.
- CHAMPAGNE Maurice, *Les chercheurs d'épaves*, Paris, Delagrave, 1927.
- CHAMPAGNE Maurice, *L'île engloutie*, Paris, Tallandier, 1929.
- CHAMPAGNE Maurice, *La Cité des premiers hommes*, Paris, Tallandier, 1929.
- CHAMPAGNE Maurice, *Huit millions sous les flots,* Paris, C.Delagrave, 1935.
- CHAMPAGNE Maurice, *La cage sous la mer,* Paris, La Bonne Presse, 1933.
- CHEVE Emile, *Les Océans*, Paris, A.Lemerre, 1884.
- CONAN DOYLE Arthur, *The Maracot Deep. The Lost World under the Sea*, London, The Strand Magazine, 1928 (version originale)
- CONAN DOYLE Arthur, *Le gouffre Maracot. Le monde perdu sous la mer*, paru dans *Le Pêle-Mêle* sous le nom d*'Atlantis retrouvée* (trad. par L.Labat), entre le 11 novembre 1928 et le 17 février 1929.
- COPPEE François, « L'épave » [poème] dans *Contes en vers et poésies diverses*, Paris, Lemerre, 1881.
- CORTAMBERT Richard, *Un drame au fond de la mer,* Paris, G.Decaux, 1876 (réédité par Paris, F.Roy, 1885).
- COTTY Ernest, « Antediluviana » [poème], Bourg-en-Bresse, impr. Comte-Milliet, 1875.
- DELPHI Fabrice, *Le trésor sous les eaux*, Paris, F.Rouff, 1935.
- DRIANT Emile, *La guerre fatale*, Paris, Flammarion, 1903.

- EMERICH Edmond, *La création du globe terrestre. Poème géologique*, Strasbourg, impr. Berger-Levrault, 1860.

- ESSARTS Emmanuel des, « Le Rêve de Platon », dans ESSARTS Emmanuel des, *Les élévations*, Paris, Alphonse Lemerre, 1874.

- GARNIER Georges-Louis, « En perdition » [poème] dans *Le songe dépouillé*, Paris, Le Divan, 1931.

- GAUTIER Théophile, *Poésies complètes* (tome 1), Paris, G.Charpentier, 1881-1882.

- GUAITA Stanislas de, « L'Atlantide » [poème] dans GUAITA Stanislas de, *Rosa Mystica*, Paris, Alphonse Lemerre, 1885.

- HUGO Victor, *Les Travailleurs de la mer,* Paris, Albert Lacroix et Cie, 1866.

- HUGO Victor, *L'homme qui rit* (tome 1), Paris, A.Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1869.

- HUGO Victor, *La Légende des siècles* (nouvelle série), Paris, Calmann-Lévy, 1877.

- KELLERMANN Bernhardt, *Le Tunnel*, Paris, Flammarion, 1934.

- KIPLING Rudyard, *Les Sept Mers*, [trad. de P.-J. Jouve], Paris, Stock, 1924.

- LAMARTINE Alphonse de, *Nouvelles méditations poétiques*, Paris, Charles Gosselin, 1823.

- LE ROUGE Gustave*, Le sous-marin Jules Verne*, Paris, 1902.

- LE ROUGE Gustave, *Un drame sous-marin*, Paris, Tallandier, 1931.

- MAEL Pierre, *Une Française au pôle Nord*, Paris, Hachette, 1900.

- MAGUÉ Charles, *L'Archipel des demi-dieux*, Paris, Tallandier, 1931.

- MELVILLE Herman, *Moby Dick*, New York & Londres, Richard Bentley, 1851 [version originale].
- MELVILLE Herman, *Moby Dick*, Paris, Gallimard, 1941 [version française].

- MICHELET Jules, *La mer* (5e édition), Paris, Michel Lévy frères, 1875.

- MILLE Pierre, « Le Scaphandrier », dans MILLE Pierre, *Histoires exotiques et merveilleuses*, Paris, J.Ferenczi, 1920.

- LA HIRE Jean de, *Le trésor dans l'abîme*, Paris, Boivin & Cie, 1907.

- LAUTREC Gabriel de, *Le Serpent de mer*, Paris, Editions du Siècle, 1925.

- LOMON Charles, *Les Atlantes : aventures de temps légendaires*, Paris, La Nouvelle Revue, 1905.

- PEMBERTON Max, *La Maison sous la mer,* Paris, F.Juven, 1906.

- POE Edgar Allan, *Une descente dans le Maelstrom,* (trad. de Charles Baudelaire), Paris, Michel Lévy frères., 1869.

- QUINET Edgar, *La Création*, Paris, Librairie Internationale, 1870.

- RICHEPIN Jean, *La Mer*, Paris, Dreyfous et Dalsace, 1894.

- ROBIDA Albert, *La Guerre au vingtième siècle*, Paris, Georges Decaux, 1887.

- RODENBACH Georges, *Les Vies encloses*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1896.

- ROGER Aristide, *Voyage sous les flots,* Paris, P.Brunet, 1869.

- SEMANT Paul de, *Le Fulgur*, Paris, Flammarion, 1910.

- TEISSIER François, *Les merveilles et mystères de l'océan* (ou *Voyage sous-marin de Southampton au Cap Horn*), Limoges, E.Ardant, 1886.

- TERRASSE Claude, *La Fiancée du scaphandrier,* [opéra-bouffe en un acte], Paris, Enoch et Cie, 1902.

- THIBAUDET Albert, *Le Cygne rouge*, Paris, Mercure de France, 1897.

- VALERY Paul, « Le cimetière marin » [poème], Paris, Emile-Paul Frères, 1920.

- VERDAGUER Jacinto, *L'Atlantide : poème catalan* (6e éd.), traduit par Justin Pépratx, Montpellier, Hamelin frères, 1900.

- VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, Paris, J.Hetzel, 1871 (édition illustrée).

- VERNE Jules, *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*, Paris, J.Hetzel, 1901.

- WAILLY Gaston de, *À travers l'Exposition de 1900*, Paris, Fayard frères, 1900.

- WAILLY Gaston de, *Le Monde de l'abîme*, Paris, Tallandier, 1924.

- WARVILLE Charles de, *Un regard,* Paris, Bazouge et Pigoreau fils, 1838.

II. 2) Imprimés destinés à la jeunesse

*A. **Manuels d'histoire naturelle***

- Anonyme, *L'Abécédaire du petit naturaliste*, Paris, Librairie Saintin, 1817.

- BERT Paul, *Premières notions de zoologie* (4e édition), Paris, G.Masson, 1885.

- DAGUILLON Auguste, *Notions de géologie*, Paris, Belin frères, 1893.

- FABRE Jean-Henri, *La Science Élémentaire. Lectures pour toutes les écoles. Lectures scientifiques. Zoologie*, Paris, C.Delagrave, 1882.

- FABRE Jean-Henri, *Eléments d'histoire naturelle. Géologie*, Paris, C.Delagrave, 1882.

- FAIDEAU Ferdinand, *Cours complet d'histoire naturelle à l'usage des lycées et collèges*, Paris, 1907.

- COSTANTIN Julien et FAIDEAU Ferdinand, *Histoire naturelle illustrée : les plantes*, Paris, Larousse, 1922.

- ROBIN Auguste et FAIDEAU Ferdinand, *Enseignement secondaire des jeunes filles : 1ère année d'histoire naturelle (zoologie élémentaire, notions de botanique)*, Paris, éditeur inconnu, 1913.

B. Ouvrages non-fictionnels illustrés jeune public

- COUPIN Henri, *Les animaux excentriques*, Paris, Vuibert et Nony, 1906.

- JOUBIN Louis, *Les animaux : histoire naturelle illustrée*, Paris, Larousse, 1923.

- JOUBIN Louis*, Les métamorphoses des animaux marins*, Paris, Flammarion, 1926.

- PERRIER Edmond (dir.) et MENEGAUX Auguste, *La vie des animaux illustrée. Les mammifères*, Paris, J-B Baillière et Fils, 1903.

C. Littérature jeunesse

- (d'après) ANDERSEN Hans Christian, *Une Sirène ou Le Palais sous la mer*, dans "Les livres roses pour la jeunesse", 24e volume, Paris, Larousse, date ?

- (d'après) ANDERSEN Hans Christian, *Le grand serpent de mer* (1872)*,* Paris, Delagrave, 1936.

- BOUSSENARD Louis, *Les secrets de Monsieur Synthèse*, Paris, C.Marpon et E.Flammarion, v.1890

- BROWN Alphonse, *Voyage à dos de baleine. Aventures du capitaine Bob Kincardy,* Paris, Librairie illustrée, 1876.

- BURNET Philine et COURTEAUD P., *A la conquête du grand serpent de mer,* Tours, Alfred Mame et fils, 1928.

- GRAFFIGNY Henri de, *Le tour du monde en auto. La course à l'abîme*, Paris, A.-L.Guyot, 1909-1910.

- LAUTREC Gabriel de, *Le Serpent de mer*, Paris, Editions du siècle, 1925.

- MAYVIEL Guy, *Le Grand serpent de mer,* Paris, Armand Colin, 1928.

- MOTTA Luigi, *Le Tunnel sous-marin*, Paris, Tallandier, 1937.

- RABIER Benjamin, *Gédéon traverse l'Atlantique*, Paris, Garnier Frères, 1933.

- GUSTAVE-TOUDOUZE Georges, *Le Petit Roi d'Ys*, Paris, Hachette (Bibliothèque de la jeunesse), 1914 (réédité en 1923).

- URBANOVA Ruzena Charlotta, *Le Mystère de la cité sous-marine*, Paris, éd. Milfait, 1935.

- VITAL J., *Les Merveilles de la mer,* Rouen, Mégard, 1872.

III. Périodiques

Les périodiques qui suivent ont fait l'objet d'un sondage par mots-clés. Cette sélection s'est divisée en trois temps. Les premiers termes recherchés étaient « mer », « abîme », et « abysse ». Venaient ensuite les termes « fond » et « profondeur », puis ceux plus spécifiques tels que « Talisman », « Travailleur», « Challenger », « dragage », « scaphandre », « monstre », « épave », ou encore « trésor ». Les noms scientifiques des spécimens abyssaux, comme « *Eurypharynx* », « *Brisinga* » ou « *Melanocetus* » furent particulièrement utiles pour la sélection des périodiques de vulgarisation scientifique. Par ailleurs, l'ensemble de ces périodiques a été consulté systématiquement à des dates-clés, notamment durant les années 1872-1876 et 1880-1885, alors que les campagnes du *Challenger* puis du *Travailleur* et du *Talisman* ramenaient dans leurs filets des spécimens nouveaux. L'examen approfondi de la presse durant ces périodes données m'a permis de cerner les échos des expéditions et leur réception auprès du lectorat non-savant. Il en fut de même pour tous les événements et les acteurs-clés structurant ce mémoire.

Tous les titres qui suivent sont classés par ordre alphabétique.

A. Quotidiens nationaux

- *L'Aurore* ; 27 avril 1913.

- *La Croix ;* 12 avril 1910 ; 9 mai 1915 ; 7 janvier 1934.

- *L'Ère nouvelle* ; 25 mai 1922 ; 8 octobre 1935 ; 21 décembre 1938.

- *L'Excelsior* ; 25 mars 1916 ; le 23 mai 1922 ; 15 août 1934 ; 26 mars 1939 ; 16 août 1939.

- *Le Figaro*, Paris ; 23 janvier 1884 ; 16 juin 1914 ; 30 mars 1916 ; 13 avril 1916 ; 25 avril 1916 ; 29 mai 1922.

- *Le Gaulois* ; 12 janvier 1896.

- *L'Homme libre* ; 11 mai 1915 ; 2 mars 1938.

- *L'Humanité* ; 13 août 1934.

- *L'Intransigeant* ; 14 juillet 1933.

- *Le Journal ;* 13 juin 1900 ; 18 novembre 1909 ; 10 septembre 1912 ; 29 mars 1916 ; 11 avril 1925 ; 3 août 1925 ; 20 août 1931 ; 13, 16, 17 août 1934 ; 9 juillet 1935 ; 29 octobre 1935 ; 5 novembre 1937 ; 5 mars 1938.

- *Le Journal des débats politiques et littéraires* ; 4 février 1883 ; 23 août 1893 ; 17 juin 1914 ; 30 avril 1916.

- *Le Journal officiel de la République française ;* 24 décembre 1883.

- *La Lanterne* ; 9 mai 1915.

- *La Liberté* ; 8, 12, 13 avril 1916 ; 23 mai 1922 ; 14 août 1934.

- *Le Matin* ; 30 juillet 1897 ; 5 mai 1900 ; 23 avril 1916 ; 19 novembre 1917 ; 26, 29 novembre 1917 ; ; 3 décembre 1917 ; 13, 16, 20 décembre 1917 ; 23 mai 1922 ; 15 janvier 1925 ; 2 janvier 1927 ; 22 janvier 1934.

- *Le Monde* ; 4 mai 1878.

- *L'Oeuvre* ; 23 mai 1922 ; 25 septembre 1932.

- *Paris-Midi* ; le 9 mai 1915.

- *Paris-Soir* ; 14 août 1926 ; 4 septembre 1926 ; 22 août 1934.

- *Le Petit Journal* ; 8 décembre 1863 ; 3 septembre 1892 ; 14 juillet 1900 ; 25 juin 1912 ; 10 avril 1916 ; 23 mai 1922 ; 1er mai 1925 ; 10 juillet 1925 ; 27 novembre 1926 ; 1er février

1927 ; 14, 15 juin 1930 ; 8 mars 1931 ; 25 septembre 1932 ; 15, 16, 17 août 1934 ; 28 janvier 1935 ; 19 mars 1938 ; 26 novembre 1938 ; 23 décembre 1938 ; 28 mars 1939 ; 22 mai 1939.

- *Le Petit Journal illustré* ; 1er juin 1924.

- *Le Petit Parisien* ; 20 décembre 1897 ; 3 juin 1900 ; 1er août 1912 ; 23 mai 1922 ; 21 janvier 1924.

- *Le Quotidien* ; 21 août 1925.

- *Le Radical* ; 10 mai 1915.

- *Le Temps* ; 26 février 1878 ; 27 novembre 1897 ; 7 août 1900 ; 30 juin 1904 ; 5 juillet 1904.

- *L'Univers* ; 20 mai 1878 ; 9 janvier 1913.

- *Le XIXe siècle* ; 13 décembre 1882.

B. Périodiques semestriels, bi-mensuels, mensuels, et hebdomadaires

- *L'Actualité* ; 31 juillet 1904.

- *Les Annales coloniales* ; 10 avril 1934.

- *Candide* ; 26 août 1926 ; 30 août 1939.

- *Dimanche illustré* ; 19 août 1928 ; 16 octobre 1932 ; 29 novembre 1936.

- *Distraire* ; 22 novembre 1929 ; 13 juin 1930 ; 18 juillet 1930 ; 15 août 1930.

- *Floréal* ; 22 mai 1920.

- *Gazette Dunlop* ; 1er novembre 1938.

- *Hebdo* ; 1er décembre 1933 ; 12 janvier 1934 ; 23 février 1934 ; 9 mars 1934 ; 4 mai 1934.

- *Le Journal amusant* ; 5 mai 1866.

- *Le Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* ; 12, 19, 26, août et 3 septembre 1877 ; 21 mars 1880 ; 14 octobre 1894 ; du 4 novembre 1900 au 21 juillet 1901 ; 1er et 29 mars 1908.

- *Le Journal de Vichy* ; 4 janvier 1934.

- *Le Journal Illustré* ; 24 février 1884.

- *La Lumière* ; 1er septembre 1928 ; 13 janvier 1934.

- *Mer & Colonies* (*Organe de la Ligue maritime et coloniale française*) ; février 1923 ; avril 1934.

- *Le Mercure de France* (série moderne) ; 1er juillet 1925 ; 1er décembre 1925 ; 15 octobre 1926 ; 15 mars 1927 ; 15 mai 1927.

- *Le Miroir*, le 23 mai 1915.

- *Le Monde comique* ; 1er janvier 1875.

- *Le Monde illustré* ; 12 août 1893 ; 1er août 1934.

- *Le Musée des Sciences* ; 14 avril 1858.

- *Navigazette* ; 18 août 1910 ; 9 janvier 1913 ; 3 juillet 1913 ; 27 novembre 1913 ; 26 février 1914.

- *Les nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* ; 10 octobre 1925 ; 24 septembre 1927 ; 12 novembre 1938.

- *Paris illustré ;* 24 avril 1887.

- *Paris-Soir dimanche* ; 14 juin 1936.

- *Le Pêle-Mêle* ; 25 janvier 1903 ; 10 janvier 1904.

- *Le Petit Journal, supplément littéraire illustré* ; le 25 novembre 1893 ; le 24 janvier 1909 ; le 23 mai 1920. le 24 janvier 1909 ; le 16 juin 1912 ; le 25 septembre 1912 ; 3 août 1913.

- *Le Réveil républicain* ; 5 avril 1896.

- *La Revue* ; 15 août 1911.

- *La Revue des cours et des conférences* ; 30 mai 1938.

- *La Revue des traditions populaires* ; 15 mars 1891.

- *La Revue hebdomadaire* ; 1er mai 1926

- *Le Rire* ; 18 janvier 1902.

- *Le Semaine illustrée* ; 1er janvier 1912 ; 1er janvier 1913 ; 1er janvier 1914.

- *La Société nouvelle* ; 1896.

- *Le Sourire* ; 1er février 1902 ; 1er février 1908 ; 30 octobre 1909.

- *Supplément littéraire illustré du Petit Parisien* ; 6 juillet 1890 ; 3 janvier 1892 ; 1er janvier 1893 ; 5 janvier 1896 ; 3 janvier 1897 ; le 15 avril 1909.

- *Le Supplément mensuel au Journal des Voyages* ; le 14 juillet 1912.

- *Triptyque, Lettres, Arts, Sciences* ; 1er mars 1936.

- *La Veillée des chaumières* ; 2 décembre 1905 ; 1er septembre 1909.
- *L'Univers illustré* ; 2 janvier 1875 ; 15 juin 1878 ; 3 juillet 1880 ; 20 novembre 1880 ; 12 janvier 1884 ; 29 mars 1884; 10 mai 1884 ; 12, 19 décembre 1885 ; 9 février 1889 ; 6 juillet 1889 ; 28 juin 1890 ; 1er octobre 1892 ; 3 août 1895.

- *Voilà, l'hebdomadaire du reportage* ; 30 mai 1931 ; 20 juin 1931 ; 11 juillet 1931 ; 1er octobre 1932; 26 novembre 1932 ; 9 février 1935 ; 12 février 1937 ; 28 mai 1937 ; 25 juin 1937 ; 8 novembre 1937 ; 22 avril 1938 ; 22 septembre 1939.

C. Périodiques de vulgarisation scientifique

- *Cosmos, revue des sciences et de leurs applications* ; 10 septembre 1887.

- *Je sais tout* ; 15 octobre 1923 ; 15 novembre 1923 ; 1er août 1928 ; 1er décembre 1930 ; 1er août 1933 ; 1er août 1935 ; 1er août 1936.

- *Nature* (Royaume-Uni) ; 18 mars 1939.

- *La Nature, revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie* ; 26 février 1874 ; 27 janvier 1883 ; 9 juin 1883 ; 9 mai 1885 ; 4 août 1906 ; 29 janvier 1910 ; 8 août 1925 ; 1er mars 1927 ; 1er avril 1939.

- *La Revue scientifique de la France et de l'étranger* ; 27 avril 1878 ; 3 janvier 1885 ; 6 juillet 1895.

- *Science (L'Encyclopédie annuelle)* ; 1er juin 1938.

- *Science et Monde* ; 25 juin 1931 ; 2 juillet 1931 ; 13 août 1931 ; 15 octobre 1931 ; 11 février 1932 ; décembre 1932 ; 2 mars 1933 ; 8 février 1934.

- *Sciences et voyages* (revue hebdomadaire illustrée) ; 17 avril 1924 ; 24 septembre 1925 ; 10 décembre 1925 ; 8 avril 1926 ; 13 juin 1929 ; 12 mai 1932 ; 13 avril 1933 ; 1er mai 1937.

- *La Science française* ; 1er septembre 1892.

- *La Science illustrée* ; mars 1888 ; février 1889 26 novembre 1892 ; 2 décembre 1893 ; 6 décembre 1902.

- *La Science populaire* ; 12 octobre 1882.

- *La Terre et la vie* ; 1er janvier 1932.

- *Les Trois règnes de la nature* ; 16 janvier 1864.

D. Périodiques pour la jeunesse

- *A la page, l'hebdomadaire des jeunes* ; 25 septembre 1930 ; 28 décembre 1933 ; 16 et 30 août 1934 ; 18 février 1937 ; 8 avril 1937 ; 2 septembre 1937 ; 11 novembre 1937 ; 6 avril 1939 ; 16 novembre 1939.

- *L'Ami de la jeunesse* ; 19 et 26 mars 1910.

- *L'As (Aviation, Aventure, Espionnage*) ; 18 décembre 1938.

- *Les Ames vaillantes* ; 1er, 8, et 15 juin 1939.

- *Bayard* ; 27 mars 1938.

- *Benjamin* ; 21 décembre 1933 ; 4, 11, et 18 janvier 1934 ; 15 février 1934 ; 10 mai 1934 ; 6, 13 et 27 septembre 1934 ; 31 janvier 1935 ; 12 septembre 1935 ; 23 avril 1936 ; 11 mars 1937 ; 13 janvier 1938 ; 15 décembre 1938.

- *Les Belles Images* ; 14 décembre 1905 ; 26 juillet 1906 ; 2, 9, 16, 23, et 30 août 1906 ; 6, 13, 20, et 27 septembre 1906 ; 17 février 1910 ; 31 mars 1910 ; 22 août 1912 ; 30 avril 1914 ; 1er août 1918 ; 9 novembre 1922 ; 6 décembre 1923 ; 20 mars 1924 ; 28 janvier 1926 ; 1er et 15 avril 1926 ; 17 juin 1926 ; 20 octobre 1927 ; 11 août 1928 ; 1er mars 1928 ; 2 août 1928 ; 29 novembre 1928 ; 25 décembre 1930 ; 11 février 1932 ; 17 mars 1932 ; 7 et 28 avril 1932 ; 4 août 1932 ; 2 février 1933 ; 23 mars 1933 ; 7 septembre 1933 ; 5 octobre 1933 ; 28 décembre 1933 ; 1er mars 1934 ; 14 juin 1934.

- *L'Écolier illustré* ; 22 janvier 1891 ; 26 février 1891 ; 7 et 14 juin 1894 ; 13 septembre 1894 ; 6 février 1896 ; 2 avril 1896 ; 7, 21, et 28 mai 1896.

- *L'Epatant* ; 20 juin 1929 ; 22 juillet 1937.

- *Fillette* ; 29 juin 1911 ; juin 1939.

- *Guignol* ; 1er juin 1927 ; 7 juin 1931 ; 16 août 1931 ; 6 mars 1932 ; 19 juin 1932 ; 5 février 1933 ; 4 février 1934 ; 24 juin 1934 ; 16 décembre 1934 ; 10 mars 1935 ; 2 août 1936.

- *Hardi !* ; 7 novembre 1937.

- *L'Intrépide* ; 3 mars 1912 ; 10 mars 1912 ; 22 décembre 1912 ; 17 octobre 1920 ; 12 juillet 1925 ; 25 octobre 1925 ; 31 janvier 1926 ; 28 mars 1926 ; 23 mai 1926 ; 5 février 1928 ; 2 novembre 1930 ; 29 mars 1931 ; 25 octobre 1931 ; 26 février 1933 ; 24 juin 1934 ; 3 février 1935.

- *Le Jeudi de la jeunesse* ; 1er novembre 1906 ; mai-juin 1907 ; 21 novembre 1907.

- *La Jeunesse* ; 1er septembre 1935.

- *La Jeunesse illustrée* ; 11 avril 1909 ; 21 avril 1929 ; 12 janvier 1930 ; 10 juin 1934.

- *Jeunesse Magazine* ; 14 février 1937 ; 13 mars 1938.

- *Le Journal des Enfants* ; 1er juillet 1838 ; 1er janvier 1843 ; 1er janvier 1845 ; 1er janvier 1846 ; 1er janvier 1856 ; 1er mars 1857.

- *Le Journal des jeunes personnes* ; 1er janvier 1841.

- *Jumbo, hebdomadaire illustré pour enfants* ; 11 février 1939.

- *Junior, le plus grand illustré de la jeunesse* ; 28 janvier 1937.

- *Le Magasin d'éducation et de récréation* ; 1er janvier 1876.

- *Meccano-magazine* ; 1er octobre 1926.

- *Mon Journal* ; janvier à juillet 1913.

- *Le Petit Français illustré* ; 14 avril 1894 ; 9 juin 1894 ; 7, 21, et 28 juillet 1894 ; 29 mai 1897 ; 27 novembre 1897 ; 23 avril 1898 ; 11 février 1899 ; 9 juin 1894 ; 21 juillet 1900 ; 13 décembre 1902 ; 13 août 1904.

- *Le Petit Illustré pour la jeunesse et la famille* ; 10 mars 1912 ; 11 juillet 1926 ; novembre 1933-juillet 1934 ; 24 mars 1935.

- *Le Petit Inventeur* ; 7 août 1923 ; 18 septembre 1923 ; 16 octobre 1923 ; 3 février 1925 ; 19 mai 1925 ; 18 août 1925 ; 1927.

- *Pierrot, journal pour garçons* ; 15 avril 1934 ; 1er juillet 1934.

- *Pour les jeunes* ; 14 février 1935.

- *Les Récits de la jeunesse* ; 1er juin 1914.

E. Périodiques relatifs à l'éducation et l'enseignement

- *Cahiers d'enseignement illustrés* ; 1884.

- *L'École émancipée* ; 23 juin 1929 ; 5 mars 1933 ; 9 juillet 1933.

- *L'École et la famille* ; 15 janvier 1907 ; 15 août 1911 ; 1er septembre 1937.

- *L'Ecole Nouvelle* ; 24 septembre 1898 ; 7-28 septembre 1912 ; 13 juin 1914.

- *L'Education Nationale : journal général de l'enseignement* ; 30 juin 1887.

- *La Revue pédagogique* ; 15 avril 1893.

F. Presse et publications scientifiques locales

- *Alger* (département de l'Algérie française)
    - *L'Afrique du Nord illustrée* ; 3 janvier 1914.
    - *Alger républicain* ; 17 juin 1939.
    - *La Dépêche algérienne* ; 10 mai 1915.
    - *L'Eclaireur d'Alger* ; 9 mai 1915.
    - *L'Echo d'Alger* ; 31 mars 1939.
    - *Le Journal général. Travaux publics & Bâtiment* ; 12 avril 1939.
    - *Les Spectacles d'Alger* ; 31 janvier 1934.

- *Alsace*
    - *L'Alsace française* ; 10 octobre 1935.

- *Aube*
    - *Le Petit Troyen* ; 23 juin 1919 ; 23 mai 1922 ; 26 juin 1924 ; 5 novembre 1926 ; 8 janvier 1934 ; 16 et 17 août 1934.

- *Aude*
    - *Le Salut* ; 25 novembre 1884.
    - *Le Courrier de l'Aude* ; 8 mai 1915.

- *Calvados*
    - *L'Ouest-Éclair* (Caen) ; 25 mai 1922 ; 17 août 1934.

- *Casablanca* (Maroc)
    - *Le Petit Marocain* ; 5 avril 1934.

- *Charente*
    - *Le Journal de Confolens* ; 27 avril 1884 ; 18 mai 1884 ; 8 juin 1884 ; 28 mai 1922.
    - *La Charente* ; 10 avril 1931 ; 11-12 juillet 1932 ; 18 août 1939.

- *La Croix de la Charente* ; 26 août 1934.

- *Constantine* (département de l'Algérie française)
  - *Bône-Journal* ; 14 décembre 1923.
  - *La Dépêche de Constantine* ; 17 août 1934.
  - *L'Echo du soir* ; 19 octobre 1934.

- *Côte-d'Or*
  - *Le Progrès de la Côte-d'Or* ; 9 septembre 1934.

- *Doubs*
  - *L'Eclair comtois* ; 23 mai 1922 ; 18 août 1934 ; 8 décembre 1935.
  - *Le Petit Comtois* ; 5 avril 1934.

- *Drôme*
  - *Le Triple Almanach Mathieu (de la Drôme)* ; janvier 1893.

- *Finistère*
  - *Journal de Morlaix* ; mars 1883.
  - *La Dépêche de Brest* ; 16 juillet 1918 ; 19, 22 et 29 mai 1937 ; 26 juin 1938 ; 3 et 17 juillet 1938.

- *Fès* (Maroc)
  - *Le Courrier du Maroc* ; 19 avril 1939.

- *Gard*
  - *Le Républicain du Gard* ; 9 février 1923.

- *Gironde*
  - *Le Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest* ; janvier 1883 ; 31 juillet 1884.
  - *Le Nouvelliste de Bordeaux* ; 5, 9, 10, 11, et 12 septembre 1886.
  - *La Liberté du Sud-Ouest* ; 9 mai 1915.
  - *La Petite Gironde* ; 30 juin 1917 ; 22 mai 1922 ; 17 août 1934.

- *Haute-Garonne*
  - *Arts et Lettres* ; 1er octobre 1912.

- *La Dépêche* ; 9 mai 1915.
- *L'Express du Midi* ; 17 mars 1925.

- <u>*Haute-Marne*</u>
  - *Le Petit Haut-Marnais* ; 18 août 1934.

- <u>*Hautes-Pyrénées*</u>
  - *La Croix des Hautes-Pyrénées* ; 4 novembre 1934.

- <u>*Hauts-de-France*</u>
  - *Le Grand Echo du Nord de la France* ; 18 avril 1903 ; 20 mai 1903 ; 23 mai 1922 ; 5 décembre 1933.
  - *Le Beffroi d'Arras* ; 14 août 1925.

- <u>*Hérault*</u>
  - *Le Petit Méridional* ; 17 août 1934.

- <u>*Ile de la Réunion*</u>
  - *Le Courrier de Saint-Pierre* ; 8 décembre 1883.
  - *Le Petit Journal de l'île de la Réunion* ; 27 septembre 1904.

- <u>*Indre-et-Loire*</u>
  - *Le Républicain de Chinon* ; 16 avril 1925.

- <u>*Limousin*</u>
  - *Le Bonhomme limousin* ; 13 mai 1915 ; 24 mai 1922 ; 1er décembre 1926 ; 18 août 1934 ; 19 août 1939.

- <u>*Loire-Atlantique*</u>
  - *L'Ouest-Éclair* (Nantes) ; 15 décembre 1921 ; 17 août 1934.

- <u>*Lorraine*</u>
  - *Le Messin, organe des intérêts lorrains* ; 29 mars 1903 ; 25 novembre 1921 ; 23 mai 1922.
  - *Le Nouvelliste de l'Est* ; 7 octobre 1888.
  - *Le Patriote lorrain* ; 19 mars 1922.
  - *Le Voleur illustré lorrain* (supplément de la *Gazette de Lorraine*) ; 15 avril 1906.

- *Lot*
    - *Le Journal du Lot* ; 19 août 1934.

- *Lozère*
    - *Le Moniteur de Lozère* ; 23 septembre 1923.

- *Manche*
    - *Le Phare de la Manche* ; 10 juin 1880.

- *Oran* (département de l'Algérie française)
    - *Le Petit Oranais* ; 10 avril 1931.

- *Orne*
    - *L'Echo de l'Orne* ; 11 août 1928.

- *Pyrénées-Atlantiques*
    - *Le Patriote des Pyrénées* ; 12 juillet 1932 ; 18 août 1934
    - *Le Petit Béarnais* ; 19 août 1934.

- *Rabat* (Maroc)
    - *L'Echo du Maroc* ; 5 avril 1934.

- *Saône-et-Loire*
    - *Le Courrier de Saône-et-Loire* ; 11 mai 1915 ; 20 mars 1925 ; 4 août 1925 ; 10 novembre 1932 ; 5 juin 1934 ; 13 août 1934.
    - *La Gazette de Montceau & du bassin minier* ; 7 août 1937.

- *Tarn*
    - *Le Courrier du Tarn* ; 31 juillet 1902 ; 14 juin 1906 ; 9 mars 1924.
    - *L'Avenir vauréen* ; 2 août 1902.

- *Vosges*
    - *Le Télégramme des Vosges* ; 14 août 1934.

G. Publications scientifiques

- *Le Bulletin de la Société zoologique de France* ; 13 janvier 1903 ; 12 janvier 1904.

- *Le Bulletin de la Station biologique d'Arcachon* ; 1935.

- *Le Bulletin du Muséum d'histoire naturelle* ; 31 mai 1904.

- *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences* ; 10 août 1846 ; 1861 ; 31 juillet 1893.

- *La Revue scientifique de la France et de l'étranger* ; janvier 1882 ; 11 janvier 1913.

H. Presse religieuse

- *Études* ; 1er octobre 1928.

- *Mon Avenir* (organe de la Jeunesse Ouvrière Catholique) ; 1er janvier 1932.

- *L'Avenir de Touraine, organe quotidien de défense religieuse, politique, agricole et sociale,* Tours ; 11 août 1934.

- *Le Noël* ; 31 octobre 1935.

- *Le Sanctuaire* ; 8 août 1926 ; 9 septembre 1934 ; 15 août 1937.

- *La Semaine religieuse du diocèse d'Alby* ; 30 septembre 1905.

- *Scout* (revue des Scouts de France) ; 20 avril 1934.

I. Presse spécialisée : littérature, photographie, cinéma

- *Bulletin du Cinéma à la campagne* ; février 1921.

- *Cinéa, Ciné pour tous* ; 1er octobre 1927.

- *Ciné-journal* ; 8 avril 1916 ; 9 décembre 1916 ; 12 janvier 1918.

- *Le Cinéma chez soi* ; 1er février 1934.

- *La Cinématographie française* ; 11 août 1923.

- *Ciné-miroir* ; 1er juin 1925 ; 9 juin 1933.

- *Cinémonde* ; 1er septembre 1932 ; 11 mai 1934.

- *Cinéopse* ; 1er mai 1925.

- *Le Costume au théâtre et à la ville* ; 1er juillet 1888.
- *Le Courrier cinématographique* ; 23 février 1918 ; 29 juin 1918.
- *Gringoire* ; 12 juillet 1935.
- *Hebdo-film* ; 1er septembre 1917.
- *Le Magasin littéraire* ; 9 mai 1882.
- *Marianne, grand hebdomadaire littéraire illustré* ; 4 septembre 1935.
- *Mon Ciné* ; 1er février 1923.
- *Le Moniteur de la photographie* ; 15 décembre 1898.
- *Le Mousquetaire* (journal littéraire d'Alexandre Dumas père) ; 20 septembre 1854 ; 27 septembre 1854.
- *Paris-Théâtre* ; 20 février 1879.
- *Le Photographe* ; 20 septembre 1921 ; 5 février 1922.
- *Le Photographe* (revue mensuelle internationale illustrée) ; 1er octobre 1893.
- *La Photographie* ; 30 juin 1894.
- *Poésie* : *cahiers mensuels illustrés* ; mars 1933.
- *La revue des lectures* ; 15 octobre 1935.
- *Triptyque* ; 1er mars 1936.

IV. Sources iconographiques et audiovisuelles

A. Sources iconographiques

- *Théâtre-Historique. Un drame au fond de la mer. Karl découvrant la cassette de bijoux de Sir Reginald*, Henri Meyer et Fortuné Louis Méaulle, estampe, 26 x 22 cm, Paris, 1876, BNF.
- *Théâtre-Historique. Un drame au fond de la mer, par MM. F. Dugué et R. Cortambert : l'assassinat du 3e acte,* par Daniel Vierge, estampe, 32 x 22 cm, Paris, Roch, Régnier et Cie, 1876 [Gallica] BNF.

- *Théâtre-Historique. Un drame au fond de la mer, 4e tableau, l'assassinat*, Henri Meyer, estampe, 50,5 x 32,5 cm, 1876-1884, BNF.

- *Parigi, Teatro dell'Ambigu, Un dramma in fondo al mare, dramma in cinque atti di Ferdinando Dugué*, Albert Bellanger, estampe, 22 x 32 cm, Milan, Il teatro illustrato, 1884, BNF.

- *Un drrrame au fond de la merrr : À travers les Théâtres*, par Mars, estampe, 38,5 x 24, 5 cm, Paris 1884 [Gallica], BNF

- *Un drame au fond de la mer* [Tournées artistiques de France, 4e année], auteur inconnu, lithographie en couleurs, Paris, Lith. Appel, 188?, BNF

- *Les bateaux sous-marins, Imagerie d'Epinal,* n°627, estampe, 40 x 30 cm, Epinal, Pellerin & Cie, 1891, BNF.

- *En l'an 2000*, Jean Marc Côté, estampe, 30,7 x 24,6 cm, Paris, Villemard et fils, 1910, BNF.

- *Scaphandre inventé par M. Joseph Jean Pérès pour descendre dans la mer à des profondeurs jusque là inaccessibles*, Central News (agence photographique), photographie, 18 x 13 cm, 1930, BNF.

- *L'homme sous-marin*, [auteur inconnu], affiche en couleurs, 60 x 40 cm, Paris, [éditeur inconnu], Impr. Charles Verneau, v. 1930, BNF.

B. <u>*Sources audiovisuelles et musicales*</u>

- DEBUSSY Claude, *La cathédrale engloutie*, n°10 des *Préludes*, 1910, 7 min.

- GREGORY Carl, *Thirty Leagues under the sea [Trente lieues sous les mers]*, Etats-Unis, Williamson Submarine Film Corporation et Thanhouser Film Corporation, 1914, 13 min.

- HUBBARD Lucien, *The Mysterious Island* [*L'île mystérieuse*], Etats-Unis, MGM, 1929, 95 min.

- LALO Edouard, *Le Roi d'Ys*, opéra en trois actes et cinq tableaux, 1888, 1 h 50 min.

- KELLEY Winthrop, *The Submarine Eye* (*L'Oeil sous-marin*), Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1917, noir et blanc.

- KELLEY Winthrop, *Girl of the sea (La fille de la mer*), Etats-Unis, Select Pictures, 1920, noir et blanc, 1 h.

- MÉLIÈS Georges, *Visite sous-marine du "Maine"*, France, Star-Film, 1898, noir et blanc, 46 secondes.

- MÉLIÈS Georges, *Le Voyage dans la Lune*, France, Star-Film, 1902, noir et blanc, 14 min.

- MÉLIÈS Georges, *Le Royaume des fées* (ou l*'Empire de Neptune*) France, Star Film, 1903, 16 min.

- MÉLIÈS Georges, *Deux cents milles sous les mers* (ou *Le Cauchemar du pêcheur*), France, Star Film, 1907, noir et blanc, 10 min.

- PATON Stuart, *20,000 Leagues Under the sea* [*Vingt Mille Lieues sous les mers*], États-Unis, Universal Pictures, 1916, noir et blanc, 105 min.

- RIMSKI-KORSAKOV Nikolaï, *Sadko*, opéra-byline en un acte et sept tableaux, 1898, 3 heures.

- WILLIAMSON George et Ernest, *Thirty Leagues under the Sea* (*L'Expédition sous-marine Williamson*), Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1914, noir et blanc, 1 h.

- WILLIAMSON Ernest, *Wonders of the Sea* (*Les Merveilles de la mer*), Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1924, noir et blanc, 1 h.

- WILLIAMSON Ernest, *With Williamson beneath the sea* (*L'Océan n'a plus de secrets)*, Etats-Unis, Submarine Film Corporation, 1932, noir et blanc, 59 min.

- ZECCA Ferdinand, *Un drame au fond de la mer*, France (Paris), Pathé Frères, 1901, noir et blanc, 1 min.

Bibliographie

I. Instruments de travail et appareil conceptuel : méthodologie pour l'histoire des représentations

- BACHELARD Gaston, *L'Eau et les Rêves. Essais sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942.

- CASTORIADIS Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

- CHARTIER Roger, « Le monde comme représentation », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, n°6 de la 44e année, 1989, p. 1505-1520.

- CORBIN Alain, « Le vertige des foisonnements ». Esquisse panoramique d'une histoire sans nom, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 39 n°1, janvier-mars 1992.

- CORBIN Alain, DELOYE Yves, HAEGEL Florence, « De l'histoire des représentations à l'histoire sans nom. Entretien avec Alain Corbin », *Politix*, vol. 6, n°21, Premier trimestre 1993. Représentations de Paris. p. 7-14.

- DOSSE François, « Les représentations », chapitre V dans DOSSE François, *L'Empire des sens,* Paris, La Découverte, 1997, p. 225-278.

- DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire,* Paris, Dunod, 2016.

- FEBVRE Lucien, « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? », *Annales d'histoire sociale (1939-1941)*, t.3, n°1/2 (janvier-juin 1941), p. 5-20.

- FOUCAULT Michel, « Des espaces autres », *Empan*, n° 54, 2004/2, p. 12-19.

- GAGNON Alex, « Pour une histoire de l'imaginaire social : synthèse théorique autour d'un concept », *Sociologie et sociétés*, n° 51 (1-2), 2019, p. 323–348.

- KALIFA Dominique, « De l'Histoire, du roman et du peuple », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°23, 2021, mis en ligne le 09 septembre 2023, p. 25-37.

- KALIFA Dominique, « Lendemains de bataille. L'historiographie française du culturel aujourd'hui », *Histoire, économie & société*, 2012/2 (31e année), p. 61-70.

- KALIFA Dominique, « Postface : De l'avenir du passé », *Sociétés & Représentations*, n°40, 2015, p. 361-365.

- KALIFA Dominique, « L'imprimé, le texte et l'historien : vieilles questions, nouvelles réponses ? », *Romantisme*, n°143, 2009/1, p. 93-99.

- KALIFA Dominique, VAILLANT Alain, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle », *Le Temps des médias*, n°2, 2004/1, p. 197-214

- KALIFA Dominique, « Les historiens français et « le populaire » », *Hermès, La Revue*, n°42, 2005/2, p. 54-59.

- VOVELLE Michel, BOSSÉNO Christian-Marc, « Des mentalités aux représentations », *Sociétés & Représentations*, 2001/2 (n° 12), p. 5-28.

II. Histoire de l'imaginaire marin : ouvrages généraux et spécialisés

A. *Appréhension mentale de l'univers marin, rapport de l'homme à la mer, paysages sous-marins*

- ADLER Anthony, *Neptune's Laboratory*, Cambridge, Harvard University Press, 2019.

- AUTISSIER Isabelle, « La mer, vecteur de l'imaginaire », *Revue internationale et stratégique*, 2014/3, (n°95), p. 159-165.

- BELLEC François, « L'imaginaire marin » dans MIOSSEC Alain (dir.) *Géographie des mers et des océans*, Rennes, PUR, 2014.

- BUTI Gilbert, CABANTOUS Alain, *De Charybde en Scylla. Risques, périls, et fortunes de mer du XVIe siècle à nos jours*, Paris, Belin, 2018.

- CAMUS Christophe, « Sous les vagues bleues, le paysage. Invention du paysage sous-marin par les pionniers de la chasse et de la plongée », *Projets de paysage*, [en ligne] n°25 (2021), p. 1-21.

- CHAUVAUD Frédéric, *Corps submergés, corps engloutis : une histoire des noyés et de la noyade de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Créaphis, 2007.

- CORBIN Alain, *Le territoire du vide : l'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 2010.

- CORBIN Alain et RICHARD Hélène (dir.), *La mer, terreur et fascination*, Paris, Bibliothèque nationale de France/Seuil, 2004.

- GEISTDOERFER Aliette, « De l'origine des marins », *Techniques & Culture* [En ligne], n°43-44, 2004, mis en ligne le 15 avril 2007 [consulté le 29 janvier 2023].

- MELLOT Philippe, *Les maîtres de l'aventure sur terre, sur mer et dans les airs (1907-1959*), Paris, Michèle Trinckvel, 1997.

- MUSARD Olivier, FOURNIER Jérôme, MARCHAND Jean-Pierre, « Le proche espace sous-marin : essai sur la notion de paysage », *L'Espace géographique*, 2007/2 (tome 36), p. 168-185.

- VAISSIERE Raymond, *L'Homme et le monde sous-marin*, Paris, Larousse, 1969.

- VANOLI Alessandro, *Histoire de la mer,* Paris, Passés composés, 2024.

B. <u>*L'histoire des aquariums, du spectacle, de l'esthétique*</u>

- ADAMS Jennifer S., « Nothing is true but beauty. Oscar Wilde in the Aesthetic Movement », mémoire de Master en Histoire des Arts décoratifs, dirigé par Paul Greenhalgh, The Smithsonian Associates and the Corcoran College of Art & Design, 2009.

- AMAURY Simon, « La fabrique ex situ de l'océan. Place de l'aquarium dans la construction d'un rapport moderne à l'océan. L'exemple singulier de l'Aquarium tropicale du Palais de la Porte Dorée », thèse de doctorat dirigée par Antonella Romano et Hélène Artaud, Anthropologie sociale et historique, EHESS, en cours.

- AZOULAI Juliette, « Expériences citadines de l'aquarium public au XIXe siècle », *Arts et Savoirs,* n°23 [en ligne], 2025, p. 1-12.

- AZOULAI Juliette, « Toute la mer va vers la ville » (Introduction), *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025.

- CHEVRIER Jean-François, *L'hallucination artistique : de William Blake à Sigmar Polke,* Paris, l'Arachnéen, 2012, p. 134.

- GLEIZES Delphine et REYNAUD Denis, *Machines à voir. Pour une histoire du regard instrumenté* (XVIe-XIXe siècles), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2017.

- HAMON Philippe, *Expositions. Littérature et architecture au XIXe siècle*, Paris, José Corti, 1989.

- LE GALL Guillaume, « Aquatic dioramas : Théophile Gautier visits the aquarium at the Jardin d'acclimatation », *Culture et Musée*, 2018, n°32, p. 81-106.

- LE GALL Guillaume, « L'aquarium, nouveau dispositif d'exposition spectaculaire au XIXe siècle », *Pavillon, une revue de scénographie/scénologie*, 2020, n°11, p. 72-81.

- LE GALL Guillaume, « Les images liquides de l'aquarium », *Les Cahiers du Musée national d'art moderne,* n°153 (3), 2020, p. 86-111.

- LE GALL Guillaume, *Aquariorama. Histoire d'un dispositif*, Paris, Éditions Mimésis, 2022.

- LORENZI Camille, « L'engouement pour l'aquarium en France (1855-1870) », *Sociétés & Représentations*, 2009 (n°28) p.253-271.

- MONTAGNE Quentin, « L'Aquarium : vision et représentation des mondes subaquatiques : un dispositif d'exposition au croisement de l'art et de la science », thèse de doctorat dirigée par Christophe Viart, Art et histoire de l'art, Université Rennes 2, 2019.

- MONTAGNE Quentin, « Le Pittoresque en submersion », *Plastik*, n°9, 14 septembre 2020 [en ligne].

- OLALQUIAGA Céleste, *Royaume de l'artifice. L'émergence du kitsch au XIXe siècle* (Lyon, Fage, 2013.

- PELLADEAUD Kevin, « Représenter la ville en aquarium dans l'anticipation satirique de la Belle Époque », *Arts et Savoirs*, n°23 [en ligne], 2025, consulté le 4 avril 2025.

- SCHWARTZ Vanessa, *Spectacular Realities. Early mass culture in fin-de-siècle Paris*, Berkeley, University of California Press, 1999.

C. <u>*Imaginaire des abysses, bestiaire marin et/ou monstrueux, bestiaire fabuleux*</u>

- BARDELMANN Claire, « La Sirène ou le chant de l'inconnu », *Anglophonia/Caliban*, n°13, 2003, p. 125-135.

- BARLOY Jean-Jacques, *Les Survivants de l'ombre : enquête sur les animaux mystérieux*, Paris, éd.Arthaud, 1985.

- BRASEY Edouard, *Sirènes et Ondines*, Paris, Pygmalion, 1999.

- BUFFETAUT Eric, *A la recherche des animaux mystérieux* : idées reçues sur la cryptozoologie, Paris, Le Cavalier Bleu, 2016.

- BUFFETAUT Eric, *Fossiles et croyances populaires : une paléontologie de l'imaginaire*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2017.

- CAILLOIS Roger, *La pieuvre. Essai sur la logique de l'imaginaire*, Paris, La Table Ronde, 1973.

- CAZEILS Nelson, *Monstres marins*, Rennes, Editions Ouest-France, 1998.

- D'ALLIBERT Lucile, « Sous les eaux, le monstre marin dans les collections d'art graphique » [sur l'exposition éponyme présentée à la Bibliothèque des Musées de Strasbourg du 27 juin au 30 septembre 2023], article publié sur le Réseau des bibliothèques d'art de Strasbourg, Hypotheses.org, 20 juillet 2013 [consulté le 20 novembre 2023].

- DICKEL Ludovic, *La vie privée du poulpe*, Paris, éd. HumenSciences, 2022.

- GEISTDOERFER Aliette (dir.), IVANOFF Jacques et LEBLIC Isabelle, *Imagi-mer :créations fantastiques, créations mythiques* [actes du colloque « Imagi-mer" organisé par CETMA et le CNRS du 15-16 mai 1997 au Muséum d'Histoire Naturelle], Paris, CETMA, 2002.

- HENTSCH Thierry, « Moby Dick, la quête abyssale », chapitre X dans HENTSCH Thierry, *Le temps aboli*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 225-244.

- HEUVELMANS Bernard, *Dans le sillage des monstres marins,* vol.1 "Le Kraken et le poulpe colossal", Paris, Plon, 1958.

- JAMES-RAOUL Danièle et THOMASSET Claude, *Dans l'eau, sous l'eau : le monde aquatique au Moyen-âge*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2002.

- LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Du démon ambivalent à l'héroïne compatissante : la sirène entre monde antique et médiéval » dans BESSEYRE Marianne (dir.), *L'animal symbole*, Aubervilliers, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019.

- OCHSNER Simone, « Entrelacs du savoir : la France et l'Histoire naturelle de la Norvège de Pontoppidan », *La Revue de la BNU*, n°8, 2013, p. 52-61.

- PASTOUREAU Michel, *La Baleine, Une histoire culturelle,* Paris, Le Seuil, 2023.

- PELLEGRINO Francesca, *Mondes lointains et imaginaires*, Paris, Hazan, 2007.

- SARANO François, *Le retour de Moby Dick, ou ce que les cachalots nous enseignent sur les océans et les hommes*, Arles, Actes Sud, 2017.

- SIMOND Marianne, « L'animal dans l'imaginaire et l'inconscient », *Imaginaire & Inconscient*, 2014/1 (n° 33), p.
- 95-112.

- TEIXIDO Sandrine et GAMBONI Aurélien, « A tale as a tool. Enquêtes sur le maelstrom et le « devenir-abîme » des mondes », *Techniques & Culture*, n°75, [en ligne depuis le 15 juin 2021], Suppléments.

- TEMPÈRE Delphine, *Les monstres marins. Reflets d'un imaginaire au fil des nouvelles perceptions des espaces maritimes*, Le monstre: Espagne & Amérique latine : actes d'un colloque tenu à Pau, du 13 au 15 mars 2008, 2009.

D. Photographie sous-marine, représentations du monde sous-marin dans les arts

- cat.expo « Né(e)s de l'écume et des rêves : les artistes et la mer » [exposition MuMa- Musée d'art André Malraux du Havre, du 5 mai au 9 septembre 2018] Oissel-sur-Seine, Editions Octopus, 2018.

- BARRÈRE Florent, *Une espèce animale à l'épreuve de l'image. Essai sur le calmar géant*, Paris, L'Harmattan, 2012.

- BARRÈRE Florent, *Coelacanthe. Une espèce animale à l'épreuve des médias*, Paris, L'Harmattan, 2018.

- BAIXE Jacques-Henri, *L'ancre et la caméra*, Ollioules, éd. de la Nerthe, 1999.

- CHANGEUX Thomas, FAGET Daniel, et TRIBOT Anne-Sophie (dir.), *Merveilles aquatiques : l'art de représenter le vivant,* Paris, MkF éditions, 2024.

- DELBARRE Louise, « Odilon Redon et l'aquarium : "les visions sous-marines », mémoire de Master 2 dirigé par Emmanuel Pernoud, Université Paris-1 Panthéon Sorbonne, 2014.

- ELKAYS Rahmy, « Abysses : les imaginaires sous-marins au confluent des sciences et des techniques et leur représentation au cinéma », mémoire de Master 2 Histoire, Philosophie et Sociologie des sciences, dirigé par Sylvain Laube et Hervé Ferrière, Université de Bretagne Occidentale, 2017.

- ELKAYS Rahmy, « Louis Boutan et la photographie sous-marine (1886-1900) », *Focales*, n°5, 2021, p. 1-14.

- GERVAIS Thierry, « Un basculement du regard », *Etudes photographiques* [en ligne], n°9, mai 2001, mis en ligne le 10 septembre 2008, p. 1-22.

- MALTHÊTE Jacques et MARIE Michel (dir.), *Georges Méliès, l'illusionniste fin de siècle ?* [actes du colloque de Cerisy-la-Salle, du 13 au 22 août 1996], Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997.

- MARCHAND Françoise, *L'Atlantide : itinéraire d'un mythe dans la production audiovisuelle*, thèse de doctorat en Cinéma, Lille, ANRT, 1997.

- WEINBERG Steven, DOGUÉ Philippe Louis Joseph, et NEUSCHWANDER John, *100 ans de photographie sous-marine,* Saint-Chéron, Chatover-Alain Schrotter Editions, 1993.

E. <u>*Mondes imaginaires et cités englouties : le mythe de l'Atlantide, d'Ys, et autres*</u>

- ABDELOUAHAB Farid, *Voyages imaginaires. De Jules Verne à James Cameron*, Paris, Flammarion, 2012.

- AUBRUN Max, *Les mystères de l'Atlantide* [exposition au donjon de Gouzon du 18 mai au 20 décembre 2013], Chauvigny, Association des publications chauvinoises, 2013.

- BERLITZ Charles, *Le mystère de l'Atlantide* (trad. de Claude Yelnick), Paris, P.Belfond, 1977.

- BOURA Olivier, *Les Atlantides. Généalogie d'un mythe*, Paris, arléa, 2003.

- CLAUDEL Ophélia, « Sur la mer primordiale des deux rivages, Ys et Carthage, du mythe de la ville engloutie à l'émergence de la Mère des profondeurs », *Babel*, n°29, 2014, p. 251-272.

- COLLINA-GIRARD Jacques, *L'Atlantide retrouvée ? Enquête scientifique autour d'un mythe*, Paris, Belin, 2009.

- COURTOT Lionel, *Ys : adaptation théâtrale de la légende de la ville d'Ys*, Quimper, A.Bargain, 1999.

- FOUCRIER Chantal, Le mythe littéraire de l'Atlantide : avatars du mythe dans le récit en prose de Platon à la Seconde Guerre mondiale, thèse de doctorat en Littérature française et comparée, dirigée par Pierre Brunel, Sorbonne Université (Paris 4), Paris, 1997.

- FOUCRIER Chantal, *Le mythe littéraire de l'Atlantide (1800-1939) : L'origine et la fin*, Grenoble, UGA Editions, 2004.

- GALLIOU Patrick, TANGUY Bernard, POSTIC Fanch (et.al), « La légende de la ville d'Ys : une Atlantide bretonne » [exposition du 19 juin au 13 octobre 2002].

- GÉRARDIN Lucien, *L'Atlantide et les déluges*, Paris, Dervy, 1999.

- GIULIANO Patrick, *L'homme de l'Atlantide : sur les traces d'un idéal perdu*, Pézilla-la-Rivière, Car rien n'a d'importance, 1994.

- GOIMARD Jacques et GUILLAUD Lauric, *Les Mondes perdus*, Paris, Presses de la Cité, 1993.

- GUILLAUD Lauric, *L'éternel déluge : un voyage dans les littératures atlantidiennes*, Paris, E-Dite, 2001.

- GUILLAUD Lauric et FOUCRIER Chantal (dir.), actes du colloque « Atlantides imaginaires, réécriture d'un mythe », Centre International de Cerisy-la-Salle, Paris, éd. Michel Houdiart, 2004.

- HACHET Pascal, « La ville d'Ys, illustration mythique d'un encryptement collectif », *Imaginaire & Inconscient*, n°7, 2002/3, p. 17-24.

- LAGRANGE Pierre, « Les controverses sur l'Atlantide », chap. IV dans VOISENAT Claudie (dir.), *Imaginaires archéologiques*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008, p. 233-264.

- LE BRAS Hervé, « Formes et proportions dans l'Atlantide », chapitre IX dans LE BRAS Hervé, *Essai de géométrie sociale*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 201-219.

- PERILLE J.L., « L'Atlantide entre *mûthos* et *logos* », dans *Prétrentaine*, numéro spécial "Villes", n°16-17, hiver 2003-2004, Université Paul-Valéry, Montpellier III, p. 421-445.

- PERRY Laurence, « La longue quête des « Amis de l'Atlantide » , *La Revue de la BNU*, n°5, 2021, p. 72-77.

- QUERRÉ Christian, *La légende de la ville d'Ys*, Rennes, Ed.Ouest-France, 1996.

- RETAT Marion, « Les théâtralisations de la légende de la ville d'Ys », mémoire de maîtrise, Études théâtrales, dirigé par Martine de Rougemont, Sorbonne Nouvelle, Paris, 2002.

- SARTRE Maurice, « L'Atlantide, quelle énigme ? », chapitre II dans PETITFILS Jean-Christian, *Les énigmes de l'histoire du monde*, Paris, Perrin, 2021, p. 41-60.

- TREUIL René, *Le Mythe de l'Atlantide*, Paris, CNRS éditions, 2012.

- VERDIN Florence, « Une cité engloutie au large de Soulac-sur-Mer (Gironde) : entre légende et réalité », *Aquitania*, n°39, 2023/2024, p. 247-264.

- VIDAL-NAQUET Pierre, *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

III. Histoire de l'océanographie et de la connaissance des abysses

A. Histoire générale de la discipline océanographique

- ADAMOWSKY Natascha, *The Mysterious Science of the Sea*, *1775-1943*, New York, Routledge, 2016.

- BERGOUGNOU Laura, « L'océan comme bien commun ? Albert 1er de Monaco et la naissance de l'océanographie », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2016/2, n°44, p. 21-30.

- CARPINE-LANCRE Jacqueline, *Albert 1er, prince de Monaco. Des œuvres de science, de lumière et de paix,* Monaco, Palais de S.A.S le Prince, 1998.

- CARPINE-LANCRE Jacqueline, « Le Prince Albert 1er de Monaco », Monaco, Centre scientifique de Monaco, janvier 2004, p. 1-6.

- CARPINE-LANCRE Jacqueline, FOUILLERON Thomas, VATRICAN Vincent |et.al], *Albert 1er en films*, Monaco, Archives audiovisuelles de Monaco, 2014.

- CORFIELD Richard*, The silent landscape : the scientific voyage of the Challenger*, Londres, Hodder & Stoughton, 2004.

- COWEN Robert C*., Frontiers of the sea : the story of oceanographic exploration*, New York, Doubleday & Company, 1960.

- GEISTDOERFER Patrick, *La vie dans les abysses,* Paris, Pour la science, 1995.

- GEISTDOERFER Patrick, *Océanographie générale*, Rennes, InfoMer, 2002.

- GEISTDOERFER Patrick, *Histoire de l'océanographie : de la surface aux abysses*, Paris, Nouveau monde, 2015.

- ROZWADOWSKI Helen, *Fathoming the Ocean*, Cambridge, The Belknap Press, 2005.

B. <u>*Histoire de la connaissance empirique et scientifique des abysses*</u>

- ALAIMO Stacey, « Deep-sea speculations : Science and the animating arts of William Beebe, Else Bostelmann, and John Wyndham », *Journal of the Fantastic in the Arts*, n°33(3), 2022, p. 69-91.

- CORBIN Alain*, Terra Incognita : une histoire de l'ignorance, XVIIIe-XIXe siècle,* Paris, Albin Michel, 2020.

- DOLAN John R. « Lessons for today from an early outreach effort in Oceanography : the 1884 Exposition of the Travailleur and the Talisman as presented by the press », *Limnology and Oceanography Bulletin*, vol.29, n°4, novembre 2020, p. 101-106.

- DOLAN John R. « The Origins of Oceanography in France. The Scientific expeditions of *Travailleur* and *Talisman* (1880-1883) », *Oceanography*, vol.33, n°2, juin 2020, p. 126-133.

- DOLAN John R., « Depictions of the Deep : Illustrations in the popular press of deep-sea animals, from Jules Verne (1860s') to William Beebe (1930s') and beyond », dans *Arts et Sciences*, n°4 (2), 2020, p. 1-31.

- DOLAN John R., « The neglected contributions of William Beebe to the natural history of the deep-sea », *ICES Journal of Marine Science*, n°77, juin 2020, p. 1617–1628.

- GEISTDOERFER Patrick, *La vie dans les abysses,* Paris, Pour la science, coll. Sciences d'avenir, 1995.

- d'HONDT Jean-Loup, « La campagne océanographique du « Caudan » » (19 août-2 septembre 1895) dans *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, tome 55, fascicule 8, octobre 1986, p. 4-8.

- LAUBIER Lucien, *Ténèbres océanes. Le triomphe de la vie dans les abysses,* Paris, Buchet-Chastel, 2008.

- LAUBIER Lucien, *Vingt mille vies sous la mer,* Paris, Odile Jacob, 1992.

- LAUBIER Lucien, « Les faunes abyssales : survivre loin du soleil », dans *Communications et mémoires* de l'Académie de Marine, séance du 1er mars 2006, n°2, janvier-mars 2006, p. 73-104.

- MATSEN Brad, *Descent. A Heroic Discovery of the Abyss*, New York, Pantheon Books, 2005.

- REYSS Daniel, *Dans la nuit des abysses. Au fond des océans*, Paris, Gallimard, 1990.

- ROMANOVSKY Vsevolod, *La conquête des fonds marins,* Paris, Ed. du Seuil, 1959.

- VANNEY Jean-René, *Le mystère des abysses. Histoires et découvertes des profondeurs océaniques*, Paris, Fayard, 1993.

- VIOTTE Michel, *Abysses : l'odyssée des hommes*, Paris, La Martinière, 2022.

C. <u>*Histoire conceptuelle des abysses, mondes-limites et bouleversement des temporalités*</u>

- AUBRUN Max, *Antédiluvien ou La mer a bon do*s, Chauvigny, Association des publications chauvignoises, 2013.

- BALAN Bernard, *L'ordre et le temps. L'anatomie comparée et l'histoire des vivants au XIXe siècle*, Paris, Vrin, 1979.

- BRUTON Michael N., *The annotated Old fourlegs : the updated story of the coelacanth*, Cape Town, Struik Nature, 2017.

- BUSSON Bernard et LEROY Gérard, *Les derniers secrets de la terre,* Paris, La Table Ronde, 1955.

- CAVIN Lionel, *Coelacanthe : un poisson énigmatique*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2019.

- FOREY Peter L., *History of the coelacanth fishes*, London, Chapman & Hall, 1998.

- GOHAU Gabriel, « Géologie et civilisations », dans *Cahiers François Viète*, II-5, 2015, p. 5-18, [consulté le 9 février 2024].

- Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, « Le Coelacanthe, fossile vivant » [exposition, Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse], Toulouse, éd. du MNH, 1991.

- PÉTON Loïc, « Le « mythe de l'abîme » : hypothèses pour des profondeurs marines dépourvues de vie au XIXe siècle (1831-années 1860) », mémoire de Master 2 Histoire des Sciences et des Techniques, dirigé par Stéphane Tirard, Université de Nantes, 2010-2011.

- PÉTON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », thèse de doctorat en histoire, Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016.

- PÉTON Loïc, « Penser les profondeurs marines au XIXe siècle : un abîme terrestre et anthropomorphique », *Cahiers François Viète*, III-4, 2018, p. 93-113. [consulté le 19 septembre 2023].

- PÉTON Loïc, « Le Bathybius ou une émergence de la profondeur marine (1868-1880) », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 2015/1, volume 22, p. 7-25 [consulté le 20 septembre 2023].

- POULOUIN Claudine, *Le Temps des origines. L'Eden, le déluge, et les « temps reculés » de Pascal à l'Encyclopédie,* Paris, Honoré Champion, 1998.

- RENNESSON Stéphane (dir.) et VALLARD Annabel, « Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites », *Techniques & Cultures* n°75, Paris, éd.EHESS, 2021.

- RENNESSON Stéphane (dir.) et VALLARD Annabel, « Explorer nos terrestrialités en milieux-limites », *Techniques & Cultures* n°75, « Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites », p. 10-35.

- STOCZKOWSKI Wiktor*, A la recherche d'une autre Genèse. Anthropologie de l'*« *irrationnel* », Paris, La Découverte, 2022.

- WEINBERG Samantha, *A fish caught in time : the search of the coelacanth*, Londres, Fourth Estate, 1999.

D. Fonds marins et techniques, histoire du scaphandre et de la plongée sous-marine, trésors sous-marins

- BEURDELEY Cécile, *L'archéologie sous-marine : l'odyssée des trésors*, Paris, Bibliothèque des arts, 1991.

- BRIGHT Damien A. et KIMMEY Roy, « Tout peut-il plonger ? Plonger au-delà de la métaphore », *Techniques & Cultures* n°75, "Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites", p. 92-95.

- CANN Typhaine, *Secrets d'épaves : plongeurs, archéologues et collectionneurs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

- COUSTEAU Jacques-Yves et DIOLE Philippe*, Un trésor englouti*, Paris, Flammarion, 1971.

- COUSTEAU Jacques-Yves et PACCALET Yves, *Fortunes de mer,* Paris, Flammarion, 1983.

- DAMON Philippe, *Le jouet scaphandrier et son histoire, de Jules Verne à nos jours,* Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2005.

- L'HOUR Michel et VEYRAT Elisabeth (dir.), *La mer pour mémoire. Archéologie sous-marine des épaves atlantiques*, Paris, Somogy, 2005.

- JARRY Jean, *L'aventure des bathyscaphes marins, ingénieurs et savants au plus profond des mers*, Paris, éd. du Gerfaut, 2003.

- JONCHERAY Jean-Pierre et MARTIN-RAZI Pierre, *Un siècle de plongée sous-marine, 1899-1999*, Avignon, A.Barthélémy, 1999.

- JONCHERAY Jean-Pierre et Anne, *Secrets d'épave*, Paris, Belin, 2013.

- MASCRET Vianney, « L'aventure sous-marine : Histoire de la plongée sous-marine de loisir en scaphandre autonome en France (1865-1985) », thèse de doctorat soutenue à l'Université Claude Bernard - Lyon I sous la direction de Thierry Terret, 2010.

- MOMOT Jacques, « L'histoire des techniques et la plongée en scaphandre autonome », in *Revue d'histoire des science*s, n°17-3, 1964, p. 251-257.

- MORICOT Caroline et ROSSELIN-BAREILLE Céline, « Quand les hommes respirent sous l'eau et volent dans l'air » dans RENNESSON Stéphane (dir.) et VALLARD Annabel, *Techniques & Cultures* n°75, « Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites », p. 136-149.

- RAVENEAU Gilles, « Plongée profonde au corail. Entre techniques du corps, altération de la conscience et altérité sous-marine », *Techniques & Cultures* n°75, "Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites", p. 96-111.

- ROSSELIN-BAREILLE Céline, « Pas envie d'être enterré vivant ! » De l'hostilité chez les scaphandriers travaux publics », *Communications*, n°105, 2019/2, p.119-129.

E. *Histoire environnementale de la mer, des fonds marins, histoire de la pêche*

- BOLSTER W.Jeffrey, *The Mortal Sea. Fishing the Atlantic in the age of sail*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2012.

- CARSON Rachel, *Sous le vent de la mer*, (trad. Pierre de Lanux), Marseille, Editions Wildproject, 2024.

- CARSON Rachel, *Cette mer qui nous entoure* (trad. Collin Delavaud), Paris, Stock, 1958.

- CAZEILS Nelson, *Cinq siècles de pêche à la morue : Terre-Neuvas et Islandais*, Rennes, Editions Ouest-France, 1997.

- CAZEILS Nelson, *Dix siècles de chasse à la baleine*, Rennes, Ouest-France, 1999.

- CAZEILS Nelson, *La grande histoire de la pêche au thon,* Rennes, Editions Ouest-France, 2004.

- CROUZET Guillemette, « A golden harvest : exploitation et mondialisation des perles du golfe Arabo-Persique (v.1870-1910) », *Revue historique*, n°658, 2011/2, p. 327-356.

- DU PASQUIER Thierry, *Les baleiniers français au XIXe siècle, 1814-1868*, Grenoble, Terre et Mer, 1982.

- FAGET Daniel, *Marseille et la mer. Hommes et environnement marin* (XVIIIe-XXe siècles), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

- FAGET Daniel, *L'écaille et le banc*, Marseille/Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2021.

- FERNANDO Tamara, « Seeing like the sea : A Multispecies History of the Ceylon Pearl Fishery, 1800-1925 », *Past & Present,* vol.254, février 2022, p. 127-160.

- FORD Caroline, *Naissance de l'écologie. Polémiques françaises sur l'environnement, 1800-1930,* Saint-Martin-d'Hères, Alma éditeur, 2018.

- GRANCHER Romain, RIVOAL Solène (dir.), *Dernière frontière. Une histoire environnementale du fond de la mer*, Paris, Champ Vallon, 2025.

- GRANCHER Romain, *La mer en commun. Une histoire de la pêche à Dieppe (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Editions de la Sorbonne, 2025.

- JOHNSEN Arne Odd et TØNNESEN Johan Nicolay, *The History of modern whaling,* Los Angeles, University of California Press, 1982.

- PAYNE Brian J., *Fishing a Borderless Sea : Environmental Territorialism in the North Atlantic, 1818-1910*, East Lansing, Michigan State University Press, 2010.

- RIVOAL Solène, *Les marchés de la mer. Une histoire sociale et environnementale de Venise au XVIIIe siècle*, Rome, École française de Rome, 2022.

- ROBINEAU Daniel, *Une histoire de la chasse à la baleine*, Paris, Vuibert, 2007.

IV. Histoire de la vulgarisation scientifique (XIXe-XXe siècle)

A. Modalités de transmission des savoirs scientifiques, rôles de l'image, cultures visuelles

- CHANSIGAUD Valérie, « L'illustration naturaliste sous influences », *Textimage*, n°7, dossier thématique « Illustration et discours scientifiques. Une perspective historique », printemps 2015.

- ESCARDO Anna et WIEDEMANN Julius, *Science illustration : a history of visual knowledge from the 15th century to today*, lieu ?, Taschen, 2022.

- GEORGEL Chantal (dir.), *L'Enfant et l'image au XIXe siècle* [exposition au Musée d'Orsay, du 27 septembre 1988 au 8 janvier 1989, organisée avec la collaboration du musée national de l'Education à Rouen et du musée national des Arts et Traditions populaires], Paris, RMN (Les Dossiers du musée d'Orsay), 1988.

- GLANSDORFF Valérie, « De l'illustration naturaliste à la photographie animalière : entre science et spectacle », *Degrés*, n° 151-152, « Image et spectacle », 2012, p. 1-10.

- JOSCHKE Christian, « Images et savoirs au XIXe siècle », *Perspectives*, n°3, 2007, p. 443-457.

- RENOUD Sylvène, « Les images dans les ouvrages de sciences de la vie du XVIe au XIXe siècle », *Cahiers François Viète* [En ligne], II-1 , 2011, mis en ligne le 01 juin 2016.

- SCHLÜPMANN Klaus, « Les avatars du réalisme à l'époque de la photo imprimée » dans BENSAUDE-VINCENT Bernadette (dir.) et RASMUSSEN Anne (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997, p. 121-139.

B. <u>*Ouvrages et presse de vulgarisation, figures de vulgarisateurs*</u>

- BEGUET Bruno, « Lectures de vulgarisation scientifique au XIXe siècle » dans BENSAUDE-VINCENT Bernadette (dir.) et RASMUSSEN Anne (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997, p. 51-68.

- BENSAUDE-VINCENT Bernadette (dir.) et RASMUSSEN Anne (dir.), « Introduction », dans BENSAUDE-VINCENT Bernadette (dir.) et RASMUSSEN Anne (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997, p. 13-30.

- BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIXe siècle », *Réseaux*, vol.11, n°58, 1993, p. 47-66.

- LAGARDE Annie, « La vulgarisation scientifique au XIXe siècle : entre tradition encyclopédique et nouvelle forme romanesque » dans *Actes du 131e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques,* n°131-1, numéro thématique "Concepts, cultures et progrès scientifiques et techniques : enseignement et perspectives", 2009. p. 137-146.

- LE LAY Colette et TIRARD Stéphane, « Flammarion et le vivant », *Cahiers François Viète* [En ligne], II-4, 2013, mis en ligne le 01 juin 2013.

- KALIFA Dominique, RÉGNIER Philippe, THÉRENTY Marie-Eve et VAILLANT Alain, *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011.

- MARPEAU Benoît, « La « Bibliothèque de philosophie scientifique de Flammarion », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2010/4, n°57-4, p. 185-210.

- PARINET Elisabeth, « Les éditeurs et le marché : la vulgarisation scientifique dans l'édition française » dans BENSAUDE-VINCENT Bernadette (dir.) et RASMUSSEN Anne (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997, p. 31-50.

- VANHOUTTE Kurt, « *La Terre avant le déluge*. Nouvelles scènes de la Création, lanterne magique et mise en récit visuelle », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], n°41, 2022.

- VAUTRIN Guy, « De 1850 à 1870, les professionnels de la vulgarisation sous le Second Empire », chapitre 6 dans VAUTRIN Guy, *Histoire de la vulgarisation scientifique avant 1900*, les Ulis, EDP Sciences, 2018, p. 131-248.

- VAUTRIN Guy, « La Troisième République - Âge d'or de la vulgarisation », chapitre 7 dans VAUTRIN Guy, *Histoire de la vulgarisation scientifique avant 1900*, les Ulis, EDP Sciences, 2018, p. 131-248.

V. Histoire de la littérature

A. Littérature jeunesse

- BARRIOLADE D. (dir.), « Littérature du grand large : aventures et voyages », in *Les Cahiers du CRILJ*, n°3, Orléans, 2011.

- CHANSIGAUD Valérie, *Enfant et nature. À travers trois siècles d'œuvres pour la jeunesse*, Paris, Delachaux et Nietslé, 2016.

- GANNIER Odile, « Des petits mousses et de l'écume des mers : des romans maritimes pour la

jeunesse ? » in Nelly Chabrol-Gagne, Isabelle Cani et Catherine d'Humières (dir.), *Devenir enfant et le rester, Relire les productions pour la jeunesse*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 53-69.

- HACHE-BISSETTE Françoise, « L'imaginaire des îles dans la littérature pour la jeunesse : entre aventure et apprentissage », dans COOPER-RICHET Diana et VICENS-PUJOL Carlota, *De l'île réelle à l'île fantasmée : voyages, littérature(s) et insularité (XVIIe-XXe siècles)*, p. 153-167.

- SERVOISE Sylvie (dir.) et PRINCE Nathalie (dir.). *Les personnages mythiques dans la littérature de jeunesse,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

B. Jules Verne et autres auteurs

- AZOULAI Juliette, « Métamorphoses et biologie marine chez Michelet et Richepin », dans AZOULAI Juliette, FAYOLLE Azélie et SEGINGER Gisèle (dir.), *Les métamorphoses : entre fiction et notion, Littérature et sciences (XVIe-XXIe siècles)*, Champs-sur-Marnes, LISAA, 2019.

- CLAMEN Michel, *Jules Verne et les sciences. Cent ans après*, Paris, Belin, 2005.

- DEMARCQ Marie-Pierre, FREMONT Didier, TROMPARENT Hélène (et.al), *Jules Verne : le roman de la mer*, Paris, Editions du Seuil/Musée national de la Marine, 2005.

- GOUT Muriel, GOY Jacqueline, LAUBIER Lucien, *et.al.*, *Quand Jules Verne raconte la mer*, Paris/Monaco, Institut Océanographique, 2005.

- PUREN Marie, « Jean de la Hire : biographie intellectuelle et politique (1878-1956) », thèse de doctorat en Histoire, Paris, Ecole doctorale des Chartes, 2016.

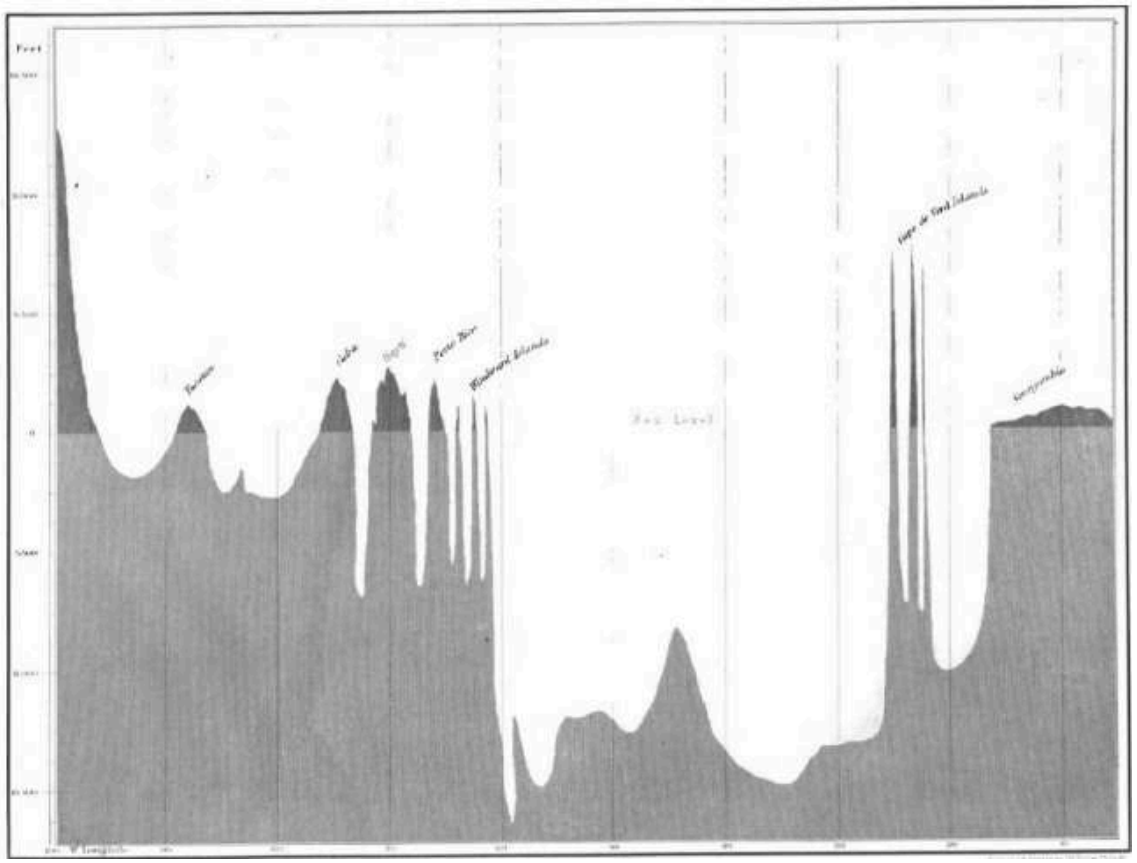
- TOPPANO Michela, « L'influence de Verne dans *Atlantide* (1901) de Yambo » [traduit], *Studii de Știință și Cultură*, n°2, vol.XII, juin 2016, p. 32-40.

- TREGUER Paul, *Jules Verne. Planète Océan*, Paris, L'Harmattan, 2023

- VIERNE Simone, *Jules Verne. Mythe et modernité*, Paris, Presses universitaires de France, 1989.

Annexes

Annexe 1. Profil en coupe du relief sous-marin transatlantique (1854)[1885]



Profil en coupe du relief sous-marin transatlantique, réalisé par Matthew F. Maury (1854). Pour l'établir, il s'est directement basé sur sa carte bathymétrique de l'Atlantique nord de l'année précédente. Les indications, de gauche à droite, sont les suivantes : Yucatan, Cuba, Haïti, Porto Rico, Windward Islands (îles du Vent, dans les Petites Antilles), Cape Verde Islands (Cap-Vert), et Sénégambie (Sénégal actuel). D'année en année, de sondages en sondages, Maury affine la carte et la complète avec de nouvelles données[1886].

[1885] MAURY Matthew Fontaine, *Explanations and sailing directions to accompany the wind and current charts*, 6ème éd., E.C. and J. Biddle, Philadelphie, pl. XV., 1854. Cité dans PETON Loïc, « Penser l'existence de vie dans les profondeurs marines au XIXe siècle : entre abîme impossible et origine du vivant (1804-1885) », thèse de doctorat en histoire, Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016, p. 307-308.
[1886] *Ibid.,* p. 307-310.

Annexe 2. Extrait de *La plante et sa vie* (Matthias Jakob Schleiden), 1859[1887]

« Plongeons dans le cristal limpide de la mer des Indes et aussitôt nous aurons devant les yeux l'aspect le plus enchanteur, le plus merveilleux. Des massifs d'arbustes au singulier branchage portent des fleurs vivantes ; des masses compactes de méandrines et d'astrées forment un étrange contraste avec les organes palmés ou en forme de coupes qu'étalent les explanaires et les tortueux madrépores avec leurs grosses branches articulées ou couvertes de rameaux digitiformes. Le coloris est au-dessus de toute description ; le vert le plus frais alterne avec le brun ou le jaune : des nuances de pourpre se confondent avec le rouge, le brun pâle et le bleu le plus foncé. Des nullipores d'un rouge pâle, jaunes ou de couleur fleur de pêcher recouvrent les masses flétries et sont eux-mêmes entremêlés et tapissés de gracieux rétipores couleur de perle et imitant les plus admirables sculptures d'ivoire. Près de là se balancent les gorgones percées à jour comme des éventails et reflétant des nuances jaunes et lilas. Le sable pur du fond est recouvert par des milliers de hérissons et d'étoiles de mer aux formes bizarres et aux couleurs les plus variées. A l'instar des mousses et des lichens les flustres et les eschares s'attachent aux branches des coraux dont les troncs sont habités par des patelles rayées de jaune, de vert et de pourpre ressemblant par la forme à d'énormes coccus ; les anémones de mer pareilles aux fleurs gigantesques et éclatantes des cactus, étalent sur les anfractuosités des rochers leurs couronnes de tentacules, ou plus modestement ornent, comme nos renoncules bigarrées, les parterres sous-marins. Autour des fleurs des coraux jouent et voltigent les colibris de mer, de petits poissons aux reflets rouges ou bleus ou d'un feu vert doré et argenté; semblables aux esprits de l'abîme les méduses branlent sans bruit leurs cloches bleuâtres à travers ce monde enchanté. Ici les isabelles chatoyantes de couleur violette ou d'un vert doré, livrent la chasse aux coquettes tachetées d'un rouge de feu, de violet et de vermillon ; là s'élance la taenaïde à l'instar d'un serpent et ressemblant et ressemblant à un ruban argenté qui réfléchit des teintes roses et azurées. Viennent ensuite les seiches fabuleuses affectant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, lesquelles disparaissent et réapparaissent tour à tour, se confondent de la manière la plus fantastique ou se recherchent pour se séparer ensuite de nouveau. Et tous ces animaux se succèdent avec la plus grande rapidité formant les plus merveilleux contrastes d'ombres et de lumières. Le moindre souffle qui frise la surface de l'eau fait disparaître le tout comme par enchantement. Si maintenant le soleil roule son char

[1887] SCHLEIDEN Matthias Jakob, *La plante et sa vie. Leçons populaires de botanique à l'usage des gens du monde* (traduit de l'allemand par le P-V. Royer), Paris, Schultz et Thuillié, 1859, p. 141-144.

vers l'occident et que les ombres de la nuit descendent dans les abîmes, ce jardin fantastique recommence à briller avec une nouvelle splendeur. Des millions d'étincelles de méduses et de crustacés microscopiques dansent dans l'obscurité comme autant de vers luisants. Plus loin on voit la magnifique plume de mer, rouge pendant le rouge, balancer ses lueurs verdâtres ; partout ce ne sont qu'étincelles lumineuses, que jets de flammes et de feu brillamment colorés; ce qui le jour s'efface dans la splendeur générale brille maintenant avec un éclat empreint de toutes les nuances de l'arc-en-ciel ; et pour compléter les mille et une merveilles de cette illumination féerique, ajoutons que les moles formant des disques argentés de près de six pieds de diamètres, nagent avec majesté au milieu de myriades d'étoiles étincelantes.
La plus luxuriante végétation des tropiques ne peut offrir une plus grande richesse de formes, et elle le cède de beaucoup sous le rapport de la magnificence et des couleurs [...] ».

Annexe 3. La description de la forêt sous-marine de l'île Crespo dans *Vingt Mille Lieues sous les Mers,* (Jules Verne, 1871)[1888]

« Il était alors dix heures du matin. Les rayons du soleil frappaient la surface des flots sous un angle assez oblique, et au contact de leur lumière décomposée par la réfraction comme à travers un prisme, fleurs, rochers, plantules, coquillages, polypes, se nuançaient sur leurs bords des sept couleurs du spectre solaire. C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de tons colorés, une véritable kaléidoscope de vert, de jaune, d'orange, de violet, d'indigo, de bleu, en un mot, toute la palette d'un coloriste enragé ! Que ne pouvais-je communiquer à Conseil les vives sensations qui me montaient au cerveau, et rivaliser avec lui d'interjections admiratives ! Que ne savais-je, comme le capitaine Nemo et son compagnon, échanger mes pensées au moyen de signes convenus ! Aussi, faute de mieux, je me parlais à moi-même, je criais dans la boîte de cuivre qui coiffait ma tête, dépensant peut-être en vaines paroles plus d'air qu'il ne convenait [...].

Nous avions quitté le *Nautilus* depuis une heure et demie environ. Il était près de midi. Je m'en aperçus à la perpendicularité des rayons solaires qui ne se réfractaient plus. La magie des couleurs disparut peu à peu, et les nuances de l'émeraude et du saphir s'effacèrent de notre firmament. [...] En ce moment, le sol s'abaissa par une pente prononcée. La lumière prit une teinte uniforme. Nous atteignîmes une profondeur de cent mètres, subissant alors une pression de dix atmosphères. [...] Arrivé à cette profondeur de trois cents pieds, je percevais encore les rayons du soleil, mais faiblement. A leur éclat intense avait succédé un crépuscule rougeâtre, moyen terme entre le jour et la nuit. Cependant, nous voyions suffisamment à nous conduire, et il n'était pas encore nécessaire de mettre les appareils Ruhmkorff en activité. En ce moment, le capitaine Nemo s'arrêta. Il attendit que je l'eusse rejoint, et du doigt, il me montra quelques masses obscures qui s'accusaient dans l'ombre à une petite distance. « C'est la forêt de l'île Crespo » pensai-je, et je ne me trompais pas [...].

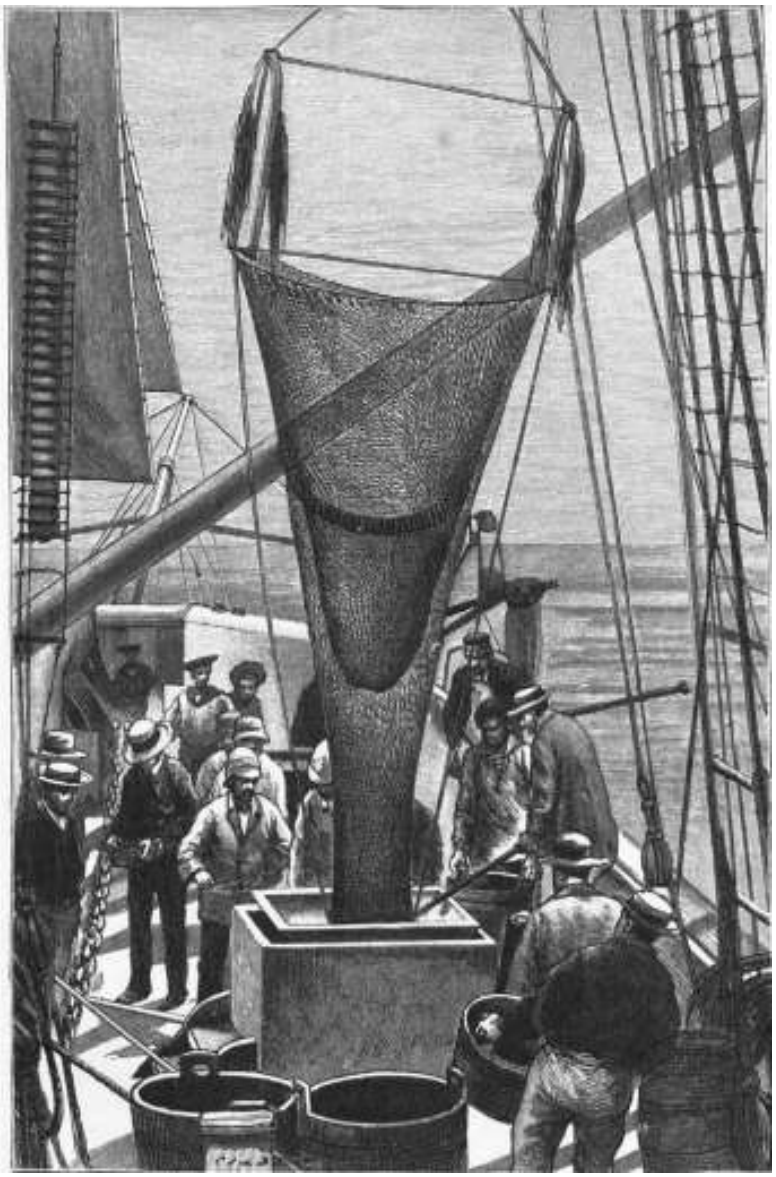
Cette forêt se composait de grandes plantes arborescentes, et, dès que nous eûmes pénétré sous ses vastes arceaux, mes regards furent tout d'abord frappés d'une singulière disposition de leurs ramures - disposition que je n'avais pas encore observée jusqu'alors. Aucune des herbes qui tapissaient le sol, aucune des branches qui hérissaient les arbrisseaux, ne rampait, ni ne se courbait, ni ne s'étendait dans un plan horizontal. Toutes montaient vers la surface de l'océan. Pas de filaments, pas de rubans, si minces qu'ils fussent, qui ne se tinssent droit

[1888] VERNE Jules, *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, Paris, J.Hetzel, 1871 (édition illustrée), p. 123-127.

comme des tiges de fer. Les fucus et les lianes se développaient suivant une ligne rigide et perpendiculaire, commandée par la densité de l'élément qui les avait produits. Immobiles, d'ailleurs, lorsque je les écartais de la main, ces plantes reprenaient aussitôt leur position première. C'était ici le règne de la verticalité. [...] J'observais que toutes ces productions du règne végétal ne tenaient au sol que par un empattement superficiel [...] La plupart, au lieu de feuilles, poussaient des lamelles de formes capricieuses, circonscrites dans une gamme restreinte de couleurs, qui ne comprenaient que le rose, le carmin, le vert, l'olivâtre, le fauve et le brun. Je revis là, mais non plus desséchées comme les échantillons du *Nautilus*, des padines-paons, déployées en éventails qui semblaient solliciter la brise, des céramies écarlates, des laminaires allongeant leurs jeunes pousses comestibles, des néréocystées filiformes et flexueuses, qui s'épanouissaient à une haute de quinze mètres, des bouquets d'acébatules, dont les tiges grandissent par le sommet, et nombre d'autres plantes pélagiennes, toutes dépourvues de fleurs. [...]. Cet instant de repos me parut délicieux.

Le capitaine Nemo s'était déjà relevé, et je commençais à me détirer les membres, quand une apparition inattendue me remit brusquement sur les pieds. A quelques pas, une monstrueuse araignée de mer, haute d'un mètre, me regardait de ses yeux louches, prête à s'élancer sur moi. Quoique mon habit de scaphandre fut assez épais pour me défendre contre les morsures de cet animal, je ne pus retenir un mouvement d'horreur. Conseil et le matelot du *Nautilus* s'éveillèrent en ce moment. Le capitaine Nemo montra à son compagnon le hideux crustacé, qu'un coup de crosse abattit aussitôt, et je vis les horribles pattes du monstre se tordre dans des convulsions terribles [...] ».

Annexe 4. Le retour du chalut de pêche à bord du *Talisman* en 1883[1889]



L'équipage du *Talisman* remonte à son bord un chalut spécialement conçu pour la pêche en profondeur. Perrier le décrit en ces termes : « Les chaluts qu'on employait à bord du *Talisman* avaient de 2 à 5 mètres de large et de 5 à 6 mètres de long. Ils étaient formés d'un filet à mailles plus larges, tissé à l'aide de cordelettes plus fines que celles qui servent à la drague. Le filet était ouvert aux deux bouts. L'ouverture supérieure était maintenue béante par une armature spéciale qui permettait à l'appareil de draguer dans quelque position qu'il tombât sur le sol. L'ouverture inférieure était rétrécie, mais demeurait libre. Ce premier filet était entouré

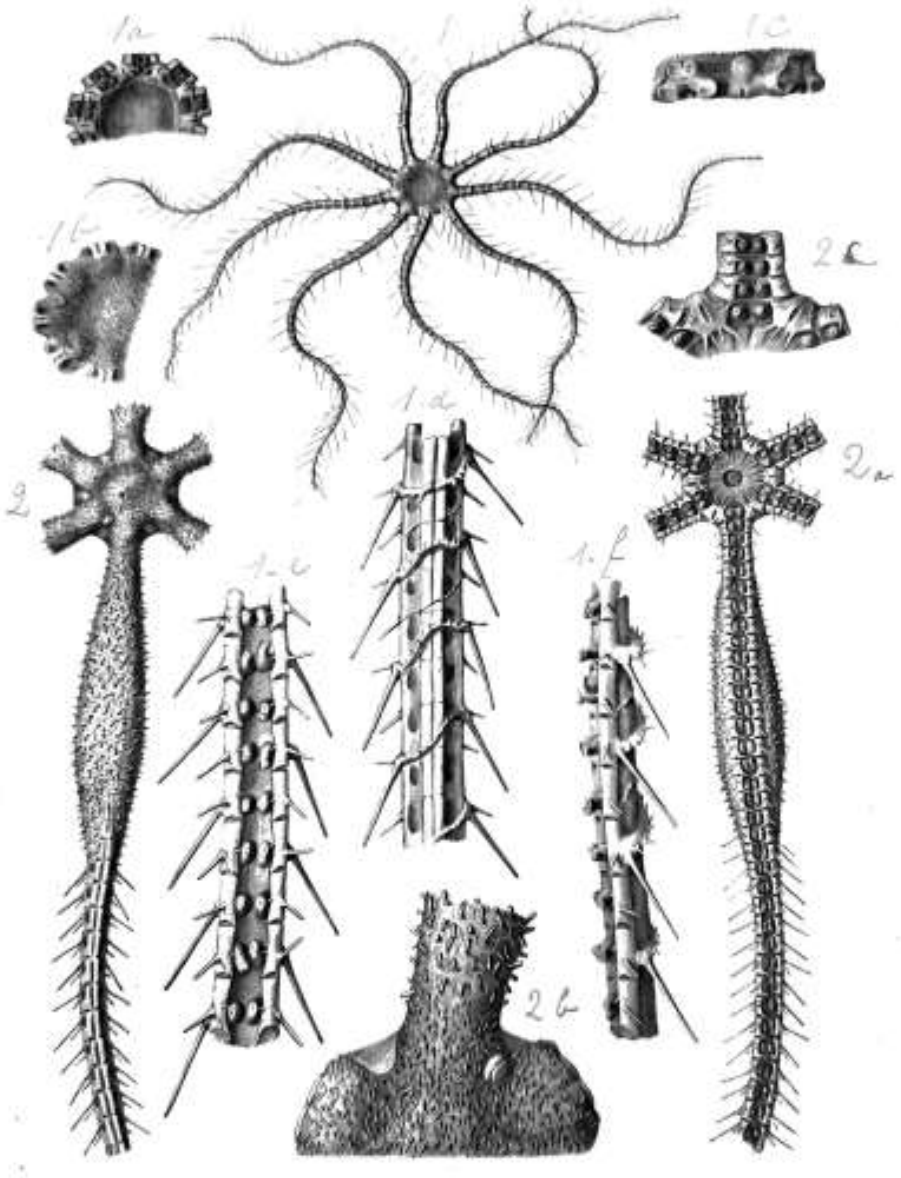
[1889] Illustration tirée de l'ouvrage d'Edmond Perrier, *Les explorations sous-marines* (PERRIER Edmond, *Les explorations sous-marines,* Paris, Hachette, 1886, p. 123, Fig. 53. D'après une photographie de Louis Vaillant).

d'un second très résistant, à mailles moins lâches, fixé à la même armature et dont l'ouverture inférieure était serrée par une corde à la façon d'une bourse, de manière à former un sac clos. De la sorte, les matériaux assemblés par la drague s'accumulaient entre les deux sacs ; le premier, formant une empêche, ne permettait pas au contenu du chalut de se vider pendant son ascension. Le tout était lesté par un ou plusieurs boulets de canon fixés au fond du sac, et l'on ne manquait jamais d'attacher de gros fauberts soit à une corde spéciale, soit aux côtés et à l'arrière des dragues. Ainsi disposé, le chalut rendit pendant tout le temps de tels services, qu'on l'employa presque exclusivement à bord du Talisman[1890]». On reconnaît ce large chalut dans les illustrations de l'exposition du *Travailleur* et du *Talisman* tenue au Muséum d'Histoire naturelle entre janvier et mars 1884[1891].

[1890] *Ibid*., p. 125.

[1891] voir p. 81 et 82, **Fig.5 et 6**.

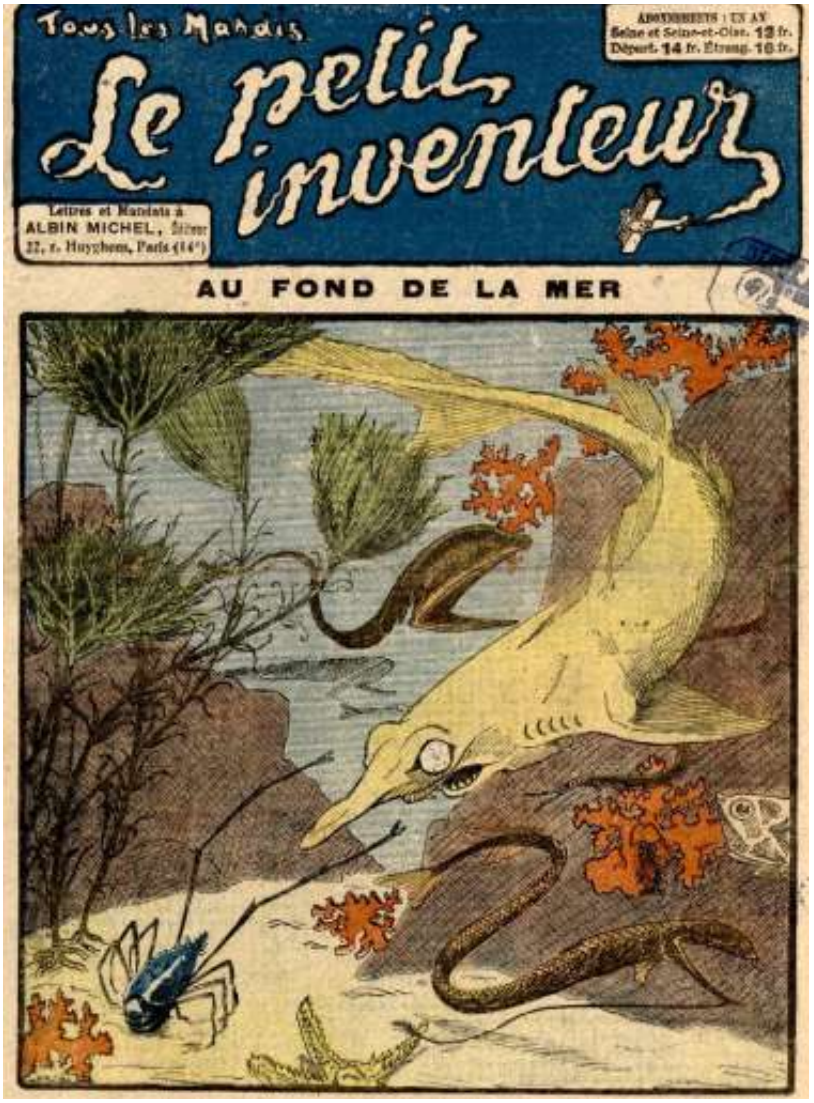
Annexe 5. Papiers d'Edmond Perrier. Planche n°3 : Échinodermes dragués par le *Travailleur* et le *Talisman* (1883)[1892]



Le zoologiste Edmond Perrier (1844-1921), spécialiste de la faune marine, participe aux campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* entre 1880 et 1883. A son retour, il établit des planches illustratives des spécimens découverts, parmi lesquels on retrouve la fameuse étoile de mer *Brisinga* (au centre, en haut), si souvent citée dans les sources. Ces planches sont conservées au Muséum d'Histoire naturelle, où Perrier possédait une chaire.

[1892] **Dossier Ms 2237** (Archives du Muséum d'Histoire naturelle) : « Papiers d'Edmond Perrier. dessins originaux et divers états des planches, avec corrections, pour le volume d'Edmond Perrier sur les Échinodermes ». Planche n°3.

Annexe 6. « Au fond de la mer ». Une du *Petit inventeur*, le 16 octobre 1923[1893]



Aux côtés du requin-lutin aux yeux aveugles, on reconnaît deux spécimens exposés en 1884 : l'*Eurypharynx pelecanoides*, ou « Grandgousier-pélican », ouvrant son immense bouche et l'*Eustomias obscurus*, avec le long filament lui permettant de sonder son environnement. A droite, le spécimen pointant le bout de sa figure pourrait être un *Stomias Boa*. Une étoile de mer et un crustacé bleuâtre - peut-être un *Benthisisymnus*, avec ses pattes avant transformées en longues antennes ?[1894] - complètent ce tableau. Tous ces spécimens ont été dévoilés dans la salle de dessin du Muséum près de quarante ans plus tôt ; on ne peut que constater la

[1893] *Le Petit inventeur*, « Au fond de la mer », par R.T, n°31 de la 1ère année, le 16 octobre 1923, p. 1.
[1894] « Guide à l'exposition sous-marine du Travailleur et du Talisman : [Exposition] Muséum d'Histoire naturelle [26 janvier - 16 mars 1884] », *op. cit*., p. 11.

pénétration durable des campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* et de leur imagerie abyssale dans la production écrite et visuelle. En outre, on remarque une fois de plus ici la fusion de différents « fonds » : les espèces abyssales sont transposées dans un fond plutôt littoral, lumineux et végétal. Le « fond de la mer » est avant tout une notion relative ; son idée semble parfois tenir plus d'importance que la détermination de sa mesure exacte.

Annexe 7. Extrait de *Le Tour du monde en auto. La course à l'abîme* d'Henri de Graffigny (1909-1910)[1895]

Le comte de Chavail et Lucien de Cordouan se sont mis au défi de faire le tour du monde en automobile, mais le comte de Rosay et son acolyte Moirier tentent par tous les moyens de les faire échouer. Alors que les deux aventuriers traversent l'Atlantique en canot, accompagné de leur voiture, une explosion retentit et fait voler l'embarcation - mais pas l'automobile - en éclats. L'occasion pour Chavail d'instruire son compagnon sur le relief du fond des mers…

- « As-tu idée de la profondeur de la mer à l'endroit où nous nous trouvons actuellement ?
- Je n'en ai pas la moindre idée. Deux ou trois mille mètres peut-être ? …
- Tu es encore loin de la réalité, et tu pourrais plus que doubler ce chiffre pour te rapprocher de la vérité.
- Hein ? tu dis ? … Ce n'est pas possible.
- Parfaitement, nous voguons actuellement au-dessus d'une des plus profondes dépressions sous-marines qui aient été mesurées. Sous la latitude où nous nous trouvons, la sonde ne rencontre le fond qu'à six mille trois cents mètres. C'est ce que l'on appelle la grande fosse de l'Atlantique sud. A quelques degrés plus haut dans l'hémisphère nord, le sol se relève progressivement et le relief sous-marin prend la forme d'un plateau ovale d'une profondeur moyenne de deux mille mètres.
- Six kilomètres d'eau, c'est effrayant, en vérité, murmura Cordouan stupéfié, et ce ne serait pas le moment d'aller vérifier si c'est exact.
- Les études hydrographiques récentes et les explorations sous-marines opérées par des navires tels que le *Talisman*, le *Travailleur* et le *Challenger* entre autres, ont appris, continua Chavail, qu'il existe encore des abîmes plus profonds et qui égalent - en sens inverse naturellement - l'importance des plus hauts sommets du globe, c'est-à-dire huit à neuf mille mètres. Tel est le cas notamment pour la « fosse de Tuscarora » située dans l'Océan Pacifique du Nord entre le Japon et l'Amérique. Mais ces dépressions extrêmes sont peu nombreuses, et la profondeur moyenne des océans du globe est de trois kilomètres et demi.

[1895] GRAFFIGNY Henri de, *Le tour du monde en auto. La course à l'abîme* (Tome IV), Paris, A.-L. Guyot, 1909-1910, p. 74-75.

- Trois mille cinq cents mètres d'épaisseur d'eau, conclut le Parisien en secouant la tête, c'est encore bien joli et suffisant pour prendre un bon bain de pied ! [...] ».

Cet extrait est intéressant en ce qu'il révèle, entre autres, la persistance de la vision des profondeurs en « montagnes renversées ». Au début du XXe siècle, l'analogie continentale semble toujours en vigueur pour décrire le fond des mers. Cet extrait atteste aussi de la postérité des expéditions britanniques et françaises dans la littérature jeunesse ; leurs échos résonnent encore pleinement près de trente ans plus tard. Elles semblent être véritablement devenues des références.

Annexe 8. Unes du *Supplément illustré du Petit Journal* : « Combat d'un scaphandrier contre une pieuvre » (24 janvier 1909), et « Un scaphandrier attaqué par une pieuvre » (16 juin 1912)[1896]



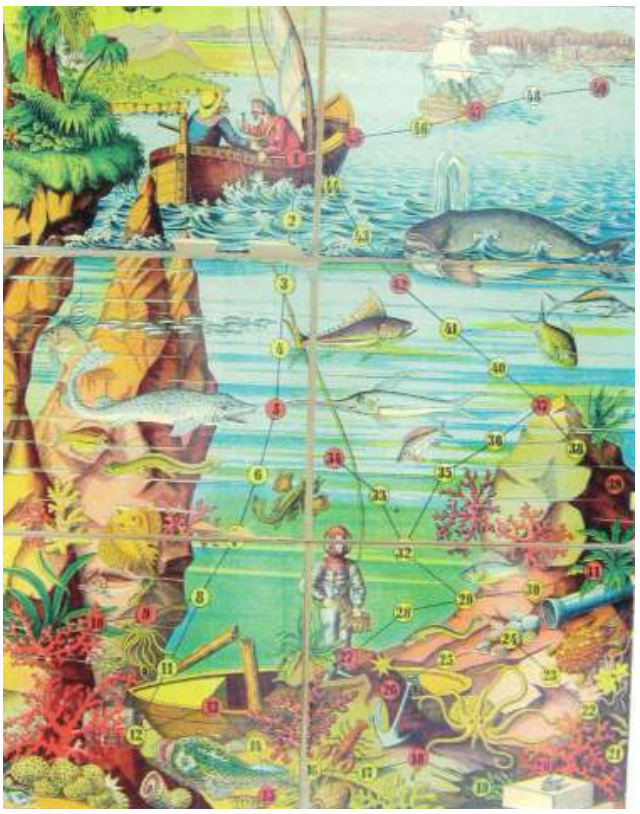


La traduction visuelle de la confrontation, que l'illustrateur doit « artistiquement » recréer d'après le témoignage du scaphandrier, est souvent habilement dramatisée pour signifier un moment de tension extrême : le scaphandrier, les jambes paralysées par les tentacules de son agresseur, renverse son buste vers l'arrière et parvient à libérer son bras pour brandir son poignard (à gauche), ou tirer le signal d'alarme (à droite). Ce genre d'incidents entretiennent l'image d'un fond monstrueux, domaine de mort où rien n'est jamais certain.

[1896] *Le Supplément illustré du Petit Journal*, « Combat d'un scaphandrier contre une pieuvre », n°949 de la 20e année, le 24 janvier 1909, p. 32 ; *Le Supplément illustré du Petit Journal,* « Un scaphandrier attaqué par une pieuvre », n°1126 de la 23e année, le 16 juin 1912, p. 192. La première référence est citée par Philippe Damon dans DAMON Philippe, *Le jouet scaphandrier et son histoire, de Jules Verne à nos jours,* Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2005, p. 33. La deuxième est citée dans CAZEILS Nelson, Monstres marins, Rennes, Editions Ouest-France, 1998, p. 17.

Annexe 9. Quatre exemples de « jouet-scaphandrier » (début XXe siècle)[1897]









[1897] d'après DAMON Philippe, *op.cit.*, p. 47, 50, 52, 53.

Annexe 10. La découverte du trésor de Vigo dans *Vingt Mille Lieues sous les Mers,* (Jules Verne, 1871)[1898]

« Le capitaine se leva et me pria de le suivre. J'avais eu le temps de me remettre. J'obéis. Le salon était obscur, mais à travers les vitres transparentes étincelaient les flots de la mer. Je regardai.

Autour du *Nautilus*, dans un rayon d'un demi-mille, les eaux apparaissaient imprégnées de lumière électrique. Le fond sableux était net et clair. Des hommes de l'équipage, revêtus de scaphandres, s'occupaient à déblayer des tonneaux à demi pourris, des caisses éventrées, au milieu d'épaves encore noircies. De ces caisses, de ces barils, s'échappaient des lingots d'or et d'argent, des cascades de piastres et de bijoux. Le sable en était jonché. Puis, chargés de ce précieux butin, ces hommes revenaient au *Nautilus*, y déposaient leur fardeau et allaient reprendre cette inépuisable pêche d'argent et d'or.

Je comprenais. C'était ici le théâtre de la bataille du 22 octobre 1702. Ici même avaient coulé les galions chargés pour le compte du gouvernement espagnol. Ici le capitaine Nemo venait encaisser, suivant ses besoins, les millions dont il lestait son *Nautilus*. C'était pour lui, pour lui seul que l'Amérique avait livré ses précieux métaux. Il était l'héritier direct et sans partage de ces trésors arrachés aux Incas et aux vaincus de Fernand Cortez !

« Saviez-vous, monsieur le professeur, me demanda-t-il en souriant, que la mer contînt tant de richesses ?

- Je savais, répondis-je, que l'on évalue à deux millions de tonnes l'argent qui est tenu en suspension dans ses eaux.
- Sans doute, mais pour extraire cet argent, les dépenses l'emporteraient sur le profit. Ici, au contraire, je n'ai qu'à ramasser ce que les hommes ont perdu, et non seulement dans cette baie de Vigo, mais encore sur mille théâtres de naufrages dont ma carte sous-marine a noté la place.Comprenez-vous maintenant que je sois riche à milliards ?
- Je le comprends, capitaine. Permettez-moi, pourtant, de vous dire qu'en exploitant précisément cette baie de Vigo, vous n'avez fait que devancer les travaux d'une société rivale.
- Et laquelle ?

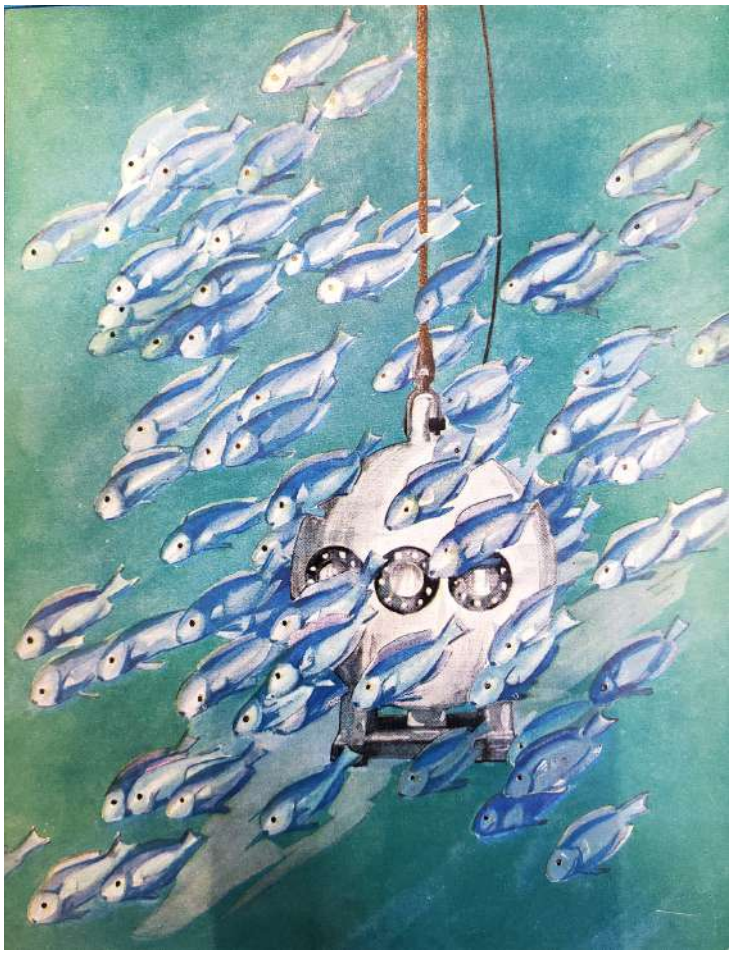
[1898] VERNE Jules, *op.cit*., p. 287-290.

- Une société qui a reçu du gouvernement espagnol le privilège de rechercher les galions engloutis. Les actionnaires sont allechés par l'appât d'un énorme bénéfice, car on évalue à cinq cents millions la valeur de ces richesses naufragées.
- Cinq cents millions ! me répondit le capitaine Nemo. Ils y étaient, mais ils n'y sont plus.
- En effet, dis-je. Aussi un bon avis à ces actionnaires serait-il acte de charité. [...] Je les plains moins après tout que ces milliers de malheureux auxquels tant de richesses bien réparties eussent pu profiter, tandis qu'elles seront à jamais stériles pour eux ! »

Je n'avais pas plus tôt exprimé ce regret que je sentis qu'il avait dû blesser le capitaine Nemo. « Stériles ! répondit-il en s'animant. Croyez-vous donc, monsieur, que ces richesses soient perdues, alors que c'est moi qui les ramasse ? Est-ce pour moi, selon vous, que je me donne la peine de recueillir ces trésors ? Qui vous dit que je n'en fais pas bon usage ? Croyez-vous que j'ignore qu'il existe des êtres souffrants, des races opprimées sur cette terre, des misérables à soulager, des victimes à venger ? Ne comprenez-vous pas ? » [...]

Et je compris alors à qui étaient destinés ces millions expédiés par le capitaine Nemo, lorsque le Nautilus naviguait dans les eaux de la Crète insurgée ! ».

Annexe 11. Deux illustrations d'Else Bostelmann, d'après les descriptions sous-marines de William Beebe (1934)[1899]





A gauche, la bathysphère emportant William Beebe et Otis Barton dans les profondeurs de la mer se mêle à un banc de poissons, dans un fond encore éclairé par la lumière du soleil. A droite, l'obscurité est désormais quasi-totale, seulement troublée par les lueurs fantomatiques de poissons bioluminescents. Recroquevillés derrière les épais hublots de la bathysphère, les deux explorateurs contemplent un monde aux allures de rêve et de cauchemar. Else Bostelmann participa aux quatre années de descentes de Beebe et Barton (1930-1934).

[1899] BEEBE William, *Half Mile Down*, London, John Lane and the Bodley head, 1935.

Annexe 12. L'« Aquarium mental » de Georges Rodenbach, 1896[1900]

Poète symboliste belge, Georges Rodenbach (1855-1898) consacre le premier poème de son recueil Les Vies encloses au dispositif de l'aquarium, dont il saisit avec finesse l'artificialité en même temps que la beauté et la nouveauté, tout en y incorporant une analogie intérieure avec l'âme humaine.

« L'aquarium où le regard descend et plonge
Laisse voir toute l'eau, non plus en horizon,
Mais dans sa profondeur, son infini de songe,
Sa vie intérieure, à nu sous la cloison.

[...]

Ah ! tout ce que le glauque aquarium enchâsse !
Ici l'eau n'est pas toute à la vie en surface,
À n'être qu'un écran docile s'imageant…
La voici, recueillie, en sa maison de verre
N'aimant plus que ce qui, dans elle, verdoie, erre
Et lui fait au dedans un Univers meilleur !

Ainsi mon âme, seule, et que rien n'influence !
Elle est, comme en du verre, enclose en du silence,
Toute vouée à son spectacle intérieur,
À sa sorte de vie intime et sous-marine,
Où des rêves ont lui dans l'eau tout argentine.
Et que lui fait alors la Vie ? Et qu'est-ce encor
Ces reflets de surface, éphémère décor ?

[...]

L'aquarium est si bleuâtre, si lunaire ;
Fenêtre d'infini, s'ouvrant sur quel jardin ?
Miroir d'éternité dont le ciel est le tain.
Jusqu'où s'approfondit cette eau visionnaire,

[1900] RODENBACH Georges, « Aquarium mental », dans RODENBACH Georges, *Les Vies encloses*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1896. Le poème est trop long pour être intégralement retranscrit ici ; j'ai donc sélectionné les passages qui me paraissaient les plus intéressants.

Et jusqu'à quel recul va-t-elle prolongeant
Son azur ventilé par des frissons d'argent ?
C'est comme une atmosphère en fleur de serre chaude…
De temps en temps, dans le silence, l'eau se brode
Du passage d'un lent poisson entr'aperçu
Qui vient, oblique, part, se fond, devient fluide ;
Fusain vite effacé sur l'écran qui se vide,
Ébauche d'un dessin mort-né sur un tissu.

[...]

On dirait que toujours quelque chose chancelle
Dans cette eau sensitive au silence ambigu.
Eau de l'aquarium qui, glauque, se limite
Par des cloisons qui sont un palais exigu ;
Mais le verre est assez glauque pour qu'il l'imite ;
Ainsi l'eau, confondue avec lui, se recule
Dans un leurre équivoque où chacun s'est accru ».

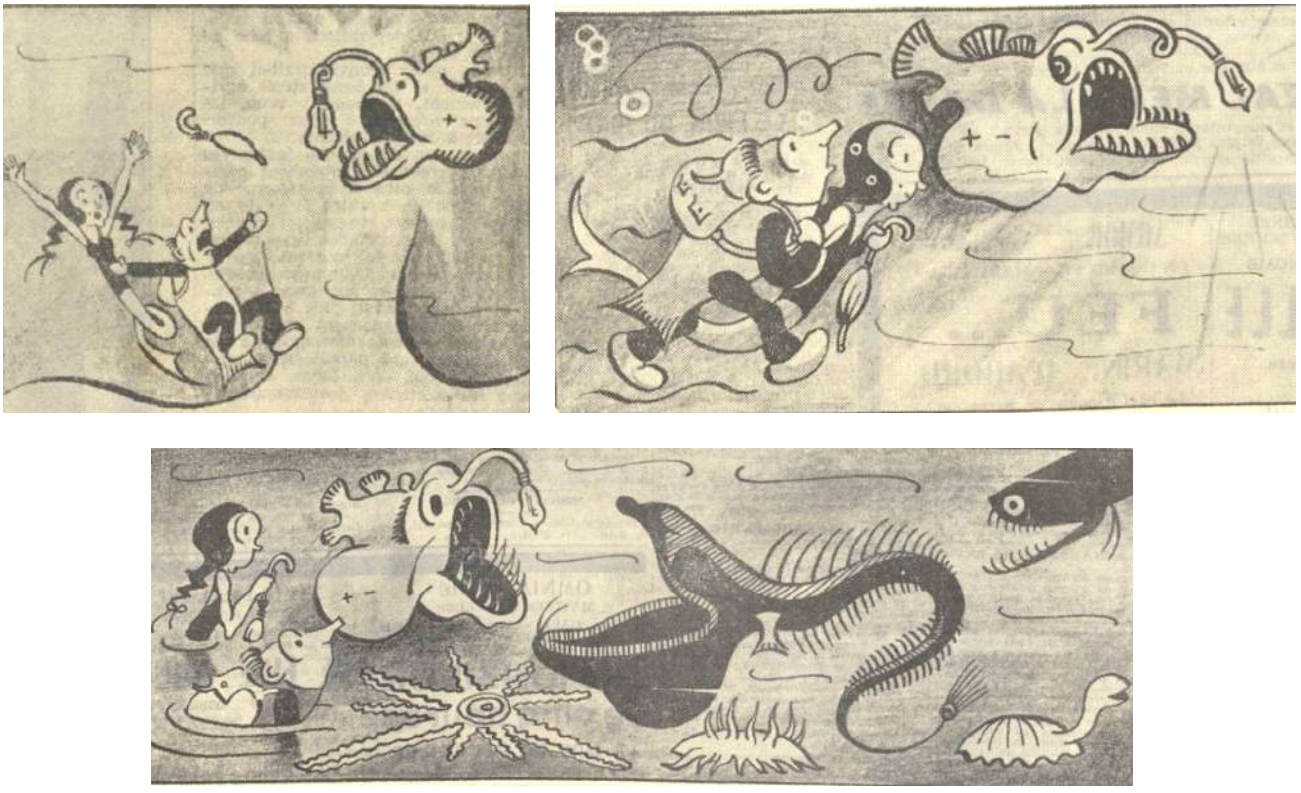
Annexe 13. Deux exemples de l'enracinement culturel de l'imagerie abyssale au XXe siècle : *Andromède, de* Jean-Emile Laboureur, (1935)[1901] et « Le voyage de Peskett et Bigoudi » de Pierre Péron (1938)[1902]



Peintre, dessinateur et graveur prolifique, Jean-Emile Laboureur offre ici un exemple particulièrement frappant de la pénétration de la faune abyssale dans le champ artistique des années 1930. Plus l'on s'éloigne de la surface, plus l'invraisemblance des formes s'affirme, et l'on reconnaît parmi toutes ces

[1901] *Andromède*, Jean-Émile Laboureur, gravure au burin, tirage sur papier Rives, 64,7 x 49,4 cm (46,3 x 31,2 cm hors marge), Musée d'Arts de Nantes (France), 1935.
[1902] *La Dépêche de Brest,* « Le voyage de Peskett et Bigoudi », par Pierre Péron, n°19 766, 19 769, et 19 776 de la 52e année, les 19, 22 et 29 mai 1937, p. 3.

silhouettes certains spécimens ramenés par le *Travailleur* et le *Talisman* et exposés cinquante ans plus tôt au Muséum d'Histoire naturelle : un *Stomias Boa*, poisson luminescent, et un *Eustomias obscurus* avec son filament caractéristique, tous deux en haut à droite, puis le bien connu *Eurypharynx Pelicanoides*, « grandgousier pélican », juste en dessous. A gauche, deux *Aldrovandia* étirent leur longue figure, tandis qu'un « poisson-vipère » (*Chauliodus sloani*), reconnaissable à ses dents acérées, se dirige vers le groupe de crustacés au centre de l'image. Parmi eux, on distingue la grosse crevette *Nematocarcinus*, dont la taille et la couleur avaient surpris les visiteurs de l'exposition… En bas à droite, un « poisson-hachette » (*Argyropelecus aculeatus*) pointe le bout de son étrange profil. Dans l'extrême coin se dessine le discret benthodyte aux antennes protubérantes. A leurs côtés, on distingue sans peine une Limule, habitante des mers depuis 485 millions d'années. Méduses, soles, raies, espadons, hippocampes, seiches et autres créatures complètent ce tableau, qui fusionne les différents « fonds » - le fond littoral, mésopélagique, bathypélagique, abyssal - pour constituer un panorama d'une extraordinaire diversité.



Tombé au fond de la mer, Peskett a fait la connaissance de Bigoudi, une jeune fille mi-humaine mi-poisson. Alors qu'ils sont en route pour Ys, la cité engloutie, les deux amis s'égarent dans une sombre forêt d'algues et sont sauvés par la lampe d'un *Melanocetus Johnsonii* (en haut à gauche). Melano - c'est son nom - guide les voyageurs au sein des profondeurs abyssales (en haut à droite). « Voici quelques collègues », annonce-t-il (en bas) : on reconnaît sans peine l'*Eurypharynx* « Grandgousier » et son énorme bouche, la longue étoile de mer *Brisinga,* un benthodyte, concombre

de mer aux étranges protubérances, ainsi qu'un psychopote, dans le coin gauche en bas. Au-dessus, un *Malacosteus niger* pointe le bout de sa figure. On comprend que ces êtres, présentés au public quarante-trois ans plus tôt, puis intégrés dans les cadres scolaire et familial, ont aussi pénétré la presse locale. Ils sont devenus des références incontournables pour qui veut représenter les profondeurs de la mer.

Annexe 14. « L'abîme-monstre » dans *Le Fulgur* (Paul de Sémant, 1910)[1903]

Bloqués dans leur capsule au fond d'un gouffre sous-marin, les six passagers du Fulgur découvrent, avec un mélange de terreur et de fascination, les habitants de l'abîme. Mais l'un d'entre eux, d'une horreur indescriptible, s'attaque bientôt à la sphère métallique…

« [...] Les deux lueurs avaient jailli en avant, tels deux projectiles lumineux.

En arrivant dans la zone éclairée par le *Fulgur*, elles apparurent nettement aux navigateurs terrifiés. C'étaient deux globes semblables à deux sphères ovoïdes allongées qu'on eût dit en améthyste dépolie et supportés, chacun, par un long tentacule annelé dont ils occupaient l'extrémité.

Ces deux tentacules, évidemment doués de puissance extensive et rétractile, s'allongèrent d'un seul jet, et parallèles l'un à l'autre, dans la direction du sous-marin. On eût dit deux longs serpents à tête de phosphore violet qui bondissaient sur l'engin avec une précision foudroyante ! Mais cette chose sans nom n'atteignit pas le *Fulgur*, car, déployée au même instant à son maximum, l'action radio-électrique constituait déjà pour l'engin un rempart où la monstrueuse apparition vint se heurter [...]

C'était bien, en effet, un animal ou plutôt un monstre !

Du corps — sorte de poche molle, huante et à l'aspect gélatineux — émergeaient, sur son pourtour, des sortes de palmettes plates — molles aussi — qui devaient servir de nageoires, et que la bête agitait d'un mouvement rapide et continu, soulevant ainsi un violent remous.

Cette poche était du volume d'un gros chien ; et sur l'avant se dressaient les tentacules serpentins, longs d'environ deux mètres. Entre les deux appendices une excroissance, pareille à une énorme ventouse, s'ouvrant et se resserrant tour à tour, éjectait une bave noire qui souillait l'eau et dégageait une odeur étrange de parfum musqué mêlé à des relents de pourriture.

L'animal immonde et fantastique ne renonçait point à la lutte contre cette chose inconnue de lui, qu'était le *Fulgur*, chose qu'il prenait évidemment pour un monstre habitant comme lui les grands abîmes. Il tournait tout autour de la nappe d'énergie fulgurante, cherchant à tout instant à y pénétrer, toujours repoussé par les puissants effluves.

Il contournait ainsi l'engin, et allait arriver près des chaloupes dont un bout de leurs attaches stationnait en dehors de la zone d'énergie.

[1903] SEMANT Paul de, *Le Fulgur*, Paris, Flammarion, 1910, p. 105-107.

Devant l'invraisemblance de ce spectacle apocalyptique, les spectateurs, muets d'horreur, ne songeaient plus à rien... qu'à regarder [...] ».

Annexe 15. Le sinistre spectacle du temps suspendu dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* (Jules Verne, 1871)[1904]

« En pleine lumière électrique, une énorme masse noirâtre, immobile, se tenait suspendue au milieu des eaux. Je l'observai attentivement, cherchant à reconnaître la nature de ce gigantesque cétacé. Mais une pensée traversa subitement mon esprit.

« Un navire ! m'écriai-je.

- Oui, répondit le Canadien, un bâtiment désemparé qui a coulé à pic ! »

Ned Land ne se trompait pas. Nous étions en présence d'un navire, dont les haubans coupés pendaient encore à leurs cadènes. Sa coque paraissait être en bon état, et son naufrage datait au plus de quelques heures. Trois tronçons de mâts, rasés à deux pieds au-dessus du pont, indiquaient que ce navire engagé avait dû sacrifier sa mâture. Mais, couché sur le flanc, il s'était rempli, et il donnait encore la bande à bâbord. Triste spectacle que celui de cette carcasse perdue sous les flots, mais plus triste encore la vue de son pont où quelques cadavres, amarrés par des cordes, gisaient encore ! J'en comptai quatre - quatre hommes, dont l'un se tenait debout, au gouvernail - puis une femme, à demi sortie par la claire-voie de la dunette, et tenant un enfant dans ses bras. Cette femme était jeune. Je pus reconnaître, vivement éclairés par les feux du *Nautilus*, ses traits que l'eau n'avait pas encore décomposés. Dans un suprême effort, elle avait élevé au-dessus de sa tête son enfant, pauvre petit être dont les bras enlaçaient le cou de sa mère ! L'attitude des quatre marins me parut effrayante, tordus qu'ils étaient dans des mouvements convulsifs, et faisant un dernier effort pour s'arracher des cordes qui les liaient au navire. Seul, plus calme, la face nette et grave, ses cheveux grisonnants collés à son front, la main crispée à la roue du gouvernail, le timonier semblait encore conduire son trois-mâts naufragé à travers les profondeurs de l'océan !

Quelle scène ! Nous étions muets, le cœur palpitant, devant ce naufrage pris sur le fait, et pour ainsi dire, photographié à sa dernière minute ! Et je voyais déjà s'avancer, l'œil en feu, d'énormes squales, attirés par cet appât de chair humaine !

Cependant le *Nautilus*, évoluant, tourna autour du navire submergé, et, un instant, je pus lire sur son tableau d'arrière :

Florida, Sunderland.

[1904] VERNE Jules, *op.cit.*, p. 140-141.

Annexe 16. « L'abîme-refuge » dans *Une Française au pôle Nord* (Pierre Maël, 1900)[1905]

Les passagers du sous-marin Grâce de Dieu explorent le fond de l'océan. Un tunnel mystérieux les conduit à une nappe souterraine, vaste mer prisonnière des couches géologiques primitives. Un no time's land grouillant d'une faune archaïque survivante, spectacle à la fois hideux et fascinant…

« Capitaine! s'écria tout à coup Guerbraz en se signant, voyez donc cette horreur ! »

Hubert et Isabelle se précipitèrent simultanément aux hublots.

Un monstre venait de surgir de l'ombre d'un pilier. Il s'avançait, nageant entre deux eaux à la rencontre du sous-marin. Un corps long de 6 mètres environ et pourvu de nageoires ou plutôt de courtes pattes analogues à celles des cétacés était surmonté d'un cou presque aussi long, que terminait une tête relativement petite, une tête de lézard. Derrière ce spécimen bizarre d'une forme disparue depuis des milliers de siècles, s'en montraient d'autres beaucoup plus grands, tenant le milieu entre la baleine et le crocodile, des bêles à peau de morse, à prunelles cloisonnées en facettes, à dents de sauriens.

D' Ermont ne put retenir un cri d'effroi en même temps que de surprise.

« Miséricorde! mais c'est le monde antédiluvien qui ressuscite ! »

Et machinalement il se mit à prononcer des noms en énumérant des espèces.

« Celui-ci, avec son cou de cygne, c'est le plésiosaure ; ceux-là, des ichtyosaures. Là-haut, sur les corniches de rochers, voilà des mégalosaures ; au-dessous de nous, il y a des familles entières de squales géants : des espadons, des requins, des scies, des marteaux.

- Qu'allons-nous devenir? » murmura Isabelle terrifiée.

Le spectacle devenait en effet terrifiant. Le frêle bateau était entré dans une véritable fourmilière de monstres des âges antérieurs à l'époque quaternaire. Ceux-ci avaient survécu aux catastrophes du globe. Et la présence de cet intrus, de ce poisson en tôle, inférieur en taille à plusieurs d'entre eux, puisque le torpilleur sous-marin n'avait pas plus de douze mètres de longueur, les avait étonnés d'abord. Maintenant elle les irritait.

Aussi, groupés à l'entour, formant une sorte de ligne tacite, ils s'avançaient en rangs serrés à l'encontre du sous-marin.

Une attaque simultanée eût certainement mis en pièces la *Grâce de Dieu*.

D' Ermont ne perdit pas la tête. Il eut recours sur-le-champ à un moyen radical.

[1905] MAEL Pierre, *Une Française au pôle Nord*, Paris, Hachette, 1900, p. 299-301.

Rassemblant en un tas les divers couples de la batterie qui servaient à l'éclairage du bateau, il mit cette pile d'un nouveau genre en contact immédiat avec la carapace du torpilleur, la transformant ainsi elle-même en une bobine d'une incalculable puissance.

« Tenez-vous bien ! cria-t-il à Isabelle et à Guerbraz, et serrez les fourreaux de verre des mains-courantes. Il est probable que nous allons être secoués. »

Il n'avait pas fini de parler, qu'une demi-douzaine de bêtes apocalyptiques se ruèrent sur le bateau. Le choc fut rude. Vingt-deux couples réunis avaient donné au torpilleur une force capable d'abattre un troupeau de bœufs. Les monstres ne s'attendaient aucunement à ce choc, qui, par leur intermédiaire, se transmit à la foule entière qui les pressait. En un clin d'œil l'immonde cohue d'animaux antédiluviens fût dispersée et s'enfuit dans toutes les directions ».

Annexe 17. « Comme des poissons dans l'eau », reportage de l'hebdomadaire *Voilà* (février 1937)[1906]



La transposition subaquatique d'activités terrestres est un phénomène qui se déploie dans l'entre-deux-guerres et laisse croire, à des degrés différents de sérieux, à un avenir sous-marin. Jouer du cor, discuter avec ses amis, savourer un instant amoureux ; l'élément liquide aurait-il cessé d'être une contrainte pour les humains ? Jusqu'où poussera-t-on sa domestication ? On pense le futur de l'homme sous la mer, mais pas le futur de la mer…

[1906] *Voilà,* « Comme des poissons dans l'eau », n°308 de la 7e année, le 12 février 1937, p. 3.

Annexe 18. La fin de l'Océan dans *Les Poèmes de la mer* de Joseph Autran (1852)[1907]

Joseph Autran adresse les dernières strophes de son recueil à celui qui en fut le personnage central : l'Océan. Espace vivant, il est appelé à une fin ; le poète la sublime par un panorama spectaculaire d'un Océan « à nu », dévoilant ses profondeurs, son relief accidenté, ses derniers habitants, et tous ses trésors engloutis depuis des millénaires. Ce poème est une projection. Il s'inscrit dans la pensée du temps long, celui de la vie avant et après les hommes.

Mais un jour est prédit, inévitable jour
Où toi-même tu dois disparaître à ton tour
Au souffle brûlant de l'archange,
Un jour où ton abîme, ouvert comme la main,
Apparaîtra sans eaux, et plus nu qu'un chemin
Dont on a balayé la fange.

Alors se trahiront aux yeux épouvantés
Tes gouffres, tes ravins, tes sourdes cavités
Qui font le désespoir des sondes
Régions où jamais un rayon ne descend,
Tartares sous-marins où va s'épaississant
L'obscurité des nuits profondes.

Là, sur un lit visqueux d'algues et de limons,
Parmi tes polypiers, parmi tes goémons,
Tes fucus aux glauques feuillages,
On verra s'élever, par tas et par monceaux,
Cet éternel butin que plonge sous tes eaux
Chaque siècle riche en naufrages [...]

Et puis, en des tombeaux de sable et de varech,
Cadavres de marins enveloppés avec

[1907] AUTRAN Joseph, *Les Poèmes de la mer*, Paris, Michel Lévy frères, 1852, p. 334-336.

Des bandelettes d'algues vertes ;
Et puis, déchiquetés, dénudés jusqu'à l'os,
Squelettes monstrueux, spectres de cachalots
Et de baleines entr'ouvertes !

Tout ce qu'a dévoré, tout ce qu'a submergé
L'onde qui ronge encore après qu'elle a rongé,
Avec ses dents toujours entières ;
Tout ce que ton flot noir ballotte dans ses plis,
Tout ce qui dort, bercé d'un éternel roulis,
Dans tes liquides cimetières !

Voilà quel formidable et lugubre tableau
Apparaîtra , le jour que les voiles de l'eau
Seront repliés par Dieu même ;
Quand la mer, quand le sol, fouillés jusques au fond,
Rendront ce qu'engloutit un néant si profond,
Partout où le trépas nous sème.

Alors, ô mer, tous ceux qui gisent dans ton sein,
De pâles naufragés innumérable essaim,
Se lèveront comme une armée ;
Et toi, comme un torrent dont s'égouttent les flols,
Tu seras pour jamais, dans le dernier chaos,
Sous le sceau de Dieu refermée !

Table des annexes

Annexe 1 (p. 47). Profil en coupe du relief sous-marin transatlantique, établi par Matthew Fontaine Maury (1854) 442

Annexe 2 (p. 52)**.** Extrait de *La plante et sa vie* de Matthias Jakob Schleiden, 1859 443

Annexe 3 (p. 54)**.** La description de la forêt sous-marine de l'île Crespo dans *Vingt Mille Lieues sous les Mers,* (Jules Verne, 1871) 445

Annexe 4 (p. 73). Le retour du chalut de pêche à bord du *Talisman* en 1883 447

Annexe 5 (p. 77**).** Papiers d'Edmond Perrier. Planche n°3 : Échinodermes dragués par le *Travailleur* et le *Talisman* (1883) 449

Annexe 6 (p. 85). « Au fond de la mer ». Une du *Petit inventeur*, le 16 octobre 1923. 450

Annexe 7 (p. 85). Extrait de *Le Tour du monde en auto. La course à l'abîme* d'Henri de Graffigny (1909-1910) 452

Annexe 8 (p. 136). Unes du *Supplément illustré du Petit Journal* : « Combat d'un scaphandrier contre une pieuvre » (24 janvier 1909), et « Un scaphandrier attaqué par une pieuvre » (16 juin 1912) 454

Annexe 9 (p. 147). Quatre exemples de « jouet-scaphandrier » (première moitié du XXe siècle) 455

Annexe 10 (p. 149) La découverte du trésor de Vigo dans *Vingt Mille Lieues sous les Mers* de Jules Verne (1871) 456

Annexe 11 (p. 172). Deux illustrations d'Else Bostelmann, d'après les descriptions sous-marines de William Beebe. 458

Annexe 12 (p. 248). « L'aquarium mental », poème de Georges Rodenbach (1893) 459

Annexe 13 (p. 288). Jean-Emile Laboureur, *Andromède* (1935) et Pierre Péron, « Le voyage de Peskett et Bigoudi » (1938) 461-463

Annexe 14 (p. 294). L'abîme-monstre dans *Le Fulgur* (Paul de Sémant, 1910) 464

Annexe 15 (p. 301). Le sinistre spectacle du temps suspendu dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* (Jules Verne, 1871) 466

Annexe 16 (p. 330) L'abîme-refuge dans *Une Française au pôle Nord* (Pierre Maël, 1900) 467

Annexe 17 (p. 378) « Comme un poisson dans l'eau », reportage de l'hebdomadaire *Voilà* en février 1937. 469

Annexe 18 (p. 380) La fin de l'Océan annoncée dans *Les Poèmes de la mer* (Joseph Autran, 1852) 470

Table des illustrations

Fig. 1 : Illustration de la flore couvrant le fond littoral de la mer, dans l'ouvrage du botaniste allemand Matthias Jakob Schleiden, *La plante et sa vie* (1859) 55

Fig. 2 et 3 : Deux illustrations de Gustave Doré pour la nouvelle traduction des *Aventures du Baron Münchhausen*, en 1862. Le baron voyage au fond de la mer et croise des poissons d'une dimension extraordinaire. 62

Fig. 4 : Illustration d'une scène à bord du *Challenger* : l'examen des filets de drague. Illustration ajoutée par le Dr Lortet à l'occasion de sa traduction des *Abîmes de la mer*, de Charles Wyville Thomson (1875) 68

Fig. 5 : Illustration de l'exposition tenue en 1884 au Muséum d'Histoire naturelle et exposant les collections réunies lors des campagnes du *Travailleur* et du *Talisman*. Dessin d'Armand-Lucien Clément pour un article d'Edmond Perrier, paru dans *Science et Nature* le 8 mars 1884. 74

Fig. 6 : Une autre illustration de l'exposition, parue dans le périodique de vulgarisation *La Nature* le 23 février 1884 et accompagnant un article d'Henri Filhol, l'un des savants ayant participé aux expéditions. 75

Fig. 7 et 8 : Illustration de l'*Eurypharynx pelecanoides*, remonté d'une profondeur de 2300 mètres en 1882, et du *Macrurus globiceps*. Le public découvre ces deux spécimens en 1884. 76

Fig. 9 : Planche en couleurs tirée de l'ouvrage *La vie au fond des mers* d'Henri Filhol (1885) et intitulée « Animaux trouvés à 4000 mètres de profondeur ». 82

Fig. 10 et 11 : Planches illustrées représentant quatre poissons abyssaux ; d'un côté, l'*Eurypharynx pelecanoides* et le *Melanocetus Johnsonii* et de l'autre le *Malacosteus niger* et le *Chauliodus sloanii*. Parues en 1884 dans *Les Cahiers de l'enseignement illustrés.* 83

Fig. 12 : Comparaisons entre les représentations des poissons abyssaux dans le récit fictif des *Belles images* intitulé « Au fond de la mer » (par G. RI, 1906) et les illustrations respectivement tirées des

trois ouvrages d'Edmond Perrier (*Les explorations sous-marines,* 1886), Henri Filhol (*La vie au fond des mers,* 1885*)* et Léopold de Folin (*Sous les mers,* 1887). 84

Fig. 13 et 14 : Comparaison entre l'affiche des « Secrets de Monsieur Synthèse », roman feuilleton de Louis Boussenard publié de mars 1888 à février 1889 dans *La Science illustrée* et une illustration des *Cahiers d'enseignement illustrés.* 85

Fig. 15 : Couverture de l'ouvrage *A la mer. Des abîmes au rivage, chasses et pêches*, de Charles Epry, publié en 1912. 91

Fig. 16 et 17 : D'une part, une illustration du *Malacosteus niger*, poisson abyssal phosphorescent, extraite de *La Vie au fond des mers* d'Henri Filhol, et son image réutilisée dans le cadre scolaire en 1900 au sein d'une série de vues sur verre projetées. D'autre part, une illustration de la *Brisinga elegans* dans l'ouvrage de Filhol en 1885, et son image réutilisée dans le même cadre scolaire que pour le *Malacosteus niger,* en 1900. 98

Fig. 18 : Illustration tirée d'*Un drame au fond de la mer,* roman de Richard Cortambert publié en 1885. Dick, revêtu de son scaphandre, descend dans les profondeurs et rencontre une faune pour le moins étrange. 102

Fig. 19 : Illustration tirée d'*Un drame au fond de la mer,* roman de Richard Cortambert publié en 1885. Dick découvre, flottant dans la lumière de la lampe, un cadavre parfaitement conservé. 103

Fig. 20 : Trois illustrations tirées de la bande-dessinée des « Voyages merveilleux de Jean-la-Frousse, Jujube et Saute-en-L'air », parue dans *Le Jeudi de la jeunesse* en 1907. 104

Fig. 21 : Illustration tirée du court récit « Le Prince Merveille » d'E.Dupuis, paru dans *L'Écolier illustré* en septembre 1894. 105

Fig. 22 : Deux illustrations de scaphandriers dans la sphère enfantine : *Les secrets de Monsieur Synthèse*, roman de Louis Boussenard (v.1890) et « Comment les hommes vont-ils sous la mer ? », paru dans *Le Petit Inventeur* en mai 1925. 135

Fig.23 : Illustration d'une affiche promotionnelle en couleurs, parue à l'occasion de la publication de *L'Homme sous-marin,* un roman anonyme paru vers 1908. 139

Fig.24 et 25 : D'une part, illustration de couverture du *Petit Inventeur* en mai 1925 ; d'autre part, photographie de presse montrant le nouveau scaphandre métallique conçu par Joseph Jean Pérès en 1930. 145

Fig.26, 27, 28 : Trois nouveaux appareils sous-marins mis au point entre 1910 et 1926 dans une perspective de récupération des trésors coulés au fond de l'eau : un submersible muni d'une pince manoeuvrable, un « tank sous-marin » à chenilles, et un pieu galvanométrique. 154

Fig.29, 30, 31 : Trois exemples de romans jeunesse parus en 1907 et 1935 et ayant pour thème la quête d'un trésor englouti : *Le Trésor dans l'abîme* de Jean de la Hire, *Huit millions sous les flots* de Maurice Champagne, et *Le Trésor sous les eaux* d'André-Michel. 159

Fig.32, 33 : Illustration d'une affiche promotionnelle pour *Un drame au fond de la mer*, pièce de théâtre adaptée du roman de Richard Cortambert et présentée au Théâtre de l'Ambigu-Comique en 1884. Illustration tirée de « Rorke le fou », un récit pour la jeunesse paru dans l'*Intrépide* en décembre 1912. 162

Fig.34 : Photographie de William Beebe et d'Otis Barton, posant aux côtés de leur bathysphère sur le pont du *Ready* vers 1930. 171

Fig.35 : Illustration tirée d'« Enfoncée la bathysphère té ! », un récit illustré paru dans *Les Belles Images*, journal hebdomadaire enfantin, en février 1933. 176

Fig.36, 37 : Deux illustrations parues dans le périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout* en décembre 1930, et comparant les ascensions stratosphériques du professeur Piccard aux descentes sous-marines de William Beebe. 187

Fig.38, **39** : Un dessin humoristique du *Pêle-Mêle* (1904) et une illustration tirée du *Grand serpent de mer*, d'Hans Christian Andersen (1872, rééditée en 1936). 202

Fig.40, 41, 42 : Trois illustrations du serpent de mer tirées de la presse enfantine : les *Belles Images* (décembre 1905, août 1906), et le *Jeudi de la Jeunesse* (mai 1907). 204

Fig.43, 44, 45 : Trois exemples du Kraken dans la littérature et la presse populaires : *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan* (1890), *Les Belles Images* (1906) et *Hebdo* (1934). 221

Fig.46, 47 : Deux exemples de « serpent de mer bricolés » dans la presse enfantine : le *Jeudi de la jeunesse* (1907) et *Les Belles Images* (1933). 227

Fig.48 : Illustration tirée d'« Agénor déniche un trésor », paru dans *Le Petit illustré pour la jeunesse et la famille* en 1926. 229

Fig.49, 50 : Une illustration tirée de *L'Exposition universelle de 1867 illustrée*, montrant le décor immersif de l'aquarium, et une photographie extraite de *Panorama. Exposition Universelle 1900* et représentant la même attraction. 241

Fig.51, 52 : Une « vue générale de l'Aquarium », présentée par le *Guide-souvenir* de l'Exposition de 1900, et un dessin de presse pointant le sentiment d'immersion du visiteur (*Le Journal,* juin 1900) 242

Fig.53, 54, 55 : Illustration tirée de *La Photographie sous-marine* de Louis Boutan (1900), et deux clichés pris par lui dans la baie de Banyuls, en 1898. 254

Fig.56 : *The Williamson Expedition Submarine Motion Pictures, presented by the Trans-Atlantic Film Co Ltd*, plaque photographique rehaussé de couleurs pour projection, dimensions inconnues, Collection La Cinémathèque française France, 1914. 258

Fig.57, 58, 59 : Trois scènes des *Merveilles de la mer*, film réalisé par Ernest Williamson en 1922 et projeté en France deux ans plus tard : une vue du paysage sous-marin littoral, la rencontre de la sirène et du scaphandrier, et la découverte d'un cadavre près d'un coffre au trésor. 263

Fig.60 : Image tirée du film *Deux cents milles sous les mers*, réalisé par Georges Méliès en 1907 et montrant la rencontre entre le pêcheur et les créatures fantasmagoriques du fond de la mer. 270

Fig.61, 62 : « Des poissons extraordinaires », planche illustrée parue dans *La Nature* en mars 1927, et une illustration tirée de *La genèse des espèces animales,* de Lucien Cuénot (1932). 288

Fig.63, 64, 65 : Trois traductions visuelles de l'abîme-monstre dans la littérature populaire : *Corsaire Triplex* (1898, réédité en 1939), *Le Fulgur* (1910), et *Le Gouffre Maracot* (1929). 293

Fig.66, 67 : Deux exemples de représentations de la profondeur tétanisante : l'une fictive, dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* (1871) l'autre réelle parue dans le *Supplément illustré du Petit Journal* (novembre 1893). 303

Fig.68 : Illustration de *De Profundis*, nouvelle d'Arthur Conan Doyle diffusée dans le périodique de vulgarisation scientifique *Je sais tout* (novembre 1923). 306

Fig.69 : Illustration du *Bathybius haeckelii*, parue dans un article du journal scientifique allemand *Jenaische Zeitschrift für Medizin und Naturwissenschaft* en 1870. 317

Fig.70, 71, 72 : Illustrations pour un récit de *La Jeunesse illustrée* (1909) et des *Belles Images* (1912). Page de couverture du périodique de vulgarisation *Je sais tout* (février 1934). 334

Fig.73, 74, 75, 76 : Deux illustrations pour un récit des *Belles Images* (1906). Illustration de couverture du *Fulgur* de Paul de Sémant (1910), et illustration du *Monde de l'abîme* de Gaston de Wailly (1924). 337

Fig. 77, 78 : Croquis réalisé par Marjorie Courtenay-Latimer représentant le coelacanthe pêché le 22 décembre 1938, dans une lettre à l'ichtyologue J.L.B. Smith rédigée le lendemain. Photographie du spécimen en question, après empaillage. 339

Fig.79, 80 : Carte utilisée par l'abbé Moreux dans *L'Atlantide existe-t-elle ?* et montrant la dorsale médio-atlantique ainsi que les profondeurs environnantes. Deux images utilisées dans *Sciences et Voyages* (mai 1937) : une coupe transversale de l'Atlantique et une carte de l'emplacement supposé de l'Atlantide. 356

Fig.81, 82 : Illustration tirée du *Jeudi de la jeunesse* (1907), et trois illustrations du « Voyage fantastique de Peskett et Bigoudi à la ville d'Ys » paru dans la *Dépêche de Brest* (1938). 363

Fig. 83, 84, 85 : Illustrations tirées de *Dans l'abîme* d'H.G. Wells (1902), des *Belles Images* (1906)*, et* de « L'extraordinaire voyage » du *Petit Illustré pour la jeunesse et la famille* (1934) 367

Fig.86 : Quatre scènes anticipatoires des *Bateaux sous-marins*, produites par l'imagerie d'Epinal en 1891. 372

Fig.87 : Huit scènes issues de l'ensemble *En l'an 2000*, de Jean-Marc Côté (1910) 373 et 375

Table des matières

INTRODUCTION 13

PREMIERE PARTIE. Démystifier les profondeurs : vers la constitution d'une nouvelle base pour l'imaginaire collectif (1860-1914) **43**

CHAPITRE 1. Se représenter les profondeurs marines avant les années 1870 : entre périls et merveilles, un monde de vie (1850-1869) **45**

Introduction 46

A. Les fonds marins ou la pensée d'un monde à part entière 46

B. Splendeurs et merveilles des fonds littoraux : le déploiement d'un paysage sous-marin fantasmé 51

C. *Les fonds marins entre périls et démesure* 56

Conclusion 62

CHAPITRE 2. Les campagnes du *Talisman* et du *Travailleur* ou l'élargissement d'un horizon mental : vers une première rencontre avec la faune abyssale (1869-1885) **65**

Introduction 65

A. *Dans le sillon des Britanniques : les campagnes océanographiques du Lightning, du Porcupine, et du Challenger et leur influence en France (1868-1877)* 66

B. Amener le fond des mers sur terre : les collections du Talisman et du Travailleur exposées au Muséum d'Histoire Naturelle (1880-1884) 71

C. *L'après-exposition et la pénétration d'une nouvelle imagerie abyssale dans l'univers mental collectif* 78

Conclusion 86

CHAPITRE 3. Les fonds marins, un monde à apprendre (1887-1914) **87**

Introduction 87

A. *Les fonds marins pour tous : le déploiement inédit des ouvrages d'océanographie vulgarisée au tournant du siècle (1890-1914)* 87

B. *Les fonds marins expliqués aux enfants* 94

C. *La fantaisie évanouie ?* 100

Conclusion 106

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE **107-110**

DEUXIÈME PARTIE. Les fonds marins apprivoisés ? (1900-1939) **113**

CHAPITRE 4. L'appel du fond : des scaphandres aux bathysphères, les reconfigurations d'un imaginaire socio-technique et le triomphe du héros-savant 121

Introduction 121-125

A. Le scaphandrier, nouveau chevalier du fond des mers ? 125

B. Le fond de la mer et l'imaginaire du trésor englouti 148

C. William Beebe et Otis Barton au bout du crépuscule : échos et réceptions d'une série d'exploits sous-marins (1930-1939) 164

Conclusion 190-191

CHAPITRE 5. Incarner le mystère des profondeurs : fin de carrière pour les monstres ? 193

Introduction 193-195

A. *L'inextricable affaire du Grand Serpent de mer* 196

B. *Le Kraken à bout de souffle ?* 213

C. *Rire des monstres : le grand bricolage du bestiaire marin monstrueux dans la presse enfantine (1907-1934)* 224

Conclusion 230-231

CHAPITRE 6. Images et spectacles sous les flots : les fonds marins, nouvel objet esthétique ? 233

Introduction 233-236

A. *Les aquariums ou l'illusion du fond* 237

B. *Saisir le fond : le développement de la photographie et du cinéma subaquatiques dans la première moitié du XXe siècle (1893-1939)* 249

Conclusion 271-272

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE 273-275

TROISIÈME PARTIE. Les fonds marins ou la profondeur bouleversante 277

CHAPITRE 7. Spectacles macabres et monstrueuses rencontres : l'épouvantable fond, un espace aux milles surprises 284

Introduction 284-285

A. L'abîme-monstre ou la surprise morphologique 285

B. *La surprise du fond sépulcral : espace de mort, temps suspendu* 296

Conclusion 307

CHAPITRE 8. Les fonds marins, archives d'un passé très présent et espace-clé des origines de l'Homme ? 309

Introduction 309-312

A. *La mer-mère et l'abîme primitif* 313

B. *Retrouver le monde antédiluvien : le rêve désenchanté ?* 326

C. *Le retour du coelacanthe : réception d'une surprise (1937-1939)* 338

Conclusion 346-347

CHAPITRE 9. Chimères passées, projections futures : la résurgence du mythe de l'Atlantide et du *topos* de la cité engloutie 349

Introduction 349-350

A. *L'Atlantide engloutie, un nouvel enjeu pour l'océanographie* 351

B. *Ys et autres cités sous-marines* 358

C. *Le fond de la mer, un refuge pour le futur ?* 369

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE **382**

CONCLUSION DU MÉMOIRE **387-392**

ETAT DES SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE **393-439**

ANNEXES 441-471

TABLE DES ANNEXES 473

TABLE DES ILLUSTRATIONS 475

TABLE DES MATIÈRES 481-483